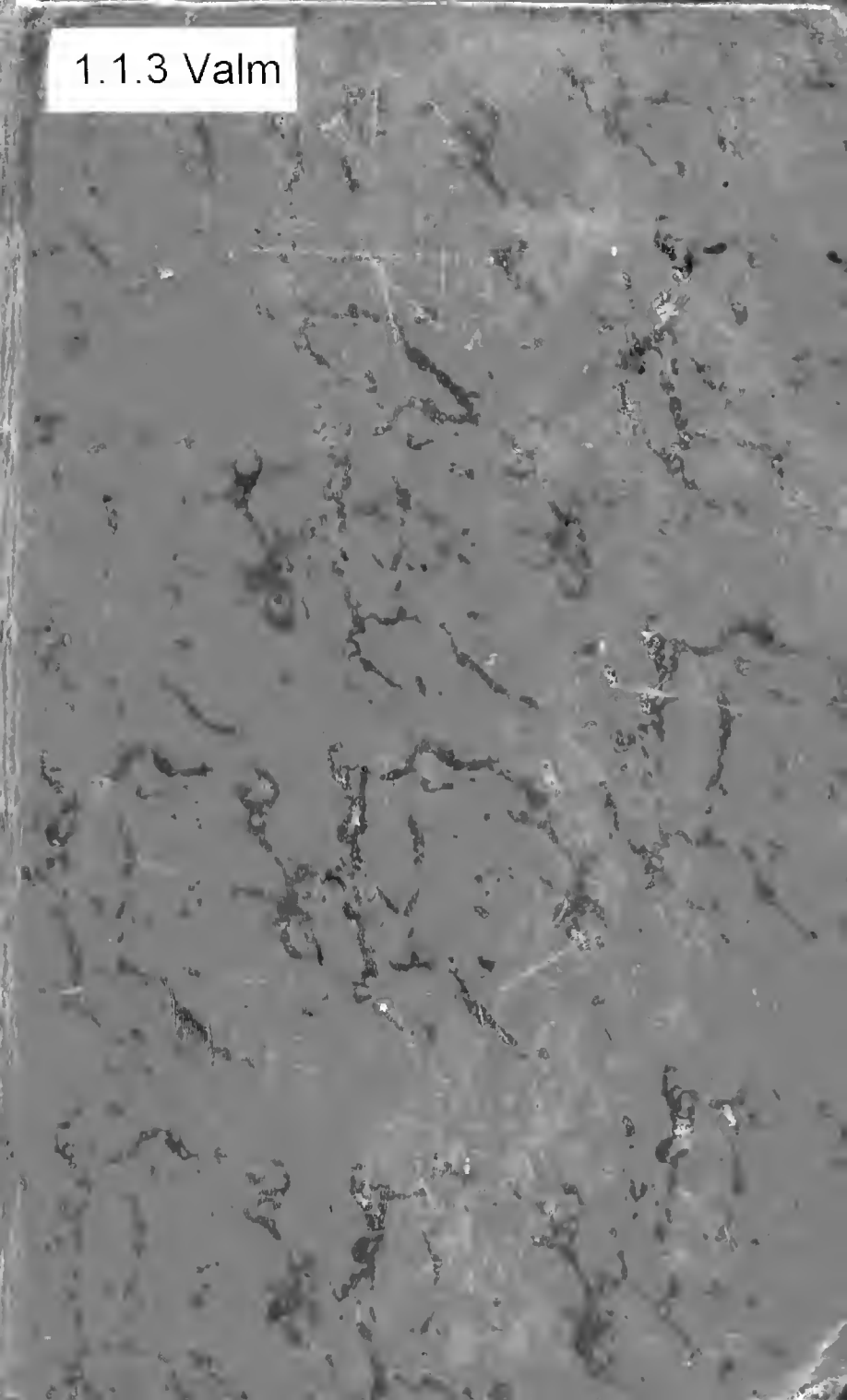


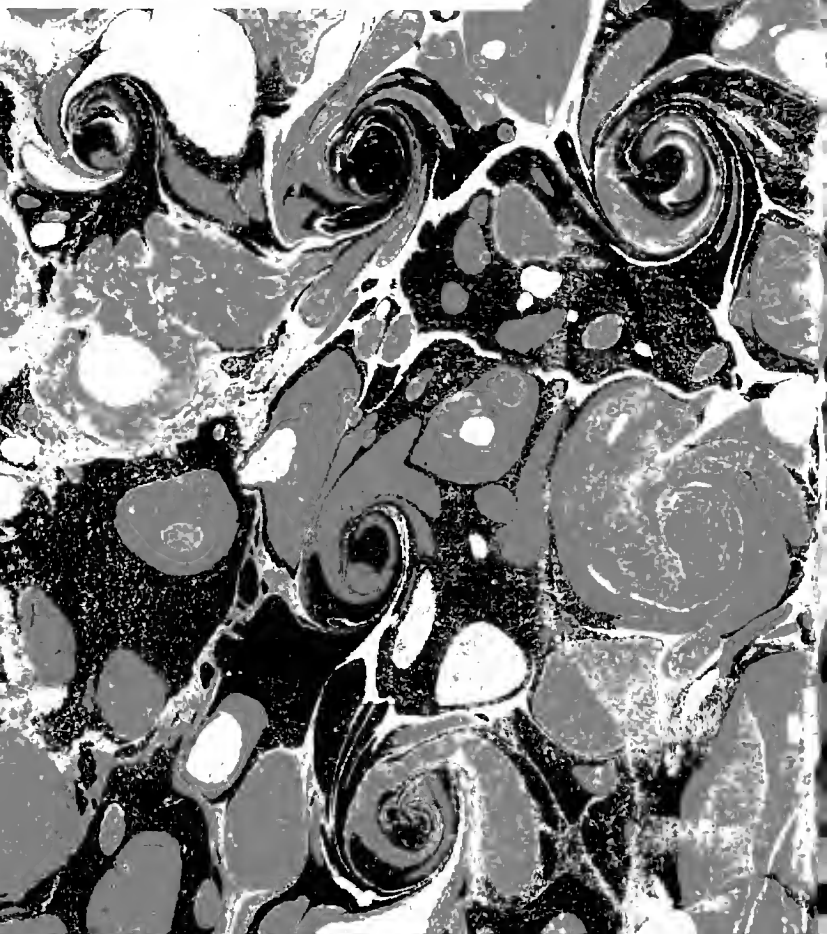
1.1.3 Valm



BIBLIOTHÈQUE
DU COLLÈGE
DE LA
CHAUX-DE-FONDS

H.

Le Comité recommande aux lecteurs
de ne pas endommager le volume et de
ne le garder que le temps nécessaire.



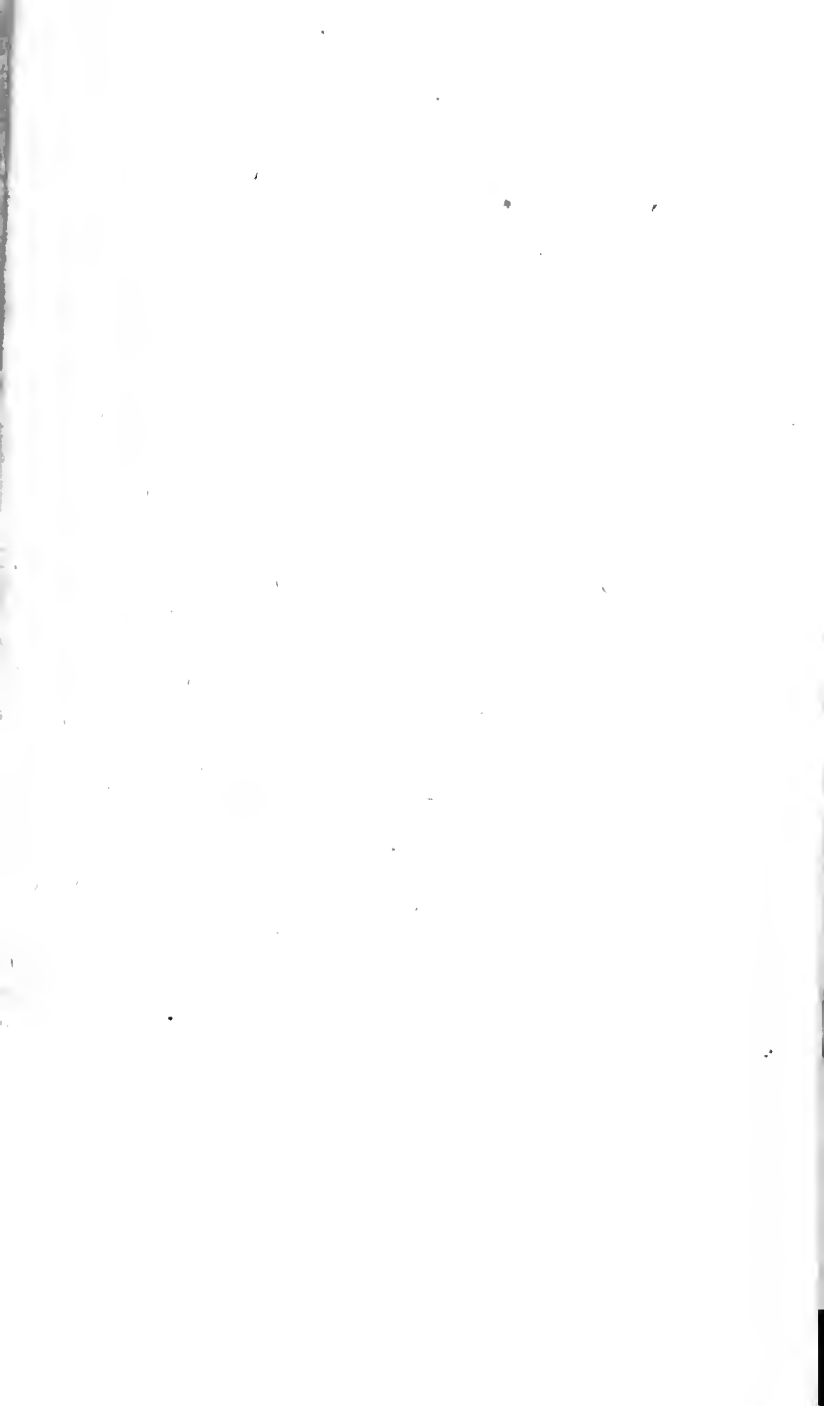




DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME CINQUIÈME.





DICTIONNAIRE RAISONNÉ UNIVERSEL D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,
Et celle des Corps célestes, des Météores, & des autres
principaux Phénomènes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;
Et le détail de leurs usages dans la Médecine, dans l'Économie
domestique & champêtre, & dans les Arts & Métiers :

PLUS une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets
mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué
du Gouvernement; Censeur Royal; Directeur des Cabinets d'Histoire Natu-
relle, de Physique, &c. de S. A. S. Monseigneur le PRINCE DE CONDÉ;
Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impé-
riale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles,
Associé Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de
Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de
Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & considérablement augmentée par l'Auteur.

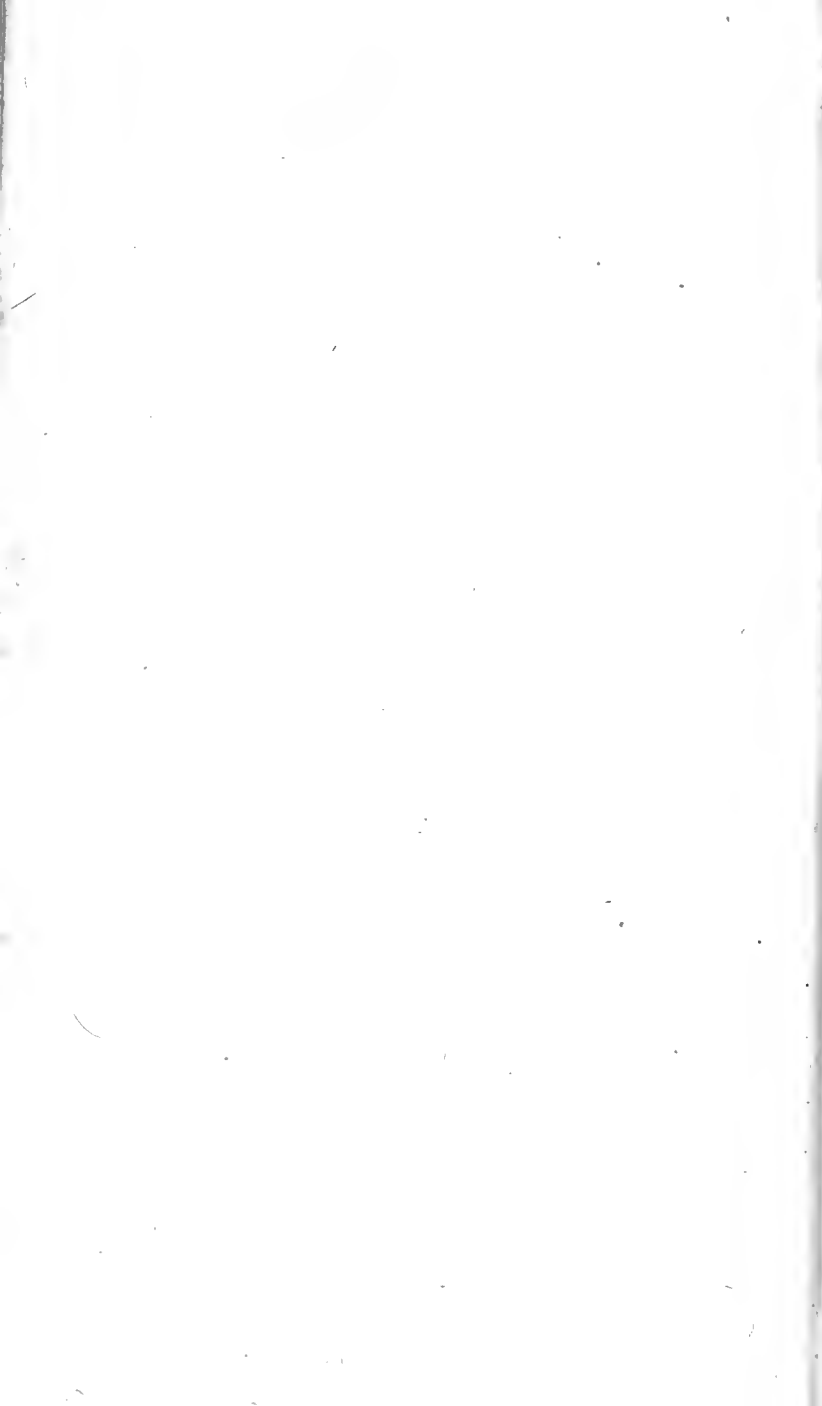
TOME CINQUIÈME.

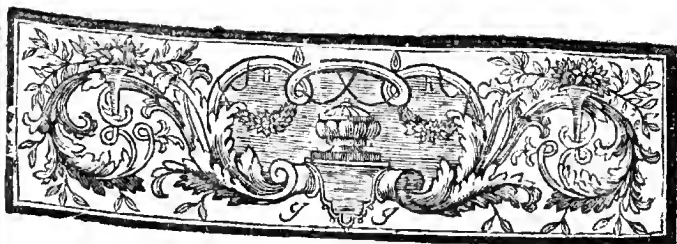
A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître
Saint Jacques de la Boucherie.

M. D C C. L X X V.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

K.

K A A B. En Norwege on a donné ce nom au *veau marin* ou *phocas*. Voyez ces mots.

KAAT ou **LYCION**. Voyez **CATÉ INDIEN**.

KABASSOU. C'est le tatou à douze bandes. Voyez à l'article **ARMADILLE**.

KABÉLIAU ou **CABÉLIAU**. Voyez **MORUE**.

KACHO ou **KETA**. Poisson de la péninsule de Kamtscharka : il est un peu plus gros que le *narcha*. Il a la tête longue & plate, le museau recourbé, les dents semblables à celles du serpent appelé *cros de chien*. Sa queue un peu fourchue, le dos noir & vert, les flancs & le ventre blancs; la peau est sans taches : sa chair est blanche. Ce poisson est très-abondant : c'est le pain de ménage des Kamtschadales.

KAC-PIRE ou **CAQUÉPIRE SAUVAGE**, *berg-kias floribus, foliis oppositis acuminatis*. Belle plante.

Tome V.

A

ou plutôt espece d'arbuſte nouvellement décrite par M. Sonnerat, & connue au Cap de Bonne-Eſpérance, ſous le nom de *caquépire ſauvage*, parce qu'elle a quelques rapports avec le *guardenia florida* des Botanistes, appelé dans ce pays *caquépire* ; mais elle en differe par ſon odeur agréable, & par pluſieurs caracteres qui la placent dans un genre nouveau. M. Sonnerat l'a dédié à M. Bergk, Secrétaire du Conſeil au Cap de Bonne-Eſpérance : de là le nom latin de cette plante, *bergkias*.

Le caquépire ſauvage eſt un arbuſte qui s'éleve à la hauteur de ſix à ſept pieds ; ſes feuilles ſont oppoſées, l'extrémité de chaque rameau eſt terminée par une ſeule fleur hermaphrodite dont le calice eſt alongé, découpé au ſommet en pluſieurs petits feuillets, un peu renflé à la baſe, & accompagné de quelques écailles très-petites qui paroiffent former un ſecond calice : la corolle eſt blanche, monopétale, tubuleuſe, attachée ſur le fruit ; ſon tube eſt très-long, cylindrique par le bas, légèrement évaſé par le haut, & diviſé en neuf pieces à ſommet, ce ſont autant de lobes arrondis ; neuf étamines placées à l'ouverture du tube, ſans filets, à antheres alongées & partagées en deux portions ſolides, & auſſi aiguës que la pointe d'une aiguille ; le piſtil caché dans le fond du calice eſt ſurmonté d'un long ſtyle, terminé par pluſieurs ſtigmates : au moment de la fructification, la corolle tombe avec la partie ſupérieure du calice ; la partie inférieure ſubſiſte & fait corps avec le fruit qui eſt ovoïde, charnu, garni dans ſon intérieur de cinq placenta auxquels ſont attachées un grand nombre de ſemences noires, renfermées chacune dans une enveloppe membraneuſe, & diſperſées dans la pulpe du fruit. *Journal de Phyſique, d'Histoire Naturelle & des Arts, Avril 1774.*

KAJOU. Singe velu de la riviere des Amazones : il a une longue barbe griſe, des yeux noirs, une queue très-longue. Sa figure reſſemble à celle d'un vieillard.

KAIR. Nom que les Indiens donnent à une espece de merlu ou merluche. Voyez MERLU.

KAKATOU ou **KAKATOES** ou **CATACOUA**, *cacatua*. Oiseau oriental des îles Moluques : il est huppé & d'une blancheur citronnée. On transporte ces oiseaux en vie de Céram & des îles Moluques à Batavia, & de là en Hollande ; nous en avons vu à Amsterdam, à Londres, & même à Paris, quelques-uns de vivans ; ils avoient sur la tête une belle huppe composée de longues plumes blanches-citron. Le bec, les jambes, le nombre des doigts du pied, leur forme, tout nous a paru assez semblable à ces mêmes parties dans le perroquet. Le kakatou est d'bué, comme cet animal, de la faculté d'apprendre à parler. Le son de leur voix exprime leur nom. On distingue la grande espece de kakatou, dont les plumes de la huppe & des ailes sont rougeâtres en-dessous. En général les kakatous boivent peu & rarement. Dans l'Inde ils se baignent plus souvent qu'en Europe. Quand on gratte ces oiseaux, ainsi que les perroquets, ils laissent une poussière blanche qui provient des parties membraneuses de la peau. Voyez à l'article PERROQUET.

KAKERLAQUE, *blatta Indica*, est un insecte volant fort connu en Amérique, aux Indes orientales, & des Marins, parce que les vaisseaux n'en sont que trop fréquemment infectés. Ces petits animaux sont du genre des mittes. Il y en a une espece qui se multiplie beaucoup en Europe dans les cuisines. Voy. aussi ce que nous avons dit au mot BLATTE.

Les kakerlaques en Amérique sont d'assez grands insectes : ils ont la taille d'un hanneton, dont le corps seroit applati : leur couleur est différente suivant les especes. Le corps des mâles est caché sous des ailes, & celui des femelles est à découvert, parce qu'elles n'ont point d'aîles. Celles de notre pays, plus connues sous le nom de *mittes*, sont bien moins grandes que celles des autres parties du monde : elles ne sont pas non plus si malfaisantes, on ne les redoute même

dans nos cuisines que comme une malpropreté. Mais dans nos îles elles occasionnent beaucoup de dégât aux Colons. Elles s'introduisent promptement de tous côtés ; elles rachent tout par leur ordure , & n'épargnent ni habits ni linge ; leur appétit n'assigne aucune différence dans les mets ; elles semblent ne goûter rien ; elles dévorent aussi les fouliers , les viandes fraîches & desséchées , le cuir , les livres , le bois même & le pain dont elles ne mangent que la mie. Ces animaux courent aussi sur le plancher , le long des murs , sur les tables , & tombent du haut de l'air au milieu des mets qu'ils rendent dégoûtans. Ils courent pendant la nuit sur les lits , sur les mains , sur le visage & autres parties du corps découvertes de ceux qui dorment , & cherchent jusqu'à la racine des cheveux les restes de la poudre qui les couvrent pendant le jour ; souvent ils réveillent la personne endormie par la douleur qu'ils causent en piquant la peau , & fuient quand elle se remue , en répandant une odeur infecte. Les kakerlaques aiment sur-tout les choses douces , particulièrement les biscuits & l'ananas : les femelles jettent leur semence (*aufs*) par tas , & l'enveloppent d'une fine taie , comme font en Europe certaines araignées. Chaque coque est toujours divisée intérieurement en trente cellules rangées sur deux lignes parallèles , dans chacune desquelles se trouve un embryon. C'est un plaisir que de voir au terme de l'éclosion les jeunes animaux formés en dedans ronger leur coque & en sortir avec précipitation : alors ils ne sont pas plus gros qu'une fourmi : ces jeunes kakerlaques déjà pressés par une faim dévorante , se fourrent facilement par les fentes ou par la serrure dans les coffres , dans les malles & dans les armoires où ils rongent & détruisent tout ; leur croissance est très - prompte , heureusement , dit M. *Coffini* , que les guêpes ichneumones attaquent & tuent ces insectes ravageurs & trop féconds. Beaucoup d'oiseaux , & sur-tout la volaille en sont fort avides. La guêpe ichneumone qui par sa taille

devroit être un ennemi bien moins redoutable, ne l'est cependant pas moins par son acharnement & sa fécondité. La couleur de cette guêpe est d'un bleu changeant en vert & violet. Ses ailes sont transparentes & sans taches : elle entre dans les maisons & y vole fréquemment.

Quand la guêpe ichneumon, après avoir rodé de différents côtés, soit en volant, soit en marchant, comme pour découvrir du gibier, apperçoit un kakerlaque, elle s'arrête un instant pendant lequel les deux insectes semblent se regarder & se mesurer des yeux; mais bientôt l'ichneumon s'élance adroitement sur son stupide ennemi, dont elle saisit le museau ou le bout de la tête avec ses serres ou dents, elle se replie ensuite sous le ventre de sa proie pour la percer de son aiguillon : dès qu'elle sent y avoir répandu le poison fatal, elle semble abandonner cet ennemi épuisé, elle s'en éloigne; mais après avoir fait divers tours, elle revient bientôt à la charge, quoique bien certain de le trouver sans force, hors de combat, & succombant sous la blessure douloureuse & empoisonnée. Ainsi le kakerlaque naturellement peu courageux, ne pouvant plus résister à la guêpe ichneumon, celle-ci le saisit par la tête, & marchant à reculons, le traîne jusqu'à ce qu'elle l'ait conduit à son trou ou dans quelque coin : alors elle suce à son aise son sang qui coule par la plaie qu'elle lui a faite. C'est ainsi que l'épervier attaque avec avantage, & se rend maître des oiseaux trois fois plus gros que lui.

A Surinan, à la Martinique & dans toutes les îles Antilles, on donne le nom de *hekerlakki* ou de *ravet* à cette même blatte qui court la nuit pour butiner. C'est le *cancrelas* du Brésil : les grosses araignées de ces pays en dévorent beaucoup. Dans les Indes orientales les fourmis noires molestent cruellement les kakerlaques. Lorsque le hasard leur en offre quelqu'un d'estropié ou de mort, elles le saisissent douze ensemble.

ble, le traînent au trou de la fourmillière & l'y font entrer souvent dépecé, ne pouvant l'y introduire entier.

KAKONGO. Poisson de la forme d'un Saumon, lequel se trouve dans les rivières de Congo & d'Angola en Afrique : sa chair est grisâtre & très-grasse. Les Pêcheurs sont obligés de porter ce poisson au Roi du pays.

KAKOPIT. Voyez TSIOEI.

KALI Nom Arabe qu'on donne assez communément à la plante appelée *soude*. Voyez ce mot & à l'article PINIPINICHI.

KAMBEUL. Les Negres du Sénégal donnent ce nom à un coquillage univalve, qui est du genre des *limaçons*, selon M. Adanson; M. d'Argenville le place dans la famille des *buccins*. Voyez ces mots.

KAMICHI. C'est l'oiseau connu sous le nom d'*anhima*. Voyez ce mot & l'article JACANA.

KAMINA - MASLA ou KAMENOIE - MASLO. Substance minérale, onctueuse & grasse au toucher, qui se trouve en plusieurs endroits de la Sibérie, attachée comme des stalactites aux cavités de quelques roches d'une ardoise noirâtre chargée d'alun. Le *kamina-masla* est d'une couleur jaune-grisâtre; il paroît que c'est un composé d'acide vitriolique, de sel alkali minéral & d'une matière grasse métallique, semblable au *guhr* des métaux. Voyez à l'article ALUN.

KANGIAR. Dans les cabinets des Curieux on voit sous ce nom des instrumens destructeurs : ce sont des poignards de l'Indostan & d'autres pays des Indes. En Turquie les femmes en portent un à leur ceinture. Voyez l'article ARMES.

KAN-KAN. Nom que les Ethiopiens & bien des voyageurs donnent à la *civette*. Les Negres de Guinée l'appellent *kastor*, & les Portugais *gato de algalia*. Voyez CIVETTE.

KANNA. C'est une racine qui croît au Cap de Bonne-Espérance : les Hottentots la recherchent avec

passion pour se donner des forces & de la gaieté. Le Pere Tachard suppose que c'est le gins-eng des Chinois ; en effet elle a à peu près les mêmes propriétés. Les Horrenrots qui la mâchent, en ressentent les mêmes effets que les Turcs de l'opium. (*Histoire des Voyages.*)

KANNA-GORAKA. Voyez CARCAPULLI.

KAOLIN, *terra porcellana Chinenfis*. Est une terre composée, blanche, farineuse, graveleuse, brillante ; & dont on se sert en Chine dans la composition de la fameuse porcelaine de ce pays conjointement avec le *petunt-se*. Voy. ce mot & l'art. VASE.

Par l'analyse que nous avons répétée du kaolin de la Chine, nous avons reconnu que la partie farineuse est communément apyre, ses paillettes brillantes sont du mica, les parties graveleuses sont de petits cristaux de quartz, & la partie empâtante qui sert de ciment est argileuse. Nous avons trouvé, ainsi que M. Guettard quantité de terre semblable sur les couches de granite qui se voient aux villages du grand & petit Hertrey près d'Alençon. Peut être que ce kaolin n'est qu'un faux granite décomposé ; on s'en sert dans le pays d'Alençon pour faire la poterie & la grosse fayance. Dans nos voyages en Bretagne, en Allemagne & en Suisse, nous avons rencontré du kaolin semblable à celui d'Alençon, dont plusieurs especes ou variétés font effervescence avec les acides. Cette terre est désignée dans *Wallerius* sous le nom impropre de *marne à porcelaine* : au moins elle est très-semblable à celle dont cet Auteur parle sous ce nom.

KAOUANE. C'est la plus grande tortue de mer, elle se défend de la patte & de la queue : elle est aussi connue aux Antilles & à Cayenne sous les noms de *canuaneros* & *juruca*. Voyez TORTUE.

KARABÉ. Nom Arabe qui signifie *tire-paille*. Voyez AMBRE JAUNE. Les trochisques de karabé qui viennent du Levant, ne sont qu'une sorte de gomme de peuplier : on donne aussi le nom de *faux-karabé* à

une espece de *copal* : voyez RÉSINE COPAL. Le karabé de Sodome est l'*asphalte* ; voyez ce mot.

KARAKATIZA. Les Turcs & sur-tout les Tartares donnent ce nom au polype à huit pattes qui se trouve dans le Pont-Euxin & dont les Grecs se nourrissent dans leurs temps de jeûne.

KARAMBOLE, est un fruit qui croît aux îles Manilles & à la côte de Coromandel, qui a une odeur de coing, & dont on fait une excellente conserve au sucre ; on le confit au vinaigre.

KARA-NAPHTI. Voyez PÉTROLE.

KARAPAT ou CARAPAT. Voyez l'article PALMA-CHRISTI & celui de RICIN.

KARATAS ou CARAGUATA-MALA, est une très-grande plante de l'Amérique, ou une espece d'aloès ou d'ananas sauvage dont les feuilles sont fort amples & terminées en pointes triangulaires ; ces feuilles bouillies donnent une espece de fil qui sert à faire de la toile & des filets pour les Pêcheurs : sa racine ou ses feuilles broyées & jetées dans la rivière, étourdissent tellement le poisson, qu'on peut le prendre aisément avec la main. Il y a deux autres especes de karatas ; une dont les feuilles sont creuses & retiennent si bien l'eau de la pluie, qu'elles sont d'une grande ressource dans les lieux secs ; une autre qui porte un fruit en forme de gros clou, dont le goût tire sur celui de la pomme de reinette, & dont on fait d'excellentes confitures. Voyez ALOÈS.

Dans le pays de Cayenne on donne le nom de *bois de meche* à une espece de *karatas*, dont la moelle sert d'amadou aux Negres. M. de Présontaine (*Maif. Rust. de Cay*) dit que la feuille du bois de meche, chauffée sur la cendre & appliquée sur la partie affligée de rhumatisme, soulage beaucoup. C'est encore un spécifique pour les blessures. Le fruit de cette plante s'appelle *citron de terre* : *citron*, parce qu'il a le goût acide ; *de terre*, parce qu'il faut la fouiller pour le trouver.

KARBUS. C'est l'*arbouse*. Voyez ce mot.

KARIBEPON. Grande espèce de *nimbo*. Voyez ce mot.

KARIBOU ou CARIBOU. Nom qu'on donne à une espèce de cerf qui se trouve au Canada, & qui tient de l'animal qu'on appelle *rhénne* dans le Nord. Voyez RHENNE, CERF & CARIBOU.

KASTOR. Voyez KAN-KAN.

KATALEPTIQUE. Voyez TÊTE DE DRAGON.

KATOU-INDEL. Palmier sauvage de Malabar ; dont le fruit semblable à la prune, sert aux Indiens en place d'arec : les Malais se font des bonnets avec les feuilles de l'arbre. Voyez CACHOU.

KATRACA ou KATRACAS. Nom que l'on donne au Mexique à un oiseau qui patoit avoir beaucoup de rapport avec notre faisan ; de tous les oiseaux qu'on voit en Amérique c'est celui qui en approche le plus ; on peut le regarder, dit M. de Buffon, comme son représentant dans le Nouveau Monde : il le représente en effet par sa forme totale, par son bec crochu, par ses yeux bordés de rouge & par sa longue queue ; néanmoins comme il appartient à un climat & même à un monde différent, on ne peut point le regarder aussi sûrement comme un faisan, que les faisans de la Chine, qui s'accouplent & produisent certainement avec les nôtres. Voyez l'article FAISAN.

KAVALAM. Voyez BOIS CACA.

KAYOURE, est le singe appelé *macaque blanc* dans l'île de Cayenne, & qui est du genre des *cerco-pitheques* : voyez ce mot.

KENLIE. Nom sous lequel on désigne le *chacal* au Cap de Bonne-Espérance.

KENNA. Espèce de faux trône des Indes. Voyez à l'article ALCANA.

KÉRATOPHYTE ou CÉRATOPHYTE, *keratophyta*. Nom qu'on donne à des *lithophytes* : ce sont des corps marins, des productions organisées, en un mot des espèces de polypiers ; leur substance ressem-

ble à du bois flexible , mais leur nature tient de la corne : il y en a de réticulés ou en réseau, de rameux & d'autres en forme de buissons. On donne improprement le nom de *corail noir* à l'espece de kératophyte des pays chauds, & qui est d'un beau noir, luisant & assez dur pour être susceptible de recevoir le poli. *Voyez ce que nous en avons dit à la suite de l'article CORALLINES.* On trouve des kératophytes fossiles.

KERFA. Divers Auteurs prétendent que c'est la cannelle giroflée. *Voyez ce mot.*

KERMÈS, *chermes*. Genre d'insecte connu sous le nom de *galle-insecte* : voyez ce mot. Les individus de ce genre ont une trompe qui sort du corselet entre la première & la deuxième paire de pattes, deux ailes droites, élevées dans les mâles seulement, l'extrémité du ventre garnie de filets. La femelle étant jeune court sur les feuilles & les tiges ; mais au bout de quelque temps elle se fixe à un endroit de l'arbre, elle y devient parfaitement immobile : enfin son corps parvient à se gonfler, sa peau s'étend, les anneaux disparaissent, elle se sèche & devient lisse, en un mot, elle devient semblable aux galles ou excoiffances qu'on trouve sur les arbres ; voilà le propre des galle-insectes. Leur peau desséchée ne sert plus que de coque, sous laquelle sont renfermés les œufs de l'animal. On distingue le *kermès des racines*, appelé *cochenille de Pologne*, celui des orangers appelé par les Jardiniers *punaise de citronnier* ; il y a encore le kermès de la clématite, celui du pêcher, de la vigne, du sapin, du coudrier, de l'orme, du tilleul, du chêne, du nefflier, du charme, de l'érable : enfin il y a une espece de kermès long, étroit & formé presque comme une écaille de moule, il vient sur les arbres.

KERMES DE PROVENCE, *chermes*, aut *coccus tinctorius ilicis*, est la plus renommée des gallinsectes. La figure du kermès approche de celle d'une

boule dont l'on auroit retranché un assez petit segment. Cet insecte vient sur les feuilles épineuses & les tendres rejets d'une très-petite espèce de chêne-vert, *ilex cocci glandifera*, arbrisseau qui s'élève environ à deux ou trois pieds, & qui croît sur les collines pierreuses de Provence, du Languedoc, même en Espagne & dans l'île de Candie. Voyez CHÊNE-VERT.

Les femelles du kermès sont plus aisées à trouver que les mâles : elles ressemblent dans leur jeunesse à de petits cloportes : elles pompent leur nourriture en enfonçant profondément leur trompe dans l'écorce de l'arbre ; alors elles courent avec agilité ; mais quand l'insecte a acquis toute sa croissance, il paroît comme une petite coque sphérique membraneuse, attachée contre l'arbrisseau, c'est-là qu'il doit se nourrir, muer, pondre, & terminer ensuite sa vie. Les habitans du pays qui ne font la récolte du kermès que dans la saison convenable, considèrent cet animal dans trois états différens d'accroissement : 1°. vers le commencement du mois de Mars, en langage provençal on appelle le *kermès*, *vermeou*, & on dit que dans ce temps *lou vermeou groue*, c'est-à-dire que le ver couve : alors il est moins gros qu'un grain de millet : 2°. dans le mois d'Avril, les gens du pays disent que *lou vermeou espelis*, c'est-à-dire qu'il commence à éclore (M. Emeric remarque ici que par *ver éclos*, il faut entendre le *ver* qui a pris tout son accroissement :) 3°. vers la fin de Mai on trouve sous le ventre de l'insecte mille huit cents ou deux mille petits grains ronds, qu'on appelle dans le pays *freiffet* : ce sont des œufs qui venant ensuite à éclore, donnent autant d'animaux semblables à celui dont ils sont sortis. Ces œufs sont plus petits que la graine de pavot ; ils sont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle ; vus au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillans couleur d'or ; il y en a de blanches & de rouges : les petits qui sortent des œufs

blancs sont d'un blanc sale , leur dos est plus écrasé que celui des autres : les points qui brillent sur leur corps , sont couleur d'argent. M. de Réaumur dit qu'il y a moins de ces kermès blancs que des rouges , & que c'est à tort que les gens du pays les appellent *la matre dou vermeou* , c'est-à-dire la mere du kermès. Les petits œufs étant secoués, il en sort autant de petits animaux entièrement semblables à l'insecte d'où ils proviennent ; ils se dispersent sur *Pilex* , jusqu'à ce qu'au printems suivant ils se fixent dans les divisions du tronc & des rameaux pour y faire leurs petits. On doit observer que quand le kermès acquiert une grosseur convenable , alors la partie inférieure du ventre s'élève & se retire vers le dos en formant une cavité , & de cette maniere il devient semblable à un cloporte à demi-roulé. C'est dans cet espace vide qu'il dépose ses œufs , après quoi il meurt & se dessèche. (Ce cadavre infortuné ne conserve point comme la chenille l'extérieur animal : ses traits s'effacent , disparaissent ; on ne voit plus qu'une espece de galle , triste berceau des petits œufs qui doivent éclore.) A peine les œufs sont-ils éclos que les petits animaux veulent sortir de dessous le cadavre de leur mere pour chercher leur nourriture sur les feuilles de *Pilex* , non en les rongant comme les chenilles , mais en les suçant avec leurs trompes.

Nous avons parlé ci-dessus de la femelle du kermès , il convient maintenant de parler de son mâle , qui dans les commencemens lui ressemble parfaitement : bientôt après s'être fixé comme elle , il se transforme dessous sa coque en une nymphe , qui devenue insecte parfait soulève la coque & en sort le derriere le premier : alors c'est une petite mouche qui ressemble en quelque maniere au cousin ; son corps est couvert de deux grandes ailes transparentes ; il saute brusquement comme la puce , & cherche en volant ses femelles immobiles , qui l'attendent patiemment pour être fécondées : les a-t-il trouvées , il se promene plusieurs fois sur quel-

ques unes d'elles, va de sa tête à sa queue pour l'exciter ; alors la femelle fidèle & soumise au vœu de la nature, répond aux caresses de son mâle, & l'acte de la fécondation a lieu.

La récolte du kermès est plus ou moins abondante ; selon que l'hiver a été plus ou moins doux ; on a remarqué que la nature du sol contribue beaucoup aussi à la grosseur & à la vivacité du kermès ; celui qui vient sur des arbrisseaux voisins de la mer est plus gros, & d'une couleur plus vive que celui qui se trouve sur des arbrisseaux qui en sont éloignés. Des femmes arrachent avec leurs ongles le kermès avant le lever du soleil. Il faut veiller dans ce temps de récolte à deux choses ; 1^o. aux pigeons, parce qu'ils aiment beaucoup le kermès, quoique ce soit pour eux une assez mauvaise nourriture : 2^o. on doit arroser de vinaigre le kermès que l'on destine pour la teinture, & le faire sécher. Cette manœuvre lui donne une couleur rougeâtre. Sans cette précaution, l'insecte une fois métamorphosé en mouche, s'envole & emporte la teinture. Lorsqu'on a ôté la pulpe ou poudre rouge, on lave ces grains dans du vin, on les fait sécher au soleil, on les frotte dans un sac pour les rendre lustrés ; ensuite on les enferme dans des sachets où l'on a mis, suivant la quantité qu'en a produit le grain, dix à douze livres de cette poudre par quintal. Les Teinturiers achètent plus ou moins le kermès, selon que le grain produit plus ou moins de cette poudre. La première poudre qui paroît, sort d'un trou qui se trouve du côté par où le grain tenoit à l'arbre : ce qui paroît s'attacher au grain, vient d'un animalcule qui vivoit sous cette enveloppe & qui l'a percée, quoique le trou ne soit pas visible : les coques du kermès sont la matrice de ces insectes. C'est ce qu'on appelle *graine d'écarlate*, dont on tire une belle couleur rouge, la plus estimée autrefois avant qu'on se servît de la cochenille.

En Angleterre, on trouve aussi des espèces différentes de kermès, mais du même genre, sur les sarments

de vignes, sous des branches de laurier-cerise, de prunier & de cerisier : la couleur en est brune. Elles sont communément avec une espèce de mere semblable à une fourmi. *Lisler* dit, que si l'on coupe adroitement avec un rasoir le bout d'un des cocons, on y trouve quelquefois cinq, six ou un plus grand nombre de petits vers qui se métamorphosent en des espèces d'abeilles très-petites & noires. La couleur de cette sorte de kermès est peu stable, les coques les plus noires sont les plus riches en couleur; elles sont contiguës aux arbres, sans en être des excroissances; semblables en cela à la cochenille qu'on peut transporter sur d'autres arbres.

Les coques de kermès changent de couleur; de jaunes elles deviennent d'un brun foncé; elles sont remplies, non d'excrémens & de pulpe, mais de mites qui vraisemblablement produisent une différence extérieure dans les espèces de kermès.

Comme les coques de kermès ramassées de bonne heure & séchées, ressemblent à la cochenille, cela fait soupçonner que la cochenille est une espèce de kermès; *Lisler* fonde cette conjecture sur ce que la poudre écarlate qu'on retire des coques en les tamisant, est un composé de mites, qu'il faut distinguer du ver qui se change en mouche. *Voyez la collection Académique d'Angleterre, Tome III, pages 73, 325, 538, &c.*

Le kermès est un insecte non-seulement utile pour la teinture de la laine & même de la soie, mais qui entre encore dans la confection d'alkermès; & les Médecins le regarde comme un bon remède cordial & propre à arrêter le vomissement.

Voici la préparation du kermès pour l'usage de la Médecine. On pile ces coques nouvelles & bien succulentes dans un mortier de marbre; on les laisse ensuite digérer dans un lieu frais pendant sept ou huit heures; alors on les exprime & on en retire un suc, qui dépuré & édulcoré avec le double sucre, forme une conserve liquide & cordiale, connue sous le nom

de *sirap de kermès*. Si on se contente de prendre l'espece de *pulpe fraîche* ou de *poudre rouge* dont il est fait mention ci-dessus, qu'on la presse doucement entre les doigts, alors on en formera des pastilles que l'on fera sécher au soleil. Voilà ce qu'on appelle *pastel d'écarlate* ou *écarlate de graine*, & que l'on envoie dans les pays étrangers. Voyez les articles COCHENILLE, GALLINSECTE & CHÊNE VERT.

KERMÈS DU NORD ou KERMÈS DES RACINES. Voyez COCHENILLE DE POLOGNE. On donne aussi le nom de *kermès* à une préparation de l'antimoine, qu'on nommoit autrefois *poudre des Chartreux*; mais ce kermès est minéral. Consultez le DICTIONNAIRE DE CHIMIE.

KETA. Voyez KACHIO.

KETMIE. Nom donné à un genre de plantes : c'est le *ketmia* de Tournefort, & l'*ibiscus* de Linnaeus. Ce genre, dit M. Deleuze, est de l'ordre des malvacées, & a pour caractère principal deux calices, dont l'intérieur est d'une seule piece, à cinq dents, & l'extérieur composé de plusieurs feuilles étroites : le fruit fait en capsules à cinq loges polyspermes.

Parmi les différentes especes de cette plante il y en a une qui croît dans presque tous les pays chauds, & qui est d'usage en Amérique & en Afrique. On ne la cultive dans nos jardins que par curiosité : sa racine est fibreuse; ses tiges sont hautes d'un pied & velues; ses feuilles, assez semblables à celles de l'alcée, sont divisées en trois parties découpées, velues en dessous & d'un goût visqueux : ses fleurs ressemblent à celles de la mauve & sont de couleur jaunâtre, mêlée d'un peu de purpurin à l'onglet : il leur succede des fruits capsulaires, qui contiennent en cinq loges des semences menues & noirâtres, & renfermées dans une espece de vessie qui a le calice intérieur renflé. Aussi dit-on *ketmia vesicaria*. Cette plante est émolliente. M. de Tournefort compte trente-une sorte de kermies; mais il y en a davantage : on en cultive plus de vingt es-

peces en Angleterre ; on les multiplie de graine qu'on sème au printemps dans une terre légère & préparée ; l'année suivante on les transplante dans des couches d'une pareille terre , à la distance d'un pied en carré ; on les laisse croître ainsi pendant deux ans , en les arrosant dans les grandes chaleurs ; ensuite on les transplante. Il y a des ketmies dont les fleurs sont blanches le matin , rouges à midi & pourpres le soir ; telle est l'espece qu'on nomme aux Indes occidentales *rose de la Martinique* : c'est le *ketmia sincusis* ; *fructu subrotundo flore pleno* , des Botanistes. Il y en a dont les fleurs ne vivent qu'un jour , mais qui sont succédées par de nouvelles fleurs jusqu'aux gelées. Consultez *Miller*.

L'ambrette est aussi une ketmie. Voyez AMBRETTE.

KEVEL. Cet animal vit en société , se rassemble en troupe & se nourrit comme la gazelle , dont il paroît être une espece ; il est , ainsi qu'elle , doux , s'accoutume aisément à la domesticité , & sa chair est très-bonne à manger.

KIANKIA. C'est un perroquet piailleur de Cayenne. Voyez PERROQUET.

KIELDER. Voyez BÉCASSE DE MER.

KIES ou QUISSE. Nom que les Mineurs donnent à la *pyrite* & à la *marcassite*. Voyez ces mots.

KINA-KINA. C'est le nom qu'on donne souvent au *quinquina*. Voyez ce mot.

KIN-INHOA. C'est le *chevrefeuille* des Chinois.

KINK. Voyez QUINQUE.

KINKI. C'est la *poule dorée* de la Chine ; elle tire son nom de la beauté de son plumage , qui paroît tout d'or quand il est exposé au soleil. On ne connoît point en Europe d'oiseau qui ressemble au kinki. Le mélange de rouge & de jaune qui compose sa couleur , la plume qui s'élève sur sa crête , l'ombrage de sa queue , la riche variété des couleurs de ses ailes , joints à l'élégance beauté de sa taille , lui donnent la préférence sur les autres oiseaux : sa chair passe aussi pour être plus délicate

licate que celle des faisans. Des Hollandois ont quelquefois apporté cet oiseau en Europe pour orner les volieres des Curieux opulens.

KIN-YU. *Voyez à l'article* DORADE CHINOISE.

KLA ou KLE. *Voyez à l'art.* ICHTYOCOLLE.

KLIPPFISCH & STOCFISCH, ou POISSON DE ROCHER. Ce sont des préparations de cabéliau, espece de morue dont on se sert dans les voyages de mer, & qui servent aussi d'aliment à certains peuples du Nord. *Voyez* MORUE.

KNAH. *Voyez à l'article* ALCANA.

KNAWEL, *cocciferum Polonicum*. *Voyez à l'art.* COCHENILLE DE POLOGNE.

KNAVER, ou KNAUR, ou GNEISS, ou KNEUSS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à une sorte de roche composée de quartz blanc & de parties talqueuses ou schisteuses : lorsque cette roche, réfractaire au feu, est noire & semblable à de l'ardoise, sans être feuilletée ni facile à couper, on la nomme *Kneifs* : les Ouvriers souterrains ne rencontrent jamais qu'à regret le *kneifs* ; car outre qu'ils s'éloignent de la mine riche, ils ont encore de la difficulté à l'en détacher ; mais aussi c'est un indice qu'on trouvera bientôt de très-bonne mine & abondamment.

KNORCOCK. Oiseau du Cap de Bonne-Espérance, qu'on nomme aussi *cocq-knor* : *Kolbe* nomme le mâle *knorhaan*, & la femelle *knorhen* ou *poule-knor*. Ces oiseaux servent de sentinelles aux autres oiseaux, en avertissant de l'approche des hommes par un cri qui exprime le mot *crac*, & qu'ils répètent fort haut : aussi les Chasseurs tuent-ils cet oiseau, à cause de son cri officieux qui fait fuir le gibier. Le *knorcock* est de la grandeur d'une poule ; son bec est court & noir ; ainsi que le plumage crêté : celui des ailes & du corps est mêlé de rouge, de blanc & de cendré : ses jambes sont jaunes ; leurs ailes sont si petites, que ces oiseaux ne peuvent pas voler bien loin : ils fréquentent les lieux solitaires, & font leurs nids dans les buissons : la ponte

des femelles est de deux œufs. La chair de ces oiseaux n'est pas estimée.

KNOSPEN. Nom que les Minéralogistes étrangers donnent à la mine verte, striée & soyeuse de cuivre de la Chine. *Voyez* CUIVRE.

KNOT. *Voyez* CANUT.

KOBBERA-GUION. C'est un animal de l'île de Ceylan, & qui ressemble beaucoup à l'alligator. Il a six pieds de longueur, sa chair est d'un assez mauvais goût. Quoique cet animal plonge souvent dans l'eau, sa demeure ordinaire est sur la terre, où il mange le corps des oiseaux & des autres bêtes. Sa langue, qui est bleue & fourchue, s'allonge en forme d'aiguillon & est effrayante lorsqu'il la tire pour siffler ou pour bâiller : cependant, loin de piquer & de mordre les hommes, il se contente de siffler lorsqu'il les aperçoit ; il n'en fait pas de même à l'égard des chiens qui s'approchent trop de lui, soit pour aboyer, soit pour mordre, car il les frappe si vivement de sa queue, qui ressemble à un long fouet, qu'il les fait fuir en criant d'une voix plaintive, & ils n'ont garde de revenir à la charge.

KOBOLD. *Voyez* COBALT.

KODDAGA-PALLA. C'est la même écorce rougeâtre que nous avons désignée sous le nom de *codaga-pale*. *Voyez* ce mot.

KOKOB. C'est un serpent très dangereux & qui ressemble beaucoup à l'aimorrhôis. On le trouve dans le Jucatan, péninsule située entre le Golfe du Mexique & celui de Honduras. Ce serpent est d'une couleur noirâtre ; sa longueur est de trois pieds ou environ ; quand on en est mordu, on perd tout son sang dans l'espace d'une heure, & l'on meurt si l'on ne boit aussitôt une potion composée de tabac & de suc de piment.

KORKOFEDO. Poisson de la Côte d'Or en Afrique, dont les dimensions sont égales en longueur & en largeur : sa queue est faite en croissant, il a peu d'arêtes : sa chair qui est très-blanche devient rouge

excellente par la cuisson. C'est pendant le mois de Décembre que les Negres en font une pêche abondante. Ils prennent ce poisson avec un hameçon fort crochu, auquel on attache une piece de canne à sucre, à l'extrémité d'une ligne de huit brasses de longueur : les Negres se passent l'autre bout de la ligne autour du cou, & dès qu'ils sentent une petite secousse, ils ramènent aussi-tôt le poisson & l'amorce dans leur canot.

KOUXEURY, *afellus lacustris*. C'est un poisson du lac de Cayenne, très-connu dans ce pays. Les Indiens du fond de la Guiane se servent de l'os qui forme le palais de ce poisson, au lieu de lime, pour polir les arcs, les boucons & autres ouvrages en bois.

KRAKEN. Quoique l'on sache que la mer produise les masses d'animaux les plus énormes, tels que les baleines, les licornes, on ne peut guere croire à l'existence des krakens. Ce sont, dit-on, des animaux qui habitent les mers du Nord, & dont le corps a jusqu'à une demi-lieue de longueur; on le prendroit pour un amas de rochers flottans, ou de pierres couvertes de mousse. Tous les Pêcheurs de Norwege rapportent unanimement, à ce que l'on dit, que pendant les chaleurs & les beaux jours de l'été, quand ils avancent quelques milles en mer, au lieu de la profondeur ordinaire, qui est de quatre-vingt & cent brasse, ils n'en trouvent que vingt ou quarante; ils concluent de là qu'ils sont au-dessus des krakens, dont la présence occasionne cette diminution de profondeur. La pêche est alors très-abondante pour eux; à chaque instant ils prennent des poissons à l'hameçon : mais ils observent toujours si la profondeur reste la même; car si elle diminue, ils se retirent au plutôt, de peur que l'animal par son mouvement ne les fasse périr. On pense que c'est une espece de polype, dont les bras pour répondre à la masse du corps sont de la grandeur des plus hauts mats de vaisseau. On ajoute que les poissons sont

attirés au-dessus de cet animal par les humeurs fangeuses qu'il rejette, & qui colorent la mer; & comme tout doit être singulier dans un semblable animal, on dit que son dos s'ouvre, & qu'il engloutit ainsi les poissons qui sont au-dessus de lui, & lui servent de nourriture. *Voyez* POLYPE DE MER.

KSEI. Gui du Japon à baies rouges. *Kempfer* n'en vit qu'un au Japon dans un bois de meleze.

KUKUI - LACKO. On connoît sous ce nom dans quelques endroits des Indes Orientales, le *ourang outang*. *Voyez* ce mot.

KUMRAH. *Voyez* JUMART.

KUPHE, *kuphus*. M. *Guetard* donne ce nom à un tuyau vermiculaire dont l'animal a le corps conique, la tête grosse, l'extrémité postérieure fourchue. Le tuyau est conique, droit ou sinueux, ouvert à ses deux extrémités, fourchu à sa partie postérieure, & intérieurement divisé en deux parties ou ruyaux.

KUPFER - HIECHEM. Nom que les Mineurs donnent à de petits grains pyriteux, couverts d'un enduit vert, qui se trouvent dans quelques espèces de pierres feuilletées : cet effet est le résultat du cuivre de la pyrite décomposé par le vitriol. *Voyez* PYRITE.

KUPFER-NIKKEL. Les Mineurs de Saxe désignent par ce nom une mine d'arsenic d'un rouge cuivreux qui contient quelquefois du cuivre, & accidentellement du cobalt. *Voyez le second volume de notre minéralogie, nouvelle édition.*

KURBATOS ou PÊCHEUR. Oiseau dont les bords du Sénégal sont peuplés : il se nourrit de poissons : il n'est pas plus gros qu'un moineau ; son plumage est fort varié : il a le bec plus long que tout le corps : ce bec est fort & pointru, crenelé en dedans comme une scie : il se balance dans l'air & à la surface de l'eau, avec un mouvement si vif, que les yeux en sont éblouis. Il s'en trouve des millions sur les deux bords de la Gambra, surtout vers l'île du Mor

fil : leurs nids sont en si grand nombre sur les arbres qui bordent la rivière, que les Negres leur donnent le nom de *villages*. L'arr qui regne dans la construction de ces nids est admirable : la figure en est oblongue & grisâtre : ils sont composés d'une terre dure, mêlée de plumes, de mousse, de paille, si bien enrelacées, que la pluie n'y peut pénétrer. Ces nids penfils sont si solides, qu'étant agités par le vent, ils s'entre-heurent sans se briser : à quelque distance il n'y a personne qui, pour la première fois, ne les prit pour les fruits de l'arbre. Ces oiseaux ne donnent à leurs nids qu'une petite ouverture qui est tournée à l'est, afin d'éviter la pluie : par ce moyen les kurbatos sont en sûreté dans leurs nids, contre les surprises des singes leurs ennemis, qui trop poltrons, n'osent se risquer sur des branches aussi foibles & aussi mobiles; d'ailleurs les feuilles de ces arbres sont épineuses, & rendent l'accès de ces nids encore plus difficile. On a cependant des exemples que des singes veillent souvent à l'autre bout des branches; & lorsque la nichée commence à croître, ils ont la malice de secouer la branche, de manière qu'elle fait balancer les nids, & y donne un contre-coup qui les détache & les jette sur la terre. On a encore remarqué que quand ces nids n'étoient pas suspendus à d'assez longs fils ou liens, les serpens qui montent aussi à ces arbres, gagnent en se glissant le bout de la branche, & s'y suspendent perpendiculairement par la queue, & font entrer leur tête dans le nid pour y butiner. Il ne faut pas confondre ces nids avec celui du JAPU. Voyez ce mot.

KUSNOKI. Nom que les habitans de Borneo donnent à l'arbre dont ils tirent le camphre.

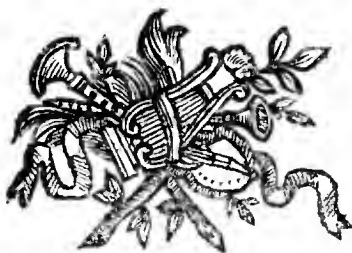
KUTYEGHET. Voyez à l'article STRUND-JAGER.

KIANG-CHU. C'est le marsouin de la rivière de Yyang-Tsé-Yang : on l'y trouve quelquefois à plus de soixante lieues de la mer. Ces marsouins sont plus

petits que ceux de l'Océan ; mais ils nagent en troupe
au long des rivières avec les mêmes évolutions : on
mange beaucoup.

KYNORHODON. Rosier sauvage. *Voyez à l'ar-*
ticle ROSIER.

KYN-YU. C'est le poisson d'or de la Chine, qui
est une espèce de dorade. Voyez ce mot.



L.

LABBERDAN, est le nom que les Flibustiers Hollandois donnent au *cabéliau*, espece de morue qu'ils préparent sur leurs vaisseaux : ils ne font autre chose que lui couper la tête, & après l'avoir vidée du côté du ventre, ils la rangent dans des tonneaux avec des couches de gros sel. Les Ecoissois & les Irlandois nomment ce cabéliau, ainsi préparé, *aberdaine*. Ils en pêchent tous les ans en quantité sur les côtes du nord-ouest & de l'est de leur île, dont ils font ce labberdan, qui sert de nourriture aux Matelots. *Voyez à l'article MORUE.*

LABDANUM ou **LADANUM**, est la substance aromatique résineuse, que l'on retire dans le Levant d'une espece de *ciste*. *Voyez au mot CISTE.*

LABIÉES, *labiatae*, *verticillatae*, *didynamae*, *gynnospermae*, LINN. *Tournefort* est en quelque sorte le premier qui ait nommé ainsi une famille de plantes dans lesquelles les découpures inégales & irrégulières de la corolle imitent communément les deux levres de la bouche d'un animal.

La classe des *labiées* renferme des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, & des arbrisseaux dont quelques-uns sont toujours verts. Les racines des labiées sont rameuses & fibreuses; leurs tiges sont rondes quand elles sont vieilles, carrées étant jeunes, & les nouvelles branches opposées en croix. Les feuilles sont de même opposées deux à deux, pointillées & ornées de petites taches brillantes; le feuillage est aussi disposé en croix & simple. La plupart des fleurs sont hermaphrodites; composées, dit M. *Deleuze*, d'un calice simple, en tuyau ou en godet, d'une corolle monopétale en tuyau évasé, découpé en deux

levres qui renferment quatre étamines, dont deux sont plus courtes que les autres, & un pistil auquel succèdent quatre semences nues renfermées dans le calice. Les fleurs sortent toutes des aisselles opposées des feuilles. La poussière prolifique est composée de corpuscules très-petits, blancs & transparents.

Ces plantes sont 1°. ou aromatiques chaudes, & ont une vertu sudorifique, fébrifuge & corroborante; 2°. ou piquantes, pénétrantes, & sont estimées errhines & céphaliques; 3°. ou âcres & légèrement corrosives; 4°. ou le plus souvent ameres, vulnéraires, astringentes & vermifuges. En général ces plantes sont d'un usage merveilleux dans les maladies causées par l'atonie ou relâchement des fibres. On en trouvera des exemples aux mots BUGLE, ROMARIN, STÆCHAS, ORIGAN, BASILIC, SAUGE, BÉTOINE, MARRUBE, CATAIRE, HYSOPE, SARRIETE, MENTHE, POULIOT, THYM, LAVANDE, MÉLISSE, &c. qui sont de la famille des *labiées*.

LABYRINTHE, *labyrinthus*, est une espèce de limaçon de marais, ou de rivière ou de fossé : il a la coquille d'un gris obscur, plate, en forme de nombril à la partie supérieure, & à quatre échancrures rondes. Les stries longitudinales & transversales sont menues & élevées. Voyez l'article LIMAÇON.

LAC, *lacus*. On donne ce nom à de grands amas d'eau rassemblés au milieu d'un continent, qui ne se dessèchent jamais, & qui n'ont communication avec la mer que par quelques rivières, ou par des conduits souterrains. L'eau de lac est quelquefois coulante, quelquefois stagnante : dans le premier cas elle approche beaucoup de l'eau de rivière pour les propriétés générales; même goût, même dépôt, mêmes usages : elle paroît également pure & sans couleur; dans le second cas elle a pour l'ordinaire en été un œil verdâtre, qui peut-être n'est dû qu'aux feuilles des plantes aquatiques qui végètent souvent dans le fond des lacs. Au reste cette eau stagnante doit être

beaucoup moins chargée de parties terreuses , parce que son séjour & sa tranquillité en occasionnent le dépôt. Elle doit être plus savonneuse , à cause des parties de végétaux & d'animaux qui s'y pourrissent chaque jour. Les bains du lac de Neufchâtel ou d'Yverdon font , dit M. *Bourgeois* , des cures merveilleuses de rhumatismes , sciatiques , & de maladies de la peau , comme gale , dartres , &c.

Toutes les parties de l'univers sont remplies de lacs , mais la plupart semblent dispersés en plus grand nombre près de ces especes de points de partage que l'on a observés sur les Continens. *Voyez aux articles* FONTAINE & MONTAGNE. En Suisse on en trouve jusqu'à trente-huit : il en est de même dans le point de partage de Russie & dans celui de la Tartarie Chinoise en Asie. Mais on observe généralement que les lacs des montagnes sont tous surmontés par des tertres beaucoup plus élevées , ou qu'ils sont au pied des pics & sur la cime des montagnes inférieures.

En général un lac ne diffère d'un étang , que parce que l'étendue du premier est plus grande & son volume d'eau plus considérable.

Il y a même des lacs si vastes , qu'ils paroissent comme une petite mer : tel est celui d'Haarlem en Hollande , sur lequel d'assez gros vaisseaux font voile ; & le lac Aral , qui a cent lieues de longueur sur cinquante de largeur , ou huit degrés carrés. On peut encore compter parmi les grands lacs ceux de Ladoga & d'Onega en Moscovie , & celui de Neagh dans le Comté de Down en Irlande ; le Palus Méotide à l'embouchure du Don ; le lac Majeur en Lombardie ; le lac des Iroquois dans le Canada ; les lacs Huron , Supérieur & Michigan , dans ce même pays. Différentes causes peuvent concourir à la formation des lacs : telles sont les inondations , soit de mer , soit de riviere , dont les eaux portées avec violence sur des terres enfoncées , ne peuvent plus se retirer. Le terrain submergé est entretenu par les eaux du Ciel. Des

tremblemens de terre ont encore préparé des bassins aux lacs. La plupart des lacs reçoivent des eaux qui s'en écoulent ensuite & toujours avec une sorte de proportion : tel est celui de Geneve ou lac Lemman qui est traversé par le Rhône qui en ressort ensuite. On en voit qui dépense plus d'eau qu'ils n'en reçoivent ; & d'autres qui en reçoivent plus qu'ils n'en dépensent. Ceux de la première classe, qui ont un écoulement considérable, & qui forment une rivière ou un courant, sans qu'on puisse appercevoir de diminution sensible, reçoivent des eaux souterraines qui les entretiennent. Tel est le *Lac Bournou* d'où sort le Niger en Afrique. Ceux de la seconde classe, qui reçoivent quantité d'eau par des rivières, ruisseaux & courans, qu'on ne voit point augmenter, & à qui l'on ne reconnoît extérieurement aucun écoulement ou déperdition que par l'évaporation, ont des dégorgeoemens ou conduits souterrains, au travers du sol de leur lit, qui est poreux & sableux. Le lac de Sodome, appelé *Mer morte*, dans lequel le Jourdain se jette, & le lac Aral en Asie en donnent deux exemples. Tels sont encore la mer Caspienne qui reçoit le Volga & plusieurs autres rivières, le lac de Morago en Perse, & celui de Titicaca en Amérique.

Les lacs qui se trouvent dans le cours des fleuves qui en sont voisins, ou qui versent leurs eaux au dehors, ne sont point salés : ceux au contraire qui reçoivent les fleuves sans qu'il en sorte d'autres sont salés : ceux qui ne reçoivent aucun fleuve & qui ne versent point leurs eaux au dehors sont ordinairement salés s'ils sont voisins de la mer ; ils sont d'eau douce s'ils en sont éloignés. A l'égard des lacs qui se trouvent en Sibérie, entre les rivières d'Irtisch & de Jaïk, leurs eaux qui sont tantôt douces & tantôt très-salées & amères, tirent leur origine de courans souterrains, soit de mer, soit des fleuves. Autant ce fait est singulier, autant il est digne de l'attention des Naturalistes.

On trouve des lacs qui présentent des phénomènes singuliers dans le changement des saisons. C'est ainsi qu'en Ecosse le lac de Ness ne gele jamais, quelque rigoureux que soit l'hiver : tandis que dans le même pays le lac appelé *Loch-Monar* ne gele qu'en Février. On a remarqué que les eaux du lac de Domletscherthal en Suisse, de celui de Lemman & de plusieurs autres, mugissent quelquefois comme une mer agitée, sans que le temps paroisse orageux. Les eaux du fameux lac de Calendari, sur le Mont Arose en Suisse, mugissent & forment un tournant dont le centre est concave.

On a aussi observé que si ce phénomène arrive à l'approche de la pluie, les eaux perdent leur limpidité & paroissent sous des aspects extraordinaires : des personnes au dessus des préjugés, croient y apercevoir des fantômes, lesquels en s'évanouissant insensiblement, font voir qu'ils n'étoient formés que par des vapeurs & des exhalaisons condensées. Le lac de Zirchnirs en Carniole est un des plus singuliers que l'on connoisse : il reçoit beaucoup d'eau & ne déborde jamais : il se perd sous des montagnes qui l'avoisinent par douze entonnoirs qui sont quelquefois secs, d'autres fois humides, chargés d'oiseaux de passage & de poissons. Ceci est une suite de la saison sèche ou pluvieuse. Dans la saison où le lac se tarit, & lorsque la sécheresse a duré quelque temps, il se vide entièrement en vingt-cinq jours. Alors les habitans vont y prendre tout le poisson qui se trouve privé de son élément. Cela n'empêche pas que lorsque l'eau y revient, l'on n'y trouve de nouveau une quantité prodigieuse de beaux poissons. Si la sécheresse dure pendant longtemps, l'on y ramasse les roseaux dont on fait de la litière aux bestiaux : on y récolte aussi du foin : souvent on y laboure le terrain, on y sème du millet qui croît & mûrit rapidement : enfin l'on y fait aussi la chasse au gibier & aux bêtes fauves qui descendent alors des montagnes. On soupçonne que le lac de

Zirchnits a sous son bassin un autre lac souterrain qui fait jaillir l'eau par les entonnoirs du lac supérieur, jusqu'à la hauteur de quinze à vingt pieds. C'est par ces mêmes trous que revient le poisson qu'on y retrouve. Les Hydrologistes font encore mention d'un autre phénomène que donnerent en 1603 les eaux du lac de Zurich, & en 1703 celles de Déltitz : elles devinrent tout à coup rougeâtres comme du sang. L'examen fit reconnoître que ce fut des courans d'eaux bitumineuses, chargées d'ochre rouge de fer qui vinrent alors se mêler aux eaux de ces lacs. Peut-être y eut-il une irruption souterraine, comme il en arriva dans quantité de rivières, lors de la dernière catastrophe arrivée à Lisbonne : peut-être ces matières colorantes étoient-elles interposées entre deux couches au fond des lacs. Il y a de ces lacs à double fond en Suede, dans le Jemteland ; leur fond supérieur s'élève en certains temps, couvre tout le lac, comme un assemblage de planches flottantes, & s'affaisse en un autre temps. On a beaucoup d'autres exemples d'eaux qui sont devenues colorées en très-peu de temps.

Mais aucun lac n'est aussi singulier que celui du Mexique ; une partie des eaux de ce lac est douce & stagnante, l'autre est salée & a un flux & reflux, mais qui n'étant pas assujetti à des heures fixes, paroît occasionné par le souffle des vents qui rendent quelquefois le lac aussi orageux que la mer même ; l'eau douce est plus haute que l'eau salée, elle se mêle avec celle-ci sans retourner, & elle paroît y tomber. Tout le lac peut avoir cinquante lieues de circuit. Mexico est situé au milieu de ce lac. Il est probable que la langue de terre qui traverse en quelque sorte le lac, & où est bâtie cette ville, s'oppose à la communication générale de ces deux sortes d'eaux, & par conséquent à leur niveau commun. Le lac d'eau douce reçoit des eaux coulantes de tous côtés, qui le faisant déborder, se versent dans l'autre lac qui est moins plein, & dont les eaux sont toujours plus basses. Quant à la salure de

celles-ci, elles paroissent la tenir de la mer du Nord qui s'infiltré à travers les terres. *Voyez le Journal des Savans, année 1676.* Enfin un lac qui mérite l'attention du voyageur, est celui qui se trouve au sommet de la fameuse montagne connue sous le nom de *Pic-d'Adam* dans le Ceylan. Ce lac est très-profond, & l'eau en est très-bonne.

LACERON. *Voyez LAITERON.*

LACERT. En Languedoc on donne ce nom à un poisson de mer qui a beaucoup de ressemblance avec un lézard. *Voyez LÉZARD-POISSON à l'article DRACONCULE.*

LACQUE, *lacca.* C'est une résine de l'Inde Orientale, dont nous avons parlé à l'article d'une des espèces de *fourmi*. *Voyez ce mot.*

La lacqué de Venise est une pâte sèche & rouge, bien différente de celle que les Indiens font avec la résine-lacque, pour former des bracelets appelés *manilles*. La lacque de Venise, ou lacque carminée qu'on prépare également bien à Paris, est une pâte qu'on fait avec la poudre d'os de sèche que l'on colore avec la cochenille, après qu'on a tiré le premier & même le second carmin, on y joint la décoction de bois de Fernambouc, chargée d'alun & de soude en petite quantité. Cette lacque sert aux Peintres pour peindre en miniature & en huile. Ce que l'on appelle *lacque colombine* ou *lacque plate*, est fait avec les tondures de l'écarlaté, bouillies dans une lessive de soude blanchie avec de la craie & de l'alun, on en forme des tablettes carrées qu'on fait sécher. Elle sert aux Tabletiers & aux Apothicaires. On donne aussi le nom de *lacque liquide* à une forte teinture tirée du bois de Brésil, à l'aide des acides. Beaucoup de plantes donnent aussi des lacques, espèces de féculs colorantes.

On donne encote le nom de *laque* aux tables, vases & autres meubles enduits d'un vernis de la Chine. Ces ouvrages sont singulièrement estimés par leur beau

noir, leur beau poli qui réfléchit les objets & imite en quelque sorte l'effet des glaces. Les anciens laques sont recherchés à cause de leur dureré. Lorsque les cabarets & autres ouvrages de laque ont perdu leur éclat & sont devenus jaunes pour avoir versé dessus des liqueurs chaudes, on leur rend une belle couleur noire en les exposant pendant la nuit à la gelée blanche, ou en les mettant dessus la neige. Il y a des laques où l'or est appliqué avec toute l'industrie possible.

Le vernis de la Chine porte aussi quelquefois seul le nom de *laque*. Voyez à l'article *Arbre du vernis de la Chine*.

LACQUE EN HERBE. Voyez à l'art. MORELLE EN GRAPPES.

LADANUM. Voyez à l'article CISTE.

LAEMMER-GEYER. Voyez à la suite du mot CONDOR.

LAGA, est le nom que l'on donne à certaines fèves un peu plus grosses qu'un grain de chenevis, d'un beau rouge de corail, avec une petite tache noire, lesquelles croissent aux Indes Orientales, & servent dans quelques-uns de ces pays pour peser l'or & l'argent. Elles se nomment *conduri* ou *condoumani* au Malabar.

LAGARDO. Nom que les Espagnols donnent à l'*alligator* des Anglois : c'est l'*alligator* ; voyez ce mot.

LAGETTO ou LAGETTE, est un arbre très-curieux, de médiocre grandeur, lequel se trouve dans les montagnes méditerranées de la Jamaïque : ses feuilles ressemblent à celles du laurier : l'écorce extérieure est dure & brune, à-peu-près comme celle des autres arbres. Mais ce qui est surprenant, c'est que l'écorce intérieure, qui paroît d'abord assez solide, est composée de douze ou quatorze couches, qui peuvent être séparées assez facilement en autant de pièces, qui sont comme une espèce d'étoffe ou de toile blan-

che. La premiere de ces couches qui vient après la grosse écorce, forme un drap assez épais pour faire des habits; les couches intérieures ressembtent à une espece de mouffeline, & sont propres à faire des chemises : toutes les couches de l'écorce intérieure dans les petites branches paroissent comme autant de toiles de gaze ou de dentelle très-fine, qui s'étend ou se resserre comme un réseau de soie. On fit autrefois présent d'une cravate de dentelle de lagette à Charles II, Roi d'Angleterre. Ces toiles sont assez fortes pour être lavées & blanchies comme les toiles ordinaires. Les Peuples chez qui cet arbre se trouve, en font des habillemens.

LAGOPEDE. Voyez PERDRIX BLANCHE.

LAICHE ou ACHÉE. Voyez VERS DE TERRE.

LAIE ou LAYE, est le nom que l'on donne à la femelle du porc sauvage ou *sanglier*. Voyez ce mot.

LAINE, *lana*. Espece de poil souple & moelleux qui naît abondamment sur l'espece du mouton, animal que l'on a appelé bête à laine. Parmi les flocons de la laine abattue, on sépare ce qui est au cœur, c'est le plus fin, & on lui donne le nom de *prime* : ce qui en approche le plus se nomme *seconde* ; on appelle *tierce* ce qui vient ensuite : tout ce qui est jaune, déchiré & altéré est mis au rebut, & s'emploie dans les étoffes grossieres. La laine qui n'a point encore reçu d'apprêt porte le nom de *toison*. La *laine-mere* est celle du dos & du cou. On tire de la laine grasse, dite en latin *lana succida*, une matiere graisseuse en consistance d'onguent, grisâtre ou brunâtre, d'une odeur fade & désagréable, sujette à s'empuantir & à se durcir comme du savon : c'est ce qu'on appelle *oëcipe*, *suint*, *œsopus*. On en trouve beaucoup à la gorge & entre les cuisses des moutons : on le retire de la laine par l'ébullition. Les Droguistes en tiroient autrefois de la Normandie, de la Beauce & du Berry : on s'en sert pour amollir les tumeurs & apaiser les douleurs. Son usage est à présent presque aboli. On

prétend que le suint après un très-long-temps & une insupportable puanteur, acquiert une odeur agréable & approchante de celle de l'ambre gris. *Voyez ce que nous avons dit sur la maniere de perfectionner les laines au mot BELIER : voyez aussi l'article POIL.*

LAINE D'AUTRUCHE ou LAINE-PLOC. *Voyez à l'article AUTRUCHE.*

LAINE DE FER. M. Guettard, dans ses *Mémoires sur différentes parties des Sciences & Arts*, vol. 1. dit que l'on appelle *laine de fer* des filamens d'un beau blanc, qui s'étant d'abord élevés dans l'air en une espece de fumée lorsqu'on bat de certains fers après la fonte de la mine, tombent condensés sous une forme de fils. Les mines de fer de France qui donnent de la laine de fer, sont celles d'Auriac & de Caseatel en Languedoc. Notre Auteur prétend que cette laine appartient à une autre substance minérale que le fer, & que le cobalt & l'antimoine offrent des fleurs semblables à ces filamens : le zinc en donne aussi. M. Guettard croit que la laine du fer est due à l'intervention accidentelle de l'antimoine qui s'en dégage après la fusion quand on vient à forger le fer. Cette espece de laine métallique est incombustible : c'est peut-être une espece de cadmie.

LAINE DE MOSCOVIE. Nom que les Ouvriers en chapeaux donnent au poil ou espece de duvet très-fin & très-serré qui se trouve sous le ventre du castor. *Voyez ce mot.*

LAINE DE SALAMANDRE, est un nom qu'on donne quelquefois à l'amiante.

LAISSES DE LA MER. Ce nom se donne aux terres de dessus lesquelles la mer s'est retirée. On dit *laisse de basse mer*, pour désigner le terrain que la mer découvre lorsqu'elle se retire & qu'elle est à la fin de son reflux. *Voyez MER.*

LAIT, *lac*. C'est une liqueur blanche & opaque, nourissante, d'une saveur douce, que l'on tire des mamelles des femelles d'animaux vivipares. Le lait, suiyant

suivant les analyses des Chimistes, est composé d'une liqueur aqueuse, d'un sel sucré & acidule, & d'une substance grasse, huileuse; ou ce qui revient au même, c'est un assemblage de trois substances très-différentes les unes des autres, qui sont le *beurre*, le *fromage*, & le *petit lait*.

La crème de lait est la partie la plus huileuse & la plus grasse du lait; comme cette substance n'est pas intimement dissoute dans le lait, elle s'en sépare par le repos; dans cette altération plus ou moins spontanée, & que le lait subir infailliblement, la crème étant spécifiquement plus légère, vient se rassembler à la surface, d'où on l'enlève pour achever de la débarrasser des parties caséuses & sereuses qui lui sont encore mêlées, & pour la transformer en *beurre*. Les opérations les plus communes pratiquées dans les laiteries prouvent cette vérité.

La crème récente est très-agréable: c'est elle qui rend le lait si doux, si savoureux & si nourrissant; c'est elle qui, interposée dans toute la substance du lait, lui donne ce blanc mat qu'il a: il résulte aussi de là que le lait n'est qu'une émulsion animale, & que le *beurre* n'est que de la crème dont les parties huileuses ont été rapprochées & séparées d'avec les parties hétérogènes par une percussion répétée. En vieillissant, le *beurre* acquiert de la rancidité, la crème devient nauséabonde, & le lait se rourne. Ce phénomène est dû à l'acide, qui par la fermentation des parties se développe de plus en plus. Le *beurre* ainsi que la graisse des animaux, ne fournit point dans sa décomposition d'alkali volatil. Le *beurre* frais, la crème & le lait récent sont des alimens très-sains: on se sert en Médecine du *petit lait* pour rafraîchir, de la crème pour appliquer sur les dartres & les érysipèles, du *beurre* pour mûrir les plaies: on tire du *petit lait* (appelé *lait de beurre*) évaporé, un sel essentiel blanc & sucré, on le nomme *sel* ou *sucré de lait*, & l'on en prend dans de l'eau pour se rafraîchir. C'est ce sel dont parle

Kempfer, qui étoit fort en usage chez les anciens Brachmanes. Mais qu'elle différence de goût, d'odeur & de couleur ne remarque-t-on pas dans les différents laits tirés des animaux, tant frugivores que carnivores ; il nous suffira de citer en exemple le lait de femme, celui de la louve, celui de la cavale, celui de l'ânesse, celui de la chèvre, celui de la brebis, celui de la femelle du rhenné, &c. Les Russes qui confinent à la Laponie ont l'art de tirer une sorte d'eau-de-vie du lait séparé de ses parties concrétissables par la fermentation, & dont ils font un grand usage. Voyez à l'article ARACK. Le peuple de l'Islande se nourrit aujourd'hui de lait de vache, & le petit lait de beurre lui sert de boisson ordinaire. Il n'est pas rare de voir en Suisse & autres pays voisins, des hommes se désaltérer avec cette boisson ; en France on le donne plus communément aux animaux domestiques, tels que les cochons, les veaux.

Voici les principales opérations de la laitière dans nos campagnes. Pour faire le beurre on écrème le lait refroidi & reposé, on verse cette crème dans la baratte & on la bat jusqu'à ce qu'elle soit convertie en une masse jaunâtre qui est le beurre. (En Barbarie on fait le beurre en mettant le lait ou la crème dans une peau de bouc, suspendue d'un côté à l'autre de la tente, & en le battant des deux côtés uniformément. C'est aux Hollandais que les habitans des Indes Orientales doivent la connoissance du beurre salé & fondu.) Pour faire le fromage on se sert de présure, espèce de lait d'un vain animal, dont la principale matière est le lait caillé qu'on trouve dans l'amulette ou le premier estomac d'un veau. On jette cette présure dans le lait pour le faire prendre, ensuite on met ce lait caillé dans différentes formes, & on en laisse parfaitement égoutter le petit lait ; du moins c'est ainsi que se fait le fromage commun. Mais le bon fromage gras & beurré se fait de la crème & du lait caillés ensemble. On peut encore faire cailler le lait des animaux au moyen du suc du figuier, ou avec la plante appelée *caille-lait* : voyez

ses mots. Plusieurs pays ont des cantons renommés par l'excellence de leur fromage. Le Hainaut vante ceux de *Marolles* ; la Normandie ceux de *Livarot* ; le Dauphiné celui de *Sassenage* ; la Suisse le *schabziger* ou fromage vert, il se prépare dans le pays de Glarner ; celui de *Gruyeres*, qui se fait dans l'Ementhel avec une propreté & des attentions infinies ; celui de *Lavôge* en Franche-Comté porte aussi le nom de *Gruyeres*, mais il n'en est qu'une imitation : peut-être celui de *Brie* les surpasse-t il tous, même celui à la crème si vanté à Paris. Enfin le Milanez envoie par-tout le fromage de *Lodi*, que nous nommons *parmefan*, parce qu'une Princesse de Parme l'a, dit-on, fait connoître en France où il soutient toujours sa réputation. Tous ces fromages, ainsi que ceux de Hollande & d'Auvergne, sont uniquement de lait de vache, sans aucun mélange de lait de chèvre, & la crème y entre avec le lait ; ceux où l'on a mêlé différens laits, ont un goût plus rance ou plus insipide. Le fromage de *Rocfort* en Languedoc passe pour être de lait de brebis. Au reste le fromage, à moins qu'il ne soit dégénéré par la putréfaction, est en général très-nourrissant : la partie caséuse du lait est son principe vraiment alimentaire. Les habitans des montagnes, les gens de la campagne & ceux qui sont occupés journellement à des travaux pénibles, se trouvent très-bien de l'usage de cet aliment, qui engraisse & qui devient plus salulaire encore, comme tous les autres, par l'habitude : quant aux personnes d'un tempérament délicat, elles n'en doivent manger que vers la fin du repas & en petite quantité.

Caveus ille bonus quem dat avara manus.

Au reste il faut convenir que la constitution ordinaire de ceux qui font un usage habituel du lait, offre un contraste très-frappant dans ceux qui boivent habituellement du vin.

Il y a des végétaux qui procurent une abondance de lait aux femelles des animaux, sur-tout aux femmes :

rels sont le *cerfeuil*, la *verveine*, l'*aneth*, le *fenouil*, le *fureau*, le *polygala*, &c. le *trèfle*, la *luzerne*, le *safran*, le *foin*, les feuilles d'*acacia*, procurent beaucoup de bon lait aux vaches. Il y a des plantes qui en diminuent la quantité; telles sont la *ciguë*, le *persil*, les *bourraches*, &c. d'autres dont l'usage donne un mauvais goût au lait & même à la chair des bestiaux. On sait que le *thlaspi* à odeur d'*ail*, qui est si commun dans les champs & sur-tout dans nos terrains en friche, est nuisible aux vaches & aux brebis; leur chair & leur lait en contractent un très-mauvais goût qui se communique au beurre & au fromage. La *liveche* ou *achille* de montagne donne encore une odeur & un goût fort désagréables à la chair & au lait des vaches qui en sont néanmoins fort avides. L'*euphorbe* est de toutes les plantes étrangères & laiteuses, celle qui donne un plus mauvais goût au lait & à la viande. Les moutons & les vaches n'ont pas plutôt mangé des *tithymales*, dont le suc est âcre & caustique, qu'ils ont aussi-tôt la diarrhée. Les chevres n'en sont point incommodées. Le *laitron* ou *palais de lievre*, plante montagnarde dont les lievres & les rhennes sont fort avides, altère beaucoup le lait des vaches. Enfin M. *Hagstram*, célèbre Médecin Suédois, a observé que toutes les alliées & la plupart des plantes ombellifères changent entièrement le goût du lait. C'est d'après ces sortes d'observations que M. *Steno-Charles Bielke*, de l'Académie de Stockholm, propose de rendre le lait de vache spécifique contre le scorbut, en faisant manger à l'animal du pissenlit ou dent de lion, du cochléaria, du beccabunga, des bourgeons de sapin, de pin & d'autres végétaux antiscorbutiques, &c. de même pour donner au lait de chevre une propriété contre la goutte ou la fièvre, il voudroit qu'on fît manger à ces brutes de la morelle ou du tithymale. Pour changer la saveur du lait & de la chair des animaux qui ont mangé des plantes ci-dessus, il faut leur donner du foin sec & lent faite garder l'étable pendant huit jours. Tout prouvé

évidemment que le lait tire sa qualité des plantes qui servent d'aliment à l'animal qui nous le fournit. Aussi les Médecins dont la Nature est le guide, tirent le plus grand avantage des observations citées ci dessus. Ils sont dans l'usage de médicamenter les nourrices, lorsque les enfans qu'elles allaitent ont quelque maladie. Tous les jours on leur ordonne de la racine de scorfonere en décoction pour purifier la masse de leur sang & en même temps celui de leurs enfans. Tous les jours on purge les enfans à la mamelle en purgeant leurs nourrices. Le lait des femmes participe donc de la qualité des médicamens & des alimens qu'elles prennent. Nous avons dit ci-dessus que celui des brutes change aussi de nature, suivant l'espèce de mangeaille qu'ils picorent; il en conserve la couleur, le goût, l'odeur, les propriétés. Quand on prescrit l'usage du lait de brebis, de vache, d'ânesse, de chevre, de jument aux malades, c'est ordinairement au printemps, quand les herbes sont dans toute leur force & vigueur; & en automne, quand elles conservent encore un reste de leur vertu, & paroissent renaître en quelque sorte pour périr aussi-tôt. Ainsi les propriétés naturelles du lait sont de nourrir & d'adoucir. Celui de femme est séreux & donne un beurre fade; c'est le plus analogue à nos humeurs: celui de la chevre est moins fondant que celui d'ânesse & de jument; celui de vache est le plus nourrissant de tous, celui des animaux carnivores est, selon M. le Clerc, d'une nature alkalescente; il a le goût un peu âcre & l'odeur urineuse. On ne devoit jamais faire bouillir le lait ni l'écumer; on n'en devoit faire usage que dans un degré de chaleur semblable à celui qu'il a sortant des mamelles de l'animal. Nous ne pouvons trop le répéter, le lait est un remède simple & efficace qui coûte peu, & un remède qui devient universel en multipliant ses vertus par l'amalgame des végétaux ou par les propriétés des alimens qu'on fait prendre aux animaux. C'est d'après ces notions que plusieurs particuliers viennent de se réunir

pour fournir aux malades de cette Capitale du lait qui sera approprié au genre de maladie dont ils seront atteints. On ne peut que louer un établissement aussi utile à l'humanité.

LAIT DE LUNE FOSSILE ou **PIERRE DE LAIT** ou *lac luna*. C'est une terre farineuse & calcaire, qui se trouve dans le fond de certaines sources, & dans les fentes ou creux des montagnes : elle est d'un tissu feuilleté, un peu semblable à de la raclure d'ivoire ; ses particules sont fines, légères, douces au toucher, blanchâtres & sans liaison. *Scheuchzer* pense que le lait de lune tire son origine d'une stalactite calcaire décomposée ou réduite en poussière par le laps du temps. Il n'est pas possible de faire avec cette terre aucun vase dont la forme se soutienne, tant elle est aride. Des Auteurs ont encore parlé de cette terre sous le nom de *morochtus* : c'est à proprement parler une espèce de *gurh* de craie ou d'agaric minéral, de farine fossile ; quelquefois elle est colorée. Le lait de lune est une terre absorbante.

LAITE ou **LAITANCE** Partie des poissons mâles qui contient la semence ou liqueur séminale. Voyez à l'article POISSON.

LAITIER DES VOLCANS. Voyez **PIERRE DE GALLINACE**.

LAITRON, **LAITERON** ou **LACERON**, *sonchus*. Nous ne décrivons que trois espèces de cette plante, qui sont les seules d'usage en Médecine.

1°. **LE LAITRON DOUX** ou **PALAIS DE LIEVRE** ou *sonchus levis*, est une plante qui croît par-tout, dans les jardins, dans les blés, dans les vignobles, sur les levées & le long des chemins, principalement dans les champs dont le terrain est un peu gras. Sa racine est petite, fibreuse & blanche ; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, creusée en-dedans, rendue cannelée, un peu purpurine ; ses feuilles sont assez longues, lisses, plus larges & plus tendres que celles du pissenlit, découpées en leurs bords, remplies d'un

suc laiteux , rangées alternativement ; les unes attachées à de longues queues, les autres sans queue, embrassant la tige par leur base qui est plus large que le reste de la feuille. Ses fleurs naissent en Mai & Juin aux sommités de la tige & des branches par bouquets à demi-fleurons jaunes, quelquefois blancs, semblables à celles du pissenlit. Il succede à ces fleurs des fruits de figure conique, qui contiennent de petites semences oblongues, brunes, rougeâtres, garnies chacune d'une aigrette. Toutes les parties de cette plante sont laiteuses; elle est bonne à manger en salade avant qu'elle ait poussé sa tige.

2°. LE LAITRON ÉPINEUX, *sonchus asper*, ressemble assez à la précédente espèce; ses feuilles sont un peu laciniées, garnies d'épines longues & dures: elle rend un suc laiteux & amer: elle croît aux mêmes lieux que la précédente.

3°. LE PETIT LAITRON dit TERRE-CRÊPE, *terracrepola*, a une racine grêle, longue & fibreuse; ses tiges sont rameuses, ses feuilles sont moins découpées que celles de l'endive; ses fleurs sont jaunes, ses semences sont aigrettées: elle croît naturellement sur les collines pierreuses, sur les levées, dans les décombres des édifices: elle fleurit tout l'été: il y a des endroits où on la cultive dans les jardins potagers pour la manger en salade.

L'usage de ces trois espèces de laitron est à-peu-près le même: ces plantes ont un goût herbeux, salé & rougissent le papier bleu: elles sont rafraîchissantes, adoucissantes. Bien des pauvres gens en mangent pendant l'hiver les racines fraîches assaisonnées comme les autres légumes, même en salade. La décoction des feuilles est bonne pour augmenter le lait aux nourrices, les vaches, les lapins, les lievres & les autres animaux domestiques s'en nourrissent.

Le laitron, chicorée jaune, est le *sonchus repens*, *multis hieracium majus* de J. Bauhin.

LAITUE, *lactuca*. Cette plante demi-fleuronnée ;

connue de tout le monde , est ainsi nommée du suc laiteux qu'elle répand quand on la rompt. On la distingue en deux espèces principales, savoir en *laitue cultivée* & en *sauvage*.

La *laitue cultivée* ou domestique comprend plusieurs espèces en sous-ordre, eu égard à la grosseur, à la figure & à la couleur ; il y en a de blanche, de noire, de rouge, de pommée, de crépue, de lissée ou de découpée. De toutes ces espèces de *laitue cultivée*, il y en a trois principales, d'un usage fréquent, soit dans les alimens, soit dans les remèdes ; savoir, la *laitue non pommée*, la *laitue pommée* & la *laitue romaine*, nommée aussi *chicon*. Parmi les *laitues sauvages*, celle à *côte épineuse* est la plus en usage parmi nous.

La LAITUE NON POMMÉE, *lactuca sativa non capitata*, est une plante potagère, qui étant blessée en quelqu'une de ses parties, donne un suc laiteux ; sa racine est longue, épaisse & fibrée : ses feuilles sont larges, lissées, d'un vert pâle, succulentes & agréables étant jeunes, mais elles deviennent amères quand la tige paroît : cette tige est ferme, cylindrique, feuillée, haute de deux pieds, branchue, portant en ses sommités de petites fleurs jaunes, qui sont des bouquets à demi-fleurons, auxquels succèdent de petites semences garnies d'aigrettes pointues, aplaties & cendrées : c'est une des quatre petites semences froides.

La LAITUE POMMÉE, *lactuca sativa capitata*, a les feuilles plus courtes, plus larges, plus arrondies à l'extrémité que la précédente, plates & lissées, mais formant bientôt une tête arrondie de la même manière que le chou : la graine en est noire.

Depuis quelques années on sert en salade dans les grandes tables deux autres espèces de *laitue pommée*, bien plus belles & panachées de blanc, de pourpre & de jaune : on les appelle *laitue panachée de Silésie*, & *laitue de Batavia*.

Les Jardiniers qui ont l'art de rendre crépues, tendres & pommées plusieurs especes de laitues, savent aussi les faire blanchir en liant les feuilles par touffes avec de la paille, pendant qu'elles sont encore jeunes & tendres. On sème la laitue pommée pendant toute l'année dans les potagers; on l'arrache quand elle est encore tendre, & on la transplante dans des terres bien fumées; par ce moyen ses feuilles deviennent plus nombreuses & mieux pommées.

Les laitues pommées étant séchées & brûlées à feu ouvert, fusent de la même manière que le nitre jeté sur les charbons ardents.

L'on donne le nom de *laitue crépée* à celle dont les feuilles sont découpées, pliées & repliées comme un crêpe, & de couleur obscure. Ce sont autant de variétés qu'on doit à la culture.

La LAITUE ROMAINE appelée CHICON, *lactuca romana*, a des feuilles plus étroites & plus longues que les précédentes; elle n'est point ridée, ni bosselée, mais garnie en dessous le long de sa côte de petites pointes; sa fleur & sa tige sont semblables à celles de la laitue ordinaire: ses graines sont noires. Cette laitue est une des plus exquisés en potage ou en salade, sur-tout lorsque ses feuilles sont d'un jaune blanchâtre.

De tout temps les laitues ont tenu le premier rang parmi les autres plantes potageres: elles sont excellentes crues & cuites, & rendent le chyle bien conditionné. Elles sont rafraîchissantes, humectantes, laxatives, & conviennent aux jeunes gens; elles augmentent le lait aux nourrices, & procurent un sommeil salubre. Les Anciens ne mangeoient de la laitue qu'à la fin du repas, le soir, pour se procurer du sommeil; mais dans le temps de Domitien, on changea cet ordre, & elles servoient d'entrée de table aux Romains. M. Bourgeois observe que les différentes especes de laitues, quoique fort saines pour les personnes qui ont un bon estomac & qui digerent facile-

ment, sont fort nuisibles aux estomacs froids & foibles, ils les rendent sans les digérer. Elles dérangent beaucoup les hommes hypocondriaques & les femmes hystériques.

Quelques-uns ont dit que l'usage des laitues rend les hommes impuissans & les femmes stériles; il est bien vrai, disent les Auteurs de la Matière Médicale, que cette sorte de plante n'excite pas les feux de l'amour, qu'elle les tempere, mais sans les détruire entièrement : ainsi, ajoutent-ils, quoiqu'on les conseille beaucoup pour réprimer le desir de la concupiscence à ceux qui vivent dans le célibat, néanmoins les gens mariés qui désirent d'avoir des enfans n'en doivent pas craindre l'effet.

La LAITUE SAUVAGE, *lactuca sylvestris costâ spinosâ*, se trouve dans les haies, aux bords des chemins, dans les champs & vers les prés, même dans les vignes & les potagers; elle a une racine courte, des feuilles étroites, sinuées, très-découpées, armées d'épines un peu rudes le long de la côte qui est en dessous, & très-remplies de suc laiteux; d'ailleurs elle est semblable aux autres laitues; mais elle est plus amère, plus apéritive & plus narcotique. La culture corrige les qualités agrestes de cette plante sans lui faire rien perdre de ses qualités apéritives & rafraîchissantes.

Toutes les especes de laitues ne se multiplient que de graine. Les Jardiniers nomment celle à coquille ou à feuille ronde, *laitue d'hiver*. Le raffinement sur cette espece d'aliment a été jusqu'à forcer la nature à satisfaire notre goût dans la saison la plus rigoureuse. Pour les faire lever promptement, on fait tremper la graine pendant vingt-quatre heures, & on la laisse sécher ensuite dans un lieu chaud; puis en Février & Mars, on la sème fort dru sur une couche & dans des rayons qu'on a fait avec un bâton : on la couvre légèrement de terreau, & on y met aussi-tôt des cloches. Au bout de dix à douze jours, ces laitues peuvent être

mangées en salades. Si on en avoit un besoin plus pressant, on les pourroit faire croître de même en deux fois vingt-quatre heures dans des serres chaudes. Il faudroit pour cela faire tremper la graine dans de l'eau de-vie, & mêler dans le terreau un peu de fumier de pigeon avec un peu de poudre de chaux bien éteinte; mais ces sortes de laitues ne durent que huit jours sur couche. Les *crêpes blondes*, sont des laitues de primeur; elles se sement à la fin de Janvier: les autres especes se sement sur couche, ainsi que les précédentes, jusqu'en Avril, & on les replante sur terre, quand elles sont assez fortes pour les faire pommer, dans des trous faits avec le plantoir & à un pied l'un de l'autre.

LAMANDA ou ROI DES SERPENS. On donne ce nom à un magnifique serpent de Java, qui est long de sept à huit pieds, & d'une grosseur médiocre. Cet animal a des écailles cutanées, relevées d'une madrure si éclatante, & distribuée avec tant d'art, que la peinture n'a jamais pu en rendre toutes les beautés d'après l'original. La tête du lamanda est d'une longueur bien proportionnée; son front est cendré, revêtu d'écailles rhomboïdales, marquées d'une croix ponceau. Depuis les yeux qui sont vifs & brillans, jusqu'au chignon du cou, on voit serpenter de chaque côté de la mâchoire supérieure & inférieure, une bande marbrée de bai brun: le derriere de la tête est fort joliment tacheté: la gueule est toute garnie de dents aiguës & crochues: le dessus du corps est superbe: on y admire des especes d'armoiries & de couronnes différemment figurées & entrelacées ensemble. Ses écailles qui forment des losanges, sont tiquetées de différentes couleurs; sa queue a une belle tache aurore: vers le trou de l'anus, on apperçoit au dedans une grosseur qui ressemble à un testicule. Les écailles transversales sont isabelles, ornées çà & là d'admirables mouchetures: on prétend que ce serpent ne vit gueres que d'oiseaux.

LAMBDA. Voyez GAMMA DORÉ.

LAMBIN. Quadrupede de l'Amérique, ainsi nommé à cause de la lenteur de sa marche. Voy. PARESSEUX.

LAMBIS. C'est, selon *Labat*, une espèce de gros limaçon des mers de l'Amérique, dont tout le corps semble n'être qu'un boudin terminé en pointe & ouvert à l'autre bout par une bouche ronde & large, d'où il sort une membrane épaisse, qui sert à l'animal pour prendre sa nourriture, & pour se traîner, tant au fond de la mer, que sur les hauts fonds où on le trouve ordinairement. La chair de cet animal est blanche & ferme; plus l'animal est gros, plus elle est dure à cuire & de difficile digestion: elle ne laisse pas d'être grasse & d'avoir de la saveur.

La coquille de cet animal, qui a la forme de l'animal lui-même, & qui est parsemée d'un à deux rangs de pointes émoussées, se vend très-bien dans le pays; elle sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages: on en fait une chaux excellente, qui prend à la longue, étant mêlée avec du sable de rivière, la dureté du marbre. Le défaut de cette coquille est d'être beaucoup plus dure à calciner, que la plupart des autres coquilles dont on se sert aux îles pour la même opération.

On trouve des lambis d'une grosseur énorme, il y en a qui pèsent plus de douze livres. Non seulement les couleurs extérieures de cette coquille sont agréables, mais on ne trouve encore rien de plus beau, de plus poli, de plus lustré que son émail intérieur.

Le lambis de plusieurs Conchyliologistes est un *rocher* ou *murex* à aile épaisse & à bouche couleur de rose. Cette coquille est naturellement revêue d'un épiderme fauve-roux, orné de stries transversales & à orbes couronnés de tubercules très-faillans. Les lambis encore jeunes ont la levre fort mince & moins étendue en aile. Voyez MUREX.

LAMBLAR. Voyez LEMING.

LAMBOURDE. A Paris, les Tailleurs de pierre

donnent ce nom à une pierre calcaire blanchâtre, fort tendre, qui se trouve dans les environs de cette Capitale, notamment près d'Arcueil; elle porte depuis dix-huit pouces jusqu'à cinq pieds de hauteur de banc, elle se délite ou se fend facilement à l'air.

LAMBRUS. Voyez VIGNE SAUVAGE.

LAMENTIN ou LAMANTIN. Les voyageurs & les Auteurs sont peu d'accord sur la description de cet animal. Presque tous ont confondu l'hyppopotame, le phocas ou veau de mer, le lion de mer, l'ours marin, ainsi que la vache marine ou bête à la grande dent, avec le lamentin. Cet animal est le même que le *manati*.

Le *lamentin* ou *manati* est un gros animal, long de seize pieds & même plus, large de trois pieds & demi; sa tête est grosse & hideuse, l'ouverture des oreilles très-petite, peu apparente; mais il n'en a pas l'ouïe mois fine. Sa tête est couverte d'une peau dure & épaisse, garnie de poils courts, clairs, d'un cendré brun; il a de grandes babines, & quelques poils longs; ses yeux sont ronds & très-petits à proportion de la grandeur de l'animal. Il a deux mamelles placées à la poitrine, & deux especes de bras ou pieds proche des épaules qui ont la figure de vraies nageoires, elles lui servent aussi de mains; c'est pourquoi les Espagnols établis à l'Amérique, lui ont donné le nom de *manati*. Ray dit que si Diogene avoit connu le lamentin, il n'auroit pas eu besoin de plumer un coq pour avoir un bipede sans plumes, puisque le *manati* est une especes de bipede sans plumes.

Le lamentin est vivipare & s'accouple à la maniere de l'homme; il a le membre génital fait comme celui du cheval, & les entrailles comme le taureau. Cet animal n'est point dangereux, il vient se nourrir d'herbes qu'il trouve sur le rivage, & entr'autres de feuilles de palétuvier.

Dans le regne animal, dit M. de Buffon, c'est ici que finissent les peuples de la terre, & que commen-

cent les peuplades de la mer. Le *lamentin*, qui n'est plus quadrupede, n'est pas entierement *cétacée* ; il retient des premiers deux pieds ou plutôt deux mains ; mais les jambes de derrière, qui dans les *phocas* & les *vaches marines* sont presque entierement engagés dans le corps, & raccourcies autant qu'il est possible, se trouvent absolument nulles & oblitérées dans le lamentin. Au lieu de deux pieds courts & d'une queue étroite plus courte, que les *vaches marines* portent à leur derrière dans une direction horizontale, les lamentins n'ont pour tout cela qu'une grosse queue qui s'élargit en éventail dans cete même direction ; en sorte qu'au premier coup d'œil, il sembleroit que les premiers auroient une queue divisée en trois, & que dans les derniers ces trois parties se seroient réunies pour n'en former qu'une seule : mais par une inspection plus attentive, & sur-tout par la dissection, l'on voit qu'il ne s'est pas fait de réunion ; qu'il n'y a nul vestige des os des cuisses & des jambes, & que ceux qui forment la queue des lamentins sont de simples vertebres isolées & semblables à celles des *cétacées* qui n'ont pas de pieds ; ainsi ces animaux sont *cétacées* par ces parties de l'arriere de leur corps, & ne tiennent plus aux quadrupedes que par les deux pieds ou deux mains qui sont en avant à côté de leur poitrine.

M. de la Condamine, dans sa Relation de la riviere des Amazones, dit avoir desliné d'après nature à Saint-Paul des Omaguas, à cinq ou six cents lieues de la mer, le plus grand des poissons d'eau douce qui soit connu : que les Espagnols & les Portugais ont donné à ce poisson le nom de *poisson-barf*, & qu'il ne faut pas le confondre avec le *phocas* ou veau marin. Il ajoute, que sa chair & sa graisse ont assez de rapport avec celles d'un veau, qu'il n'a point de cornes, qu'il ne sort jamais entierement de l'eau, & que même il n'en peut sortir, parce qu'il n'a que deux nageoires assez près de la tête. Ces nageoires sont en forme d'ailerons, elles ont seize pouces de long, & lui tiennent

lieu, ainsi que nous l'avons dit, de bras & de pieds; il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau pour atteindre l'herbe qui croît sur le rivage, il mange aussi des feuilles de paléruvier : ceci tendroit à prouver que le lamentin n'est point un animal amphibie, ni un quadrupède, & qu'il ne peut sortir de l'eau; car quand il s'engage dans des marigors ou petites rivières, dès que les eaux décroissent, il demeure pris & échoue : il n'y a plus assez d'eau pour pouvoir nager sans toucher le fond, pour regagner le fleuve. Le sentiment du P. *Labat* se trouve appuyé ici de celui de M. *de la Condamine*. Cet Académicien dit que l'herbe dont ce poisson se nourrit est longue de huit à dix pouces, étroite, pointue, tendre, d'un assez beau vert, & qu'il est aisé de voir quand ces animaux sont en pâture, parce que l'herbe qui leur échappe en exécutant leur mouvement progressif, ou en la coupant, vient au-dessus de l'eau.

M. *de la Condamine* a encore trouvé cet animal dans l'Oyapoc, & dans plusieurs autres grandes rivières des environs de Cayenne & de la côte de la Guiane. On le trouve toujours éloigné de la mer : on le rencontre fréquemment dans les grandes rivières qui descendent dans celle des Amazones, comme dans le Gualaga, le Paçara, &c. Il n'est arrêté dans l'Amazone, que par le Pongo de Borja : il ne boit que de l'eau douce. Le lamentin paroît être demi-amphibie.

Il y a des lamentins qui pèsent mille à douze cents livres. Ces animaux sont très-timides, ils s'enfuient promptement sous l'eau dès qu'ils entendent le moindre bruit; ce caractère est commun à tous les poissons & animaux nageurs qui sont sans défense. On les tue avec le javelot & autres instrumens semblables. Les habitans des bords de l'Amazone & les François de Cayenne trouvent sa chair d'un assez bon goût; les Flibustiers & la plupart des Indiens de l'Isthme de Darien, n'ont souvent d'autre ressource pour vivre, que la pêche du lamentin; ils disent que la chair, prise depuis la moitié des côtes jusques sous le ventre,

ainsi que les mamelles, sont d'une grande délicatesse. Il arrive souvent à cet animal de s'endormir ayant le muffle (qui dans quelques espèces est prolongé par deux fortes dents), hors de l'eau ; c'en est assez pour le faire découvrir par les pêcheurs qui le harponnent, & qui le tirent à terre quand il a perdu la vie avec son sang. Les Negres sont fort adroits à cet exercice ; dès qu'ils ont aperçu un lamentin, & qu'ils sont à portée de le pouvoir harponner, celui qui est sur l'avant du canot lui jette son harpon de toute sa force, & laisse filer la corde qui y est attachée : l'animal blessé s'enfuit ; les Negres guidés par le bois flottant qui est au bout de la corde, le suivent, & s'il vient à portée ; ils le dardent une seconde fois, afin d'accélérer la perte de son sang ; souvent une heure suffit pour cela, ou deux tout au plus. Lorsque l'animal est mort, il vient sur l'eau : les Negres le mettent dans leur canot avec une adresse singulière ; ou si l'animal est trop gros pour la capacité de leur canot, ils lui passent une corde au-dessus de la queue, & l'amarrent à l'arrière du canot.

Comme on voit souvent le lamentin suivi de deux petits, il y a lieu de croire que sa portée est de deux par an. Il est rare qu'on manque de prendre les petits, lorsqu'on a pris la mere, à moins qu'ils ne soient déjà assez grands pour n'être plus allaités & pour s'enfuir. M. l'Abbé *Demaret* dit que la mere se sert de ses deux nageoires pour appliquer ses petits à ses mamelles. Il est certain que cet animal multiplieroit beaucoup plus qu'il ne le fait, s'il étoit plus en repos ; mais il y a une quantité d'ichthyophages, ou de carnivores, qui lui font une guerre continuelle d'autant plus impunément qu'il est peu armé.

On trouve le long de cet animal une couche de lard de quatre à cinq poudes d'épaisseur, ferme, & d'un aussi grand usage que celui du cochon : ce lard & la panne qui est dans le corps, étant fondus font une espèce de beurre qui ne rouscit & ne rancit pas aisément.

La chair de cet animal est un aliment assez communément employé par une partie des habitants de la Guadeloupe, de Saint Christophe, de la Martinique & des autres îles voisines, où l'on en apporte tous les ans de Terre ferme plusieurs navires chargés.

Il y a aussi des lamenteins dans le Nil, dans le Sénégal, à la Chine & en Canada. La peau de cet animal est assez épaisse pour être tannée; & lorsqu'elle est bien préparée, elle donne un cuir très-fort. Quand on ne veut pas se donner cette peine, on en fait des courroies & même des semelles de souliers très-durables.

On trouve dans la tête du lamentein quatre pierres blanches, auxquelles le peuple de la Chine & de l'Amérique attribue de grandes verrus.

LAMIE est la plus grande espèce de *chien de mer* ou de *requin*, ou de *goulu de mer*. Voyez REQUIN.

LAMIER, *lamium*. Voyez la suite de l'art. ORTIE.

LAMINCOUARD, arbre de la Guiane; il est de moyenne grandeur; son bois est quelquefois percé à jour. Il est très-bon pour faire des fourches ou poreaux à enfoncer dans la terre: il sert à cet usage à Cayenne faute d'autre. *Maif. Rust. de Cayenne*.

LAMIODONTES. Voyez GLOSSOPETRES.

LAMPE SEPULCRALE, *lucerna aut lampada sepulchralis*. La vanité de l'homme survit quelquefois à ses cendres éteintes. On a vu chez les anciens des gens riches ordonner par testament qu'on gardât leur corps, & qu'on entretînt une lampe allumée dans leurs tombeaux. C'étoit même un usage assez général de mettre des lampes dans le séjour des morts. Lorsqu'on enterroit vive une Vestale qui avoit enfreint le vœu de chasteté, on mettoit aussi dans son tombeau une grande lampe allumée. Voilà pourquoi l'on trouve souvent en terre à côté des anciens tombeaux, un vase funéraire fait en forme de lampe, lequel a contenu la matière enflammée que l'on y avoit déposée comme hommage dû aux mânes du défunt ou à la mémoire d'une victime. On a débité bien des contes sur ces

lampes souterraines; on a prétendu qu'elles brûloient perpétuellement sans aucun secours étranger, c'est-à-dire sans le renouvellement de la matiere inflammable, & dans des réduits inaccessibles à toute impression de l'air, &c. Ce qui a donné lieu à cette fable, est un certain tombeau que l'on voit dans la Crimée à vingt pieds de profondeur dans un roc où l'accès de l'air n'est pas interdit, & où de la pétrole ou du naphte distille continuellement dans la lampe dont la mèche enflammée est de fibres d'amiant, qui comme l'on sait est incombustible. Voyez AMIANTE. Quelques personnes ont cru que ces lampes souterraines donnoient une clarté continuelle, sur le rapport de ceux qui, creusant la terre, dirent que ces lampes ne s'étoient éteintes qu'au moment où elles avoient pris l'air. Une matiere phosphorique inflammable, telle que celle qui s'observe quelquefois dans les cimetières, a pu s'enflammer en sortant de ces tombeaux: ils ont cru que c'étoit la lumière qui venoit de s'éteindre. Les plus simples connoissances de Physique indiquent que la flamme ne peut subsister sans un aliment continuel. Voyez FEU. Au reste ces lampes sépulcrales perpétuelles, ou lampes inextinguibles, tant vantées par quelques Auteurs, peu crues par quelques autres, viennent d'être remises en honneur (en 1756) à Naples par le Prince San-Severo. On ne soupçonne pas le nombre des chercheurs de lampes perpétuelles, pour parvenir au secret de la pierre philosophale.

LAMPROIE, *lampetra*. Faux poisson de mer & de rivière mis au rang des poissons cartilagineux, qui nage ordinairement en grande eau, qui leche & suce les pierres, les rochers & la surface intérieure des vases dans lesquels on l'enferme. La lamproie est très-connue dans les poissonneries.

Ce faux poisson, long, gluant & cartilagineux, ressemble à l'anguille, excepté par la tête qui est de figure ovale. Sa bouche n'est ni fendue, ni longue, ni très-large, mais cavée comme celle des sang-sues:

Elle est garnie de dents jaunes, très-aiguës & menues, comme triangulaires & rangées sans ordre dans toute sa capacité. Son corps est rond, sa queue est menue & un peu large ; la couleur du corps est d'un jaune tirant sur le vert, marqueté çà & là de taches & de points noirs. Son ventre est blanc, le dos est semé de taches bleues & blanches ; la peau est lisse, ferme & dure. Cette surface du corps est visqueuse, c'est-à-dire, couverte au lieu d'écailles, d'une bave très-gluante : on voit souvent au travers de la peau les vaisseaux d'où sort l'humeur qui sert à lubrifier tout le corps. De chaque côté du corps vers la tête, la lamproie a sept trous ronds qui lui servent d'ouïes. Entre les yeux au plus haut & au milieu de la tête, elle a un conduit jusqu'au palais, par lequel elle attire & rejette l'eau, comme les animaux de mer qui ont des poumons : elle nage au-dessus de l'eau, & on l'étoufferoit aisément si on la tenoit par force sous l'eau. Ses yeux sont ronds & profonds, elle n'a ni langue apparente, ni nageoires, les replis de son corps lui servent à nager ; & deux especes de petites ailes, l'une placée sur le bout de sa queue, l'autre un peu plus haut, lui servent à feindre l'eau. Son cœur est enveloppé dans un cartilage auquel le foie est attaché ; ce foie est bleu ; peu tacheté & sans fiel. Depuis la bouche jusqu'à l'anus, ce faux poisson n'a qu'un conduit long, étroit par les deux bouts & large au milieu. Au lieu d'arêtes, la lamproie a sur l'épine du dos un cartilage en forme de cotte, dans lequel il y a de la moelle.

La lamproie entre au printemps dans les rivières pour y déposer ses œufs, & s'en retourne ensuite dans la mer ; c'est la saison où l'on en pêche beaucoup ; car dans la mer on en prend peu. Cet animal vit d'eau & de bœuf ; on assure qu'il est ovipare, & quand il a jeté ses œufs, il devient sec & dur : il ne vit ordinairement que trois ou quatre ans : sa chair est assez molle, un peu gluante & excrémenteuse. La lamproie mâle est

préférée à la femelle dans les alimens : on doit les prendre dans des caux vives.

Les Ichtyologistes ont fait mention d'autres especes de lamproie , savoir 1°. la *petite lamproie d'eau douce*, qui a , outre les grandes dents ordinaires , une autre petite rangée en haut & située dans le fond de la bouche. Cette lamproie est longue & étroite ; le dos est brun & rouge , le ventre blanc : on la pêche dans l'Elbe vers le carême. Soit frais , soit fumé , c'est un bon manger : dans un autre temps la chair en est plus sèche. 2°. Une *très-petite lamproie d'eau douce* , qui est commune en Suède , & qui est à peine de la grosseur d'un ver : sa longueur est d'un pied & demi. 3°. La *grande lamproie* ou *lamproie de mer* : celle-ci change de nom suivant son âge & sa grandeur : son foie est vert. On en trouve dans l'Elbe qui pèsent trois livres : elles rentrent dans la mer avec les saumons. On doute que le formidable ver du Gange qui est si long & de couleur bleue , soit une espece de lamproie.

M. de la Condamine dit qu'il y a dans la riviere des Amazones des lamproies qui ont la même propriété que la torpille : celui qui touche une de ces lamproies avec la main ou avec un bâton , ressent un engourdissement douloureux dans le bras , & quelquefois , dit-on , il en est renversé. MM. de Réaumur, Bajon, Walchs & Hunter ont développé le ressort caché qui produit cet effet surprenant dans la torpille. Voyez ce mot & l'article ANGUILE TREMBLANTE.

La lamproie n'est donc point *vivipare*, comme quelques-uns l'ont cru ; elle est *ovipare*. Il y a plus , nous ne la plaçons pas parmi les poissons , puisqu'elle ne peut respirer dans l'eau à la maniere des poissons : il paroît que c'est une sorte de serpent de même que l'anguille. La lamproie s'attache si fortement aux rochers & aux navires , qu'il n'est pas possible de l'en arracher : c'est pourquoi quelques-uns l'ont nommée *sang-sue de mer* ou *faux remora*.

On donne aux petites lamproies qu'on pêche le nom de *lamprillons* ou de *lamproyons* : elles ne sont pas plus grosses qu'un ver de terre ; on en vend beaucoup à Toulouse sous le nom de *chatillons*, & à Rouen sous le nom de *sept-œil*.

La lamproie est meilleure à manger dans le printemps que dans aucun autre temps , encore faut-il qu'elle ne soit pas cordée , c'est-à-dire , avant que le principal cattilage qui lui sert de vertebre soit endurci : sa chair nourrir beaucoup & augmente l'humeur féminale ; mais elle est pesante & pernicieuse à ceux qui ont le genre nerveux foible : les vieillards doivent en user bien sobrement. La graisse de la lamproie est émolliente & adoucissante : on en frotte le visage & les mains de ceux qui ont la petite-vérole , pour empêcher qu'il n'y reste des marques.

On a aussi appelé la lamproie *murène de riviere*. Voyez MURÈNE.

La lamproie est sujette à une maladie singulière , ce sont des insectes qui s'attachent à ses yeux. *Muralto* dit que ces insectes ont deux pieds longs & ronds , avec des nœuds & des pointes blanches & haisantes : leur ventre est épais , ponctué & rond , mais plat comme celui des punaises. Des deux côtés de la tête sortent deux especes de bras qui soutiennent un œil fort transparent & convexe. Outre cet œil , *Muralto* a observé à la tête de ces insectes deux autres yeux noirs , une petite barbe & une bouche fort large. L'œil que les bras soutiennent (& qui n'est peut-être qu'un suçoir) est fortement attaché à l'œil de la lamproie ; en sorte que ces insectes semblent sucer l'humeur des yeux des lamproies , & les aveuglent.

LAMPANE ou HERBE AUX MAMELLES , *lampsana*. C'est une plante qui ressemble un peu au laitron , & qui croit communément dans les jardins & les vergers , le long des champs & sur le bord des chemins : sa racine est simple , blanche & fibrée : sa tige est haute d'environ trois pieds , ronde , cannelée , rou-

gêatre, un peu velue & creuse : ses feuilles ressemblent assez à celles du laitron des murailles : ses fleurs naissent aux sommets des branches, formées en bouquets ronds, à demi-fleurons jaunes : il leur succede des capsules cannelées, remplies de menues graines, noirâtres, un peu courbes & sans aigrettes. M. Deleuze observe que ces capsules ne sont autre chose que le calice dont chaque piece repliée en gouttiere embrasse une des semences.

Cette plante est toute d'usage : elle est rafraîchissante, laxative & émolliente : son suc guérit la galle, & particulièrement le bout du sein quand il est fendu ou écorché ; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*herbe aux mamelles*.

LAMPYRIS. Ray donne ce nom à un insecte sans ailes, & qui est la femelle d'une espece de mouche cantharide. Il est composé d'onze anneaux ; sa tête est petite. Tant que cet animal vit, les trois derniers de ses anneaux jettent la nuit des rayons de lumière qui facilitent à son mâle les moyens de la venir trouver. C'est une espece de ver luisant : on le trouve sur terre l'été dans les genievres. *Voyez ce que nous avons dit à l'article VER LUISANT.*

LANCEOLE ou LANCELÉE. *Voyez à l'article PLANTAIN.*

LANCERON. Nom qu'on donne au brocheton. *Voyez BROCHET.*

LANDAN. *Voyez à l'article SAGOU.*

LANDE. *Voyez GENET ÉPINEUX, & la remarque sur les JONCS.*

LANDES ou LAND, ce mot signifie pays. On appelle ainsi des solitudes hérissées, c'est-à-dire, des terres incultes & sableuses qui ne produisent que du genêt, du jonc marin, de la fougere, du houx, de la bruyere, des ronces & quelques genievres. En Provence les landes sont couvertes de peu de plantes épineuses ; elles sont toujours ornées de marjolaine, de mélisse, de lavande, de véronique, de bétouine, de

fauge, de thym, de serpolet, même de jasmin, &c. Ces landes, routes sauvages, toutes brutes qu'elles sont, ont encore leurs usages. On brûle ces plantes vers la fin de l'été, ou dès qu'elles sont desséchées : leur cendre bonifie la terre, & le feu empêche le rejet des racines : mais on doit veiller à empêcher la communication du feu en nettoyant les chaumes & toute l'herbe du côté de l'endroit où l'on craint que le feu ne communique, en choisissant un temps calme, & en faisant quelques ranchées. Ces plantes étant brûlées, on arrache à la pioche les racines des arbrustcs ; & après les pluies d'automne on laboure ce terrain avec une charrue à versoir & à gros sillons : on donne un second labour au printemps, & on peut alors y semer de l'avoine : la seconde année on doit lui donner trois bons labours, si on veut y semer du blé, & la troisième elle produira une bonne récolte.

Combien de terrains en friche dans la Breragne ; dans la Guyenne, la Provence, le Dauphiné, &c. pourroient être défrichés, écobués & rendus fertiles par une semblable opération ! J'avoue que les landes qui sont sablonneuses comme celles de Bordeaux, ou caillouteuses & pleines de tourbieres, de *mica*, arides, noirâtres, &c. ne sont pas propres à être défrichées pour les semailles : mais n'y a-t-il pas d'autres productions qu'on en pourroit tirer, & que faute de connoissances directes ou locales, on se trouve dans la nécessité d'acheter de l'étranger ?

Lorsque nous avons parcouru les terrains de chaque province de ce Royaume, nous les avons examinés avec toute l'attention convenable, même par la voie de l'analyse. De retour à Paris, nous avons rendu compte verbalement aux Ministres du précis de nos observations ; nous attendons maintenant des ordres qui nous mettent en état d'exposer plus au long ces détails importants, ainsi que ceux qui ont quelque rapport aux arts & aux métiers, ou à la construction & entretien des grands chemins, &c.

LANERET, est le mâle du LANIER. *Voyez ce mot*. L'un & l'autre sont des oiseaux de proie qui tiennent constamment la perche. Le laneret vole pour la corneille, pour le courlis, &c.

LANGOU. Liane de Madagascar dont le fruit ressemble à une noix anguleuse. Les habitans mâchent ce fruit pour se noircir les dents, les gencives & les levres, ce qui est une beauté parmi eux. *Voy. LIANE*. *Voyez aussi l'article MANIHOT.*

LANGOUSTE, *locusta marina*. Des Auteurs ont donné ce nom à la sauterelle de mer, à l'hippocampe ou petit cheval marin, & à une espèce d'écrevisse ou cancre. Voyez ces mots.

La langouste proprement dite, ou sauterelle de mer, est un crustacée couvert d'une croûte peu dure; il a deux longues antennes, qui sont garnies d'aiguillons à leur base & deux autres antennules au-dessous, plus déliées & plus courtes: son dos ou corselet est rude & plein de crêtes dures: la queue est lisse, forte & composée de cinq tables, & terminée par cinq nageoires. Cette queue fait l'office de rame; c'est une grande écrevisse de mer qui n'a point de pinces comme les autres crustacées. *Voyez les mots CANCRE, CRABE, ÉCREVISSE, HOMARD, &c.*

Les langoustes vivent dans les lieux pierreux; elles sont communes dans la Méditerranée. Pendant l'hiver elles cherchent l'embouchure des rivières, & dans l'été elles se retirent ailleurs. *Plin* dit qu'elles se battent entr'elles avec leurs cornes, & *Rondelet* prétend que la femelle diffère du mâle en ce qu'elle a le premier pied fourchu à l'extrémité, & qu'il se trouve sous la queue des naissances ou appendices doubles qui soutiennent les œufs.

LANGRAIEN. L'oiseau connu sous ce nom aux Manilles, ainsi que celui nommé *tcha-cher* à Madagascar, paroissent à M. de Buffon être rapportées mal à propos au genre des pie-grièches, parce qu'ils en diffèrent par un caractère essentiel, ayant les ailes,

lorsqu'elles sont pliées , aussi longues que la queue , tandis que toutes les autres pie - grieches , ainsi que tous les autres oiseaux étrangers qu'on peut y rapporter , ont les ailes beaucoup plus courtes à proportion ; l'oiseau de Madagascar pourroit être regardé comme faisant la nuance entre notre pie-griech & l'oiseau de Manille , auquel il ressemble encore plus qu'à notre pie-griech.

LANGUE, *lingua*. Nous n'entendons point faire ici mention de cet organe charnu , qui chez tous les animaux est le siège du goût (*voyez ce que nous en avons dit à l'art. des sens, à la suite du mot HOMME*), mais de plusieurs plantes, dans lesquelles les anciens ont cru trouver quelque ressemblance avec la langue des animaux dont elles portent le nom françois ou grec. C'est ainsi que l'on donne à la buglose , le nom de *langue de bœuf* ; à l'hyppoglosse , celui de *langue de cheval* ; à la cynoglosse , celui de *langue de chien* ; à l'ophioglosse , celui de *langue de serpent* ; à la scolopendre , celui de *langue de cerf*. Voyez chacun de ces mots.

LANGUE DE CERF ou SCOLOPENDRE VULGAIRE, *lingua cervina*. Plante de l'ordre des fougères & du genre de l'*asplenium* qui naît dans les puits & les fontaines , dans les fentes des pierres , sur les rochers humides & autres lieux ombrageux ; ses racines sont capillaires , noirâtres , nombreuses , entrelacées avec les queues des vieilles feuilles ; elles poussent huit à dix feuilles longues de dix pouces ou environ , oreillées à leur naissance , pointues à leur extrémité , sans dentelures , d'un vert gai , lisses & portées sur une queue très-longue terminée par une côte qui regne dans le milieu de la feuille. Il semble que cette plante n'ait point de fleurs ; mais elle porte plusieurs capsules dans des sillons feuillés & touffus , parallèles entr'eux & inclinés à la côte : ces capsules se trouvent sur le dos des feuilles. Quoique ces capsules soient très-petites , cependant on les découvre facile-

ment par le moyen du microscope : elles sont munies chacune d'un anneau élastique, lequel en se contractant ou en se séchant, ouvre la capsule, de laquelle il sort beaucoup de semences menues comme de la poussière.

Cette plante est d'un goût acerbe, & répand une odeur herbeuse : elle est un peu astringente, & convient pour le gonflement de la rate, le cours de ventre, le crachement de sang : on a coutume de la joindre aux autres plantes capillaires dans les bouillons béchiques & vulnéraires. Les Anglois en mêlent dans leur *posset*, pour arrêter les mouvemens convulsifs.

Le *posset* des Anglois est fait ainsi : on verse douze onces de vin blanc dans deux livres de lait bouillant, édulcoré avec une demi-once de sucre en poudre.

On donne le nom de *scolopendre vraie* au *cétérach*. Voyez ce mot.

LANGUE DE CHIEN. Voyez CYNOGLOSSE.

LANGUE DE SERPENT ou LAMIODONTES.

Voyez GLOSSOPETRES. On donne aussi le nom de *langue de serpent* à l'herbe sans couture. Voyez OPHIOGLOSSE.

LANGUETTE, *lingula*, est un poisson des Indes qui a le corps & la tête jaunes : il est armé de six ou sept aiguillons sur le dos, à la suite desquels est une forte nageoire qui se replie vers la queue & au-dessous du ventre ; il a un aiguillon entre ses nageoires, dont les premières sont contre ses ouies. Les Chinois mettent ce poisson au nombre des mets délicieux.

LANIER, *lanarius* aut *lanius*. Il y en a de couleur rouge-brun, de cendrés, de blancs, &c. Cet oiseau de proie qui étoit autrefois beaucoup employé en France par les Fauconniers, est devenu très-rare. Le lanier, dit *Belon*, fait ordinairement son aire en France, sur les plus hauts arbres des forêts ou dans les rochers les plus élevés : comme il est d'un naturel plus doux & de mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, on s'en sert communément dans toutes les

occasions. Il est de plus petite corpulence que le faucon gentil, & de plus beau plumage que le sacre, surtout après la mue; il est aussi plus court empiété que nul des autres faucons. Les Fauconniers choisissent le lanier ayant grosse tête, les pieds bleus; le lanier vole tant pour la rivière que pour les champs, il supporte mieux la nourriture des grosses viandes, que nul autre faucon; on le reconnoît sans pouvoir s'y méprendre; car il a le bec & les pieds bleus; les plumes de devant mêlées de noir sur le blanc, avec des taches droites le long des plumes, & non pas transverses comme au faucon: quand il étend ses ailes & qu'on le regarde par dessous, les taches paroissent différentes de celles des autres oiseaux de proie; car elles sont sémées & rondes comme de petits deniers. Son cou est court & assez gros, aussi bien que son bec. On appelle la femelle *lanier*, elle est plus grosse que le mâle qu'on nomme *laneret*. Selon quelques-uns, le lanier appartient au genre des pie-grieches. *Voyez ce mot & l'art.*
FAUCON.

LANSON. Petit poisson de mer dont les morues sont friandes, & qui sert d'appât pour les pêcher.

LAOKA. Nom sous lequel on connoît le *furet en Pologne*. *Voyez ce mot.*

LAPEREAU, est un petit lapin de l'année. *Voyez plus bas au mot LAPIN.*

LAPIDIFICATION. Opération par laquelle la nature forme des pierres, à l'aide de sucs chargés de particules terreuses qui, en se déposant, se ramassant, se cristallisant, prennent une figure & deviennent dures. Ce suc est proprement le *suc lapidifique*. La lapidification diffère de la pétrification par laquelle la nature change en pierre des substances qui auparavant n'appartenoient point au regne minéral. *Voyez PÉTRIFICATION.*

LAPIN, *cuniculus*. Animal quadrupede, connu & commun dans toute l'Europe. On nomme sa femelle *lapine* ou *hase*, & ses petits *lapereaux*. Ces animaux

habitent ordinairement sur les montagnes, où ils se creusent des tetriciers. Ils s'apprivoisent aisément ; on en nourrit de domestiques, que l'on nomme vulgairement *lapins de clapiers*, Ces derniers varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domestiques ; le blanc, le noir & le gris sont cependant les seules qui entrent ici dans le jeu de la nature. Les lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs ; ceux-ci ont les yeux rouges ; on en voit beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés ; le plus grand nombre est de couleur rousse sur le dos & blanche sous le ventre. Enfin il y en a dont le poil est d'un petit gris fort joli, ou d'un gris argenté, qu'on nomme *riches*, & dont les peaux sont fort recherchées pour les fourrures. Les lapins d'Angora ne diffèrent des autres lapins domestiques que par la qualité de leur poil, qui est beaucoup plus long, comme le poil des chèvres d'Angora est beaucoup plus long que celui des chèvres communes. Ce poil de lapin d'Angora est ondoyant, & même frisé comme de la laine ; il a quelquefois deux ou trois pouces de longueur : dans le temps de la mue il se pelotonne & rend l'animal difforme. Nous avons élevé un de ces lapins dont le poil des anciennes mues formoit une espèce de sac flottant autour de son corps. La couleur de ces lapins varie comme celle des autres lapins domestiques.

Le lièvre & le lapin, dit M. de Buffon, quoique fort semblables, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne se mêlant point ensemble, sont deux espèces distinctes & séparées. M. de Buffon a fait élever des lapins avec des hâles de lièvres, & des lièvres avec des lapines ; mais ces essais n'ont rien produit, & lui ont seulement appris que ces animaux, dont la forme est si semblable, sont cependant de nature assez différente pour ne pas même produire des espèces de mulets : ces animaux mêlés ensemble deviennent ennemis, & il regne entre eux une guerre continuelle, le plus foible devient la victime du plus fort. On a cependant eu des preuves

que malgré la résistance de la femelle, le mâle s'étoit satisfait; mais il n'en a rien résulté, & la lapine tourmentée par le lievre trop ardent & trop fort, mourut à force de blessures ou de catesses trop dures. Au reste il y avoit plus de raison d'attendre quelque production de ces accouplemens, que des amours du lapin & de la poule dont on nous a fait l'histoire ces années dernières.

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lievre. On voit les lapines domestiques donner des petits tous les mois, & des portées de quatre, six, huit, dix, qu'elles allaitent pendant vingt-un jours, sans cesser d'être pleines. Elles ont une double matrice, comme la femelle du lievre, & peuvent par conséquent mettre bas en deux temps. Les lapins multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur subsistance; ils détruisent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbrisseaux & les arbres; & si l'on n'avoit pas contr'eux le secours des furets & des chiens, ils feroient désertir les habitans de ces campagnes. Il y a des gens qui, pour écarter les lapins de leurs vignes, lorsqu'elles sont en bourgeon, & de leurs blés pendant qu'ils sont en herbe, fichent en terre, le long des bords de la piece, à six pieds l'un de l'autre, de petits bâtons soufrés, auxquels ils mettent le feu, les lapins qui haïssent l'odeur du soufre, n'approchent point de la piece ensoufrée. Comme cette odeur dure quatre ou cinq jours, il n'y a qu'à recommencer jusqu'à ce que le boutgeon de la vigne, la luzerne & le blé soient hors de danger.

Non seulement le lapin s'accouple plus souvent, & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lievre; mais il a aussi plus de ressource pour échapper à ses ennemis. Les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se retire pendant le jour, & où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiseau de proie; il habite avec sa famille en pleine

sécurité; il y élève & nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois; & il ne les fait sortir de leur retraite, pour les amener au dehors, que quand ils sont tout élevés: il leur évite par là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel, au contraire, les lievres périssent en plus grand nombre, & souffrent plus que dans tout le reste de leur vie.

Cela seul suffit aussi, dit M. de Buffon, pour prouver que le lapin est supérieur au lievre par sa sagacité. Tous deux sont conformés de même, & pourroient également se creuser des retraites: tous deux sont également timides à l'excès; mais l'un plus imbécille, se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé, tandis que l'autre par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un asile qu'il n'oublie jamais, quelque éloigné qu'il puisse être. *Le bon & franc lapin*, dit le proverbe, *meurt toujours dans son terrier*. Quand il en sort, il ne songe pour lors qu'à courir par sauts & par bonds, en tournoyant çà & là, sans prendre même garde au terrier d'un autre de ses semblables. C'est le matin & le soir qu'il prend ses ébats; il se tient caché le reste du temps. Il court soir vîte, mais dès qu'il est une fois dépaycé, il est à l'instant pris. Il est si vrai que c'est par sentiment que le lapin de garenne travaille, que l'on ne voit pas le lapin domestique faire le même ouvrage; il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids, & cela parce qu'ils sont également à l'abri des inconvéniens auxquels sont exposés les lapins & les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produisoient, restoit, comme des lievres, à la surface de la terre, & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuser la terre pour se mettre en sûreté. Ceci prouve que le

besoin ramene l'industrie. Le lapin est ennemi de l'eau; dans les derniers débordemens de la Loire, qui ont noyé une quantité de gibier étonnante, on a observé que plusieurs lapins, prêts à être submergés, avoient eu l'instinct de grimper sur les arbres, de l'écorce desquels ils ont vécu uniquement, jusqu'à ce que les eaux se fussent retirés. Au reste, cette observation n'est pas nouvelle, & elle a été faite plus d'une fois dans des inondations. Les lapins sortent aussi de leurs terriers quand il doit arriver un orage pendant la nuit. Ils courent à la pâture, & mangent alors avec une activité qui les rend distraits sur le danger. Cependant si on les approche de trop près, ils rentrent au terrier, mais ils ressortent aussi-tôt. Ce pressentiment a pour eux l'effet du besoin le plus vif.

Les femelles, quelques jours avant que de mettre bas, se creusent un nouveau tertier ou rabouillere, non pas en ligne droite; mais en zigzag, au fond duquel elles se pratiquent une excavation; après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils dont elles font une espèce de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas, elles ne sortent que lorsque le besoin les presse, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture; dans ce temps elles mangent beaucoup & fort vite: elles soignent ainsi & allaitent leurs petits pendant six semaines. Jusqu'alors le pere ne les connoît point; la mere a eu soin de lui en dérober la connoissance, parce qu'il les tue, ou leur dévore les testicules, soit par jalousie, soit pour jouir de la mere. Il n'entre point dans ce terrier séparé qu'elle a pratiqué; souvent même quand elle en sort, & qu'elle y laisse ses petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine. Ce n'est qu'après le temps du sevrage que le mâle a ses entrées: alors les petits commencent à être plus forts; & à manger l'herbe que la mere leur apporte; le pere semble les reconnoître, il leur témoigne sa joie par l'accueil qu'il leur fait, il

les prend entre ses pattes , il leur lustre le poil , il leur lèche les yeux ; & tous , les uns après les autres , ont également part à ses soins : dans ce même temps de fête la mere fait beaucoup de caresses au pere , & souvent devient pleine peu de jours après. Les petits entrent en amour dès qu'ils ont atteint l'âge de six à sept mois.

Ces animaux vivent huit à neuf ans : il ont l'ouïe très-fine & sont toujours aux aguets ; le moindte bruit les fait fuir avec précipitation , & dès qu'ils s'aperçoivent de quelque danger dans un endroit , ils l'abandonnent pour n'y plus retourner. Une habitude qu'ont les lapins , c'est de battre toujours la terre de leurs pieds de derriere. On prétend qu'ils ont , ainsi que le lievre , la propriété de ruminer. Comme les lapins passent la plus grande partie de leur vie dans les tertiers où ils sont en repos & tranquilles , ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lievres. On les engraisse encore beaucoup en les châtrant , opétation très-facile , & qui réussit à merveille. Leur chair est blanche , au lieu que celle du lievre est noire , & elle en differe beaucoup par le goût. La chair des jeunes lapereaux est très-délicate ; mais celle des vieux lapins est toujours sèche & dure : on préfere le lapin sauvage au domestique , il a une saveur plus relevée & plus agréable. Le lapin de gatenne a le poil sous les pieds & sous la queue de couleur rousse : ce poil est blanchâtre ou jaune dans les lapins de clapiers. Des personnes le roussissent un peu avant de le porter au marché ; supercherie que l'on distingue facilement à l'odorat. On chasse le lapin à l'affut , au chien & au fusil.

M. *Driffon* dit que le lapin d'Europe & celui d'Angora sont du gente du lievre ; mais que le lapin de Java , l'agouty , le lapin d'Amérique , le pak , le lapin de Norwege , le lapin d'Allemagne , ceux des Indes & du Brésil sont un gente particulier : il dit que le caractere de ce genre est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire , & point de dents canines ; d'avoir les
doigts

doigts onguiculés, la queue très-courte & fort velue, les oreilles fort longues, la levre supérieure fendue. Ses jambes de derrière sont plus longues que celles de devant : les doigts antérieurs sont au nombre de cinq, les postérieurs n'en ont que quatre. Cet animal est plus petit que le lièvre. *Blasius* a traité de l'anatomie du lapin, & *M. Nédham* a donné la description des membranes du fœtus de ce quadrupède.

Les peaux de lapins d'Amérique & de Tabago ont une odeur agréablement musquée; ce qui les fait beaucoup rechercher pour les fourrures. Aujourd'hui on a trouvé le moyen de filer le poil de lapin; on y joint un peu de soie pour en faciliter l'opération : si l'on parvenoit à multiplier dans nos climats l'espèce de lapin d'Angora, on pourroit se passer d'y joindre de la soie; son poil étant long, simple & comme soyeux. Les ouvrages de bonneterie, ces vêtements ou espèces d'étoffes de différentes couleurs faites de poil de lapin, & que l'on commence à porter en France, sont déjà espérer beaucoup de succès, l'étoffe étant belle, légère & chaude. Le poil de lapin mêlé avec de la laine de Vigogne, entre dans la composition des chapeaux appelés *dauphins*. Pour ce qui regarde le lapin de Norwege, voyez *LEMING*.

LAPIS LAZULI, est une pierre bleue que quelques Lithologistes ont décrite sous les noms de *jaspé bleuâtre*, de *pierre d'azur*, d'*azul* ou d'*azur oriental*. C'est une espèce de pierre de roche, composée de quartz, quelquefois d'une espèce de spath fusible, mêlé de paillettes ou de mica jaune ou d'or, ou de grains pyriteux, & d'une partie métallique bleuâtre, que les expériences de *M. Marcgraff* démontrent être dues au fer. Voy. notre *Minéralogie*, prem. part. p. 280.

Le lapis lazuli est très-dur, presque réfractaire au feu, pesant, opaque, d'un bleu vif, plus ou moins foncé, susceptible d'un beau poli, se cassant en morceaux irréguliers, vitreux dans les fractures, & faisant souvent feu avec le briquet.

Cette pierre nous vient de l'Asie en morceaux de diverses grosseurs & informes : on la trouve en Perse & à Golconde : c'est une matiere chere dans le commerce. On choisit celle qui est la plus pesante, la moins chargée de raies blanches, d'un bleu foncé, étendu & vif, afin que les bijoux que l'on en fait présentent une surface totalement bleue, ce qui les rend plus précieux. On en rencontre aussi en Suede, en Prusse, en Bohême & en Espagne, mais qui est si tendre qu'à peine peut-on la polir.

Comme la couleur bleue de cette pierre est de la plus grande beauté, & qu'elle ne s'altère que peu ou point du tout, ni à l'air ni au feu, des Ouvriers intelligens ont trouvé le moyen d'en extraire cette particule colorante pour l'usage de la peinture. Cette poudre précieuse est connue sous le nom d'*outré-mer*. Le procédé en est décrit dans presque toutes les Minéralogies.

LAQUE ou LAC ou RÉSINE-LACQUE. Voyez à la suite de l'article FOURMI. A l'égard du laque de la Chine, voyez ARBRE DU VERNIS & l'article LACQUE.

LAQUE. Voyez RAISIN d'AMÉRIQUE.

LARD, est une espece de graisse. Voyez l'article du SANGlier & le mot GRAISSE.

LARDITE. Des amateurs ont donné ce nom à une pierre qui ressemble beaucoup à un morceau de petit salé entrelardé; quelquefois on y voit une espece de couenne. Il y a de ces pierres qui ressemblent ou à un morceau de jambon, ou à un bout de cervelat, &c. Voyez Corps figurés à l'article CORPS.

LARE. Nom donné aux *mouettes*. Voyez ce mot.

LARES. Les momies étoient révérees chez les Egyptiens comme des Dieux tutélaires auxquels on adressoit des prieres. Les peuples qui avoient imité la coutume des Egyptiens, substituerent aux momies des figures de pierre, de bois, de métal : on les nommoit indifféremment *Dieux Lares*, ou *Dieux Pénates* : ils avoient la figure de petits marmousets : on les plaçoit

dans un lieu de la maison : les plus riches leur dressent de petits autels & leur donnoient en offrande la desserte de leurs tables. On leur attribuoit tout le bien & le mal qu'on éprouvoit.

LARIX. Voyez MÉLEZE.

LARME DE JOB, *lachrima Jobi*. C'est une plante arondinacée, une espèce de roseau que l'on cultive dans les jardins des curieux, particulièrement en Candie, en Syrie & dans les autres pays Orientaux : souvent elle y vient d'elle-même, ce qu'elle ne peut faire dans les climats froids. Ses racines sont fibreuses, noueuses & longues : ses feuilles sont semblables à celles du blé de Turquie, longues d'un pied & demi : il sort des aisselles de ses feuilles de petits pédicules qui soutiennent chacune un nœud qui contient l'embryon du fruit : il part de ces nœuds des épis de fleurs à étamines, renfermés dans un calice à deux balles, sans barbe. Ces fleurs sont stériles ; car les embryons naissent dans les nœuds & deviennent chacun une graine unie, luisante, jaunâtre avant la maturité, rougeâtre quand elle est mûre, très-dure, & de la grosseur d'un pois chiche. Cette graine est composée d'une coque dure, ligneuse & d'une amande farineuse, enveloppée d'une membrane fine : on mange cette graine farineuse à la Chine. On voit quelquefois des chapelets faits avec les coques dures & ligneuses de ce fruit.

LARME DE VIGNE, *gutta aut lachrima vitis*. Nom qu'on donne à la liqueur aqueuse qui distille naturellement goutte à goutte dans le printemps des sommets ou sarmens de la vigne en sève, après qu'elle a été taillée & avant que ses feuilles soient épanouies : on prétend que cette eau est bonne pour les maux des yeux & des reins, & qu'un verre de ces larmes rappelle les sens d'un homme ivre.

Le nom de *larmes* se donne aussi aux sucres gommeux ou résineux qui se coagulent en distillant des arbres qui les produisent. On dit *larmes de sapin*, *larmes de mas-*

ric, larmes de lierre, &c. Voyez l'article GOMME & celui de RÉSINE.

LARVE, *larva*. Les Naturalistes désignent par ce nom les insectes à métamorphoses, lorsqu'ils sont dans leur premier état au sortir de l'œuf; par exemple la chenille est en ce sens la *larve* du papillon; cependant le mot *larve*, qui signifie *masque*, convient mieux à la fausse chenille & au ver qui se métamorphose, tel que celui des coléoptères. C'est dans l'état de larve que l'insecte grossit & mange beaucoup. Le ver du hanneton est une véritable larve.

LASER, *laserpitium Gallicum, massiliense*, est une espèce de plante férulacée, qui croît en Provence aux environs de Marseille: elle est hystérique, vulnérable, carminative & propre à résister au venin.

On prétend que cette plante a fourni autrefois de l'*assafœtida* qui étoit fort estimé des Romains, & qu'on ne trouva sous Néron, dans toute la province Cyrénaïque, qu'une seule plante de *laserpitium*, qu'on envoya à ce Prince sous le nom de *silphium*: voyez ce mot. Mais le lieu natal du véritable laser est la Perse. M. Haller rapporte que Kämpfer a découvert la plante du *laser*; c'est une ombellifère, mais très-différente du *laserpitium* de France: sa racine est fort grosse, on la coupe par tranches pour en tirer le suc laiteux. Voyez ASSA-FŒTIDA.

LATANIER ou BACHE ou PALMIER EN ÉVENTAIL, *palma dactylifera radiata, major, glabra, aut palma Brasiliensis prunifera, folio plicatili, seu flammiformi, caulice squammato*, est un arbre des îles Antilles qui s'élève fort haut, quoiqu'il ait peu de grosfeur. Son bois proprement dit a la dureté du fer; mais n'a pas plus d'un doigt d'épaisseur, tout l'intérieur ou le reste du tronc n'est qu'une sorte de filasse ou de moelle. Ses feuilles qui pendent en petits faisceaux au sommet des rameaux sont plates & en forme d'éventail. En naissant c'est un éventail fermé; épanouies, c'est un éventail ouvert, excepté que les bouts sont pointus &

séparés. Les habitans s'en servent pour couvrir leurs cabanes, ils en font aussi des balais fort commodes & divers autres ouvrages très-propres, tels que des parasols en forme d'écrans ou de grands éventails que les Asiatiques peignent de diverses couleurs. Les Caraïbes ou Sauvages des îles se servent de la peau solide & unie des queues de ces feuilles pour en fabriquer le tissu de leurs ébichets, matatous, paniers & autres petits meubles. Les Sauvages lient deux ou quatre de ces feuilles ensemble, savoir deux dessus & deux dessous; dans le milieu ils mettent des poissons attachés par la queue, qu'ils exposent au feu pour les conserver. Les Maillés font un grand cas de cette sorte de palmier; ils en mangent le fruit qu'on appelle *pomme de bache*; ils tirent un fil des feuilles pour faire leurs hamacs: d'autres Indiens font des lances de son bois, & en arment la pointe de leurs fleches. On prétend qu'on feroit d'excellens aqueducs du tronc des lataniers: à Cayenne on est même dans l'usage de le fendre & de le vider de sa moelle pour en faire des gouttieres.

LAVAGNE. Nom donné à une pierre fissile qui se tire d'un lieu nommé *Lavagne* sur la côte de Gènes, & qui s'emploie pour couvrir les maisons & pour paver certains édifices. La grandeur, l'épaisseur & la qualité de certains morceaux de cette pierre fissile, la rendent propre à recevoir la peinture: on y peint de grands tableaux, notamment pour des lieux où la toile pourriroit. Il y a des tableaux peints sur cette sorte d'ardoise dans l'Eglise de Saint-Pierre à Rome; entr'autres un de *Tivoli*, représentant S. Pierre qui guérit un boiteux à la porte du Temple.

LAVANCHE ou AVALANGE ou LAUVINES. Voyez à la suite du mot NEIGE. Les *lavanches de terre* sont ces éboulemens de terre qui arrivent assez souvent dans les pays des montagnes lorsque les terres ont été fortement détrempées par le dégel & par les pluies. Ces lavanches causent de très-grands ravages dans les Alpes & les Pyrénées.

LAVANDE, *lavandula*. Les patties de la fructification des *stæchas* sont tout à fait semblables à celles des lavandes. Ces plantes ont les mêmes propriétés; & la seule différence ne consistant qu'en ce que les fleurs des lavandes viennent par épis, & celles des *stæchas* en forme de tête; ces plantes ont été mises par M. *Linnaeus* sous le même genre; cependant nous ne parlerons du *stæchas* qu'à son article.

La lavande est une sorte d'arbruste, qui pousse des tiges dures, ligneuses, carrées, à la hauteur de deux ou trois pieds. Ses tiges sont chargées dans toute leur longueur de feuilles longues & étroites, blanchâtres & terminées par des épis de fleurs labiées. Toutes les parties de la plante ont une odeur aromatique & agréable. La lavande porte des fleurs labiées, contenues dans un calice à cinq pointes égales: leur levre supérieure est échancrée & plus grande que l'inférieure qui est divisée en trois lobes: aux fleurs succèdent quatre semences, qui n'ont pour enveloppe que le calice, au fond duquel elles se trouvent. On distingue plusieurs espèces de lavande dont les unes, comme la *lavande d'Espagne*, ont les feuilles blanches; d'autres, comme la *lavande femelle*, ont les feuilles étroites; d'autres les feuilles larges, telle que celle que l'on nomme la *lavande mâle*, le *spic*, l'*aspic* ou *nard commun*, la *lavande à feuilles d'olivier*; enfin les lavandes que l'on nomme *stæchas*, dont les fleurs sont ramassées en tête. Voyez STÆCHAS.

La lavande est une plante fort belle dans le mois de Juin, quand elle est chargée de ses épis de fleurs bleues ou blanches, qui répandent une odeur très-agréable. Cette plante n'est point délicate; elle vient par-tout, & elle se multiplie par drageons enracinés. Elle vient d'elle-même dans le Languedoc; dans ce pays-ci on n'en cultive que dans les jardins. Il est bon de transplanter les gros pieds tous les trois ou quatre ans.

Toute cette plante passe pour résolutive, céphalique, anti-hystérique. Les fleurs & les feuilles excitent

puissamment la salivation quand on les tient dans la bouche & qu'on les mâche ; c'est pourquoi on les emploie utilement dans les maladies soporeuses, dans les catarrhes, &c. Ces fleurs, ou plutôt leur calice, rendent beaucoup d'huile essentielle d'une bonne odeur. Pour avoir de l'esprit de lavande doux & très-agréable pour l'usage des toilettes, il faut mêler un gros d'huile essentielle de cette plante, très-rectifiée & nouvellement distillée, avec une pinte de bon esprit de vin, & y ajouter une petite quantité de storax ou de benjoin. On ne doit faire usage de l'esprit de lavande, ainsi que de tous les remèdes aromatiques, que d'une manière très-moderée ; car leur usage allume le sang & fait que les parties solides, étant trop irritées, s'échauffent & s'enflamment. L'eau de lavande ou de mélisse prises intérieurement, sont spécifiques pour la perte de la patole causée par des indigestions ou des surchargemens d'estomac. Ces mêmes eaux ou l'huile essentielle de romarin présentées aux nez relevent des foiblesses ou syncopes, & sont souveraines pour l'apoplexie séreuse.

On retire de l'espece de lavande que l'on nomme *aspic*, une huile essentielle, fort inflammable, & d'une odeur pénétrante que l'on nomme *huile d'aspic* : on la recommande comme vermifuge ; les Peintres en émail en font aussi usage. Les mites, les poux & d'autres insectes ont en aversion l'odeur de cette huile ; c'est pourquoi elle est très-bonne pour les chasser & pour les faire mourir. On nous apporte l'huile distillée d'aspic & de lavande de la Provence & du Languedoc ; mais elle est souvent falsifiée & mêlée avec de l'esprit de vin ou de l'huile de térébenthine ou de ben. On découvre aisément ces falsifications ; car si l'on jette dans de l'eau commune celle qui est mêlée avec de l'esprit de vin, ce dernier se mêle, se combine parfaitement avec l'eau, & l'huile surnage. Pour connoître celle qui est mêlée avec l'huile de térébenthine ou quelque autre huile, il faut en brûler un peu

dans une cuiller de métal. Si elle est pure, elle donne une flamme subtile, une fumée d'une odeur qui n'est pas désagréable, & en petite quantité; au lieu que c'est tout le contraire lorsqu'elle est falsifiée. *Voyez à l'article HUILE.*

LAVANDIERE ou HOCHE-QUEUE. *Voyez BERGERONNETTE.*

LAVANGES. *Voyez à l'article NEIGE.*

LAVARET, *lavaretus*. Poisson de rivière à nageoires molles, & qui tient un peu du saumon & de l'aloise : il est long d'environ un pied, gros comme le poing & couvert d'écailles blanches, argentines, tendres, sans taches, mais toujours très-propres. Sa tête est oblongue : il est camus & sans dents : il a deux nageoires près des ouies. Sa queue est fourchue & noire au bout : il fraie en automne. Sa chair est molle, blanche, un peu glutineuse, très agréable au goût. Ce poisson est assez connu dans les poissonneries de Lyon : on en sert sur les tables comme un mets délicieux & de bon suc. On en pêche beaucoup dans le lac du Bourget & d'Aigue-Belette en Savoie.

LAVERT. C'est un insecte très-incommode à la Louisiane dans les bâtimens faits de bois. Ce petit animal, dont les chats sont extrêmement friands, est large d'environ neuf lignes, long d'un pouce & d'une ligne d'épaisseur : il passe par la plus petite fente & se jette sur les plats quoique couverts, sur-tout la nuit, dans les garde-mangers. Quand le terrain où l'on s'établit est un peu défriché, on n'en voit plus du tout.

LAVES, en italien *lava*. Nom que l'on donne à des matieres que les volcans ont vomies; telles sont les différentes espèces de ponce, la pierre du Vésuve ou de Naples, la *pozzolane*, la pierre obsidienne ou de *gallinace*, les scories de volcans, &c. Toutes ces matieres que l'on peut regarder comme un mélange de pierres, de sable, de terres, de substances métalliques, de sels, &c. ont été les unes calcinées, d'au-

tres à demi-fondues & d'autres totalement vitrifiées par des feux souterrains, & lancées du sein de la terre par l'éruption des volcans; ce qui fait qu'il y en a de compactes & d'un tissu continu; d'autres qui sont poreuses, tendres, légères, ou qui sont dures & susceptibles du poli: celles qui sont poreuses & légères nagent sur l'eau; celles qui sont pesantes & non poreuses vont au fond de l'eau. Celle dont on se sert à Naples pour paver les rues & dans la construction des édifices, est une lave fort compacte & très-solide: sa couleur est d'une gris sale parsemé de taches noires. On y remarque quelques particules vitreuses. On fait aussi à Naples des tables & des tabatières avec de la lave.

La plupart des laves ont probablement été dans un certain état de fluidité pour pouvoit couler, prendre les différentes formes tortueuses qu'on leur reconnoît & se charger des différentes matières du sol où elles se refroidissent. On trouve sur la pente des volcans & dans les environs de ces montagnes ignivomes, des laves courbées & composées de plusieurs couches plus ou moins grandes & plus ou moins pesantes, de couleur tantôt noirâtre ou rougeâtre, tantôt blanchâtre ou jaunâtre ou grise, tachetées, comme nous l'avons dit, de parties vitreuses, tantôt remplies de corps pierreux en façon de *poudingue*, tantôt en portions subdivisées dans l'état de *cendres*: il y en a même qui tombent en efflorescence, & donnent ou une saveur de sel alkali ou de sel ammoniac. Pour l'intelligence de ce qui précède, il faut lire chacun des mots que nous avons cités, puis les articles *volcan*, *tremblement de terre* & *pyrite*, même les mots *montagne* & *terre*.

LAVEZZE ou LAVEGE. C'est une espèce de pierre ollaire ou pierre à pot grisâtre ou marbrée, qui ne se tire guère que de trois carrières connues, l'une dans le Comté de Chiavennes; une autre dans la Valteline, & la troisième du côté de Pleurs, dans le pays

des Grifons. Cette pierre, qui est douce au toucher, se tire avec beaucoup de peine, parce que les Ouvriers sont obligés de travailler couchés. L'on travaille au tour les masses de lavege qui ont été tirées de la carrière & formées en cylindres. C'est un moulin à eau qui fait mouvoir ce tour. Cette pierre sert à faire des marmites & d'autres vaisseaux de cuisine qui résistent au feu. *Voyez* PIERRE OLLAIRE & PIERRE DE COME.

LAVIGNON, *hiatula*. C'est le nom que l'on donne sur les côtes du Poitou & d'Aunis à un coquillage de mer qui est une espece de came, mais dont les deux pieces ou valves ne sont jamais exactement fermées, ce qui lui a fait donner par M. de Réaumur le nom de *coquille béante*, qui est conforme au mot latin *hiatula*. Cette espece de coquillage vit enfoncé dans la boue jusqu'à cinq ou six poudes de profondeur : à l'aide de tuyaux qu'il peut allonger & raccourcir, il tire sa nourriture de l'eau. Le lieu où ce coquillage est enfoncé se reconnoît par de petits trous ronds d'une ligne de diametre, qui restent au-dessus de l'endroit où est le lavignon. Sa coquille est polie, blanche, sur-tout intérieurement, & très-fragile. La chair des lavignons est d'un goût très-insipide, en quoi ils different d'une autre espece de came nommée *flammette*, & *poivrée* en italien, parce qu'elle fait sur la langue l'impression du poivre. Les habitans des environs de la mer mangent le lavignon, après l'avoir tiré du sable par le moyen d'un instrument long & pointu. *Voyez* CAME.

LAURÉOLE ou GAROUTTE, *laureola*. Espece de thymelée qui naît à l'ombre dans les forêts & dans les montagnes de la Provence & du Languedoc. Sa racine est pliante, ligneuse & fibreuse : ses tiges sont nombreuses, ligneuses, couvertes d'une écorce cendrée & hautes de deux coudées. Ses feuilles tiennent de celles du laurier & du grand myrte ; elles sont toujours vertes, noirâtres, épaisses, luisantes & pointues.

Les fleurs dont la structure est la même que celle du bois *gentil*, sont jaunâtres & naissent de l'aisselle des feuilles : il leur succede de petites baies de la figure d'une olive, noires, & qui renferment chacune un noyau dur, un peu plus long qu'un grain de chanvre, & dont l'amande est blanche.

Les feuilles, les fruits & l'écorce rant de la racine que des branches de cette plante, produisent une forte érosion sur la langue & dans le gosier, quand on en mâche ; cette impression y dure même long-temps. Cette plante prise intérieurement bouleverse l'estomac, excite le vomissement, enflamme les parties intérieures & corrode les viscères.

L'on croir que les graines de la lauréole sont les *grains de Cnide*, dont les anciens Grecs font mention : on distingue aussi une autre espèce de lauréole dont le fruit est rouge, & qui se nomme autrement *chamaedaphné* : celle-ci passe pour le mâle, & l'autre pour la femelle.

LAURIER, *laurus*. Il y a plusieurs espèces de laurier qui different soit par la forme de leurs feuilles, soit par leur odeur. On fait principalement usage du laurier franc dans la cuisine ; il y a d'autres espèces de lauriers ordinaires à feuilles larges, à fleurs doubles, à feuilles onduées, à feuilles étroites. Tous ces lauriers ordinaires se nomment aussi *lauriers-jambons*, & leurs feuilles entrent comme assaisonnement dans plusieurs mets. Il y en a une espèce dont les feuilles ont l'odeur de benjoin, mais ce n'est point cet arbre qui donne le benjoin : il est parlé de celui-ci au mot BENJOIN.

L'espèce nommée LAURIER IROQUOIS mérite d'être connu à cause de l'odeur agréable de son bois & de son usage. Voyez SASSAFRAS.

LE LAURIER-FRANC, LAURIER-JAMBON ou LAURIER-SAUCÉ, *laurus vulgaris*, pousse, ainsi que le *laurier royal*, un grand nombre de tiges à la hauteur d'un arbre moyen ; leur tronc est sans nœuds, garni de branches couvertes d'une écorce mince : le bois en est peu

fermé, facile à rompre : les racines sont épaisses, inégales, obliques.

La fleur n'a point de calice; elle n'est proprement qu'un pétale divisé jusqu'à la base en quatre ou cinq parties. Aux fleurs succèdent des baies ovales terminées en pointe, & qui contiennent dans leur intérieur un noyau. Dans les lauriers ordinaires il y a des individus mâles & des individus femelles. Les feuilles de laurier sont entières, simples, fermes & posées alternativement sur les branches. Toutes ces espèces de lauriers craignent les grands hivers; mais exposés au midi le long d'un mur, ils montent quelquefois jusqu'à vingt pieds de hauteur. Ces arbres peuvent se multiplier par les semences & par les marcottes, & l'on peut les greffer les uns sur les autres; ils réussissent mieux dans les terrains secs que dans les terrains humides. Le laurier vient de lui-même dans les forêts des pays chauds, tels que l'Espagne & l'Italie. Comme ces espèces de lauriers conservent leurs feuilles pendant l'hiver, on peut les mettre dans les bosquets de cette saison, surtout dans les pays maritimes.

Le laurier étoit très-célèbre chez les anciens : les Généraux Romains victorieux étoient couronnés de lauriers dans leurs triomphes, où ils en tenoient une branche à la main comme signe de la victoire; les tentes, les vaisseaux, les lances des soldats vainqueurs, les faisceaux, les javelots en étoient ornés de même; on s'en servoit aussi pour les cérémonies religieuses & comme des instrumens de divination : on lui attribuoit la vertu d'être inaccessible à la foudre, de garantir le blé de la nielle, &c. On en faisoit outre cela des remèdes : de là, selon toute apparence, la coutume d'orner de couronnes de lauriers les statues d'Esculape. (Le laurier étoit cependant consacré à Apollon; l'amour que ce Dieu avoit pour la Nymphé Daphné est la raison qu'en donnent les Mythologistes.) Aujourd'hui encore en quelques endroits on couronne de laurier chargé de ses baies les nouveaux Docteurs en

Médecine : il semble même que leur nom de *Bachelier*, (*baccalauréat*) tire son origine de *bacca lauri*. Cet arbre étoit donc d'un grand usage pour la Médecine chez les anciens, & on le regardoit comme une panacée universelle : on employoit souvent les feuilles, les baies & l'écorce des racines. Aujourd'hui on ne fait usage que des baies & des feuilles.

Les feuilles de laurier sont odorantes, elles ont une saveur âcre, aromatique, un peu astringente, jointe à un peu d'amertume. Les Cuisiniers en mettent dans les sauces. On en peut retirer une huile essentielle très-odorante, en les faisant macérer pendant quelque temps dans l'eau, à laquelle on fait subir ensuite la distillation. Les baies de laurier ont encore plus d'odeur & de saveur que les feuilles. M. *Bourgeois* dit qu'elles sont très-efficaces pour provoquer les règles des femmes & contre les affections hystériques : on en prend trois ou quatre en poudre dans un bouillon de viande; c'est le remède ordinaire des pauvres femmes de la campagne : elles sont encore très-utiles en parfum contre les relâchemens de matrice. On en retire aussi une huile concrète qui est très-résolutive, propre à apaiser les douleurs, résoudre les tumeurs & fortifier les parties qui ont perdu leur ton. On obtient cette huile aromatique en pilant les baies, les faisant bouillir dans de l'eau, & les exprimant à travers un linge; il surnage à la surface de l'eau une huile verte, odorante, & qui est d'une consistance de beurre. On nous envoie cette huile toute préparée de Languedoc, d'Italie, & des autres pays chauds, où il croît beaucoup de lauriers.

On faisoit autrefois usage de baies de laurier dans la teinture; mais on les a supprimées, ainsi que l'on fera vraisemblablement par la suite à l'égard de plusieurs substances, dont on ne voit pas trop la nécessité. Presque toutes les espèces de laurier sont âcres, amères, aromatiques & d'une odeur extrêmement gracieuse; à l'exception de celle qu'on nomme *camphrier* qui laisse

couler une huile essentielle concrete, d'une odeur pénétrante, &c. Voyez CAMPHRE.

LAURIER ALEXANDRIN, est une espèce de *ruste bisannuel*. On en distingue deux espèces, l'une à larges feuilles & l'autre à feuilles étroites. Voyez HOUX-FRAGON ou HOUX-FRELON.

LAURIER AROMATIQUE. Voyez au mot BOIS DE CAMPÊCHE.

LAURIER CERISE, *lauro-cerasus*. Il y a environ 200 ans qu'il nous est venu de la Natolie en Turquie son pays naturel. C'est un petit arbre fort agréable à la vue, ainsi nommé parce qu'il porte des fleurs semblables à celles du laurier, & des fruits qui ressemblent un peu à ceux du cerisier. On en distingue plusieurs espèces: savoir, le *laurier cerise ordinaire*, les *lauriers cerises à feuilles panachées de blanc ou de jaune*, le *laurier cerise de la Louisiane*, dit *laurier amandé*, & le *laurier cerise de Portugal* ou l'*azarero des Portugais*: celui-ci est encore rare en France.

La fleur des lauriers cerises est formée d'un calice qui est d'une seule pièce, figurée en cloche ouverte, dont les bords sont divisés en cinq. Ce calice porte cinq pétales arrondis & disposés en rose; aux fleurs succèdent des baies presque rondes, rouges, qui contiennent un noyau. Les feuilles de lauriers cerises sont simples, entières, oblongues, plus épaisses & plus luisantes que celles de l'oranger, & posées alternativement sur les branches, elles ont à leur bord de petites dentelures qui sont éloignées les unes des autres.

Ces diverses espèces de lauriers cerises gardent toujours leurs feuilles, & supportent assez bien le froid de nos hivers: on peut en garnir des terrasses. Dans le mois de Mai ces arbres se couvrent de belles fleurs en pyramide, qui, quoiqu'elles ne soient pas d'un beau blanc, peuvent servir à décorer les bosquets du printemps. Dans les pays maritimes où les lauriers cerises ne gèlent jamais, on peut en faire des taillis qui fourniront d'excellens cerceaux pour les barils. On peut

multiplier les lauriers cerises par les semences, les marcottes, & on peut greffer ces especes panachées sur le laurier cerise commun. On a greffé avec succès le laurier cerise sur le cerisier, mais ces arbtes ne durent pas : on a essayé aussi, mais sans succès, de greffer les cerisiers sur les lauriers cerises : on se proposoit d'avoir par ce moyen des cerisiers nains.

Les fleurs & les feuilles du laurier cerise ont une odeur d'amande amere, qui est assez agréable : on s'en sert, sur-tout des feuilles, dans les cuisines pour donner le goût d'amande aux soupes au lait & aux crèmes. On en retire par la distillation avec l'eau de-vie une liqueur qui est assez gracieuse, & que l'on prétend être bonne pour l'estomac : mais il est dangereux de charger trop l'eau de-vie de cet aromate ; car en distillant plusieurs fois de l'eau sur les feuilles de laurier cerise, on en retire une liqueur qui est un violent poison pour les hommes, pour les moutons & quelques autres animaux. Il cause d'abord des convulsions, la paralysie, enfin la mort.

J'ai fait sur ce poison, dit M. *Duhamel*, plusieurs expériences. Une cuillerée suffit pour tuer un gros chien : la dissection anatomique ne nous fit appercevoir aucune inflammation ; mais lorsque nous ouvrîmes l'estomac, il en sortit une odeur d'amande amere très-exaltée, qui pensa nous suffoquer ; ainsi il y a lieu de croire que cette vapeur agit sur les nerfs. Malgré les fâcheux effets que produit cette eau que l'on a distillée sur les feuilles de laurier cerise, elle peut être un bon stomachique, étant prise à petite dose ; car si l'on en fait avaler tous les jours deux ou trois gouttes à un chien, son appétit augmente & il engraisse. On a observé que la gomme du laurier cerise ne produit aucun mauvais effet.

LAURIER DES IROQUOIS. Voyez SASSAFRAS.
LAURIER-NAIN, *laurus pygma*. Ce sous-arbrisseau qui est commun en Sibérie, & dont les propriétés sont fort extraordinaires, porte des feuilles très-

semblables à celles du laurier ordinaire, avec la différence qu'elles ne sont pas d'une huitième partie si grandes. Du reste cette plante diffère beaucoup du laurier vulgaire : ses fleurs qui sont jaunes, & qui paroissent en Juin & Juillet, ressemblent à de petites cruches avec des ventres avancés dont l'extrémité va en augmentant, & l'ouverture est fort étroite : ses feuilles sont d'un vert vif & fortement attachées à la tige qui est ligneuse, elles tombent dans le mois de Mai : le fruit mûr est d'un beau pourpre bleu, il est fort agréable au goût, quoique mal-sain si l'on en mange avec excès. La tige qui a environ six pouces de haut, sort d'une racine rampante & qui est couchée tout à plat sur terre.

A mesure que les anciens bourgeons dispaissent, (dans le mois de Mai) il en paroît aussi-tôt de nouveaux ; c'est alors que les feuilles noircissent, & elles ne sont pas plutôt tombées, ainsi que les fruits qui les suivent de près, que le jeune bourgeon est déjà couvert de fleurs ; de sorte qu'on ne voit jamais cette plante sans feuilles. Quoique le *laurier-nain* croisse rapidement & vigoureusement, il n'acquiert pas un pouce de hauteur en vingt ans ; les endroits où croît ce sous-arbrisseau, sont les fondrières & les marais d'eau douce. M. Haller dit que ce laurier paroît être une espèce de *vaccinium*.

LAURIER-ROSE, *nerion*. Cet arbrisseau pousse de longues baguettes qui se divisent en plusieurs branches, lesquelles sont garnies en toute leur longueur de feuilles opposées deux à deux, longues, étroites, terminées en pointe, unies & sans dentelure, relevées en dessous d'une seule nervure ; le vert de ses feuilles est terne & foncé. Les fleurs qui sont en tuyau évasé par le haut en manière de soucoupe divisée en cinq parties, ou garni à son embouchure d'une couronne de franges, & contenant cinq étamines, viennent à l'extrémité des branches, & elles y sont ramassées par bouquets. Quand les fleurs sont passées, il leur suc-
cede

cede à chacune d'elles deux follicules droits, en maniere de filiques presque cylindriques, longs comme le doigt, & qui renferment plusieurs semences garnies d'aigrettes fines & souples. M. *Picardet* l'aîné en a présenté le 2 Mai 1766 à l'Académie de Dijon, & soupçonne qu'on pourroit employer utilement ces aigrettes, soit en les filant après les avoir associées à du chanvre ou du coton, soit en les préparant pour les rendre propres à faire des chapeaux, des ouattes ou du papier. M. *Picardet* puîné présume qu'on pourroit employer aux mêmes usages les aigrettes prises sur les semences du peuplier noir femelle.

Il y a des lauriers-roses à fleur d'un beau rouge, & d'autres à fleurs blanches; le *nérian* des Indes à feuilles étroites a les fleurs d'un rouge pale, & odorantes. Le petit laurier-rose, *chamænerion*, a les fleurs d'un rouge pourpre ou bleues. Il a déjà été remarqué au mot *chamænerion*, que cette plante n'est pas du même genre que le laurier-rose, mais forme un genre à part. Voy. son caractère à l'article CHAMÆNERION.

Comme les lauriers-roses craignent le froid de nos climats, on est obligé de les mettre en caisse pour les conserver l'hiver, & dans la belle saison ils font l'ornement des jardins. On peut cependant les élever aisément en pleine terre dans quelques provinces méridionales du Royaume; quant aux lauriers-roses à fleurs doubles, ils sont si délicats, qu'il faut les conserver dans les serres chaudes, comme les grenadiers. Ces arbrisseaux viennent de la nouvelle Espagne, d'où ils ont passé aux Colonies Angloises d'Amérique & de là en Europe.

On dit que la décoction des feuilles de laurier-rose; est un poison pour les animaux & pour les hommes. Les animaux qui en mangent, sont attaqués d'angoisses insupportables, leur ventre se gonfle, & il survient une inflammation universelle dans les viscères; les remèdes contre ce poison, sont l'huile d'olive & tous les adoucissans. Les feuilles de laurier-rose écha-

secées & appliquées extérieurement sont digestives, résolutives & bonnes contre la morsure des bêtes venimeuses; desséchées & pilées, elles sont un excellent sternutatoire.

LAURIER - ROYAL ou **LAURIER DES INDES**. Il est vivace, & son feuillage en fait toute la beauté; il faut traiter cet arbre comme les orangers; on le cultive beaucoup dans le Portugal, où on l'emploie à faire des allées.

LAURIER SAUVAGE D'ACADIE, est le nom que les habitans des frontieres du Canada donnent à l'arbre de *cire-nain* de la Caroline. Voyez **ARBRE DE CIRE**.

LAURIER-THYM, *tinus*. Les diverses especes de laurier-thym varient un peu par la forme de leurs feuilles, & par leur couleur; les unes sont panachées en blanc, les autres en jaune ou en pourpre. Les lauriers-thyms sont de très-jolis arbrisseaux, ils sont ornés de fleurs disposées en ombelles, composées d'un seul pétale en forme de cloche, & divisé en cinq parties. Ces fleurs subsistent presque pendant toute l'année; on doit par cette raison mettre cet arbrisseau dans les bosquets d'hiver, où il est d'autant plus agréable, qu'il est encore couvert de fleurs quand tous les autres arbres & arbustes en sont dépouillés. Ses feuilles, qui sont d'un vert foncé & opposées sur les branches, ne tombent point pendant l'hiver. Si des gelées trop fortes font périr les branches de ces arbrisseaux, la souche repoussera bientôt de nouveaux jets. Les baies de laurier-thym sont très-purgatives, mais on n'en fait aucun usage.

LAUVINES ou **LAUVIGNES**. Voyez à la suite du mot **NEIGE**.

LEAO. Espece de bleu métallique que les Chinois appliquent sur leurs porcelaines. On ignore si ce bleu est du *cobalt* ou du *lapis lazuli*. Voyez ces mots.

LECHE, *cyperoïdes latifolium*, *spicâ rufâ*, &c. Cette plante qui croît aux lieux aquatiques, a été

placée entre les especes de graminées par les anciens Botanistes ; mais M. de Tournefort en a fait un genre séparé. Ses racines sont assez grosses, noueuses, fibreuses, & semblables à celles du fouchet long : ses feuilles sont longues d'un pied & demi, assez larges, triangulaires. Sa tige est haute de deux à trois pieds, sans nœuds, portant à sa racine des épis à écailles, entre lesquelles sont attachées des fleurs à étamines rousses ; ces fleurs ne laissent rien après elles, mais les épis qui sont au dessous, portent des graines & ne fleurissent point : ces graines naissent sous les écailles qui composent les épis ; elles sont triangulaires & renfermées chacune dans une capsule membraneuse. La racine de cette plante curieuse a presque les mêmes vertus que celle du fouchet long : ses fleurs sont détersives & apéritives.

LEDE, LEDON ou LEDUN. Espece de ciste, d'où découle le *labdanum*. Voyez à l'article CISTE.

LÉGUANA ou IGUANA, ou SENEMBI. Espece de lézard qui se trouve en plusieurs endroits de l'Amérique & aux Indes Orientales : on mange sa chair & ses œufs. Ce lézard ne siffle point & ne fait ni bruit ni mal ; ses petits nagent assez bien, mais dès qu'ils sont grands, ils ne le peuvent plus. Les Mexicains nomment cet animal *aquaquetz pallin* ; les Haïtiens l'appellent *ignona* & *inana* ; les Indiens le nomment *soager*, les François, *coq de joute*, & les habitants de la Martinique, *gros lézard*.

L'iguane, qui est une espece de lézard goîtreux & fouetteur, a environ cinq pieds de long, quelquefois huit & quinze pouces de circonférence ; sa peau est grise, brune, & chargée d'écailles rudes, tuilées, depuis la tête jusqu'à la queue, il a sur le dos une rangée de pointes comme un peigne : ses yeux sont longs, ses dents sont petites & en faucille. Le mâle a une peau qui lui pend depuis la gorge jusqu'à la poitrine : c'est une espece de goître en partie denté & en partie édenté : il la roidit & l'étend à volonté : le son!

met de la tête est livide : les pattes de devant sont plus menues que celles de derrière : elles ont toutes cinq griffes, munies d'ongles fort pointus & crochus.

Cet animal est assez maigre de corps, mais les pattes de derrière & sa queue sont fort charnues.

La capacité du ventre de l'iguane est grande, & toute la partie intérieure est tapissée de deux pannes de graisse jaunâtre, qui est estimée nerval : les mâles ont une posture hardie, un regard affreux & épouvantable ; ils sont d'un tiers plus gros que les femelles, qui sont toutes vertes, & ont un regard plus doux. Ils s'accouplent au mois de Mars ; dans cette saison de leurs amours il est dangereux de les approcher. Le mâle, pour défendre sa femelle, s'élance sur les personnes qui s'en approchent : comme il n'a point de venin, sa morsure ne met dans aucun péril, mais il ne quitte point ce qu'il a mordu, à moins qu'on ne l'égorge, ou qu'on ne le frappe rudement sur le nez.

Les habitans du Brésil leur font la chasse au printemps ; après qu'ils ont mangé beaucoup de fleurs de mahot & de feuilles de mapou qui croissent le long des rivières, ils vont se reposer sur des branches d'arbres qui avancent sur l'eau, & leur stupidité est telle que, quoiqu'ils soient très-subtils & vites à la course, ils voient approcher le danger sans le fuir. Ces animaux sont difficiles à tuer à coups de fusils, l'on en a vu en recevoir trois coups sans s'abattre ; mais on peut les faire mourir promptement, en fourrant un petit bâton ou un poinçon dans leurs naseaux ; c'est là la partie sensible de ces sortes de lézards. On les peut garder vivans pendant trois semaines, sans leur donner à manger ni à boire.

C'est vers le mois de Mai que les femelles descendent des montagnes & viennent pondre leurs œufs au bord de la mer ; à la manière des tortues ; ces œufs sont toujours en nombre impair, depuis treize jusqu'à vingt-cinq : elles les pondent tout à la fois : ils ne sont pas plus gros que ceux de pigeon, mais un peu plus

longs; l'écaille en est blanche & souple comme du parchemin mouillé : le dedans des œufs est blanchâtre & sans glaire ni blanc : ils ne durcissent point, quoiqu'on les fasse bouillir : ils donnent un très bon goût à toutes sortes de sauces, & valent mieux, dit-on, que ceux de poules.

Un de ces lézards suffit pour rassasier quatre hommes : les femelles sont toujours plus tendres, plus grasses, & de meilleur goût que les mâles; mais la chair de ces animaux nuit singulièrement aux vérolés, elle réveille même cette maladie quand elle a été longtemps assoupie.

Séba donne la description de sept especes d'iguane; qui varient par la couleur : savoir, la premiere d'Amérique, la deuxieme de Surinam; la troisieme de Ceylan; la quatrieme est la femelle du précédent; la cinquieme se trouve dans l'île de Formose aux Indes Orientales; la sixieme est la petite espece du précédent; la septieme est de la Nouvelle Espagne, où on l'appelle *tamacolin*. On ne peut trop admirer la beauté singuliere de ces lézards, la forme de leur goître, la marbrure de leurs diverses écailles, &c.

LÉGUME, *legumen*. On donne ce nom aux graines qui se trouvent renfermées dans une cosse ou toute autre espece d'étui; & à beaucoup d'autres sortes de plantes que l'on cultive dans le potager, telles que les asperges, les melons, &c. Les vrais légumes sont les petits pois, les fèves, lentilles, haricots, lupins. Le nom de *légumes* s'étend aussi aux racines potageres. La culture des légumes exige beaucoup de détails. Nous parlons de cet art qui fait la gloire du Jardinier, aux mots *fleurs*, *plantes potageres*, *fruits*, *racines*, & particulièrement dans les articles où nous donnons l'histoire des plantes qui sont d'usage pour la cuisine, telles que la *laitue*, les *concombres*, le *céleri*, la *chicorée*, les *cardons*, les *champignons*, &c.

En Botanique on a appelé aussi du nom de *papilionacées*, certaines plantes légumineuses, à cause de la

figure irrégulière de leur corolle, qui représente en quelque sorte la figure d'un papillon qui prend son vol. A considérer tous les caractères de la famille des *légumineuses*, on y place des herbes annuelles & vivaces, des arbrisseaux, & mêmes des arbres qui ont jusqu'à soixante-dix pieds de hauteur. Les herbes légumineuses sont ordinairement rampantes, ou s'attachent par des vrilles & se roulent autour des arbres; comme il arrive aux vesces, aux haricots, &c. Les arbrisseaux sont torrus, la plupart épineux. En général les racines des légumineuses sont longues & fibreuses; les tiges sont cylindriques, comme celles des jeunes branches qui sont alternes; celles qui sont sarmenteuses, comme dans le haricot, se roulent de droite à gauche dans un sens opposé au mouvement du soleil. L'écorce dans les grands arbres de cette famille est fort épaisse, & ridée comme un réseau à mailles longues: les feuilles sont alternes, & la plupart ont un mouvement journalier, qui répond à celui de la lumière du soleil: voyez SENSITIVE. Dans quelques genres, comme l'acacia, le cytise épineux, les branches se terminent en une épine, qui est d'abord couverte de petites feuilles, ou bien cette épine sort des aisselles des feuilles. Dans la sensitive & dans le bonduc; il sort de toute la surface des branches & des pédicules même des feuilles, des piquans qui ne tiennent qu'à l'écorce, & qui tombent dès que la plante vieillit un peu; au lieu que les épines ne s'effacent que par la culture. La plupart des fleurs sont hermaphrodites, composées d'un calice d'une seule pièce en tube à cinq pointes, & d'une corolle à quatre pétales; ou quelquefois cinq, dont un supérieur qu'on nomme l'étendard, deux latéraux ordinairement rapprochés l'un de l'autre, qu'on appelle les ailes, & un inférieur appelé la carène, plus irrégulier que les autres, fendu à l'onglet en deux pédicules, & quelquefois entièrement partagé en deux. Ces fleurs ont six étamines, dont neuf forment par leur réunion

une gaine qui contient le germe : la dixieme est, dit M. Deleuze, le plus souvent libre, placée dans une fente au-dessus de cette gaine, quelquefois aussi elle ne forme avec elle qu'un seul corps. Le fruit est une gouffe tantôt longue & arrondie, tantôt courte, aplatie ou lenticulaire, quelquefois droite, d'autres fois roulée en spirale, contenant des loges souvent articulées, remplies dans quelques-unes par une chair farineuse, sèche, & dans d'autres par une pulpe : dans le plus grand nombre cette gouffe est pendante & s'ouvre en deux battans longitudinaux. Les plantes de cette famille sont en général mucilagineuses.

LÉMING ou LEMMAR, *lemmus*, espece de petit quadrupede qu'on trouve par troupes dans la Laponie, où on l'appelle *souris de montagne* ou *lamblar* : il est assez semblable à une souris ; mais il en differe par la couleur, étant roux & marqueté de noir ; sa queue est courte & couverte de poils serrés. Il a une barbe comme les autres rats, & cinq doigts à chaque pied ; ses oreilles sont fort courtes : il a quatre dents devant, deux en haut & deux en bas, & à chaque côté des mâchoires trois dents molaires. M. Linnaeus qui, ainsi que M. Briffon, met ce petit animal dans le genre des loirs, sous le nom de *mus montanus Norwegicus*, *caudâ abruptâ*, *corpore fulvo*, *nigro*, *maculato*, dit qu'il s'en trouve toute l'année dans la Laponie, & que dans certaines saisons ces souris de montagnes descendent dans les Provinces voisines. M. Briffon a nommé cet animal *lapin de Norwege*.

On dit que les léminges multiplient beaucoup : ils ne paroissent pas régulièrement tous les ans en Laponie, mais tout d'un coup, dans certains temps, & en telle quantité que se répandant par-tout ils couvrent toute la terre. On a observé que cela arrive quand ils font des orages & qu'il pleut abondamment : c'est le moment où ces animaux grossissent beaucoup. Ces petites bêtes sont hardies & courageuses, & loin de fuir à l'approche des passans, elles vont au-devant

de ceux qui les viennent attaquer, crient & jappent comme de petites chiens, & sans craindre les bâtons ni les hallebardes, qu'elles mordent ou tiraillent, elles sautent & s'élancent sur les ennemis en les mordant de colere : elles se tiennent toujours le long des côteaux & des broussailles, dans les trous des montagnes, mais sans entrer jamais dans les maisons ni les cabanes.

Les habitans de Norwege sont persuadés que ces animaux tombent des nues : souvent ils s'en effraient, & font des prieres publiques pour les écarter. On auroit peine à croire que pour expliquer cette prétendue origine de ces animaux, *Wormius* imbu de ces erreurs populaires, ait composé exprès un volume *in-4^e*. imprimé en 1653. On trouve dans cet Ouvrage la formule des prieres & des conjurations des Catholiques du pays.

Les lémings se font quelquefois la guerre entr'eux, & se partagent en deux armées rangées en bataille, le long des lacs & des prés : ils combattent avec beaucoup d'ordre & de courage ; ce que les Lapons prennent pour des présages de guerre qui doivent arriver en Suede. S'ils les voient venir du côté de l'Orient, ils concluent qu'ils auront la guerre avec les Russiens, & s'ils remarquent qu'ils soient venus du côté de l'Occident, ils tiennent pour infailible qu'ils seront attaqués par les Danois. Ces petites bêtes ont pour ennemis les hermines qui s'en engraisent, les renards qui les attaquent & les amassent dans leurs tanières, où quelquefois ils en gardent des milliers dont ils se nourrissent. Les chiens du pays, qui sont en grand nombre, chaque Lapon ayant le sien, en font aussi leur principale nourriture ; cependant ils n'en mangent guere que la tête ; enfin on dit que les rhennes mangent aussi de cette espee de souris de montagnes, & particulièrement en été. Malgré ce grand nombre de différens ennemis qui en détruisent beaucoup, elles se font aussi mourir elles-mêmes, soit en se je-

tant toutes épuisées dans l'eau, après s'être rassemblées par troupes à la maniere des hirondelles quand elles veulent partir; ce qui fait qu'on les trouve quelquefois mortes par milliers dans un même endroit, & entassées les unes sur les autres, &c. soit en se mangeant & s'entre-détruisant lorsque la pâture vient à leur manquer, & c'est là la cause de leur destruction aussi prompte que leur pullulation.

Il y a des Naturalistes qui regardent les lémings comme une sorte singulière de rat de Norwege; mais *M. de Buffon* prétend que c'est une espèce d'animal différente de celle de nos rats domestiques. *M. Linnæus* dit que les rats de Norwege sont ordinairement cinq ou six petits à la fois, mais jamais plus, aussi leurs femelles n'ont-elles que six téttes: ce même auteur ajoute que ces animaux se nourrissent d'herbe ou mouffe à rhennes.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux; ce sont leurs grandes émigrations; car en certains temps, ordinairement en dix ou vingt ans une fois, ils s'en vont en troupes nombreuses, & marchant par bandes de plusieurs milliers, ils creusent des sentiers de la profondeur de deux doigts, sur un demi quart ou un quart d'aune de largeur. On voit plusieurs de ces sentiers à la fois, paralleles les uns aux autres, & divisés en droites lignes, mais toujours distantes de plusieurs aunes: chemin faisant ils mangent les herbes & les racines qui sortent de terre, & font des petits en route; ils en portent un dans leur gueule, un autre sur leur dos, & abandonnent le surplus s'il y en a: en descendant les montagnes, ils dirigent leur voyage vers le golfe de Borhnic; mais ordinairement ils sont dispersés & périssent avant d'y arriver.

Il y a encore quelque chose de fort singulier dans la maniere dont ils font ce voyage. Rien ne peut les obliger à se détourner de leur route, qu'ils suivent toujours en droite ligne. Quand ils rencontrent, par exemple, un homme, ils tâchent de lui passer entre les

Jambes plutôt que de se déranger de leur chemin, où ils se mettent sur les pieds de derrière & mordent la canne quand on la leur oppose. S'ils rencontrent une meule de foin, ils se font un chemin à travers à force de manger & de creuser, plutôt qu'en faire le tour. S'ils trouvent du roc ou de la pierre à leur rencontre, ils font le demi-cercle, mais si exactement qu'ils renfilent aussi-tôt la droite ligne. En arrivant à un lac, quelque grand qu'il puisse être, ils font leur possible pour le traverser dans la même direction, quand ce seroit par son plus grand diamètre. Si par hasard ils rencontrent dans ce lac quelque bâtiment, au lieu de l'éviter ils tâchent d'y monter, & se rejettent ensuite dans le lac, précisément du côté opposé : le courant de l'eau le plus rapide ne les effraie pas ; ils poursuivent toujours leur route, fussent-ils périr infailliblement.

Si ces rats font quelque dommage dans les champs & dans les prairies, c'est peu de chose, & leur présence en indemnise les habitans ; car quand ils commencent à défiler dans les provinces septentrionales de la Suede, les habitans font une ample capture d'ours, de renards, de martres, de goulus & d'hermines, parce que tous ces animaux, qui suivent les lémings pour en faire leur proie, s'exposent par-là eux-mêmes à devenir celle des hommes. On feroit de la peau de ces rats des fourrures fort belles & fort douces, mais elle est trop tendre & se déchire aisément. Il n'est point vrai que ces animaux aient, comme on le dit, rien de venimeux ; car je connois, dit M. *Linnaeus*, plusieurs pauvres Lapons, habitans des forêts, qui sont obligés par nécessité à manger de ces sortes de rats, & qui n'en sont nullement incommodés.

LEMMA. C'est une plante aquatique dont les anciens avoient parlé sous le nom de *lens lenticularis quadrifolia*, mais qui n'a été bien connue que depuis 1740, temps auquel M. *Bernard de Jussieu* en fit une description très-circconsciencée, & que l'on trouve imprimée parmi les Mémoires de l'Académie des Sciences.

de la même année. Ce célèbre Botaniste, en nous donnant premierement la connoissance des fleurs du lemma, qui avoient été jusqu'alors inconnues, & qui font cependant son caractère, a détrompé en même temps de l'idée qu'on avoit eue de faire deux plantes particulières d'une seule. On observe cette plante dans les lieux marécageux, dans les étangs d'eau douce, & quelquefois hors de l'eau; mais elle est alors amaigrie & comme méconnoissable. M. de Jussieu l'a décrite, étant à demi baignée, parce que c'est en cet état qu'elle produit ordinairement ses fleurs & ses fruits.

Le lemma est une plante traçante : ses rameaux rampent à droite & à gauche, & sont chargés de feuilles qui, suivant que ces rameaux se trouvent plus ou moins approchés ou écartés, forment des touffes plus ou moins serrées. Les racines naissent du côté inférieur de la branche; elles ressemblent à des filets garnis de fibrilles, & sont brunâtres & pliantes : la branche qui donne naissance aux rameaux est cylindrique, & partagée, d'espace en espace, en espèce de nœuds; chaque rameau est terminé comme la branche par un bouton de quatre feuilles, qui venant à se déployer représente une croix de Malte : cette plante porte des coques d'une substance de cuir, elles naissent de la queue des feuilles & contiennent les fleurs & les fruits. C'est dans le Mémoire même de ce savant Académicien qu'il faut s'instruire de toutes les autres particularités du lemma : on y verra que cette plante diffère des autres plantes aquatiques, en ce que leurs feuilles sont plus découpées lorsqu'elles restent plongées dans les eaux, & paroissent plus entières, dès qu'on les en retire; & que celles du lemma au contraire sont plus entières dans l'eau, & deviennent crenelées dès qu'elles en sortent. On ne sauroit croire en combien de lieux, & sous combien de climats différens elle vient avec le même succès. Quant aux propriétés médicinales du lemma, M. de Jussieu soupçonne que cette plante convient pour atténuer & diviser les fluides;

& pour lever les obstructions des viscères. La saveur de cette plante est mucilagineuse comme celle des fougères.

LEMMAR. Voyez LÉMING.

LEMOULEMON. Nom qu'on donne à Cayenne à une espèce de scarabée appelée *capricorne*. Voyez ce mot.

LENDE ou LENTE, *lens*, est une vermine blanche très-menue, qui ressemble assez à un ciron, & qui naît sur les cheveux ou poils des hommes & des bêtes: ce n'est autre chose que les œufs des poux qui éclosent dans leur tems, & qui deviennent de véritables poux. Ces lendes tiennent si fort aux cheveux, qu'il n'est pas aisé de les en détacher, il est plus facile de les faire mourir par la force de quelque médicament mercuriel, ou par le moyen de la poudre de *staphis-aigre*, ou de la poudre de *Capucin*, qui est la *cévadille*: voyez ces mots. L'usage d'un peigne, dont les dents sont fort ferrées, les fait aussi périr: il n'y a guère que les enfans & les gens malpropres qui soient sujets à avoir des lendes. Voyez l'article Pou.

LENTILLAC. Nom que les Languedociens donnent à la troisième espèce de *chien de mer*, qui a sur le dos des taches blanches de la grandeur d'une lentille & d'autres marques en forme d'étoiles. C'est le *chien de mer étoilé*.

LENTILLADE. En Languedoc on donne ce nom à la raie au long bec. Voyez au mot RAIE.

LENTILLE, *lens*, est une plante dont il y a deux espèces, la *petite lentille* & la *grande*.

La PETITE LENTILLE, *lens minor*, a la racine menue & fibrée; sa tige est assez grosse & haute de neuf pouces, velue, anguleuse, couchée sur terre, ou rampante par occasion, blanchue dès la racine. Ses feuilles sont oblongues, ressemblantes à celles de la vesce, mais plus petites & velues: il sort des aisselles de ces feuilles des pédicules grêles, qui soutiennent chacun deux ou trois petites fleurs légumineuses, de couleur

blanchâtre. A ces fleurs succèdent de petites gouffes courtes, larges, remplies de deux ou trois graines aplaties, orbiculaires, dont la couleur est jaunâtre, & dans quelques especes rougeâtre ou noirâtre : cette plante est la lentille vulgaire.

La GRANDE LENTILLE, *lens major*, est plus belle en toute maniere, & plus grande que la lentille commune : ses fleurs sont plus blanches.

On sème beaucoup de l'une & de l'autre espece de lentilles dans les champs en terre maigre & sèche : cette sorte de plante est annuelle.

Les graines sont d'un grand usage pour la cuisine. Par les monumens des Anciens, il paroît que les Philosophes se faisoient autrefois un grand régal des lentilles ; car Athenée dit, *Liv. IV, Chap. 18*, que c'étoit une maxime des Stoïciens, que le Sage faisoit tout bien, & qu'il assaisonna parfaitement les lentilles. Par quel contraste les plus habiles Médecins de nos jours jugent-ils autrement des lentilles ? Auroient-elles dégénéré, ainsi que nos estomacs ? Quoi qu'il en soit, toute l'Ecole de Médecine prononce que les lentilles ne conviennent ni comme aliment, ni comme remède : elle enseigne que la fréquence d'une telle nourriture trouble la tête, dérange les esprits, amortit la vue, occasionne des terreurs nocturnes, engendre la mélancolie, obstrue les viscères, &c.

On distingue dans les lentilles deux substances ; l'une *membraneuse*, qui est la peau ; & l'autre *médullaire*, qui est la pulpe. La peau qui est astringente, nourrit peu & mal ; la pulpe est infiniment meilleure. Tout le monde sait que la *purée de lentille* est assez nourrissante : les Payfans s'accommodent de cette nourriture ; mais il y a des provinces où les Payfans mêmes n'en font point usage, ils les donnent aux chevaux.

LENTILLE D'EAU ou DE MARAIS, *lenticula palustris*. C'est une plante que l'on trouve dans les lacs, dans les fossés des villes, & dans toutes les eaux dormantes & qui croupissent ; elle surnage comme une

espece de mousse verte : elle en couvre toute la superficie par une multitude infinie de ses feuilles très-petites, noirâtres en dessous, vertes en dessus, luisantes, orbiculaires & de la forme des lentilles. Ces feuilles sont unies étroitement entr'elles par des filamens très-menus & blancs ; & de chaque feuille part un filet ou racine, par le moyen de laquelle la plante se nourrit.

L'usage de cette plante est extérieur : elle résout, rafraîchit & calme les douleurs des érysipeles, des hémorroïdes & des hernies des intestins. Les canards mangent avec beaucoup d'avidité la lentille d'eau.

LENTILLE DE PIERRE ou LENTICULAIRE.

Voyez PIERRE LENTICULAIRE.

LENTISQUE, *lentiscus*. Le lentisque est un arbre quelquefois grand, quelquefois petit, selon la nature du sol où il est planté. Il y a plusieurs especes de lentisques, qui different les uns des autres par les pays où ils croissent & par quelques caracteres de variété : (Consultez le *Traité des arbres* par M. Duhamel.) Ces arbres, dans certains pays, sont d'un très-grand produit par la résine qu'on en retire, laquelle est connue sous le nom de MASTIC, *mastiche*, *aut mastic*, *seu resina lentiscana*.

Les lentisques portent, sur différens pieds, des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles sont à étamines, attachées ensemble en maniere de grappes, rougeâtres, & elles naissent des aisselles des feuilles. Les fleurs femelles qui viennent sur d'autres pieds, n'ont qu'un calice, point de pétales, mais un pistil composé de trois stiles, terminés par des stigmates assez gros & velus. Les fruits sont de petites baies rondes, qui noircissent en mûrissant ; elles sont d'un goût acide, & elles renferment chacune un petit noyau. Les feuilles des lentisques sont odorantes & assez semblables à celles du myrte ; elles sont rangées par paire sur une côte creusée en gouttiere. Cette côte n'est point terminée, comme dans la plupart des feuilles conjuguées, par une foliole unique : cette circonstance

peut servir à distinguer les lentisques d'avec les térébinthes.

Les lentisques ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver ; mais comme ils sont très-sensibles au froid , on ne peut point les élever ici en pleine terre , à moins que de les mettre en espalier dans une bonne exposition , & d'en prendre grand soin pendant l'hiver. Le lentisque croît naturellement en Languedoc , en Provence , en Italie , en Espagne , aux Indes , & sur les côtes du Cap Blanc , d'Arguin , de Portendic en Afrique. On le cultive dans l'île de Scio ou Chio , pour en recueillir le mastic , résine dont les Turcs font un très-grand usage. Effectivement il en vient une si grande quantité dans cette partie de l'Archipel , que le grand Seigneur en retire tous les ans quatre-vingt à quatre-vingt dix mille livres pesant de mastic : toutes les îles de l'Archipel ensemble sont obligées d'en fournir au Grand Seigneur 300625 livres pesant. La culture de cet arbre ne consiste qu'à le provigner ; on a par ce moyen beaucoup de jeunes pieds vigoureux , qui fournissent plus de mastic que les vieux. Les lentisques sont la plus grande richesse de cette île , & ces arbres sont réservés pour Sa Hauteſſe , car si un habitant étoit surpris portant du mastic de sa récolte dans quelque village , il seroit condamné aux galeres & dépouillé de tous ses biens.

C'est en Janvier que les Turcs plantent les jeunes lentisques , qu'ils distribuent par intervalles & en pelotons ou bosquets dans la campagne : ils viennent aussi très-bien de semences. Ces arbres fleurissent en Mars. On a grand soin de bien nettoyer d'herbes & de feuilles le bas des arbres , afin que le mastic qui tombe à terre soit plus propre. On fait aux troncs & aux grosses branches de lentisques des incisions à la fin du mois de Juillet & au commencement d'Août ; la résine coule ordinairement jusqu'à terre , mais il s'en congele en larmes sur les branches : celle-ci est plus estimée que l'autre. On commence à ramasser la résine vers le

feizième d'Août; cette récolte dure huit jours. On fait ensuite d'autres incisions au même arbre : la seconde récolte commence vers le quatorze Septembre ; & quoiqu'on ne fasse plus ensuite de nouvelles incisions, le mastic continue de couler jusqu'au huit de Novembre : on le ramasse tous les huit jours , & après ce temps la récolte n'est plus permise. Pour que la récolte soit belle , il faut que le temps soit sec & serein. Il ne paroît pas bien certain que les lentisques qui croissent en Italie & en Provence donnent du mastic, ou s'ils en donnent , c'est en très-petite quantité ; car celui du commerce vient du Levant. Les écorces des lentisques qui ont reçu des incisions annuelles sont plus tailladées & raboteuses que celles qui n'ont point été incisées.

On nous apporte des pays chauds le bois de lentisque ; il est gris en dehors , blanc en dedans , & d'un goût astringent. Comme on lui attribue la propriété de fortifier les gencives , on en fait des cure-dents , & on use de sa décoction pour les gargarismes astringens. En Italie on tire du fruit de cet arbre une huile par la même méthode que l'on tire celle du laurier en Languedoc. Au Levant , l'huile qu'on en exprime est préférée par les Turcs à l'huile d'olive , pour brûler & pour employer dans les médicamens. L'huile de lentisque possède une vertu astringente , qui la rend propre lorsqu'on veut resserrer , comme dans la chute de l'anüs & de la matrice.

Le mastic est une résine sèche d'un goût légèrement atomatique , résineux & astringent. Le plus beau doit être en larmes ou petits grains clairs , transparens , d'un jaune pâle & d'une odeur agréable ; il se casse net sous la dent , s'amollit à la chaleur comme de la cire , & s'enflamme sur les charbons. Les habitans de l'île de Chio mettent presque tous du mastic dans leur bouche pour fortifier les dents & les gencives , & pour corriger l'haleine. Ils ont aussi coutume d'en mêler & d'en faire cuire avec le pain pour le rendre plus délicat au goût.

Comme

Comme il y a plusieurs especes d'arbres qui donnent du mastic, certaines especes en donnent de plus beau, mais en moins grande abondance : c'est ce mastic de meilleure qualité que les Marchands nomment *mastic mâle*, soit qu'il d'écoule d'un arbre mâle ou d'un arbre femelle ; & ils désignent sous le nom de *mastic femelle* celui qui est de qualité inférieure. Les meilleures lentisques se trouvent dans la partie de l'île de Chio qui est du côté du Sud. C'est sans doute de ce mastic mâle que les Dames du sérail qui ont du crédit, & les concubines bourgeoises de Turquie mâchent presque continuellement à jeun, pour rendre leur haleine d'une odeur de baume, fortifier leurs gencives & blanchir leurs dents, & pour en prévenir le mal ou le guérir.

On emploie intérieurement le mastic pour fortifier l'estomac, arrêter les diarrhées & les vomissemens ; il entre dans plusieurs baumes & emplâtres. On l'étend sur un morceau de taffetas, & on l'applique sur la tempe pour calmer les douleurs des dents. Enfin le mastic se dissout aisément, & il peut entrer dans la composition de plusieurs beaux vernis. On jette aussi des grains de mastic dans des cassolètes pour des parfums, ou dans le pain avant de le mettre au four. Les Lapidaires mêlent du mastic commun avec de la térébenthine & du noir d'ivoire, & cet amalgame leur sert à maintenir les diamans qu'ils taillent & polissent.

Toutes les parties du lentisque, ses bourgeons, ses feuilles & ses fruits, l'écorce des branches & des racines sont astringentes. Dans les Ephémérides d'Allemagne on vante la décoction de bois de lentisque sous le titre d'*or potable végétal*, comme une panacée singulière contre la goutte & les catarrhes ; en un mot, pour aider toutes les fonctions du corps en rétablissant le ton des fibres, & en adoucissant l'acrimonie des humeurs.

LENTISQUE DU PÉROU. Voyez MOLLE.

LÉOCROCOTTE, *leocrocotta*. C'est, dit-on, un

animal d'Ethiopie, de la grosseur d'un âne sauvage : il a la croupe du cerf, l'encolure, la queue & le poitrail du lion & la tête comme un taïsson : ses pieds sont fourchus, sa gueule est fendue jusqu'aux oreilles : il a au lieu de dents un os entier qui lui prend toute la mâchoire. *Plin. Liv. VII. Chap. xx & xxx.*

On dit que cet animal est fort léger & surpasse tous les quadrupedes à la course. On dit encore qu'il naît de l'accouplement d'une lionne & d'une crocotte, ou d'une hiene mâle; & que les crocottes sont des méris que font les lionnes étant mâtinées. *Gesner* pense que le léocrocotte est un *tigre*. Voyez ce mot. Nous regardons l'existence de cet animal comme fabuleuse.

LÉOPARD, *leopardus*. Espece d'animal quadrupede de l'ancien continent, que nous décrivons ainsi que l'once, à la suite du mot PANTHERE.

LEPAS. Nom donné par les Grecs à un genre de coquillage univalve, & qu'on a rendu en latin par celui de *patella*, parce que sa coquille ressemble à une petite jatte ou à un petit plat. On le connoît sur les côtes de la Normandie, sous le nom de *berlin* ou *berdin*; en Provence, sous celui d'*arapede*; sur les côtes de Poitou & d'Aunis, sous celui d'*œil de bouc* & de *jambe*. Le lepas rampe sur les rochers. On a calculé sa marche la montre à la main : un de ces animaux a avancé pendant une minute huit pouces de long; & si l'animal ne se reposoit pas si souvent, il pourroit avancer d'un pied. La base qui est à l'ouverture de la coquille, est occupée par un gros muscle qui a presque autant de chair que tout le reste du corps de l'animal; ce muscle n'est point couvert par la coquille. Le lepas s'en sert pour marcher, ou pour se fixer fortement sur la surface d'une pierre; les Pêcheurs ont bien de la peine à l'en détacher, en insinuant la lame d'un couteau entre la pierre & la coquille. L'animal s'en détache à sa volonté pour aller à la pâture; mais il meurt s'il cesse d'être entouré d'eau. On le mange cru ou cuit.

La coquille de cet animal est d'une seule piece, assez dure; sa couleur ordinaire est grisâtre : on en voit cependant de diverses autres couleurs : elle est nacrée en dedans, non contournée, convexe, & de la figure d'un cône tronqué ou d'un entonnoir très-évasé. Cette coquille est ou entière & simple, ou percée en-dessus, ou chambrée, ou à appendice intérieur, ou écailleuse en-dessus. On prétend que le lépas, dont la coquille est perforée en-dessus, déjecte par cet endroit ses excréments.

Parmi ces coquilles conoïdes on distingue encore celles dont le sommet est pointu ou obtus, ou aplati ou recourbé : celles enfin dont la robe est cannelée ou striée, épaisse ou papyracée. Celles que les Conchyliologistes appellent le *lepas bouclier*, imitant l'écaille de tortue, est marbré en-dessus & nacré en-dessous ; le *concho-lepas* ; le *bonnet de dragon* ou *Chinois*, sa tête est saillante, recourbée, & sa base est communément revêtue de drap marin ; l'*œil de bouc* ; la *nacelle* ; le *cabochon* ou *toit Chinois*, écailleux en-dessus & à plusieurs étages ; l'*astrolepas* ou l'*étoile* ; le *lepas des Magellans*, percé en dessus & rayonné de vert, de violet & quelquefois de rose ; le *lepas chambré*, sa tête est saillante, une cloison parallèle à la base occupe près de la moitié du dedans, &c. ces especes suffisent pour donner une idée des caracteres les plus variés de ce genre de coquilles.

On trouve aussi quelques lépas fluviatiles & beaucoup de fossiles. On appelle ceux-ci *lépadites* ou *patellites*.

LEPIDOPTERE. Voyez à l'article INSECTE.

LEPTURE, *leptura*. Insecte coléoptere dont les antennes vont en diminuant de la base à la pointe, & dont l'œil entoure la base. On peut regarder les leptures comme des especes de *cérambix* ou *capricornes* ; elles sont comme eux de l'ordre des coléopteres qui ont quatre articles aux tarses de toutes les

jambes; elles habitent les mêmes lieux, leurs larves & leurs nymphes sont les mêmes, & elles n'en diffèrent que par leur corselet, qui n'est point armé de pointes comme celui des *capricornes*. Voyez ce mot. Une espèce de lepture très-curieuse se trouve à Cayenne; elle est toute noire. Les deux pattes de derrière ont deux fois la longueur du corps; la cuisse est renflée près du genou; l'extrémité de la jambe est garnie, ainsi que le tarse, de houppes de poils. On a trouvé cette lepture sur des roseaux, dans un lieu marécageux.

LERÉ, Espèce de chauve-souris du Brésil, & qui est la même que celle de Cayenne. Voyez CHAUVESOURIS.

LERNE, *lernea*. Espèce de zoophyte ou de ver qui se trouve sur une sorte de brème, & qui se nourrit de son sang. Voyez ZOOPHYTE.

LÉROT, *mus avellanarum major*. Voyez à la suite du mot LOIR.

LETCHI ou LI-CHI. C'est un des plus beaux & des plus délicieux fruits qui croissent à la Chine, & particulièrement dans la province de Canton; il égale le volume d'une grosse noix: son écorce est chagrinée; mince, d'abord verdâtre, ensuite de couleur de ponceau éclatante. Quand le fruit est mûr & récemment cueilli, cette écorce se termine en pointe: elle enveloppe une espèce de pulpe mollette, & un petit noyau très-dur de la figure d'un girofle & de la couleur du jais: il n'y a que le mangoustan & peut-être l'ata qui surpassent ce fruit en bonté: il est d'une nature si chaude, que si l'on n'en use point avec modération, il fait naître des pustules par tout le corps. Les Chinois le font sécher comme nous séchons en Europe les pruneaux, & en mangent toute l'année; ils s'en servent particulièrement dans le thé, auquel il donne un petit goût rude ou aigrelet, qui leur paroît plus agréable que celui du sucre. Voyez ATA.

LETRE. C'est le bois de fer. Voyez ce mot.



LEVESCHE. Voyez LIVÊCHE.

LÉVIATHAN. Animal dont il est parlé dans le *livre de JOB*, chap. 40 & 41. Le docte *Samuel Bochart* qui a lu tout ce que l'Ecriture Sainte dit à ce sujet, prétend dans son *Hierozycon*, page 2, Liv. IV, c. XII, XIII & XVI, que le léviathan est le crocodile; cet animal si difficile à prendre, si indomptable, si farouche & dont la peau est si dure. Pour le prouver il tire ses raisons d'un endroit du *Talmud*, au traité du *Sabbath*, où il est dit que le cabith ou chien marin est la terreur du léviathan : il soutient que ce cabith est l'ichneumon, & que l'animal dont il est la terreur, est le crocodile; parce qu'on a cru que l'ichneumon se jette dans la gueule du crocodile, s'insinue dans son corps, lui ronge les entrailles & lui perce le ventre : d'où il s'ensuit que le crocodile est le léviathan des Hébreux. Voyez CROCODILE & ICHNEUMON.

Mais M. Jault, Professeur en Syriaque, prétend que le léviathan est le dragon-marin; & il s'appuie sur un passage d'ISAÏE, chap. 27, où il est dit : *Le Seigneur visitera avec son épée dure, grande & forte, le léviathan, ce serpent prodigieux, ce serpent tortueux, & il tuera le dragon qui est dans la mer.* Voyez DRAGON MARIN.

Les nouveaux Hébreux donnent encore le nom de *léviathan* aux animaux cétacées, tels que la baleine.

LEVRAUT; est le jeune lievre; sa chair est fort saine. On donne le nom de *lévreteaux* aux petits levrauts qui sont encore nourris par la mère. Voyez l'art. LIEVRE.

LEVRETTE, est la femelle du lévrier; les petits s'appellent *levrons*. Voyez ci dessous LÉVRIER.

LÉVRIER. C'est une des especes de chien nommé ainsi, de l'usage où l'on est de s'en servir particulièrement à la chasse du lievre. Le lévrier est haut monté sur ses jambes, il a la tête longue & menue, le corps fort délié. On distingue quatre sortes de lévriers :

1°. celui dont les Ecoſſois, les Irlandois, les Scythes, les Tartares & autres Peuples du Nord ſont fort curieux, s'emploie à courir le loup, le ſanglier & autres grandes bêtes, comme le taureau ſauvage & le buſſle: on l'appelle *lévrier d'attache*. Dans la Scythie il y en a d'aſſez leſtes pour attraper les tigres & les lions: les gens du pays ſe ſervent des plus forts pour garder le bétail, qui n'eſt jamais enfermé.

2°. Le *lévrier de plaine*; c'eſt le plus agile de tous les animaux; les meilleurs ſont en Champagne, en Picardie & en Thrace, à cauſe des grandes plaines de ces trois Provinces, ce qui oblige à les choiſir de grande race, de grande haleine, & d'une extrême véreſſe. Les Portugais choiſiſſent parmi ceux-ci les mieux rablés, gigorés & courts, pour bien courir le lievre ſur les côteaux & les montagnes.

3°. Le *lévrier franc* & le *lévrier métis*: ils ſe trouvent en Eſpagne & en Portugal: on les croit mêlés de quelque race de chiens coureurs, ou de ceux qui rient naturellement. Ces fortes de chiens, qui ne deviennent jamais gras ni gros, conviennent en ce pays-là, qui eſt inculte & rempli de brouſſailles; ce qui fait qu'ils ne vont qu'en bondiſſant après le gibier, qui y eſt fort commun: ils ont l'art de l'inveſtir, de manière qu'ils ne manquent pas de le prendre & de le rapporter: on les appelle ordinairement *charnaigres*. Les métis de cette race ont la queue velue & les oreilles pendantes.

4°. Le petit *lévrier d'Angleterre*: on choiſit les plus hauts pour courir le lapin dans une garenne ou dans quelque lieu clos: on les y tient en leſſe proche des épinieres faites exprès, & qui ſont éloignées des trous où les lapins ſe retirent. Si on veut faire courir le petit lévrier, on bat les épinieres, d'où il ſort un lapin, qui voulant regagner ſon trou ſe trouve barré, & ſouvent pris par le lévrier.

Les lévriers qui ont le palais imprimé de grandes ondes noires, ſont les plus vigoureux; on choiſit ceux

qui sont tisonnés, à gueule noire, & qui ont le corps marqueté de très-grandes taches, le pied sec, une encolure longue, la tête petite & longue, le poil longuet, & plus de chair à la partie postérieure qu'à l'antérieure. *Voyez l'article CHIEN.*

LÉZARD, *lacertus*. Sous ce nom générique l'on comprend toutes les espèces d'animaux vulgairement réputés amphibies, qui ont une ressemblance commune avec le crocodile, tels que l'alligator, le corydyle, le caméléon, la salamandre, le lézard ou dragon volant, le seps le scinc, &c. On distingue les lézards selon la figure de leur tête, de leur queue & par la structure de leurs pieds, ainsi qu'on le peut voir dans la comparaison des lézards vulgaires avec les salamandres. Les uns ont le dos uni, d'autres l'ont dentelé comme un peigne. Il y en a de terrestres, & d'autres qui sont aquatiques, c'est-à-dire, qui ne vivent pas indifféremment sur la terre ou dans l'eau. Tous ont les pieds digités, & leurs femelles conservent dans leur ventre les œufs qu'elles ont conçus. Nous ne ferons que donner ici la liste des lézards les plus connus, nous étant réservé d'en parler à l'article particulier de chacun d'eux.

Le très-grand lézard d'Amérique, nommé des Latins *caudiverbera*, parce qu'il remue continuellement la queue, est couvert d'écailles minces, &c. c'est une espèce de *lézard fouetteur*. *Voyez CORDYLE.* Il y a un autre grand lézard d'Amérique que les François appellent *sauvegarde*. *Voyez ce mot.*

Dans cette même division de lézards à écailles minces, les Auteurs placent le *tilcuetz-pallin* de la Nouvelle Espagne, le *tecuixim*, le *lézard argus*, le *lézard tigré* d'Amérique, & celui de Ceylan, dont la queue est fourchue, *voyez ASCALABOS*; le *lézard étoilé* de la Mauritanie, le *lézard vert & bleu* de l'île de Saint-Eustache, l'*ameira* de Surinam, le *tamapara* des Amazones, le *lézard roux* de Rio de Janeiro, le *taraguira* & le *tecunhana* de Bayak au Brésil, le *lézard bleu* de

Guinée, le lézard noirâtre d'Amboine, le *tamacot* de la Nouvelle Espagne. Les autres lézards les plus connus, sont les *quelzpalés* ou *quet-pateo* du Brésil, dont la queue est par anneaux & épineuse; le *cutey* du Mexique; le *taragüicoaicuraba* du Brésil, dont la queue est couverte de fines écailles carrées; le *talaiec* de Virginie; le *tupinambis* d'Amérique; voyez SAUVÉGARDE & TEJUGUACU; le *léguana* d'Amérique; le *sola-ager* de Ceylan; le *galeotes* d'Arabie; le *dragon ophiomachus* du Brésil, qui a une huppe crêtée; le *recoixin* du Mexique; le *jenembi* des Indes; l'*heñaca* ou *soleil* d'Amérique.

Les lézards qui ressemblent aux salamandres par la figure de leur tête, & par leur langue épaisse & charnue, ont le tronc du corps, ainsi que la queue & les pieds comme les lézards vulgaires: ils sont ovipares; c'est-à-dire, qu'ils déposent de vrais œufs; tels sont; l'*ameira* de la Nouvelle Espagne, la *salamandre caiméleon* d'Amboine, le *tapayakin* du Cap de Bonne-Espérance.

Description des Lézards vulgaires.

Le LÉZARD GRIS, ORDINAIRE OU COMMUN, *lân* & *ertus terrestris*, a communément cinq à six pouces de long, & un demi-pouce de large; sa tête est triangulaire, aplatie, couverte d'amples écailles: il a le museau moufle & ovale; les yeux vifs, recouverts de leurs paupières: les oreilles situées au derrière de la tête, rondes & bien ouvertes; la gueule grande, formée de deux mâchoires armées de dents fines, un peu arquées: quatre pattes qui représentent des mains à cinq doigts, munis de petits ongles crochus: tout le dessus du corps est d'un gris cendré, agréablement varié sur les côtés, revêtu d'une peau ornée de belles écailles: le dessous de la gorge est fait en manière de coqueluchon, d'une couleur dorée, luisante; le ventre est d'un vert bleuâtre & garni d'écailles car-

tées, plus grandes que celles qui couvrent le dessus du corps : l'anus est assez grand, & situé un peu au-dessous des pieds de derrière; la queue est ronde, de la longueur du corps, & se termine en pointe : la langue est rougeâtre, assez longue & plate, fendue en deux par le bout.

Redi dit que tout lézard mâle a le membre génital double comme les serpens, quelquefois même fourchu. Il y en a qui ont double & triple queue; quelques Indiens regardent la rencontre de tels lézards comme un signe certain d'une fortune prochaine.

La cause de la bifurcation de la queue du lézard paroît avoir une sorte d'analogie avec la vertu reproductive du polype; cependant cette bifurcation peut être due à des pierres, qui en tombant sur la queue de ces animaux, la coupent en deux ou en trois : la queue vertébrée est la véritable & ancienne queue, celle qui n'a point de vertèbres osseuses ni cartilagineuses, mais une espèce de tendon, est la nouvelle queue, qui est beaucoup plus molle & moins fragile.

On a éprouvé que cet animal ne mange que peu ou point durant l'hiver, & qu'il peut vivre huit mois sans prendre de nourriture, ce qui lui est commun avec la vipère, qui vit ainsi jusqu'à dix mois, & avec la tortue qu'on a vu vivre jusqu'à dix-huit mois. Le caméléon & le limacon vivent aussi très-long-temps sans prendre de nourriture.

Le lézard est un animal commun & utile dans les pays chauds, où il détruit un très-grand nombre de mouches & d'autres insectes incommodes qui se multiplieroient excessivement. Cet animal dépose ses œufs dans les vieilles masures, où il se retire lui-même pendant l'hiver, & la chaleur de l'air suffit seule pour les faire éclore.

M. Needham, dans ses *nouvelles observations microscopiques*, a fait un chapitre exprès sur la langue du lézard, dont nous croyons utile de rapporter l'extrait. La langue de cet animal est fourchue, il la lance avec

vîteſſe : vue au microſcope, elle paroît dentelée comme une ſcie : cela lui ſert pour mieux tenir ſa proie, qui étant ailée lui échapperoit facilement. On en a donné une figure qui a été tirée d'après une langue qu'on avoit preſſée & ſéchée entre deux glaces, pour la rendre plus transparente, & pour obliger les dents à ſe montrer; car on ne les voit point quand l'animal eſt mort, elles reſtent appliquées contre les bords de ſa langue, & il y a apparence qu'il peut les faire ſortir & rentrer à volonté.

Les lézards gris changent de peau deux fois l'année: ſavoir au printemps & en automne, à la maniere des ſerpens : ils aiment beaucoup à ſe chauffer aux rayons du ſoleil; c'eſt peut-être la raiſon pourquoi ils ſont plus communs dans les pays chauds que dans les pays froids. L'hiver ils ſont comme engourdis : au commencement du printemps ils ſe réveillent, c'eſt déjà la ſaiſon de leurs amours, ils ſ'accouplent au commencement d'Avril; dans l'accouplement ils ſ'entortillent l'un à l'autre de maniere à ne repréſenter qu'un ſeul corps à deux têtes, comme ſont en pareille occaſion les ſerpens; enſuite ils vont pondre leurs œufs dans la terre au pied des murs expoſés au midi, & où la chaleur de la nature ſuffit, comme nous l'avons déjà dit, pour les faire éclore au bout d'un certain temps. Ils ſe nourrissent de mouches, de fourmis, de grillons, de ſauterelles, & ſur-tout de vers de terre. Plus il fait chaud, plus ils ſont alertes; ils courent très-rapidement, & ſemblent aimer la préſence de l'homme : de là vient que les Anciens avoient nommé les lézards *l'ami de l'homme* & *l'ennemi du ſerpent*. Ces lézards ſucent avidement la ſalive des enfans, & deviennent quelquefois familiers : on peut les manier impunément & ſans aucun riſque.

Le LÉZARD VERT, *lacertus viridis*, eſt ſemblable au lézard gris, mais deux ou trois fois plus grand & même davantage; tout le deſſus de ſon corps eſt d'un vert luſant, agréable à la vue : il habite ordinairement

ment dans les broussailles, les buissons & les bruyettes; souvent il fait peur aux passans par le bruit qu'il excite en courant rapidement à travers les feuilles seches, puis il s'arrête tout-à-coup, & paroît regarder l'homme avec complaisance : les plus gros se trouvent dans les pays chauds. Le lézard vert est extrêmement colere, & quand il peut saisir un chien par le nez, il se laisse entraîner jusqu'à ce que le chien l'ait tué; mais on n'a pas de preuve certaine que sa morsure ait jamais causé d'accident fâcheux. Les chasseurs disent que dans la saison des nids des oiseaux, il gobe leurs œufs aussi fréquemment pour le moins que le coucou, & c'est pour cette raison principalement qu'il grimpe aux arbres. Si on lui coupe la queue, elle lui repousse. M. Perrault ayant arraché à un petit crocodile des dents qui branloient, a trouvé dans les alvéoles d'autres dents très petites, mais très-bien formées, qui devoient succéder & croître à la place des premières : c'est ce qui a fait croire à cet Observateur, qu'il en est de même de la queue du lézard, & que la nature lui en a donné en réserve des germes qui se développent, lorsque la première queue lui a été enlevée.

Le célèbre M. *Duverney* a fait voir que la peau qui couvre la partie interne de la cuisse du lézard vert, est percée de dix à douze trous qui répondent à autant de glandes.

Le lézard se bat quelquefois contre les serpens dont il devient communément la proie. Les Africains mangent volontiers ces lézards verts. Les Kamtschadales regardent cet animal comme un espion des puissances infernales; aussi quand ils en trouvent ils ont soin de les couper par petits morceaux. Si le lézard échappe, ils en sont au désespoir, & craignent à toute heure de mourir; cela arrive quelquefois par un excès de leur découragement, ce qui augmente la superstition des autres.

En Médecine on regarde les lézards comme fortifiants & résolutifs : on en prépare une huile par infusion

ou par onction, qui est bonne pour les taches de la peau, & pour faire croître les cheveux. M. Bourgeois dit qu'on fait aussi usage de la poudre de lézards pour faire tomber les dents cariées & gâtées : on met un peu de cette poudre dans le creux de la dent, mais il faut prendre garde qu'elle ne touche pas aux dents saines.

LÉZARD D'AMBOINE. Animal très-peu connu en France, & dont le Docteur *Schlosser* nous a donné la description. *Valentin* qui a voyagé dans l'île d'Amboine, appelle ce lézard *lézard crêté*, *lézard aquatique*, & les Insulaires lui donnent le nom de *soa-ager*. Ce lézard habite les environs des fleuves, des eaux douces, & quoi qu'il monte quelquefois sur les lieux escarpés, rarement grimpe-t-il sur les lieux élevés. Il dépose aussi ses œufs aux environs des rivières, il choisit sur-tout les îles & les bancs de sable qui se rencontrent ordinairement aux embouchures des fleuves rapides. Il grimpe communément sur les arbres ou arbrisseaux qui se trouvent sur les rives de ces fleuves; mais dès qu'il apperçoit des hommes ou des chiens, il saute bien vite dans l'eau & s'y cache sous les rochers : il est facile pour lors de l'y prendre, pourvu qu'on approche la main hardiment, car ce lézard est aussi timide que stupide : il ne mord pas même celui qui l'empoigne. Ce lézard est différent du *léguana*. Voyez ce mot.

Le lézard d'Amboine décrit par M. *Schlosser* a trente-trois pouces de longueur depuis sa bouche jusqu'à l'extrémité de la queue. La tête & le collier sont de couleur verdâtres avec des stries blanches : son dos & sa queue sont fauves; sa crête, qui regne sur toute la queue, est d'une couleur perle-fauve, son ventre est gris, & sa peau est ornée par intervalles de grandes & petites taches blanches : on remarque aussi ces mêmes taches dans les pieds.

La partie supérieure de la tête est chargée de tubercules, & couverte de petites écailles rondes. La mâchoire supérieure se termine en pointe quadrangulaire, & l'inférieure est très-obtuse. Les narines sont émi-

mentes, les yeux assez grands : les oreilles extérieures sont formées par la membrane nue du tympan fortement étendue, & d'une forme oblongue. Sa langue est fort épaisse & charnue, les dents des deux mâchoires sont plates, pointues, & en se rencontrant elles se placent les unes entre les autres ; il n'y a que les dents placées à l'extrémité de la mâchoire, tant supérieure qu'inférieure, qui soient courtes, rondes & penchées en devant. Chaque ongle des cinq doigts a trois lignes de longueur ou environ. La crête ou aigrette, autrement l'aile de la queue, commence dans la région de l'anus. Cette aile ou crête offre dix-sept rayons très-visibles, d'une substance cartilagineuse ou osseuse, cependant flexibles. Tout le bord supérieur de cette crête est garni de cent vingt petites dents aiguës, penchées souvent en arrière, & semblables à de petites dents de scie. La suture dorsale a aussi de semblables petites dents, mais plus grandes les unes que les autres, & au nombre de quatre-vingt-dix. La queue est ronde, courbée en manière de tuile creuse & plus longue que le corps & la tête de l'animal. La crête du mâle est plus grande & plus élevée que celle de la femelle : les couleurs de la peau du mâle sont aussi plus belles.

La chair du lézard d'Amboine est blanche, douce ; d'une odeur pénétrante, à peu près semblable à la chair de la chèvre, & par conséquent meilleure à manger que celle du lézard appelé *iguane*. Les œufs du lézard d'Amboine étant encore dans l'ovaire sont jaunes, étant sortis ils deviennent blancs & oblongs. L'animal se nourrit de semences & baies d'arbrisseaux aquatiques, & de petits vers. Le Docteur *Schlosser* caractérise bien ce lézard par cette phrase latine : *Lacerta caudata, tereti longa, pinna caudali radiata, futura dorsali dentata.*

LÉZARD D'EAU. Il n'est pas rare de rencontrer dans les bassins & les fossés des lézards verts & gris dont nous venons de parler. M. Long a observé que

les lézards de terre sont moins dangereux que ceux qui naissent dans l'eau, de même que les crapauds qui ne sont pas venimeux dans le froid, le deviennent dans la chaleur : de là vient qu'ils sont si nuisibles en Italie.

On donne aussi le nom de *lézard d'eau* à un poisson que l'on trouve dans les mers des Indes, & qui est assez semblable aux poissons allongés, tels que les merlans & les harangs. Sa tête ressemble à celle d'une sauterelle; les yeux sont placés au-dessus, ce qui lui donne une extrême facilité d'appercevoir ce qu'il veut prendre ou éviter. Il a précisément au-dessous des ouies, une partie charnue qu'il pose sur le sable, & sur laquelle il se balance & se tourne comme sur un pivot, prenant toute l'attitude d'un lézard qui guette sa proie, ce qui lui a fait donner le nom de *lézard d'eau*. Dès qu'il apperçoit ce qu'il guette on qu'on s'approche de lui, il s'élance & saute par bonds avec une très-grande vivacité. Il a sur le dos une espèce de nageoire garnie d'épines, qu'il plie ou redresse à volonté, comme la perche, & qui lui sert de défense.

L'aliment le plus ordinaire du lézard d'eau poisson, est une espèce de crabe. Celui-ci est armé d'un seul côté d'une pince, presque aussi grosse que son corps : dès qu'il voit son ennemi, il lui présente cette pince, dont la vue seule apparemment le tient en respect ou dans l'inaction; car le crabe continue de manger comme s'il n'avoit rien à craindre : mais comme il faut pour entrer dans son trou, qu'il replie cette pince le long de son corps, c'est ce moment que le poisson rusé saisit pour se jeter dessus, l'enlever & le manger. *Voyez l'Histoire de l'Académie année, 1751.*

LÉZARD ÉCAILLEUX ou DIABLE DE JAVA, *Iacertus squammosus Indicus*, nom sous lequel les François établis aux Indes Orientales, désignent une espèce d'animal qui n'est point réellement du genre, ni même de la classe des lézards. Il y en a même deux espèces qui toutes les deux sont des quadrupèdes vivipares, & non des ovipares, comme le sont les lézards.

Ces animaux sont nommés par les Indiens de l'Asie méridionale, l'un *pangolin*, & l'autre *phatagin*. Voyez leur description, leur histoire, leurs mœurs sous ces mots PANGOLIN & PHATAGIN.

LÉZARD FOUETTEUR. Voyez CORDYLE.

LÉZARD GOETREUX. Voyez GOITREUX.

LÉZARD DE MER. Voyez DRACONCULE.

LÉZARD GRIS. Voyez à la suite de l'article LÉZARD.

LÉZARD VERT. Voyez à la suite de l'article LÉZARD.

LÉZART VOLANT. On le nomme aussi *dragon ailé*. On en trouve en Amérique dans une des îles du Canada, & en Afrique. Il a sous le cou une très-petite poche : ses ailes sont des membranes marbrées de taches brunes, noires & blanches, quelquefois grises, & ne s'étendent qu'à la volonté de l'animal. Ces animaux s'élancent & volent d'arbre en arbre pour attraper des mouches, des papillons & autres insectes dont ils font leur nourriture, & l'on prétend qu'ils font leurs nids & pondent comme les oiseaux, dans des creux d'arbres : leurs œufs sont bleus, mouchetés de rouge & de la grosseur d'un pois. On voit cette espèce de petit lézard dans le cabinet de Chantilly.

LHAMA ou LNAMA. Les Indiens du Chili donnent ce nom aux prétendus *petits chameaux Péruviens* : voyez à l'article PACO.

LIAS On donne ce nom à une pierre calcaire blanche, compacte, qui sonne sous le marteau quand on la travaille, & qui est assez dure pour recevoir un poli mat & une belle sculpture. On en distingue de plusieurs sortes : il y a le liais rose qui est le plus beau & d'un grain fin ; le franc liais & le liais feraut qui se calcinent difficilement au feu & qui servent par cette raison à faire des chambranles & des jambages de cheminée, des appuis, des balustres : toutes ces pierres se trouvent aux environs de Paris, & portent depuis six pouces jusqu'à huit & dix de hauteur ou plutôt d'épais-

feur de banc ; mais on peut les scier en lames assez minces. On en fait des pavés d'anti-chambre.

LIANE. C'est un genre de plantes très-singulières, qui croissent très-prompement en Amérique, & principalement aux Antilles (il s'en trouve aussi en Afrique) où l'on s'en sert au lieu de cordes : ces plantes y sont fort communes : on y distingue sur-tout, 1°. la liane à ail, ainsi appelée, parce qu'étant fraîchement coupée elle répand une odeur forte & désagréable, comme celle de l'ail ; 2°. la liane blanche ; 3°. la liane crape ; 4°. la liane franche ; 5°. la liane à panier ; 6°. la liane punaise ; 7°. la liane carrée ; 8°. la liane rouge ou liane à eau ; 9°. la liane seguine ; 10°. la liane coyenne ; 11°. la liane à glacer ou liane à serpent. Chevalier, pag. 198 à 200, fait mention des lianes à caconne, à chique, à bouton, à bœufs, à tonnelle.

Les lianes montent en serpentant, comme le lierre, autour des arbres qu'elles rencontrent, & après être parvenues jusqu'aux branches les plus hautes, elles jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine & s'élèvent de nouveau, montant & descendant alternativement. D'autres filamens portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, s'attachent souvent aux arbres voisins, & forment ou une forêt impénétrable, ou une confusion de cordages pendans en tous sens, qui offrent aux yeux le même aspect que les manœuvres d'un vaisseau. Il n'y a presque aucune de ces lianes à laquelle on n'attribue quelque propriété particulière, dont quelques-unes sont bien confirmées : telles sont celles de l'*ipecacuanha*.

Il y a des lianes aussi grosses que le bras, quelques-unes étouffent l'arbre qu'elles embrassent, à force de le serrer. Il arrive quelquefois que l'arbre sèche sur pied, se pourrit & se détruit entièrement, & qu'il ne reste que les spires de la liane, qui forment une espèce de colonne torse isolée & à jour, que l'art auroit bien de la peine à imiter. Les Sauvages qui habitent le long de la

La rivière des Amazones, trempent leurs fleches pour les empoisonner dans des sucS extraits de diverses plantes, & particulièrement de certaines lianes venimeuses. Ces fleches empoisonnées par le suc de ces lianes, ont la singuliere propriété de conserver leur effet au bout d'un an. L'activité de ce poison est telle que des animaux qui avoient résisté aux poisons les plus redoutables, tels que l'arsenic, le sublimé corrosif pris intérieurement, ont succombé presque en un clin d'œil, sous une ou deux piqûres légères de ces fleches empoisonnées. Les Caraïbes se servent du suc de roulola contre les blessures de ces armes mortelles. Voyez TOULOLA, & consultez le Voyage de M. de la Condamine.

Dans la Guiane, on se sert de la *liane blanche* pour les mêmes usages que les *lianes franches* & *punaïses*, excepté que les Tonneliers ne s'en servent pas pour attacher leurs cercles : on en fait d'assez bons paniers, ainsi qu'avec la *liane à panier*, dont le nom désigne l'emploi qu'on en fait particulièrement : celle-ci ressemble à la *liane blanche* par la couleur ; mais elle en diffère par les nœuds. La *liane crape* n'est pas plus grosse qu'une ficelle : on l'appelle aussi *liane à cordes*. Elle sert aux besoins, ainsi que la *liane seguine*, à amarrer des barrières, à coudre les panneaux faits de feuil-les de baroulou ou balisier, & à faire des instrumens de pêche. La *liane franche* est la meilleure du pays, elle dure plus que le clou qui l'attache, mais elle n'est pas commune dans les lieux habités : on la vend vingt sous le paquet de deux cents brins marchands, c'est-à-dire, sans nœuds & de deux brasses de longueur. On la trempe pour l'employer, elle se fend aisément : on en garnit les bouteilles qu'on appelle *dames-jeannes* ; les Tonneliers s'en servent pour attacher leurs cercles. La *liane punaïse* est fort rampante, son brin est de quarante pieds sans nœuds, elle sert aux mêmes usages que la précédente. La *liane carrée* a les mêmes usages que la *liane rouge*, & se prépare

de même; mais elle n'a pas la même propriété de fontainer de l'eau à ceux qui auroient soif. La *liane rouge* ou *liane à eau*, étant tordue, sert à faire des barrières, des amarrages, des palissades; elle est fort commune & croît fort vite; mais elle ne dure guere qu'un an, étant employée & exposée à l'air: il y en a d'autres plus grosses que le poignet. Etant coupée, elle rend une eau claire & pure, dont les voyageurs & les chasseurs altérés font un grand usage; mais il faut observer après l'avoir coupée par le bas, d'en couper promptement la longueur de trois à quatre pieds dans le haut pour obliger l'eau à descendre, sans quoi l'eau, au lieu de s'écouler, remonte dans l'instant vers le haut de la tige. La *liane seguine* est très-bonne en tisane; elle a d'ailleurs les mêmes usages que la *liane crape*. Enfin la *liane tocoyenne* sert à faire des paniers propres au ménage; son écorce qui est double, la rend plus difficile à gratter & à préparer: elle naît abondamment dans le pays habité par la Nation appelée *Tocoyenne*. A l'égard de la *liane à glacer*, voyez CAA-PEBA. La *liane à batatte* est la tige de la batatte même. Voyez BATATTE. La *liane timbo* est naturelle au Brésil. Voyez TIMBO.

LIBER. Voyez aux articles ARBRE & ÉCORCE.

LICHE. Voyez à l'article GLAUCUS. C'est la *perle* lamide des Languedociens.

LICHEN. Nom donné à une famille de plantes, que l'on dit être du genre des *champignons*: voyez ce mot. Les *mousses terrestres* sont aussi des espèces de lichens, ainsi que la *pulmonaire de chêne* & l'*hépatique commune*: voyez ces mots. Le peuple se sert quelquefois de toutes sortes de mousses ou de lichens pour teindre, sans considérer s'ils sont tous propres à cette opération & à donner une même couleur. Les lichens les plus connus des Teinturiers sont l'*orseille* & la *perelle*: voyez ces mots. Le *lichen de genévrier* est fort usité en Suede pour donner aux habits une couleur jaune. M. *Westbeck* a fait encore mention

dans les *Mémoires de l'Académie de Suede*, de la couleur violette & d'un beau rouge constant que l'on peut obtenir du *lichen foliaceus umbilicatus subtus lacunofus*, LINN. Ce lichen paroît au coup d'œil comme s'il avoit été brûlé; il est aussi mince que du papier, se réduit en poudte pour peu qu'on le touche quand il est sec. Il n'est attaché à la pierre que par une seule petite racine qui se trouve au milieu du lichen, il est rempli de tubercules qui sont creux par dessous. On recueille ce lichen comme les autres, par un temps humide, afin qu'il se détache plus facilement de la pierre. A ce défaut on arrose la pierre avec de l'eau : ensuite on le lave, on le fait sécher, & on en tire la couleur par le moyen de l'urine, comme on fait pour l'orseille.

LICHEN DE GRECE. Il sert à teindre en rouge; c'est le *lichen græcus polypoïdes, tinctorius* de Tournefort. Voyez à l'article ORSEILLE.

LICHENÉE DU CHÊNE. Nom que l'on donne à une très-belle chenille qui se trouve sur une espece de lichen gris-blanc dont elle a les couleurs, & le long duquel elle rampe sur le tronc du chêne auquel elle s'attache vers la fin de Mai. Cette chenille courbe & plie avec art trois feuilles de chêne, elle en fait une boule, qu'elle enduit intérieurement d'une matiere visqueuse, d'une espece de soie, & cette bourre devient le sur-tout de sa coque. Cette chenille devenue chrysalide, produit au commencement de Juillet un beau papillon dont les ailes bordées en point de Hongrie sont parmi les jeux de la Nature un vrai chef-d'œuvre, qui arrête les yeux du spectateur.

LICHI. Voyez LETCHI.

LICOCHÉ. Voyez à l'article LIMACE.

LICORNE. Nom donné à un buccin des parages Magellaniques, qui est armé en dedans vers l'extrémité inférieure de la levre d'une dent saillante. La robe de ce buccin nouvellement connu, est de cou-

leur marron , & est ornée de stries transversales un peu tuiées.

LICORNE DE MER , est une espee de baleine des mers du Groënland , dont nous avons parlé sous le nom de *narwhal* , à l'article de la BALEINE. On appelle du nom seul de *licorne* l'espee de dent ou défense de ce cétacée : on la voit aussi communément dans les Cabinets des Naturalistes , qu'on la fait passer pour rare & précieuse dans le Trésor de S. Denis en France. Le vulgaire l'appelle *corne* ou *dent marine* , en latin *ceratodon* : c'est une défense qui n'est pas située obliquement , ni perpendiculairement , mais sur le même plan du corps de l'animal , ainsi que le dit M. Briffon dans son *Regne animal* , pag. 367. Cet Auteur qui appelle aussi cette partie de la licorne *dent* , dit que le *narwhal* a à la mâchoire supérieure deux dents (il faut cependant observer qu'il n'en a communément qu'une ,) longues de six à sept pieds , droites , tortillées en spirale , qui percent la levre supérieure & se dirigent en avant. Nous avons vu des cannes faites de cette sorte d'ivoire & qui étoient de la plus grande beauté. Voyez YVOIRE DU NARWHAL.

Des Lithologistes appellent *licorne fossile* , *monoceros* , des portions osseuses fossiles de grands animaux , & qu'on trouve , ou endureies ou altérées , à différentes profondeurs de la terre. Les Allemands en emploient beaucoup en Médecine , sous le nom d'*unicorne fossile* ou d'*ivoire fossile* , *unicornu fossile*. Voy. YVOIRE FOSSILE.

LIEGE , *faber*. C'est un arbre de moyenne hauteur , qui croît en Italie , en Provence , en Gascogne , vers les Pyrénées , en Roussillon , en Espagne & dans les autres lieux méridionaux. Cet arbre , qui ressemble beaucoup au chêne vert , a une racine grosse , longue & dure : elle pousse un gros tronc qui jette beaucoup de rameaux , & son écorce est épaisse , fort légère , très-spongieuse , de couleur grisâtre , tirant sur le jaune : elle se fend d'elle-même & se sépare de l'inté-

bre, si l'on n'a pas soin de l'en détacher, parce que elle est poussée & chassée par l'accroissement circulaire de l'arbre, c'est-à-dire par une autre écorce qui se forme dessous, & qui est si rouge qu'on la voit de fort loin. Ses feuilles ressemblent aussi à celles du chêne vert, mais elles sont plus grandes, plus molles & plus vertes en dessus; ses chatons & ses glands sont pareillement semblables à ceux du chêne vert; mais son gland est plus long, plus obtus, & d'un goût plus désagréable que celui de l'yeuse. L'arbre du liege ne se plaît guere que dans les terres sablonneuses, les lieux incultes & les pays de landes.

Quand les habitans des lieux où croît le liege, veulent faire la premiere récolte de son écorce, ils attendent pour cela un temps chaud & serein (& que l'arbre ait douze à quinze ans;) car s'il arrivoit une pluie immédiatement après la récolte, c'est-à-dire quand il n'y a plus que la jeune écorce, elle se gâteroit bientôt, & l'arbre seroit en danger de périr. Le temps étant favorable, ils incisent le tronc de l'arbre tout de son long pour tirer l'écorce plus commodément : on n'écorce de nouveau l'arbre que six à huit ans après la premiere opération, & ainsi de suite pendant plus de cent cinquante ans, sans qu'il paroisse que ce retranchement leur fasse tort. L'écorce des vieux arbres est la meilleure, & ce n'est guere qu'à la troisieme levée qu'elle commence d'être d'assez bonne qualité. On a soin de tremper aussi-tôt dans l'eau l'écorce tirée de l'arbre pour l'amollir, on la met ensuite sur des charbons embrasés, puis on la charge de pierres afin de la redresser & de la rendre plate; après cela on la nettoie, mais elle reste toujours noirâtre en sa superficie. Tel est le liege qu'on transporte en ballots dans toutes les parties du monde, dont on se sert pour faire des bouchons de bouteilles, & qui s'emploie dans la marine à différens usages : nommément pour soutenir sur l'eau les filets des Pêcheurs : on en couvre les maisons en certains cantons d'Espagne & de

la Suede; on choisit pour cela le liege en belles tables, uni, peu noueux, n'étant point crevaillé, d'une épaisseur moyenne, léger, mais le moins poreux, & qui se coupe net facilement. Les Cordonniers l'emploient aussi dans les chaussures des Danseurs pour les rendre plus élastiques, & pour garantir les pieds de l'humidité pendant l'hiver.

M. l'Abbé de la Chapelle, Physicien très-connu, s'est occupé de l'invention d'un moyen qui pût mettre les Marins en état de se sauver, lorsque par des malheurs trop communs sur la mer, ils sont obligés d'abandonner leur vaisseau, & de se livrer aux flots pour essayer de gagner la terre à la nage. Ce Savant pour y réussir, a fait faire un habit à nager qu'il appelle *scaphandre*. C'est une sorte de casaque formée par des pieces de liege taillées en carrés plats, cousues entre deux toiles, & qui s'appliquent parfaitement sur le dos & sur la poitrine, il est maintenu au pourtour du corps du nageur par le moyen de courroies qu'on fait passer entre les cuisses & sur les épaules. Il faut y employer environ dix livres de liege, pour que le corps du nageur se trouve en équilibre avec un pareil volume d'eau. Nous avons vu plusieurs fois M. l'Abbé de la Chapelle en faire essai publiquement dans la Seine: c'étoit pendant la saison des bains. Au moyen de cet habit il s'est abandonné sans crainte au plus fort de la riviere, où il se tenoit debout, la tête hors de l'eau, & si fort à son aise, qu'il a pu faire usage d'une bouteille & d'un verre qu'il renoit dans ses mains: nous lui avons vu tirer un coup de pistoler, & figurer à la surface de l'eau divers autres exercices qu'il continue de faire depuis plusieurs années dans la belle saison & avec succès. Cet Auteur doit publier incessamment un Ouvrage sur la méthode ou l'usage du scaphandre que quelques-uns appellent *scamandre*.

L'écorce de liege est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies & le cours de ventre, soit qu'on la prenne à la dose d'un demi-gros en substance, ou

d'un gros réduit en poudre , soit qu'on la prenne en décoction depuis une demi-once jusqu'à une once dans une pinte d'eau. Le liege brûlé & réduit en cendre impalpable, puis incorporé dans de l'huile d'œufs, est un bon remède pour adoucir & réduire les hémorrhoides.

Ce que les ouvriers appellent *noir d'Espagne*, n'est que l'écorce du liege, que les Espagnols calcinent dans des pots couverts, pour la réduire en une cendre noire, extrêmement légère.

LIEGE FOSSILE ou LIEGE DE MONTAGNE, *uber montanum*, est une espèce d'asbeste en tables plus ou moins épaisses & extérieurement semblables à du liege : on en trouve dans les Pyrénées, du côté de Campan, & en Languedoc vers le pays d'Alais, &c. Le liege fossile est très-léger ; il est composé de fibres assez flexibles, d'un tissu lâche, & qui se croisent irrégulièrement. Les morceaux de cette espèce d'asbeste sont poreux, comme fongueux, jaunes, brunâtres en dehors, blanchâtres en dedans, & contiennent des matières hétérogènes qui les font entrer en une sorte de vitrification au feu. Le liege fossile des îles de Danemark en Uplande est coloré & confondu avec un spath. aluminé & cristallisé. Voyez à l'article ASBESTE.

LIERRE, *hedera*. On donne le nom de *lierre* à deux plantes différentes, qui sont le *lierre en arbre* & le *lierre terrestre*. Ces deux sortes de végétaux ne sont effectivement ni de même genre, ni de même classe.

LE LIERRE TERRESTRE, TERRETE, HERBE DE S. JEAN, RONDETTE, *hedera terrestris*. Cette plante qui est de la classe des labiées est le *glechoma hederacea* de M. Linnaeus, & le *chamæclema* de M. Haller. Ce lierre croît dans les lieux humides ; il pousse des tiges quadrangulaires, rampantes, sur lesquelles naissent des feuilles opposées deux à deux, arrondies & crénelées. Ses fleurs sont disposées par anneau à chaque aisselle des feuilles ; elles sont bleues & d'une seule

pièce en gueule ; les sommets de chaque paire d'étamine sont pliés de manière qu'en se touchant ils forment une croix ; aux fleurs succèdent quatre graines oblongues , arrondies & lisses , contenues dans une calice. Toute la plante a l'odeur forte & la saveur amère. Elle est toute d'usage ; cette plante est un des meilleurs vulnéraires. Sa décoction mêlée avec des yeux d'écrevisse , est très-propre pour les chûtes , surtout pour résoudre le sang grumelé , & guérir la difficulté de respirer qui en est la suite. Cette décoction prise en lavement est très-propre pour appaiser les douleurs de la colique & pour guérir la dysenterie. Le lierre terrestre est encore un remède excellent contre l'asthme pituiteux ; il fond les glaires engorgées dans les glandes bronchiales , il facilite l'expectoration ; on s'en sert aussi très-fréquemment dans la phthisie , pour couper le lait dont on fait usage. C'est un très-bon diurétique qui fond & dégage les glaires des reins & de la vessie. On prétend que le suc de cette plante aspiré par les narines , non seulement adoucit , mais guérit même entièrement le mal de tête le plus violent. On prépare chez les Apothicaires une eau distillée , une conserve , un extrait , un sirop des fleurs & des feuilles de cette plante. On assure que le lierre terrestre effrite les prairies où il se trouve.

LE LIERRE EN ARBRE, *hedera arborea*. Cette plante si célébrée par les Poètes , prend différentes formes , selon le lieu où elle croît , & selon son âge ; c'est ce qui fait que les Auteurs anciens parlent de tant de diverses sortes de lierre. Nous voyons ici très-souvent cette plante rampante le long des arbres ou des murailles dans les jardins , dans les champs & dans les forêts ; mais en Italie , en Provence , en Languedoc , elle devient un arbre. Il y a des lierres à feuilles panachées.

Les fleurs du lierre en arbre naissent en manière de parasol en grand nombre à l'extrémité des sarments ; elles sont en rose , composées chacune de six pétales ,

de couleur herbacée. Aux fleurs succèdent des baies presque rondes, égales à celles du genievre, qui contiennent les graines. Les feuilles du lierre qui sont à l'extrémité des branches sont à-peu-près ovales; les autres sont presque triangulaires, & en général la forme des feuilles varie beaucoup; mais elles sont toujours fermes, luisantes, posées alternativement sur les branches. Ce qui prouve que le lierre ne tire pas sa nourriture des griffes par lesquelles il adhère à l'arbre, c'est que la plante périt lorsqu'on coupe la tige par le pied. Les lierres se greffent naturellement par approche les uns sur les autres, & forment une espèce de réseau qui enveloppe le tronc des arbres auxquels ils sont attachés.

Les lierres, quoique agrestes, sauvages, durs & folitaires, peuvent être mis dans les bosquets d'hiver; car on peut les tondre en buissons comme les chevre-feuilles; ils sont très-propres à couvrir les murs auxquels ils s'attachent d'eux-mêmes, & on en peut faire des palissades, des portiques qui font un bel effet, surtout l'hiver, ainsi qu'on le peut voir à Paris dans le cloître des Peres Capucins du Marais. Quoique les Anciens n'employassent guère qu'à l'extérieur le lierre en arbre, *Palmarius* & *Boile* rapportent que ses baies mûres & pulvérisées en petite dose, ont été employées avec succès dans une peste qui regnoit à Londres: on les pulvérisoit dans du vinaigre, ou on les prenoit dans du vin blanc pour exciter la sueur. Ses feuilles passent pour être vulnérables & détersives; on emploie leur décoction contre la reigne & contre la gale, & l'on prétend qu'elle noircit les cheveux. M. *Deleuze* dit que ces feuilles trempées dans le vinaigre, sont un bon topique contre les cors des pieds. Dans les pays chauds, tels que la Perse & autres pays orientaux, (même en Suisse, dit M. *Haller*) on retire par incision du tronc des plus gros lierres (*hedera arborea*) une résine en larmes, nommée improprement *gomme de lierre*. Cette résine doit être d'un brun rougeâtre, à peine demi-

transparente, d'un goût âcre & aromatique : elle est sans odeur, si ce n'est lorsqu'on l'approche de la flamme, car alors elle répand une odeur agréable, qui ressemble assez à celle de l'encens oliban. Elle entre dans quelques onguens comme résolutive. On a prétendu mal-à-propos qu'elle étoit un bon dépilatoire. Les Persans en font entrer dans la composition des astringens externes & de quelques vernis. En Europe on fait de petites boules avec le bois dur du lierre en arbre, & on les met dans les cautères avec succès; car ce bois attire très-bien, & on ne renouvelle guère ces globules qu'une fois le mois : on applique des feuilles de lierre dessus. Quelquefois les Tourneurs travaillent le bois des gros troncs d'arbres de lierre, & ils en font des vases à boire, auxquels on attribuoit autrefois la vertu de laisser filtrer l'eau & de rerenir le vin lorsqu'on y mettoit des deux liqueurs.

Le lierre de Bacchus a son fruit doré; il est commun en Grece : c'est le *hedera dionysios* des Botanistes modernes. Il n'est pas surprenant que les Bacchantes aient autrefois employé le lierre pour orner leurs thyrses & leurs coiffures; toute la Thrace en étoit couverte. Comme le lierre a été spécialement consacré à Bacchus, les Marchands de vin font dans l'usage de faire avec ses feuilles des couronnes qu'ils attachent devant leurs tavernes : *Hedera pensilis, vinum venale significat.*

On lit dans l'Encyclopédie, qu'il se fait à la Chine une espece de toile d'ortie d'une plante appelée *co*, qui ne se trouve guère que dans la province de Fokien : cette plante est une espece de lierre, dont la tige donne un chanvre qui sert à la fabrique de cette toile d'ortie appelée *coupon* : on la fait rouir, on la tille, on rejette la première peau, mais on garde la seconde, qu'on divise à la main, & dont, sans la battre ni la filer, on fait une toile très-fine & très-fraîche. N'aurions-nous point dans nos contrées, dit M. Diderot, des plantes qu'on pût dépouiller de leur première peau, & sous laquelle il y en eût une autre propre à l'ourdissage ?

Cette recherche ne seroit point indigne d'un Botaniste. Nous en avons déjà cité plusieurs de ce genre dans ce Dictionnaire.

LIEVRE, *lepus*. Animal quadrupede plantivore. On donne assez communément à sa femelle le nom de *hase*, & on nomme les petits *levrauts*. Ces animaux sont trop connus de tout le monde pour avoir besoin d'autre description que celle que nous en donnerons, en parlant de leurs mœurs & de leur manière de vivre.

Les especes d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles, dit M. de Buffon, rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats, de mulots, de sauterelles, de chenilles, & de tant d'autres insectes dont il semble que la Nature permette & souffre plutôt qu'elle ne l'ordonne la trop nombreuse multiplication: mais l'espece du lievre & celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité. Les lievres sont universellement & très-abondamment répandus dans tous les climats de la terre, si on en excepte les pays du Nord. Les lapins se multiplient par-tout d'une manière prodigieuse. Voyez LAPIN.

Dans les cantons conservés pour le plaisir de la chasse on tue quelquefois quatre ou cinq cents lievres dans une seule battue. Ces animaux sont en état d'engendrer en tout temps & dès la première année de leur vie: les femelles ne portent que trente ou trente-un jours, elles produisent trois ou quatre petits, & dès qu'elles ont mis bas elles reçoivent le mâle, elles le reçoivent aussi lorsqu'elles sont pleines. Ces femelles ont deux sortes de matrices distinctes & séparées, & qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre, ce qui fait qu'elles peuvent concevoir & accoucher en différens temps par chacune de ces matrices, & c'est aussi ce qui est cause que les superfétations dans ces animaux paroissent aussi fréquentes qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Il est quelquefois assez difficile de distinguer le lievre d'avec sa femelle, sur-tout dans leur jeunesse, parce

qu'alors les mâles n'ont au dehors ni bourses ni testicules, & que les femelles ont le gland du clitoris prééminent presque aussi gros que le gland de la verge, & que la vulve n'est presque pas apparente; de plus les femelles sont plus ardentes que les mâles, & les couvrent avant d'en être couvertes; c'est ce qui a fait dire que dans les lievres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites.

Jacques Dufouilloux, dans son *Traité de la Vénérrie*, dit qu'on peut distinguer le mâle en le voyant partir du gîte, parce qu'il a le derrière blanchâtre, comme s'il avoit été épilé, ou bien par les épaules, qui sont communément rouges & parsemées de quelques poils longs: de plus le mâle a la tête plus courte, plus ronde; le poil des barbes long; les oreilles courtes, larges & blanchâtres: au contraire la femelle a la tête longue & étroite; les oreilles grandes, & le poil de dessus l'échine d'un gris tirant sur le noir. Les crottes du mâle sont plus petites & plus seches que celles de la femelle. Ces observations sont utiles aux Chasseurs qui ne veulent point tirer une hase, afin de ne point dépeupler le canton.

Les levrauts ont les yeux ouverts en naissant; la mère les allaite pendant vingt jours; après quoi ils s'en séparent d'eux-mêmes, ils quittent le gîte natal & vont chercher leur nourriture. Ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils sont nés; cependant ils vivent solitairement & se forment chacun un gîte à une petite distance, comme de soixante ou quatre-vingt pas; ainsi lorsqu'on trouve un levraut dans un endroit, on est sûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Assez paisibles pendant le jour, la nuit est pour eux le temps des promenades, des festins, des amours & des danses. C'est un plaisir de les voir au clair de la lune jouer ensemble, sauter, gambader & courir les uns après les autres: mais inquiets, défiants & peureux par nature, le moindre mouvement, le bruit d'une feuille suffit pour les troubler, pour les

mettre en alarmes; ils fuient chacun d'un côté différent. Pendant le jour les lievres restent à leur gîte, qui est un sillon ou quelque endroit un peu creux; ils dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts, parce que leurs paupieres sont trop courtes pour pouvoir couvrir commodément leurs yeux. Ils voient mieux de côté que devant eux; ils paroissent avoir les yeux mauvais; mais ils ont, comme par dédommagement, l'ouïe très-fine, & l'oreille d'une grandeur démesurée relativement à celle de leur corps; ils remuent ces longues oreilles avec la plus grande facilité; ils semblent s'en servir comme de gouvernail pour se diriger dans leur course, qui est si rapide qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant; aussi quand ils sont poursuivis commencent-ils toujours à gagner les hauteurs: ils marchent sans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par-dessous; ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui ayent des poils au dedans de la bouche.

Les lievres prennent presque tout leur accroissement en un an, & vivent environ sept ans. Ils passent leur vie dans la solitude & dans le silence, mais agités & toujours poursuivis par la crainte ou par un danger réel; & l'on n'entend leur voix que quand on les saisit avec force, qu'on les tourmente ou qu'on les blesse. Ils ne sont pas aussi sauvages que leurs mœurs & leurs habitudes paroissent l'indiquer; on les apprivoise aisément; ils deviennent même caressans, mais ils ne s'attachent jamais assez pour pouvoir devenir animaux domestiques; ils semblent ressentir la contrainte de l'esclavage, & ils tournent tous leurs efforts du côté de la liberté, & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'asseient volontiers sur leurs pattes de derrière, & qu'ils se servent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dressé

à battre du tambour, à gesticuler en cadence, &c. Il n'y a point lieu de penser que le lievre rumine, comme quelques Auteurs l'ont avancé; car il n'a qu'un estomac, & de plus son intestin *cæcum* est très-grand, ainsi que dans le cheval & l'âne, qui ne vivent que d'herbe & ne peuvent ruminer n'ayant qu'un estomac.

Paullini nous apprend qu'un Chirurgien en Prusse avoit un lievre qui s'accoupla avec une chatte, & que ce Chirurgien voyant que la chatte ne pouvoit accoucher, lui fit l'opération Césarienne; moyennant quoi il lui tira du ventre deux petits chats & un levraut. Mais on est très-porté à douter d'un pareil fait, lorsqu'on sait que la femelle du lievre ne peut même rien produire avec le lapin, animal qui paroît avoir tant de ressemblance avec le lievre.

Le lievre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis: il se forme un gîte; il choisit en hiver les lieux exposés au midi, & en été il se loge au nord; il se cache pour n'être pas vu entre des mottes qui sont de la couleur de son poil; voilà son terrier. On en a vu qui avoient recours à différentes ruses; l'un partoît du gîte dès qu'il entendoit le cor-de-chasse, alloit se jeter dans un étang, & se cachoit au milieu des joncs; un autre, après avoir été couru des chiens, faisoit un saut & alloit se cacher dans le tronc d'un arbre. Ce sont-là sans doute les plus grands efforts de leur instinct. Pour l'ordinaire, lorsqu'ils sont lancés & poursuivis, ils se contentent de courir rapidement & ensuite de rouler & retourner sur leurs pas: ils ne dirigent pas leur course contre le vent, mais du côté opposé. Les Chasseurs prétendent que le lievre a l'odorat très-bon; aussi lorsqu'on fait une battue, est-il nécessaire de prendre le bon vent.

En général presque tous les animaux paroissent être d'habitude: tous les lievres qui sont nés dans un même lieu où on les chasse, ne s'écartent guère; ils reviennent au gîte: si on les chasse deux jours de suite, ils font le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont

faits la veille. Lorsqu'un lievre, relancé par les lévriers, va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'est une preuve qu'il est étranger, & qu'il n'étoit dans ce lieu qu'en passant. Il arrive en effet, sur-tout dans le temps le plus marqué du rut, qui est aux mois de Janvier, de Février & de Mars, que des lievres mâles manquant de femelles en leur pays, font plusieurs lieues pour en trouver, & s'arrêtent auprès d'elles, mais ces lievres errans regagnent leur canton pour ne plus revenir lorsqu'ils sont lancés par les chiens. Les femelles qui n'ont pas autant de force & d'agilité que les mâles, ont plus de ruses & de détours : elles craignent l'eau & la rosée ; au lieu que parmi les mâles il s'en trouve plusieurs que l'on nomme *lievres ladres*, qui cherchent les eaux & se font chasser dans les étangs, les marais & les autres lieux fangeux. Ces lievres ladres ont la chair de fort mauvais goût ; & en général tous les lievres qui habitent les plaines basses ou les vallées, ont la chair insipide & blanchâtre ; au lieu que dans les pays de montagnes, où il y a du serpolet & des herbes odoriférantes, ils sont bien meilleurs. Les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles ; suivant certains chasseurs, il y a une sorte de lievres qui sentent si fort le musc, qu'ils font entrer en fureur les chiens si les suivent à la piste.

La nature du terroir influe sur les lievres comme sur tous les autres animaux. Les lievres de montagnes sont plus grands & plus gros que les lievres de plaine, & ils varient aussi un peu pour la couleur. Dans les hautes montagnes en Suisse & dans les pays du Nord, en Moscovie, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent pendant l'été leur couleur ordinaire ; il n'y en a que quelques-uns, & ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs ; car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. En Laponie les lievres deviennent blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Cette blancheur

est occasionnée par le froid; mais on observe que la partie inférieure des poils la moins exposée à l'air ne devient point blanche; cette blancheur procure à ces animaux une sorte de sûreté contre les oiseaux de proie qui ne les voient pas facilement passer sur la neige. Quoique ces lievres soient beaucoup plus communs dans les pays froids que dans nos climats tempérés, on en trouve pourtant quelquefois de semblables en France, par exemple, dans la province de Sologne & notamment sur la Paroisse de Vienne, à cinq lieues d'Orléans.

Il paroît que tous les climats sont égaux au lievre; cependant on en trouve moins en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique méridionale. Les lievres de l'Amérique septentrionale sont peut-être d'une espèce différente de celle des nôtres; car les voyageurs disent que non seulement ils sont plus gros, mais que leur chair est blanche, & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lievres; qu'ils sont tout noirs; que leur poil ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds, sous la zone torride, en Afrique & en Amérique, on trouve aussi des animaux que les voyageurs ont pris pour des lievres, mais qui sont plutôt des espèces de lapins; car le lapin est originaire des pays chauds, & ne se trouve pas dans les climats Septentrionaux; au lieu que le lievre est d'autant plus fort, qu'il habite un climat plus froid.

Plusieurs Auteurs célèbres rapportent qu'on a vu des lievres cornus, dont les crânes étoient conservés dans les cabinets des Curieux. Le Docteur *Salomon Réiseli* fait mention d'un lievre monstrueux qui avoit deux corps, huit pattes & quatre oreilles: on rapporte, ce qui paroît bien difficile à croire, que cet animal à double face comme un *Janus*, étant fatigué d'une part se retournoit de l'autre, & couroit toujours d'une force nouvelle. On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, an. 1700, que M. *Lémeri* apporta à l'Assemblée un
petit

petit lievre monstrueux, ou plutôt deux lievres joints ensemble depuis la tête jusqu'à la poitrine : ils n'avoient qu'une tête & qu'une face, quoiqu'ils eussent quatre oreilles. Ils n'avoient à la place de la bouche qu'une petite cavité pour recevoir les alimens; cependant ils vécurent quelque temps, & furent pris à la main par un chasseur. L'animal double marchoit dans un bois; mais faute d'intelligence l'un tiroit d'un côté, l'autre de l'autre, & ils n'avançoient guere. On a dit à M. *Lémeri* qu'en les ouvrant on leur avoit trouvé à chacun un cœur, un poumon, un estomac, le tout bien sain. On voit dans le cabinet du Roi un de ces lievraux monstrueux à deux corps. On en conserve deux dans le cabinet de Chantilly. On a vu aussi plus d'une fois des lievres à deux têtes, à plusieurs pattes, &c. Ces monstruosités si fréquentes dans ce genre d'animaux ne dépendroient-elles pas de la double conformation des parties de la femelle.

La chasse du lievre se fait pendant le jour : lorsqu'il fait bien chaud le lievre ne part pas si-tôt & se laisse plus approcher : on le rencontre souvent au gîte, c'est-à-dire couché par terre sur le ventre. Lorsqu'il y a de la fraîcheur en l'air par un soleil brillant, & que le lievre vient de se gîter après avoir couru & hors d'haleine, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les Chasseurs apperçoivent de fort loin, sur-tout si leurs yeux sont exercés à cette observation. J'en ai vu, dit M. *de Buffon*, qui conduits par cet indice partoient d'une demi-lieue pour aller tuer le lievre au gîte : il se laisse ordinairement approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, & si, au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement pour l'approcher. Lorsque les blés sont grands il y établit son gîte; & du lieu où il s'est fixé il pratique à l'entour plusieurs petites avenues par lesquelles il peut fuir librement, parce qu'il en coupe & en abat les épis. Il craint les chiens plus que les hommes; & lorsqu'il sent ou qu'il entend un

chien, il part de plus loin. On va à la chasse du lievre avec des chiens d'arrêt, ou on le force à la courre avec des lévriers & des chiens courans. On peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie. Les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre. Il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par hasard ; & il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.

Le lievre si recherché pour la table en Europe n'est pas du goût des Orientaux ; il est vrai que la Loi de Mahomet, & plus anciennement la Loi des Juifs, a interdit l'usage de la chair du lievre, comme celle du cochon. Sa chair est excellente ; son sang même est très-bon à manger, & est le plus doux de tous les sangs : il dissipe les taches de rousseur & les boutons du visage. La graisse n'a aucune part à la délicatesse de sa chair ; car le lievre ne devient jamais gras tant qu'il est à la campagne en liberté ; mais il meurt souvent de trop de graisse lorsqu'on le nourrit à la maison. Les cendres du lievre brûlé en entier, ou celles de sa peau, sont recommandées dans la pierre, dans l'alopecie & dans les engelures : on prétend que si l'on frotte les gencives des enfans avec la cervelle du lievre, elle facilitera la dentition ; on ordonne aussi la fiente de lievre pour la dysenterie ; enfin ses poils arrêtent les hémorragies.

Les Pelletiers préparent la peau du lievre toute chargée de son poil, & en font des fourrures qui sont très-chaudes, & qu'on croit même fort bonnes pour guérir les rhumatismes. Les Chapeliers font usage du poil du lievre comme de celui du lapin.

LIEVRE MARIN. Nom que quelques Naturalistes donnent à deux animaux de mer mous.

LE LIEVRE MARIN VULGAIRE, appelé en Languedoc *lebre de mar*, est un poisson de rivage dont la peau est lisse : il a le museau fait comme le lievre de terre, avec deux apparences d'oreilles. *Rondelet* dit qu'il a

la tête semblable à celle du scorpéno, & deux protubérances au-dessus des yeux. Ses dents se ferment les unes contre les autres : elles sont menues & épaisses ; à la mâchoire de dessus, il en a deux qui sortent du rang des autres. La nageoire du dos est grande, & marquée de taches noires : il habite communément dans la bourbe.

L'autre LIEVRE MARIN est une espèce de polype ou de zoophyte rond, très-commun dans l'Océan Britannique, & dans la mer de Bothnie : il est épais & d'une figure informe. Sa peau est rude & couverte de tubercules pointus & noirs : il a à chaque côté trois rangs de nageoires ou de pattes recourbées, & autant sur le dos. Celles du ventre se tiennent par les extrémités, & forment comme une seule nageoire circulaire, dont ce zoophyte ou polype se sert pour s'attacher au fond de la mer & contre les rochers, & pour résister à la violence des flots : on en voit quelquefois au marché à Londres & en plusieurs endroits d'Angleterre ; c'est un manger qui est plus ou moins bon suivant les saisons.

On donne encore le nom de *lievre marin* à une autre espèce de ver zoophyte qu'on trouve dans la mer & dans des étangs fangeux. Nous en parlerons sous le nom de *limace de mer*. Voyez ce mot.

LIGAS. Nom donné à une espèce d'*anacarde orientale*. Voyez ce mot.

LIGANS est une espèce de crocodile de l'Afrique. Sa longueur est ordinairement de quatre pieds : il a le corps tacheté de blanc, l'œil fort rond, & la peau assez tendre : il ne fait guère la guerre qu'aux poules. Les Negres d'Afrique estiment sa chair plus que celle de la meilleure volaille.

LILAC DE TERRE. Voyez MOUSSE GRECQUE.

LILAS ou QUEUE DE RENARD DE JARDIN, *lilac*. Plante originaire des Indes Orientales, & que l'on cultive en Europe pour l'agrément. On en distingue plusieurs espèces qui diffèrent par la couleur de

leurs fleurs, & qui s'élevent assez haut; d'autres ne sont que des arbrustes beaucoup plus petits, tels que les lilas de Perse. Leur écorce est grise, verdâtre; leur tronc est rempli d'une moelle blanche & fongueuse. Les feuilles sont opposées, lisses, vertes & luisantes. Les lilas se chargent dans le mois de Mai de grappes ou touffes de fleurs, qui font un effet admirable dans les bosquets, tant par leur beauté que par leur odeur délicieuse; tels sont les lilas à fleurs bleues, à fleurs blanches, à fleurs pourpres, dont quelques-uns ont les feuilles panachées. Ces especes de lilas se sont naturalisés dans nos climats & conservent leur verdure jusqu'aux gelées; c'est dommage que leurs feuilles soient sujettes à être mangées par les cantharides.

Les petits lilas de Perse à feuilles de troène & à fleurs blanches, & les autres à feuilles découpées & à fleurs bleues, font un effet charmant dans les plates-bandes, & ont encore une odeur plus suave que les premiers dont nous avons parlé. A ces fleurs succèdent de petits fruits aplatis & semblables à un fer de pique.

Les lilas se multiplient aisément par des dragons enracinés que l'on arrache des gros pieds. On peut aussi coucher les branches pour leur faire prendre racine. Ces arbrisseaux viennent assez bien dans les terrains les plus arides; ils n'exigent aucune culture, mais les lilas de Perse demandent une terre plus substantielle.

Le lilas est extrêmement amer. La poudre & la décoction de ses graines sont astringentes. Quelques-uns donnent aussi le nom de syringa au lilas ordinaire. Les Turcs font avec les grosses branches de lilas, étant vidées de leur moelle, des tuyaux de pipes. Voyez SERINGAT.

LILAS DES INDES ou SYCOMORE FAUX: voyez AZÉDARACH.

LILIACÉES, *liliacea*. Nom donné à une famille de

plantes herbacées vivaces, & qui ont depuis un ponce jusqu'à quinze pieds de hauteur, d'une figure peu rameuse & ordinairement ramassée vers la terre. Leurs racines sont fibreuses, communément simples. La plupart n'ont point de tiges, ce sont seulement les bases des feuilles qui s'enveloppent les unes les autres forment une bulbe arrondie. Parmi les *liliacées* qui ont une tige, on observe qu'elle est peu rameuse, feuillue ou sans feuilles. Ces feuilles sont dans quelques-unes de ces plantes simples, alternes & entières; dans d'autres, elles sont opposées & même verticillées, comme dans le *lys*, la *fritillaire*, quelques asperges, &c. elles forment la plupart à leur insertion une gaine plus ou moins entière. Les fleurs sont hermaphrodites dans le plus grand nombre : elles sont sans calice, hexapétales, dit M. *Deleuze*, ou monopétales, divisées en six lobes, & renferment trois ou six étamines & un seul pistil : tantôt elles terminent les tiges, tantôt elles sortent des aisselles des feuilles solitairement ou en ombelle; tantôt elles sont disposées en épi ou en panicule. Les unes sont nues sans écailles, d'autres sont accompagnées d'écailles ou sortent d'une enveloppe commune, qu'on appelle du nom de *spathe*, à cause de sa ressemblance avec celle des palmiers; tels sont les oignons & les narcisses. On remarque quelques fleurs doubles dans les *liliacées*; telles sont celles de l'iris, du narciss, de la tubereuse & du muguet. Leur poussière prolifique est composée de molécules arrondies, d'un blanc jaunâtre, comme transparentes; leur fruit est une capsule ou baie à trois loges & trois battans qui s'ouvrent du haut en bas. Leurs graines sont plates ou rondes, attachées horizontalement au centre du fruit sur un rang. La force reproductive paroît être des plus grandes dans les individus de la famille des *liliacées* : il a été accordé à ces plantes, que l'on ne peut pas provigner, de pousser des oignons de plusieurs de leurs parties. Voyez TULIPE, LYS, SCILLE. On range parmi les *liliacées*.

les joncs, les iris, les lys, les narcisses, les scillés, les oignons, les asperges, les aloès, l'yucca. Voyez ces mots.

LILITH. Suivant les Juifs superstitieux c'est un spectre de nuit, qui apparôit en forme de femme, laquelle peut nuire à l'enfantement, & par les mystères secrets de la cabale, enleve les enfans, les tue & s'en vole dans les airs. Voilà de ces histoires fabuleuses, de ces contes ridicules que des Juifs cabalistiques ont débités & débitent encore dans les pays par où ils passent. Ils prétendent même titer cette histoire du premier chapitre de la Genese, qu'ils expliquent à leur maniere. Ainsi il faut nier l'existence du *lilith*, de même que celle du *loup-garou*, des *lutins*, des *fées*, des *revenans* & autres fantômes nocturnes, si propres à troubler l'ame, à l'inquiéter, à l'accabler de craintes & de frayeurs.

LILIUM LAPIDEUM. C'est le *pentacrinus* ou l'*encrinus* ou *encrinite* à colone étoilée des Lithographes dont nous parlerons au mot *palmier marin*. C'est le *lilien-stein* des Allemands ou *lys de pierre* des François.

Le *lilium lapideum* est une pétrification communément spatheuse & très-rare; on diroit des branches d'*encrinites* dont les vertebres articulées ensemble & qui partent d'une tige ou racine commune, assez semblable à la base d'un artichaut, imitent assez bien un lys à cinq ou six pétales, dont les feuilles ne sont point encore épanouies. L'on prétend que c'est une espèce de tête de *Méduse*, ou d'étoile de mer arboresce, devenue fossile à l'instant où ses membres étoient en contraction. Voyez ces différens mots & l'article ZOO-PHYTE. *Agricola*, Lib. V. de *Natur. fossil.* dit qu'il s'en trouve dans les fossés qui regnent autour des murs de la ville d'Hidelshein en Westphalie. On en trouve dans le schiste, dans le marbre en Suisse, en Lorraine & en Gothlande.

LIMACE ou Limas, *limax nudus*, est un reptile terrestre, qui vit sans coquille, tout nu, & qui ne

diffère des limaçons que parce qu'il est plus alongé ; & qu'il n'a point de robe testacée.

Les Naturalistes comptent plusieurs especes de limaces ou limaçons incoques. Il y a celles des champs , celles des caves & celles des bois ; les unes noires , les autres grises , tachetées ou non tachetées ; d'autres jaunes , semées de taches blanches ; d'autres brunes ou toutes rouges : cette dernière espèce est la plus commune. En voici la description.

La LIMACE ROUGE, *limax ruber*, est de la grosseur & longueur de l'index , pesant une once & demie , ou environ : elle peut s'étendre beaucoup plus : sa peau est double , l'extérieur est sillonné par compartimens & d'une substance de cuir ; l'intérieur est fibreux , & criblé d'une infinité de pores : son manteau ou coquille a la forme d'un bouclier d'un rouge de brique & dur , il lui tient lieu de coquille , le dessous est d'un blanc jaunâtre. C'est sous cette partie (le manteau) que l'animal cache sa tête , son cou & son ventre . toutes parties qui n'ont point de forme fixe. Cet animal a quatre cornes , qui lui servent à se conduire à tâtons , sans yeux , mais qui sont terminées par un petit globule noir , comme dans les escargots. On remarque de plus que l'animal fait sortir & rentrer ses cornes de la même manière que les doigts d'un gant : il a encore à la tête une dent faite en croissant , armée de quinze pointes situées à la mâchoire d'en haut. Deux petites pierres sableuses & perlées se tirent aussi de la limace , l'une de sa tête & l'autre de son dos. Ces osselets portent le nom de *pierres de limace* : ils sont fort vantés des Charlatans qui font accroire au peuple qu'étant attachés au bras , ils guérissent de la fièvre tierce , mais ils n'ont pas d'autres vertus que la *Pierre à chaux*. La tête de cet animal est distinguée de la poitrine par une raie noire , comme la poitrine l'est du ventre. Cet animal qui se trouve particulièrement dans les bois est la plus grande des limaces , & elle vit encore long-temps étant coupée par morceaux ;

c'est peut-être la raison pour laquelle M. *Linnaeus* met la limace dans la classe des vers, & du genre ou de l'ordre des zoophites. Le Docteur *Muralto* a fait plusieurs fois cette observation; & il ajoute encore que si on ôte le cœur à cet animal, il n'en meurt pas à l'instant. Les limaces de caves, qu'on voit aussi contre les murs des puits & autres lieux humides, sont grises en-dessus & blanches en-dessous, leur corselet est marqué de taches & de raies noires. Les limaces des champs sont ou rouges, ou grises, ou noires, mais sont fort pectores : elles font un ravage considérable dans les champs pendant l'automne quand elles sont nombreuses; heureusement qu'une gelée un peu forte les fait périr presque toutes.

Les limaces sont hermaphrodites comme les escargots, en sorte que chacune d'elles donne la fécondité à une autre, de qui elle la reçoit en même temps. Dans l'accouplement la partie masculine, qui est d'un bleu pâle, se gonfle considérablement, & sort par une large ouverture, située au côté droit du cou, près des cornes : cet organe, qui est de même forme & de même grandeur dans les deux sexes, est une espèce de cordon, que les deux individus, quand ils veulent s'accoupler, poussent au dehors par un mécanisme semblable à celui qui fait sortir leurs cornes. On trouve quelquefois les limaces en cet état, dans une attitude singulière; c'est-à-dire, suspendues en l'air, la tête en bas, & accrochées à un tronc ou à une branche d'arbre, queue à queue, par une assez grosse corde, filée de leur propre bave. *Redi* dit en avoir vu passer trois heures en cet état, & que pendant tout ce temps les cordons qui sortent hors du corps s'entrelacent, s'agitent, se contractent, & se couvrent enfin d'une écume savonneuse, blanchâtre, qui est leur liqueur spermatique.

Leurs œufs sont sphériques, bleus, ovales; mais quand ils sont prêts à éclore, ils jaunissent un peu. Les œufs des escargots sont blancs & ronds.

Les limas ou limaces, autrement dites *licoches*, se nourrissent, ainsi que les limaçons, d'herbes, de champignons, de papier mouillé; nous avons dit que ces sortes d'animaux se plaisent dans les bas prés, dans les lieux souterrains & limoneux, où le soleil ne donne que peu ou point; quelquefois sur des montagnes, dans des forêts ombrageuses, en un mot dans des endroits frais, couverts & humides, même dans des jardins, parmi les plantes potageres; elles aiment les saisons pluvieuses; elles ne peuvent rester long-tems au soleil; elles semblent s'y résoudre ou fondre en une matière visqueuse dont elles abondent: la trace de leur marche est marquée par une couche de glu luisante, sur la terre, sur les murs & sur les arbres, par où elles ont passé; cette marche est fort lente; c'est même une allure qui a passé en proverbe.

Si l'on saupoudre bien une limace avec du sel commun, du nitre ou du sucre, elle jette aussi-tôt au dehors une grande quantité de matière visqueuse, fort tenace, & pour l'ordinaire de deux couleurs, c'est-à-dire jaune & blanche. Cette matière devient épaisse comme de la colle, & au bout de quelques minutes, la limace enfle, se roidit & meurt: si l'on considère alors la peau de cet animal, séparée des parties internes, au lieu de la trouver épaisse & dure comme elle est ordinairement, on la trouve flexible, très-mince & sèche, parce qu'elle a perdu toute son humeur visqueuse.

Les limaces sont rafraîchissantes, humectantes & pectorales; on s'en sert intérieurement contre la toux & le crachement de sang: nous nous étendrons plus au long sur les vertus de cet animal, en parlant de celles des limaçons en général. On nomme quelquefois la limace *limaçon rouge*.

LIMACE DE MER, *thetis leporina*. LINN. Elle a une grande ressemblance extérieure avec la limace terrestre, ou avec un limaçon hors de sa coquille; elle a le ventre plus gros & moins visqueux; & au lieu de ca-

puce que porte la limace de terre, elle a deux expansions membraneuses qui lui servent de nageoires. On en trouve dans la mer des Indes, qui sont plus grandes que les nôtres : elles sont de couleur rousse, noirâtres sur le dos.

Redi qui a donné la Description anatomique des limaces terrestres & de mer, dit qu'il ne fait pas pour quoi l'on a donné à ces dernières le nom de *lièvres marins* ; à moins que ce ne soit, dit-il, parce que quand elles étendent leurs cornes postérieures, & retirent les cornes antérieures, elles paroissent au premier coup d'œil, avoir quelque ressemblance imparfaite avec le lièvre, dont les longues oreilles peuvent être représentées par ces cornes. On regarde cette limace comme venimeuse au toucher ; si on en mange, elle excite un vomissement & un dévoiement d'estomac, procure des sueurs froides, rend d'abord la peau livide, ensuite plombée, supprime les urines, ou les colore en rouge, cause même l'alopecie ou la chute des poils : broyée avec de l'huile, c'est un excellent dépilatoire.

LIMAÇON, *cochlea*, est un coquillage univalve, ou un ver testacée ovipare, & qu'on fait être androgyne ou hermaphrodite comme la limace ; & conséquemment il a, par rapport à la génération, un plus grand appareil d'organes que la plupart des autres animaux. Chaque individu réunit en lui les deux sexes, il peut en faire usage en même temps ; mais il ne peut se passer d'un autre individu, pour opérer la fécondation. Les organes de la génération sont difficiles à trouver dans ce ver testacée ; *M. Adanson* dit qu'il faut les chercher entre les deux cornes qui sont sur la tête de l'animal. Nous ne rapporterons point ici tout ce que *Swammerdam*, *Lister*, *Rondelet*, *Aldrovande* & plusieurs autres ont écrit sur les limaçons, nous nous bornerons à en faire connoître les observations les plus curieuses, & nous y ajouterons la division de deux Conchyliologues modernes. Nous parlerons d'abord du limaçon des jardins ou escargot commun, de la ma-

niere dont il naît, croît & se reproduit, &c. puis des limaçons de mer.

Le LIMAÇON DE TERRE, *cochlea terrestris*, qui est le colimaçon des jardins, ou l'escargot commun & terrestre, ou limas à coquille, est un ver oblong, ovipare, sans pieds ni os intérieurs, composé d'une tête, d'un cou, d'un dos, d'un ventre & d'une sorte de queue, enfermé dans une coquille d'une seule piece, qui est plus ou moins grande composée de cinq spirales; d'où il sort en grande partie, & où il rentre à son gré. Cette coquille perd sa couleur à mesure que l'animal vieillit. La peau de l'animal est un tissu tendineux, plus lisse & plus luisante sous le ventre; plus terne, sillonnée & grenée sur le dos; capable d'une grande extension & contraction; plissée & frisée sur les bords, formant de chaque côté comme des ailes, par le moyen desquelles il rampe sur la terre & monte sur les arbres d'un mouvement vermiculaire ou d'ondulation, qui lui tient lieu de pieds. Toute sa tête sort de la coquille, comme une bourse qu'on retourneroit : on y remarque quatre cornes très-flexibles, deux grandes & deux petites; les premières sont les supérieures, elles sont de figure conique, un peu transparentes, arrondies par le bout, longues de huit lignes, & garnies à leur extrémité d'une liqueur jaunâtre, qui contient un petit point noirâtre, qu'on n'observe point au bout des petites cornes. On est encore fort indécis sur l'usage de ces cornes; les grandes sont-elles la fonction d'yeux ou de lunettes d'approche, & les deux petites lui tiennent-elles lieu d'antennes ou de bâtons (*tentacula*) pour tâter le terrain qui l'environne, afin de diriger sa route, ou seroient-elles l'organe de l'odorat? Ces cornes sont d'un sentiment exquis, le moindre obstacle à son passage les lui fait retirer avec une extrême promptitude; ainsi il les fait sortir de sa tête, les alonge & les retire à volonté. On diroit cependant que l'animal s'en sert, sur-tout des grandes, comme les aveugles font d'un bâton pour reconnoître par l'attouchement le corps qui les embar-

raffe. Aussi le limaçon marche-t-il à tâtons. Mais s'il peut satisfaire à tous ses besoins, quoique privé de ses cornes, on pourroit conclure qu'elles sont un ornement & non une armure. La bouche du limaçon est assez grande, béante, forte & formée de deux levres ou mâchoires; il n'y a que la supérieure qui soit armée d'un osselet rougeâtre & crenelé comme une scie.

Le Docteur *Muralto* a donné l'anatomie de cet animal, mais les détails en sont trop longs pour le suivre ici; nous dirons seulement qu'il a vu le cœur de cet animal palpiter, & faire son mouvement naturel de dilation & de contraction. On trouve dans le bas-ventre une substance grasse, visqueuse, gluante, qui s'attache fortement aux doigts; elle est jaunâtre & collée aux intestins; on en fait la pommade de limaçon, qui est bonne pour les boutons du visage: c'est cette même mucosité qui venant à se sécher dans les lieux par où le limaçon a rampé, luit comme des feuilles d'argent. Le limaçon rend, de tous les endroits de son corps, & particulièrement de ses parties inférieures, une si grande quantité d'humeurs, qu'il semble plutôt nager que ramper. La ténacité de cette humeur visqueuse & grasse le colle sur les murailles, l'empêche de tomber, & d'être pénétré, soit par l'air, soit par l'eau. Pour ménager une liqueur si précieuse, & qui semble être l'essence de sa vie, il a grand soin d'éviter les ardeurs d'un soleil brûlant qui le dessécheroient, & le feroient périr. Il habite communément les lieux frais. Quand le limaçon veut se mettre en quête, il étend ses deux appendices masculines ou ailes rampantes, qui en resserrant leurs plis de devant, se font suivre de ceux de derrière & de tout le bâtiment osseux qui pose dessus. Ce bâtiment est sa coquille, il la porte par-tout avec lui. Cette coquille est formée par juxtaposition, comme toutes les autres demeures des testacées. Voyez ce que nous en avons dit au mot COQUILLE.

Le limaçon terrestre réunit dans sa coquille deux avantages aussi singuliers que difficiles à concilier, la

légèreté & la solidité, & il semble ne tenir à sa coquille que par le gonflement de toutes ses parties qu'il retire de toute sa force vers la poinre intérieure de cet ossement. On n'y découvre point le ligament, c'est-à-dire, le muscle tendineux qui attache les autres testacées à leurs coquilles; peut-être que tous les vers testacées univalves sont dans le même cas. Il n'y a guère que les bivalves qui aient très-sensiblement ces muscles: en effet, un limaçon mort dans l'eau bouillante sera aisément tiré en entier de sa coquille par le moyen d'une aiguille; mais une moule, une huître, &c. seront toujours attachées au moins par un muscle. On voit sur quelques coquilles de limaçons terrestres deux ou trois raies ou bandes, tracées de largeur inégale & de couleurs différentes, coupées par un grand nombre de lignes transversales ou en zigzag; telles sont les coquilles des limaçons de jardin: il y en a d'une seule couleur, jaune ou rose, avec un liséré noir.

Aux approches de l'hiver le limaçon s'enfonce dans la terre, ou se retire dans quelque trou, quelquefois seul, mais ordinairement en compagnie. Il forme alors avec sa bave à l'ouverture de sa coquille un petit couvercle blanchâtre, assez solide, & il se renferme entièrement. *Voyez le mot OPERCULE à l'article COQUILLAGE, vol. II, pag. 690.*

Ce couvercle met l'animal à l'abri des injures de l'air & de la rigueur du froid: il demeure ainsi fixe à sept mois sans mouvement & sans prendre aucune nourriture, jusqu'à ce que les feuilles commencent à poindre, en un mot, que le printemps ramène les beaux jours. Avec l'appétit tous ses besoins renaissent: il ouvre sa porte, pousse en dehors une membrane que l'on appelle *plaque*, & que nous avons dit s'étendre en espèce d'ailes des deux côtés; alors il va jouir des agréments de la belle saison & chercher de quoi réparer des forces un peu épuisées par le jeûne de l'hiver. On les voit monrer par-tout, sur les espaliers, les arbres au vent, les haies, &c. Pour examiner facilement

la marche de cet animal, il suffit de le mettre dans un bocal de verre, aussi-tôt il rampera & laissera aussi voir l'intérieur de sa bouche. Mais écoutons M. *Weiss* sur le mouvement progressif du limaçon. Sa démarche dépend d'un plus grand nombre d'organes que chez les chenilles dont nous avons admiré l'appareil. Le plan sur lequel rampe l'*escargot* sert de base assez fixe pour ne pas céder aux impressions des muscles qui tiennent lieu de pieds à l'animal. Quelle prompte transmission de mouvement d'un muscle à l'autre, lorsque l'animal les contracte successivement le long du ventre, de derrière en avant cinq à six fois plus vite que la progression de son corps ! Cette transmission est très-visible à travers d'une glace sur laquelle on fait ramper l'*escargot* : on observe qu'elle représente assez bien l'ondulation de l'eau agitée par le vent. Si le Lecteur veut se donner la peine de lire l'article *scolopendre terrestre*, il verra que la progression de l'*escargot* se fait par un mouvement aussi uniforme & un mécanisme à peu près semblable à ce que l'on observe dans la *scolopendre terrestre* ; la différence est que l'*escargot* se sert de muscles au lieu de pieds, & qu'il rampe plus lentement. Cette démarche uniforme semble favoriser la délicatesse de ses cornes dans le cas d'un obstacle qui se présenteroit en chemin. La nourriture de l'*escargot* consiste en feuilles de plantes, &c. qui lui servent aussi de parasol. Les Jardiniers savent mieux que personne que ces animaux font un grand dégât dans les jardins potagers & fruitiers, sur-tout pendant la nuit & dans les temps pluvieux ou de brouillards : ils attaquent aussi les feuilles de vigne, de pois, de fèves, de vesces & de lentilles, & les attendrissent avec leur bave. Une tortue dans un jardin est le meilleur destructeur de limaçons qu'on ait pu trouver jusqu'ici : les lézards, les grenouilles, les corbeaux, les vanneaux & les hérissons en font aussi les ennemis.

M. de B^{eaum}ur a donné l'histoire d'un insecte qu'il appelle *insecte des limaçons*, parce qu'il habite tantôt

la surface extérieure d'une des parties du corps du limaçon, & tantôt va se cacher dans les intestins de cet animal. Le pou dont il est question, est facile à observer, lorsque le limaçon est entièrement renfermé dans sa coquille : on peut aussi le remarquer dans diverses autres circonstances. Cet insecte marche presque continuellement avec une vitesse extrême. Si la coquille est fermée, il attend pour voyager que le limaçon ouvre son anus, lequel est placé dans l'épaisseur du collier. L'insecte saisit le moment favorable qui lui donne une vaste entrée dans les intestins du limaçon. Il paroît que les intestins de ce coquillage sont le séjour que ces sortes de poux aiment le mieux, & que le limaçon les pousse sur son collier toutes les fois qu'il fait sortir ses excréments. La sécheresse leur est favorable ; c'est aussi le temps où l'on doit chercher à les voir. *M. de Réaumur* dit en avoir alors compté plus de vingt sur le même limaçon, dont le corps seul est un terrain convenable à ces insectes ; car on ne les voit guère sur la coquille, à moins qu'on ne les force d'y aller : leur couleur est blanchâtre, mêlée d'une nuance rose.

Nous avons omis de dire que le limaçon a au côté droit du cou un trou assez grand, qui est en même temps le conduit de la respiration, la vulve & l'anus ; c'est par là que sortent au besoin les parties masculine & féminine toutes prêtes à faire leurs fonctions. Cela n'arrive pleinement qu'après qu'un limaçon en a rencontré un autre de sa même espèce pour la couleur de la coquille & de la même grosseur, & que par plusieurs mouvemens préliminaires plus vifs, & pour ainsi-dire plus passionnés qu'on ne l'imagineroit d'une espèce aussi froide, ils se sont mis l'un & l'autre dans une même disposition, ou se sont assurés d'une parfaite intelligence. Ils ont une autre agacerie fort singulière : outre les parties mâle & femelle il leur sort par la même ouverture du cou, un aiguillon fait en fer de lance à quatre appendices, qui se termine en une

pointe très-aiguë & assez dure quoique friable : comme les deux limaçons tournent l'un vers l'autre la fente de leur cou , il arrive que quand ils se touchent par cet endroit , le carquois ou aiguillon de l'un pique l'autre ; & la mécanique qui fait agir cette sorte de fleche ou de petit dard , est telle qu'il abandonne en même temps la partie à laquelle il étoit attaché , de manière qu'il tombe par terre , ou que le limaçon piqué l'emporte. Ce limaçon se retire aussi-tôt ; mais peu de temps après il rejoint l'autre & le pique amoureusement à son tour. Après quoi l'accouplement ne manque jamais de s'accomplir. Ainsi ils se fécondent l'un l'autre par une action réciproque & simultanée.

Les limaçons ont coutume de s'accoupler jusqu'à trois fois de quinze en quinze jours : à chaque accouplement on voit un nouvel aiguillon ; ensuite ils se joignent , & leur accouplement dure dix à douze heures ; ils paroissent alors comme engourdis ; leur matière séminale est d'une consistance de cire. *Lémery* dit qu'on peut voir facilement la mécanique de cet accouplement , en faisant mourir dans le vinaigre ces animaux accouplés.

Environ dix - huit jours après l'accouplement , les limaçons pondent par l'ouverture de leur cou une grande quantité d'œufs , qu'ils cachent en terre avec beaucoup de soin & d'industrie. Ces œufs sont blancs , sphériques , revêtus d'une coque molle & membraneuse , collés ensemble par une glu imperceptible en manière de grappe , & gros comme des graines de vesce. Au reste la grosseur des œufs varie suivant la grosseur du limaçon : ces œufs éclosent au printemps.

On distingue aux environs de Paris plusieurs sortes de limaçons terrestres à coquilles ; savoir , le *limacon des vignes* , celui *des jardins* , les gros *escargots des bois & des prés* , ensuite la *lampe antique* , le *cornet de S. Hubert* ; ceux qui sont appelés la *luisante* , la *livrée* , l'*élégante* , la *striée* , le *grain d'orge* , la *nompareille* , le *barillet* , l'*épiderme* , le *bouton* , le *petit cornet*

turner, sont des limaçons de bruyeres, ou de montagnes, ou de bordures des bois; où ils se nourrissent de thym, de serpolet & d'autres herbes odoriférantes qu'ils aiment beaucoup. Les limaçons des prés vivent de sainfoin, de trèfle, de luzerne, &c. La *luisante* se trouve dans les bois pourris, les mousses & autres endroits humides. L'*épiderme* habite aux pieds des murs, dans des décombres de bâtimens, sous des pierres, &c. Le pays d'Aunis, l'Angleterre, l'Italie, la Chine & l'Amérique fournissent des limaçons dont les couleurs sont admirables. M. *Linnaeus* n'en cite que douze especes qui se trouvent en Suede. Les *Transactions Philosophiques* font aussi mention de deux especes de limaçons de la grosseur d'un gros grain d'avoine en forme de vis, dont les volutes sont contournées de droite à gauche; ce qui fait appeler ces sortes de coquilles *uniques*.

On a prétendu que les limaçons de terre vivent long-temps, quoique privés des parties qui paroissent essentielles à la vie des animaux, telle que la tête: un fait aussi extraordinaire annoncé dans les papiers publics a déterminé plusieurs Savans à répéter cette expérience, qui a réussi à quelques-uns, ainsi qu'au Docteur *Spallanzani*, Naturaliste résidant à Modene. Ce Docteur dit qu'ayant coupé la tête à plusieurs limaçons du pays qu'il habite, non-seulement ces animaux n'en sont pas morts, mais qu'après s'être retirés dans leur coquille, ils en sont sortis de nouveau pour se promener sur les plantes qui leur servent de nourriture: il ajoute même qu'il leur est venu une nouvelle tête organisée comme la première. J'avoue que ne pouvant croire à cette reproduction, j'ai tenté, étant au Château de Chantilly durant l'automne de 1768, nombre d'expériences à ce sujet, & dont j'ai fait part au Public; en voici le résultat: de cinquante-deux limaçons de terre & de canardière, auxquels j'avois coupé la tête; (tous dès qu'ils se sentoient atteints par l'instrument tranchant, se contractoient avec cé-

lérité & très-fortement; la section étant finie, la partie qui se retire précipitamment dans la coquille paroît plissée & en cul de poule) neuf ramperent au bout de vingt-quatre heures, & c'étoient uniquement ceux que j'avois décapités en appuyant foiblement sur le cou entre les grandes cornes & les parties de la génération le tranchant d'un couteau mal aiguisé, de sorte que j'avois sensiblement vu toutes les cornes se retirer & rentrer dans l'intérieur de l'animal; j'ai même observé que de cette manière je ne coupai que la peau & la mâchoire de ces limaçons, & qu'au bout de dix à douze jours ils sortirent de leurs coquilles & ramperent en portant des cornes mutilées. Les limaçons auxquels je n'avois coupé que la moitié diagonale de la tête, rampoient avec deux seules cornes; mais ceux dont j'avois brusquement coupé la tête entière, (& c'étoit le plus grand nombre) sont tous morts au bout de quelques jours, excepté deux qui restèrent cinq mois fixés contre une muraille, pleins de vie, & qui moururent au printems sans aucune apparence de reproduction de tête. J'ai pris d'autres limaçons & je leur ait fait une incision longitudinale à la tête entre les quatre cornes, il a fallu près d'un mois à la Nature pour réunir les deux parties, encore ces animaux ont-ils paru fort languissans. J'ai répété ces expériences en 1769, & toutes ont été sans aucun succès. Nombre de personnes m'ont écrit de divers pays que leurs tentatives ont été absolument conformes aux miennes. A combien de limaçons n'en a-t-il pas coûté la vie depuis la découverte du Docteur *Spalanzani*? Pourquoi l'expérience ne réussit-elle pas également à tout le monde? Cette différence ne provient-elle pas de la célérité ou de la lenteur de l'amputation? Il faut le croire; les limaçons de Chantilly ne sont pas différens de ceux de Modene. Au reste les limaçons ne sont pas les seuls animaux qui conservent la vie après qu'on leur a enlevé quelques parties considérables du corps; les vers, les serpens,

les lézards, vivent long-temps quoique coupés en deux parties : les fourmis quand on leur a coupé le ventre sans endommager leurs pattes, marchent, quêtent & se saisissent de leur proie comme si elles étoient entières; mais elles en périment après : les pattes des crustacées & les rayons de l'étoile marine se reproduisent aussi.

Le LIMAÇON DE MARAIS OU D'EAU DOUCE, *cochlea fluviatilis*, se trouve dans les fleuves, les lacs, les grands marais, les fossés & les étangs. Le Naturaliste Suédois, M. *Linnaeus*, en cite seize espèces, parmi lesquelles il y a des *buccins* : voyez ce mot.

Le LIMAÇON DE MER, *cochlea marina umbilicata*, se trouve assez communément dans la Méditerranée. Les Espagnols appellent ce coquillage univalve *caragolo* & *scanagolo*. La coquille est ordinairement striée & gravée en dehors, lisse & polie en dedans; elle est contournée en spirale depuis deux orbes jusqu'à dix. Sa bouche dans la mer est garnie d'un opercule calcaire qui a la figure d'un nombril, rougeâtre en dessus & blanchâtre en dessous; ce qui fait appeler ce coquillage *limaçon ombiliqué*. Quand l'animal veut prendre de la nourriture, il pousse & ouvre ce couvercle; & lorsqu'il en a pris suffisamment, il le retire à lui & referme si exactement sa coquille, que l'eau de la mer n'y peut pénétrer. Cet opercule étoit autrefois d'un grand usage en Médecine. On l'appelle *ombilic marin*, *seve de mer*.

Divisions des Limaçons de mer.

M. d'Argenville en fait trois genres qui naissent de la différence de leur bouche.

1^o. Les *limaçons à bouche ronde*, & à levre extérieure presque perpendiculaire à la base, tels que le *burgau*, dont les ouvriers tirent une belle nacre, le *dauphin*, l'*œil de bouc*, la *peau de serpent*, la *bouche d'or*, la *bouche d'argent*, le *ruban*, le *marron rôti*,

l'émeraude, la *veuve*, le *petit deuil*, & plusieurs autres, dont les uns sont ou unis, ou rayés, ou raboteux.

2°. Les *limaçons à bouche demi-ronde*, la levre extérieure est presque perpendiculaire à la base : ces coquilles ont peu de contour, & l'extrémité de la volute est très-peu saillante. Cette famille renferme plusieurs caractères spécifiques qui forment des espèces assez considérables, dit M. d'Argenville, comme les *nérites*, qui dans leur bouche demi-ronde ont des genévives, d'autres sont ombiliquées, &c. Parmi les coquilles de ce genre on distingue le *cordons bleu*, les *testicules*, le *jaune d'œuf*, la *grive*, le *teton de Vénus*, la *quenotte saignante*, le *pois de mer*, &c.

3°. Les *limaçons à bouche aplatie ou ovale*, la levre intérieure est presque parallèle à la base : ils diffèrent des autres par leur bouche aplatie en ovale, & par leur figure conique. Cette famille renferme encore des espèces aussi singulières que les précédentes : il y en a dont la tête s'élevant en pyramide, forme plusieurs spirales, & ce sont là les vrais *sabots* : d'autres s'élèvent la moitié moins & conservent mieux la forme de vrais limaçons : d'autres enfin sont entièrement aplaties, tels que la *lampe antique* & l'*escalier*. Ces remarques, dit notre Auteur, font connoître que l'élévation de la figure ne détermine pas le vrai caractère d'un coquillage. De ce dernier genre de *sabots* sont les coquilles appelées le *toit Chinois* ou la *pagode*, le *cul-de-lampe*, le *bouton de camifole de la Chine*, le *cornet de S. Hubert*, l'*éperon*, le *cadran*, la *forcière*, la *fripière*.

Telle est la distribution des limaçons de mer par M. d'Argenville, qui dit par expérience que l'avantage que le limaçon à bouche plate a sur les deux autres, c'est de n'être point sujet par la configuration & la juste proportion du poids de son corps avec la plaque charnue sur laquelle il rampe, à se renverser en passant dans les endroits escarpés : au lieu que les autres allant par

les mêmes endroits, sont entraînés par le poids de leur coquille, peu proportionnée pour la grosseur à la force de l'animal, & sont renversés, froissés & blessés, avant qu'ils ayent pu s'en garantir, en retirant leurs cornes & rentrant promptement dans leur coquille.

Cette même division des limaçons de mer convient aux limaçons terrestres & fluviatiles. Les coquilles de ces derniers sont très-fragiles : on les appelle *limaçons de marais*.

M. *Adanson* dont nous avons aussi exposé la méthode pour la division des coquilles à l'article COQUILLE, dit que les coquillages dont la coquille consiste dans une seule piece, de quelque figure qu'elle soit, ou en deux pieces dont l'une est tournée en spirale, s'appellent du nom commun & général de *limaçons*. Il divise les limaçons en univalves & en operculés. Sa méthode exige qu'on fasse attention dans la coquille des limaçons à six parties principales, qui sont les *spires*, le *sommet*, l'*ouverture*, l'*opercule*, la *nacre* & le *péριοστε*. Il considère aussi cinq parties essentielles dans ces animaux ; savoir, les *cornes*, les *yeux*, la *bouche*, la *trachée* & le *pied*. On trouvera la signification & le détail de ces termes au mot COQUILLE. A l'égard des limaçons de mer operculés, M. *Adanson* dit que cet opercule diffère de celui de limaçons univalves & terrestres, en ce que l'animal le prend dès sa naissance : au lieu que celui des limaçons terrestres se forme tous les ans une ou plusieurs fois, & cela dans les temps où ces animaux veulent se mettre à l'abri de la sécheresse occasionnée par les chaleurs ou par les froids excessifs : il consiste, comme nous l'avons dit, en une bave visqueuse sortie du corps de l'animal, & durcie en une croûte blanche, assez épaisse, mais peu solide, plutôt coriace que cartilagineuse. Ceux de ces animaux qui sont dépourvus de mâchoires, ont à leur place une espèce de trompe qui leur sert de tarière pour percer les coquilles des autres coquillages dont ils sucent la chair : il

n'y a qu'un petit nombre de limaçons qui soient vivipares.

Nous avons dit au mot COQUILLAGE, que le *limacon de mer*, quoique réunissant communément en lui les deux especes de parties sexuelles, ne peut le suffire à lui-même, & que cette sorte d'hermaphrodite a besoin du concours de deux individus pour se féconder réciproquement & en même temps, l'un servant de femelle à l'autre pendant qu'il fait à son égard la fonction de femelle. M. Adanson, dans sa conchyliologie, a fait figurer deux coquilles, pl. 1. auxquelles il donne le nom de *bulin* & *coret* : la premiere est celle d'un petit limacon fluviatile, nommé la *membraneuse*, il se trouve aux environs de Paris, ainsi que l'autre qui est un petit buccin fluviatile. Il dit que leur hermaphrodisme, quoique possédant les deux especes de parties génitales, a besoin de la jonction de deux individus, mais qui ne peuvent se féconder en même temps à cause de l'éloignement de leurs organes. Voyez la page 700 du second volume de ce Dictionnaire.

Limaçons étrangers.

On remarque une variété extrême dans les limaçons du Cap de Bonne-Espérance ; il y a entr'autres le *limacon quille*, que la mer jette sur les bords en grande quantité, & qui est de toute beauté. On en fait présent aux étrangers curieux : les Européens du Cap en font de la chaux. Par la description que Kolbe donne de plusieurs autres especes de limaçons, on y reconnoît le *nautil*, l'*huître épineuse*, &c. qui sont des coquilles d'un genre bien différent de celui des limaçons. Les côtes de l'Afrique & l'île de Tabago fournissent aussi de beaux limaçons, &c. Le *lambis* d'Amérique est aussi une sorte de limaçons. Voyez LAMBIS.



Propriétés des Limaçons.

Toutes les especes de limaçons testacées ou sans coquille sont d'une substance visqueuse & gluante : leur chair blanche & grasse en hiver, quoique bien assaisonnée, produit toujours dans le corps humain des humeurs grossieres, capables d'embarrasser le cours du sang : tel est le sentiment des Auteurs de la *Suite de la Matiere médicale*. Cependant les Grecs & les Romains qui étoient aussi délicats que nous dans leurs repas, en faisoient beaucoup d'usage comme aliment. Ces derniers même avoient des garennes & des viviers où ils les engraissoient pour les délices de la table (c'étoit probablement des limaçons de terre & de mer) ils estimoient ceux qui venoient des îles de Sardaigne & de Chio, de la Sicile, des Alpes, de la Ligurie & de l'Afrique. On dit que les habitans de la Silésie nourrissent des escargots ou limaçons de terre, avec de certaines plantes, pour les manger ensuite. & que dans les jardins de Brunswick on garde les limaçons qu'on a ramassés pendant l'été, dans des especes de fosses carrées dont les côtés sont boisés & l'ouverture couverte d'un fil de fer, pour les manger en hiver. Les Brabançons & les Liégeois en font aussi très-friands, ainsi que les Suisses qui, selon M. *Bourgeois*, en font un grand usage dans la cuisine : on les fait cuire dans l'eau de fontaine avec leurs coquilles. En Bourgogne on y met du vin, puis étant refroidis, on les retire de leur coquille avec un stilet ou le dardillon d'une fourchette, ensuite on les assaisonne avec le bouillon de viande, les épices, quelques tranches d'orange ou de citron, on lie la sauce avec du beurre frais & de la farine. On en fait aussi de petits pâtés qui sont très-estimés des gourmands. L'on a cependant observé que c'est un mets difficile à digérer, & qui ne convient qu'aux estomacs vigoureux. Nous avons vu en 1762 aux environs de la Rochelle, des paysans occupés à ramasser dans les

campagnes une très-grande quantité de petits limaçons bigarres de jaune & de noir, que l'on mettoit dans des barriques remplies de branches de bois croisées ça & là, afin que les limaçons pussent s'y disperser sur les surfaces multipliées. Cette récolte de limaçons étoit destinée pour l'Amérique, & il y a des années où des Négocians du pays font un commerce de ces animaux vivans. Ces limaçons se collent contre les branches ou les parois de la tuyaille, & de cette manière ils peuvent faire le trajet sans périr de faim, parce qu'ils ne dissipent que peu de leur humeur visqueuse. Il y a des pays où on les fait cuire dans leurs coquilles sur la braise, & on les mange ainsi.

Dans notre pays les limaçons les moins malfaisans sont ceux qui se trouvent dans les haies, les vignes & les jardins, parce qu'ils vivent de serpolet, de pouliot, d'origan & d'autres herbes qui leur donnent un meilleur goût : le peuple en fait une assez bonne consommation en Franche-Comté, sur-tout au printemps & dans le Carême. Les Médecins n'en conseillent cependant l'usage qu'aux phthisiques, pour calmer la toux : on en fait des bouillons pectoraux & adoucissans, immédiatement après les avoir fait dégorger dans de l'eau chaude : on estime leur coquille apéritive ; peut-être n'est-elle qu'absorbante. Cependant M. Bourgeois dit que le couvercle ou opercule des escargots séché & réduit en poudre est un très-bon remède pour adoucir les ardeurs d'urine, soit qu'elles proviennent d'inflammation, d'âcreté de l'urine, ou même de gravelle : on en donne trente ou quarante grains dans l'infusion de fleurs de mauve ou de graine de lin. Dans quelques Provinces de France on emploie la poudre de limaces rouges séchées au four, contre la dysenterie ; la dose en est de trente-six à quarante-huit grains dans un verre de vin, ou de tisane ou de bouillon ; ce remède calme les épreintes & les déjections sanglantes. On se sert aussi de limaçons écrasés pour guérir les dartres ; ou bien on se contente de faire ramper & de laissez

ser baver les limaçons sur la dartre. Les limaçons entrent dans l'eau pectorale de la Pharmacopée de Paris, & dans quelques collyres. *Voyez le Dictionnaire de Médecine.*

Les limaçons devenus fossiles portent le nom de *cochlites*.

LIMAÇONNE. Nom que *Goëdard* donne à une chenille fort belle; elle a sur la tête comme cinq paquets de poils; au devant de la tête deux espèces de cornes comme les limaçons, & une queue à l'extrémité du corps. Cette chenille est encore ornée de poils sur le dos: c'est avec son poil & sa salive qu'elle fait sa coque pour se métamorphoser en chrysalide.

LIMAÇON ROUGE. *Voyez LIMACE.*

LIMANDE, *passer asper sive squamosus*. C'est un poisson de mer plat, peu large, & dont les nageoires sont molles: il est du même genre que la sole, le carrelet & la plie: *voyez ces mots*. Ce genre de poisson nage à plat. *Rondelet* dit que la limande ne diffère du carrelet que par l'âpreté de ses écailles, qui sont fortement attachées à sa peau; elle a des taches jaunes aux nageoires qui environnent le corps, & une ligne tortue au milieu du corps; sa chair est blanche, molle & humide, & un peu gluante, ce poisson est très-commun sur nos tables; il est meilleur que le *flex* & le *steelet*, qui sont aussi des espèces de limandes.

LIMIER. *Voyez à l'article CHIEN.*

LIMON, *lutum aut limus*, est une terre noirâtre ou brunâtre, détrempée, divisée & déposée çà & là par l'eau, chariée dans les marais & lacs: elle paroît principalement produite par un mélange de terre & de végétaux pourris ou détruits. Si l'on y appercevoit encore des filamens de plante, ce limon prendroit le nom de *tourbe limoneuse* ou de *tourbe*. *Voyez ce mot.* Quoique le limon ne donne pas toujours l'apparence de plantes, il ne laisse pas d'être quelquefois inflammable: il s'en trouve de tel en Brabant & dans le pays de Nantes en Bretagne. Le limon de la mer, quoique

vaseux, ainsi que celui des fleuves, étant plutôt formé de la destruction des animaux que des plantes, pétille dans le feu, & y exhale une odeur très-fétide. Ces deux phénomènes sont dus, l'un aux parties de sel marin, & l'autre aux parties d'animaux non totalement détruits. *Voyez ADAMIQUE.*

La couleur noirâtre du limon végétal nous paroît communément dûe au fer ou à des plantes astringentes pourries dans une eau vitriolique & stagnante. Toutes les espèces de limon sont bonnes pour engraisser les terrains; mais il y a du choix. Le limon gras & onctueux que le Nil dépose dans ses inondations, fertilise les terrains sablonneux de l'Egypte; mais le limon maigre & trop sablonneux que dépose le Rhin sur des terres voisines à peine engraisées par l'industrie & le travail des hommes, nuit à la fertilité du terrain. Un limon gras sur un terrain déjà gras & compacte, lui ôte cette juste proportion qui est si avantageuse pour la végétation.

La formation du limon & celui que déposent les rivières, méritent l'attention du Naturaliste; il nous donne la théorie du tuf & de plusieurs des couches dont la terre est composée. A examiner la quantité de terre que dépose l'eau d'une rivière immédiatement après un grand orage, l'on ne doit pas être étonné si les terres adjacentes aux rivières diminuent de hauteur, tandis que le fond de la mer doit hausser continuellement, comme étant le réservoir de tous les fleuves. Heureusement que tout le limon ne va point à la mer, il en reste une portion considérable qui se dépose en route sur les endroits peu inclinés, & qui sont inondés par les débordemens des rivières.

LIMONIER ou **ARBRE DU LIMON**, *limon vulgaris*. Le limonier approche beaucoup du citronnier, même hauteur, même feuillage; mais il est un peu plus court & moins branchu, & souvent garni de plusieurs épines; ses fleurs ont une odeur plus foible; ses fruits sont moins longs & plus petits que les citrons;

leur substance est également vésiculeuse ou divisée en cellules, mais ils sont d'une couleur & d'une odeur moins fortes; ils viennent plusieurs ensemble; leur écorce est aussi plus mince que celle des citrons, mais ils sont trop remplis de pulpe & d'un suc trop acide pour pouvoir les manger: on les appelle *limons aigres*; il y en a aussi de doux. Consultez les *Hespérides* de *Ferrarius*.

On fait usage des limons comme des citrons: on les appelle même à Paris *citrons*. Mais ce nom mériterait d'être réformé, quoiqu'autorisé par un assez long usage. Voyez l'article CITRONNIER. Les limons sont plus rafraîchissans, moins utiles contre les poisons, mais plus efficaces pour tempérer l'ardeur de la fièvre dans les maladies aiguës: on fait un sirop avec leur suc. Les lettres que l'on écrit avec ce suc sur du papier, paroissent lorsqu'on les approche du feu; & les Teinturiers emploient aussi de ce suc pour certaines couleurs. Consultez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*. Les Tunquinois & les peuples de l'Inde se servent de ce suc, comme nous de l'eau forte, pour nettoyer le cuivre, le laiton & les autres métaux quand ils veulent les mettre en état d'être dorés. Les semences du limon sont un peu amères, & propres contre les vers.

LIN, *linum*. Plante très-utile, dont *Tournefort* distingue trente-une espèces. Nous n'en considérerons ici que deux sortes principales, & qui sont d'usage en Médecine & dans les Arts mécanique.

Le LIN ORDINAIRE, *linum sativum vulgare*, est une plante qui vient à l'aide de la culture dans les champs & les jardins. Sa racine est assez menue, peu fibreuse. Sa tige est ordinairement simple, haute d'environ deux pieds & demi, creuse, grêle, branchue vers le sommet, laquelle étant rouie, battue & préparée, donne beaucoup de fil. Ses feuilles sont pointues, étroites, placées alternativement le long de la tige. Ses fleurs naissent en ses sommités: elles sont d'un beau bleu, composée chacune de cinq feuilles, disposées en corol-

let dans un calice aussi à cinq feuilles. A cette fleur succede un fruit presque sphérique, de la grosseur d'un pois-chiche, renfermant en dix capsules membraneuses dix semences oblongues ou presque ovales, apiculées, pointues d'un côté, obtuses de l'autre, luisantes, d'une couleur fauve purpurine.

Le lin est au nombre de ces plantes qui, sur pied, ne paroissent avoir aucun rapport, aucune ressemblance avec les choses qu'on en fabrique. Combien de temps l'homme a-t-il foulé au pied ce végétal précieux sans en connoître l'utilité? Que la découverte en soit due au hasard ou à la sagacité de ces Observateurs qui épient pas à pas les productions de la Nature, toujours est il constant que le lin a deux objets d'utilité; la graine dont on retire de l'huile, & la tige dont on prépare le fil. En un mot cette plante préparée sert à une infinité d'usages mécaniques, & particulièrement pour la fabrication de la toile.

Culture du Lin.

Le lin est un des végétaux sur lequel l'homme a exercé son industrie avec le plus grand succès & la plus grande utilité. En jetant les yeux dans la campagne sur un terrain couvert de cette plante, qui n'a rien absolument de remarquable, le Naturaliste est frappé d'étonnement, lorsqu'il considère que cette plante va, par l'adresse humaine & sous une forme toute nouvelle, contribuer non seulement à la salubrité du corps, à la propreté, à la parure de l'homme qui jouit paisiblement des douceurs de sa découverte & de son travail, mais encore à la richesse des Royaumes & des empires, parce que les choses de première nécessité sont les objets les plus intéressans du commerce.

La culture du lin est donc la plus intéressante après celle des grains. On en sème la graine par un beau temps sec & doux, & dès le mois de Mats, en terre grasse, & qui ne soit point trop humide. La plante

fleurit en Juin. Le lin épuise beaucoup les terres ; aussi n'en doit-on resemer dans le même sol qu'après deux ans de repos. On doit le semer plus clair que le chanvre, après avoir bien nettoiyé la terre de toutes racines & herbes, ensuite heriser la terre & y passer le rouleau pour l'affaïsser ; la sarcler au commencement de Mai & arracher, s'il se peut, la mauvaise herbe (la *goutte de lin*, espece de plante parasite), qui s'entortille autour de sa tige. Au reste on sarcele le lin quand il a deux pouces de hauteur, & on continue jusqu'à ce qu'il en ait cinq. Le lin a besoin de petites pluies chaudes : il y a des pays où l'on rame le lin, tant il devient haut : on l'attache quand il est près de sa maturité.

Les Hollandois, qui ont un terrain gras & un peu humide & compacte, sur-tout en Zélande, s'adonnent beaucoup à la culture du lin ; ils préparent la terre avant d'ensemencer : 1°. par des engrais tels que du fumier très-pourri, la marne, la chaux, les curures de mares, les rognures de cornes, le *goëmon* (espece d'algue marine), & un peu de sable marin ; 2°. par trois ou quatre labours, après lesquels ils laissent la terre ou liniere en jachere pendant tout l'été : on fait de même en Flandres. En Zélande, où la Garance fait une branche de commerce, dès que l'on a défriché & labouré la terre, on y plante de la garance, qui y reste deux ans : tout cela emmenblit la terre ; on la laisse reposer, & on y sème alors du lin. Dans notre pays, on y sème du trefle qui fait beaucoup de bien à la terre, en la gararrissant de l'ardeur du soleil, & en lui conservant la rosée & la pluie ; 3°. par la division de leur terrain, qu'ils font en planches, de cinquante à soixante pieds de large, & séparés par de petits fossés de deux ou trois pieds de profondeur, sur un pied & demi de largeur. Le sol étant ainsi préparé, on fait choix de la graine qu'on veut semer. La meilleure est courte, rondelette, ferme, huileuse, pesante, d'un brun clair ; mise dans un verre d'eau, elle va au fond en peu de

temps : jetée dans le feu , elle doit s'enflammer & pétiller sur les charbons : telle est la graine de lin de Dantzig ou de Riga. Pour avoir toujours de bonne graine, il faut semer dans une terre forte de la graine recueillie dans une terre plus forte , & en jeter dans le champ une quantité moindre que celle qu'il est en état de bien nourrir ; par ce moyen toutes les graines profitent , & l'on a de belles tiges.

Suivant un Mémoire de la Société de Dublin , les terres les meilleures pour la culture du lin , sont les terres glaises , profondes , fermes , un peu humides , labourées comme il convient : les terres graveleuses ou légères donnent à la vérité du lin plus fin , mais en plus petite quantité , moins grand & la graine dégénère dès la deuxième année. Les Hollandois , dont le commerce de toile florissant prouve leurs connoissances supérieures dans cette partie , ne sement presque point de lin dans la province de Hollande , à cause que le terroir en est léger & sablonneux ; mais ils recueillent d'aussi beau lin & d'aussi bonne graine qu'il y en ait en Europe , dans les terres glaises , lourdes , fermes & humides de la Province de Zélande. Ces terres sont propres pour le lin , à raison de la glaise qui entre dans leur composition.

Le lin semé comme ci-dessus , est ordinairement mûr à la fin de Juin ; & après la récolte on peut semer des *turneps* ou de gros navets de bétail dans le même terrain , où ils viendroient fort bien.

Il y a des Laboureurs qui distinguent deux sortes de lin cultivé ; 1°. le *tê tard* , qui est bas & a beaucoup de têtes : on le sème à la fin de Mars , on le cueille dès le mois de Juin ; 2°. le grand lin , qui est le plus haut , & a moins de branches : on cueille celui-ci quand il jaunit.

Le Semeur de lin doit suivre le sillon en ligne droite , & jeter la graine avec la main droite , & semer de la main gauche , lorsqu'il revient sur ses pas , afin que le grain soit répandu également : on recouvre peu de

temps après la semence avec la herse. Dans quelques pays, on y passe alors le cylindre; dans d'autres, on y jette par-dessus de la fiente de pigeon & du fumier nouveau.

Le lin étant mûr, on l'arrache par un temps sec, & on le couche à terre sur le champ par grosses poignées, l'une à côté de l'autre, afin qu'il sèche. Lorsque la saison est favorable, il est suffisamment sec en douze ou quatorze jours; autrement on l'y laisse par petits ras pendant vingt jours, ou en gros ras pendant un mois, plus ou moins, suivant la saison & le pays. C'est une mauvaise méthode que d'arracher le lin trop vert; car, outre que le fil est plus gros, la filasse tombe presque toute en étoupe. Les Manufacturiers expérimentés ont grand soin de laisser plus long-temps sur pied le lin qu'ils destinent aux ouvrages les plus fins; ils risquent même de perdre la graine, pour avoir la tige aussi mûre qu'il est possible, lorsqu'ils doivent l'employer à la meilleure espèce de batiste & à leurs dentelles, &c.

En Hollande on égraine le lin aussi-tôt qu'il revient du champ, & on livre la plante à l'Ouvrier des qu'on a cueilli la graine. Pour séparer la graine d'avec la tige, on se sert d'un peigne de fer, appelé *drege* ou *grege*; on peut aussi retirer la graine de la coque du lin, en la frappant avec un petit battoir. Il est avantageux de ne point différer le roui du lin, afin que la filasse se détache plus facilement de la chenevotte. Il en est de la manière de rouir & préparer le lin, comme de celle du chanvre. Voyez ce mot.

On vend le lin tout roui & façonné à la botte. Lorsqu'il a reçu tous ses apprêts, on le met en cordons, s'il est fin & destiné pour le filage & pour le Tisserand. Le meilleur lin est luisant, doux, liant & fort: le lin court est celui qui fait le plus beau fil. M. *Planquist* proposa dans les Mémoires de l'Académie de Suede, année 1746, une méthode pour préparer le lin d'une manière qui le rende semblable à du coton. Ce pro-

cédé consiste à lessiver le lin comme on lessive le linge, & de carder le lin à la manière du coton. On a déjà établi en Alsace une Manufacture dont le but est de blanchir ou de teindre la filasse qu'on tire du lin avant de la mettre en fil.

Le lin fournit à une consommation intérieure, qui seroit immense, même en la réduisant à la fabrication du linge : il procure une infinité de choses de nécessité ou de commodité, outre qu'il entre dans quantité de petites étoffes. L'homme toujours actif, a su étendre les bornes de son industrie ; ce même linge usé par le service & l'usage journalier, devient autant de chiffons qui passent en lambeaux dans une autre Manufacture ; là il est de nouveau soumis aux travaux de l'art, change de forme & se convertit en une matière dont l'usage n'est ignoré de personne, & que l'on ne sauroit assez admirer. Cette matière qui reçoit & communique à la société les productions de l'esprit & les sentimens de l'ame, est le papier.

La graine du lin fournit par expression beaucoup d'huile, qui sert à brûler, à l'Imprimerie & en peinture. M. *Bourgeois* observe que cette huile est aussi la base de tous les vernis huileux, qui imitent le vernis de la Chine. Le vernis d'ambre, dit-il, qui est le meilleur connu en Europe, se fait avec le succein calciné sur une plaque de fer & dissous dans l'huile de térébenthine, auquel on ajoute l'huile de lin. On prend aussi intérieurement l'huile de lin pour procurer l'expectoration, & pour appaiser le crachement de sang. La pâte de cette graine exprimée sert pour engraisser les bestiaux.

La semence de lin macérée dans l'eau donne une grande quantité de sue mucilagineux, d'où dépend sa vertu adoucissante & émolliente : sa farine est résolutive.

Les Paysans d'Asie se sont nourris souvent de graine de lin : ils la piloient, la méloient avec du miel, & la faisoient frire ; cependant, disent les Auteurs de la

Matière

Matiere Médicale, de quelque manière qu'on la prépare, ce ne sera jamais un mets bien agréable & salutaire; car elle est contraire à l'estomac, flatueuse, difficile à digérer, & produit un mauvais suc; c'est ce que l'on a pu remarquer, dit *Fragus*, il y a quelques années à Middelbourg, Capitale de la Zélande, lorsque la plupart des habitans, à cause de la disette du blé & des provisions, mangerent du pain & d'autres nourritures faites avec de la graine de lin : ils devinrent enflés, bouffis, & il y en eut beaucoup qui moururent.

L'usage interne de la graine de lin convient dans les ardeurs d'urine; en lavement, elle adoucit les tranchées, la dysenterie & l'inflammation des viscères. En général le lin est amer, légèrement purgatif, aphrodisiaque, & convient dans les inflammations. Selon *M. Bourgeois*, la graine de lin cuite dans l'eau ou le lait, est un excellent remède pour adoucir toutes sortes d'inflammations externes; on en fait un cataplasme pour les esquinancies inflammatoires, pour calmer les douleurs de la goutte, & pour adoucir & faire venir à maturation les humeurs qui surviennent au sein des femmes après leurs couches.

Le LIN SAUVAGE PURGATIF, *linum catharticum sylvestre*, est une plante qui vient d'elle-même dans les champs, parmi les avoines & dans les prés. Sa racine est grêle & blanche. Ses tiges rougeâtres & branchues sont d'abord petites & couchées sur terre; mais elles s'élèvent bientôt à la hauteur de deux pieds & plus. Ses fleurs sont portées sur de longs pédicules; elles sont blanches & à œillets : il leur succede des capsules séminales, cannelées; leur graine est semblable à celle du lin, mais la tige est plus menue & moins filandreuse.

Toute cette plante a une saveur amère, & qui cause des nausées. Les Anglois font un plus grand usage de cette plante que nous. *J. Ray* dit que l'infusion d'une poignée de lin sauvage avec les tiges & les sommets,

faite dans du vin blanc pendant la nuit sur des cendres chaudes, purge assez fortement les humeurs séreuses, & excite quelquefois le vomissement.

L'on trouve aussi dans les forêts un grand nombre d'espèces sauvages de lin.

LIN FOSSILE ou INCOMBUSTIBLE. *Voyez AMIANTE.*

LIN MARITIME. *Imperatus* a donné ce nom au *conserva*. Voyez ce mot.

LIN ORIENTAL. Les Siamois donnent ce nom à un animal que les Portugais nomment *bicho vergoso*, c'est-à-dire *insecte honteux*, parce que quand il a peur, il se resserre en lui-même, & dresse ses écailles comme nos hérissons font avec leurs piquans.

Le lin oriental a les écailles de la queue si dures, qu'il est difficile de les couper: il vit dans les bois, où il se retire dans des trous. Il monte quelquefois sur les arbres: il ne vit que de graines fort dures: il a la gueule fort petite, la langue longue & étroite: il la lance à-peu-près comme font les serpens.

LIN SAUVAGE. *Voyez LINAIRE.*

LIN DE SIBÉRIE, *linum vivace*. Le lin ordinaire dont nous avons parlé est une plante annuelle qu'il faut semer de nouveau tous les ans, & qui demande beaucoup de soins, de peines & de dépenses; le lin de Sibérie au contraire est une plante vivace nouvellement découverte & qui a l'avantage de croître encore plus haut que le lin ordinaire; ses feuilles sont plus larges, sa tige est plus noirâtre, caractère par lesquels on estime même le plus le lin ordinaire. Le lin de Sibérie fleurit aussi-tôt que l'autre, & sa fleur a une perrite odeur; lorsqu'il est arrivé à sa maturité en Août, on ne fait que le couper à la faux, & il repousse l'année suivante de nouvelles & nombreuses tiges de sa racine. Cette plante n'exige presque aucun soin; un simple sarclage lui suffit. Elle réussit très-bien dans les terrains sablonneux & ses rejets bravent les hivers, ils sont aussi verts sous la neige & la glace, que

dans les beaux jours de l'été. Les tiges de cette sorte de lin, donnent du fil aussi blanc, aussi ferme, & en plus grande quantité que notre lin ordinaire : la finesse est peut-être la qualité qui lui manqueroit, mais cette espece de lin serviroit à un grand nombre d'usages très-importans, où l'on n'emploie point des toiles si fines : cette plante transportée d'un climat froid, dans un climat plus tempéré s'y amélioreroit, ainsi que le prouve l'expérience faite en Suede & dans le pays d'Hanovre. De plus les soins que l'on apporteroit à sa culture, & les essais que l'on feroit sur cette plante, l'ameneroient insensiblement à un plus grand degré de perfection. On sait déjà qu'il faut employer un tiers de semence de moins que si on semoit du lin ordinaire. La semaison de celui de Sibérie se fait à la fin de Mars, il ne leve qu'au commencement de la quatrième semaine, & il n'a point à craindre les gelées du printemps.

LINAIRE COMMUNE ou **LIN SAUVAGE**, *linaria vulgaris* aut *lintea flore majore*, est une plante qui croît également sur le bord des champs ou des chemins, & dans les pâturages stériles. Ses racines sont blanches, ligneuses, rampantes & fort traçantes. Une seule racine pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi, rondes, verdâtres, branchues, garnies de feuilles placées sans ordre, mais fort semblables à celles de l'ésule, excepté qu'elles ne donnent point de lait; ce qui a donné lieu au proverbe latin : *esula lacrescit, sine lacte linaria crescit*.

Les fleurs de la linaria sont jaunes, de même structure que celles du muffle de veau ou *antirrhinum*; dont elle est une espece, selon M. *Deleuze*, & se terminent en bas par un éperon, de même longueur que le reste de la fleur. Elles naissent aux sommités des tiges & des rameaux, rangées en épi; il leur succede un fruit arrondi, divisé en deux capsules par une cloison mitoyenne, & percé de deux trous à son extrémité quand il est mûr : il est rempli de graines

plates , rondes , noires , & comme bordées d'un feuillet.

La faveur de cette plante est un peu amere & un peu âcre : en la froissant entre les doigts , elle a l'odeur de sureau ; le suc de ses feuilles n'altère point la couleur du papier bleu , mais celui des fleurs le change en rouge. La linairé est résolutive , & adoucit singulièrement les douleurs des hémorrhoides : on en fait un onguent qui s'applique avec succès sur les varices de l'anüs. Quelques Botanistes lui ont donné le nom d'*urinalis* , parce qu'elle est fort diurétique : il y a des personnes qui mettent cette plante dans les souliers , sous la plante des pieds , pour chasser la fièvre quarte.

On distingue encore la PETITE LINAIRE, *linaria capillaceo folio, odora*. Elle est aussi apéritive. *Tournefort* compte cinquante - sept especes dans le genre de la linairé.

LINGOADA. Nom que les Portugais donnent à un poisson de mer du Brésil , nommé *aramaca* par *Marcgrave*, & *cabriconcha* aux Indes. Ce poisson a deux yeux d'un même côté , & n'en a point de l'autre : il a la figure d'une sole ; ses dents sont fort aiguës.

LINOT ou LINOTE , *linaria avis* aut *linote*. Petit oiseau mis par les Méthodistes dans le rang des moineaux : on en distingue plusieurs especes.

La LINOTE VULGAIRE, *linaria avis vulgaris* , est un petit oiseau gros comme un moineau , dont la tête est couverte d'un plumage cendré noir , le dos mêlé de noir & de roux , la poitrine blanche ; le bas - ventre proche du croupion , tire sur le blanc jaunâtre ; le haut de la gorge est d'un beau rouge , & le bord des ailes roux ; les grandes plumes des ailes sont noirâtres & blanchâtres par les côtés & à leurs extrémités , ainsi que la queue ; la couleur de ses pieds est un brun obscur. Sa nourriture est de la graine de lin , d'où lui est venu le nom de *linote*. Cet oiseau s'apprivoise aisément & est susceptible d'éducation : on le nourrit en

cage avec du pain, du millet, de la navette, du mouton, de la graine de lin & du chenevis : son chant est fort agréable, & il apprend volontiers les airs qu'on lui joue sur un flageolet.

LA GRANDE LINOTE DE VIGNE, *linaria rubra major*, est un peu moins grande que la précédente. Le plumage de la poitrine & du dessus de la tête, est rougeâtre ; c'est pourquoi on l'appelle aussi *linotte rouge*. Détournée en cage elle perd ses belles couleurs ; on a même éprouvé que les petits élevés en cage, ne deviennent jamais rouges.

Il y a aussi une petite *linote de vigne* qui a le bec moins gros & plus aigu ; la femelle, ainsi que le mâle, est rouge au-dessus de la tête ; ses pieds sont plus noirs. Cette dernière espèce de linote vole en troupe, ce que ne font pas les autres. *Albin* dit que la région de leur crâne & la base du gosier, sont d'un rouge charmant : il y en a dont les bords des plumes sont jaunâtres.

La *linote de montagne*, (*linaria montana*) est plus grande du double que la précédente : son croupion est rouge, & sa queue est longue.

La *linote de Strasbourg*, (*linaria Argentoratensis*) est de la grandeur de la linote vulgaire : sa queue est fourchue : ses pieds sont rougeâtres & son plumage est tacheté.

Ce genre d'oiseau a le bec court, fait en cône : les bords en sont coupans, & le bout est très-pointu. Leurs pieds sont très-courts ; la queue est un peu fourchue. Ces oiseaux font leur nid les uns dans les montagnes, d'autres choisissent les lieux bas & frais, dans des buissons d'épine noire & d'aubépine, ou dans ceux du genêt. Ils font d'ordinaire quatre ou cinq petits par nichée, & deux nichées par an. Si on détruit leur nid, ils le rétablissent jusqu'à trois fois.

Les linotes par leur ramage agréable font les délices des champs & de la solitude. Elles muent sur la fin du printemps. On prétend que ces oiseaux sont sujets à une sorte de maladie qui leur roidit les plumes, & pendant

laquelle ils demeurent tristes & sans siffler. Cette maladie s'appelle *subtile* : souvent leur ventre devient dur alors; leurs veines sont grosses & rouges; leur poitrine est tuméfiée, leurs pieds sont enflés, calleux, & ne peuvent qu'à peine les supporter. Quoique ces oiseaux soient communs dans plusieurs provinces de ce royaume & d'Angleterre, on ignore encore quel est leur pays natal. On en voit une espèce à Angola, dont le bec est brun; les pieds & les ongles sont jaunes : le plumage est varié.

Les linotes passent pour être bonnes contre l'épilepsie, étant prises en bouillon ou mangées.

LION, *leo*. Le lion, dit M. de Buffon, a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible : sa taille est bien prise & si bien proportionnée, que son corps paroît être le modèle de la force, jointe à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, & ne contenant rien de surabondant, il est tout nerf & tout muscle. Cette grande force musculaire se marque au-dehors par les sauts & les bonds prodigieux qu'il fait aisément; par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, & surtout celle de son front, qui est traversée de rides profondes, ce qui ajoute beaucoup à la physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur; & enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut & s'agit en tous sens lorsqu'il est en colère. Le front de cet animal est carré; le nez est grand, large, évasé; sa gueule est fort grande & fendue; ses mâchoires sont composées de grands os extrêmement forts, & garnies chacune de quatorze dents, dont quatre sont incisives, quatre canines & six molaires. Sa langue est grande, rude, très-âpre & parsemée de quantité de petites pointes aussi dures que la corne, longues environ d'un quart de ponce, & recourbées vers le gosier : c'est cette disposition des parties de la

langue qui rend le léchement du lion extrêmement dangereux ; car il a bientôt endormi ou engourdi la chair & excorié l'épiderme. Au reste, l'on doit être en garde contre les léchemens de cet animal, même le plus apprivoisé ; car dès qu'il a senti le sang, son naturel sanguinaire s'irrite & l'excite à mordre & à faire de cruels ravages, comme nous le dirons ci-après.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur depuis le muse jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds ; ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds & demi de longueur, sur trois pieds & demi de hauteur, & la queue longue d'environ trois pieds ; elle est terminée par une espèce de houppe.

La lionne est dans toutes les dimensions d'environ un quart plus petite que le lion. Presque tous les Voyageurs paroissent s'accorder à dire que la couleur du lion est fauve sur le dos, & blanchâtre sur les côtés & sous le ventre.

Le lion porte une crinière ou plutôt un long poil ; qui couvre toutes les parties antérieures de son corps, & qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a jamais ces longs poils, quelque vieille qu'elle soit. L'animal d'Amérique que les Européens ont appelé *lion*, & que les Naturalistes du Pérou nomment *puma*, n'a point de crinière : il est aussi beaucoup plus petit, plus foible & plus poltron que le vrai lion. Il ne sera pas impossible, dit M. de Buffon, que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale eût assez influé sur la nature du lion pour le dépouiller de sa crinière, lui ôter son courage & réduire sa taille. Mais ce qui paroît impossible, c'est que cet animal qui n'habite que les climats situés entre les Tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du Nord, puisqu'il est si sensible au froid, ait passé des parties méridionales de l'Asie ou de l'Afrique en Amérique, ces Continens étant séparés.

rés vers le Midi par des mers immenses. C'est ce qui nous porte à croire, continue M. de Buffon, que le *puma* n'est point un lion tirant son origine des lions de l'ancien Continent & qui auroit ensuite dégénéré dans le climat du Nouveau Monde; mais que c'est un animal particulier à l'Amérique, comme le sont aussi la plupart des animaux de ce nouveau Continent: ce sentiment paroît confirmé par plusieurs relations. *Frézier* dit que le *puma* ou lion du Pérou diffère beaucoup de celui d'Afrique; que sa tête tient de celle du loup & de celle du tigre, & qu'il a la queue plus petite que l'un & l'autre. Ces prétendus lions n'ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur de ceux d'Afrique: ils sont gris, n'ont point de crinières, ont l'habitude de monter sur les arbres. Enfin ces animaux diffèrent du lion par les habitudes naturelles. Toutes ces considérations paroissent suffisantes pour faire cesser l'équivoque du nom, & pour empêcher que l'on ne confonde le *puma* d'Amérique avec le vrai lion d'Afrique ou d'Asie.

Lorsque les Européens firent la découverte du Nouveau Monde, ils trouverent en effet que tout y étoit nouveau; les animaux quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes & les plantes, tout parut inconnu, tout se trouva différent de ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle nature; un petit rapport dans la forme extérieure, une légère ressemblance de taille & de figure, suffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choses connues; de-là les incertitudes l'équivoque, la confusion qui s'est encore augmentée, parce qu'en même temps qu'on donnoit aux productions du Nouveau Monde les dénominations de celles de l'ancien Continent, on y transportoit continuellement & dans le même temps les espèces d'animaux & de plantes qu'on n'y avoit pas trouvées. C'est dans les Ouvrages de l'illustre M. de Buffon qu'il faut voir les discours, dans lesquels il a démontré, avec son génie & sa sagacité ordinaires, quels sont les animaux

propres à l'ancien Continent & au Nouveau Monde, & ceux qui sont communs aux deux Continens.

Les lions n'habitent que les climats secs & brûlans de l'Asie & de l'Afrique; & ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que dans le même pays ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air est plus tempéré, sont moins forts & d'un naturel moins féroce que ceux qui demeurent dans les sables brûlans du Biledulgerid ou du Zaara. De l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains tiroient de la Libye pour l'usage de leurs spectacles cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même qu'en Turquie, en Perse & dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement; & comme ce puissant & courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, & n'est lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de nombre dans son espèce qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux brutes ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Negre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères.

Cette supériorité de nombre & d'industrie dans l'espèce humaine, qui brise la force du lion, en énerve aussi le courage. Cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou se rempere dans l'animal, suivant l'usage heureux ou malheureux qu'il a fait de sa force. Dans les vastes déserts du Zaara, & en général dans routes les parties méridionales de l'Afrique & de l'Asie où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont encore en assez grand nombre, & tels que la Nature les produit. Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides & terribles; ne connoissant pas la puissance

de l'homme, ils n'en ont nulle crainte; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver; les blessures les irritent même sans les effrayer: un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière; & lorsqu'après un combat opiniâtre & violent il se sent affoibli, au lieu de fuir il continue de se battre en retraite, sans jamais tourner le dos. Au contraire, les lions qui habitent aux environs des villes & des bourgades de l'Inde & de la Barbarie, ayant connu l'homme & la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail; & enfin de s'enfuir, en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans qui leur font, à coups de bâton, quitter prise & lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du lion, prouve qu'il est susceptible d'être apprivoisé jusqu'à un certain point; aussi l'histoire nous parle-t-elle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre, ou menés à la chasse; & qui, fideles à leur maître, ne déploient leur force & leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que le lion pris jeune & élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre & à jouer innocemment avec eux; qu'il est doux pour ses maîtres, & même caressant, sur-tout dans le premier âge; & que si sa férocité naturelle reparoit quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvemens sont très-impétueux, & ses appétits très-véhémens, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer: aussi y auroit-il du danger à lui laisser trop long-temps souffrir la faim, ou à le contraindre en le tourmentant hors de propos; non seulement il s'irrite contre les mauvais traitemens, mais il en garde le souvenir, & paroît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire & la reconnois-

lance des bienfaits. On peut conclure de différens faits, que sa colere est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent pardonner à de petits ennemis des libertés offensantes, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour proie; & comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, ce lion fier, courageux, sembloit oublier la force qu'il tenoit de la nature, pour protéger l'innocence, ou au moins la foiblesse. Quel beau trait de générosité dans cette bête sauvage! il vivoit tranquillement avec des victimes sacrifiées soit à sa voracité, soit à la vindicte publique, soit au plaisir du peuple avide de sang & de carnage. Il leur faisoit part de sa subsistance, se la laissoit même quelquefois enlever toute entiere pour prolonger leurs jours, & souffroit plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait. L'ame sensible est émue, pénétrée, ravie par ces exemples de modération & d'humanité. Ces vertus sont si nobles, si grandes, si sublimes qu'on croit devoir insister sur ces faits éclatans. Ils apprennent aux Grands le bel usage qu'ils peuvent faire de leur pouvoir. Un cœur généreux est sur la terre la plus vive image de la Divinité : mais revenons à l'histoire du lion, à ses habitudes, à sa maniere de vivre.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel; puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, & que dès qu'il est repu, il est en pleine paix; tandis que le tigre, le loup & tant d'autres animaux d'espece inférieure, tels que le renard, la fouine, le putois, le furet, &c. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner; & que dans leurs massacres nombreux ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

Quoique le lion ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister & vivre assez long-temps dans les pays tempérés; peut-être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier: on en a vu naître dans la ménagerie de Florence & à

Naples ; mais ces faits sont très-rare. Les anciens & les modernes conviennent que les lions nouveaux nés sont fort petits , de la grandeur à-peu-près d'une belette , c'est-à-dire de six ou sept pouces de longueur : ils disent aussi que les lionceaux ne sont en état de marcher que deux mois après leur naissance. Sans donner une entière confiance au rapport de ces faits, dit *M. de Buffon*, on peut présumer avec assez de vraisemblance que le lion, attendu la grandeur de sa taille, est au moins trois ou quatre ans à croître , & qu'il doit vivre environ sept fois trois ou quatre ans ; c'est-à-dire à-peu-près vingt-cinq ans. On en a gardé quelques-uns au combat du taureau pendant seize ou dix-sept ans.

L'inspection des parties du lion mâle & leur direction prouvent qu'il s'accouple comme les autres quadrupèdes , & non pas à reculons , comme l'avoient répété plusieurs Naturalistes , d'après *Aristote*. C'est aussi mal-à-propos que ce Philosophe a prétendu que le cou de cet animal ne contient qu'un seul os inflexible , & sans division de vertèbres ; ce fait a été démenti par l'expérience , qui même nous a donné sur cela, dit *M. de Buffon*, un fait très-général : c'est que dans tous les quadrupèdes , sans en excepter aucun , & même dans l'homme , le cou est composé de sept vertèbres ni plus ni moins ; & ces mêmes sept vertèbres se trouvent dans le cou du lion , comme dans celui de tous les autres quadrupèdes. Un autre fait général , c'est que les animaux carnassiers ont le cou beaucoup plus court que les animaux frugivores , & sur-tout que les animaux ruminans. Mais cette différence de longueur dans le cou des quadrupèdes , ne dépend que de la grandeur de chaque vertèbre , & non pas de leur nombre qui est toujours le même. A l'égard de la solidité des os du lion , qu'*Aristote* dit être sans moelle & sans cavité , de leur dureté qu'il compare à celle du caillou , de leur propriété de faire feu par le frottement , c'est une erreur.

Les lions sont très-ardens en amour : lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles qui ne cessent de rugir autour d'elle, & de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur & s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printemps, & ne produit qu'une fois tous les ans, & quoiqu'elle n'ait que deux mamelles, elle ne laisse pas d'avoir quelquefois quatre petits & même six.

S'il est dans les principes de la nature de favoriser la multiplication des êtres, il est de sa sagesse de veiller à la conservation de ceux que la foiblesse & l'imbécillité de l'âge exposeroient à périr de besoin, ou à devenir la proie de quelque animal carnassier. Aussi la tendresse maternelle est un des prototypes de la prévoyance de la nature. Oui, dans les lions toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, & l'amour maternel est extrême. La lionne naturellement moins forte, moins courageuse & plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits : elle ne connoît point de danger ; elle se jette indifféremment sur les hommes & sur les animaux qu'elle rencontre ; elle les met à mort ; elle se charge ensuite de sa proie, la porte & la partage à ses lionceaux auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang & à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écartés, solitaires & de difficile accès ; & lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle en efface l'empreinte avec sa queue ; quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle transporte ailleurs ses petits ; & quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse, les défend jusqu'à la dernière extrémité, & le ravisseur est presque toujours puni de sa témérité. On croit que le lion n'a pas l'odorat aussi parfait, ni les yeux aussi bons que la plupart des animaux de proie. On a remarqué que la grande lumière du soleil

paroît l'incommoder, qu'il marche ratement dans le milieu du jour; que c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses; que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux il n'en approche guere, &c. On a observé qu'il n'évante pas de loin les autres animaux, qu'il ne les chasse qu'à vue, & non pas en les suivant à la piste comme font les chiens & les loups dont l'odorat est plus fin.

Comme tous les animaux fuient à la présence du lion, il est souvent obligé de se cacher & de les attendre au passage; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force qu'il les saisit souvent du premier bond. Dans les déserts & les forêts il fait sa nourriture la plus ordinaire de gazelles & de singes, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorsqu'ils sont à terre, car il ne grimpe pas sur les arbres. Il mange beaucoup à la fois & se remplit pour deux ou trois jours; il a les dents disposées comme celles du chien; mais elles sont si fortes qu'il brise aisément les os, & il les avale avec la chair. On prétend qu'il supporte long-temps la faim. Comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif, & boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau; il prend l'eau en lapant comme un chien; mais au lieu que la langue du chien se courbe en dessus pour laper, celle du lion se courbe en dessous. Il lui faut environ quinze livres de chair crue par jour; quoique cet animal ne se nourrisse que de chair fraîche, car il ne retourne guere chercher les restes de sa première proie, son haleine est très-forte, & son urine insupportable.

Le rugissement du lion est si fort, que quand il se fait entendre par échos, la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre; ce rugissement est sa voix ordinaire; car quand il est en colere il a un autre cri qui est court & réitéré subitement; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espece de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement

plus aigu ; il rugit cinq ou six fois par jour , & plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colere , est encore plus terrible que le rugissement ; alors il se bat les flancs de sa queue , il en bat la terre , il agite sa criniere , fait mouvoir la peau de sa face , montre des dents menaçantes , & tire sa langue qui , comme nous l'avons dit , est armée de pointes très-dures. Il est beaucoup plus fort par la tête , les mâchoire & les jambes de devant , que par les parties postérieures du corps : il voit la nuit comme les chats : il ne dort pas long-temps & s'éveille aisément ; mais c'est mal-à-propos qu'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche du lion est fiere , grave , lente , quoiqu'elle soit toujours oblique : sa course ne se fait pas par des mouvemens égaux , mais par sauts & par bonds , & ses mouvemens sont si brusques qu'il ne peut s'arrêter à l'instant , & qu'il passe presque toujours son but. Lorsqu'il saute sur sa proie , il fait un bond de douze ou quinze pieds , tombe dessus , la saisit avec ses pattes de devant qui sont larges , grandes , divisées en cinq doigts , & garnies de fortes griffes aiguës & tranchantes ; les pieds de derriere n'ont que quatre doigts : il déchire sa proie avec les ongles de devant , & ensuite il la dévore avec les dents. On prétend que sa salive , introduite dans la chair par sa morsure produit presque les mêmes symptômes que la morsure du chien enragé : elle cause des convulsions , & le plus souvent fait mourir. Tant qu'il est jeune , & qu'il a de la légèreté , il vit du produit de sa chasse & quitte rarement les déserts & les forêts ; mais lorsqu'il devient vieux & pesant , il s'approche des lieux fréquentés & devient plus dangereux pour l'homme & pour les animaux domestiques ; seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes & des animaux ensemble , c'est toujours sur les animaux qu'il se jette , & jamais sur les hommes , à moins qu'ils ne le frappent ; car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'of-

fenfer, & il quitte fa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux : il aime aussi celle des jeunes éléphans ; ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé, & il en vient aisément à bout, à moins que la mere n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre & l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au lion. On s'est fausement imaginé, sur-tout en France, que le chant du coq épouvante le lion : l'on a plus d'une expérience que cet animal a ravagé des poulaillers sans que le chant des coqs ni les cris des poules aient fait la moindre impression sur lui. Il n'en fait pas de même à l'égard des serpens ; l'on est convaincu par des expériences répétées qu'il les craint extrêmement ; & c'est pour cela que quand les Maures rencontrent quelque lion, & qu'ils sont hors d'état de se sauver de ses griffes, ils défont promptement la bande de toile qui compose leur turban, & l'agitent devant eux de manière qu'elle imite les mouvemens d'un serpent : le lion ne l'a pas plutôt apperçue, que sans examiner la vérité ou la fausseté de cette représentation, il quitte la partie & se retire.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de taille & bien appuyés par des hommes à cheval, on le déloge, ou le fait retirer : mais il faut que les chiens & même que les chevaux soient aguerris auparavant ; car presque tous les animaux frémissent & s'enfuient à la seule odeur du lion. On ne le tue presque jamais d'un seul coup. On le prend souvent par adresse dans une fosse, comme les loups : le lion devient doux dès qu'il est pris, & si l'on profite des premiers momens de sa surprise & de sa honte, on peut l'attacher, le museler & le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable & fort ; cependant les Negres & les Indiens ne la trouvent pas mauvaise.

On dit que le cœur du lion mis en poudre est propre pour guérir l'épilepsie ; son sang est sudorifique & alexitere, sa graisse émolliente & nervale, & propre contre la goutte.

La peau du lion, qui faisoit autrefois la tunique des héros, sert maintenant aux Maures de lit & de manteau : nous l'employons aussi à faire des housses pour les chevaux de carrosses & de main.

LION MARIN, *leo marinus*. C'est un animal amphibie & vivipare, figuré sur le modèle des phoques, qui se trouve quelquefois vers le Cap de Bonne-Espérance, dans l'île de Juan Fernandez, & dans le Détroit de Magellan : cet animal ressemble au veau marin, mais il en diffère essentiellement. Quand il a pris tout son accroissement, il peut avoir depuis douze jusqu'à dix-huit pieds de long, & depuis dix jusqu'à quinze de circonférence. Sa peau n'est point écailleuse, elle est fort épaisse, couverte d'un poil court, de couleur tannée claire ou jaune : mais la queue & les quatre nageoires, qui lui servent de pieds quand il est à terre, sont noirâtres ; les extrémités des nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts palmés jusqu'à la moitié, & sont garnis d'ongles : sa tête a une ressemblance grossière avec celle du lion terrestre : ses yeux sont gros & affreux, ses oreilles courtes ; sa barbe fort épaisse, hérissée ; les dents canines sont plus fortes que celles du veau marin : la langue qui ne paroît être qu'une espèce de masse de graisse, pèse jusqu'à cinquante livres. On prétend que les mâles ont une espèce de grosse crête ou trompe longue d'un demi-pied qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure ; ce dernier caractère suffit seul pour distinguer le lion marin mâle d'avec sa femelle, qui est d'ailleurs beaucoup plus petite.

Le lion marin qui paroît être de la même espèce que l'*ours marin*, (voyez ce mot,) est si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de

graisse avant que de parvenir à la chair ou aux os, & l'on a fait plus d'une fois l'expérience que la graisse des plus gros lions marins fournissoit jusqu'à quatre cents pintes d'huile, mesure de Paris. Cette graisse n'est point huileuse comme celles de petites phoques & des balcines, mais semblable à celles des ours marins, en couleur, en odeur & en faveur. Cet animal est très-sanguin; si on lui fait de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit jaillir à l'instant, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang, qui peuvent aisément emplir deux barriques. Le lion marin passe tout l'été dans la mer, & tout l'hiver sur la terre.

Le Lord Amiral *Anson* (*Voy. Tom. II. p. 35 & suiv.*) rapporte que ses Matelots virent un lion marin à qui ils donnerent le nom de *bacha*, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux sérail, dont il savoit singulièrement écarter les mâles. C'est dans l'hiver que ces animaux travaillent à la génération, & que les femelles mettent bas : leur portée est de deux petits à la fois; ces animaux tettent & sont dès leur naissance de la grandeur d'un veau marin ou phoque de petite taille. Pendant tout le temps que ces lions marins restent sur terre, ils se nourrissent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes : dans l'intervalle de leurs repas, ils dorment dans la fange, & sont assez difficiles à réveiller. Il y a toujours dans le nombre quelque mâle qui fait sentinelle, & qui par un cri fort dissonant & bruyant, avertit & réveille ses camarades, & même effraye ceux qui s'en approchent. Tantôt ces animaux grognent comme des pourceaux, tantôt ils hennissent comme des chevaux. On voit souvent les mâles se battre ensemble & se disputer les femelles : ils se mettent tout en sang à coups de dents : le *bacha* lion marin, n'acquiert son sérail nombreux que par sa supériorité sur les autres mâles, & que par des victoires multipliées dont on voit la preuve sur son dos rempli de cicatrices.

Il est très-facile de tuer les lions marins, car ils sont presque également incapables de se défendre & de s'enfuir : il n'y a rien de plus lourd que ces animaux. Au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graisse molasse flotter sous leur peau : cependant il faut se donner de garde de leurs dents, qui sont très-redoutables & sur-tout de la fureur des meres. Un des Matelots de l'*Amital Anson* fut la triste victime de son manque de précaution ; il venoit de tuer un lionceau marin pour l'équipage, & l'écorcher tout de suite, lorsque la mere se rua sur lui, le renversa par terre, & lui fit une morsure à la tête, dont il mourut peu de jours après : ceci n'empêcha pas, dit *Anson*, que les Matelots n'en tuaient beaucoup d'autres pour en manger la chair & particulièrement le cœur & la langue qu'ils trouvoient préférables aux mêmes parties tirées du bœuf. Les ailerons des pieds sont, dit-on, d'une consistance de gelée & mis au rang des mets les plus délicieux : on dit cependant que dans le détroit de Magellan où croissent des *manceliniers*, (voyez ce mot) la chair du lion marin est venimeuse pour les hommes ; que ceux qui en mangent sont attaqués de fâcheux symptômes, & qu'ils perdent toute leur peau après de cruelles douleurs : un an après la guérison on ressent de nouvelles douleurs ; & ce symptôme périodique reparoit plusieurs années de suite. Le remede est l'usage de l'écorce de *winter*. Voyez ce mot.

Les lions marins quoique très-forts & très-vigoureux redoutent les hommes, & aussi-tôt qu'ils en aperçoivent ils courent avec précipitation du côté de la mer pour y chercher un asile. J'ai cependant remarqué, dit *M. Steller*, de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, que ces animaux sont capables d'être apprivoisés, & qu'ils s'accoutument insensiblement à la présence de l'homme lorsqu'on ne leur fait aucun mal, particulièrement dans la saison où leurs petits n'ont pas encore appris à nager. Il m'est arrivé une fois de séjourner une semaine entiere au milieu d'eux sur un endroit élevé

dans une tente où j'observois leur façon & leurs manieres de vivre. Quelquefois ils étoient couchés autour de moi de tous côtés, occupés à regarder le feu que j'avois allumé, & à observer pour ainsi dire mes mouvemens; ils ne s'éloignoient point, quoiqu'en passant au milieu d'eux j'enlevasse leurs petits & que je les égorgeasse à leurs yeux; ils se méloient même entre eux mâles & femelles; ceux-là se battoient à ontrance, soit pour celles-ci, soit pour les places qu'ils occupoient, avec la même chaleur & les mêmes mouvemens que les *ours marins*. L'un d'eux entr'autres, auquel on avoit enlevé sa femelle, reçut plus de cent blessures dans un combat qu'il soutint trois jours entiers contre plusieurs autres.

Les *ours marins* proprement dits ne se mêlent jamais dans leurs différens; ils fuient au contraire dès qu'ils voient naître des querelles entr'eux; ils cedent même la place & abandonnent leurs femelles & leurs petits. M. Haller dit que le lion marin de M. Steller paroît un animal différent du lion marin d'Anson, & beaucoup plus grand. Ce dernier n'est peut-être que l'*ours marin* de M. Steller.

Au printems, en été & dans l'hiver on voit beaucoup de lions marins entre les précipices & les rochers de l'île d'Alait; on en voit aussi en grand nombre sur les bords de l'Amérique dans les terres des Kamtschadales; mais ils ne vont point au-delà du cinquantième degré de latitude: on en prend beaucoup autour du promontoire de Kronozki, aux environs de l'île d'Ostrownaz, de la baie Awatschi, & depuis ces endroits jusqu'au promontoire de Lapatka dans les îles des Kourilles & jusqu'à l'île Matmey. Le Capitaine Spanberg a donné dans sa Carte le nom de *Palais de Siwutski* à une certaine île, à cause de ces animaux qui s'y rendent en foule, & de la ressemblance qu'ont ces rochers avec les murs d'une ville. Ces animaux passent dans ces lieux en Juillet & Août pour s'y reposer, peupler, mettre bas leurs petits & les élever.

LION MARIN, *leo cancer*. *Rondelet* donne ce nom à un crustacée jaunâtre, velu, ayant le dos fort épineux & ondulé, ressemblant d'ailleurs aux langoustes : la chair est bonne à manger, très-restaurante, & on l'estime très-propre à purifier la masse du sang.

LION DES PUCERONS. *Voyez son article à la suite du mot DEMOISELLE.*

LIU-LIU. C'est la cigale à tête verte de l'île de Cayenne.

LIPARIS ou **HARENG DE LIPARE**. Les Anciens faisoient beaucoup de cas de ce poisson, qui se pêche dans un lac en Macédoine. Le liparis, dit *Rondelet*, a la tête faite comme le coucou ; la bouche petite & sans dents, les mâchoires âpres ; les écailles petites, une large ligne depuis la tête jusqu'à la queue, deux nageoires près des ouies, deux au-dessous, une autre au dos qui ne finit que près de la queue & qui est sans aiguillons ; la queue est fourchue : ce poisson ressemble un peu au muge, & il a la même façon de vivre.

On trouve aussi dans le même lac une espèce de sardine à qui l'on donne le nom de *liparis*.

Ces poissons sont très-gras, surtout dans le printemps que l'on en fait la pêche ; cette abondance de graisse fait que si on les approche du feu, ils semblent se fondre aussi-tôt en huile : on en mange beaucoup dans le pays.

LIQUIDAMBAR ou **COPALME**, *liquidambari arbor aut styrax aceris folio*. C'est un arbre de la Louisiane, fort ample, grand, branchu, touffu & très-beau. On croit que c'est la plante de la Virginie : les Indiens l'appellent *ococol* ou *ocofolt*, & les Européens *styrax* ou *styrax d'Amérique*. Ses racines sont fort rampantes : son tronc est droit ; son écorce est en partie roussâtre ; en partie verte & odorante ; ses feuilles sont partagées en trois pointes & davantage, comme celles de l'éra-ble ; les fleurs mâles & les fleurs femelles sont rassemblées sur le même pied : les fleurs femelles forment des boules à la base des épis mâles : les fruits sont sphéri-

ques, épineux comme ceux du plane, composés de plusieurs capsules jaunâtres, saillantes & terminées en pointe, dans lesquelles sont renfermées des graines ovales.

Il découle avec ou sans incision de l'écorce de cet arbre un baume odorant & très-pénétrant, qui s'appelle aussi *LIQUIDAMBAR*, *liquidambarum*. Ce suc résineux est d'une consistance de vernis gras, d'un jaune rougeâtre, clair, d'un goût âcre aromatique, d'une odeur qui approche du styrax ou de l'ambre gris. Autrefois on apportoit autrefois de ce baume de la Nouvelle Espagne, de la Virginie & d'autres Provinces méridionales de l'Amérique, dont on se servoit pour donner une bonne odeur aux peaux & aux gants, autant que le liquidambar est rare aujourd'hui, soit parce que ces sortes d'aromates portoient trop à la tête, soit qu'on ait substitué les parfums des fleurs de notre pays aux parfums étrangers; de sorte qu'on ne trouve plus le baume dont il est question que chez les Curieux.

Il se sépare quelquefois du liquidambar nouvellement récolté une matière balsamique comme oléagineuse, rousseâtre, très-limpide & fort fluide; c'est ce qu'on nomme *huile de liquidambar*. Elle est beaucoup plus odoriférante & nage sur le baume.

On dit que les habitans de la Virginie, après avoir coupé par petits morceaux les rameaux & l'écorce de cet arbre, les font bouillir dans de l'eau, sur laquelle on voit surnager une liqueur huileuse qu'ils vendent pour le vrai liquidambar. On mêle aussi l'écorce de cet arbre, coupée par petits morceaux, avec le vrai liquidambar pour lui conserver son odeur douce. Les Millionnaires mettent du bois de cet arbre dans leurs encensoirs en place d'encens; son odeur modérée est très-gracieuse. Le liquidambar est émollient, maturatif & détersif. On l'estime excellent pour les fistules à l'anus.

LIRON. C'est une espèce de loir qui dort, dit-on, tout l'hiver dans le creux des Alpes où il fait sa demeure.

re : son museau est aigu, son ventre gros & sa queue grande. Quelques Naturalistes pensent que cet animal est le même que la *marmotte*. Voyez ce mot & celui de LOIR. Le *liron* est le loir des anciens François.

LIS. Voyez LYS.

LISERON, *convolvulus*. Il y a plusieurs plantes qui portent ce nom. Nous en allons décrire trois especes.

Le LISERON RUDE ou LISET ÉPINEUX, *convolvulus asper*. C'est le *smilax aspera*, *fructu rubente*, de quelques Auteurs. Mais, comme l'observe M. Haller, le *smilax* est fort différent des *liserons* qui sont des *convolvules*. C'est une plante qui croît aux lieux rudes, incultes, proche des haies, aux bords des chemins, sur les montagnes & dans les vallées des pays chauds. Sa racine est longue, serpentante, grosse comme le petit doigt, articulée, blanchâtre, dure & vivace; elle pousse plusieurs tiges longues, cannelées, sarmenteuses, rameuses, flexibles, épineuses & garnies de vrilles, par le moyen desquelles elle s'entortille autour des arbrisseaux voisins. Ses feuilles naissent seules par intervalles : elles sont grandes, larges comme celles du lierre, dures, nerveuses, épineuses & tachetées de blanc. Ses fleurs qui naissent au printems par grappes aux sommités des rameaux, sont petites, blanchâtres, odorantes, composées chacune de six feuilles disposées en étoile. A ces fleurs succèdent au mois d'Août des fruits ronds qui deviennent mollets & rouges lorsqu'ils sont mûrs, & qui renferment deux ou trois semences sphériques, brunes en dehors, blanches en dedans, d'un goût fade & désagréable.

Toutes les parties de cette plante sont d'usage en Médecine; sa racine est dessicative & sudorifique : elle convient dans toutes les maladies vénériennes à la *salsepareille*, qui est, dit-on, une espece de *smilax*. Voyez SALSEPAREILLE.

Le *liseron épineux* convient en topique pour la goutte & les dartres.

Le GRAND LISERON ou LISET, *convolvulus major*,
M iv

croît presque partout dans les haies & parmi les broussailles aux lieux un peu humides & cultivés. Cette plante rend du lait quand on la coupe. Sa racine est longue, menue, vivace & fibreuse : elle pousse comme la précédente des tiges sarmenteuses. Ses feuilles sont en cœur ou en fer de fleche, dont les deux ailerons qui se prolongent au-dessous de l'insertion du pédicule, sont comme tronqués. Ses fleurs ont la figure d'une cloche marquée de cinq plis : elles ont un calice à cinq feuilles, cinq étamines & un pistil terminé par deux stigmates, & sont très-blanches : elles paroissent en été ; il leur succede des fruits capsulaires, gros comme des cerises, arrondis, membraneux, & qui contiennent chacun deux semences anguleuses de couleur tannée : elles sont mûres en automne.

Les pourceaux aiment assez la racine du grand liseron ; toute cette plante est vulnérable & purgative. *Hoffman* appelle sa racine la *scammonée d'Allemagne*.

Le PETIT LISERON ou PETIT LISET, *convolvulus minor*, qu'on nomme aussi *campanette* ou *clochette*, ou *vrillée commune*, differe du grand liseron par ses fleurs qui sont de couleur de rose ou panachées, & surtout par ses feuilles véritablement en fer de fleche, ou dont les prolongemens de la base sont aigus. Il croît abondamment partout dans les terres cultivées & dans les jardins, où il étouffe & abat les autres plantes qu'il peut saisir : on le trouve aussi dans les blés & même aux lieux incultes, principalement dans les années pluvieuses. Il fleurit en été comme le précédent.

M. de Tournefort regarde cette plante comme un des meilleurs vulnéraires que nous ayons. Les gens de la campagne s'en servent communément pour guérir leurs blessures, en appliquant dessus la plante pilée entre deux cailloux.

Dans l'Amérique méridionale il croît une espece de gros & grand liseron, dont la racine porte le nom de *mechoachan* : voyez ce mot.

LISSETTE. Voyez FIATOLE. On donne aussi le nom

delifette ou *coupe-bourgeon* ou *beche* à un petit insecte fort nuisible aux jers des arbres fruitiers dans les mois de Mai & de Juin : il broute les boutons de la vigne, & fait périr les greffes des pêchers & des abricotiers. Quelques Jardiniers, pour garantir de ces insectes les jeunes greffes ou les jets, les enveloppent dans de petits sacs de papier liés avec un fil; mais souvent la précaution est inutile. *Voyez la description de la Beche à la suite de l'article VIGNE.*

LIT-CHI. Arbre de la Chine fameux, ainsi que le *chi-tse*, par les vertus qu'on donne à ses fruits, & qui sont incroyables. Au reste consultez ce qu'en a dit le *Pete d'Entrecolles* dans les *Lettres édifiantes*.

LITE. Les Madagascariens donnent ce nom à des sucres végétaux naturels de leur pays : le *lite-hura* ou *litin-barococo* est le sang-dragon; le *lite-bistic* est la résine lacque; le *lite-menta* est le benjoin; le *lite-ranne* est la tacaniaque; le *lite-ensouraha* est l'élemi verte, &c.

LITHARGE FOSSILE, *lithargyrium fossile*. Plusieurs Etrangers voyageurs & instruits ont exposé dans une de nos Conférences sur l'Histoire Naturelle, &c. des morceaux de litharge rougeâtre, qu'ils nous ont assuré avoir ramassés dans des fentes poreuses de mines de plomb.

De l'examen que nous avons fait de cette sorte de litharge, & de nos questions sur les environs & la nature du sol où elle avoir été recueillie, il résulte que cette litharge fossile a pu être produite par cette espèce de feu souterrain qui sort quelquefois en manière de *mouffette enflammée* par l'orifice des filons, & va se perdre dans l'air ambiant, en léchant une superficie des parois du puits de la mine de plomb. Cette litharge fossile avoir été ramassée dans les montagnes de Goslar. Nous en conservons un échantillon dans notre cabinet, & nous assurons que ce n'est point une mine de plomb rouge & en cristaux. *Voyez à l'article PLOMB.* On trouve aussi de cette espèce de litharge ou *minium*

fossile à Langenbeck dans le pays de Nassau, en Derbyshire & en Espagne.

Toute la litharge du commerce est une chaux de plomb comme à demi-vitrifiée; elle provient des affinages en grand de l'argent. On nomme *litharge marchande* celle qui est comme en poussière écailleuse; la *litharge fraîche* est en bloc telle qu'elle sort de la fonderie. Voyez l'article **PLOMB** dans cet Ouvrage, & particulièrement ce même mot dans notre *Minéralogie*, & dans le *Dictionnaire de Chimie*.

LITHI. Arbre qui croît naturellement dans le Chili. Son tronc est de la grosseur d'un homme & revêtu d'une écorce verdâtre, qui donne en le coupant une eau de la même couleur; ses branches sont chargées de feuilles alternes, lisses, d'un vert gai & semblables à celles de notre lauréole. On lit dans l'histoire des Incas, que les fleurs & les fruits du *lithi* sont moins connus que ses mauvaises qualités. On prétend que l'ombre de son feuillage fait enfler prodigieusement tout le corps de ceux qui y reposent, & que le suc qui découle de cet arbre ou de ses branches quand on les coupe, produit le même effet sur les endroits de la peau où il tombe. Pour se guérir de cette maladie on prend du lierre terrestre que l'on pile avec du sel; l'on s'en frotte & l'effluve passe en deux ou trois jours. Le *Pere Feuillée* dit qu'on peut aussi se frotter avec la décoction des feuilles du *maiten*. Le bois du *lithi* est blanc & tendre quand on le coupe vert; mais en séchant il devient rouge & si dur, qu'il est difficile de le mettre en œuvre: on s'en sert cependant pour la construction; & quand il a rétrempé dans l'eau, il devient comme incorruptible.

LITHOGLYPHITES. Nom que l'on donne aux substances fossiles, organisées ou non, & qui représentent en massif des matériaux jetés en moule ou travaillés par un Sculpteur; en un mot des pierres figurées soit en creux, soit en relief; telles sont les *artholites*, les *lardites*, les *tyromorphytes*, les *pisolithes*, les *cyanites*, les *melopéponites*.

LITHOLOGIE. On appelle ainsi un discours fait sur les pierres. On dit aller en *litholisation*, quand on voyage & qu'on ramasse des pierres, de même que l'on dit *herborisation* pour les plantes.

LITHOMORPHITES. Des Naturalistes appellent ainsi des pierres peintes par la nature : elles sont connues plus communément sous le nom de *dendrites* : voyez ce mot.

LITHOPHAGE ou **MANGEUR DE PIERRE.** On donne ce nom à un petit insecte noirâtre qui se trouve dans l'ardoise. Cet animal curieux est couvert d'un fourreau ou d'une petite coquille percée par les deux bords, fort tendre & fragile, & dont la couleur est cendrée & verdâtre : l'animal rend ses excréments par un de ces trous, & il passe ses pieds & sa tête par l'autre : cet insecte a le corps composé d'anneaux avec six pieds.

On aperçoit dans les couches de l'ardoise les traces de cet insecte : ces traces sont les chemins qu'il se creuse lorsque la pierre est encore molle : c'est avec sa tête qu'il marche ; car la traînant & la faisant sortir par le petit trou qui est au-devant de sa coquille, c'est un point fixe qui lui sert pour avancer, tandis que le reste de son corps s'appuie sur ses pieds : ce qui est inoui, c'est qu'on prétend qu'il a quatre mâchoires qui lui servent de dents. M. *Desbois* dit que cet animal fait sortir de sa bouche un petit filet, dont il bâtit sa coquille : il a dix petits yeux noirâtres, cinq de chaque côté, rangés les uns à côté des autres en forme de croissant. On ne fait pas, dit le même Auteur quelle nouvelle forme cet animal prend dans la suite ; mais il est constant qu'il se métamorphose, & que c'est dans la coquille que se fait ce changement : peut-être le lithophage se rapporte-t-il à quelque espèce de teigne. Un Observateur ayant rencontré la nymphe de ce petit insecte, on vit sortir plus de quarante larves toutes vivantes : elles avoient la tête noire, leurs pieds étoient fort visibles ; leur corps étoit jaune & mêlé de rouge.

LITHOPHOSPHORE, Divers Naturalistes donnent ce nom à des pierres qui étant calcinées ont la propriété de reluire dans l'obscurité. Voy. PIERRE DE BOULOGNE.

LITHOPHYTE. Ce mot qui, comme son anagramme *phytolite*, ne devoit exprimer que des pétrifications plutôt végétales qu'animales, n'est employé que pour désigner certaines productions à polypier plus ou moins flexibles, en forme d'arbres & de la nature d'une corne ramollie. (*Tournefort* en rapporte vingt-huit espèces dans ses *Institutions botaniques*.) *M. de Jussieu* en 1741 a fait rentrer dans le règne animal toutes les productions marines & en forme d'arbre, rangées jusqu'alors parmi les plantes. Ces productions connues sous les noms de *lithophytes*, *cératophytes*, *madrépores*, *coraux*, *corallines*, & plusieurs *zoophytes*, font partie des êtres animés que ce Naturaliste appelle *polypiers*, dont le corps se ramifie & poite à chaque extrémité ou à la surface de petits animaux analogues aux boutgeons ou aux fleurs des plantes, parce qu'ils ont la faculté de se reproduire de boutures & d'œufs semblables à des graines. L'idée de l'animalité de ces corps avoit cependant été effleurée par *Imperati* en 1599, renouvelée en 1727 par *Peyssonel*; mais sans preuves assez convaincantes & sans détails aussi décisifs que ceux de *M. de Jussieu*. Voyez l'article LITHOPHYTE à la suite du mot CORALLINE: voyez aussi les mots CORAIL & POLIPE.

On nomme *kératophytes fossiles* les lithophytes qui ressemblent à des buissons, & qui se trouvent en différents états enfouis dans la terre: on en parle aussi dans l'article CORALLINE.

LITIERE, se dit de la paille dénuée de grain qu'on met sous les bestiaux pour qu'ils se couchent dessus à l'étable.

LITORNE ou OISEAU DE NERTE ou CHACHA, est la grive de-génévrier. Voyez à la suite du mot GRIVE.

La litorne se prend, ainsi que les grives & le merle, avec la rejetoire ou avec le trébucher.

LITS DE LA TERRE, *telluris strata*. Nom qu'on donne aux différentes couches du globe terrestre : nous en parlerons au mot TERRE. On dit un *lit de pierre*, un *lit de marne*, un *lit de craie*, un *lit de tuf*, un *lit de glaise* : ces lits sont plus ou moins épais, & leur situation plus ou moins horizontale. Les lits de pierres ou leurs couches courent assez parallèlement. On dit aussi le *lit d'une rivière*. Le *lit de marée* est l'endroit de la mer où il y a un courant assez rapide.

LITUITE ou **BATON PASTORAL**, *lituus*. Les Lithologistes donnent ce nom à des especes de ruyaux de mer pétrifiés, dont nous parlerons sous le nom d'*orthocératites* : voyez ce mot.

LIVANE. Voyez PÉLICAN.

LIVÊCHE ou **LEVESCHE** ou **ACHÉ DE MONTAGNE** ou **SESELI DE MONTAGNE** ou **SER-MONTAINE**, *levisticum vulgare*. Plante qui croît aux lieux ombrageux, & qu'on cultive dans les jardins. Sa racine est épaisse, charnue, noirâtre en dehors, blanche en dedans & odorante : elle pousse des riges hautes de cinq à six pieds, grosses, cannelées, nouées & rameuses ; ses feuilles sont faites comme celles de l'ache des marais, mais plus amples, vertes, brunâtres & d'une odeur forte. Les sommets des riges sont chargés de grandes ombelles ou parasols, garnies de fleurs jaunes, auxquelles succèdent des semences assez grandes, oblongues, aromatiques, âcres & de couleur obscure.

Toute cette plante répand une odeur forte, aromatique, & particulièrement la graine, qui a, ainsi que la racine, une saveur âcre qui n'est pas désagréable. Cette plante est diurétique, & noircit un peu les urines : elle dissipe les vents & est un bon vulnéraire. On fait confire sa racine dans le vinaigre ; & dans cet état on la mâche pour se préserver de la contagion de l'air : l'usage des feuilles de livêche est très-spéci-

fique pour procurer les regles supprimées par une pcur.

On donne aussi le nom de livêche au *seseli commun*.

LIVRÉE. Nom que l'on donne à une espèce de limaçon terrestre, dont la coquille ou robe est ornée dans ceux d'une même couleur de toutes les nuances intermédiaires du couleur de rose le plus tendre au rouge ponceau, & du jaune pâle au jaune orangé; ces sortes de coquilles sont entourées de cercles ou de bandelettes de diverses couleurs noires, brunâtres, blanches sur un fond jaune : les levres de ces coquilles sont bordées d'un liséré noir.

LIVRÉE. On donne encore ce nom à une espèce de chenille connue aussi sous le nom d'*annulaire*, & d'où sort une phalène (papillon nocturne) qui entoure de ses œufs un jet de poirier ou de pommier ou de prunier. Plusieurs raies, semblables aux rubans que l'on porte à la campagne pour livrées de noces, se voient sur cette chenille que par allusion les Jardiniers nomment la *livrée* : voyez CHENILLE surnommée la LIVRÉE; voyez aussi ANNULAIRE.

Il y a dans le tissu de la coque de cette chenille & de beaucoup d'autres, une grande quantité de poudre jaune citron, qui a fourni à feu M. de Réaumur un trait de morale & de galanterie. Les Dames, dit-il très-finement, qui cherchent, avec des soins pour lesquels nous manquons souvent de reconnaissance, à ajouter aux agréments qu'elles tiennent de la Nature, ont imaginé dans ces derniers temps de se servir d'une poudre couleur de rose. Si la poudre jaune citron des coques de nos livrées pouvoit heureusement leur paroître propre à donner une agréable couleur à leurs cheveux, ces coques seroient bientôt tirées de l'obscurité où elles sont. Si M. de Réaumur vivoit, il verroit avec plaisir une partie de ses vœux remplis : nos Dames prennent aujourd'hui du goût pour la poudre rousse.

LIVRÉE D'ENCRE. Voyez MARQUIS D'ENCRE.

LOCHE. Petit poisson, dont on distingue plusieurs especes; savoir la *loche d'étang*, la *loche de riviere* & la *loche de mer*; nous avons parlé de celle-ci à l'article APHIE.

La LOCHE D'ÉTANG, *aphia cobitis*, a la figure & la couleur du goujon, mais elle est plus petite; elle differe de la loche de riviere en ce qu'elle est plus courte & plus grosse, moins délicate & moins saine.

La LOCHE DE RIVIERE, *cobitis fluviatilis*, varie beaucoup; celle qu'on appelle la *loche franche* a la peau lisse, sans aiguillons; & sa chair, quoique gluante, est plus tendre & plus saine que celle des autres; sa couleur est jaunâtre, tiquetée de noir: on en trouve en grande quantité dans la riviere de Mare en Languedoc, & dans toutes les rivières à eaux vives, qui fournissent des truites. Une autre sorte de loche a proche des ouies un aiguillon de chaque côté; sa chair est pleines d'arêtes. Il y a encore une autre espece de loche, qui a des barbillons qui lui pendent du bout des mâchoires: on mange beaucoup de ces poissons dans les pays étrangers.

LODDER, est le nom que les Norwégiens donnent à une petite espece de hateng qui ressemble beaucoup à nos éperlans, & dont les Groënlandois prennent tous les ans des quantités prodigieuses; ils les font sécher sur les rochers pour l'hiver: cette pêche se fait en Mai & en Juin.

LOHONG ou OUTARDE HUPPÉE D'ARABIE.

L'oiseau que les Arabes appellent *lohong*, est à-peu-près de la grosseur de notre grande outarde; il a comme elle trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts; les pieds, le bec & le cou sont plus longs; le plumage de la partie supérieure est de couleur fauve rayé de brun foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les ailes; le dessous du corps est blanc, ainsi que le contour de la partie supérieure de l'aile; le sommet de la tête, la gorge &

le devant du cou, ont des raies transversales d'un brun obscur sur un fond cendré; le bas de la jambe, le bec & les pieds sont d'un brun clair & jaunâtre; la queue est tombante comme celle de la perdrix & traversée par une bande noire, les grandes plumes de l'aile & la huppe sont de cette même couleur. Cette huppe, dit M. de Buffon, est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie, elle est pointue, dirigée en arrière, & fort inclinée à l'horizon; de sa base elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue passe sur l'œil & lui forme un espcce de sourcil; l'autre beaucoup plus courte, se dirige comme pour embrasser l'œil par dessous, mais n'arrive point jusqu'à l'œil, lequel est noir & placé au milieu d'un espace blanc. En regardant cette huppe de profil & d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées & qui se portent en arrière.

LOIR, *glis*, est un petit animal quadrupede, dont le caractère, dit M. Briffon, est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, point de piquans sur le corps, la queue longue & couverte de poils rangés de manière qu'elle paroît ronde. Nous connoissons, dit M. de Buffon, trois espèces de loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver : savoir, le loir, le lerot & le muscardin. Nous allons réunir sous ce même article, la description & l'histoire de ces animaux, afin qu'on puisse mieux juger de leurs rapports & de leurs différences, en les voyant les uns à côté des autres.

Le loir est le plus gros des trois, le muscardin est le plus petit, & ces trois espèces sont très-distinctes. Le loir est à-peu-près de la grandeur de l'écureuil; il a comme lui la queue couverte de longs poils : le lerot n'est pas si gros que le rat; il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils à l'extrémité : le muscardin n'est pas plus gros que la souris; il a la queue couverte de poils plus longs que le lerot, mais

mais plus court que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lerot differe des deux autres, par les marques noires qu'il a près des yeux; & le muscardin, par la couleur blonde de son poil sur le dos. Tous trois sont blancs ou blanchâtres sous la gorge & le ventre; mais le lerot est d'un assez beau blanc: le loir n'est que blanchâtre, & le muscardin est plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

Voici une observation des plus curieuses & des plus piquantes, faite par M. de Buffon, sur les animaux dont on vient de parler. C'est improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver; leur état n'est point celui d'un sommeil naturel, c'est une torpeur, un engourdissement des membres & des sens, & cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur, qu'elle n'excede guere celle de la température de l'air. Nous avons plongé, dit M. de Buffon, la boule d'un petit thermometre dans le corps de plusieurs lerots vivans; si la chaleur de l'air étoit de dix degrés au thermometre, celle de ces animaux étoit la même; quelquefois même le thermometre plongé & appliqué sur le cœur, a baissé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or l'on sait que la chaleur de l'homme & de la plupart des animaux qui ont de la chair & du sang, excède en tout temps trente degrés: il n'est donc pas étonnant que ces animaux, qui ont si peu de chaleur en comparaison des autres, tombent dans l'engourdissement, dès que cette petite quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, & cela arrive lorsque le thermometre n'est plus qu'à dix ou onze degrés au dessus de la congélation. C'est là, continue M. de Buffon, la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux, cause que l'on ignoreoit & qui s'étend sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver. M. de Buffon l'a reconnu dans

les loirs, dans les hérissons, dans les chauve souris & quoiqu'il n'ait pas eu occasion de l'éprouver sur la marmotte, il y a lieu de penser qu'elle a le sang froid comme les autres, puisqu'elle est, comme eux, sujette à l'engourdissement pendant l'hiver.

Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit, & il cesse avec le froid : quelques degrés de chaleur au-dessus de dix ou onze, suffisent pour ranimer ces animaux ; & même si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdissent pas du tout ; ils vont & viennent, ils mangent & ne dorment que de temps en temps, comme tous les autres animaux. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se serrent & se mettent en double, pour offrir moins de surface à l'air, & se conserver un peu de chaleur : c'est ainsi qu'on les trouve pendant l'hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs, exposés au midi, sans aucun mouvement, sur de la mousse & des feuilles. On les prend, on les tient, on les roule, sans qu'ils remuent, sans qu'ils s'étendent ; rien ne peut les faire sortir de leur engourdissement, qu'une chaleur douce & graduée ; ils meurent lorsqu'on les met tout-à-coup près du feu : il faut pour les dégourdir, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils soient sans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés, & qu'ils paroissent privés de tout usage des sens, ils sentent cependant la douleur lorsqu'elle est très-vive ; une blessure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction, & un petit cri sourd qu'ils répètent même plusieurs fois. La sensibilité intérieure subsiste donc ainsi, aussi bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il est à présumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas, dans cet état de torpeur, avec la même force, & n'agissent pas avec la même puissance que dans l'état ordinaire. La circulation ne se fait probablement que dans les plus gros vaisseaux, la respiration est foible & lente, les sécrétions sont très-peu abondantes, les déjections nulles ;

& il n'y a presque point de transpiration. En automne ils sont excessivement gras, & ils le sont encore lorsqu'ils se raniment au printemps; cette abondance de graisse est une nourriture intérieure qui suffit pour les entretenir & pour suppléer au peu qu'ils perdent par la transpiration. C'est peut-être moins la durée du froid que la rigueur qui les fait périr.

Comme ce froid est la seule cause de leur engourdissement, & qu'ils ne tombent dans cet état que lorsque la température de l'air est au dessous de dix ou onze degrés, il arrive souvent qu'ils se raniment, même pendant l'hiver; car il y a des heures, des jours, & même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermomètre se soutient à douze, treize ou quatorze degrés; & pendant ce temps doux, les loirs sortent de leurs trous, pour chercher à vivre; ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, & qu'ils y ont transportées.

Les loirs sont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été: leur chair est assez semblable à celle du cochon d'Inde; & n'est guère meilleure que celle du rat d'eau. Ces animaux faisoient parrie de la bonne chère chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la manière de faire des garennes de loirs. Ce goût n'a pas été suivi, au rapport de *Plinie*; les Censeurs défendirent à Rome qu'on en servît sur les tables, parce que leur chair est de trop difficile digestion. Au reste, il n'y a que le loir qui soit mangeable, le lerot a la chair mauvaise & d'une odeur désagréable.

Le loir ressemble assez à l'écureuil, par les habitudes naturelles; il habite comme lui les forêts, il grimpe sur les arbres, saute de branche en branche: la faine, les noisettes, la châtaigne & les autres fruits sauvages sont sa nourriture ordinaire; il mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans les nids: il fait son lit de mousse dans le tronc d'un arbre creux; il craint l'humidité, boit peu & descend rarement à terre. Il diffère

encore de l'écureuil, en ce que celui-ci s'apprivoise, & que l'autre demeure toujours sauvage.

Les loirs s'accouplent vers la fin du printemps; ils font leurs petits en été, les portées sont ordinairement de quatre ou cinq, & l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. Quelques Auteurs disent que les jeunes loirs nourrissent leur pere & mere, lorsqu'étant vieux ils ne peuvent plus sortir de leur trou.

En Italie où l'on est encore dans l'usage de manger des loirs, on fait dans les bois des fosses que l'on tapille de mousse, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faine. On choisit pour cela un lieu sec, à l'abri d'un rocher & exposé au midi. Les loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne; c'est le temps où ils sont les meilleurs à manger. On les écorche & on les sale dans des barils. Ces petits animaux sont courageux & défendent leur vie jusqu'à la dernière extrémité: ils ont les dents devant très-longues & très fortes; aussi mordent-ils très-violemment: ils ne craignent ni la belette ni les petits oiseaux de proie: ils échappent au renard qui ne pouvant grimper ne peut les suivre à la sommité des arbres; leurs grands ennemis sont les *chats sauvages* & les *martres*. Voyez ces mots.

L'espece des loirs n'est pas extrêmement répandue: elle ne se trouve guere que dans les climats tempérés & dans les pays couverts de bois. Le loir du Nord dont parlent les Naturalistes, est le *muscardin* qui, comme nous l'avons dit, est la plus petite espece des loirs. Le loir volant de l'île de Ternate pourroit bien n'être que la *chauve-souris* de Ternate. Voyez ce mot.

A l'égard du loir sauvage de l'Amérique, c'est peut-être le *rat des bois* de Mademoiselle Merian, ou une espece de *philandre* des Indes. Voyez au mot DIDELEPHE & RAT DES BOIS.

Le lérot est plus petit que le loir, & de forme différente; mais la marque distinctive de ces deux animaux est dans la forme de la queue. Celle du loir est revêtue

de longs poils d'un bout à l'autre; au contraire la queue du lérot n'a que des poils très-courts sur la plus grande partie de sa longueur : elle est seulement terminée à son extrémité par un bouquet de poils longs. Le lérot a le corps & la tête plus courts, les oreilles plus longues & le museau un peu plus pointu que le loir. Comme le lérot est plus commun que le loir, & que le nom de *loir* est aussi plus connu que celui de *lérot*, on donne souvent celui de *loir* au lérot; nous en avons vu les différences extérieures, nous allons connoître la diversité de leurs mœurs.

Le loir, dit *M. de Buffon*, demeure dans les forêts, & semble fuir nos habitations; le lérot au contraire habite nos jardins, & se trouve quelquefois dans nos maisons. L'espece en est aussi plus nombreuse, plus généralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Il se niche dans les trous des murailles: ils courent sur les arbres en espaliers, grimpent sur les arbres des vergers, choisissent les meilleurs fruits & les enlèvent tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir. Si l'on veut conserver des fruits, on doit s'attacher à les détruire. Lorsque les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noisettes, des noix, & même des graines légumineuses : ils en transportent en grande quantité dans leurs retraites qu'ils pratiquent en terre ou dans des arbres creux, où ils se font un lit d'herbe ou de mousse. Le froid les engourdit & la chaleur les ranime : on en trouve quelquefois huit ou dix dans la même tanière, tous engourdis, tous resserrés & ramassés en boule au milieu de leurs provisions de noix & de noisettes. Ils restent ainsi sans activité jusqu'à ce que la chaleur les ranime & déploie toute leur vigueur & leur agilité.

Le printemps est la saison où ils s'accouplent : ils produisent en été, & font quatre, cinq ou six petits qui croissent promptement, mais qui cependant ne produisent eux-mêmes que dans l'année suivante : ils ont la mauvaise odeur du rat domestique; au lieu que le

loir ne sent rien. On trouve les lérôts dans tous les climats tempérés, mais il ne paroît pas qu'il y en ait dans les pays septentrionaux.

Le *muscardin*, dit M. de Buffon, est le moins laid de tous les rats : il a les yeux brillans, la queue touffue, le poil d'une couleur distinguée : il est plus blanc que roux ; il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, & se trouve, comme le loir, plus souvent dans les bois, où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espece n'en est pas, à beaucoup près aussi nombreuse que celle du lérôt. On trouve le muscardin presque toujours seul dans son trou. Ce petit animal est assez commun en Italie, où l'on dit qu'il y en a deux especes ; l'une rare, qui a l'odeur de musc ; & l'autre qui est celle dont nous parlons, & qui n'a point d'odeur. On trouve aussi ce petit animal en Suede.

Organisé comme le loir, le muscardin est sensible au froid & reste engourdi en hiver. Dans cette saison il se met en boule comme le loir & le lérôt : il se ranime comme eux dans le temps doux, & fait aussi provision de noisettes & d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres comme l'écureuil ; mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noisetier ou dans un buisson. Son nid est fait d'herbes entrelacées : il a environ six poudces de diametre, & n'est ouvert que par le haut ; il est entouré de feuilles & de mousse : la femelle dépose trois ou quatre petits. Dès qu'ils sont grands ils quittent le nid & pere & mere. Ils cherchent un gîte dans les creux des vieux arbres ; & c'est là qu'ils reposent, qu'ils font leur provision & qu'ils s'engourdissent.

LOIR VOLANT. Nom sous lequel on désigne quelquefois l'animal connu aussi sous le nom d'*écureuil volant*. Voyez ce mot. Le loir volant s'appelle aussi *polatouche*.

LOMBO. Voyez **TITIRI**.

LOMBRICS. Voyez **VERS DE TERRE**.

LONKITE, *lonchitis*, est une plante qui ne diffère de la fougère mâle, qu'en ce que ses feuilles ont une oreillette à la base de leur découpure. *Voyez* FOUGERE.

LOOM. *Voyez* LUMME.

LOQUE. *Voyez* DOUCE-AMERE.

LORIOT, *oriolus aut lurida*, est un oiseau de passage, du genre du merle, & que l'on ne voit guère que l'été en France, à moins qu'il ne soit gardé & nourri en cage. C'est la grive dorée de plusieurs Auteurs. Le nom de *loriot* lui a été donné, parce qu'il semble prononcer ce mot ou celui de *colios*; sa voix est haute: il est grand comme un merle, mais beaucoup plus long; ses pieds sont forts & garnis de bons ongles: ses jambes sont de couleur plombée: son bec est long & rond, légèrement courbé, très-fendu & de couleur de rose. Cet oiseau est d'un verdâtre pâle tirant sur le jaune sous le ventre, toute la partie supérieure est jaune: ses ailes sont noires sur les deux côtés, & un peu tachetées de jaune: sa queue est plus longue que les ailes; le mâle est beaucoup plus jaune que la femelle: on distingue le mâle à une tache noire entre le bec & les yeux, tandis que la femelle a cette tache de couleur brune: cet oiseau convient pour la grandeur & pour la manière de vivre avec la grive.

Le loriot aime les fruits rouges, il se nourrit aussi de la vermine qu'il trouve dans les bois, le long des eaux & des fleuves; son nid est fixé à la bifurcation d'une branche: c'est dans ce berceau que la femelle dépose depuis trois jusqu'à cinq œufs: ils n'abandonnent les petits que quand ils sont assez forts pour se passer des soins de père & de mère. Quelquefois on en élève en cage, & ils font l'ornement des volières.

Le loriot de la Chine est moins gros que le nôtre, mais il est aussi d'un beau jaune; il a quelquefois une huppe sur la tête; sur les ailes & sur la queue quelques taches bleuâtres: les jambes & les pieds sont d'un rouge éclatant. On distingue le loriot à tête rayée. *Voyez* MERLE RAYÉ.

L'oiseau qu'*Albin* nomme *lorio-verdore*, fait son nid par terre contre les haies, est une espece de *verdier*. Voyez ce mot.

LORIS. Espece de petit animal de Ceylan, qui a quelque ressemblance extérieure pour les mains, pour les pieds, pour la qualité du poil avec le *makis*, mais il en differe parce qu'il n'a point de queue. C'est peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à sa grosseur : il est surtout reconnaissable par une tête ronde dont le museau est presque perpendiculaire, & parce que ses oreilles sont garnies intérieurement de trois oreillons en forme de petites conques. La femelle de ces animaux présente une singularité très-remarquable & presque unique, c'est que son clitoris est percé comme la verge du mâle, & que c'est par cette partie que se fait l'écoulement des urines.

LORY, *lorius*. Nom que les habitans des Philippines donnent à un perroquet varié de rouge, de bleu & de vert. Cette espece de perroquet est très-beau, & il ne se distingue des autres oiseaux du même genre que par sa couleur ordinaire, dont la dominante est d'un beau rouge pourpre ou écarlate. Cet oiseau naturel aux Indes, notamment à Ceylan, est assez docile, très-familier, & semblablement à ceux de son genre, très-susceptible d'attachement & d'apprendre à parler & siffler. On en voit qui prononcent très-distinctement, des mots, des phrases entieres & chantent d'une voix claire, agréable & avec justesse, des airs très-difficiles. Comme les lorys sont d'un naturel doux, faciles à apprivoiser, ils apprennent à faire toutes sortes de gentilleses ; mais ils se vengent en la maniere des autres perroquets, & des oiseaux du genre corbin : lorsqu'un oiseau plus petit qu'eux & d'une autre espece approche d'eux, aussi-tôt ils lui cernent le crâne d'un coup de bec, quelquefois ils lui mangent la cervelle.

La grandeur du lory est à-peu-près celle du perro-

quet commun de couleur plombée. Son bec est obscur, ainsi que ses yeux qui sont cerclés de jaune : les pattes sont d'un gris noir ; tout son plumage est d'un rouge plus ou moins foncé, suivant le temps de la saison ; celui de la poitrine est nuancé de bleu-violet. Cette dernière couleur s'élève des deux côtés vers le bout des ailes, fait le tour du bas du cou en s'étendant vers le dos, borde le bout des grosses plumes en descendant jusques sur les jambes. Les plumes de la queue sont rouges en-dessus, & leurs bouts d'un beau jaune clair. Le dessous du plumage de la queue est tout-à-fait jaune, excepté vers le milieu où se trouve une teinte de rouge mêlé de jaune paille. Il y a des lorys à longue queue. Le lory est très-sujet à l'épilepsie. Pour remédier à ce mal, on mêle le pain bien trempé avec une bonne quantité de chenevis en poudre. Les lorys Indiens préfèrent une nourriture plus humectée que n'est celle des perroquets de l'Amérique.

Il naît dans les narines des lorys, ainsi que dans celles des jeunes perroquets de presque toutes les espèces, & dans une tumeur qu'ils ont sur la tête, un ver court & gros qui tombe au bout de quelque temps, ensuite le trou que le ver a occupé se referme. Ce ver, disons *larve*, puisqu'elle se métamorphose, n'est point un pou ailé, dit M. *Vosmaër*, mais une espèce de mouche du genre de celles qui choisissent ces endroits de la tête d'un autre animal pour y déposer & faire éclore leurs œufs ; ce qui arrive de même aux rhennes, &c. Il y a des lorys à calotte noire dans les Moluques ; celui à collier à la tête bleue, le cou jaune, & se trouve dans les Indes, & même dans le Brésil. Voyez l'article PERROQUET.

LOTE ou EELPOUT, *lota* aut *mustella fluviatilis*. C'est le *gadus molva* de LINN. Poisson à nageoires molles & épineuses qui se trouve dans les lacs & les rivières, particulièrement dans l'Isère & dans la Saône. Ce poisson a le corps long, arrondi, épais & glissant comme la lamproie ; il est couvert de petites écailles

de différentes couleurs, tirant sur le roux & sur le brun; les côtés sont demi cerclés; sa queue est faite en forme d'épée: sa langue est rude par le bout: il a les boyaux entortillés, le foie grand pour la petitesse de son corps; ses œufs sont mauvais & purgent violemment comme ceux du barbeau: il a onze dents petites & menues, droites & inégales en grandeur, & on ne les apperçoit que quand le poisson est cuit. Ses mâchoires sont d'égale grandeur, couvertes de grandes levres enflées: ses yeux sont ronds, l'iris en est argentin & la paupière bleue: il a quatre ouies de chaque côté, dont le haut & le bas sont assez ouverts: on y remarque sur la membrane six osselets ou arêtes assez distinctes. L'anüs est plus proche de la tête que de la queue; la nageoire de l'anüs & celle du dos n'en font qu'une, & elle est presque continue jusqu'à la tête: celles de la poitrine sont flexibles & d'un rouge - jaune, celles du ventre sont blanches. On remarque au milieu du corps une ligne qui va depuis la tête jusqu'à la queue. La longueur ordinaire de la lote est d'un pied. On a vu parmi les différens poissons destinés aux tables de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, lors du séjour du Roi de Danemarck à Chantilly, une lote apportée vivante du Danube en Hongrie; elle avoit quarante-cinq pouces de longueur. M. Muller dit que le nom russe de ce poisson est *nalín*, & qu'on peut faire de la colle avec sa vessie.

La chair de la lote est bonne & délicate, mais on ne mange point les œufs de ce poisson, non plus que ceux du brochet & du barbeau, parce qu'ils purgent souvent avec violence.

L'eelpout vit de squilles: on en trouve quelquefois des parties dans son ventricule.

LOTIER ODORANT ou TREFLE MUSQUÉ; ou FAUX BAUME DU PÉROU, *lotus hortensis* odora aut *melilotus major*, *odorata violacea*. C'est une plante annuelle qui croît dans les prés, sur les collines, & que l'on cultive dans les jardins; sa racine est menue, simple, blanchâtre, ligneuse & un peu fibrée:

elle pousse plusieurs tiges longues de deux pieds, grêles, cannelées, un peu anguleuses, creuses, branchues dès le bas & inclinées. Ses feuilles naissent alternativement, portées trois ensemble sur une longue queue: elles sont verdâtres, lisses & dentelées. Des aisselles des feuilles supérieures il sort des pédicules longs qui portent des bouquets de petites fleurs légumineuses, d'un bleu clair, quelquefois jaunâtre, & d'une odeur aromatique qui se conserve long-temps, même après que la fleur est séchée; à ces fleurs succèdent des gousses qui renferment chacune deux ou trois graines jaunes odorantes, & arrondies.

Les feuilles & les fleurs du lotier sont d'usage en médecine; elles sont détersives & consolidantes, vulnétaires & sudorifiques: étant prises dans du vin, on prétend qu'elles empêchent le poison d'agir: on en fait des cataplasmes qui sont propres à réunir les plaies, à les amollir & à dissiper l'inflammation des tumeurs. Bien des personnes mettent cette plante desséchée dans leurs habits pour les garantir de l'attaque des teignes: mais ce moyen n'est pas toujours sûr. Le plus grand usage du mélilot bleu est, dit M. *Haller*, d'entrer dans la composition des fromages verts de Glaris, nommés *schabzieger*, auxquels il donne l'odeur & le goût particulier qu'on y reconnoît. Les Égyptiens ont en grande vénération la plante du *lotus*, dont ils font une sorte de pain & de galette. Ce lotier croît sur les bords des rivières, plonge ses fleurs & les bords de la plante dans l'eau pendant la nuit, & se redresse peu à peu au lever du soleil. On appeloit autrefois *lotophages* ceux qui se nourrissoient du fruit d'un arbre lotier qui croissoit en Égypte; ce fruit, suivant les anciens Grecs, étoit si agréable, qu'après en avoir mangé, les étrangers perdoient l'envie de retourner dans leur patrie. Ce lotier en arbre ne seroit il pas le *micacoulier*? Voyez ce mot. On donne aussi le nom de *lotier* au trefle sauvage jaune. Voyez TREFLE.

LOUP, *lupus*. C'est un animal des bois, farouche

& carnaffier, mis par les Naturalistes dans le genre du chien, dont il differe cependant beaucoup; il a à peu-près deux pieds de longueur, à prendre depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue, & autant de hauteur. Son museau est alongé & obtus; ses oreilles sont courtes & droites; sa queue est grosse & couverte de longs poils grisâtres, tirant sur le jaune & un peu noirâtres; ses yeux sont bleus & étincelans; ses dents sont rondes, inégales, aiguës & serrées; l'ouverture de sa gueule est grande; il a le cou si court, qu'il ne peut le fléchir facilement, ce qui l'oblige en quelque sorte à tourner tout son corps quand il veut regarder de côté; il a l'odorat fin: c'est le plus goulé & le plus carnaffier de tous les animaux. Le loup tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme. Mais si la forme est semblable, le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incomparibles, mais antipathiques par nature & ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup; il fuit à l'odeur seule qui, quoique nouvelle & inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces s'indigne, l'attaque avec courage & tâche de le mettre en fuite: jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans se combattre à toute outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il devore sa proie; le chien au contraire plus généreux, se contente de la victoire.

On prétend que le chien & la louve ne peuvent ni s'accoupler, ni produire ensemble; il n'y a point de races intermédiaires entr'eux; ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament absolument différent. Le loup vit plus long-temps que le chien: les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées démontrent que ces animaux sont d'espèces assez éloignées. D'ailleurs, en regardant de près on reconnoît que même à

l'extérieur, le loup diffère du chien par des caractères essentiels & constans. L'aspect de la tête est différent; le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux ériucelans, brillans pendant la nuit : il a le hurlement au lieu de l'aboïement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée : le corps beaucoup plus fort, mais bien moins souple : les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses, le poil plus rude & plus fourré. Sa couleur ordinaire dans ces pays-ci est d'un fauve grisonnant, mêlé de brun dans certains endroits : le proverbe dit, *jeune loup gris, & vieux loup blanc*.

Le loup, dit M. de Buffon, est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément : & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir & dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim; parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même pros crit en mettant sa tête à prix, le force à fuir & à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, & qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant longtemps & souvent en vain dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier & poltron, mais il devient ingénieux par besoin & hardi par nécessité : pressé par la famine il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux sur-tout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, chevreux; & lorsque cette manœuvre lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé & maltraité par les hommes & les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt routes les campagnes, rode autour des habitations, ravit les

animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries; gratte & creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir & d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, fuit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes & les enfans, se jette même sur les hommes, devient furieux par ces excès qui finissent ordinairement par la rage & la mort. Il ne faut qu'un loup enragé pour causer des désordres affreux dans tout un pays, tant parmi les bestiaux que parmi les hommes; les blessures que fait cet animal sont presque toujours mortelles, ou suivies de la rage. Le loup crainr, dit-on, le feu & tous les sons aigus, que l'on prétend faire sur lui une impression qu'il ne peut supporter, & qui le contraint de fuir. Il est difficile de croire, comme on l'a dit, qu'un homme pour suivi de nuit par un loup affamé le fasse fuir, soit en tirant du feu d'un caillou, soit en sonnant du cor, soit en agitant un troussseau de clefs.

Il n'est pas vrai, comme le disent plusieurs Chasseurs, que le loup pressé de la faim mange de la terre; cette idée paroît être provenue de ce qu'on a vu quelquefois des loups déterrer la proie qu'ils avoient enfouie & mise en réserve après s'être soûlés, pour s'en servir dans le cas de besoin, précaution que prennent aussi les chiens & plusieurs autres animaux.

Le loup est ennemi de toute société : lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix; c'est un attroupement de guerre qui se fait à grand bruit, avec des hutlemens affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, de se défaire de quelque mâtin redoutable. Nous venons de dire que le temps de leur chasse est le soir, c'est surtout dans le temps des brouillards; & s'ils ont quel-

que riviére à passer, ils la traversent à la file, se prenant tous par la queue avec les dents de peur que la force du courant ne les entraîne: s'ils ont reçu quelque blessure qui les fasse saigner, ils se vautrent dans la boue jusqu'à ce que le sang soit arrêté: le plus fort de la ligue offensive frappe à la porte des payfans pour faire sortir les chiens, & prend la fuite aussi-tôt pour se faire lancer par eux; & quand ceux-ci sont engagés dans la poursuite de leur adversaire, qu'ils sont éloignés de tout secours, les autres loups lévriers qui sont au guet & qui en ont déjà saisi quelques-uns en sortant, tombent sur les autres, les égorgent, les mettent en pièces. La même confédération, les mêmes ruses sont mises en usage lorsqu'il s'agit d'attaquer un cerf, un bœuf, une rhénne. Dès que leur expédition militaire ou plutôt carnassière est consommée, ils se séparent & retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle, ils ne se cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de temps ensemble. C'est en hiver que les louves viennent en chaleur: plusieurs mâles suivent la même femelle, & cet attroupement est encore plus sanguinaire, plus meurtrier que le premier: car ils se la disputent cruellement; ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, & il arrive souvent qu'ils mettent en pièce celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, laisse tous ses aspirans, & quand ils sont abattus par la fatigue & qu'ils se livrent au sommeil, vite elle se détobe avec le plus alerte ou le plus aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours; les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps, ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir. Les loups s'accouplent comme les chiens, ils ont comme eux la verge osseuse & environnée d'un boutlet qui se gonfle, ce qui produit chez eux la même difficulté de se séparer après l'acte de la

génération. Le temps de la gestation est d'environ trois mois & demi, & l'on trouve des louveteaux nouveaux nés, depuis la fin d'Avril jusqu'au mois de Juillet. C'est toujours au fond d'un bois, dans un endroit bien fourré que la louve met bas ses petits, qui sont ordinairement au nombre de six, sept, huit, & même neuf, & jamais moins de trois. La mere les allaite pendant quelques semaines; quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes. Les louveteaux commencent à jouer avec elles, & finissent par les étrangler; la louve ensuite les éventre, les déchire & en donne un morceau à chacun; ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance, qu'au bout de six semaines ou deux mois; ils suivent leur mere qui les mene boire quelque part: elle les ramene au gîte, ou les oblige de se receler ailleurs, lorsqu'elle craint quelque danger: ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces & avec fureur, quoique dans un autre temps elle soit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle. Ce n'est ordinairement qu'à dix mois ou un an que les petits la quittent, lorsqu'ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours. Dans ce temps ils ont refait leurs premières dents, qui tombent à six mois, & ils ont acquis de la force, des armes & des talens pour la rapine.

Les mâles & les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Les Chasseurs assurent que dans toutes les portées, il y a plus de mâles que de femelles: cela confirme cette observation qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les espèces à commencer par celle de l'homme, la nature produit plus de mâles que de femelles; ces animaux sont deux ou trois ans à croître, & vivent quinze ou vingt ans. Les loups blanchissent dans la vieillesse; ils ont alors toutes les dents usées; on en voit cependant en Laponie qui sont blancs, sans être absolument vieux

vieux : ce phénomène leur est commun avec toutes les espèces d'animaux à poil qui habitent ces climats glacés. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un sommeil léger ; ils boivent fréquemment, comme tous les animaux carnassiers : quoique très-voraces, ils peuvent passer trois ou quatre jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force dans les muscles du cou & de la mâchoire ; il porte avec sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, & court en même temps plus vite que les Bergers ; en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre & lui faire lâcher prise. Il marche, court, rode des jours entiers & des nuits ; il est infatigable, & c'est peut être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Lorsqu'il tombe dans un piège, il est tellement & si long-temps épouvanté, qu'on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite partout où l'on veut, sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou de mécontentement. *Gesner* raconte qu'une femme, un renard & un loup, étant tombés de nuit dans la même fosse, ils restèrent chacun dans leur place, sans oser se remuer jusqu'au lendemain matin, que ces trois prisonniers furent trouvés ensemble : on commença par tuer le loup & le renard, puis on retira de la fosse la femme, qui étoit plus morte que vive, quoiqu'elle n'eût éprouvé d'autre mal que la frayeur.

Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille, & surtout l'odorat : l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue. Lorsque ce brigand veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent ; il s'arrête sur la lisière, éventa de tous côtés, & reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte. Il préfère la chair vivante à la chair morte, & cependant il dévore les voiries les plus infectes : il aime la chair humaine, & peut-être s'il étoit le plus fort, n'en

mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille, où l'on avoit enterré négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, & ces mêmes loups accoutumés ainsi à la chair humaine, attaquer le Berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans.

Les loups nous viennent de fort loin, comme des Ardennes, de la Forêt noire, & d'autres vastes forêts: on tient même presque pour certain, & c'est l'opinion de nos plus habiles Chasseurs, qu'il en sort une année des cerfs, une année des sangliers & une autre des loups. L'on a appelé les loups les plus voraces, *loup garoux*, c'est-à-dire, loups dont il faut se garer. Aussi les Lapons, instruits par l'expérience, que les loups de leur pays recherchent les femmes prêtes d'accoucher qu'ils reconnoissent à l'odeur, font toujours escorter leurs femmes enceintes par des hommes armés. On nomme *loup matin*, celui qui ne vit que de charogne, & l'on appelle *loup lévrier*, celui qui est le plus dispos à la course.

Cet animal nuisible & vorace a de tout temps excité contre lui la haine & l'adresse de l'homme. On est obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des loups, ainsi qu'il est arrivé tout récemment dans la Province du Gevaudan où l'on a fait diverses chasses composées de plusieurs milliers d'hommes armés, sans pouvoir détruire le loup féroce qui a causé tant de terreurs & de désordres dans ce pays forestier & montueux, & qui enfin a été tué par le sieur Antoine Porte-Arquebuse du Roi. Les Princes ont des équipages pour cette chasse, qui n'est pas désagréable, qui est utile & même nécessaire. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup; il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie, car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup. Quand le loup est ramené, on amène les lévriers que l'on divise en deux ou trois laïsses, & que l'on distribue dans

les endroits où doit passer le loup, afin que ces chiens puissent le joindre. On peut aussi le chasser avec des chiens courans : mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par les lévriers, qui le saisissent, le harcelent & leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes on fait des battues à force d'hommes & de mâtins ; on tend des pieges, on présente des appâts, on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées ; tout cela n'empêche pas que l'on n'y trouve toujours quelques-uns de ces animaux. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur Ile ; cependant, dit *M. de Buffon*, on m'a assuré qu'il y en avoit en Ecosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire. *M. Bourgeois* dit que l'on fait une chasse du loup fort singulière, dans un Village du Bailliage d'Echalens en Suisse, appelé *Panzeriaz* où ces animaux sont très-communs. Il y a un grand bois fort touffu dans le territoire de ce Village, qui est le repaire de tous les loups du voisinage ; on l'a enfermé de haies hautes de huit à dix pieds fort serrées, & on a laissé plusieurs issues, qui aboutissent à des sentiers ; dès qu'on y apperçoit des loups, on ferme toutes les issues, excepté une ou deux auxquelles on tend de grands filets de corde. Les Payfans vont battre le bois & chassent les loups du côté des filets : les loups arrivés au bout du sentier & pressés par les Chasseurs, font leurs efforts pour passer au travers, ils insinuent leur tête avec force dans la maille du filet, ils s'y embarrassent avec leurs jambes de devant & ils se trouvent arrêtés ; alors quelques Chasseurs postés en embuscades, les assomment avec des massues.

La couleur du poil de ces animaux varie dans les différens climats, & même quelquefois dans le même

pays. Dans les pays du Nord on en trouve de tout blancs & de tout noirs ; ces différences ne sont que des variétés très-peu considérables. La différence la plus sensible est celle de la grandeur ; mais on a observé en général que des animaux communs aux deux continents, ceux de l'Amérique sont plus petits que ceux d'Europe. Nos loups ordinaires sont aussi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en estiment fort la peau. L'espèce commune est très-généralement répandue dans l'un & l'autre continent : on l'a trouvée en Asie, en Afrique & en Amérique, comme en Europe. Le loup en Afrique est, dit-on, beaucoup plus grand & plus gros qu'en Europe ; il est d'un poil argenté & presque blanc. Il y en a une quantité prodigieuse, parce que personne ne leur fait la guerre, & que les Negres ne veulent point se brouiller avec eux, dans la crainte que s'ils en tuoient un, les autres ne se chargeassent de venger sa mort.

En Orient, & sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple : on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes : on achète jusqu'à cinq cents écus, dit *Chardin*, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps & de contraindre ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation. *M. de Buffon* en a fait élever & nourrir quelques-uns chez lui. Tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire dans la première & seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressans, & s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux ; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel : on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. Voici un fait qui peut en quelque sorte servir de preuve à ce que dit *M. de Buffon*. En 1762 herborisant dans le bois de Monthonon près Poitiers, j'y trouvai six petits loups qui étoient au gîte ; ils n'avoient pas

plus de huit jours, j'en pris un & le mis dans un petit lit convenable que je lui fis faire dans ma chaise; je le nourris d'abord de lait, ensuite de pain & de lait, puis de soupe. Il prenoit des forces comme s'il eût été nourri par sa mere; ni la fatigue du voyage, ni le changement de nourriture ne l'altérèrent pas sensiblement; je le caressois beaucoup & le mettois coucher avec moi; il me lècheit, venoit quand je l'appelois, & commençoit déjà à rapporter ce que je jetois à une certaine distance. J'essayai de lui faire manger les entrailles d'un poulet qu'on venoit de vider; jamais il n'eut si bon appétit, ses carresses redoublerent: mais je manquai d'être la victime de ma tentative, qui probablement lui développa le goût naturel de son espece, qui est carnivore & même antropophage dans certains cas; car la nuit suivante rêvant que j'étois en proie à des loups, je me réveillai par l'effet de la peur ou de la douleur: mon louveteau étoit parvenu à me mordre les cuisses, & suçoit le sang qui en sortoit. Je ne tardai pas à me défaire de cet ingrat; & j'ai appris depuis qu'on avoit été obligé de le tuer, tant il étoit disposé à mordre les enfans dans la maison où je l'avois laissé.

On prétend que le loup fournit lui-même un remede très-efficace contre sa voracité. Il suffit de détrempier sa siente dans de l'eau, & d'en frotter les brebis à la gorge, au dos & sur les côtes. Ce mélange qui s'attache fortement à leur laine, y reste long-temps & exhale une odeur pour laquelle les loups ont beaucoup d'antipathie. Voyez les Mémoires de l'Académie de Suede, année 1753.

On fait avec la peau du loup des fourrures grossieres qui sont chaudes & durables, même des manchons: on en double la chaussure des goutteux & de ceux qui redoutent le froid aux extrémités: on assure même que les puces craignent l'odeur de cette peau & qu'elles s'en éloignent. Nous avons mis dans notre cabinet un loup empaillé parmi plusieurs autres qua-

drupedes, & depuis seize ans qu'il y est, les scarabées disséqueurs qui ont mangé entièrement la peau des autres, n'ont nullement touché à celle du loup. Les dents de loup servent quelquefois à faire des hochets d'enfans, & à polir les ouvrages des Relieurs & Doreurs.

Les Naturalistes font mention de plusieurs autres sortes de loups, que ceux dont nous avons parlé: tels que le *loup doré*, (voyez ADIL & CHACAL); le *loup tigre*; le *loup cervier*, &c. Nous avons donné l'histoire abrégée de ce dernier au mot LYNX.

LOUP. M. Cestoni donne ce nom à une espèce de fausse chenille qui est l'ennemie des petites brebis. Cet insecte se métamorphose en moucheron.

Les paysans appellent aussi du nom de *loup* d'autres petites espèces de chenilles qui rongent les bourons d'arbres, particulièrement des poiriers, cerisiers & pommiers. Ces mêmes chenilles causent de très-grands dommages aux rejetons: elles n'en peuvent être chassées que par une longue pluie, car elles endurent sans peine le froid & le chaud. Pour conserver la bonté du suc aux boutons qu'elles rongent, elles les enveloppent d'une matrice soyeuse, & les renforcent de fenilles: c'est le soir & le matin qu'elles prennent leur nourriture. Elles doivent leur origine à des papillons gris qui vont déposer leurs œufs sur les feuilles des arbres fruitiers. Le matin ils en sucent l'humidité & la rosée; dans l'hiver ils se tiennent dans les étables & dans les granges. Voy. CHENILLE & PAPILLON.

LOUP CERVIER. Voyez LYNX.

LOUP DES EAUX. On donne ce nom au *brochet* & à la *loutre*, parce qu'ils détruisent beaucoup de poisson. Voyez BROCHET & LOUTRE.

LOUP DORÉ. Voyez CHACAL.

LOUP MARIN. Tous les voyageurs disent que c'est un animal amphibie qui ne se nourrit, pour ainsi dire, que de poisson. Les uns lui donnent quatre pattes onglées; les autres deux, avec deux mains palmées.

placées proche la queue. Dans leurs descriptions on reconnoît des caractères qui conviennent fort au phoque ou veau marin, (& quelquefois aussi à l'ours marin): ils sont également velus, même maniere de marcher ou plutôt de ramper, de ronfler, de gronder & de mourir avec une effusion de sang, dès qu'on les touche sur le nez: leur chair est de même d'un mauvais goût, & se fond presque toute en huile.

Quoique plusieurs Naturalistes modernes tendent à croire que le loup marin est différent du phoque, nous croyons cependant que l'un & l'autre sont de la même espèce; mais que selon leur âge, leur sexe ou la mer qu'ils habitent, ils sont sujets à varier. Telles sont les réflexions qui nous sont venues d'après la comparaison que nous avons faite de quantité de ces animaux empaillés, & qui avoient été pris les uns dans la mer du Sud, les autres dans la mer du Nord.

Les Indiens de Chiloë en font sécher la chair pour se nourrir; les vaisseaux François en tirent de l'huile pour leurs besoins. On convient généralement que la chair du loup marin n'est pas mauvaise, mais on gagne davantage à en extraire l'huile, il suffit pour cela de la mettre sur le feu dans un vase de cuivre ou de terre; elle n'a point d'odeur, ne laisse point de lie & s'emploie à brûler, ou bien à préparer des cuits. La pêche en est assez facile. Ceux du Nord sont grands comme de forts mâtons; ceux du Pérou ont à-peu-près deux pieds de long: leur peau sert à faire des ballons pleins d'air, dont les Américains se servent pour s'aider à nager. On emploie aussi la peau des loups marins à faire des souliers, des bottines, à couvrir des malles. Lorsqu'elle est bien tannée, elle a presque le même grain que le marroquin. Si d'une part elle est moins fine, de l'autre elle ne s'écorche pas si facilement & conserve long-temps toute sa fraîcheur.

Les Groënlandois donnoient autrefois le nom de *loup marin* ou de *hayfsch* au *tiburon*: les Hollandois appellent *lion marin* l'animal que nous & les Espagnols

appelons *loup marin* : d'autres l'ont appelé *chien marin* à cause de la figure de sa tête. Voy. chacun de ces mots & les articles PHOQUE & OURS MARIN.

Outre ces loups marins amphibies, les voyageurs & les Naturalistes font mention de deux especes différentes de poissons, connues aussi sous le nom de *loup de mer* : le premier s'appelle simplement *loup marin*, & l'autre *loup de mer vulgaire*. Voyez leur description ci-après.

LOUP MARIN, *lupus marinus piscis*. Poisson à nageoires molles, sans écailles, qui est très-vorace. Sa peau est unie & presque semblable à celle des anguilles : elle est bleuâtre & ombrée de noir : sa tête est grande, fêlée, comme en forme de poignard ; ses joues sont enflées ; ses dents sont redoutables, elles sont grandes & fortes, comme celles d'un chat de six mois. Il a une nageoire garnie d'aiguillons mous, qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue ; il a proche des ouies deux grandes nageoires rondes. On pêche ces poissons en Angleterre dans le duché d'Yorck, & dans le Northumberland. On donne aussi le nom de *loup marin* au grand *chien de mer* ou *lamie*. Voyez ces mots.

LOUP DE MER VULGAIRE ou LUBIN, *labrax*, est un excellent poisson de nos mers, à nageoires épineuses, qui a toujours la gueule ouverte, & qui dévore très-promptement sa proie ; ce qui est cause qu'on le prend facilement. On distingue deux especes de lubins ; l'un a le dos entre blanc & bleu ; l'autre est sans taches. On trouve le premier dans la mer & dans les étangs salés, & l'autre aux embouchures des rivières : celui-ci a des petits deux fois l'an, & on les appelle *lupassons* en Languedoc.

Le *loup de mer vulgaire* est un poisson grand, épais & couvert d'écailles moyennes : il a la tête grande, ainsi que l'ouverture de la bouche : il a de très-petites dents aux mâchoires, ce qui fait qu'il ne peut dévorer beaucoup de petits poissons ; mais il a dans le palais

des os rudes & âpres. Ses yeux sont grands : cet animal ressemble assez par le corps au saumon. Il a sous l'épine du dos une sorte de vessie pleine d'air ; il a quatre ouies de chaque côté. Près des ouies, & au-dessous sont quatre nageoires ; au dos sont des aiguillons pointus & inégaux, qui tiennent à une peau mince. La nageoire qui est proche de la queue, n'a qu'un aiguillon, celle de l'anus en a trois ; il a huit nageoires en tout. La nourriture de cet animal consiste en poissons & petits crustacés : il mange même de l'algue. Quoique goulé, il a grand soin de ne point prendre la chevrete qui porte une petite corne sur la tête, parce qu'elle lui blefferoit, dit-on, le palais.

On trouve deux pierres dans la tête de ce poisson. Les Pêcheurs ont remarqué que les lubins vieux nageant au-dessus de l'eau, y périssent souvent de froid ; aussi les jeunes n'habitent-ils que le fond des eaux. Ce poisson se prend facilement à l'hameçon, à cause de sa voracité ; mais aussi a-t-il la ruse d'enfoncer sa queue dans le gravier, pour que les rets des Pêcheurs coulent par-dessus son corps.

La chair de ce poisson nourrit peu, & ne vaut rien dans le temps du frai. Le meilleur loup est celui qui vit en haute mer : on en sale, & on sèche les œufs comme ceux des muges.

M. *Barrere* dit qu'il se trouve aussi deux sortes de lubin ou lubine dans l'île de Cayenne ; l'un de rivière, qui est excellent ; & l'autre de mer à écailles, qui est encore plus délicat.

LOUP DU MEXIQUE. Ce quadrupède ne paroît être qu'une variété du loup de notre continent. L'influence du climar seule y a apporté quelque différence ; le naturel s'est conservé le même. Leur nourriture est une des plus belles dont on puisse faire usage. On voit quelquefois de ces loups tout blancs. *Voyez l'article Loup.*

LOUP-TIGRE. C'est, à ce qu'il paroît, le même animal que celui que les Fourreurs nomment *guépard*.

Sa robe est belle, elle ressemble à celle du *lynx* ou *loup cervier* par la longueur du poil; elle est d'un fauve très-pâle parsemée comme celle du léopard de taches noires; mais plus voisines les unes des autres, & plus petites; car elles n'ont que deux à trois lignes de diamètre. Cet animal est très-remarquable par une espèce de crinière de quatre à cinq pouces de longueur, qui lui pend sur le cou & entre les deux épaules.

On voit le loup-rigré dans les terres voisines du Cap de Bonne-Espérance. Pendant le jour il reste caché dans quelque creux de rochers, & ne va chasser sa proie que pendant la nuit. L'ardeur avec laquelle il la cherche est apparemment cause qu'il hurle pendant la nuit; mais son cri fait fuir souvent les animaux, & donne lieu au Chasseur de l'attendre pour le tuer à quelque passage.

LOUTRE, *lutra*. La loutre est à-peu-près de la grosseur du blaireau; mais ses jambes sont plus courtes. Cet animal a la tête plate, le museau fort large, & de chaque côté il y a des moustaches composées de gros crins blancs & bruns. Son cou est court & si gros, qu'il semble faire partie du corps: sa queue est grosse à l'origine & pointue à l'extrémité, couverte de poils. Son corps est recouvert de deux sortes de poils, les uns plus longs & plus fermes, les autres plus fins, qui font une sorte de duvet foyeux de couleur grise blanchâtre. Les poils les plus longs font paroître en général l'animal de couleur brune.

La loutre, dit M. de Buffon, est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivières ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs. Elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor, qui n'a des membranes qu'aux pieds de derrière, & dont les doigts sont séparés dans les pieds de devant; tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, qui sont composés de cinq doigts onguiculés. Elle nage presque aussi vite qu'elle marche; elle ne va point à la mer comme

le castor , mais elle parcourt les eaux douces, & remonte ou descend les rivières à des distances considérables. Souvent elle nage entre deux eaux, & y demeure assez long-temps : elle vient ensuite à la surface de l'eau, afin de respirer.

A parler exactement, elle n'est point animal amphibie, c'est-à-dire, animal qui peut vivre également sur la terre & dans l'eau : elle n'est pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément ; & elle a besoin de respirer à-peu-près comme tous les animaux terrestres. Si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Après l'examen anatomique que MM. de l'Académie ont fait d'une loutre, ils n'ont pu découvrir aucune apparence qu'il y eût jamais eu un trou qui pût donner passage au sang pour aller d'un ventricule à l'autre sans passer par les poumons ; au lieu qu'il paroît que cette ouverture (le trou ovale) subsiste un peu dans le castor, ce qui le rend vraiment amphibie, & lui donne une bien plus grande facilité de se passer long-temps de respiration. La loutre a des poumons spacieux ; par une grande inspiration elle absorbe une grande quantité d'air, qui lui donne seulement la facilité de rester long-temps sous l'eau. La femelle de la loutre a la matrice faite de même que celle des femmes, & a des nymphes & un clitoris comme elles : elle a dix petits reins séparés les uns des autres, ayant chacun leur parenchyme, leurs veines & leur artère émulgente à part.

La loutre a six dents incisives à chaque mâchoire ; les dents sont comme celles de la fouine, mais plus grosses & plus fortes relativement à son volume ; une tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obscur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elle répète à tout moment, sembleroient annoncer un animal stupide : cependant la

loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec avantage aux poissons, qui, pour l'instinct & le sentiment, sont très-inférieurs aux autres animaux : on dit que la loutre lorsqu'elle veut prendre du poisson, commence à agiter les eaux pour faire fuir cette proie sur les bords de l'étang, &c. entre les pierres & les cailloux, où elle les prend alors facilement. Au défaut de poisson, même d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux & mange l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printems. Elle ne craint pas plus le froid que l'humidité : elle devient en chaleur en hiver, & met bas au mois de Mars ; les portées sont de trois ou quatre.

Il seroit sans doute très-avantageux de pouvoir tirer parti de ces animaux voraces, & qui sont de si excellens pêcheurs ; c'est ce qui est indiqué dans le Journal Erranger du mois de Juin 1755, où l'on trouve un *Mémoire sur la maniere de prendre les loutres en vie, & de les dresser pour apporter du poisson ; par M. Jean Lots, de l'Université de Lund en Scanie, & membre de l'Académie de Stockholm.*

Chaque animal a des habitudes qui lui sont particulières, & dont tout bon Chasseur peut tirer avantage. Par exemple, on prétend avoir observé qu'une loutre ne passe pas une seule grande pierre qui se rencontre sur le bord des rivages qu'elle habite, sans y monter & sans y déposer quelque fiente, que l'on reconnoît aisément être celle de cet animal, parce qu'elle est entremêlée d'arrêtes. Cette marque qu'on rencontre sur les pierres, fait aisément connoître la demeure de ces animaux, & ne donne pas moins de facilité à leur dresser des embuches pour les prendre. Lorsqu'on veut en avoir une vivante, on dresse sur ces pierres des rennelles, construites de maniere que la loutre se prend sans se blesser lorsqu'elle va pour saisir le poisson qu'on lui a mis pour appât.

A-t-on une jeune loutre vivante , car les jeunes se dressent mieux que les vieilles , on l'attache d'abord avec soin , & on la nourrit pendant quelques jours avec du poisson & de l'eau ; ensuite on mêle de plus en plus dans cette eau du lait, de la soupe , des choux & des herbes , & dès qu'on s'apperçoit que cet animal s'habitue à cette espece d'aliment , on lui retranche presqu'entièrement les poissons , & en leur place on substitue du pain dont il se nourrit très-bien. Enfin il ne faut plus lui donner ni poissons entiers , ni intestins , mais seulement des têtes : on dresse ensuite l'animal à rapporter comme l'on dresse un chien. Lorsqu'il rapporte tout ce qu'on veut , on le mene sur le bord d'un ruisseau clair : on lui jette du poisson qu'il a bientôt joint , & qu'on lui fait rapporter , & on lui donne la tête pour récompense. Un homme de la Scanie , par le secours d'une loutre ainsi dressée , prenoit journellement autant de poisson qu'il lui en falloit pour nourrir toute sa famille. Au reste cette maniere de chasser n'est pas nouvelle en Suede , & doit avoir été beaucoup plus commune autrefois qu'aujourd'hui ; puisque *Jonston* , dans son *Histoire des animaux* , rapporte que les Cuisiniers en Suede avoient l'usage d'envoyer des loutres dans les viviers pour apporter du poisson.

Quoi qu'il en soit , il paroît que ce n'est pas une loi commune que toutes les loutres soient , ainsi susceptibles d'éducation ; sans cela on verroit certainement davantage de ces pourvoyeurs , & elles nous serviroient pour la pêche comme nos chiens nous servent pour la chasse. Toutes les jeunes loutres que *M. de Buffon* a voulu priver , cherchoient à mordre , même en prenant du lait , & avant que d'être assez fortes pour mâcher du poisson : au bout de quelques jours elles devenoient plus douces ; mais ce n'étoit peut-être que parce qu'elles étoient malades & foibles : loin de s'accoutumer à la vie domestique , toutes celles qu'il a voulu faire élever sont mortes dans le premier âge. La loutre en général est de son naturel sauvage & cruelle :

quand elle peut entrer dans une rivière, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler; elle tue beaucoup plus de poissons qu'elle ne peut en manger, & ensuite elle en emporte un dans sa gueule.

Les loutres se gisent dans les premiers trous qui se présentent, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter: elles y font aussi leurs petits sur un lit de buchettes & d'herbes. La retraite de ces maraudeurs aquatiques est infectée de la mauvaise odeur du débris des poissons qu'ils y laissent pourrir.

La loutre ne mue guere; sa peau d'hiver est cependant plus brune, & se vend plus cher que celle d'été; elle fait une bonne fourrure; on en fait pour l'hiver des manteaux que l'eau ne peut traverser. Les Sauvages du Canada se servent de peaux de loutre d'une grandeur extraordinaire pour en faire des robes, lesquelles étant portées & engraisées de leur suc, & des graisses qu'ils manient, sont propres à faire de meilleurs chapeaux (disent les Anglois) que ceux que l'on fait du seul poil de castor trop sec & fort difficile à mettre en œuvre sans aucun mélange.

La chair de la loutre se mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poisson, ou plutôt de marais.

Les chiens chassent la loutre volontiers, & l'attrapent aisément lorsqu'elle est éloignée de son gîte & de l'eau: mais quand ils la saisissent, elle se défend courageusement, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement qu'elle leur brise les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour lui faire lâcher prise.

La loutre est une espèce d'animal qui, sans être en très-grand nombre, est généralement répandu en Europe, depuis la Suede jusqu'à Naples; elle se trouve dans l'Amérique septentrionale, où elle ressemble tout-à-fait à celle d'Europe, si ce n'est que sa fourrure est encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suede, de Moscovie & de Pologne. Elle se rencontre

raisonnablement dans tous les climats tempérés ; sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau ; car elle ne peut habiter ni les sables brûlans, ni les déserts arides : elle fuit également les rivières stériles & les fleuves trop fréquentés.

La graisse de la loutre , de même que celle des poissons , ne se coagule point par le froid , & reste toujours fluide : elle est résolutive , digestive ; on l'emploie pour la douleur des jointures , & pour fortifier les nerfs.

LOUTRE MARINE ou **CASTOR DE MER** ; *lutra marina*. Suivant *Steller*, cet animal marin a le poil du castor ordinaire, il est de la grosseur du chat de mer, & a la figure du veau marin, & la tête faite comme celle de l'ours. Il est assez doux. C'est probablement une espèce de phoque.

LOUVE, femelle du loup : elle porte deux mois ; & fait cinq, six, & même jusqu'à sept louveteaux à la fois. *Voyez LOUP.*

LOUVETTE DES PIQUEURS. *Voyez TIQUE DES CHIENS à l'article TIQUE.*

LOWA ou **OISEAU PÊCHEUR**. C'est une espèce de cormoran, que les Chinois accoutument à la chasse ou pêche du poisson. Ces oiseaux partent au signal donné par un coup de rame sur l'eau, ils plongent & saisissent le poisson par le milieu du corps, puis retournent à la barque avec leur proie. On leur met un anneau au bas du cou, qui les empêche d'avalier leur prise : on dit que si le poisson est trop gros, plusieurs se joignent ensemble & s'aident mutuellement ; l'un s'attache à la queue, l'autre à la tête, & ils l'apportent aussi légèrement que fidèlement au bateau du pêcheur. *Voyez CORMORAN.*

LOXIA *Voyez BEC CROISÉ.*

LUAMBONGOS. Les Nègres du Congo donnent ce nom aux loups de leur pays. *Voyez LOUP.*

LUBIN. *Voyez LOUP DE MER VULGAIRE.*

LUCET. M. de *Bougainville* désigne sous ce nom

une plante rampante qu'il a trouvée aux îles Malouines, qui porte des fruits le long de ses branches qui sont garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes & de couleur de myrte; ces fruits sont blancs, colorés de rouge du côté exposé au midi; ils ont un goût aromatique, une odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles, qui mises en infusion dans du lait, en font une boisson des plus agréables.

LUCHARAN, est le nom qu'*Albin* a donné à la chouette blanche. Voyez CHOUETTE.

LUCHZ, est le brochet des Bourdelois. Voyez BROCHET.

LUCUMA ou RUEMA. Voyez JAUNE D'ŒUF.

LUDUS HELMONTII. Nom donné à une pierre pesante, ordinairement calcaire, plus ou moins large & longue, remarquable par des cloisons communément pyriteuses ou spatheuses, ornée sur la surface de compartimens polygones qui forment toutes sortes d'angles. L'on voit de ces pierres formées aussi d'une assemblage de colonnes polygones serrées les unes contre les autres. Les Naturalistes ont donné le nom de *ludus helmontii stellatus* à une espèce de sélénite très-rare, globulaire, de la nature de fleurs de gypse, & composée d'un amas de stries qui divergent du centre à la circonférence. La pierre qui leur sert de matrice est calcaire. On la trouve en Angleterre dans le Comté de Kent & dans l'île de Schépy.

LUEN. Voyez ARGUS.

LUMBRICITES. Lorsqu'une pierre contient des fossiles appelées pierres fromentaires, & disposées de façon que les sections imitent les vers, on lui donne le nom de *lumbricite*.

LUMIERE, *lumen*. Rien ne nous frappe plus que la lumière, c'est par le moyen de ses rayons plus ou moins réfléchis, plus ou moins absorbés que paroissent les couleurs & les différentes nuances (car les couleurs ne sont pas dans les objets colorés; la Physique moderne le démontre); la superficie & la structure des corps

corps donnent lieu à ces réflexions, sont par conséquent les causes occasionnelles des couleurs. C'est par le moyen des rayons de la lumière que nous appercevons la magnificence & la beauté de ce vaste univers, & que nous distinguons les nuances intermédiaires des couleurs primitives, *jaune, rouge, vert, bleu, &c.* On voit que le noir s'alliant au blanc donne la *couleur cendrée*; le blanc avec le bleu donne l'*opale*; le rouge avec le blanc donne le *rosé*; le rouge & le bleu font le *pourpre*; le noir & le bleu font le *violet*; le jaune & le bleu donnent le *vert, &c. &c.* C'est sur ce principe qu'est fondé l'art du Peintre, du Teinturier, des pierres factices, & de tout ce qui doit subir les effets de la *lumière*. Comme le soleil est la source de cette matière précieuse & naturelle, voyez le mot *PLANETE*, où l'on a présenté, d'après M. de Maupertuis, le beau spectacle du système planétaire. Voyez aussi à l'article des *SENS*, au mot *HOMME*, quel est le mécanisme de la vision. Consultez aussi l'article *FEU*.

LUMIERE SEPTENTRIONALE. C'est un phénomène naturel que l'on ne doit pas confondre avec la *lumière zodiacale*, ou l'*aurore boréale*: ce dernier ne paroît que de temps en temps: voyez *AURORE BORÉALE*. La lumière septentrionale au contraire est un phénomène journalier. On lit en effet dans une relation du Groënland, que dans ces contrées il se leve pendant tout l'hiver une lumière avec la nuit, qui éclaire tout le pays, comme si la lune étoit dans son plein. Plus la nuit est obscure, plus cette lumière luit; elle fait son cours du côté du Nord. Elle ressemble à un feu volant, & elle s'étend en l'air comme une haute & longue palissade, elle passe d'un lieu à un autre avec une promptitude inconcevable. Elle dure toute la nuit, & elle s'évanouit avec le soleil levant. M. de Maïran prétend que l'air grossier que l'on respire dans les pays situés près du pôle arctique, & les glaces qui se trouvent dans ces contrées, sont très-propres à réfléchir les rayons de lumière & à causer cette clarté

que les habitans du pays nomment *lumiere septentrionale*.

LUMIERE ZODIACALE, ou AURORE BORÉALE. Voyez AURORE BORÉALE.

LUMME ou LIOMEN, *colymbus pedibus palmatis indivisis*, LINN. M. Anderson, (*Hist. Nat. d'Islande*, pag. 93.) dit que c'est un très-bel oiseau aquatique d'Islande & du Groënland : il est de la grosseur d'une oie : il ressemble en cela & par son chant à l'*Imbric* des îles de Feroë : il a le bec étroit & noir : ses ailes sont petites, & dès qu'il augmente en graisse & en pesanteur il vole difficilement ; ses pattes sont très-reculées, & ne lui permettent pas de marcher ni très-long-temps : aussi dès qu'il apperçoit quelqu'un, la seule ressource est de se coucher à terre & de se tapir à moins que le vent ne souffle beaucoup ; alors il s'aide un peu de ses ailes pour mieux courir. Cet oiseau pour couvrir ses deux œufs en sûreté, choisit des endroits écartés & déserts, où il bâtit son nid sur le bord de l'eau douce, ou sur de petites éminences qui se trouvent tout proche du rivage, afin de pouvoir boire étant assis sur ses œufs, de ne sortir que pour ses besoins & de rentrer sans beaucoup se fatiguer.

C'est dans l'éducation de leurs petits que ces oiseaux montrent toute leur industrie. Le même Auteur (*M. Anderson*) prétend que quand les petits sont en état de voler, les vieux, c'est-à-dire père & mère, les conduisent à l'eau & leur apprennent à trouver leur sûreté & leur nourriture en plongeant à propos : mais leur façon de les y conduire est tout à fait singulière : l'un des lummes vole toujours au-dessous du petit, afin que si celui-ci venoit à manquer dans son vol, il tombât sur son dos, au lieu de s'écraser en tombant à terre, ou de devenir la proie des renards, qui ne manquent jamais de guetter ces occasions ; un autre lumme se tient toujours au-dessus du petit pendant la route, pour faire face en cas de besoin aux oiseaux de proie. Si malheureusement un petit tombe à terre, soit du nid

ou en voyageant, les vieux s'y précipitent aussi-tôt, & le défendent si vigoureusement qu'ils se laissent manger eux-mêmes par les renards ou prendre par les hommes plutôt que de l'abandonner. Une fois arrivés à la mer, chaque vieux lumme prend sous sa tutelle un jeune, l'instruit, comme nous l'avons dit, & lui fait quitter bientôt après la côte, pour le faire hiverner vers l'Amérique, d'où ils reviennent tous ensemble en Groënland à l'approche de l'été. Les vieux lummes, qui par hasard ont perdu leurs petits, ou qui ne sont plus en état de couvrir, ne viennent jamais à terre, ils vivent en société, nagent toujours par troupe de soixante ou de cent, mais ils s'en vont avec les autres en Août. Dès qu'on jette un petit lumme dans la mer, ils viennent sur le champ l'entourer, & chacun s'empresse de l'accompagner, au point de se battre autour de lui, jusqu'à ce que le plus fort l'emmené : mais si par hasard la mere survient, toute la querelle cesse aussitôt, & on lui cede son enfant. Cet oiseau est le *mergus maximus Farrensis de Clusius*. Il se trouve des lummes de diverses grosseurs dans les mers des Kamtschadales; les naturels du pays croient prédire les changemens de temps par le vol & le cri de ces sortes d'oiseaux, mais c'est souvent un barometre trompeur.

LUNAIRE. Voyez BULBONACH.

LUNDE, *anas arctica*. Oiseau des îles de Feroë : il est plus gros qu'un pigeon : son bec est fort & crochu. La lunde a pour ennemi le corbeau qui en veut à ses petits : le corbeau est ordinairement étranglé ou noyé par l'artifice de la lunde, qui se bat à la maniere du macareux. Voyez ce mot & les *Acta Hafniensia*, an. 1671.

LUNE. L'un des corps célestes que l'on met ordinairement au nombre des Planetes secondaires. Voyez à l'article PLANETE.

LUNE DE MER ou ROND DE MER, *orbis marinus*. C'est un poisson plat d'Afrique qu'on appelle ainsi à la Côte d'Or à cause de la ressemblance avec

un poisson qui se nomme de même en Amérique, dont la forme est presque orbiculaire. Le poisson lune a dix-huit ou vingt pouces depuis la tête jusqu'à la queue, douze pouces de largeur & deux ou trois d'épaisseur: ce poisson seroit presque ovale sans la queue. Sa peau est blanche, comme argentée, & reluit la nuit. Sa gueule est petite & armée de deux rangées de dents. Il a le front large & ridé, les yeux ronds, grands & fort rouges; il a deux grandes nageoires qui commencent à côté des ouies: la chair est blanche, ferme, grasse, nourrissante & de bon goût.

Ce poisson ne mord pas à l'hameçon dans les neiges de l'Amérique; il ne se pêche qu'au filet, tandis qu'il ne se prend qu'à l'hameçon sur les parages de la Côte d'Or en Afrique.

Le poisson lune d'Amérique a également la peau blanchâtre & un petit moignon de queue: il a depuis six jusqu'à huit pouces de diamètre, & un pouce ou environ d'épaisseur.

De quelque manière qu'on accommode ces poissons ou bouillis ou frits ou rôtis, ils sont toujours, dit Labat, très-bons & très-faciles à digérer.

Les poissons lune different des poissons assiette, en ce qu'ils ont sur le dos & sous le ventre deux grandes moustaches, qui semblent représenter une lune croissant.

Redi fait aussi mention d'une autre espèce de poisson de mer appelé également lune, & dont Sonston, Aldrovande, Rondelet & Silvien ont parlé. La lune dont Redi a donné la description pesoit cent livres, elle lui avoit été donnée en 1674, par le Grand Duc Cosme III. Ce poisson étoit tout couvert d'une peau inégale & rude comme celle des poissons cartilagineux: il n'avoit que quatre nageoires, mais revêtues de cette même peau rude: la bouche étoit d'une petitesse extrême à proportion de la grandeur énorme du corps. Les trous des ouies étoient au nombre de deux: au fond de chacun de ces trous étoient quatre grandes ouies &

plus petite : on remarquoit sur le devant de la mâchoire supérieure un os tranchant fait en demi-cercle , auquel répondoit un os semblable dans la mâchoire inférieure : ces deux os lui tenoient lieu de dents : l'entrée de la gorge étoit tapissée d'un grand nombre de poils longs , aigus , recourbés & très-durs. Redi ajoute qu'il trouva tout l'estomac & les intestins remplis d'une espèce de bouillie blanche qui contenoit des vers brunâtres & à queue fourchue. Voyez *Collect. Acad. Tom. IV, part. étrang. p. 527.*

On appelle ce poisson *mole* : on dit qu'il gronde comme un cochon quand on le prend. Sa chair est blanche , nerveuse & grasse.

LUPASSON. Voyez à l'article LOUP DE MER VULGAIRE.

LUPERE, *luperus*. Insecte coléoptère dont les antennes filiformes ont les articles alongés & d'une égale grosseur tant à leur base qu'à leur extrémité. Son corselet est un peu aplati , & garni d'un rebord : sa démarche est lourde & lente : sa larve qui mange les feuilles de l'ormie est assez grosse & ovale.

LUPIN, *lupinus*. Genre de plante à fleur légumineuse. M. de Tournefort en compte dix-sept espèces ; toutes agréables par la variété de leurs fleurs & de leurs graines. Nous ne décrivons ici que l'espèce la plus commune, celle dont on fait usage , & qui a les fleurs blanches, *lupinus sativus flore albo*. C'est une plante que l'on cultive dans les pays méridionaux de la France : sa racine est ordinairement unique , ligneuse & fibreuse : elle pousse une tige haute de deux pieds, ronde, droite, velue , rameuse, de couleur verte, jaunâtre & moëlleuse : après que les fleurs placées au sommet de cette tige sont séchées, il s'élève trois rameaux en-dessous : ses feuilles sont en éventail ou en main ouverte, digitées , c'est-à-dire , réunies à l'extrémité d'un pédicule commun au nombre de sept ou huit, oblongues, plus larges à leur extrémité, verdâtres & velues en dessous : les segmens de la feuille s'approchent & se resserrent

au coucher du soleil , & de plus ils s'inclinent vers la queue & se réfléchissent vers la terre : les fleurs sont légumineuses & rangées en épi au sommet des tiges ; il leur succede des gouffes épaisses , larges , aplaties , longues de trois pouces environ , jointes plusieurs ensemble , renfermant cinq ou six graines assez grandes , orbiculaires , un peu anguleuses & aplaties , lesquelles renferment une plantule fort apparente , & sont un peu creusées en nombril du côté qu'elles tiennent à la gouffe , blanchâtres en dehors , jaunâtres en dedans & fort ameres.

On cultive les lupins en Espagne , en Portugal & notamment en Toscane , pour servir de nourriture au peuple & pour engraisser les terres. On les employoit déjà au même usage du temps de Pline qui les vante comme un excellent fumier pour engraisser les champs & vignobles. *M. Bourgeois* rapporte que les Savoyards ne cultivent les lentilles uniquement que pour fertiliser leurs terrains : dès que cette plante est parvenue à la hauteur d'un pied , on la fauche & on l'enterre avec la charrue pour la faire pourrir. Cet engrais procure , dit-on , de très-bonnes récoltes. On sème en Angleterre les lentilles parmi les panais pour la nourriture du bétail. A l'égard des graines seches , on les fait tremper dans l'eau chaude pour leur ôter leur amertume.

Du temps de *Galien* la graine de lupins étoit une nourriture quotidienne sur les tables ; après leur avoir fait perdre leur saveur amere , on les mangeoit au sel & au vinaigre : mais les Médecins modernes depuis *Hoffman* , regardent l'usage interne des lupins comme dangereux , parce qu'ils font une nourriture d'un suc grossier , très-difficile à digérer , &c. cependant s'il y a tant de danger à user des lupins , comment se peut-il faire que les Grecs en mangeassent si souvent ? *Protagone* travaillant à ce chef-d'œuvre du Jalyse , pour l'amour duquel *Démétrius* manqua depuis de prendre Rhodes , ne voulut pendant long-temps se nourrir que

de lupins simplement apprêtés, afin d'être maître de son imagination, & de donner de la vivacité à ses ouvrages. On ne conseilleroit pas le régime du lupin aux Artistes de nos jours, mais on doit louer le principe qui guidoit le Rival d'*Apelle* & l'ami d'*Aristote*. Ainsi les lupins sont au jugement de la Médecine actuelle, dans le même cas que les lentilles. *Voyez cet article.*

Quoi qu'il en soit, les lupins sont du nombre des excellens remèdes emplastiques : leur décoction convient pour fomentier la peau lorsqu'elle est attaquée de dartres, teigne, gale, gratelle, &c. elle est une des quatre farines résolutives, qui sont celles d'*orge*, de *seves*, d'*orobe* & de *lupins*, auxquelles cependant on substitue, selon la volonté, celles de *froment*, de *seigle*, de *fenugrec* & de *lin*. Voyez ces mots.

LURUS, est un magnifique serpent de l'Amérique, que les Insulaires ont nommé ainsi, parce qu'il est tout couvert de bandelettes de diverses couleurs artistement tissées : sa tête estjoliment peinte & entourée d'un collier rouge : les bandes les plus belles sont d'un rouge corallin, tiqueté de nœuds couleur de ponceau : il a des écailles paillées en forme de réseau, tiquetées d'un bleu mourant : le ventre est marqué de points rouges. *Voyez SÉBA, Thef. II. Tab. 54. n. 2.*

LUSTRE. *Voyez GIRANDOLE D'EAU.*

LUZERNE, *medica*. Il y a plusieurs espèces de luzerne, mais nous allons parler préférablement de celle que l'on cultive pour le bétail, & que l'on appelle quelquefois *trefle* ou *foin de Bourgogne*. Cette espèce produit de grosses & vigoureuses racines qui pivotent profondément en terre, & qui sont très-vivaces. Ces racines donnent naissance à une tête d'où partent plusieurs tiges hautes de deux pieds & demi ou trois pieds, & qui deviennent plus ou moins grosses & nombreuses suivant la nature du terrain. Les rameaux soutiennent plusieurs feuilles composées de trois folioles disposées en *trefle*. Vers le sommet des épis pa-

roissent des fleurs légumineuses violettes ou purpurines, auxquelles succèdent des siliques contournées en spirale, qui contiennent des semences qui ont la figure d'un rein; toute la plante a un léger goût de creffon. Sa racine est composée de fibres très-fines, qui se séparent lorsqu'on les fait bouillir dans l'eau. L'on peut en faire des brosses très-douces pour nettoyer les dents. L'eau chaude & le miel font perdre le mauvais goût de la racine.

La luzerne est une de ces plantes avec lesquelles on peut former des prairies artificielles; sa verdure fraîche & riante décore nos prairies, elle est d'une grande utilité par l'abondance de la nourriture qu'elle fournit aux bestiaux. Cette plante se reproduit uniquement de semence; on choisit celle qui a bien mûri, soit sur pied, soit au sec dans ses siliques; il faut qu'elle n'ait pas plus d'un an lorsqu'on la sème.

On doit la semer dans une terre bien préparée par les labours, & bien herfée pour la débarrasser de toutes les herbes étrangères qui pourroient lui nuire. Les lieux dans lesquels elle se plaît davantage, sont les terrains gras, légers & qui ont beaucoup de fonds: elle ne réussit pas dans les terres seches & arides. Dans les provinces méridionales du Royaume on peut semer la luzerne en automne, parce que comme on n'y a point à craindre de grandes gelées d'hiver, cette plante profite de l'humidité de cette saison pour étendre ses racines: mais dans nos provinces il vaut mieux ne la semer que dans le mois de Mars. On répand une livre de graine de luzerne & même moins par perche carrée, la perche étant de vingt deux pieds de longueur. Il y a des cantons où l'on mêle la semence de luzerne avec moitié de semence d'avoine. Lorsque l'avoine qu'on a semée avec la luzerne est parvenue à maturité on la fauche tout près de terre: les pieds de luzerne que l'on coupe en même temps ne manquent pas de repousser. Si néanmoins la saison avoit été assez favorable pour que l'avoine eût prodigieusement tallé,

comme elle pourroit étouffer la luzerne, il faudroit la faire couper encore verte, & la faire consommer tout de suite par le bétail; car il est plus à propos de sacrifier la récolte de ce grain, que de risquer de perdre la luzerne nouvellement semée. (M. Bourgeois observe qu'il est préjudiciable de semer aucun grain avec la luzerne, parce qu'elle demande beaucoup de nourriture & qu'elle s'étend beaucoup : le produit de l'avoine ne sauroit, dit-il, compenser le dommage qu'elle y cause. M. Haller ajoute que dans des années de sécheresse, il a égayé avec succès les champs de luzerne flétris par la chaleur.) Ce n'est qu'à la seconde & même à la troisième année qu'on peut avoir une ample moisson de luzerne; c'est alors qu'elle a toute sa hauteur : on peut la faucher dans nos provinces trois ou quatre fois l'année, & dans les provinces méridionales jusqu'à six fois. La première année on ne doit la faucher qu'une fois, & deux fois la seconde.

Comme le suc de cette herbe est visqueux, elle se dessèche difficilement à son véritable point. Lorsqu'il fait très chaud, il ne faut pas attendre que l'herbe soit tout-à-fait sèche pour l'enlever, parce que la plus grande partie des feuilles se détacheroit & resteroit sur le champ. D'ailleurs s'il survient quelques jours de pluie lorsqu'elle est fauchée, elle se noircit & ses feuilles tombent en la maniant avec la fourche pour la sécher, ce qui fournit un mauvais fourrage. Une excellente méthode est de mettre la luzerne, avant qu'elle soit entièrement sèche, dans le grenier par couches alternatives avec la paille; celle ci empêche la luzerne de s'échauffer & contracte un parfum si suave, que les chevaux sont fort friands de ce mélange de paille & de luzerne. Lorsqu'on veut recueillir la graine, on coupe légèrement avec des faucilles les sommets des tiges, lorsqu'ils sont mûrs & chargés de graines; on les étend sur un drap pour sécher, & on fauche ensuite l'herbe dont on a coupé les ti-

ges. Un champ de luzerne dure jusqu'à huit ou dix ans.

La luzerne engraisse en fort peu de temps les bœufs; mais on doit y mêler moitié de paille. Ce fourrage encore vert & coupé avant la fleur est beaucoup plus utile, il a rétabli de jeunes chevaux qui maigrissoient sans qu'on en fût la cause; les vaches qui en sont nourries, donnent quantité d'excellent lait, mais il faut les empêcher d'en manger trop, car on prétend que l'excès de cette nourriture les fait enfler & périr. Quelques personnes sont parvenues à supprimer l'avoine à leurs chevaux, en leur donnant de la luzerne hachée en place de la ration d'avoine.

Dans certaines années on voit se multiplier dans les luzernes des chenilles noires, qui en font périr l'herbe. Aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut couper les luzernes; par ce moyen on fait périr les chenilles, & l'herbe qui repousse ensuite ne se trouve pas endommagée.

LYCION ou LYCIUM. Voyez CATÉ INDIEN.

LYCOPodium. Voyez MOUSSE RAMPANTE A MASSUE, à la suite de l'article MOUSSE.

LYCOPERDITES. On appelle ainsi des fongites, espèces de productions de polypiers en forme de vesse de loup. Voyez FONCITE.

LYNX. Le lynx, dit M. de Buffon, dont les Anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, & dont l'urine, suivant leur opinion, avoit la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse appelée *lapis lyncurius*, est un animal fabuleux, aussi-bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom; il ne faut donc pas, comme l'ont fait plusieurs Naturalistes, attribuer à celui-ci, qui est un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire.

Notre lynx, continue M. de Buffon, ne voit pas à travers les murailles; mais il est vrai qu'il a les yeux

brillans , le regard doux , l'air agréable & gai : son urine ne fait pas des pierres précieuses, mais seulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, & dont il a les mœurs & même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les Chasseurs, & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *loup*, auquel, pour le distinguer du vrai loup, les Chasseurs auront ajouté l'épithete de *cervier* (*lupus cervarius*,) parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée de taches, à-peu-près comme celles des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée.

Le lynx est communément de la grandeur d'un renard. Il differe de la *panthere* & de l'*once* par les caracteres suivans : il a le poil plus long, les taches moins vives & mal terminées : les oreilles bien plus grandes & surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs ; la queue beaucoup plus courte & noire à l'extrémité ; le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle : il a les pieds divisés comme les lions, & la langue couverte de pointes. Il ne court pas de suite, comme le loup : il marche & saute comme le chat : il vit de chasse, & poursuit son gibier jusque sur la cime des arbres. Les chats sauvages, les martres, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper : il saisit les oiseaux ; il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au passage, & s'élance dessus ; il les prend à la gorge, & lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il en suce le sang, & lui ouvre la tête pour manger la cervelle ; après quoi souvent il l'abandonne pour chercher une autre proie. Tel est le lynx qui se voyoit vivant il y a deux ans dans la ménagerie de Chantilly, & qui est actuellement conservé dans le cabinet du Prince.

Les lynx, appelés *loups-cerviers du Nord*, à peau

rachetée, se trouvent dans le Nord d'Allemagne, en Moscovie, en Sibérie, au Canada, & dans les autres parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent. On fait avec les peaux de loups-cerviers de très-belles fourrures qui sont beaucoup d'usage dans le commerce. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie, sous le nom de *loup-cervier*, & de Canada sous celui de *chat-cervier*, parce que ces animaux étant, comme les autres, plus petits dans le nouveau que dans l'ancien Continent, on les a comparés au loup, pour la grandeur en Europe, & au chat sauvage en Amérique. Cet animal qui, comme l'on voit, habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, est du nombre de ceux qui ont pu passer d'un Continent à l'autre par les terres du Nord; aussi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique septentrionale: c'est la même figure, le même naturel, il ne diffère que pour la grandeur & la couleur. Le poil des loups-cerviers change de couleur, suivant les climats & la saison; les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures & mieux fournies que celles de l'été; leur chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger.

Par cette description du loup-cervier, autrement lynx, on voit que cet animal n'est point le *chaos* ni le *thos* dont les Anciens ont parlé, & qui sont des animaux foibles, timides & de la classe des petites bêtes.

M. Perrault a donné la description anatomique du loup-cervier. Voyez le Tome III. des Mémoires de l'Académie des Sciences, part. 1.

LYRE. Voyez HARPE.

LYRE DE DAVID, *lyra Davidis*, est un coquillage univalve de la famille des *tonnes*: c'est une espèce de *harpe*. Voyez ces mots.

LYS ou LIS, *lilium*. C'est une plante qui ne diffère des joncs qu'en ce que leur racine n'est point traçante, & que les feuilles de leur calice qui est fermé en

forme de cloche , ont communément à leur origine intérieure un fillon. Tous les lis ont trois stigmates. *Tournefort* donne quarante - six especes à ce genre de plantes.

LE LIS BLANC, *lilium album vulgare* , est une de ces plantes que l'on cultive dans nos jardins, & qui en font dans le mois de Juin un des plus beaux ornemens par la beauté & par l'odeur exquise de ses fleurs, dont l'éclat & la blancheur sont le symbole de l'innocence. On dit que cette fleur est originaire de Syrie. Il s'élève de sa racine, qui est bulbeuse, une tige cylindrique qui croît assez haut, & qui soutient plusieurs fleurs d'une blancheur admirable, odorantes, composées de six pétales. (Cette fleur s'élève avec grace & noblesse; elle paroît dans une saison où la rose, l'œillet, le chevreuille semblent lui disputer le prix de la beauté & la douceur du parfum.) Aux fleurs succèdent des fruits oblongs, à trois angles, remplis de semences. On emploie ses fleurs & ses oignons pour l'usage de la Médecine. On a observé que les fleurs & les feuilles du lis commun étant passées, le bas des tiges de cette plante se charge de petits oignons qui, mis en terre, deviennent semblables aux oignons primitifs de cette plante. Le lis ne porte pas toujours des fruits: pour en avoir il faut quelquefois couper les tiges lorsque les fleurs commencent à se passer, & suspendre ces tiges au plancher d'un lieu un peu frais.

Il y a encore plusieurs autres especes de lis; savoir, les *lis blancs à fleurs doubles*, qui sont en quelque sorte inférieurs aux lis simples, dont la fleur est toujours parfaite; au lieu que celles des lis à fleurs doubles ne sont qu'à demi - formées. Le *lis blanc panaché* est des plus beaux par ses feuillesjoliment bordées de cramoisi: il fleurit en hiver, & il n'y a guere de fleurs qui le surpassent pour la beauté. Les *lis orangers*, mêlés avec les blancs, font un bel effet dans les parreres. Le *lis rouge*, surnommé de *S. Jean*, est admirable par sa belle couleur de feu. Le *lis de Genesé* ou de *S. Jacques*

est d'un beau pourpre nuancé de l'éclat de l'or. On le regarde comme la reine des fleurs.

Les fleurs des lis ont une vertu anodine : on ne les emploie qu'à l'extérieur, & très-rarement à l'intérieur, on s'en sert dans les décoctions émollientes. On prépare une huile de lis, *oleum lirinum* aut *liliorum*, en faisant infuser des fleurs de lis que l'on n'y laisse que deux ou trois jours ; & ensuite on en substitue d'autres, parce qu'elles se pourrissent si on les y laisse plus longtemps. Cette huile ainsi préparée au soleil, a une odeur très-agréable, & est d'usage dans les douleurs & les tumeurs : elle est bonne dans les cas où il faut faire digérer & mûrir, & peut être ajoutée aux cataplasmes émollients & maturatifs. Les fleurs de lis conservées dans de l'eau-de-vie & appliquées sur les plaies enflammées, produisent aussi de très-bons effets.

L'eau odorante que l'on retire des fleurs de lis à la chaleur du bain-marie, est d'usage pour embellir la peau, relever le teint rendre & délicat des jeunes filles, & leur enlever les taches du visage, sur-tout si on y mêle un peu de sel de tartre. M. Bourgeois a observé que l'eau distillée des fleurs de lis est un spécifique dont on ne sauroit assez vanter la vertu dans la suppression des lochies des femmes en couches.

L'oignon de lis appliqué à l'extérieur est un des principaux remèdes pour amollir, conduire à maturité & faire supputer. M. Bourgeois dit qu'il est aussi très-efficace dans les lavemens : c'est, selon ce Docteur, un des plus grands anodins & adoucissans dans les coliques de toute espèce.

LYS ASPHODELE, *lilio-asphodelus*. Plante dont les fleurs sont jaunes, mais semblables pour la figure & l'odeur à celles du lis. Ses racines sont glanduleuses ou en petits navets, comme celles de l'*asphodele*. Voyez ce mot. Ce lis est émollient.

LYS D'ÉTANG. Voyez NÉNUPHAR.

LYS JACINTHE, *lilio-hyacinthus vulgaris*. Sa fleur est bleue ou violette, & approche de celle de

la jacinthe, On cultive cette plante dans les jardins.
 LYS DE KAMTSCHATKA. Voyez à l'article
 SARANNE.

LYS NARCISSE, ou COLCHIQUE JAUNE ou NARCISSE D'AUTOMNE, *lilio-narcissus*, *colchicum luteum majus*. Ses feuilles sont répandues à terre, vertes & lisses. Ses fleurs sont jaunes, sa racine est bulbeuse & noirâtre. Cette plante qui tient du lis & du narcisse, croît aux pays chauds, sur les montagnes & dans les prés.

LYS ou LYS DE PIERRE. Voy. *Lilium lapideum*.

LYS DE SAINT-BRUNO, *liliastrum Alpinum*. Ses feuilles sont longues, étroites & creuses. Ses fleurs sont assez blanches & odorantes, semblables à celles du lis ordinaire. Ses racines sont glanduleuses & fibreuses. Cette plante croît sur les Alpes & à la grande Chartreuse, près la Chapelle de St. Bruno. Ce lis est carminatif & diurétique.

LYS DES VALLÉES, *lilium convallium album*.
 Voyez MUGUET.

LYSIMACHIE JAUNE, *lysimachia lutea major*. C'est la CHASSEBOSSE. LA LYSIMACHIE JAUNE CORNUÉ, est une espèce d'onagra : la LISIMACHIE ROUGE, est une espèce de salicaire : la LYSIMACHIE BLEUE, une espèce de véronique.



M.

MABOUJA ou **MABOUYA**, est une espece de salamandre de l'Amérique : on lui donne aussi les noms de *brochet de terre*, de *cucitz du Pérou*, & de *scincque brun* de la Jamaïque : ce sont les Sauvages qui l'ont appelée *mabouya*, nom qu'ils donnent aux animaux les plus laids, les plus hideux, & à tout ce qui leur fait horreur. Le lézard dont il est question, a un pied de long, & un pouce de grosseur : si on lui retranche la queue, il ressemble à un crapaud ; il a les doigts des pattes plates, larges & arrondis par les bouts ; ses griffes sont semblables à l'aiguillon d'une guêpe : leur peau de différentes couleurs semble enduite d'huile. Cet animal se plaît ou sur les branches d'arbres, ou sur les chevrons des cases : ceux qui habitent dans des troncs d'arbres pourris, ou dans les lieux marécageux où le soleil ne donne pas, sont noirs & affreux ; pendant la nuit ils poussent un cri effroyable, qui présage infailliblement le changement de temps. Ils s'élancent hardiment sur ceux qui les agacent, & quoiqu'ils s'y attachent de maniere qu'il est difficile de les retirer, on a pourtant remarqué qu'ils n'ont jamais mordu, ou du moins que la blessure qu'ils peuvent faire n'est pas dangereuse. Les Sauvages vouent leurs ennemis aux griffes de cet animal.

MABOUJA. On donne aussi ce nom à une racine de l'Amérique dont les Sauvages font des massues qui leur servent d'armes. Cette racine est noire, longue, grosse, compacte, noueuse, plus dure & plus pesante que le bois de fer. L'arbre d'où l'on tire cette racine n'est pas commun : on en trouve sur le haut de la montagne de la Soufriere à la Guadeloupe. Cette racine est fort estimée quand elle a une figure de massue, qu'elle a au moins trois pieds de long, & la grosseur du

du poignet d'un homme. *Mabouja* signifie chez ces peuples le *Diable* : ils ont donné ce nom à cette racine, parce que quand ils en sont armés, ils croient avoir une force plus redoutable que celle du Diable même.

MABOUYA. Voyez MABOUJA.

MACAHALEF. Voyez CALAF.

MACAME. Nom sous lequel on désigne à la Nouvelle Espagne, les *cerfs* & les *chevreuils*.

MACAO ou MACAOW. Nom que les Voyageurs ont donné à un grand perroquet du Brésil, dont le plumage est un mélange de bleu, de rouge & de vert; il est quatre fois plus gros que les perroquets ordinaires. La couleur de la femelle est bleue & jaune : on en apporte aussi de la jamaïque : nous nous étendrons plus sur cet animal, au mot PERROQUET.

MACAQUE. De toutes les guenons ou singes à longue queue, le macaque, dit M. de Buffon, est celui qui approche le plus des babouins; il a comme eux le corps court & ramassé, la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, & en même temps il est plus gros & plus grand que la plupart des autres guenons; il est aussi d'une laideur hideuse, en sorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espèce de babouin, s'il n'en différoit par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui est longue & bien touffue; au lieu que celle des babouins est en général fort courte : cette espèce est originaire de Congo, on la trouve aussi dans plusieurs parties de l'Amérique méridionale, elle est sujette à plusieurs variétés pour la grandeur, les couleurs & la disposition du poil. L'aigrette ne paroît être qu'une variété du macaque, elle est plus petite d'environ un tiers, dans toutes les dimensions; au lieu de la petite crête de poil qui se trouve au sommet de la tête du macaque, l'aigrette porte un épi droit & pointu; elle semble différer encore du macaque par le poil du front qui est noir, au lieu que sur le front du macaque il est verdâtre. Ces

deux especes de guenons ont toutes deux les mœurs douces, & sont assez dociles; mais indépendamment d'un odeur de fourmi ou de faux musc qu'elles répandent autour d'elles, elles sont si mal-propres, si laides, & même si affreuses lorsqu'elles font la grimace, qu'on ne peut les regarder sans horreur & sans dégoût; elles vont souvent par troupes & se rassemblent communément pour voler des fruits & des légumes: *Bosman* raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milho, autant sous leurs bras, & autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainsi chargées sautant continuellement sur les pattes de derrière, & que quand on les poursuit, elles jettent les tiges de milho qu'elles tenoient dans les mains & sous les bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vite sur leurs quatre pieds: elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milho qu'elles arrachent, & si elles ne leur plaît pas elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres; en sorte que par leur bizarre délicatesse, elles causent plus de dommages encore que par leurs vols.

MACARET. Nom donné à un flot impétueux qui remonte de la mer dans la Garonne, il est de la grosseur d'un tonneau: il renverseroit, dit-on, les plus grands bâtimens, s'ils n'avoient l'attention de l'éviter en retenant le milieu de la rivière. Le *macaret* suit toujours le bord, & son bruit l'annonce de trois lieues. Nous avons vu plusieurs fois ce *macaret* dans la Garonne & dans la Seine: voyez à l'article MER. Le *makaree* des Indes Orientales est le *macaret* d'Europe.

MACAREUX, *fratercula*. Genre d'oiseau palmipede des pays septentrionaux, & dont on voit la figure dans les planches de M. *Daubenton*.

Cet oiseau a une physionomie singulière occasionnée par la forme de son bec qui est unique de son espèce. Le bec est épais, un peu long, comprimé latéralement, d'une forme presque triangulaire, pointu, d'un bleu terne à sa base, rougeâtre vers la pointe. La man-

dibule ou mâchoire supérieure est élevée & crochue en forme de hache, ce qui a fait appeler cet oiseau par Anderson *perroquet de mer*. Sur chaque côté du bec sont pratiquées des stries, ou plutôt trois rainures ou rigoles creuses. Le dedans de la bouche est de couleur jaune; les paupières sont noires & revêtues d'une très-petite excroissance charnue de couleur livide & triangulaire. Ses yeux sont noirs & l'iris cendré. Il a uniquement trois doigts placés en avant & palmés. Les pieds, les doigts & les membranes sont orangés. Les parties supérieures de la tête & du cou sont d'un cendré foncé, tout le dos avec le croupion sont noirâtres, de même que la queue & les ailes; le mâle a les couleurs un peu plus sombres que la femelle. Ces oiseaux sont de la grosseur du guillemot, la queue est longue d'un pouce & demi à deux pouces. Ces oiseaux habitent les mers, ils se nourrissent de poissons, quoique leurs ailes soient petites & que leurs plumes soient courtes, ils volent assez vite vers la surface de l'eau; leur essor est aidé par l'humidité qu'elles contractent en fendant l'air. Ils volent en troupe, passent en Angleterre vers la fin de Mars, & disparaissent de ces côtes vers le mois d'Août. On prétend qu'ils multiplient prodigieusement dans les îles désertes de l'Irlande; ils nichent à terre dans les trous des rochers, la femelle ne pond cependant qu'un ou deux œufs par chaque couvée. On voit quelquefois des combats entre les macareux & les corbeaux, qui sont assez plaisans. Dès que le corbeau approche pour enlever au macareux son petit, celui-ci plus prompt que l'éclair le saisit à la gorge avec son bec, fort & crochu, lui serre la poitrine avec ses ongles, le tient toujours ferme jusqu'à ce qu'il soit arrivé au-dessus de la mer; alors il se laisse tomber avec lui & l'étrangle dans l'eau.

MACER ou MACIR ou MACRE, est une écorce très-rare, dont les Anciens ont parlé, elle est jaunâtre, à peu près semblable à celle du simarouba: on l'apporte du fond de l'Orient ou de Barbarie. On ne peut

guere douter qu'une écorce, dont quelques relations des Indes Orientales font mention, en lui attribuant la forme, la couleur & les vertus du simarouba, ne soit cette même écorce; d'autant plus qu'en quelques lieux des Indes, l'écorce de simarouba a le nom de *macre* : il ne faut donc pas confondre le macer avec le macis, comme quelques-uns l'ont fait. Voyez l'article MUSCADE. Si l'écorce du macer est un peu plus épaisse, plus aromatique que celle du simarouba, peut-être que cette différence n'est dûe qu'à la culture ou au climat. Voyez SIMAROUBA. Christophe d'Acoſta dit que l'arbre qui porte le macer étoit appelé par les Portugais *arbore de las camaras* aut *arbore ſancto*, arbre pour les dysſenteries ou arbre ſaint; *arbore de Sancto Thoma*, arbre de Saint-Thomas par les Chrétiens; *macruyre* par les gens du pays, & *macre* par les Médecins Brachmanes.

MACERON ou GROS PERSIL DE MACÉDONNE, *smyrnium*, est une plante bis-annuelle, qui croît aux lieux marécageux; nous l'avons trouvée sur les rochers proche de la mer entre Cujes & Cassis en Provence. Sa racine est moyennement longue, grosse, blanche, empreinte d'un suc âcre & amer, qui a l'odeur & le goût de la myrrhe. Elle pousse des tiges hautes de trois pieds, rameuses, cannelées, un peu rougeâtres; les feuilles sont semblables à celles de l'ache, mais plus grandes, un peu découpées, d'une odeur aromatique, & d'un goût approchant de celui du persil; toutes ses branches sont terminées par des ombelles ou parasols qui soutiennent de petites fleurs blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose: à ces fleurs succèdent des semences jointes deux à deux, grosses, arrondies, ou taillées en croissant, cannelées sur le dos, noires & d'une saveur amère.

On cultive aussi cette plante dans les jardins: elle se multiplie aisément de graine: elle fleurit au commencement du printems, & la semence est mûre en

Juillet. Elle dure deux ans, & reste verte tout l'hiver. La première année elle ne produit point de tige, & elle périt la seconde année, après avoir poussé la tige, & amené sa graine à maturité. Quelques personnes retirent de terre sa racine en automne, & la conservent dans le sable pendant l'hiver, afin de l'attendrir & de la rendre plus propre à entrer dans les salades : c'étoit autrefois un légume d'un grand usage en plusieurs lieux : on mangeoit ses jeunes pousses comme le céleri ; mais ce dernier a pris le dessus & l'a chassé de nos potagers.

On se sert en Médecine principalement de la racine & de la graine de cette plante : la première, qui peut être substituée à la racine d'ache, convient dans les apozemes & bouillons propres à purifier le sang ; mais sa semence est plus en usage : elle est propre pour la colique venteuse, pour l'asthme : elle entre dans plusieurs compositions cordiales & catminatives à la place de la graine du persil de Macédoine. La graine du maceron abonde en huile essentielle.

MACHAN, est une espece de *léopard* : voyez ce mot.

MACHE, *valerianella arvensis precox, humilis, semine compresso*. Cette plante qu'on appelle aussi *bourslette & doucette, accroupie, salade de Chanoine, clairette, blanchette & poule grasse*, croît par-tout dans les blés & dans les vignes. Sa racine est menue, fibreuse, blanche, annuelle, d'une saveur presque insipide ; elle pousse une tige haute d'environ un demi-pied, foible, ronde, se courbant souvent vers la terre, cannelée, creuse, nouée & rameuse : ses feuilles sont oblongues, assez épaisses, molles, tendres, délicates, conjuguées, de couleur herbeuse, les unes crenelées & les autres entières, mais sans queue & d'une saveur douceâtre : ses fleurs qui naissent aux sommets des branches sont petites, ramassées en bouquets, d'une couleur blanchâtre - purpurine & sans odeur ; elles sont monopétales, en tube évasé divisé en cinq pièces in-

gales, & ont trois étamines & un pistil : il leur succede des fruits arrondis, ridés, blanchâtres, lesquels tombent après leur parfaite maturité.

On cultive aussi la mache dans les potagers : on la sème en terre grasse au mois de Septembre pour en avoir durant l'hiver & pendant le carême : on en mange les jeunes feuilles en salade, seules ou mêlées avec les raiponces & le pissenlit : ce qui dure jusqu'au mois d'Avril, temps où elle pousse les tiges & les fleurs.

La mâche est rafraîchissante & détersive ; ses qualités approchent de celles de la laitue ; elle est propre à corriger l'âcreté des humeurs & la trop grande salure du sang. Les agneaux l'aiment beaucoup.

MACHEFER, *scoria aut recrementa ferri*, se dit du létier qui se forme sur la forge des Ouvriers qui travaillent le fer. Voyez ce mot.

MACHLIS, est un quadrupede fort commun dans la Seandinavie, & un peu semblable à l'alce ; il a, dit-on, les jambes sans jointures : pour se reposer il s'appuie contre un arbre, parce que quand il est à terre, il ne peut se relever. Pour le prendre, on fait une entaille aux arbres pour le faire tomber quand il s'appuie : il va d'une si grande vitesse qu'on ne le peut prendre autrement : sa levre supérieure est fort grande, de sorte que pour paître il est obligé d'aller à reculons. GESNER de *quadrup.* M. Haller observe que cet animal est imaginaire ; ce n'est, dit-il, que l'élan sous un autre nom.

MACHOQUET. Espece de criquet qui se trouve aux îles : cet insecte dont la superficie des ailes paroît en partie gravée ou comme gaufrée, habite dans des trous ou dans des creux d'arbres. Il entre très-rarement dans les maisons. Son cri qui se fait entendre la nuit, n'est point discordant ni désagréable comme celui de nos criquets. Le bruit qu'il fait est précisément comme un son métallique, répété trois fois de suite, & entièrement semblable au bruit que feroient de loin trois coups de marteau frappés sur une enclume l'un après

l'autre & avec mesure. C'est de là qu'est venu le nom de machoquet qu'on a donné à cette espece de grillon, parce qu'un Forgeron s'appelle aux îles *machoquet*.

MACHORAN ou **MACHOIRAN**, est le nom d'un poisson singulier que l'on pêche sur la côte du Pérou près d'Arica : il est long d'un pied & demi, & large de quatre pouces : il a des écailles brunes presque imperceptibles : sa peau est fine & sa chair est blanche : son ventre est plat & sa tête assez grosse : à la racine des nageoires & proche la tête est une arête taillée en forme de scie, dont les dents sont inclinées du côté du corps ; cette arête est aussi longue que la nageoire & a les mêmes mouvemens. Lorsque le machoiran veut se défendre des autres poissons ou du pêcheur, il dresse ses arrêtes & les enfonce, soit dans le corps des poissons qui l'attragent, soit dans la main de celui qui le pêche, même dans le bois s'il le peut, & il y demeure attaché : cette piqure est venimeuse, elle fait enfler les parties blessées, avec une très-violente douleur : aussi les Pêcheurs se tiennent-ils sur leurs gardes quand ils pêchent ce poisson. Le machoiran a sur les deux côtés de la tête des especes de filandres ou barbes assez semblables à celles du barbillon ou du chat. Peut-être est-ce pour cela que quelques-uns l'appellent *chat marin* ou *chat de mer*, poisson cornu & petit homme barbu.

Ce poisson est encore fort commun aux îles S. Vincent, du Cap Vert, de France, de Bourbon & à la Côte d'Or. La blessure mortelle que font ses piquans le fait proscrire du nombre des alimens aux îles sous-le-Vent, où il se trouve en abondance. Les habitans croient que cet animal se nourrissant de manzanilles ou pommes de mancelinier, ce fruit lui communique ses funestes qualités. Voyez **MANCELINIER**. Mais sur les côtes d'Afrique on trouve sa chair d'un bon goût & fort saine.

MACIR ou **MACRE**. Voyez **MACER**.

MACIS. *Voyez au mot MUSCADE.*

MACLE. On donne ce nom à une pierre figurée en prisme quadrangulaire & que l'on trouve en Bretagne à trois lieues de Rennes & près de Vannes. Elle ressemble parfaitement aux armes de Rohan, qui sont aussi des macles. On soupçonne que les pierres de macle sont des pyrites spatheuses d'étain. On en trouve aussi en croix de St. André, parce qu'elles sont formées de deux prismes qui se coupent. Elles ressemblent extérieurement à ces pierres en croix que les Pèlerins nous rapportent de St. Jacques de Compostelle en Espagne. Ces pierres sont renfermées dans une pierre schisteuse & comme talqueuse ou micacée. *Voyez le Mémoire sur les Macles par M. le Président de Robien.*

MACOCQWER ou MACOCK, *pepo Virginianus*. On donne ce nom à un fruit de Virginie qui est fort en réputation chez les Indiens : ce fruit ressemble assez à une courge ou à un melon ; son écorce est dure, polie, d'un brun plus ou moins foncé en dehors, noirâtre en dedans & d'un goût astringent : elle contient une pulpe noire, acide & salée dans laquelle sont enveloppées des semences rougeâtres, remplies d'une moelle blanche, & ayant la figure d'un cœur. Les Indiens vident adroitement toute la substance de ce fruit par un petit trou qu'ils font à l'écorce, puis l'ayant rempli à demi de petits cailloux, ils le bouchent & s'en servent comme d'un instrument de musique dans les temps de réjouissance. Le macock paroît être le même fruit que celui du calebassier d'Amérique. *Voyez ce mot.*

MACRE ou SALIGOT. *Voyez l'article TRIBULE.*

MACREUSE, *anas nigra*. Oiseau aquatique & noir du genre du canard ; sa chair est estimée maigre, & l'on permet d'en manger en carême : son bec est plat, large & noir ; il a de remarquable que les côtés des deux parties du bec sont disposés en petites lames, qui s'engrenent les unes les autres & donnent à l'animal la facilité de retenir les coquillages & les in-

sectes qu'il attrape , & de plus de laisser échapper l'eau qu'il prend nécessairement à l'instant où il saisis les insectes ; l'eau s'échappe par ces ouvertures & l'insecte reste : ses pieds sont noirs , ainsi que le plumage du mâle ; la femelle est grise : on l'appelle *bisette*.

La macreuse demeure presque toujours sur la mer, où elle se plonge jusqu'au fond pour prendre dans le sable de petits coquillages dont elle se nourrit : nous avons dit qu'elle vit aussi d'insectes , même de plantes marines & de petits poissons : cet oiseau vole difficilement & ne s'élève guere que de deux pieds au dessus de l'eau , ses ailes étant trop petites à proportion de la pesanteur de son corps : ses pieds qui sont fort faibles lui servent plutôt à nager qu'à marcher ; ses ailes en font autant en léchant la surface de l'eau , de sorte qu'on diroit qu'il marche sur l'eau d'une vitesse extrême.

Il y a aussi la grande macreuse ou le gros canard noir de la Baie d'Hudson.

On voit une si grande quantité de macreuses sur terre en Ecosse , qu'elles obscurcissent le soleil en volant , & elles y apportent tant de branches , que des habitans en font une assez bonne provision de bois pour l'hiver. On a ignoré long-temps l'origine des macreuses ; les Anciens croyoient qu'elles naissoient de pourriture. M. *Graindorge* , Médecin de Caen , a fait voir que cette espece de canard est produit par des œufs couvés comme les autres oiseaux.

La macreuse n'est pas la grande espece de la foulque ou poule d'eau , qui est encore différente de l'espece à laquelle l'on donne quelquefois les noms de *diable de mer* & de *puffin*. Voyez ces mots.

La chair de la macreuse passe pour être dure , coriace , d'un suc grossier & d'un goût sauvage : mais d'habiles Cuisiniers ont trouvé l'art de corriger par le moyen de l'assaisonnement une bonne partie de ces défauts.

MADRÉPORE, *madrepora*, est le nom qu'on donne à des productions calcaires à polypier : voyez POLYPES. La substance pierreuse des madrépores est en forme d'arbre rameux ou d'arbrisseau moins compacte que les coraux & sans écorce ; elle est composée de cavités séparées par des cloisons : ces cavités en especes d'étoiles sont très-distinctes, d'une forme régulière, qui est toujours la même dans chaque espèce. Cette ruche madrépore dont on distingue plusieurs especes, les pores des unes étant éloignés & saillans, dans d'autres ces pores étant fort rapprochés & rentrans, cette ruche, dis-je, dont les branches sont plus ou moins longues & plus ou moins subdivisées, n'a été formée que pour servir d'habitation à l'animal qui est une espèce de méduse : cette demeure a été produite avec la liqueur glutino-calcaire qui sort du corps de l'animal. On trouve des madrépores dans l'Océan Oriental, dans la Méditerranée & dans la Mer Baltique. Il est des endroits si féconds en madrépores, que le fond de la mer ressemble à une forêt des plus épaisses. Pour avoir ces pièces d'histoire naturelle bien entières il faut les faire pêcher par des Plongeurs, car la drague ne les donne que par fragmens, excepté les fungipores qui sont d'une figure ramassée, tels que sont les *champignons* & *cervéaux marins*, les *œillets de mer*, &c. Des Auteurs comptent parmi les madrépores l'*alcyonium* mou & ramé ou de doigts parsemés de petits trous ; on l'appelle *main de mer* : voyez ce mot & celui de *zoophyte*. Nous avons donné aux art. CORAIL & CORALLINE des détails curieux sur la formation & la nature de toutes ces diverses productions que l'on admire dans les Cabinets des Naturalistes. Les *madréporites* ne sont que les fossiles de ces mêmes corps, dont les trous paroissent moins en étoiles. Nous en avons trouvé de plusieurs sortes au pied des Alpes de la Suisse, & qui n'ont point encore de nom. On en rencontre.

de toutes les especes en France & en Italie : quantité de marbres en sont remplis.

MAGALAISE ou MANGANÈSE. Espece de mine de fer qui contient du zinc. *V. notre Minér. Tom. II.*

MAGALEP ou MAHALEP. Nom que l'on donne à l'amande du fruit d'une espece de cerisier appelé mahalep. *Voyez ce mot à l'article CERISIER.*

MAGJON ou MAGNESE, ou MAGNESTRE. *Voyez MANGANESE à l'article FER.*

MAGNOC. *Voyez MANIHOT.*

MAGOT ou TARTARIN, ou MOMENET CYNOCÉPHALE. Cette espece de singe a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur : il marche sur ses pieds de derriere, & plus souvent à quatre pattes : il n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence : il a des abajoues, de grosses callosités proéminentes sur les fesses, des dents canines beaucoup plus grandes à proportion que celles de l'homme : la face relevée par le bas en forme de museau, semblable à celui du dogue : il a du duver sur la face, du poil brun verdâtre sur le corps, & jaune-blanchâtre sous le ventre. Cette espece de singe paroît généralement répandue dans les climats chauds de l'ancien Continent, en Asie, en Afrique ; on le trouve également en Tartarie, en Arabie, en Ethiopie, au Malabar, en Barbarie, en Mauritanie & jusques dans les terres du cap de Bonne-espérance.

Ce quadrumane est d'une figure hideuse, d'un tempérament assez robuste ; il se plaît à l'air dans nos climats pendant l'été, passe très-bien l'hiver dans un appartement. On a vu quelques-uns de ces individus doux, dociles, susceptibles d'éducation & capables de faire plusieurs tours, de danser en cadence, gesticuler, se laisser tranquillement vêtir & coiffer, &c. d'autres, d'un naturel plus sauvage, sont brusques, désobéissans, maussades & impatiens : les femelles sont plus petites que les mâles. Tous ces animaux remplissent les poches de leurs joues des choses qu'on

leur donne à manger. Impudens par tempérament ils affectent de montrer leur derriere nu & calleux; ce n'est qu'à coups de fouet qu'on les rend modestes.

MAHALEB. Voyez MAGALEP.

MAHOT. C'est un arbre qui croît aux îles Antilles dans les lieux marécageux. M. de Préfontaine dit que cet arbre est commun en Guiane; son bois, quoique peu dur, est un de ceux qu'on emploie à faire du feu par le frottement. Ses feuilles sont rondes, larges comme le cul d'une assiette, douces au toucher : les fleurs sont semblables à celles des mauves musquées : ses feuilles & ses fleurs servent de nourriture ordinaire aux grands lézards : son écorce est fibreuse; étant coupée en aiguillettes elle est propre à faire d'excellentes cordes, meilleures que celles d'écorce de bouleau. On s'en sert pour lier du tabac & pour attacher les roseaux sur les toits des cabanes : les femmes Caraïbes levent ces aiguillettes larges & longues, qu'elles posent sur leur front, & elles les entortillent des deux côtés de leur *catoli*, ou hottes, pour les porter; les hommes s'en servent au lieu d'étoupes pour calsater leurs pirogues. Les Sauvages de l'Orenoque fabriquent des hamacs & des filets de pêcheurs avec le lier du mahot. La fleur de cet arbrisseau est grosse, jaune, en cloche & découpée : il lui succede une gouffe longue d'un pied, de quinze lignes de diamètre, cannelée, un peu veloutée, & qui laisse échapper en s'ouvrant un coton des plus fins, très-léger, de couleur tannée, luisant, très-doux au toucher, mais aussi court que celui du fromager; il est impossible de le filer. Le mahot-coton pourroit être transporté dans les climats froids, pour en ouater les vêtemens: il reste dans le pays, où on ne l'emploie qu'aux mêmes usages que celui du fromager. Voyez ce mot; voyez aussi, pour les diverses productions de ce genre, le mot COTONNIER.

Il y a une espèce de mahot sauvage appelé *marébé*, & dont on leve la peau : on en tire le jus,

qu'on boit pour arrêter le flux de ventre : cet arbre est toujours chargé de fruits qui s'attachent aux cheveux & aux habits. Le *choucourou* est encore une espèce de mahot sauvage, dont on presse les feuilles pour en tirer aussi le jus, qu'on distille dans la bouche des enfans pour les guérir des tranchées. Le mahot des Antilles est encore connu sous le nom de *mangle blanc*. Voyez ce mor.

MAJA ou MAIA. Nom donné à deux espèces de jolis petits oiseaux du genre du moineau, & qui se trouvent l'un en Chine & l'autre dans l'île de Cuba aux Indes Orientales. Les majas sont très-recherchés des curieux. Les uns sont de la grosseur & ont à-peu-près le plumage de la linote de vigne. Ceux des Indes Orientales sont variés de noirâtre & d'un marron pourpré. Ces oiseaux volent en troupe, & font de grands ravages dans les campagnes ensemencées de riz. Leur chair est d'un excellent goût.

MAIGRE. Voyez OMBRE.

MAILLÉ. Voyez à l'article MANIHOT.

MAIMON. Cet animal fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les singes & les babouins. Il a un caractère qui le fait aisément distinguer des babouins & des guenons, c'est sa queue nue, menue & tournée comme celle du cochon ; il a des abajoues, des callosités sur les fesses, le museau très-large, les orbites des yeux fort saillantes en-dessus, la face, les oreilles, les mains & les pieds nus & de couleur de chair ; le poil d'un noir d'olive sur le corps, & d'un jaune roussâtre sur le ventre ; il est de deux pieds & demi de hauteur, marche tantôt sur deux pieds, tantôt sur quatre. Quoiqu'il soit très-vif & plein de feu, il n'a rien de la pétulance impudente des babouins ; il est doux, traitable & même caressant. Il se trouve à Sumatra, & vraisemblablement dans les autres provinces de l'Inde Méridionale ; aussi souffre-t-il avec peine le froid de notre climat.

MAIN DÉCOUPÉE. Voyez PLATANE.

MAIN DE MER ou DE LARRON, ou DE JUDAS, *manus marina*. Espece de zoophyte mou & rameux, d'un blanc jaunâtre, & que l'on met au nombre des especes des polypiers. Voyez ce mot & celui de ZOOPHYTE.

MAIN DE SYRENE ou D'HOMME MARIN. Voyez à l'article BALEINE.

MAINATE. Oiseau des Indes Orientales; il a la grosseur & le plumage d'un petit corbeau fort noir; ses jambes & son bec sont jaunes, ainsi que l'espece de huppe qu'il a derriere la tête. On donne encore le nom de *mainate* ou *mineur des Indes Orientales*, *mainatus*, à une espece de grive de couleur violette, qui vole en troupe & siffle en imitant le chant de l'homme. On le trouve à Haynan aux Indes Orientales.

MAINS ou VRILLES. Voyez à l'art. PLANTE.

MAIRE SIOUVO. Nom que l'on donne en Provence au chevrefeuille. Voyez ce mot.

MAÏS. Voyez BLÉ DE TURQUIE.

MAITEN. Arbre du Chili: il croît à la hauteur de quinze à vingt pieds: son bois est dur & rougeâtre: ses branches sont très-rameuses, verdâtres, garnies de feuilles tantôt alternes, tantôt opposées, dentelées & pointues par les deux bouts. La décoction de ces feuilles & des rameaux est le contre-poison du *lizhi*. Voyez ce mot. Il ne s'agit que de s'en frotter pour faire disparaître l'enflure. On ne connoît pas bien les fleurs ni les fruits du maiten.

MAK. C'est le nom que l'on donne à Cayenne au cousin. Voyez ce mot.

MAKAKOATH ou SERPENT CERF. Nom donné à un serpent du Mexique qui a vingt pieds de long, & qui est, dit-on, de la grosseur d'un homme: il lui pousse des especes de cornes quand il commence à vieillir. *Hist. Génér. des Voyages*, Tome XVIII, page 253, édit. in-12.

MAKAQUE, *makkakos*. Espèce de guenon ou de singe, du nombre de ceux qui ont la queue longue & courbée en arc : voyez **MACAQUE**. Il y a aussi le ver *makaque*. Voyez ce mot.

MAKI, *prosimia*. Famille de singes, d'une grande beauté, lesquels ne se trouvent guere qu'à Madagascar. M. *Briffon*, p. 219, en fait un genre, dont il établit quatre espèces. Leur caractère distinctif est d'avoir à la mâchoire supérieure quatre dents incisives, qui sont séparées par paires & convergentes; & six à l'inférieure très-étroites, toutes contiguës, couchées obliquement & avançant en dehors; plus, douze dents molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, & trois à l'inférieure : en tout trente-six dents. Les cinq doigts sont armés d'ongles plats, terminés par une pointe obtuse; les pieds de devant sont l'office des mains : la queue de ce genre d'animaux est fort longue; & la grosseur de leur corps, qui est effilé, est la même que celles des singes ordinaires. Comme ces animaux sont fort jolis, & qu'on en voit même chez quelques Particuliers, nous allons en faire connoître les diverses espèces, d'après M. de *Buffon*.

L'on a donné le nom de *maki* à plusieurs animaux d'espèces différentes. Nous ne pouvons l'employer, dit M. de *Buffon*, que comme un terme génétique sous lequel nous comprendrons trois animaux qui se ressemblent assez pour être du même genre; mais qui diffèrent aussi par un nombre de caractères suffisans pour constituer des espèces évidemment différentes. Ces trois animaux ont tous une longue queue, & les pieds conformés comme les singes; mais leur museau est allongé comme celui d'une fouine, & ils ont à la mâchoire inférieure six dents incisives, au lieu que tous les singes n'en ont que quatre. Le premier de ces animaux est le *mocock* ou *mococo*, que l'on connoît vulgairement sous le nom de *maki* à queue annelée : le second est le *mongono* ou *mongons*, appelé *maki bran* : mais ceux de cette espèce ne sont pas tous bruns;

car il y en a qui ont les joues & les pieds blancs, & d'autres qui ont les joues noires & les pieds jaunes, le troisieme est le *vari*, appelé par quelques-uns *maki-pie*; mais cette dénomination a été malappliquée; car dans cette espece, outre ceux qui sont pies, c'est-à-dire blancs & noirs, il y en a de tout blancs & de tout noirs. On trouve ces animaux assez communément à Madagascar. On les rencontre aussi dans l'Afrique orientale.

Ces animaux, dit M. de Buffon, dans un autre endroit, semblent faire la nuance entre les singes à longue queue & les animaux filipèdes; car ils ont quatre mains & une longue queue comme ces singes, & en même temps ils ont le museau long comme les renards & les fouines: cependant ils tiennent plus des singes par les habitudes essentielles; car quoiqu'ils mangent quelquefois de la chair, & qu'ils se plaisent aussi à épier les oiseaux, ils sont cependant moins carnassiers que frugivores, & ils préfèrent même dans l'état de domesticité les fruits, les racines & le pain à la chair cuite ou crue.

Le *mococo*, dit le même Auteur, est un joli animal d'une physionomie fine, d'une figure élégante & svelte, d'un beau poil toujours propre & lustré. Il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derriere, qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, & par sa belle & grande queue, qui est toujours relevée, toujours en mouvement, & sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux qui sont alternativement blancs & noirs, tous bien distincts & bien séparés les uns des autres, il a les mœurs douces; & quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses au singe, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans son état de liberté il vit en société, & on le trouve à Madagascar par troupes de trente à quarante: dans celui de captivité, il n'est incommode que par le mouvement prodigieux qu'il se donne; c'est pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne: car quoique très-vif, très-pétulant

pétulant & très-éveillé, il n'est ni méchant ni sauvage, il s'apprivoise assez pour aller à la promenade & revenir au logis sans craindre qu'il s'enfuie : sa démarche est oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu de quatre pieds ; il saute de meilleure grace & plus légèrement qu'il ne marche : il est assez silencieux, & ne fait entendre sa voix que par un cri court & aigu qu'il laisse, pour ainsi dire, échapper lorsqu'on le saisit à l'improviste ou qu'on l'irrite. Il dort assis, le museau incliné & appuyé sur sa poitrine ; il n'a pas le corps plus gros qu'un chat, mais il l'a plus long, & il paroît plus grand, parce qu'il est plus élevé sur ses jambes ; son poil, quoique très-doux au toucher, n'est pas couché, & se tient assez fermement droit.

Le *mongons* ou *mongous* présente plusieurs variétés non-seulement par le poil, mais aussi par la grandeur ; en général ils sont plus petits que le *mococo*, ils ont le poil plus soyeux & un peu fiilé. J'ai eu chez moi pendant plusieurs années, dit M. de Buffon, un de ces *mongons* qui étoit tout brun ; il avoit l'œil jaune, le nez noir & les oreilles courtes ; il s'amusoit à manger sa queue, & en avoit ainsi détruit les quatre ou cinq dernières vertèbres. C'étoit un animal fort sale & assez incommode : on étoit obligé de le tenir à la chaîne ; & quand il pouvoit s'échapper, il entroit dans les boutiques du voisinage, pour chercher des fruits, du sucre, & sur-tout des bombons, des confitures dont il ouvroit les boîtes. On avoit bien de la peine à le reprendre, & il mordait cruellement alors ceux mêmes qu'il connoissoit le mieux : il avoit un petit grognement presque continuel ; & lorsqu'il s'ennuyoit & qu'on le laissoit seul, il se faisoit entendre de fort loin par un croassement tout semblable à celui de la grenouille. C'étoit un mâle, & il avoit les testicules extrêmement gros pour sa taille ; il cherchoit les chattes, & même se satisfaisoit avec elles, mais sans accouplement intime & sans production. Frileux par nature, il

craignoit le froid & l'humidité; il ne s'éloignoit jamais du feu, & se tenoit debout pour se chauffer. On le nourrissoit avec du pain & des fruits; sa langue étoit rude comme celle d'un chat; & si on le laissoit faire, il léchoit la main jusqu'à la faire rougir, & finissoit souvent par l'entamer avec les dents: le froid de l'hiver de 1750 le fit mourir, quoiqu'il ne fût pas sorti du coin du feu. Il étoit très-brusque dans ses mouvemens, & fort pétulant par instans, par boutades; cependant il dormoit souvent le jour, mais d'un sommeil léger que le moindre bruit interrompoit.

Le *vari* diffère du *mococo* par le naturel & par la conformation; il est plus grand, plus fort & plus sauvage; il est même d'une méchanceté farouche dans son état de liberté. On le distingue aisément du *mococo* par la longueur de son poil, & encore par les longs poils qui environnent son cou, & qui lui forment comme une espèce de cravate. Ces animaux, au rapport des Voyageurs, sont méchans comme des tigres, & quand ils sont ou en amour ou en fureur, ils varient tant leurs accens, & font un tel bruit dans les bois, que s'il y en a deux, il sembleroit qu'il y en a un cent. En effet, la voix du *vari* tient un peu du rugissement du lion, & elle est effrayante lorsqu'on l'entend pour la première fois. Cette force étonnante de voix, dans un animal qui n'est que de grandeur médiocre, dépend d'une structure singulière de la trachée-artère, dont les deux branches s'élargissent & forment une grande concavité avant d'arriver aux bronches du poulmon. Ces animaux sont tous originaires de l'Afrique orientale, & notamment de Madagascar, où on les trouve en grand nombre, ainsi qu'au Mozambique & aux terres voisines de ces îles.

MALABATRE, *malabathrum*. Voyez FEUILLE INDIENNE.

MALACHITE, *malachites*. Les Naturalistes & les Joailliers donnent ce nom à une stalagmite cuivreuse, plus verte que bleuâtre, solide & susceptible du poli.

on la trouve dans les cavités des filons de cuivre, en morceaux protubérancés, plus ou moins compacts, & particulièrement dans les mines de cuivre de la Sibérie & de la Chine: c'est une des especes de vert de montagne, solide, ou une sorte de chrysocolle verte, dont plusieurs Auteurs ont fait mention. *Voyez l'article VERT DE MONTAGNE & celui de CUIVRE.*

Quelques Lithographes ont rangé la malachite, mal-à-propos, dans les jaspes.

On en distingue de plusieurs sortes, par rapport aux couleurs: la premiere & la plus rare est d'un beau vert de mauve ou de prairie; la seconde a un fond vert, entremêlé de quelques veines blanches, de spath ou de quartz, ou de parties terreuses noirâtres: elle ressemble un peu à la pierre Arménienne: la troisieme tire sur la couleur du lapis lazuli, ce n'est souvent qu'une espece de bleu de montagne: la quatrieme enfin est d'un vert uniforme, approchant de celui de la turquoise, & d'une dureté moyenne.

Les anciens étoient dans l'usage de tailler les morceaux de malachite qui étoient d'un certain volume, & d'en faire des vases à boire, des manches de couteaux, même des bijoux, des tabatieres: & comme de tout temps les empyriques ont cru que ce qui étoit propre à la parure convenoit également au corps humain, ils n'ont pas manqué d'employer cette substance comme un remede propre à fortifier le cœur; mais c'est un vert-de-gris naturel, qui par conséquent est plus que suspect pour l'usage intérieur.

MALAGUETTE ou MANIGUETTE. *Voyez à l'article CARDAMOME.*

MALARMAT, *lyra altera*, RONDELET. Poisson de mer assez connu sur les bords Européens de la Méditerranée: on le nomme à Rome, *pesce capone*: il est du genre des poissons à nageoires épineuses. Ce poisson a huit angles, il est long d'un pied, & a un pouce & demi d'épaisseur près des ouies: le reste de son corps se termine en pointe comme la fleche d'un

clocher : il est tout couvert d'écaillés comme ostéofes, crêtées ou garnies d'épines dirigées en arrière : sa tête est dure, casquée, remplie d'os, & terminée par deux cornes assez larges, & quelquefois longues d'un demi pied ; la bouche qui n'est point garnie de dents, est au-dessous : au bas de la mâchoire inférieure il a deux barbillons mous & charnus, deux aiguillons & une nageoire de chaque côté : son corps est rougeâtre quand il est vivant, mais cette couleur disparaît quand il est mort, & devient blanchâtre : il a deux ouies de chaque côté de la tête.

MALBROUCH. Le malbrouch & le *bonnet Chinois* paroissent à M. de Buffon être des guenons de la même espèce, & très-voisines de celles du *macaque* & de l'*aigrette*. Le malbrouch a des abajoues & des callosités sur les fesses, les paupières couleur de chair, la face d'un gris cendré, les yeux grands, le museau large & relevé, les oreilles grandes, minces & de couleur de chair ; il porte un bandeau de poil gris, comme la mone ; mais au reste il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune brun sur les parties supérieures du corps, & d'un gris jaunâtre sur celles du dessous ; il marche à quatre pieds ; il a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Le *bonnet Chinois* n'en diffère que parce qu'il a le poil du sommet de la tête disposé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que sa queue est plus longue à proportion du corps. Ces animaux se réunissent en troupes, vont dérober les cannes à sucre : on les voit à Bengale. Voyez SINGE du pays de Bengale.

MALESTROM ou MALESTROOM, ou MAHLESTROOM, ou MOSKSTEIN, espèce d'abyme marin. C'est un tourment d'eau. Voyez à la fin des mots MER & VENT ; voyez aussi les articles COURANS & GOUFFRE.

MALETTE A BERGER ou TABOURET. Voyez DOURSE A PASTEUR.

MALFAISANTE. Espece de *millepieds* d'Amérique. Voyez ce mot & l'article **SCOLOPENDRE**.

MALHERBE. Espece de thymelée qui croît en Provence & dans le Languedoc, & qui sert en teinture : il en est mention sous les noms de *Malherbe* & de *Trentanel*, dans les Réglemens de teinture de M. Colbert. Voyez **THYMELEE** & **BOIS GENTI**.

MALICORIUM Voyez **GRENADIER**.

MALLEAMOTHE. C'est un arbrisseau très-utile dans le Malabar ; ses feuilles ressemblent à celles de l'oranger, & ses fruits à celui du lentisque ; ses racines servent à faire des manches de couteau, & ses feuilles à fumer la terre : frites dans de l'huile de palmier, elles font un bon liniment pour les pustules de la petite vérole. Cette description du malleamothé est insuffisante. C'est le *Pavate* de *Parkinson*.

MALPOLON. C'est un serpent de l'espece de l'*Ibiboboca*. Voyez ce mot.

MALT ou **GRAIN GERMÉ.** Voyez à l'article **ORGE**.

MALTA. Espece de requin. Voyez ce mot.

MALTHA. Voyez **POIX MINÉRALE**.

On donne aussi le nom de *maltha* au forat qui est une espece de requin dont les dents sont fort semblables à celles de la lamie. Voyez **REQUIN**.

MALVACÉES, *malva (columnifera quorumd.)* On appelle ainsi les plantes de la famille des mauves : on voit dans cette famille des herbes annuelles, des arbrisseaux & des arbres : leurs racines sont extrêmement longues, & s'étendent pour l'ordinaire horizontalement : leurs tiges & les jeunes branches sont arrondies dans le plus grand nombre, & anguleuses dans les autres : leur écorce quoique épaisse, est fort souple & très-liante : le bois est mou & léger : les feuilles sont alternes, simples, palmées ou digitées, & quelques-unes ont sur la base de leurs nervures des especes de rigoles qui sont comme autant de vaisseaux secrets, dont les bords sont souvent renflés en maniere

de tubercules, d'où sort une liqueur sirupeuse : le pédicule qui porte les feuilles est ordinairement cylindrique, renflé à son origine, & comme articulé avec les branches : la plupart ont des fleurs hermaphrodites, & elles ne s'épanouissent communément que depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure du soir & changent de couleur en se flétrissant ; les rouges deviennent violettes ou pourpres ; les blanches, couleur de chair, & les jaunes blanchissent : leur poussière fécondante consiste en globules jaunâtres, opaques & hérissés de pointes coniques. Ces fleurs, dit M. Deleuze, naissent de l'aisselle des feuilles : elles sont complètes : leur calice est souvent double : la corolle est à cinq lobes profondément divisés, adhérens entr'eux par l'onglet, & qui, lorsque la fleur se ferme, s'enveloppe mutuellement en recouvrement de droite à gauche. Les étamines sont réunies par leur base en un seul corps adhérent à la corolle, sous la forme d'un tuyau cylindrique ou conique qui entoure les pistils ; dont le nombre égale celui des loges du fruit. La fleur tombe tout d'une pièce : ce qui, joint à ce qu'elle porte les étamines, a pu la faire regarder par quelques Auteurs comme monopétale. Le fruit est une baie ou une capsule ligneuse ou membraneuse. Les plantes malvacées abondent en mucilage, aussi rendent-elles l'eau visqueuse & même gélatineuse. En général elles sont émollientes, rafraîchissantes & apéritives. Voyez GUIMAUVE, BAOBAB, CEYBA, MAUVE, KETMIE, & COTON, &c.

MALVOISIE. Nom qu'on donne proprement au vin de l'île de Candie. Voyez l'article VIN au mot VIGNE.

MAMANT, ou **MAMMOTOVAKOST**, ou **MAMMOTH.** Voyez YVOIRE FOSSILE & UNICORNE FOSSILE.

MAMELONS D'OURSINS, *echinorum acetabula*. On donne ce nom aux parties pentagones ou hexagones qui se détachent d'une espèce d'oursin à mamelons.

& sur chacune desquelles il se trouve une espece d'excroissance appelée *mamelon*, qui servoit pendant la vie de l'animal à emboîter la pointe sur laquelle il s'appuie pour marcher. *Voyez OURSIN.*

MAMITHSA DES ARABES. Plante dont parle Rhafes dans le chapitre VII de son Traité de la petite vérole, & que Paulet dit ressembler au pavor cornu. *Hist. de la petite vérole, Tome II. note sur Rhafes, pag. 63.*

MAMMEY. C'est l'abricot de Saint - Domingue. *Voyez ce mot.*

MAMMON. C'est le plus beau chat des Indes Orientales. *Voyez CHAT.*

MAMONET. Espece de singe à tête de cochon & sans queue, de couleur rougeâtre; il est fort gros & d'une figure très-hideuse. *Collect. Acad. Tom. IV.*

MANAGURREL. Espece de porc-épic de la Nouvelle Espagne: Sa chair est exquise. *Voyez au mot PORC-ÉPIC.*

MANAQUIN ou MANAKIN, *manacus.* Genre d'oiseaux étrangers & charmans dont le caractère est d'avoir quatre doigts, trois devant & un derriere, le doigt du milieu est réuni aux autres seulement par la premiere articulation. Le bec est court & comprimé vers la pointe. Il y a plusieurs variétés: 1°. les manakins chaperonnés de noir ont le dessus du corps noirâtre, ainsi que les ailes & la queue, & un collier blanc: d'autres sont d'un noir changeant en couleur d'acier poli, avec la gorge blanche. Plusieurs de cette couleur d'acier sont ou chaperonnés de blanc, ou couronnés d'une belle couleur d'or mêlée d'un peu de rouge vif. D'autres sont en partie d'un très-bel orangé, & en partie d'un noir d'acier, avec la tête d'un rouge vif & un collier couleur d'or; d'autres d'un bleu très-éclatant, avec le sinciput d'un bleu d'aigue marine; d'autres enfin d'un beau noir de velours, & couronnés d'une espece de hupe d'un rouge très-vif, en forme de bouclier.

Ces jolis oiseaux sont propres ou originaires du nouveau Continent; on les trouve au Brésil, au Mexique & à Cayenne; ils sont de la grosseur du *bec-figure*.

MANATI. Dans la langue Galibi ou Caraïbe, que parlent les naturels des environs de Cayenne & de toute la Guiane, on donne le nom de *manari* au lamantin. Voyez LAMENTIN.

MANBALA, est un des plus beaux serpens qu'il y ait au Ceilan : sa robe est de couleur châtain & ornée d'un assemblage de chaînons ovalaires & marbrés; il a la tête d'un chien; les écailles du front & des mâchoires sont peintes d'un rouge foncé; il a la gueule armée de longues dents, les yeux grands, pétillans; la peau du ventre est jaunâtre & enrichie d'une très-belle marbrure : ce serpent détruit beaucoup d'oiseaux; aussi les habitans menacent-ils du manbala tous les volatiles qui font du dégât dans leurs jardins ou dans leurs campagnes.

MANCANDRITES. Nom donné à l'une des espèces de champignons de mer, ou fongites. Voyez ces mots.

MANCELINIER, ou MANCHENILIER, *man-canilla aut arbor toxica & lactea, fructu suavi pomiformi, quo Indiani sagittas inficiunt*. C'est l'*hippomane foliis ovatis serratis* de LINNÆUS. Le P. Plumier dit qu'en Amérique l'on donne ce nom à un arbre qui est fort beau, mais bien dangereux : on en distingue de trois espèces par la forme des feuilles. Cet arbre est de la hauteur de nos noyers, & son tronc a jusqu'à deux pieds de diamètre : son écorce est assez unie & grisâtre : pour peu qu'on y fasse une incision, il en sort une substance laiteuse, qui est un poison âcre, brûlant & mortel. Les Indiens trempent dedans les bouts de leurs fleches qu'ils veulent empoisonner, pour s'en servir dans les combats.

Le bois de cet arbre est très-beau, dur, compact comme celui du noyer, marbré en quelques endroits de veines grisâtres & noirâtres, susceptible du poli :

on en fait de très-beaux meubles : ce bois est très-dangereux pour les ouvriers qui le scient , sur-tout lorsqu'il n'est pas bien sec. Quand on veut abattre un mancelinier , on commence par allumer tout autour un grand feu de bois sec : il faut en éviter la fumée , crainte d'en être incommodé ; & quand on juge que l'humidité est consumée , on peut y mettre la hache avec moins de danger. Ses feuilles qui sont annuelles , ressemblent à celles du poirier , elles sont laiteuses en dedans , & capables aussi d'empoisonner : les fleurs sont des chatons qui ont la forme d'un épi long d'environ demi-pied , couverts de plusieurs petits sommers charnus , & d'un fort beau rouge : les fruits naissent à des endroits séparés de ces chatons ; ce sont des especes de pommes qui s'annoncent sous des apparences trompeurs ; elles ressemblent beaucoup extérieurement , en grosseur , en figure & en couleur , à nos pommes d'api ; leur odeur agréable invite à les manger : leur chair est empreinte d'un suc très-blanc , perfide , semblable à celui de l'écorce & des feuilles ; c'est aussi un grand poison : au milieu de cette chair , on trouve un noyau gros comme une châtaigne , dur & ligneux. On nomme ces fruits *mancelines* ou *manzanilles*.

Le *mancelinier* croît dans la plupart des îles Antilles , aux bords de la mer : si le voyageur excédé de fatigue est assez hardi pour se reposer à l'ombre de cet arbre , à son réveil il a lieu de s'en repentir , car les yeux ne tardent pas à s'enflammer , & le corps devient enflé : la rosée & la pluie qui ont coulé sur les feuilles , en tombant sur la peau y font l'effet de vésicatoires. La feuille fait un ulcere à la peau à l'endroit où elle la touche. Les Sauvages Caraïbes qui vont à cet arbre pour y empoisonner leurs fleches , détournent la tête en coupant l'écorce , pour en éviter la vapeur & pour qu'il ne leur rejaillisse pas du suc dans les yeux. Il tombe quelquefois des pommes du mancelinier dans les eaux : la chair des poissons & des animaux testacées

& crustacées qui en mangent, devient un vrai poison : enfin cet arbre contient en toutes ses parties un poison corrosif & redoutable aux Américains. Il y a peu d'habitans d'entre les tropiques qui ne sachent combien il est dangereux de coucher sous cet arbre ou d'en manger les fruits. On prétend que quand l'on en a mangé inopinément & en petite quantité, ce poison terrible porte le feu jusques dans les entrailles. Au reste on peut se guérir en buvant à longs traits un grand gobelet d'eau de la mer ; comme cet arbre ne croît que sur les bords de cet élément, on trouve aussi tôt le remède contre son poison.

Les armes & les fleches que l'on a trempées dans le suc du manchenilier, en conservent très-long-temps la qualité venimeuse. Nous en avons vu l'effet à l'arsenal de Bruxelles, où l'on lança, en présence d'un de nos Généraux, une de ces fleches dans les fesses d'un chien. Quoique la fleche eût été empoisonnée plus de cent quarante ans avant l'expérience, le malheureux animal ne confirma pas moins, par une prompt mort, que le poison n'étoit pas encore éteint. On voit de ces sortes d'armes des Sauvages dans tous les cabinets des Curieux, & l'on ne peut trop blâmer l'imprudence qu'ont certaines personnes d'en sucer la pointe, dans l'idée qu'elles sont trop anciennes pour pouvoir nuire. Il ya dans un des cabinets du Stathouder des Provinces-Unies une armoire remplie de divers instrumens, empoisonnés sans doute de ce même suc. On y voit aussi des pointes de petites fleches, faites d'un bois de palmier, que les Indiens Titoumas lancent avec le souffle par le moyen d'une sarbacane ; ces armes ne secondent que trop bien leur ardeur pour la vengeance. Heureusement que le poison n'agit qu'étant mêlé immédiatement avec le sang.

MANCHE DE COUTEAU. Voyez COUTELIER.

MANCHE DE VELOURS. Oiseau qui se trouve en Angola : il est de la grosseur d'une oie ; son bec est long, & son plumage est extrêmement blanc. Les Pê-

l'appelle le nomment *mangas de velludo*, parce qu'il a les ailes toutes picotées de noir, & qu'il les remue incessamment comme les pigeons. Cet oiseau est une espèce de messager, qui annonce au Nautonnier l'approche de la terre ; aussi les matelots aiment-ils à le voir. Il voltige sur les flots pendant tout le jour, & retourne la nuit au rivage.

MANCHETTE DE NEPTUNE ou DENTELLE DE MER. Nom donné à une espèce de madrépore, nommée *eschare*. Ce corps marin & pierreux est fort fragile, élégamment & aussi délicatement travaillé que de la dentelle : on diroit un point d'Angleterre.

Voyez à l'article **CORALLINE**.

MANCHOT, *spheniscus*. Genre d'oiseau aquatique qui se trouve dans les mers méridionales, qui ressemble assez au penguin ; mais il a quatre doigts, dont trois antérieurs & palmés, celui de derrière est isolé & élevé ; son bec est droit, le bout de la mâchoire supérieure est crochu, celui de l'inférieure est tronqué. Le manchot a les ailes fort courtes, & quoiqu'il les tienne toujours étendues, il ne peut s'en servir pour voler. Les petites plumes qui couvrent le corps sont noirâtres & fort roides ; celles des ailes sont si courtes & si dures qu'on les prendroit pour des écailles. Le plumage inférieur est grisâtre. Il y a aussi le manchot tacheté de blanc, *spheniscus navius*. Son bec est aussi chargé de sillons comme écailleux ; les naïnes se trouvent au milieu de la longueur de la mâchoire. Le manchot est de la grosseur d'un canard musqué, il habite les eaux, se tient soulevé à leur surface : à voir cet oiseau de loin sur les bords de la mer, on le prendroit pour un enfant au milieu des eaux, & qui paroîtroit avoir un tablier blanc. Plus l'Observateur seroit frappé de cette idée, plus il la croiroit vraie ; il seroit touché de la mort ou du danger de ce prétendu innocent, mais le Naturaliste se hâteroit de lui dire : Vous gémissiez pour un enfant qui se noyoit, vous vous êtes trompé, c'est un ci-

seau qui faisoit le plongeon. *Voyez maintenant l'article* PENGUIN.

MANDIBULE, *mandibulites*. Nom donné aux mâchoires des poissons fossiles ou pétrifiés.

MANDOUSTE. C'est une espèce de couleuvre de Madagascar, de la grosseur de la cuisse d'un homme : elle est assez semblable à celles de France : elle mange les petits oiseaux dans les nids, tue tous les rats qu'elle rencontre, & en fait sa proie. *Voyez* COULEUVRE.

MANDRAGORE, *mandragora*. Plante sans tiges, & dont on distingue deux espèces : savoir, la blanche ou mâle, & la noire ou femelle.

La MANDRAGORE MÂLE, *mandragora mas fructu rotundo*, a une racine longue, grosse, quelquefois simple & unique, souvent partagée en deux, entourée de filamens courts & menus comme des poils, représentant en quelque sorte, quand elle est entière, les parties inférieures d'un homme. Quelquefois cette racine est partagée en trois ou quatre branches; elle est blanchâtre en dehors, ou cendrée & grisâtre intérieurement : ses feuilles sortent immédiatement du sommet de la racine; elles sont longues de plus d'un pied, plus larges que la main en leur milieu, pointues des deux bouts, de couleur verte brune, & d'une odeur désagréable : il sort d'entre ces feuilles beaucoup de pédicules, longs d'un pouce & demi ou environ, soutenant chacun une fleur en cloche, fendue ordinairement en cinq parties, un peu velue, blanchâtre, tirant sur le purpurin : son calice est formé en entonnoir, feuillu, découpé, velu; il lui succède une petite pomme ronde, grosse comme une nœlle, cornue, charnue, verte d'abord; ensuite jaunâtre, d'une odeur forte & puante & dont la pulpe contient quelques semences blanches, qui ont souvent la figure d'un petit rein.

La MANDRAGORE FEMELLE, *mandragora femina, flore sub-ceruleo purpurascence*, a une racine longue d'un pied, souvent divisée en deux branches, brune

en-dehors, blanche en dedans, & garnie de quelques fibres : ses feuilles sont semblables à celles de la *mandragore mâle*, mais plus étroites & plus noires : ses fleurs sont de couleur purpurine, tirant sur le bleu : ses fruits sont plus pâles, plus petits, & en forme de poire, de la figure de ceux du sorbier ou du poirier, mais d'une odeur aussi forte que celle de la *mandragore mâle* ; ses graines sont plus petites & plus noires.

L'une & l'autre mandragore viennent naturellement dans les pays chauds, dans l'Italie, l'Espagne, dans les forêts à l'ombre, & sur le bord des fleuves : on ne les trouve chez nous que dans les jardins où on les cultive.

Leurs feuilles & l'écorce des racines sont d'usage ; elles répandent cependant une odeur puante : l'écorce de la racine desséchée, a une saveur âcre, un peu gluante, amère, qui cause des nausées : on nous l'apporte communément de l'Italie. On a coutume de placer la mandragore parmi les remèdes stupéfiants, ou narcotiques & assoupissans ; & on conclut qu'elle a cette vertu par son odeur désagréable & puante, qui porte à la tête. On a des preuves qu'elle purge par haut & par bas, en donnant des convulsions, cependant on la recommande pour les mouvemens convulsifs. Il faut espérer que ce remède redoutable ou incertain jusqu'à présent, sera quelque jour mieux examiné par l'illustre M. *Storck* ; & que ce savant Médecin, reconnoissant dans cette plante tant de propriétés analogues à celles du nappel, de la pomme épineuse, de la ciguë & de la jusquiame, dont il a essayé l'usage interne, fera les mêmes expériences sur la mandragore.

J. *Terentius* & *Linceus*, Professeur de Botanique à Rome, ont déjà commencé ces expériences ; ils ont avalé à jeun & en public le fruit de la mandragore avec les graines, sans éprouver le moindre symptôme d'assoupissement ou de quelqu'autre mal.

En attendant la décision de M. Storck, nous conseillons aux femmes enceintes de ne point se servir de cette plante comme d'un spécifique pour la matrice; elle y produit souvent des symptômes spasmodiques, & souvent l'avortement. Les anciens Médecins donnoient du vin dans lequel on avoit fait infuser de la racine de mandragore, pour procurer l'engourdissement quand il falloit couper quelque membre au malade; on dit que cette plante appliquée en cataplasme, amollit & résout les tumeurs dures, squirrheuses & écrouelleuses,

Les Anciens & quelques Modernes ont avancé bien des choses singulieres de la mandragore; mais ce sont des fables ridicules qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Nous avons dit que la racine de mandragore représente souvent d'une maniere grossiere par ses deux branches qui se plongent dans la terre, les cuisses de l'homme: elle ne lui ressemble point du tout par sa partie supérieure. On vient aisément à bout par artifices de rendre les racines non-seulement de cette plante, mais encore de beaucoup d'autres, fort semblables au corps humain. Les Imposteurs ou les Charlatans qui persuadent facilement au vulgaire crédule, que les mandragores ne se trouvent que dans un petit canton inaccessible de la Chine, impriment sur les racines des roseaux, de la bryone, & de beaucoup d'autres plantes encore vertes, des figures d'homme ou de femme. Pour représenter les poils, ils implantent dans les endroits convenables des grains d'orges, d'avoine ou de millet; ensuite ils remettent ces racines dans des fosses qu'ils remplissent de sable fin, & les y laissent jusqu'à ce que ces graines aient poussé des racines, qu'ils divisent ensuite en filamens très-menus & les ajustent de sorte qu'ils représentent les cheveux, la barbe & les autres poils du corps. En cet état ils les vendent comme vraies racines de mandragore, & qui ont des propriétés merveilleuses.

MANDRILL ou **BOGGO**. Cette espèce de babouin a des abajoues, des callosités sur les fesses, la queue de deux ou trois pouces de longueur, & est d'une laideur désagréable & dégoûtante, indépendamment de son nez tout plat ou plutôt de deux naseaux d'où découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue; indépendamment encore de son très-gros & long museau, de son corps trappu, de ses fesses couleur de sang & de son anus apparent & placé pour ainsi dire dans les lombes; il a encore la face violette & sillonnée des deux côtés de rides profondes & longitudinales, qui en augmentent beaucoup la tristesse & la difformité; il a les oreilles nues aussi bien que le dedans des mains & des pieds: le poil long d'un brun roussâtre sur le corps, & gris sur la poitrine & le ventre: il a quatre pieds & demi à-peu-près de hauteur lorsqu'il est debout, & marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre.

MANEQUE. Voyez *Muscade mâle* à l'article *Muscade*.

MANGABEY. Voyez *Singes de Madagascar* à l'article *SINGE*.

MANGAIBA, est un bel arbre du Brésil, de la grandeur d'un de nos pruniers. Ses feuilles sont petites & opposées, verdâtres & sinuées. Ses fleurs sont petites, blanches, disposées en étoile comme celles du jasmin, fort odorantes. Son fruit ressemble à un abricot pour la figure, la couleur & le goût: il contient une pulpe moelleuse, succulente, laiteuse, d'un goût exquis, & renfermant six petits noyaux. Ce fruit qui naît en abondance, ne mûrit que quand il est tombé de l'arbre; il humecte & rafraîchit les entrailles; il lâche le ventre. L'arbre du mangaiba multiplie tellement, qu'il remplit des forêts du pays: il est en fleur pendant neuf mois de l'année.

MANGANAISE, ou **MAGNESIE DES VERRIERS**. Voyez le mot *Maganaise* à l'article *FER*.

MANGE-BOUILLON ou les **SOUFRETEUSIS**:

Goëdard dit que la plante appelée le *bouillon blanc* nourrir de petits vers, de petites araignées, & un autre petit animal qui a des pincettes au front, qu'il ouvre & referme quand il veut. Ces animaux qui naissent sur la feuille du bouillon-blanc se détruisent singulièrement. Le ver devient la proie de l'araignée, & l'insecte à pincettes qui se nourrit de l'un & de l'autre, attend volontiers que l'araignée soit remplie de vers, puis il la coupe par le milieu du corps & l'avale aussi rôti.

MANGE-FROMENT, est la chenille si pernicieuse aux blés quand ils sont sur pied; voyez **PAPILLON DES BLÉS**. Elle en mange la substance & en ronge les épis; elle se sauve en terre quand elle sent qu'on touche à l'épi: cette fausse chenille se transforme en mouche.

MANGE - ŒUFS DE GRILLONS. Voyez **DES TRUCTEUR DE CHENILLES**.

MANGE-SERPENT. Nom que les Égyptiens donnent à l'*ibis*. Voyez ce mot.

MANGEUR D'ABEILLES. Voyez **GUÊPIER**.

MANGEUR DE CHENILLES, est le serpent de Surinam dont le dos est cendré-gris, tiqueté de roux; les chenilles rases lui servent, dit-on, de pâture: le serpent d'Afrique ne mange que les chenilles velues.

MANGEUR DE FOURMIS ou **MYRMECOPHAGE**. Voyez **FOURMILLIER**.

MANGEUR D'HOMMES. Voyez **AROMPO**.

MANGEUR DE LOIRS. Voyez **AMMODITE**.

MANGEUR DE MILLET. Dans l'île de Cayenne on donne ce nom à une espèce d'ortolan qui détruit les plantations de mil.

MANGEUR DE PIERRES Voyez **LITHOPHAGE**.

MANGEUR DE POIRES. On donne ce nom à la larve qui mange l'espèce de poire nommée la *sucrée*: elle se métamorphose en une sorte de *teigne*. Voyez ce mot.

MANGEUR DE POULES. Espèce de faucon nommé *pagani* dans l'île de Cayenne.

MANGLE

MANGLE ou **MANGLIER**, *mangue*, est un arbre des plus communs qui croissent aux lieux maritimes sous la zone torride dans les Indes occidentales, principalement le long des côtes de la Nouvelle Espagne & aux îles Antilles, vers l'embouchure des rivières, où ils se multiplient prodigieusement. *Lémeri* dit qu'il y en a trois espèces.

La première est appelée *cereiba* : c'est le *mangle blanc* ; il ressemble à un petit saule. Ses feuilles, qui sont opposées, reluisent au soleil, parce qu'elles sont poudrées à leur superficie d'un sel fort blanc qui vient des vapeurs de la mer, desséchées par la chaleur du soleil ; mais quand le temps est humide, ce sel se fond. (Ce phénomène mérite quelque attention de la part des Chimistes, en ce qu'il prouvoit que le sel marin monte avec son eau dans l'atmosphère jusqu'à une certaine hauteur.) Si cette propriété étoit particulière au *cereiba* & qu'elle fût bien réelle, cet arbrisseau seroit suffisamment désigné ; mais toutes les plantes d'un autre genre, qui sont aussi voisines de la mer, en sont presque toujours également couvertes. Au reste, les fleurs du *cereiba blanc* sont jaunâtres & d'une odeur de miel. On fait aujourd'hui que le *mangle blanc* est le *mahor*.

La seconde espèce de *mangle* se nomme *cereibuna*. C'est un petit arbrisseau dont la feuille est ronde & épaisse, d'un beau vert : sa fleur est blanche ; son fruit est gros comme une aveline, & fort amer.

La troisième est appelée par les Indiens *guapareiba*, & par les Portugais *mangue verdadeiro*, *mangue noir* véritable. Cet arbre est beaucoup plus élevé & plus ample que les précédens ; il n'excede pas vingt-cinq pieds de hauteur & vingt pouces de diamètre ; son écorce est grise-brunâtre. Sa manière de croître est singulière & admirable ; car de ses rameaux flexibles, élevés & étendus, partent des paquets de filamens qui descendent jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine & croissent de nouveau en arbres aussi gros que

celui d'où ils sortent. Ceux-ci se multiplient de la même manière : un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière. M. *Froger* dans la Relation de ses voyages dit, que dans l'île de Cayenne les marais sont couverts de mangles, & que les huîtres s'attachent aux pieds & aux branches qui pendent de ces arbres. Des huîtres y déposent leur frai ; la petite postérité y adhère aussi, grossit, & dans le flux & reflux se trouve alternativement dans l'eau ou suspendue aux branches dans l'air.

Le bois de ce mangle est solide, pesant, ayant les fibres longues & serrées, sa couleur est brune-rougeâtre : les Charpentiers s'en servent pour les petits bâtimens. Ses feuilles ressemblent à celles du poirier ; ses fleurs sont petites ; elles sont suivies par des gouffes semblables extérieurement à des bâtons de casse, remplies d'une pulpe semblable à la moelle des os, d'un goût amer. Quelques Indiens en mangent sans d'autre nourriture. Sa racine est fort tendre : les Pêcheurs s'en servent pour guérir les piqûres des bêtes venimeuses & des poissons. La décoction de son écorce teint en couleur de rouille. Cette espèce de mangle est un *paletuvier*. Voyez ce mot. Ces arbres sont si épais & leurs racines, sortant la plupart de terre, remontent, dit le même Auteur, & s'entrelacent si bien, qu'on peut en certains endroits marcher dessus pendant vingt lieues, sans poser le pied à terre. La disposition des racines du manglier empêche l'abordage à ceux qui naviguent, & donne une retraite sûre aux poissons contre les Pêcheurs.

L'on voit dans les Cabinets des parties de branches ou de racines de mangliers toutes couvertes d'huîtres.

MANGOUSTAN ou **MANGOSTANS**. Arbre pomifère des îles Moluques, mais qu'on a transporté dans l'île de Java, & dont on cultive aussi quelques pieds à Malaca, à Siam & aux Manilles. Il a la touffe si belle, si régulière, si égale, qu'on le regarde aujourd'hui à Batavia comme infiniment plus propre à orner un jar-

din que le marronnier d'Inde même. Le mangoustan ressemble beaucoup au citronnier. Ses feuilles sont beaucoup plus longues & opposées; ses fleurs sont jaunes & aurees. Son fruit est de la grosseur d'une petite orange, & renfermé dans une maniere de boîte grise par dehors & rouge en dedans, épaisse d'un demi-doigt, un peu semblable à celle de la grenade, & assez amere: il porte en haut une espece de couronne à plusieurs pointes mousses, qui répondent à autant de rayons, renfermant des noyaux entourés d'une chair très-blanche, qui a le goût agréable & rafraîchissant de la cerise & de l'orange. On remarque une chose singuliere dans ce fruit, c'est que la chair est laxative & l'écorce astringente. On fait de celle-ci une tisane très-bonne pour la dysenterie, qui est une maladie fort commune aux Indes. Quant au bois de mangoustan il n'est bon qu'à brûler. *Hist. de l'Acad. année 1730, page 66. Hist. Nat. de Siam & Transact. Philosop.*

MANGOUSTE ou MANGOUSE, ou RAT D'ÉGYPTÉ. Voyez ICHNEUMON.

MANGROVE. Les Anglois donnent ce nom au pareturier ou paletuvier des Africains. Voyez l'article PALETUVIER.

MANGUIER, *mangas aut arbor mangifera*. C'est un arbre grand & rameux qui croît dans les pays d'Ormus, de Malabar, de Goa, de Guzarate, de Bengale, de Pegu & de Malaca: il y en a de deux especes; l'un est domestique & cultivé, l'autre est sauvage.

Le manguiier domestique est très-gros, toujours vert, & a jusqu'à 40 pieds de haut. Il étend ses branches au loin à la ronde, & porte du fruit deux fois par an, depuis six ou sept ans jusqu'à cent ans: on le multiplie soit en le greffant, soit en le semant: il a de grandes feuilles. Son fruit, qui approche assez de la forme d'un cœur, pese quelquefois deux livres: on en trouve de diverses couleurs sur un même arbre, verdâtres, rouges, jaunes; tous sont d'un très-bon goût, savoureux & d'une odeur agréable. Ces fruits contiennent un

noyau large & aplati, dans lequel est une amande d'un goût d'amande amere; ce noyau est recouvert de la chair ou pulpe du fruit qui est jaune, & plus ou moins filamenteuse. On préfère les especes qui ont peu ou point de fibres, à cause que cette filasse est sujette à rester entre les dents, ce qui est fort incommode. Cette chair fibreuse est enveloppée d'une peau assez forte, quoique peu épaisse; elle contient un suc amer & résineux dont l'odeur est très-pénétrante, mais agréable au goût; ce suc est laiteux & caustique avant la maturité du fruit. Plus le noyau est petit, meilleure est la mangue. On préfère même celle qui n'a point de noyau; mais cet accident est rare. On coupe la mangue par morceaux, & on la mange crue ou macérée dans le vin. Les Indiens en confisent beaucoup au vinaigre; c'est ce qu'on appelle *achars de mangue*. (Le mot *achar* s'emploie pour tous les fruits qu'ils confisent ainsi: c'est pourquoi l'on dit *achars de bambou*, qui sont les plus estimés, *achars de bilembi*, *achars de papaye*, *achars de cornichons*, de limons, de citrons, de caramboles, &c.) La mangue s'appelle en Perse *ambo*, & en Turquie *amba*. Son noyau étant rôti est employé intérieurement pour arrêter le cours de ventre & pour tuer les vers.

Le *manguier sauvage* est plus petit que le cultivé: il croît abondamment dans tout le Malabar. Ses feuilles sont plus courtes; son fruit est gros comme celui du coignassier, de couleur verte, resplendissante, peu charnu; empreint d'un suc laiteux; son noyau est fort gros & dur: on appelle ce fruit *mangas bravas*. Il passe pour être un grand poison; & l'on dit que tous ceux qui en mangent, meurent sur le champ.

MANICOU ou MANITOU. Animal très-joli qui se trouve dans l'île de la Grenade: on le nomme *opafum* dans la Virginie; *maritacaca* & *coriguayra* dans d'autres endroits de ce Continent. C'est le *philandre* (sorte de *marmose* & de *rat manicou*) des Naturalistes; le *manitou* du P. Dutertre: on l'appelle aussi *didelphe*.

ou loir sauvage de l'Amérique. Voyez DIDELPHE & MARMOSE. On donne aussi le nom de *manicou* à une espèce de crabe de la Grenade, &c. Voyez à l'article CRABE.

MANIGUETTE ou GRAINE DE PARADIS. Voyez CARDAMOME.

MANIHOT ou MAGNOC, ou MANIOQUE; *ricinoides ex qua paratur magnoc, aut yuca foliis cannabinis*; (les Negres prononcent *magnoc*, les Portugais du Brésil disent *mandioca*). C'est un arbrisseau qui croît en Amérique, & des racines duquel on retire une farine avec laquelle on fait une sorte de pain appelé *cassave*. Les peuples de l'Amérique, depuis la Floride jusqu'au Magellan, le cultivent avec soin & usent de la cassave par préférence au maïs qu'ils ont en abondance. Cet arbrisseau s'élève depuis trois pieds jusqu'à huit à neuf pieds de hauteur; sa tige est rougeâtre extérieurement, ligneuse, tendre, cassante, semblable à celle du sureau, partagée en plusieurs branches tortueuses & longues de cinq à six pieds. Ses feuilles sont d'un vert brun & digitées comme celles du chanvre; ses fleurs sont à cinq pétales d'un jaune pâle; la graine ressemble à celle du ricin, & n'est bonne qu'à semer. Cet arbrisseau, ainsi que tous ceux à moëlle, prend très-facilement de bouture.

On connoît trois sortes de magnocs à Cayenne : savoir, 1°. le *maillé* qui vient de chez les Indiens appelés *Maillés*; sa racine est bonne à arracher au bout de huit ou neuf mois; elle a la figure d'une betterave, & elle en a aussi la couleur quand on lui a enlevé la première peau. 2°. Le *magnoc rouge* qui a plus de goût que le précédent; il doit rester en terre un an. 3°. Le *magnoc baccacova*; il est en usage chez les seuls Indiens. Ces racines sont presque toujours attachées trois ou quatre ensemble. Dans la Guiane on plante le magnoc quand il commence à pleuvoir de temps en temps : ce plant se multiplie de branches coupées de sept ou huit pouces de longueur. Les Ca-

raibes ou Sauvages des Iles entendent bien cette culture.

Dans les Indes & en Amérique on mange en manière d'épinars les feuilles du magnoc hachées & cuites dans l'huile.

La racine de cet arbrisseau mangée crue seroit un poison mortel, mais lorsqu'elle est desséchée ou préparée, on en peut faire un pain si bon, que l'on dit que les Européens mêmes le préfèrent par goût au pain de froment. De quelque manière qu'on s'y prenne, l'essentiel est d'enlever à cette racine un lait qui est un véritable poison; voici la méthode simple des Indiens & des Sauvages. Après avoir arraché les racines du magnoc qui ressemblient assez à des navets, ils les lavent & en enlèvent la peau: ils gragent cette racine sur des râpes de cuivre rouge, & mettent la râpure dans un sac de jonc ou tissu d'écorce de latanier d'un tissu très-lâche; ils disposent sous ce sac un valet très-pesant, qui faisant l'office de poids exprime le suc du magnoc & le reçoit en même temps. On rejette ce suc qui est mortel pour les hommes, & même pour les animaux, quoiqu'ils en soient fort friands. On fait sécher sur des plaques de fer à l'aide du feu la substance farineuse qui reste, & on achève par-là de dissiper toutes les parties volatiles & venimeuses. Les grumeaux de magnoc desséchés & divisés par le moyen d'un hébichet (espèce de crible un peu gros) sont la farine de magnoc appelée au Brésil & au Pérou, *farina de palo*: on en fait du *couac* & de la cassave.

Les Indiens de la côte de Cayenne préfèrent le couac ou *couan* à la cassave; il est connu à la Martinique sous le nom de farine de magnoc: on en fait au moins autant d'usage que de la cassave. Pour faire le couac on jette dans une poêle large & peu profonde de la farine de magnoc, on remue sur un feu lent & modéré cette farine durant huit heures de suite, prenant garde qu'elle ne se pelote en masse, pendant que l'humidité de la

farine s'évapore doucement : l'opération est finie quand la fumée diminue, & que le couac en rougissant se réunit en petits grains.

La cassave se fait en desséchant la farine du magnoc, jusqu'à ce qu'elle soit compacte : on la casse pour la passer dans une espece de tamis appelé *manaret* : pendant cette opération on fait chauffer une platine qui est ou de terre cuite ou de fer : on y étend la farine jusqu'au bord de tous les côtés ; lorsqu'elle se couvre de petites élévations, c'est une marque que la cassave est cuite du côté où elle touche la platine ; on la retourne pour la cuire également de l'autre côté : on l'expose ensuite au soleil, afin qu'elle se conserve long temps : on la garde dans un lieu chaud au défaut d'etuve. Ces especes de galertes, larges & minces à peu près comme du croquet s'appellent *pain de cassave* ou *pain de Madagascar* : les Sauvages les font plus épaisses. Pour faire usage du couac ou de la cassave, il ne s'agit que de les humecter avec un peu d'eau pure ou de bouillon.

Le lait exprimé de la racine du magnoc, a la blancheur & l'odeur du lait d'amande. Quoique ce soit un poison, en le laissant déposer on obtient une substance blanche & nourrissante que l'on trouve dans le fond du vase, & qu'on lave bien avec de l'eau. Cette séculc a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *mouffache*, on l'emploie au même usage que notre amidon : mais cette poudre brûle les cheveux à la longue : on en fait aussi des especes d'échaudés & des massépains, &c. en y mêlant du sucre. Les Sauvages écrasent la mouffache sur les dessins qu'ils gravent sur leurs ouvrages en bois, de façon que les hauteurs paroissent blanches sur un fond noir ou brun, selon la couleur du bois qu'ils ont mis en œuvre. Cette troisième préparation de la farine de magnoc porte le nom de *cipipa*. On donne le nom de *capiou* à la préparation suivante : on prend l'eau de magnoc toute simple & celle qui surnage le *cipipa* : on les fait réduire

à moitié sur le feu en les écumant à mesure : on y ajoute alors une cuillerée de cipipa, & on fait rebouillir le tout jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine consistance, on y met du sel & du piment : voilà le *cabiou*. On fait aussi du *langou* avec de la cassave qu'on trempe un peu dans de l'eau froide, & on la jette ensuite dans de l'eau bouillante : on remue le tout, & il en résulte une sorte de pâte ou bouillie qui est la nourriture la plus ordinaire des Esclaves Noirs : elle est saine & légère. Le *mateté* est du langou dans lequel on mêle du sucre ou du sirop : les Negres s'en nourrissent quand ils sont malades.

On prétend que le suc du roucou est un contre-poison pour ceux qui auroient avalé du manihot non préparé, pourvu qu'on l'avale sur le champ ; car ce remède n'auroit aucun effet, si on laissoit passer plus d'une demi-heure. On a lu à l'Académie de Berlin le 17 Mai 1764 quelques expériences curieuses que M. *Ph. Fermin*, Médecin, a faites à Surinam, sur le suc exprimé de la racine de la cassave amère ou du manioc : (car il y a de la cassave douce dont le suc est peu ou point dangereux) : ce Docteur a fait périr dans l'intervalle de vingt-quatre minutes, des chiens & des chats auxquels il a donné ce suc à une dose médiocre (comme à celle d'une once & demie pour un chien moyen). Les symptômes qui précédoient une mort si prompte étoient des envies de vomir, des anxiétés, des mouvemens convulsifs, la salivation & une évacuation abondante d'urine & d'excrémens. Ayant ouvert le corps de ces animaux, M. *Fermin* trouva dans leur estomac la même quantité de suc qu'ils avoient avalée, sans aucun vestige d'inflammation, d'altération dans les viscères, ni de coagulation dans le sang ; d'où il conclut que ce poison n'est pas âcre ou corrosif & qu'il n'agit que sur le genre nerveux. M. *Fermin* dit avoir guéri un chat, qu'il avoit empoisonné ainsi, en le faisant vomir avec de l'huile chaude de navette : il ajoute qu'ayant distillé à un feu gradué cinquante

livres de suc récent de manioque, la vertu du poison n'a passé que dans les trois premières onces de l'esprit qu'il a retiré & dont l'odeur étoit insupportable. Il a eu occasion d'essayer sur un Esclave empoisonneur la force terrible de cet esprit : il en donna à ce malheureux trente-cinq gouttes qui furent à peine descendues dans son estomac, qu'il poussa des hurlemens affreux, & donna le spectacle des contorsions les plus violentes; ce qui fut suivi d'évacuations & de mouvemens convulsifs, dans lesquels il expira au bout de six minutes. Trois heures après on ouvrit le cadavre, & on ne trouva aucune partie offensée ni enflammée, mais l'estomac s'étoit rétréci de plus de la moitié.

MANIKIN. Espèce de grand singe, qui se trouve à la Côte d'Or. Son poil est noir & de la longueur du doigt : il a la barbe blanche & si longue, qu'on lui a donné le nom de *monkeys*, qui signifie *petit moine*. Les Negres emploient sa peau à faire des *fetis*, espèces de bonniers dont ils se couvrent la tête.

MANIL. Arbre assez commun en Guiane : il porte ordinairement sur ses vieilles branches une résine qui sert de brai aux habitans pour calfater leurs canots. Elle conserve assez bien le bois qu'on en frotte. Pour l'avoir, il faut quelquefois abattre l'arbre qui heureusement sert à d'autres usages. On le coupe de longueur : on le refend pour en faire des douves de barriques : le bardeau qu'on en fait dure dix ans. *Maif. Rust. de Cayenne.*

MANIMA. Serpent aquatique du Brésil : il ne sort que peu ou point de l'eau : il s'en trouve qui ont trente pieds de longueur : il est riqueré de différentes couleurs fort opposées entr'elles. Les Sauvages disent que c'est de là qu'ils ont pris la coutume de se peindre le corps : ils ont une si grande vénération pour cet animal, que celui à qui le manima s'est fait voir, demeure persuadé qu'il vivra très-long-temps.

MANIOQUE ou MANIOC. Voyez MANIHOT.

MANIPOURIS ou TAPIRET. Voyez TAPIR.

MANIS. Quelques Auteurs donnent ce nom au *légal d'écailleux* : voyez ce mot. Les Agriculteurs de la Bretagne appellent aussi *manis* les fumiers composés en partie de goémon ou varec : ils estiment beaucoup le *manis* désigné sous le nom de *petit chêne de mer à pois* ou à boutons.

MANITOU. Voy. les articles **TONNE** & **MANICOU**.

MANNE ou **MANNE SOLUTIVE**, *manna*. C'est un suc mielleux concret, qui tient beaucoup de la nature du sucre ou du miel, qui se fond & se dissout facilement dans l'eau, d'un goût doux, mielleux, d'une odeur foible & fade, & de la classe des corps muqueux. On en distingue de plusieurs sortes ; il y en a de couleur blanche ou jaunâtre, il y en a de grasse ou solide, en larmes ou en grains, ou en marrons ; enfin selon la forme, le lieu où on la récolte, & les arbres d'où elle sort.

La **MANNE DE CALABRE**, *manna Calabra*, est communément en larmes grassettes, d'un blanc blond ; d'une odeur de drogue, jaunissant par la suite, & devenant plus glutineuse & un peu âcre. On choisit celle qui est légère, pure, d'un jaune clair & agréable au goût : elle purge mieux que celle qui est très-pure & en larmes.

Dans la Calabre & la Sicile, la manne découle d'elle-même ou par incision, de deux sortes de frênes : voyez à l'article **FRÊNE**. C'est pendant les chaleurs de l'été que cet écoulement se fait sous la forme d'une liqueur claire ; la manne sort des branches & des feuilles de cet arbre, & s'il ne pleut pas, elle se durcit par la chaleur du soleil en grains ou en grumeaux. Les habitants de la Calabre appellent la manne qui coule d'elle-même *manna di spontana*, & celle qui sort par une incision faite à l'écorce de l'arbre, *manna forzatella* : on appelle *manna di fronde*, celle que l'on recueille sur les feuilles, & *manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

M. Geoffroi, *Mat. Médic.* dit que dans la Calabre

la manne coule d'elle même par un temps serein, depuis le vingt Juin, jusqu'à la fin de Juillet, du tronc & des grosses branches des frênes : elle commence à couler vers le midi & elle continue jusqu'au soir, sous la forme d'une liqueur très-claire : elle s'épaissit ensuite peu à peu, & se forme en grumeaux qui durcissent & deviennent blancs : on ne les ramasse que le lendemain au matin, en les dérachant avec des couteaux de bois, pourvu que le temps ait été serein pendant la nuit : car s'il survient de la pluie ou du brouillard, la manne se fond & se perd entièrement. Après que l'on a ramassé les grumeaux, on les met dans des vases de terre non vernissés ; ensuite on les étend sur du papier blanc, & on les expose au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains : c'est-là ce que l'on appelle la *manne choisie* du tronc de l'arbre, ou la *manne en sorte des boutiques*.

Sur la fin de Juillet, lorsque cette liqueur cesse de couler, les payfans font des incisions dans l'écorce des deux sortes de frêne ; alors il découle encore une semblable liqueur depuis le midi jusqu'au soir, qui se coagule en grumeaux plus gros. Quelquefois ce suc est si abondant qu'il coule jusqu'au pied de l'arbre, & y forme de grandes masses qui ressemblent à de la cire ou à de la résine. On les y laisse pendant un ou deux jours, afin qu'elles se durcissent ; ensuite on les coupe par petits morceaux, & on les fait sécher au soleil : c'est-là ce qu'on appelle la *manne par incision*, *manna foratella* : sa couleur n'est pas si blanche, elle devient bientôt jaunâtre, puis brunâtre : elle est toujours remplie d'impuretés.

La troisième espèce de manne, est celle que l'on recueille sur les feuilles du petit frêne, *fraxinus humilior* : c'est la *manna di fronde*. Aux mois de Juillet & d'Août vers le midi, on la voit paroître d'elle-même, comme de petites gouttes d'une liqueur très-claire, sur les fibres nerveuses des grandes feuilles, & sur les veines des petites ; par la chaleur ces gouttes se coa-

gulent bientôt en petits grains blancs de la grosseur du froment. Cette manne est difficile à ramasser ; aussi la trouve-t-on rarement dans les boutiques , même en Italie : on l'appelle *manne mastichine* ou en grains.

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la manne tirée par incision des arbres qui en ont déjà donné d'eux-mêmes , & celle qui est tirée des frênes sauvages , qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes ; on prétend que cette dernière est meilleure que la première , de même que la manne qui coule d'elle-même du tronc , est préférable à toute autre. Quelquefois après que l'on a fait l'incision dans l'écorce de certains frênes , qui ne sont qu'une variété de notre *fraxinus excelsior* , & ne croissent qu'à la hauteur de quinze pieds , on y insère des pailles ou de petites branches , & par ce moyen le suc qui coule le long de ces corps , prend en s'épaississant la forme des stalactites pendantes , que l'on enlève quand elles sont assez grandes. Telle est la manne en larmes de nos boutiques , qui est légère , blanchâtre , pure , d'un assez bon goût , mais qui purge moins que les autres : on la tient bien enfermée dans des boîtes , car le contact de l'air la ramollit ou la fait jaunir facilement.

Après la manne en larmes , on fait plus de cas dans nos boutiques de la manne sèche , & en sorte , connue sous le nom de *manne de Marême*. On place après celle-là la *manne de Cinesy* , qui est blanche , sèche & en petites larmes. Vient ensuite la *manne romagne* qui est en larmes assez grosses , mêlées de marrons ou grumeaux , & de couleur jaunâtre ; puis la manne de Calabre , & celle qu'on récolte dans la Pouille vers Gallipoli près du mont Garganus , appelé aujourd'hui le *Mont Saint-Ange* : quoiqu'elle ne soit pas fort sèche , & que sa couleur soit un peu jaune , elle n'est pas moins estimée. Enfin la moins recherchée est celle qui vient dans le territoire de Rome ,

appelée la *tolfa*, près de Civita-Vecchia. Cette manne, quoique sèche, est opaque & pesante.

Outre ces sortes de manne de l'Italie, nous avons encore celle de France, nommée *manne de Briançon*, ou du *méleze*, parce qu'elle découle près de Briançon en Dauphiné, de l'arbre qui porte le nom de *méleze*.

Cette manne est blanche, en petits grains allongés & de la grosseur du poivre : elle est douce & agréable, d'un goût de sucre & un peu résineux : on en fait rarement usage à Paris, car elle purge beaucoup moins que celle d'Italie. La manne de Briançon paroît sur les feuilles du *méleze* en différens temps, depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin d'Août. On n'en peut faire la récolte que dans des années chaudes & sèches ; car il ne paroît point de manne quand la saison est pluvieuse : on a de la peine à la séparer de la feuille du *méleze*, où elle est attachée fortement.

Les payfans vont le matin abattre à coups de haches les branches de cet arbre ; & les ayant mises par monceaux, ils les gardent à l'ombre sous les arbres. Le suc qui est encore alors trop mou s'épaissit & se durcit dans l'intervalle de vingt-quatre heures : alors on le ramasse & on l'expose au soleil pour le sécher entièrement.

On fait usage en Orient d'une autre espèce de manne, qui vient d'un petit arbrisseau épineux, nommé *alhagi* ou *agul*, & qui croît abondamment en Egypte, en Arménie, en Géorgie, autour du Mont Ararat & d'Ecbatanes, & dans quelques îles de l'Archipel, même en Perse, où les peuples appellent cette manne *trunshibin*, de même que les Arabes la nomment *therenibin* & *trungibin*. Voyez au mot *AGUL*.

On trouve encore de la manne sur le pin, le sapin, le chêne, le genévrier, l'érable, l'olivier, le cedre, le saule, le figuier, & sur plusieurs autres arbres,

Les diverses espèces de mannes sont désignées dans les Auteurs, sous quantité de noms assez différens. On

a appelé la manne, dans les premiers temps, *miel de l'air ou rosée céleste*, parce qu'on croyoit qu'elle tomboit la nuit sur les feuilles de frêne, de la même manière que Dieu fit autrefois pleuvoir dans le Désert la manne des Israélites : on a encore appelé *manne*, des sucs concrets qui se trouvent sur les feuilles du cedre, de l'apocin de Syrie, &c. Ces sucs sont connus sous les noms d'*huile mielleuse*, ou *éléomeli*, ou *saccharalhuzar*, ou *alhasser*, ou *siracon*, *miel cédrin*, ou du *Mont-Liban*, &c.

Toutes les especes de mannes purgatives proviennent de l'extravasation du suc nourricier des arbres sur lesquels on les trouve. Il y a des frênes qui en donnent sans discontinuer pendant trente ou quarante ans.

La manne est un purgatif très-bon & très-doux, propre à chasser les matieres visqueuses des premières voies : elle convient aux enfans, à tous les malades, aux femmes enccintes & aux vieillards : elle est très-utile dans les maladies de la poitrine, bilieuses, inflammatoires; dissipe la tension du bas ventre, & évacue par les selles toutes les humeurs grossieres. Les Médecins praticiens savent les cas où il faut joindre à la manne le tamarin, le séné, quelque sel, &c. Mais dans tous les cas il faut toujours faire bouillir un peu la manne, & avoir soin, quand on en achete, de sentir si elle n'a pas une odeur aigre ou de levain; ce qui annonce une vieille manne & qui est d'une qualité bien inférieure, pour ne pas dire défectueuse.

MANNE D'ALAGIE ou D'ALHAGI. Voy. AGUL.

MANNE ou SUCRE D'ALHUSAR ou ALHAS-SER. Voyez à l'article APOCIN.

MANNE DE BRIANÇON. Voyez MÉLEZE & l'article MANNE.

MANNE D'ENCENS. Voyez au mot OLIBAN.

MANNE DE POLOGNE. On a donné aussi ce nom à la graine d'un chiendent très-commun en France & même aux environs de Paris : c'est le *grâ*

men dactyloides esculentum, ou chiendent pied de poule.

MANNE DE PRUSSE. C'est la graine d'un autre chiendent qui n'est guere moins commun que le précédent, & qui a le nom de *chiendent flottant*, parce qu'il vient dans les ruisseaux. M. Guettard dit que les Prussiens ramassent les grains de ce chiendent, comme les Polonois le font de ceux du chiendent pied de poule, avec des tamis qu'ils passent sous leurs épis, en secouant ces épis. L'un & l'autre peuple fait avec ces graines des especes de gruaux très-delicats, & dont les soupes sont agréables à manger.

MANNE LIQUIDE. C'est la manne *thereniabin*, qui est tombée en une sorte de *deliquium*. Voyez le mot AGUL & l'article MANNE.

MANNE MASIICHINE. Voyez au mot CÉPRIA.

MANOBI. Voyez PISTACHE DE TERRE.

MANOUSE. C'est une sorte de lin qui nous vient du Levant à Marseille. Voyez LIN.

MANS. C'est la larve du hanneton.

MANSARD. Nom qu'on donne au pigeon ramier. Voyez à l'article PIGEON.

MANTE ou L'ITALIENNE, *Italica, mantis dicta*. C'est un insecte qui approche beaucoup du genre des sauteuses, mais dont le corps est infiniment plus effilé. Ses tarses ont chacun cinq articles; les antennes sont simples courtes & filiformes; la tête est petite & aplatie: aux deux côtés de la tête sont deux gros yeux à réseau, & en dessus deux petits yeux lisses; ce qui fait quatre en total: son corcelet est long, étroit, bordé & orné d'une espece de croix saillante: les étuis qui couvrent les deux tiers de l'insecte sont veinés, à réseau, croisés l'un sur l'autre, & couvrent des ailes transparentes & veinées: les pattes postérieures sont fort longues & les antérieures très-larges: la couleur de la mante est verte, un peu brunâtre. Comme cet insecte a des jambes fort longues, qu'il plie & pose

quelquefois les deux premières l'une contre l'autre ; en se tenant presque droit sur les autres pattes, cette attitude pieuse qui imite alors celle où nous joignons les mains, a suffi pour en faire un insecte dévot, dit M. de Réaumur, *Mem. I. Tom. I. pag. 19* : on lui a fait prier Dieu ; le peuple de Provence l'appelle même *Prega-Diou, pregue-Dieu* ; & l'on croit que l'insecte devine les choses & indique les chemins qu'on lui demande, parce qu'il étend souvent ses pattes de devant tantôt à droite, tantôt à gauche. Aussi le regarde-t-on comme un insecte presque sacré, auquel il ne faut faire aucun mal. Le paquet d'œufs que la femelle dépose est des plus singuliers par leur forme & leur position. M. Haller dit qu'on a aussi trouvé des mantes en Suisse.

On voit diverses sortes de mantes au Cabinet du jardin du Roi, l'une appelée la *fraise de Saint-Dominique*, l'autre le *speître*, &c. La mante s'attache au temps de sa métamorphose, aux extrémités des branches de quelques arbres ; il n'en a pas fallu davantage à ceux qui les ont vu sortir de leurs chrysalides ainsi situées, & qui sont à peu près du même vert que la branche à laquelle elles sont attachées, pour assurer que ces insectes naissoient effectivement d'un arbre. *Voyez maintenant l'article FEUILLE AMBULANTE.*

MANTEAU DUCAL. Espèce de coquillage bivalve du genre des peignes & à oreilles inégales : ses deux valves sont également belles, elles sont rouges, bariolées par zones de blanc, de jaune & de noir : le travail en est grené à côtes longitudinales, chargées de stries comme tuilées ; les bords des oreilles sont orangés & ses contours sont chantournés : cette coquille est fort recherchée dans les cabinets de curiosité. Le manteau ducal blanc s'appelle la *gibecière* ou la *bourse*.

MANTEAU ROYAL. *Voyez CHENILLE A MANTEAU ROYAL.*

MANTEQUE. *Voyez à l'article AUTRUCHE.*
MANUCODIATA.

MANUCODIATA. Nom que les Indiens ont donné à un genre d'oiseau que nous nommons *oiseau de paradis*. Voyez ce mot.

MAPAS. Arbre laitieux de la Guiane, qui vient très-haut & très-gros sans être fort branchu : son écorce est lisse. Le suc de cet arbre, mêlé avec une égale quantité de suc de figuier sauvage, produit une substance impénétrable à l'eau, une espèce de cuir non élastique, qui s'amollit pourtant au feu ou exposé à la grande ardeur du soleil. Les Negres emploient le lait qu'ils en tirent pour faire mourir les pians des enfans qui ont souvent bien de la peine à guérir de cette maladie ; mais comme le dit M. de *Préfontaine*, il ne faut s'en servir qu'après que la mere des pians (le signe diagnostique) a disparu : on lave alors les enfans avec la feuille & la racine de mapas bouilli. Cette attention épargne aux enfans les suites funestes des pians.

Cet arbre au défaut d'autres, peut servir à faire des planches propres à couvrir les vases ou les canots qui servent au roucou ou aux différentes boisons. C'est l'*amapa* du Pérou. *Maison rustique de Cayenne*.

On n'est pas encore bien instruit de la différence ou des rapports qu'il y a entre cet arbre & le *mapou* des Indes orientales. Le bois de celui-ci est très-léger & mou ; on l'appelle *bois de flot* ou de *liège* : il y a tel de ces arbres si gros que dix hommes ne pourroient l'embrancher. Le *mapou* est le mahor à grandes feuilles : son tronc & ses branches contiennent abondamment une moelle blanchâtre, sèche & fort légère. Le bois vidé de cette moelle & coupé par tronçons, supplée au liège. On trouve aussi à Saint-Domingue le *mapou* rouge.

MAPOU. Voyez à l'article MAPAS.

MAPURITA. Voyez à l'article MOUFFETTES.

MAQUEREAU ou AURIOL, ou HORREAU ; s'comber, est un poisson de mer fort connu dans les poissonneries : il est long d'environ un pied ; son corps

est rond, charnu, épais & sans écailles, gros comme le poignet : il a le museau pointu, la queue l'est encore davantage, & finit par deux ailerons ou nageoires élongnées l'une de l'autre : l'ouverture de la bouche est assez grande ; les bords du bec sont menus & aigus ; la mâchoire de dessous entre dans celle de dessus, & se ferme comme une boîte : l'une & l'autre sont garnies de petites dents : ses yeux sont grands & dorés ; la peau de son dos dans l'eau est d'une couleur jaune de soufre, hors de l'eau quand il est mort elle est de couleur verte, bleuâtre & argentine au ventre & sur les côtés : son dos est marqué de plusieurs traits noirs en travers ; proche l'anus il a une petite nageoire, sur le dos une pareille, & plusieurs autres plus petites encore d'espace en espace : il a une autre nageoire au commencement du dos, deux autres aux ouies & deux au dessous. *Aristote* dit que les maquereaux, ainsi que le thon fraient au mois de Février : ils font leurs œufs au commencement de Juin ; ces œufs éclosent enfermés dans une petite membrane.

Les maquereaux de l'Océan sont plus grands que ceux de la Méditerranée : la chair de ce poisson est grasse, cependant compacte, sans arêtes, de bon suc & nourrissante. Les Islandois méprisent ce poisson au point de ne pas vouloir le pêcher. Les Anciens faisoient de la liqueur des maquereaux salés leur *garum*, saumure fort estimée & d'un grand prix.

Lémeri dit que l'on a donné le nom de maquereau à ce poisson, parce que dès l'arrivée du printemps il suit les petites aloses, qui sont appelées *pucelles* ou *vierges*, & les conduit à leurs mâles. Quoi qu'il en soit, le maquereau est de l'espèce des poissons qui font annuellement la grande route, & semblent, ainsi que les harengs, s'offrir à la plupart des peuples de l'Europe. *M. Anderson, Hist. Nat. de l'Islande, pag. 197*, dit qu'on lui a assuré que ce poisson passe l'hiver dans le Nord. Vers le printemps il cotoie l'Islande, le Hittland, l'Ecosse & l'Irlande, en se jetant de-là dans

l'Océan Atlantique, où une colonne, en passant devant le Portugal & l'Espagne, va se rendre dans la Méditerranée, pendant que l'autre rentre dans la Manche où elle paroît en Mai sur les côtes de France & d'Angleterre, & passe de-là en Juin devant les côtes de Hollande & de Frise. Cette colonne étant arrivée en Juillet sur la côte du Jutland, détache une division qui, faisant le tour de la pointe, se jette dans la mer Baltique, pendant que le reste en passant devant la Norwége, s'en retourne au Nord. Comme ce poisson n'est pas propre pour le commerce, & que généralement on n'y fait pas d'attention, l'Auteur dit qu'il lui a été impossible de parvenir à une certitude positive à l'égard de sa marche, & il a été obligé de se contenter du rémoignage de deux Pêcheurs expérimentés de Gilheland. (Les insectes & les petits vcts de mer qui se trouvent en différens temps dans les partages, sont vraisemblablement les bouffoles qui les dirigent dans cette marche.) On commence cependant à saler ce poisson comme le hareng : nous en avons mangé en différens endroits de l'Ecosse qui étoit très-bon : on choisit le plus gros pour cette opération. La pêche s'en fait la nuit ; du moins elle est plus abondante que pendant le jour.

Le maquereau des Indes a des couleurs vives, une ligne autour du ventre, & une autre qui lui prend depuis la tête jusqu'aux yeux.

Le maquereau de Sutinam est, selon Ray, le *trachurus* du Brésil, auquel les habitans du pays donnent le nom de *guara-tereba* : la largeur de sa tête & de son corps est plus perpendiculaire que transversale : son corps est serré, excepté près de l'anus où il est très-large : il est presque carré vers la queue : les yeux sont petits, l'iris pourpre : il a huit nageoires garnies d'arêtes sans compter la queue, & dix petites nageoites sans arêtes : on le pêche à Sutinam.

On donne le nom de *maquereau bâtard* à un poisson nommé par *Rondelet*, *gascanet* & *chicarou*. Voyez SIEUREL.

MARACANNA. Oiseau du Brésil plus grand que les perroquets : la couleur de son plumage est d'un gris tirant sur le bleu ; son cri est semblable à celui des perroquets. Il se nourrit de fruits.

MARACOANI. Petit cancre carré & velu du Brésil : il se promène dans les endroits qui se trouvent à sec après le reflux de la mer ; dans tout autre temps il ne sort pas de son trou : sa couleur est rouille. Les habitants de ce pays en mangent la chair.

MARACOC ou MURUCUJA. *Voyez l'article GRENADILLE.*

MARAIL DES AMAZONES. Nom qu'on donne dans l'île de Cayenne & dans le pays qu'arrose la rivière des Amazones, à un oiseau que M. de Buffon soupçonne être la femelle de l'yacou. Il y en a de couleur cendrée & noirâtre. Cet oiseau s'apprivoise aisément : sa chair est délicate & meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente.

MARAI, *palus*. Nom donné à un lieu plus bas que les lieux voisins, où les eaux s'assemblent & croupissent parce qu'elles n'ont point de sortie. On appelle aussi *marais* certains lieux humides & bas où l'eau vient quand on creuse un pied ou deux dans la terre. Un tel sol est noirâtre, poreux, mou & comme détrempé par de l'eau dormante, qui s'y corrompt & putrifie en même-temps la plupart des roseaux & autres plantes qui y végètent. Les marais & les étangs diffèrent des lacs, en ce qu'ils peuvent être desséchés : le terrain d'un lac est toujours noyé ou couvert d'eau.

Les marais sont souvent en pure perte entre les mains des particuliers, (surtout dans les endroits voisins de la mer, où l'on construit des marais salans entourés de digues : *voyez SEL MARIN*). On pourroit cependant en tirer bon parti, soit en les desséchant par des fossés capables de recevoir l'eau & de relever le terrain, ou par des canaux & saignées qui la fassent écouler s'il y a de la pente, ou par des moulins ou par quelque autre artifice semblable. Ces opérations si na-

turelles, si faciles, mais si négligées, seroient une source de richesses pour un grand nombre de pays où l'on a besoin de pâturages ou de tourbières ou de terrain habitable, &c. Les Provinces-Unies des Pays-Bas & les environs de Bergues peuvent bien servir de modèle à cet égard. *Voy. les mots TERRE & TOURBE, &c.*

Les marais les plus considérables que l'on connoisse sont à Surinam; ils ont plus de cent lieues d'étendue: en Asie les marais de l'Euphrate & le Palus Méotide sont très-renommés: les plus fameux marais de l'Europe sont ceux de Moscovie à la source du Tanais; ceux de Finlande, de Hollande & de Westphalie: l'Amérique n'est presque qu'un marais continu dans toutes ses plaines.

La mare est une très-grande citerne, souvent aussi profonde que large, que l'on pratique dans une cour ou dans les champs pour l'usage des bestiaux: son eau est toujours trouble & d'un goût terreux ou bourbeux, ainsi que toutes les eaux stagnantes: le sol en est argileux. Les eaux des mares & des marais recouvrent communément des buissons & des mousses, & servent de retraites à une infinité d'insectes, &c.

MARALIS. Espèce de cerfs jaunes que l'on a amenés quelquefois de Petersbourg du pays des Yacoutes, à ce que dit *Gmelin*.

MARANGOIN. *Voyez* MARINGOUIN & le mot COUSIN.

MARAQUA ou MARAKA. *Voyez* CALEBASSIER.

MARBRE, *marmor*, est une pierre dure, compacte, susceptible de poli, blanche ou de différentes couleurs, d'un grain plus ou moins fin, opaque, quelquefois demi-transparente, se divisant en morceaux irréguliers. Il y en a de différentes duretés; mais toutes les espèces produisent au feu, à l'air & dans les acides les mêmes effets que la pierre à chaux. La propriété qu'ont quelques-uns d'entrer en fusion au feu ordinaire, ne dépend que des mélanges de matières hétérogènes qui s'y trouvent interposées. Les marbres variant à chaque

couche, on conçoit pourquoi ils n'ont pas la même dureté, & ne prennent point un poli également brillant.

Le marbre, quel qu'il soit, est formé pour la plus grande partie de *coquilles marines*, de *madrépores*, d'*entroques*, de *belemnites*, d'*orthocératites*, & d'autres semblables productions à *polypier* ou *zoophytes* également calcaires. Dans les marbres grossiers & à taches de différentes couleurs, on reconnoît toujours ces corps organisés, surtout dans les parties blanches; dans ceux qui sont plus fins on ne les rencontre pas toujours, parce qu'ils sont composés de parties plus atténuées. L'espèce de transparence de plusieurs sortes de marbre appuie cette conjecture, ainsi que celle des albâtres qui ne sont que des marbres parasites. Plus les marbres sont fins, plus ils sont susceptibles d'être bien travaillés, sculptés, tournés & polis; ce qui rend en même temps leurs couleurs plus belles & plus brillantes, ainsi qu'on peut l'observer sur les colonnes, & vases & les statues qui en sont faites.

La partie liante des grains du marbre est la même que le gluten de la mame. Les pierres de ce genre, quoique dures dans leurs carrières, acquièrent encore plus de cette propriété étant sorties sur le champ; mais par leur nature qui donne prise aux impressions de l'air, les marbres exposés dans les lieux publics jaunissent, se dépolissent, se crevaissent & se détruisent plus ou moins promptement, selon le plus ou moins de parties glurineuses qui masquent & cimentent les molécules calcaires qui constituent cette pierre.

Les couches ou les masses de marbre sont quelquefois très-épaisses & très-considérables: elles observent souvent dans leur carrière la même position des lits ou bancs que les autres pierres calcaires. Lorsqu'on est sûr du degré de perfection de cette pierre, on suit la veine, disons la couche de la carrière, & à l'aide de la poudre & du levier on en divise les masses; ensuite on les scie, on les taille avec l'acier, & on les polit avec le sable,

la ponce, &c. on en orne les édifices destinés à annoncer la richesse & la magnificence.

Les Lithologistes ont décrit une infinité de diverses espèces de marbres, qui ne varient entr'elles que par la dureté, l'éclat, la couleur & la grandeur des bigarrures. Les veines & les couleurs qui relevent l'éclat du marbre, sont dues aux infiltrations des substances métalliques.

Nous ne distinguerons que trois espèces générales de marbre; savoir,

1^o. Le MARBRE PROPREMENT DIT OU D'UNE SEULE COULEUR, *marmor unicolor*. Il y en a de blanc, tels sont ceux de Saligno, de Carrare, de Padoue, de Gênes & de Bayonne, celui de Mont-Caputo près de Palerme & que l'on appelle *il marmo corallino bianco*, l'*imboscate* du Mont Sinai, ceux de Paros & d'Antiparos ou de Grece, qui sont aussi fins que certaines espèces d'albâtres, mais trop tendres pour prendre un beau poli. Ces sortes de marbres blancs sont après le noir les plus légers de tous : d'ailleurs ils sont très-propres à la sculpture : les plus belles statues de l'antiquité & ces édifices pompeux qui ont échappé aux injures des temps & de la barbarie, ont été faites de ce marbre : aussi l'appelle-t-on le *marbre statuaire* : En 1760 on a cherché & trouvé dans le Bourbonnois les carrières de marbre blanc & coloré, exploitées autrefois par les Romains, & qu'ils avoient employé dans la construction des bains de Bourbon-Lancy. On en a pavé tout récemment la Cathédrale de Paris. On compte encore parmi les marbres d'une seule couleur le marbre gris de Lesbos, le marbre bleu turquin de Sisti, le marbre jaune de Numidie, le marbre rouge du Mont Golzim, celui qui est appelé le *verdello* d'Italie, le *noir* ou *tusebe* d'Assouan. Les marbres noirs de Dinant, de Namur, de Barbançon, de Laval, de Pons, sont encore très-renommés, ainsi que ceux que l'on appelle le *porte-or*, la *griotte*, la *breche de Sauveterre*. Le *marbre breche* n'est autre chose qu'un amas de petits.

cailloux de marbre de différentes couleurs fortement unis ensemble, de maniere que lorsqu'il se casse, il s'en forme autant de breches qui lui ont fait donner ce nom. La *breche d'Alpe* est un mélange de petits morceaux, ou gris, ou rougeâtres, ou bruns, ou noirs, mais où le jaune domine. La *breche violette* est un composé de fragmens blancs, violets & quelquefois bruns. La *breche grise* est composée de morceaux gris, noirs, blancs, bruns. Il y a quantité d'autres variétés de marbres breches; celles de Memphis, de Florence, de Carrare, d'Arabie, &c.

2°. Le MARBRE PANACHÉ OU MÉLANGÉ, *marmor variegatum*. On y distingue toutes les couleurs précédentes, mais distribuées par veines ou par zones, de maniere à en former des variétés très-agréables; telle est la différence qu'on remarque dans les marbres appelés le jaune, le rouge & le vert antique, la *brocatelle d'Espagne*, le *cerf-fontaine*, le *seracolin*, l'*Africain jaspé*, &c.

3°. Le MARBRE FIGURÉ, *marmor opacum figuratum*. Tels sont les marbres de Hesse & de Florence, sur lesquels on remarque des apparences d'arbrisseaux, *pietra emboscata*, des esquisses de villes, de châteaux, de montagnes, de lointains, de ruines, *pietra citadina*, &c. On place parmi cette espece de marbre figuré ceux dans lesquels on reconnoît encore des coralloïdes, des petites coquilles, des pierres lenticulaires; les Italiens nomment *lumachella* cette dernière sorte de marbre: il est d'un gris jaunâtre. C'est le *marbre coquillier* des François, ou le *marbre conchyte* des Naturalistes. On vient d'en découvrir une carrière en Champagne. Voyez PIERRE LUMACHELLE.

Le marbre oolite ou pisolite ressemble à un poudingue: voyez ce mot. Le marbre ammonite d'Altorf est nommé ainsi, parce qu'il est rempli de cornes d'*Ammon* spatheuses: on en a trouvé près de Bareith.

Lorsqu'on travaille le marbre noir, il s'en exhale une odeur de bitume assez désagréable. Cette couleur noire

ne tient pas au feu, elle se dégage & laisse la pierre blanchâtre : les marbres rouges colorés par les métaux, y acquièrent au contraire de l'intensité.

L'industrie est parvenue à colorer aussi des marbres blancs, soit à froid, soit à chaud : c'est à l'aide des teintures des végétaux, ou des dissolutions métalliques. On en trouve le procédé dans tous les livres de Physique, ainsi que la manière de faire le stuc, ce faux marbre dont on fait aujourd'hui tant d'usage dans la nouvelle architecture : on en fait aussi des tables, des consoles, des chambranles de cheminées, &c. *Voyez* MOSAÏQUE.

MARCASSIN. *Voyez* SANGLIER.

MARCASSITE, *marcassita*. Ce mot est une expression vague & non déterminée dans tous les Auteurs. Selon quelques Minéralogistes, la marcassite est un corps minéral cristallisé à facettes & sous différentes formes régulières, opaque, d'une couleur pâle, blanchâtre intérieurement, qui tient autant aux pyrites qu'aux métaux, & qui diffère essentiellement des pyrites en ce qu'il n'est pas susceptible de tomber en efflorescence à l'air, ni de se réduire facilement au feu : ce n'est qu'à force de combustions qu'on parvient à réduire son minéralisateur qui a la propriété de rendre réfractaire la plupart des substances métalliques auxquelles il se trouve souvent uni. En se détruisant dans le feu la marcassite exhale une fumée d'une odeur d'ail lorsqu'elle est blanche, ou de soufre lorsqu'elle est jaunâtre ; sa couleur ordinaire tire sur celle du laiton. On peut dire en général que la marcassite, cette matière brillante, relevée de toute la splendeur éclatante des métaux les plus riches, promet en apparence des morceaux d'or & d'argent massif ; mais, comme nous venons de le dire, exposée au feu, elle frustrer l'attente du possesseur ; ce n'est qu'une espèce de pyrite, qui étant taillée en facettes, reçoit plus d'éclat. On en fait des bagues & d'autres ornemens. *Voyez* au mot PYRITE.

MARECA, est un canard sauvage du Brésil dont on distingue deux especes : les extrémités des grandes plumes sont blanches dans l'une, & rousses dans l'autre. Leur chair étant rôtie ou grillée, teint les mains ou le linge d'une couleur de vermillon sanguin. *Voyez l'article CANARD.*

MARÉCAGE, est un lieu plat comme bourbeux ou humide, où l'on trouve beaucoup d'*humus* formée par la destruction de divers végétaux & des insectes. De pareils terrains sont rarement assez fermes pour qu'on puisse passer dessus. Dans tous les terrains où les eaux ne peuvent trouver d'écoulement, elles forment des marais & des marécages. Il y a de très-grands marécages en Angleterre, dans le Lincolnshire près de la mer : on y trouve lorsqu'on les fouille une très-grande quantité d'arbres. On en trouve aussi en Ecosse, & près de Bruges en Flandres : *voyez Transact. Phil. Abridg. pag. 218. vol. IV.* Voyez aussi MARAIS.

MARÉCHAL ou RESSORT. Genre de Scarabée dont il y a plusieurs especes. *Voyez Es CARBOT & TAUPIN*

MARÉE *Voyez à l'article MER.*

MARGAY. Espece d'animal qui se trouve en Guinée, au Brésil & dans toutes les autres provinces de l'Amérique méridionale ; il ressemble beaucoup au chat sauvage par la grandeur & par la figure du corps. Il est de couleur fauve & marqué de bandes, de raies & de taches noires ; son poil est plus court que celui du chat sauvage. Cet animal est nommé à Cayenne chat tigre : il a les mœurs & le naturel du chat sauvage, il se nourrit, ainsi que lui de volaille & de petit gibier qu'il fait surprendre avec beaucoup d'adresse. Si nous faisons, dit M. de Buffon, la révision de ces animaux cruels dont la robe est si belle & la nature si perfide, nous trouverons dans l'ancien Continent le tigre, la panthere, le léopard, l'once, le serval ; & dans le nouveau le jaguar, l'ocelot, le margay, qui tous trois ne paroissent être que des diminutifs des pre-

miets, & qui n'en ayant ni la taille ni la force, sont aussi timides, aussi lâches que les autres sont intrépides & fiers. Le margay paroît être l'espece voisine de celle de l'once.

MARGUERITE, *bellis*. Plante dont on distingue deux sortes, savoir la grande & la petite. Ces deux plantes, dir M. Deleuze, sont de différent genre.

La MARGUERITE GRANDE, *leucanthemum vulgare*, que l'on nomme aussi grande paquerette ou œil de bouc, a une racine fibreuse & rampante; elle pousse des tiges hautes d'un pied, droites, anguleuses, velues: ses feuilles sont crenelées & naissent alternativement sur les tiges: ses fleurs sont sans odeur, belles, radiées, leur disque est composé de plusieurs fleurons de couleur d'or, & la couronne de demi-fleurons blancs: ces fleurons sont soutenus par des calices qui sont des espèces de calottes écailleuses & noirâtres; leur forme leur a fait donner le nom d'œil de bouc. A ces fleurs succèdent des semences oblongues, cannelées & sans aigrette, sur un placenta ras. On plante cette marguerite, qui est le *chrysanthemum leucanthemum* de Linn. pour l'ornement des parterres pendant l'automne; & elle tient son rang parmi les fleurs de la grande espèce: cette plante vivace se multiplie de semences & de racines éclatées: elle croît aussi sans culture le long des chemins & dans les prés: les feuilles ont une odeur d'herbe, & rougissent légèrement le papier bleu.

La MARGUERITE PETITE OU PAQUERETTE, *bellis minor* aut *sylvestris*, croît également par-tout dans les prés: ses racines sont fibrées; ses feuilles sont en grand nombre, couchées sur terre, un peu épaisses, velues, arrondies & légèrement dentelées. Elle n'a point de tiges, mais elle a beaucoup de pédicules longs qui sortent d'entre les feuilles & soutiennent de petites fleurs qui diffèrent des précédentes par le calice qui est formé de lanières oblongues & point imbriqué. Miller distingue huit espèces de paquerette.

Les feuilles, les fleurs & les racines de cette plante

sont d'usage : elles sont vulnérables , détersives & diurétiques , très - recommandables en boisson dans le crachement purulent , & pour résoudre le sang coagulé : les Allemands se servent de la petite marguerite pour lâcher le ventre des enfans. Cette belle plante fleurit au printemps vers Pâques. Elle se multiplie aisément de graines & de plants enracinés : elle orne très-joliment les gazons champêtres ; on fait avec la variété de la petite espèce à fleurs doubles des bordures & des rampes d'escalier dans les jardins. La grande espèce de marguerite orne très-bien les grands parterres.

La marguerite jaune ou souci des champs , si abondante en Allemagne , est la *fleur dorée* des Jardiniers , & le *chrysanthemum segetum vulgare, folio glauco* des Botanistes. Elle est commune dans les terres à blé : elle donne par la culture des fleurs belles , doubles & radiées , propres à teindre en jaune. Voyez les *Memoires de l'Acad. des Scien. ann. 1724*

MARIBONSES. Nom que les habitans de Surinam donnent à des guêpes brunâtres & fort incommodes : elles attaquent & piquent toutes les espèces d'animaux qui les troublent dans leur travail. Mademoiselle *Mérian* dit que ces guêpes féroces sont la peste du pays : elles font de petits nids dont la construction est admirable , soit pour loger leurs petits , soit pour se mettre à l'abri de la pluie & du vent : elles ont à-peu-près le talent des guêpes cartonnières.

MARICOUPY. Cette plante qui croît à la Guiane , n'a point de tiges ; c'est la meilleure de toutes pour couvrir les cases , quand on n'a point d'*occaye* ni de *tourlouri* : voyez ce dernier mot.

MARIGNONS. Voyez MARINGOUINS.

MARIGOT. Dans les îles de l'Amérique on donne ce nom aux lieux où les eaux de pluie s'assemblent & se conservent. Voyez MARAIS.

MARIKINA. C'est le singe-lion décrit par M. de Buffon. A Cayenne on l'appelle *acarima*. On donne

encore le nom de *marikina* au maragnon, qui est aussi l'espece de singe, que quelques-uns nomment le *singe-lion*; cette espece de singe n'a ni abajoues, ni callosités sur les fesses, c'est une espece de *sagouin*; il a les mêmes manieres, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres sagouins; mais il paroît être d'un tempérament plus robuste; la femelle n'est point sujette à l'écoulement périodique. *Voyez l'article SINGE.*

MARINGOUINS. Sorte de moucheron fort incommodes, qui se trouvent dans les îles de l'Amérique: on prétend qu'il s'en rencontre aussi en Afrique, en Asie & en Laponie; c'est un insecte fort approchant de celui qu'on nomme *cousin* en France: il pique fort cruellement sur-tout après le soleil couché, & avant le soleil levant. Dès qu'il trouve quelque partie du corps découverte, il ajuste son petit bec sur un des pores de la peau; & aussi-tôt qu'il a rencontré la veine, il serre ses ailes, roidit ses jarrets, suce le sang, & s'en emplit au point de ne pouvoir voler ensuite que difficilement. Cette piqure met le corps en feu. Pour s'en garantir on est quelquefois obligé de se renfermer dans des tentes faites de lin, d'écorces d'arbres, &c. Les maringouins volent par légions & s'annoncent par un bourdonnement fort importun, & qui cause toujours de l'inquiétude.

MARJOLAINE, *majorana*. Plante ligneuse, dont on distingue deux especes principales, la *vulgaire*, & celle à *petites feuilles*.

La **MARJOLAINE VULGAIRE, *majorana major***, a des racines menues & fibrées. Ses tiges ou rejetons sont hauts de près d'un pied, ligneux, rameux, menus, un peu velus & rougeâtres, autour desquels naissent des feuilles opposées, petites, lanugineuses, d'une saveur & d'une odeur pénétrantes; mais agréables. Ses fleurs qui naissent aux sommités, forment des épis composés de quatre rangs de feuilles velues: à ces fleurs succèdent des semences menues, arrondies,

roussâtres & fort aromatiques. Cette plante vient dans les pays chauds de la France. On la cultive dans nos jardins.

La MARJOLAINE A PETITES FEUILLES, *majorana minor aut nobilis*, ne diffère de la précédente que par ses feuilles, qui sont plus petites & plus odorantes; c'est l'espece de marjolaine, que l'on cultive par préférence dans les jardins, sous le nom de *marjolaine gentille*.

On fait usage des sommités fleuries de ces plantes huileuses & aromatiques : on en mêle dans les alimens, non-seulement pour les rendre plus agréables, mais encore pour corriger ce qu'ils ont de flatueux, ou pour en faciliter la digestion. Cette sorte de plante est excellente pour les maladies des nerfs, pour l'estomac & pour chasser les vents. Selon M. Bourgeois, c'est un spécifique dans les maladies apoplectiques & paralytiques, l'usage est en infusion théiforme. On s'en sert aussi en fomentation dans le vin, pour fortifier les membres paralyisés. Hartman assure que la marjolaine rétablit l'odorat quand on l'a perdu; on la prend en sternutatoire. Quelquefois on la mêle avec de la bétouine.

Cette plante n'est point sujette à se pourrir, ni même à se faner, étant naturellement sèche.

La MARJOLAINE D'ANGLETERRE, n'est qu'une espece de *thymbre* ou *farriette d'Espagne* à feuilles de marjolaine. Voyez SARIETTE & l'article ORIGAN.

La MAJORLAINE A COQUILLE, *majorana rotundifolia scutellata*, *exotica*, est de pure curiosité. La MARJOLAINE DE CRETE est le vrai *marum*. Voyez ce mot.

A l'égard de la *marjolaine sauvage* on propose d'essayer s'il ne seroit pas possible de tirer une teinture rouge de cette plante, dont les Suédois font, dit-on, usage.

MARIPA. Nom que les Negres de Surinam & les habitans de la Guiane donnent à une espece de dat-

tier qui croît dans ce pays. Son port est admirable par la façon dont il soutient ses feuilles. Une avenue de ce palmiste feroit un très-bel effet, dit M. de *Préfontaine*. Ses feuilles s'emploient en guise de tuiles pour la couverture des cases ; elles doivent être posées en travers , à cause de la fumée : elles se renouvellent d'une année à l'autre ; il n'y a aucun risque aux habitants d'avoir provision de ces feuilles, pourvu qu'on les fende & qu'on les mette à couvert : elles en sont même meilleures à être employées & durent plus long-temps. On mange beaucoup de fruits du maripa dans la saison qui les produit. Les agoutys en sont aussi fort friands. *Mais. Rust. de Cayenne.*

MARITAMBOUR. Liane du pays de Cayenne. Son fruit est jaune , & gros comme un abricot. Sa feuille est large & forte : la tige, fine & délicate comme une ficelle, a de petites vrilles qui retiennent fortement toutes les parties, & forment un couvert très-épais. Sa fleur enchante par sa figure, par son odeur, & par la variété de ses couleurs ; c'est la granadille. *Maison Rust. de Cayenne.*

MARITATACA. C'est une espèce de *didelphe*. Voyez ce mot.

MARMOSE ou RAT MANICOU, *marmosa*. Petite espèce d'animal du Nouveau Monde, très-voisine du *didelphe*, auquel il ressemble pour la plus grande partie de l'organisation, tant par les parties de la génération, que par la forme singulière de la queue, & par les mœurs & les inclinations. Voyez *DIDELPHE*. La marmose est seulement plus petite, & au lieu d'une poche sous le ventre où se réfugient les petits du *didelphe*, ce ne sont dans la marmose que des espèces de replis. La marmose se creuse, ainsi que le *didelphe*, un terrier sous terre pour se réfugier. Elle se nourrit ainsi que lui de fruits, de graines, d'oiseaux, mais ils sont tous les deux friands de poisson & d'écrevisses, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue.

MARMOT. Voyez *DENTALE* poisson.

MARMOTTE, *mus Alpinus*. C'est un petit animal quadrupède, moins grand qu'un lièvre, mais bien plus trapu, & qui joint beaucoup de force à beaucoup de souplesse. La marmotte, dit M. de Buffon, a le nez, les levres & la forme de la tête comme le lièvre; le poil & les ongles du blaireau, les dents du castor, la moustache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte & les oreilles tronquées. La couleur de son poil sur le dos, est d'un roux brun, plus ou moins foncé; ce poil est assez rude, mais celui du ventre est roussâtre, doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien, lorsqu'elle joue ou quand on la caresse; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un sifflet si perçant & si aigu, qu'il blesse le tympan. Elle aime la propreté; elle a comme le rat, sur-tout en été, une odeur forte, qui la rend désagréable. Elle est très-grasse en automne, & seroit très-bonne à manger, si elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut masquer que par des assaisonnemens très-forts. En disséquant la marmotte on a observé qu'au lieu d'un épiploon, qui est unique dans les autres animaux, elle en a trois ou quatre, les uns sur les autres.

La marmotte prise jeune s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, & presque autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître: elle est comme le chat antipathique avec le chien; lorsqu'elle commence à être familière dans la maison, & qu'elle se croit appuyée par son maître, elle attaque & mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Telle est la marmotte que des Savoyards indigens promènent par toute l'Europe pour gagner leur vie en la montrant au peuple. Cet animal se plaît à ronger tout ce qu'il trouve, meubles, étoffes, il perce même le bois lorsqu'il est renfermé.

Comme

Comme la marmotte a les cuisses très-courtes, & les doigts des pieds faits à-peu-près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise & se dresse comme lui aisément sur les pieds de derrière; ainsi placée elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant. Elle mange debout comme l'écureuil; elle court assez vite, en montant, mais assez lentement en plaine; elle grimpe sur les arbres, elle monte même entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines: on prétend même que c'est des marmottes que le menu peuple de Savoie a appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, viande, pain, fruits, légumes, insectes; mais elles sont plus avides de lait & de beurre, que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, continue *M. de Buffon*, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on enferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'est-à-dire en faisant comme le chat, un murmure de conrentement. Au reste, le lait est la seule liqueur qui leur plaît; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, & refusent le vin.

La marmotte, qui se plaît dans la région de la neige & des glaces, & qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant sujette, plus que tout autre animal, à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre, qu'elle se recèle dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au mois d'Avril. Cette retraite, qui présente des choses singulieres est faite avec précaution & meublée avec art: elle est d'une grande capacité, moins large que longue, & très-profonde: au moyen de quoi elle peut contenir une ou plusieurs marmottes, sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds & leurs ongles paroissent faits pour fouiller la terre, & elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité.

Leur habitation est une espèce de petit caveau ou

de galerie en forme d'Y grec, qu'elles se creusent sur le penchant d'une montagne. Les deux branches ont une ouverture & aboutissent toutes deux à un cul-de-sac, qui est le lieu de séjour. De ces deux branches l'une est inclinée, & c'est dans cette partie, la plus basse de leur domicile, qu'elles font leurs excréments, dont l'humidité s'écoule aisément au-dehors; l'autre branche, qui est la plus élevée, leur sert d'entrée. Il suit de cette construction, que leur domicile est toujours propre & sec: de plus, elles le tapissent & garnissent d'herbes fines, de mousse & de foin, dont elles font ample provision pendant l'été. Voilà leurs couchettes, & elles y reposent avec mollesse. On assure même que cela se fait à frais ou travaux communs; que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, & que tour à tour elles servent de voitures pour les transporter: l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, & ensuite se laisse traîner par les autres, qui la tirent par la queue, & prennent garde en même temps que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit cependant en donner une autre raison, dit *M. de Buffon*; c'est qu'habitant sous la terre & s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'elles demeurent ensemble & qu'elles travaillent en commun à leur habitation, laquelle une fois creusée sert à tous les descendants de chaque famille, à moins qu'elle ne soit ruinée, soit par un chasseur, soit par un éboulement souterrain, soit par quelque autre accident. Elles y passent les trois quarts de leur vie, placées ou couchées à quatre pouces l'une de l'autre: elles n'en sortent que dans les plus beaux jours, chauds & serrens, & ne s'en éloignent guère; l'une fait le guet, assise sur un rocher élevé, tandis que les autres s'amusaient à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper

pour en faire du foin; & lorsque celle qui fait la sentinelle apperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit la troupe par un coup de sifflet; aussi-tôt la gent marmotte se retire dans sa taniere, & la sentinelle n'y rentre que la derniete.

Les marmottes, dit *M. de Buffon*, ne font point de provisions pour l'hiver; (nous avons dit ci-dessus qu'elles n'en font que de mousse & de foin pour matelasser leurs clapiers); il semble qu'elles devinent qu'elles seroient inutiles; mais lorsqu'elles sentent les premieres approches de la saison qui les doit engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile; & elles le font avec tant de foin & de solidité, qu'il est difficile d'en distinguer la place, & qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles sont grasses alors; il y en a dans le pays de Glaris qui pesent jusqu'à vingt livres; mais sur la fin de l'hiver elles sont maigres. Lorsqu'on decouvre leurs retraites, on les trouve serrées en boule, engourdies comme les loirs. Voyez au mot LOIR ce que nous avons dit au sujet de l'engourdissement commun à quelques especes d'animaux, surtout à ceux dont le ventre est rempli de graisse.

On choisit les marmottes grasses que l'on trouve ainsi engourdies, pour les manger; on apprivoise les plus jeunes. Celles qu'on nourrit à la maison, en les tenant dans les lieux chauds, ne s'engourdissent dans aucun temps. Les chasseurs ont grand soin de ne pas creuser les retraites des marmottes dans un temps doux, parce qu'alors elles se réveillent & creusent plus avant; mais dans les grands froids, on est sûr de les saisir engourdies.

Ces animaux vivent en petite société; ils ne produisent qu'une fois l'an. Les portées ordinaires ne sont que de trois ou quatre petits: leur accroissement est prompt, & la durée de leur vie n'est que de neuf ou dix ans. Les marmottes sont des animaux qui paroissent particulièrement attachés à la chaîne des Alpes,

où ils semblent choisir l'exposition du midi & du levant de préférence à celle du nord ou du couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées, dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne & dans tout le pays de Kamtschatka. Les Kurilles s'habillent de leurs peaux, qui sont fort chaudes & très-légères.

Le caractère de la marmotte, (animal que M. Briffon met dans le genre du loir, & M. Linnaeus dans celui du rat) est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue longue & couverte de poils rangés de façon qu'elle paroît ronde. M. Briffon rapporte à ce caractère générale & spécifique le *cavia* ou la marmotte de Bahama; le *mouax* du Mariland & du Canada; celle de Pologne dont nous avons parlé au mot *bobaque*; le *cuicet* ou marmotte de Strasbourg, qui est l'*arctomys* de la Palestine; le *chomir* des Polonois & le *hamster* des Allemands; enfin la marmotte ordinaire des Alpes, dont nous avons parlé ci-dessus.

MARMOTTE BATARDE. Petit quadrupède connu au cap de Bonne-Espérance sous le nom de *kliptas*, c'est-à-dire *blaireau des rochers*, & dont M. Vosmaër Directeur des cabinets du Prince Stathouder, vient de donner la description. Cet animal n'a aucune ressemblance avec le blaireau; il n'en a ni la taille, ni la forme, ni les qualités intrinsèques, ni l'économie; il ressemble mieux à une marmotte. Il a la taille d'un fort lapin, mais il est plus gros & plus ramassé. Ses oreilles sont ovales, rasées à leurs bords, en partie couvertes d'un poil court & doux, & presque cachées sous les poils de la tête; les yeux sont médiocrement grands, les paupières assez distinctes & bien disposées, ainsi que les six poils qui composent chaque moustache. Son nez est noir, nu, & la levre supérieure comme divisée en deux, sans l'être effectivement. On remarque en différentes parties de la peau, des espèces de verrues d'où sortent quelques poils noirs, roides &

plus ou moins longs. Sa langue est fort épaisse & garnie de petits mamelons. Le palais de la bouche a huit cannelures ou sillons profonds. De la mâchoire supérieure sortent deux dents assez longues, très-écartées l'une de l'autre, fortes & affilées, elles ont la forme d'un triangle alongé & aplati. La mâchoire inférieure est armée de quatre dents incisives. Les dents molaires sont assez grosses & placées au fond de la bouche; il y en a quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas. Les pieds antérieurs sont fort courts & cachés en partie sous la peau du corps. Une grande partie de ces pieds & de ceux de derrière est sans poils & comme recouverte d'une pellicule noire. Les pattes antérieures sont divisées en quatre doigts, & les postérieures en trois. Ces doigts sont arrondis & armés par le bout d'onglets courts & ronds.

La marmotte bâtarde n'a point de queue. L'anus paroît fort long, & le prépuce en bourrelet rond, découvre visiblement un peu le membre de la génération.

La couleur du poil qui est comme laineux & doux, ressemble à celui des lapins de garenne, un peu plus foncé sur la tête & sur le dos, & blanchâtre au devant de la poitrine & du ventre. Entre le cou & le dos paroît une bande blanchâtre qui se termine à la naissance des pieds antérieurs.

Cet animal mène un genre de vie fort triste, il vit communément sous terre, & dort souvent dans la journée. Son allure paroît lente, & s'exécute par bonds. En effet il saute comme les lapins sur les pieds de derrière dont la plante fort alongée est toute calleuse. Il pousse fréquemment des cris de courte durée, mais aigus & perçans. Il est fort vraisemblable, dit M. *Vosmaër*, que ces animaux mettent bas souvent & en grand nombre à la fois, & qu'en cela comme à d'autres égards, ils ressemblent aux lapins. *Kolbe* dit que sa chair est bonne à manger, & qu'étuvée & épicée c'est une nourriture aussi appétissante que laine.

MARNE, *marga*, est une terre communément

blanchâtre, grisâtre, composée de craie, de glaise, & quelquefois d'un peu de sable fin. Selon qu'il entre plus ou moins d'une de ces terres dans une quantité donnée de marne, alors elle est ou plus légère, ou moins compacte, ou moins absorbante, ou plus vitrifiable, ou moins dissoluble aux acides, ou plus ou moins colorée & friable; mais elle est toujours plus solide que la craie. En général une bonne marne fait effervescence dans les acides, ce qui décele une partie crétacée : mais lorsqu'elle en est dépouillée, elle paroît tenace, s'endurcit au feu; étant détrempée avec de l'eau, on en peut faire des vases sur le tour; ceci décele aussi sa partie argileuse : enfin on peut séparer la partie sableuse par le lavage; mais si on laisse la glaise, & qu'on la pousse au feu, on en obtiendra une sorte de verre laiteux, ou une porcelaine. C'est dans les ouvrages de Minéralogie, de Lithogéognosie, & dans le Dictionnaire de Chimie, qu'on trouvera ces sortes de détails.

Quant aux différentes couleurs des marnes, elles sont dues aux parties moins végétales que métalliques qui y ont été déposées dans l'état de gât avec les autres parties constitutives de cette sorte de terre.

On appelle *marne pure* celle qui ne contient que de la craie, ou une terre calcaire & de la glaise très-fine, à doses à-peu-près égales; quand la craie y domine, on l'appelle *marne crétacée*; lorsque l'argile s'y trouve en plus grande quantité, on l'appelle *marne à foulon*.

La marne qui se décompose dans l'eau ou à l'air, & qui se fend en lames, est une sorte de *marne pure*; elle est excellente pour fertiliser les terrains sableux ou arides; si elle contient trop peu d'argile, elle tombe en poussière. Plus la marne est argileuse, mieux elle convient sur les terres épuisées par les ensemencemens; plus la marne est calcaire & sableuse, meilleure elle est pour les terrains humides & renaces, ou pour les landes écobuées des bas fonds; car dans les landes de haut terrain la marne argileuse est préférable. Voy. le mot TERRE, & l'article FALUNIERES.

La marne pétrifiable est dans le même cas que l'argile pétrifiable : un sable très-atténué domine dans sa composition, & acquiert par la suite du temps, avec le gluten argileux, une extrême dureté, à la manière de la plupart des pierres. *Voyez* CAILLOU.

Enfin la marne à foulons est celle qui est surchargée de terre bolaire & savonneuse ; elle s'étend dans l'eau au point d'y éprouver une sorte de dissolution : elle est feuilletée & se durcit peu à peu au feu ; on s'en sert pour fouler les draps au défaut de la véritable argile à foulon. *Voyez* ce mot & l'article TERRE A FOULON.

On donne encore le nom de *marne* à plusieurs autres sortes de terres dont on fait usage dans les arts ; mais ce sont pour la plupart des espèces d'argiles blanches : on les emploie pour faire des creusets, des moules, &c. *Voyez* ARGILE.

A l'égard de la marne fétide, on doit la regarder comme une espèce de pierre puante calcaire qui se trouve dans les environs des charbonnières *Voyez* PIERRE PUANTE.

La marne se trouve communément en Normandie ; en Champagne, à la profondeur de trente, quarante, & jusqu'à cent pieds, quelquefois en pleine campagne ; d'autres fois au pied des collines, d'où communément il découle un petit filet d'eau. Elle forme des lits assez horizontaux ; on y trouve souvent des cailloux, mais peu de coquilles, sinon en Suisse, en Bourgogne & en quelques autres pays. Les premiers & derniers bancs de marne sont les plus graveleux ; il semble que cette terre ne soit qu'un dépôt vaseux de la mer, lequel est, dans certains endroits, composé du tritus de coquilles & d'un limon provenant de la destruction & du récréement des animaux de la mer, &c.

Observations sur la marne.

Nous disons que la marne est une composition pré-

parée par les mains de la nature, pour servir l'industrie de l'homme, & qu'elle est formée d'une terre calcaire, telle qu'il en résulte des coquilles réduites en poussière; ces molécules terreuses ont été unies & cimentées pour ainsi dire par les parties glutineuses des animaux qui habitoient ces testacées.

L'invention de marner les terres pour les amender, est très-ancienne; mais la nature de la marne, l'espece de terrain, sa situation & ce qu'il doit produire, sont quatre choses qui doivent faire varier dans la maniere d'employer la marne. Il ne suffit pas d'examiner cette terre en Naturaliste & en Physicien, il importe bien plus de l'envisager en économiste. *Adolphe Kulbel*, qui a écrit sur les *causes de la fertilité des terres*, prétend que l'alkali, mêlé dans une juste proportion avec la terre, est la vraie cause de sa fertilité, & que la marne est sans contredit de toutes les terres celle qui contient le plus & qui retient le mieux les alkalis; & c'est à cette propriété qu'il faut, suivant son opinion, attribuer les grands effets de cette terre.

Bernard Palissy dit qu'on trouve la bonne marne au dessous de la première terre, ou de quelques couches mêlées; & qu'on la distingue par sa couleur jaunâtre ou bleuâtre, par sa solidité, par sa qualité grasse & par son poids.

Quantité de Laboureurs se persuadent trop aisément qu'il n'y a point de marne dans leur canton, fondés sur ce que l'on ne découvre pas cette terre à la superficie du sol: mais dans tout pays où il y a de la craie & de la pierre à chaux, il doit s'y rencontrer de la marne; pour la trouver, il ne s'agit que de fouiller à une certaine profondeur.

Nous avons eu l'honneur de représenter au Gouvernement combien il seroit utile d'avoir dans chaque district de ce Royaume, une grande tatiere bannale pour sonder la terre. En perçant le terrain par le moyen de cet instrument, on ameneroit à la superficie du sol des échantillons des différentes couches de terre, &

l'on seroit en état de faire, à coup sûr, des fouilles & des puits pour en retirer ou de la marne, ou du sable, ou de la pierre à chaux, ou de la mine, ou du charbon de terre, &c. Par là on connoitroit à-peu-près les productions souterraines de la France. La dépense d'une telle sonde est peu considérable, & l'utilité en seroit très-grande.

Au reste il n'est pas suffisant de fouiller ainsi la terre : si l'on n'est pas assez instruit pour en distinguer les différentes especes, on les confondra facilement, & l'on prendra du quartz blanc pour une marne blanche, dure, ainsi qu'il est arrivé il y a quelques années dans une contrée de ce Royaume, où l'on crut devoir récompenser la sagacité & la découverte du Citoyen qui faisoit un si beau présent à sa province. Il faut espérer que dans ce moment de paix le Ministère qui a ci-devant fait de si grands frais pour mesurer toute la France, va s'occuper sérieusement d'un point aussi important que celui de l'agriculture, & faire voyager dans les provinces des gens éclairés, & dont les talens en ce genre se feront déjà faire connoître. Ils apprendront aux Laboureurs qu'au défaut d'une marne naturelle l'on en peut faire une artificielle avec de la craie & un peu d'argile sableuse, ayant soin de bien unir le mélange. Ils leur montreront à en diminuer ou augmenter les proportions pour former le mélange qu'il convient de porter sur une terre dont la nature est actuellement opposée à celle de l'engrais; ils leur feront voir que l'argile ne convient point à une terre tenace, que la craie n'amende pas non plus une terre calcaire, que la marne convient toujours dans un terrain pierreux, léger, sablonneux ou graveleux, ainsi que dans un terroir trop meuble, &c.

Quand on veut engraisser un terrain par la marne, il faut exposer cette terre à l'air par monceaux avant l'hiver; le soleil, la neige, les pluies, les gelés l'attendrissent : au printemps il faut écraser au maillet cette marne, puis la distribuer également & en petite quan-

tiré sur le terrain. Il faut encore laisser ces surfaces, ainsi multipliées, quelque temps exposées à l'air, ensuite labourer plusieurs fois à quinze jours d'intervalle, sur tout quand il a plu. Un tel engrais peut servir pour vingt & même pour trente ans. La terre produit peu la première année, elle rapporte davantage la seconde, la récolte est déjà bonne à la troisième année, & ainsi de suite. Il ne faut donc pas se rebuter d'abord, ni s'exempter pour cela de porter toutes les huit à dix années de bon fumier sur son terrain. Tout démontre que les terres blanches conservent les amendemens plus long temps que celles qui sont colorées : les plantes s'y soutiennent très-bien, & souvent elles y graine davantage. Voyez pour la manière de marner les terres, ce qui est dit dans le *Corps complet d'agriculture d'Angleterre*, & dans celui de France; le *Dictionnaire des engrais*, inséré dans le *Journal économique* de Leipzig, tom. I & III. On trouve aussi dans le *Journal économique* de Saxe la police du Roi de Prusse pour la manière de marner les terres.

MAROLY. Oiseau passager assez extraordinaire, & qu'on croit être originaire d'Afrique. Il est de la grandeur d'un aigle, & a la forme d'un oiseau de proie; il a deux espèces d'oreilles d'une énorme grandeur, qui lui tombent sur la gorge; le sommet de sa tête est élevé en pointe de diamant, & enrichi de plumes de différentes couleurs; celles de sa tête & de ses oreilles sont d'une couleur tirant sur le noir : il se nourrit du poisson qu'il trouve mort sur le rivage de la mer, & bien souvent de serpens & de vipères. On pourroit lui donner le nom d'*aigle de mer*. Cet oiseau fait son passage aux mois de Septembre & d'Octobre, plutôt que dans un autre temps. Les Persans l'appellent *pac*.

MARON ou SIMARRON. Nom donné à un Nègre esclave & fuyard, qui se trouvant accablé de travaux ou de punitions, s'échappe par-tout où il peut, dans les bois, dans les montagnes, dans les falaises, & autres lieux peu fréquentés, où il préfère la vie la

plus misérable à l'esclavage. *Voyez à l'article* NEGRE.
 MAROUCHIN. C'est le pastel ou vouede de la plus mauvaise qualité.

MARQUETE. Nom donné au petit râteau d'eau. *Voy.*

RÂLE.

MAROUTE. *Voyez* CAMOMILLE.

MARQUIS D'ENCRE. Nom que quelques modernes ont donné à un scarabée noir qu'on trouve sur les fleurs : ses fourreaux qui ne sont point velus, sont marqués de deux bandes jaune-noires sur un fond jaune ou rouge, ce qui lui a fait donner le surnom de *livrée d'encre*. Le bours du ventre de l'insecte n'est pas recouvert par les étuis.

MARRONIER. Espèce de châtaignier cultivé. *Voy. à l'article* CHÂTAIGNIER.

Le MARRONIER A FLEURS ROUGES, *pavia*, est originaire de la Caroline; il s'élève à la hauteur de quinze pieds; ses fleurs sont rouges; son fruit est brun, & le brou n'en est point épineux.

Le MARRONIER D'INDE, *hippocastanum vulgare*. Grand & bel arbre originaire des Indes, actuellement cultivé par toute l'Europe depuis cent cinquante ans, non pas à cause du fruit qu'il rapporte, mais à cause de l'ombre délicieuse qu'il produit, & parce qu'il se cultive aisément dans tous les terrains, & monte en arbre dans peu d'années. Cet arbre répand ses rameaux fort au large; sa tige est droite & fort grosse. Dans la jeunesse de l'arbre son écorce est lisse & cendrée; lorsqu'il est dans sa force, elle devient brune & gercée. Ses feuilles sont disposées en main ouverte, cinq à cinq ou sept à sept sur une queue longue, étroites par la base, dentelées en leurs bords, vertes & d'une saveur amère. De l'extrémité des branches naissent plusieurs rameaux qui portent chacun, dès la fin d'Avril, plusieurs fleurs blanches ou purpurines à quatre ou cinq pétales, & accompagnées de plusieurs étamines jaunes. A ces fleurs qui forment une grappe pyramidale, succèdent des fruits arrondis, épineux, qui s'ouvrent

en deux ou trois parties, & qui renferment sous leur brou une ou plusieurs châtaignes oblongues, assez grosses, mais qui n'ont point la pointe qu'on observe dans les châtaignes ordinaires & dans les marrons. Les amandes ou châtaignes du marronnier d'Inde ne valent rien à manger; elles sont ameres, âcres, astringentes. M. Bon, Président de Montpellier, a cependant trouvé le moyen de rendre ces marrons utiles pour la nourriture des bestiaux & des volailles; il suffit de les préparer à la manière des olives, pour les rendre bons à manger. Voyez les *Mémoires de l'Académie & le Journal économique*, mois d'Octobre 1751 & mois de Septembre 1757. Plusieurs Maréchaux en font avaler aux chevaux poulifs. On a essayé d'en tirer parti pour la composition de certaines espèces de bougies, mais sans un grand succès. La lumière en étoit triste & sombre. On en a tiré aussi de l'amidon, de l'huile à brûler, de la poudre savonneuse. Diverses expériences, dit M. Deleuze, paroissent prouver que ce fruit pilé pourroit s'employer utilement pour le blanchissage du linge, pour le roui du chanvre, & dans les Manufactures comme un bon dégrasant; il contient un principe salin & savonneux. Les marrons d'Inde servent au chauffage des pauvres gens; les enfans s'amuseut quelquefois à faire avec ce fruit des reliefs & des sculptures, dont le degré de perfection annonce l'adresse & le talent. Le bois du marronnier brûle difficilement, mais sa cendre fait une très-bonne lessive.

Ce bois n'est pas sujet à la vermoulure; il est blanc, tendre, mollassé & filandreux; il est de meilleur service que le tilleul pour la gravure. On multiplie ce marronnier en semant son marron. Il faut avoir soin de le tailler sur les côtés dans la force de son âge, il acquiert assez facilement cette forme agréable, cet air de grandeur, qui se font remarquer dans la grande allée des Tuileries à Paris. Quel beau spectacle que cet arbre chargé de ses girandoles de fleurs.

MARROQUIN. Nom qu'on donne à la peau de

bouc & de chevre préparée d'une maniere particuliere.
 Voyez à la fin du mot Bouc.

MARRUBE, *marrubium*. Plante qui a une odeur forte, & dont on distingue trois especes principales, savoir, le *marrube blanc*, le *marrube noir*, & le *marrube aquatique*; mais qui sont autant de genres différens.

1°. Le MARRUBE BLANC, *prassium album*, a la racine fibreuse; ses tiges sont nombreuses, hautes d'un pied, carrées, velues & branchues, garnies de feuilles opposées deux à deux à chaque nœud, ridées, arrondies, blanchâtres & crenelées inégalement. Ses fleurs, qui naissent en grand nombre autour de chaque nœud, sont petites, blanches & verticillées. Leur calice est cylindrique, terminé par dix dents pointues & recourbées. Il leur succede quatre semences oblongues.

Cette plante, qui est toute d'usage, vient abondamment sur le bord des grands chemins & des champs, dans des terres incultes & dans des décombres. Les feuilles sont ameres, astringentes, & ont une odeur fort pénétrante; c'est un des principaux remedes dans l'asthme humoral, dans les maladies chroniques, & pour la suppression des regles & des lochies.

2°. Le MARRUBE NOIR OU BALOTE OU MARRUBE PUANT, *prassium nigrum*, a la racine vivace, ligneuse & fibrée: il en sort plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, fermes, carrées, velues, branchues, rougeâtres, garnies de feuilles opposées, velues, semblables à celles de l'ortie rouge, de couleur verte-brunâtre, de différentes grandeurs, & d'une odeur très-désagréable: ses fleurs sont également verticillées, de couleur rouge; leur levre supérieure est velue; leur calice est une campanule à cinq angles, évasée & plissée. Il leur succede à chacune quatre semences oblongues, noirâtres & contenues dans une maniere de cornet qui a servi de calice à la fleur. Cette plante a l'odeur de l'ortie puante, elle naît sur les décombres & le long des haies. On ne se sert guere de cette plante qu'extérieurement, à cause de son

odeur fétide & de la faveur désagréable. On l'emploie pour déterget & résoudre les tumeurs, pour guérir toutes les gales d'une mauvaise qualité, les dartres & les boutons.

3°. Le MARRUBE AQUATIQUE, *lycopus palustris*. On en distingue deux sortes principales; l'une a les feuilles non velues (*glaber*,) mais rudes & noirâtres; l'autre a les feuilles velues, (*villosus*) blanches, rudes, crenelées, quelquefois laciniées. Toutes les deux sont profondément découpées. Leur tige est carrée, dure, ridée, & croît à la hauteur d'un pied & demi. Les fleurs sont petites, en gueule & verticillées, blanches, ne contenant que deux étamines, & succédées de semences menues & arrondies. Ces marrubes croissent dans les lieux aquatiques. On les estime propres pour arrêter les dysenteries. Cette plante employée avec de la couperose, est, dit-on, propre à donner une aussi belle teinture noire que les noix de galle.

MARS. Voyez le mot PLANETTE & l'article FER.

MARSEAU ou SAULE OSIER ou SAUSSELANGE. Voyez à l'article SAULE.

MARSOUIN. Voyez son article au mot BALEINE. Les Chinois donnent le nom de *chiang-chu* ou de *porc de riviere* à une espèce de poisson qui ressemble assez au marsouin.

MARTAGON, *lilium floribus reflexis montanum*. Espèce de lis à petites fleurs qui vient d'un oignon jaune: il y a cependant de martagons de différentes couleurs, blancs, orangés, pourprés, &c. Les martagons, dit M. Deleuze, se distinguent des autres lis par leurs fleurs penchantes & dont les pétales sont roulés en dehors. Le martagon de montagnes est à fleurs doubles, pointillées & à trois rangs; il demande la culture du lis, peu de soleil, & à être replanté si-tôt que ses caïeux sont détachés: ses feuilles sont verticillées. Voyez LYS.

MARTÉ ou MARTRE, *martes abietum*. Cet animal ressemble beaucoup à la fouine; cependant il a la

tête plus grosse & plus courte, les jambes plus longues, & par conséquent il court plus aisément qu'elle. Une marque distinctive des plus sensibles, c'est que la gorge de la marte est jaune, au lieu que celle de la fouine est blanche; le poil de la marte est aussi plus fin, plus fourni, & moins sujet à tomber que celui de la fouine. Quelques personnes ont avancé que ces deux animaux étoient de la même espèce, & qu'ils se mêloient dans l'accouplement: mais ce fait ne paroît pas prouvé; car on ne trouve point de métis qui viennent de leur accouplement.

La marte originaire du Nord, est naturelle à ce climat, & s'y trouve en si grand nombre, que l'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espèce que l'on y consomme & que l'on en tire. Elle est au contraire en très-petit nombre dans les pays tempérés, & ne se trouve point dans les pays chauds; elle est aussi rare en France, que la fouine y est commune. La marte parcourt les bois, & grimpe au-dessus des arbres: elle vit de chasse, & détruit une prodigieuse quantité d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs; elle prend les écureuils & les mulots; elle mange aussi du miel comme la fouine & le putois. Elle diffère beaucoup de la fouine par la manière dont elle se fait chasser: dès que celle-ci se sent poursuivie par un chien, elle s'enfuit promptement dans son grenier ou dans son trou. La marte au contraire se fait suivre long-temps par les chiens, avant de grimper sur un arbre; elle ne se donne pas la peine de monter sur les branches, elle se tient sur la tige, & de-là les regarde passer. La trace qu'elle laisse sur la neige, paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours de deux pieds à la fois.

La marte s'empare, pour mettre bas ses petits, de ces nids que les écureuils font pour eux avec tant d'art, & elle se contente d'en élargir l'ouverture. Elle met bas au printemps; sa portée n'est que de deux ou trois

petits, qu'elle nourrit d'œufs d'oiseaux, & elle les mène ensuite à la chasse avec elle. Les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement. Une preuve que c'est la haine qui les anime plutôt que la crainte, dit M. de Buffon, ce qu'ils les suivent assez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnassiers, tels que le loup, le chat sauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil & le lièvre.

Les martres sont aussi communes dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de l'Europe & de l'Asie; on en apporte beaucoup de fourrures du Canada; mais les plus magnifiques viennent du pays de Kamtschatka, où les naturels mangent la chair de cet animal qu'ils trouvent délicieuse.

Il ne faut pas confondre la marte dont nous parlons, avec la *marte zibeline*, qui est un autre animal, dont la fourrure est bien plus précieuse. La zibeline est noire, la marte n'est que brune & jaune : voyez ZIBELINE. La partie de la peau qui est la plus estimée dans la marte, est celle qui est la plus brune, & qui s'étend toute le long du dos, jusqu'au bout de la queue.

MARTE DOMESTIQUE. C'est le nom que l'on donne souvent à la *fouine*. Voyez ce mot.

MARTE ZIBELINE. Voyez ZIBELINE.

MARTEAU. Nom donné à une coquille bivalve du genre des *huîtres*, & dont les replis, la longue queue & les deux parties d'en haut, ont la figure d'un vrai marteau ou d'une petite enclume ou d'un T. L'extension de ses bras un peu pliés & contournés l'a fait appeler *crucifix* chez les Hollandois : sa couleur brune ou noire qui tite sur le violet est assez distinguée sur sa robe. L'intérieur de cette coquille est brillant & nacré. Malgré la bizarrerie des contours de ses écailles, on est étonné de la justesse avec laquelle elles se joignent ; mais elle a cela de commun avec toutes les huîtres

huîtres. Sa charniere se trouve dans le milieu de la valve inférieure, c'est une large dent triangulaire, aplatie, chargée elle-même d'autres dents très-fines, qui s'engrenent dans les petites cavités de la valve opposée. Il y a encore une profonde échancrure dans les deux valves destinées à recevoir le ligament. Cette coquille nous vient des Indes. Nous avons vu un marteau tout blanc.

MARTEAU, *libella piscis*. Animal de mer d'un aspect horrible, fort redoutable aux Mariniers, & qu'on voit communément en Afrique : il porte en Amérique le nom de *pantoufflier* : on l'appelle aussi *xygène*. C'est le *toibandalo* des Espagnols, & le *panapana* des Brésiliens.

Cet animal vorace est mis parmi les especes de chien de mer ; sa tête plate & difforme, s'étend des deux côtés, comme celle d'un marteau ; ses yeux qui se trouvent placés aux deux extrémités, sont ronds, grands, rouges, étincelans : en un mot leur mouvement à quelque chose d'effrayant. Sa large gueule est armée de plusieurs rangées de dents fort tranchantes : cette gueule est disposée de maniere qu'elle n'est point embarrassée par la longueur de son museau, comme l'est celle du requin : le corps est rond & se termine par une grosse & forte queue. Il n'a point d'écailles, mais sa peau est très-épaisse, marquée de taches, dure & rude comme celle du requin, mais d'un grain plus fin. Ses nageoires sont grandes, fortes, & cartilagineuses. Il s'élance sur sa proie avec une avidité extrême ; tout convient à sa voracité, sur-tout la chair humaine. Malgré sa vitesse, sa force & la crainte du danger, les Nègres l'attaquent volontiers, & le tuent fort adroitement, & avec d'autant plus de facilité qu'il est plus grand, parce qu'il se remue alors bien plus difficilement. On en voit de la grandeur des cétacées : il n'est pas rare d'en prendre dans la Méditerranée : on l'appelle à Marseille *pesce jouzion*, poisson juif, à cause de sa ressemblance avec l'ornement de tête que les

Juifs de Provence portoient anciennement. La chair du marteau est dure, & d'un goût désagréable.

MARTEAU ou NIVEAU D'EAU DOUCE, *libella fluviatilis*. On donne ce nom à une sorte d'insecte qui a quelque ressemblance avec le poisson de mer, dont il est mention ci-dessus. Ce petit insecte est de la forme d'un T ou d'un niveau; il a trois pieds de chaque côté, sa queue finit en trois pointes vertes : cette queue, ainsi que les pieds, lui servent à nager.

MARTIN PÊCHEUR ou MARTINET PÊCHEUR, ou ALCYON DES MODERNES. Nom donné à un genre d'oiseau très-beau & dont on distingue plusieurs espèces.

Le *martin pêcheur* dont nous parlons ici, se nomme en latin *ipfida nostras aut alcedo fluviatilis*. C'est un oiseau qui pèse environ dix gros : il a à-peu-près un demi-pied de longueur, à prendre depuis le bout du bec, jusqu'au bout de la queue, & une envergure de dix à onze pouces, le bec gros, ordinairement droit, pointu, noirâtre & long de deux pouces, la bouche safranée en dedans : la tête est grosse en proportion du corps, le cou court, le menton & le milieu du ventre blancs avec quelque mélange de roux cannelle, le bas du ventre & le dessous des ailes roussâtres; la poitrine d'un rouge de cuivre luisant avec les extrémités des plumes d'un bleu verdâtre sale. Il est orné d'une très-belle couleur d'un bleu clair argentré & éblouissant sur tout le dos : on y remarque cependant des lignes de noir nuancé. Le sommet de la tête est d'un noir verdâtre, quelquefois doré; avec des taches bleues en travers. Le grand pennage est aussi d'une couleur bleue verdâtre; la queue est communément courte, & d'un bleu obscur; les jambes sont menues, courtes, noirâtres par devant & rougeâtres par derrière, cachées dans les plumes jusqu'aux genouillettes, terminées par quatre doigts longs, trois antérieurs & un postérieur, (le doigt externe est le plus long, ce

qui constitue le caractère de ce genre d'oiseaux,) adhérens les uns aux autres jusqu'à la deuxième ou troisième articulation assez distantes, de façon que la plante du pied s'y montre large & aplatie. *Belon* dit qu'on lui donne le surnom de *pêcheur*, pour ne le pas confondre avec une espèce d'hirondelle nommée aussi *martinet*, & qui fait son nid au bord de l'eau, comme le *martinet pêcheur*.

Lorsque cet oiseau (le mâle avec sa femelle) trouve un lieu commode sur le bord de quelque rivière, d'un canal, d'un vivier, où il y a un trou creusé de plus de deux pieds de profondeur, soit par des rats d'eau, ou par des racines d'aune, ou par l'eau même, il s'y établit & y couve; il ne quitte pas même ce lieu quand on lui déniché les petits: il donne à son nid une figure ronde, & il en place l'entrée sur un petit angle éminent. Sa ponte est de quatre œufs, & souvent il la renouvelle trois fois par an. Comme il nourrit les petits de poissons qu'il saisit avec adresse en rasant la surface de l'eau, la nature a donné à cet oiseau un avantage singulier; quand ils en ont digéré la chair, les arrêtes, les écailles, les épines, les nageoires, demeurent entières & en pelote dans leur estomac, & ils les revomissent dans leur nid en une petite masse ronde, comme un oiseau de proie rend la curée des os & des plumes de l'oiseau qu'il a mangé.

Quoique cet alcyon se nourrisse de bon poisson; cependant on ne mange point sa chair: lorsque les payfans le dénichent, ils le font sécher, moins à cause de la beauté ravissante de son plumage, que parce qu'ils prétendent que cet oiseau conservé dans un garde-meuble, en éloigne les reignes & toutes sortes d'insectes nuisibles. Sa chair, disent-ils, est incorruptible; mais j'ai malheureusement des preuves du contraire; car tous ceux que j'avois fait préparer, & que j'avois distribués dans ma collection d'oiseaux, ont été attaqués par les reignes. Toutes les autres propriétés qu'on assigne à cet oiseau, ne sont pas moins fabuleuses.

Le *martin pêcheur* ne pose presque point à terre, non plus que le pivert, parce que ses jambes sont trop courtes. La femelle est un peu moins belle & moins grosse que le mâle : tous les deux s'aiment tendrement, & sont très fidèles l'un à l'autre ; pendant la couvaison le mâle ne cesse d'aller à la picorée & de l'apporter à sa femelle, ainsi qu'à ses enfans nouvellement nés.

Il y a peu d'oiseaux à qui l'on ait donné autant de noms qu'à celui-ci : on l'a nommé *alcyon*, *tartarin*, *oiseau de glace*, *oiseau de Saint-Martin*, *pêcheur du Roi*, *drapier* ou *artre*, *monnier*, *pivert d'eau*, *pêche-veron*, *merle bleu* & *d'eau* ou *merlet-pêcheret*, *virvent* ou le *puant* des matelors. Des personnes font sécher le cœur de cet oiseau, l'enferment dans un sachet & le pendent au cou des enfans, dans l'espérance de les préserver de l'épilepsie : la graisse du martinet est rousse.

L'on voit dans les cabinets des Ornithologistes d'autres especes de martin pêcheur qui se trouvent à Smyrne, à la Caroline, à Bengale, &c. Celui de Madagascar est de la plus grande beauté, ainsi que celui du Mexique dont la tête est huppée ; sa queue & ses ailes sont rayées de bleu & blanc ; son ventre est de couleur aurore. Le martin pêcheur à collier des Indes, *ipsida Indica torquata*, est très-agréable à la vue.

MARTINET, *hirundo agrestis Plinii sive rustica*. Espece d'hirondelle qui a la gorge & le ventre blancs & le dos noirâtre. Voyez l'article HIRONDELLE.

MARUM, *marum*, est le nom que l'on donne à deux gentes de plantes, dont l'une est le vrai marum ou *marum* de *Cortusus*, & l'autre est le *marum-mastic*.

Le VRAI MARUM ou MARJOLAINE DE CRETE, *marum Cortusii*, est une plante aromatique de la famille des chamædrys ; c'est le *chamædrys maritima*, *incana frutescens*, *foliis lanceolatis* de Tournefort. Nous l'avons rencontré en abondance dans la Provence, notamment aux îles d'Hyères, dans celle qui est appelée Porte-Croz, autour de Toulon, & dans les environs

de Grasse. Elle est de la hauteur d'un pied : sa racine est fibreuse, les tiges sont ligneuses, blanches & velues comme celles du thym. Ses feuilles sont semblables à un fer de lance, approchantes de celles du serpolet, un peu cotonneuses, d'une saveur fort âcre & d'une odeur fort aromatique; étant froissées, elles font souvent éternuer. Ses fleurs qui sont entièrement semblables à celles de la germandrée, naissent des aisselles des feuilles; elles sont purpurines: il leur succede à chacune quatre semences arrondies, renfermées dans une capsule qui seroit de calice à la fleur.

On cultive aussi cette plante dans nos jardins; mais on est obligé de l'environner d'une cage ou de petits cerceaux de fer, à cause de son odeur qui attire les chats de toutes parts. Elle les rend comme insensés & brûlés du feu de la lubricité; de sorte qu'ils mordent le marum, se roulent dessus, l'humectent de beaucoup de salive & même de leur semence.

Ce marum qui croît dans les pays méridionaux, ne nous parvient qu'entièrement desséché. Cette plante étant distillée avec de l'eau comme les autres plantes aromatiques, fournit beaucoup d'huile essentielle qui tient en Hollande un des premiers rangs parmi les céphaliques, les carminatifs, les antiscorbutiques, les antiparalytiques & les remèdes utérins. La poudre ou l'infusion du marum produit, quoique plus lentement, ces mêmes effets; elle excite prodigieusement à l'amour, & convient singulièrement dans la maladie des nerfs: nous avons l'expérience de cette dernière propriété sur nous-mêmes.

La poudre de marum mêlée & prise par le nez avec le tabac, fortifie & purge le cerveau, & rétablit l'odorat.

Le MARUM MASTIC, *marum mastich, tymbra Hispanica majorana folio*, est doué d'une odeur assez désagréable; il vient de lui-même dans les pays chauds: nous l'avons rencontré dans une terre sèche & pierreuse à l'adossment sud du canigou dans les Pyrénées.

Plusieurs particuliers en Espagne le cultivent volontiers dans leurs jardins. Cette espèce de *marum* est une petite plante ligneuse comme la marjolaine, très-ramifiée & haute de deux pieds : les racines sont ligneuses & fibrées : ses feuilles sont assez semblables à celles du serpolet, d'une saveur âcre & d'une odeur de mastic ; près du sommet des rameaux sont de petites têtes coronneuses qui les embrassent en maniere d'anneaux ; il en sort de petites fleurs blanchâtres, semblables, ainsi que les graines, à celles du thym.

On attribue à cette sorte de *marum* les mêmes vertus qu'àu précédent ; mais on en fait plus rarement usage : on préfère même la première espèce dans la dispensation des trochisques d'*Hédicroi*, qui entrent dans la grande thériaque.

MASAPUTÉ. Voyez SERVAL.

MASCARET ou BARRE, se dit du reflux ou de la première pointe du flot qui proche de l'embouchure des rivières, fait remonter le courant & le repousse vers sa source. Voyez à l'article MER.

MASLAC. Voyez BANGUE.

MASQUAPENNE, est une racine de la Virginie qui est rouge comme du sang, & dont le suc sert aux habitants pour peindre leurs armes & leurs meubles. Nous ne savons à quelle sorte d'arbre cette racine appartient.

MASSE AU BEDEAU. Voyez ROQUETTE DES CHAMPS.

MASSE D'EAU. Voyez à l'article ROSEAU.

MASSICOT, est une chaux de plomb d'une couleur jaune, & d'usage en peinture. Voyez PLOMB.

MASSUE DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE. Voyez MABOUJA.

MASTIC : voyez au mot LENTISQUE. On trouve chez les Epiciers une matière pierreuse que l'on appelle colle à pierre ou gros mastic : c'est un composé de brique réduite en poudre & incorporée dans de la poix résine & de la cire ou de la colle forte liquifiées.

On joint à ce mélange quelque couleur qui convienne à l'usage que l'on en veut faire. Ce mastic sert à rejoindre les marbres cassés ou écorchés : on l'emploie aussi pour remplir les crevasses des gouttières. Les Lapidaires s'en servent aussi pour tenir les pierres quand ils les taillent.

MATAGESSE. C'est la *pie-grièche*. Voyez ce mot.

MATE. Voyez **THÉ DU PARAGUAY**.

MATETÉ. Voyez à l'article **MANIHOT**.

MATO. Espèce de mangoustan sauvage de l'Amérique, moins beau que celui des Indes Orientales. Voyez **MANGOUSTAN**.

MATRICAIRE ou **ESPARGOÛTTE**, *matricaria*, est une plante qui croît en terre grasse dans les jardins & dans les terres fortes des champs. Sa racine est blanche & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grosses, roides, cannelées, remplies d'une moelle spongieuse. Ses feuilles sont nombreuses, d'un vert gai, d'une odeur forte, placées sans ordre, composées & très-découpées. Ses fleurs naissent par bouquets aux sommités des branches, & sont radiées comme celles de la camomille : le calice est hémisphérique, formé de plusieurs rangs d'écaillés à rebord membraneux : le placenta est ras : il succede à ces fleurs des semences oblongues, cannelées & sans aigrettes.

Toute cette plante a une odeur forte, désagréable, & tient un rang distingué parmi les hystériques : elle est sur-tout recommandée pour les lochies retardées, & les regles douloureuses : elle produit utilement tout ce que les amers & les carminatifs peuvent procurer. Son suc exprimé chasse les vers. La matricaire, ainsi que la maroute, est un bon préservatif contre l'approche des abeilles & des coustins ; car ces insectes n'en peuvent supporter l'odeur : ainsi les personnes plethoriques, qui sont sujettes à la visite de ces importuns, feront très-bien de se munir d'un bouquet de cette plante, lorsqu'elles se promèneront dans les jardins. La matricaire est une des quatre fleurs carmina-

tives. L'infusion de cette plante paroît être très-salutaire dans les maladies des bêtes à cornes, & lorsqu'elles ont de la disposition à être attaquées de pourriture.

MATRICE, *matrices*. On donne ce nom aux enveloppes des cristaux & d'autres pierres, & à celles des minéraux & des métaux : on le donne aussi à cette partie charnue des femelles des animaux vivipares, laquelle est destinée par la Nature à recevoir, à élaborer, à perfectionner, ou tout au moins à retenir & à loger la matière féminale. *Voyez* ces détails sur la conception, & de quelle manière l'enfant se nourrit dans la matrice jusqu'au temps de la délivrance, à la suite du mot HOMME.

Les *matrices métalliques* qui renferment les minieres des métaux, sont ordinairement des corps pierreux ou solides, & qui paroissent être le laboratoire souterrain où se combinent les métaux, tant purs que minéralisés. *Hoffman* prétend que ces matrices existoient avant la formation des métaux qui s'y sont préparés & logés. *Stahl* doute de cette préexistence, parce que ces matrices, selon lui, sont trop compactes pour pouvoir être pénétrées par les exhalaisons ou vapeurs minérales, qui doivent les féconder en les pénétrant. Peut-être étoient-elles plus poreuses & moins dures avant que d'avoir été pénétrées par les vapeurs, & remplies des filtrations minérales. *M. Bertrand* dit que les matrices les plus ordinaires des métaux sont des fossiles & des minéraux qui ont déjà des parties élémentaires des métaux : il y a, dit-il, des matrices générales, comme il y en a de particulières.

Les générales sont les fentes & les filons qui croissent les couches de roche des montagnes : *voyez les mots FENTES & FILONS*.

Les salbandes ou lificres qui soutiennent les filons, doivent encore être envisagées comme autant de matrices. Là se déposent peu-à-peu les molécules métalliques qui circulent avec les vapeurs humides, ou qui s'élèvent par les exhalaisons souterraines. Les lificres

les plus molles, comme le spath, dit toujours M. *Bertrand*, étant les plus pénétrables, deviennent aussi ordinairement les plus riches en métaux. Si les lisières sont dures, comme le quartz, la pierre de corne, les cristaux de montagne, alors les particules métalliques sont entraînées ailleurs, ou bien elles s'attachent à la surface des corps moins pénétrables. Peut-être y a-t-il de certaines terres ou pierres qui sont plus disposées à recevoir telle ou telle espèce de métal; ce qui produiroit alors des matrices particulières. Ces matrices sont souvent molles & peu compactes avant de recevoir les exhalaisons: elles se durcissent concurremment avec les particules métalliques. Ces matrices paroissent aux Minéralogistes très-utiles pour la formation & conservation des métaux, parce qu'elles les retiennent dans leur sein, & les préservent de l'action de l'air, de l'eau & de la chaleur; moyens suffisans pour décomposer, altérer & enlever la mine: enfin ces matrices servent souvent d'intermede pour la fonte & purification des métaux mêmes. Sur la formation des mines ou métaux, on peut consulter *Stahl* dans son *Specimen Becherianum*; *Neumann* dans sa *Chimie pharmaceutique*; *Henckel* dans plusieurs Ecrits; *Hoffmann* dans sa *Dissertation sur les matrices des métaux*; *Lehmann* dans ses *Traitées de Physique*, d'*Histoire Naturelle*, &c. *Agricola* & *König* ont encore dit quelque chose de satisfaisant sur cette matiere.

MATTE: voyez THÉ DU PARAGUAY. Les Métallurgistes donnent aussi le nom de *matte* à la substance métallique encore chargée de soufre, demi-minéralisée, qu'on retire des premières fontes d'une mine qui a été traitée dans le fourneau de fusion. La *matte* crue est le *rohstein* des Allemands. Le travail de la mine de cuivre & de plomb en fournit des exemples: voyez CUIVRE & l'article MINES.

MATUMA. Très-grand & beau serpent d'eau douce du Brésil, mais très-vorace & très-dangereux pour les hommes & les brutes.

MAUBÊCHE, *callydria*. Oiseau du genre du hécaisseau & dont on distingue quatre especes. La premiere, de la grosseur du chevalier, a le dessus du corps d'un brun noirâtre, bordé de marron clair; c'est la *maubêche vulgaire*. La seconde, un peu moins grosse, est en dessus d'un cendré brun, tacheté de noir & de roux, avec des bords blancs au croupion; c'est la *maubêche tachetée*. La troisieme est grise avec des bords d'un gris blanchâtre; c'est la *grande maubêche grise*. La quatrieme, beaucoup plus petite que la précédente, est également grise, avec de petites taches noires, excepté la partie antérieure de la tête, les joues & le dessous du corps qui sont d'un blanc de neige. Ces oiseaux vivent en troupe & habitent ou fréquentent très-souvent les rivages, sut-tout le bord des lacs & des marais.

MAURELLE: voyez à l'article **TOURNESOL**.

MAURET ou **MYRTILLE**: voyez **AIRELLE**.

MAUVE, *malva*. Plante dont on distingue cinq especes, savoir, la mauve, la petite mauve, la mauve de jardin ou la rose d'outremer, la mauve de mer ou en arbre, & la mauve sauvage.

Ce genre de plantes, dit M. Deleuze, se distingue des autres genres de l'ordre des malvacées en ce que la fleur a deux calices, dont l'intérieur est simple & un peu refendu en cinq pointes, & l'extérieur composé de trois petites feuilles étroites; le fruit est formé de plusieurs capsules monospermes, réunies en disque autour d'un pivot.

La **GRANDE MAUVE**, *malva vulgaris flore major*, est une plante qui vient d'elle-même le long des haies & des chemins, dans les lieux incultes & sur les décombres. Sa racine est simple, blanche, peu fibreuse; plongée si profondément dans la terre, qu'on a peine à l'en arracher; d'une saveur douce & visqueuse. Elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi ou environ, rondes, velues, remplies de moelle, branchues, & de la grosseur du petit doigt. La plupart sont

touchées à terre. Ses feuilles sont presque rondes, un peu découpées, couvertes d'un petit duvet, erenelées à leur bord, & verdâtres. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, formées en eloque, d'une couleur blanche, mêlée de purpurin. A cette fleur succede un fruit applati, orbiculaire, d'un goût fade & visqueux: il renferme des semences menues, qui ont la figure d'un petit rein.

La PETITE MAUVE, *malva vulgaris*, flore minore. Toutes les parties de cette plante sont plus petites que celles de la précédente: elle rampe davantage à terre; ses feuilles sont moins découpées & plus rondes: elle croît communément en terre grasse, dans les mêmes endroits que l'autre mauve. Toutes les deux sont d'usage en Médecine: elles contiennent un sue mucilagineux, d'où dépend leur principale vertu adoucesante.

La mauve étoit autrefois d'un grand usage parmi les alimens: elle tenoit presque le premier rang dans les tables; mais aujourd'hui elle est bannie des cuisines, & releguée dans les boutiques des Apothicaires. Il y a cependant encore quelques personnes qui, au printemps, mangent au commencement de leur repas les têtes & les jeunes pousses de la mauve avec de l'huile & du vinaigre, comme les asperges, afin d'avoir le ventre libre. L'une & l'autre mauve humectent, calment, lâchent les urines. La mauve est la première des quatre plantes émollientes, qui sont la mauve, la guimauve, la violette noire & l'acanthé. Toutes sont également utiles en cataplasme & en lavement. La décoction des feuilles de mauve calme les inflammations des reins, de la vessie, de la matrice & des conduits urinaires.

La MAUVE DE JARDIN, ou ROSE D'OUTREMER, ou PASSE-ROSE, ou ROSE PREMIERE, *malva rosea*. C'est l'*alcea rosea* de LINN. M. Deleuze dit qu'on en fait un genre différent de celui de la mauve, parce que son calice extérieur est formé de six feuilles. On la cultive dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur. On en

fait des allées & des avenues qui font un effet charmant. Sa racine est longue, blanche & mucilagineuse. Sa tige s'élève à la hauteur d'un arbrisseau : elle est grosse, droite, ferme & velue, un peu branchue. Ses feuilles sont larges, arrondies, velues, dentelées, vertes en dessus, blanchâtres en dessous. Ses fleurs sont belles, amples, faites comme celles de la mauve commune, mais grandes comme des roses, tantôt simples, tantôt doubles, communément d'un rouge incarnat, mêlé de blanc : il y en aussi de blanches, de jaunes, d'orangées, de couleur de lilas, de roses, de couleur paille, & qui ornent les parterres. Elles laissent après elles un fruit aplati, comme une pastille.

Les fleurs de cette plante, bouillies dans le lait, font un excellent gargarisme anodin, pour les maladies des amygdales & de la gorge : le reste de la plante est vulnéraire & astringent.

La MAUVE EN ARBRE OU MAUVE DE MER, *malva arborea*, est une espèce d'arbrisseau que M. *Linnaeus* désigne sous le nom de *lavatera arborea*, & qu'on cultive aussi dans nos jardins. M. *Deleuze* dit qu'on le sépare aussi du genre des mauves, principalement parce que le calice extérieur est d'une seule pièce à trois lobes. Sa tige est grosse, forte, affermie dans la terre par plusieurs grosses fibres. Ses feuilles sont grandes, arrondies, semblables à celles de la mauve commune, molles au toucher comme celles de la guimauve. Ses fleurs sont d'une belle couleur rouge, pareilles à celles des mauves ordinaires. Il leur succede de grands fruits aplatis, comme dans les autres espèces de mauves. Ses feuilles & ses fleurs sont adoucissantes & émollientes.

La MAUVE SAUVAGE OU ALCÉE, *alcea vulgaris*. Cette plante qui croît communément dans les champs, diffère de la guimauve & de la mauve par la découpe de ses feuilles. Sa racine est blanche & ligneuse : ses tiges sont nombreuses, hautes de deux pieds & demi : ses feuilles sont découpées profondément, de couleur verte-brune, & velues sur le revers. Les fleurs naîs-

sont solitaires, semblables à celles de la mauve, de couleur de chair : il leur succede des graines noires & velues.

On n'emploie les feuilles & la racine de cette plante qu'au défaut de la mauve. Les verrus sont à-peu-près les mêmes. La mauve sauvage convient cependant mieux dans les dysenteries épidémiques. M. Haller dit qu'elle passe à la campagne pour un remede ophthalmique, capable de rerarder l'accroissement de la cataracte.

Il y a aussi la MAUVE FRISÉE, *malva foliis crispis*. Quant à la mauve des Indes, voyez FAUSSE GUI-MAUVE.

La MAUVE DES JUIFS est le corchore. Voyez ce mot.

MAUVE. Voyez MOUETTE.

MAUVIETTE. On donne ce nom à une espece d'alouette grasse, & celui de *mauvis*, à une espece de petite grive, ou de grive de gui que tout le monde connoît à cause du goût délicieux de sa chair, de son gazouillement, &c. Voyez GRIVE & ALOUETTE.

MAYENNE Voyez MÉLONGENE.

MAYPOURI ou MANIPOURI. Voyez TAPIR.

MAZAME. M. de Buffon dit que dans la Langue Mexicaine c'étoit là le nom du genre entier des cerfs, des daims & des chevreuils. Hernandez, Recchi & Fernandez qui nous ont transmis ce nom, ont distingué deux especes de mazames toutes deux communes au Mexique & dans la Nouvelle Espagne. Ils donnent le nom simple de *mazame* à l'espece qui est la plus grande & porte un bois semblable à celui du chevreuil d'Europe, c'est-à-dire un bois de six à sept pouces de longueur, dont l'extrémité est divisée en deux pointes, & qui n'a qu'un seul andouiller à la partie moyenne du merrain. La seconde espece est plus petite, appelée *remamaçane*, & ne porte qu'un bois simple & sans andouillers, comme celui d'un daguet. La mazame paroît à M. de Buffon un chevreuil semblable au nôtre, & le second n'en être qu'une variété. Ce même Historien prétend que ces deux animaux du Mexique sont

les mêmes que le *cuguacu-apara* & le *cuguacu-été* du Brésil, & qu'à Cayenne le premier se nomme *cariacou* ou *biche des bois*; & le second, *petit cariacou* ou *biche des paletuviers*.

MÉANDRITES, *meandrites* aut *corallites undulatus*. C'est une sorte de polypier dur, ordinairement orbiculaire, & qui est marqué par des tortuosités vermiculaires & des concavités irrégulières. Il y en a qui ressemblent à des éponges, d'autres à un cerveau humain. Le méandrite se distingue facilement de tout autre polypier, soit par sa forme singulière, soit parce qu'il n'est ni lisse, ni étoilé, ni poreux, ni composé de tubulaires; il est profondément sillonné de différentes manières. Ses anfractuosités plus ou moins multipliées sur la surface & aux extrémités, & qui imitent les vagues de la mer, lui sont propres, c'est-à-dire, qu'elles font continuité de charpente. On donne particulièrement le nom de *méandrite* à celui qui est formé de tortuosités, en forme de vermiculeaux, ou d'ondes, ou de vagues: on appelle *mancaandrite*, celui dont les tortuosités sont pointues, dont les côtés & les interstices sont profondément rayés & sillonnés. Celui qui est avec des tortuosités & des sinuosités plus petites, mais en forme de feuilles de jonc, s'appelle *jonc coralloïde*; celui à qui les tortuosités ou anfractuosités tuberculeuses donnent la figure d'un cerveau, s'appelle *cérébrite*: le polype vivant occupe la superficie comme dans les madrépores: voyez **CORAIL** & **MADRÉPORE**. Il n'est cependant pas rare de trouver des méandrites lisses & unis, leurs pores ayant été remplis par une matière pierreuse accidentelle, pendant leur séjour en terre. On trouve des méandrites pétrifiés.

MÉAR. Les Negres du Cap Vert en Afrique donnent ce nom à un poisson de la grandeur & à-peu-près de la figure de la morue. Il est un peu plus épais, mais il prend le sel de même: on en mange beaucoup dans le pays.

MECHOACHAN, *mechoacanna*. On donne ce nom

& ceux de *rhubarbe blanche* ou de *scammonée d'Amérique*, à une racine blanchâtre qui se caie facilement, & qui a de la peine à conserver sa vertu pendant trois ans. Dans le commerce, cette racine est en morceaux ou tranches seches, blanchâtres, d'une substance un peu mollasse, un peu fibrée, d'un goût douceâtre, avec une certaine âcreté, qui ne se fait pas sentir d'abord, mais qui excite quelquefois le vomissement. Elle est différente de la racine de brionne avec laquelle on l'a quelquefois confondue, en ce qu'elle est compacte & qu'elle n'est pas fongueuse, ni amere ni puante. On l'appelle *mechoachan*, du nom d'une Province de l'Amérique Méridionale, où les Espagnols l'ont d'abord trouvée : on en apporte aussi de plusieurs autres pays circonvoisins, comme de Nicaragua, de Quito & du Brésil où elle naît.

M. Geoffroi, (*Mat. Méd.*) dit que cette racine n'est connue que depuis l'année 1524, où *Nicolas Monard* la mit en usage. *Marcgrave* a été le premier qui a reconnu que la plante du *mechoachan* est une espece de *liseron d'Amérique*, appelé en latin, *convolvulus Americanus*, *mechoanna dictus*, chez les Indiens du Para, *jonqui*, & chez les Brésiliens, *jetucu*. Cette racine est souvent branchue : étant verte, elle est fort grosse & a un pied de longueur : elle est brune en dehors, blanche en dedans, laiteuse & résineuse. Elle pousse des tiges sarmenteuses & rampantes, anguleuses, laiteuses & garnies de feuilles alternes, vertes, & de la figure d'un cœur : les fleurs sont d'une seule piece en forme de cloche, de couleur de chair pâle, purpurines intérieurement. Les fruits sont noirâtres, triangulaires & de la grosseur d'un pois.

Les habitans du Brésil ramassent ces racines au printems, les coupent en tranches ou circulaires ou oblongues, puis les enfilent pour les faire sécher. Ayant ôté l'écorce de cette racine, ils l'expriment dans une stoffe, & ils font sécher ce qui se précipite au fond de

la liqueur après quelques heures : c'est ce qu'on appelle *lait ou fécule de méchoachan*.

Avant que l'on fût que la vertu purgative de cette racine se perd par l'ébullition, on l'estimoit fort; mais on lui a substitué le *jalap*, qui est aussi une espèce de *liseron d'Amérique*, qui agit moins lentement & à plus petite dose. Voyez JALAP à l'article BELLE DE NUIT.

Ainsi la réputation du méchoachan a beaucoup diminué. Au reste, il n'est point désagréable; il purge doucement & sans danger les humeurs épaisses, visqueuses & léreuses de la tête, de la poitrine & des articulations; il convient en substance dans la goutte, les écrouelles, les maladies vénériennes & dans l'hydropisie: on le prend soit en substance, (en poudre) soit infusé dans du vin ou dans quelque autre liqueur convenable que l'on évire de faire bouillir. Le méchoachan qu'on récolte quelquefois en Provence, a beaucoup moins de vertu que celui d'Amérique.

Il paroît que le *méchuacanica*, dont *Hernandez* a parlé sous le nom de *tacuache*, est différent de notre méchoachan ordinaire, en ce que cette racine brûle aussi-tôt la gorge, & que le méchoachan est presque insipide.

MECHOACHAN DU CANADA. Voyez MORELLE A GRAPPES.

MÉCONITES. On donne ce nom à une pierre calcaire ordinairement grisâtre ou blanchâtre, qui semble formée de l'assemblage de petites pierres arrondies, grosses comme des œufs de poisson ou des graines de pavot: on la nomme quelquefois *pierre ovaire*.

MÉCONIUM ou MŒCONIUM. On donne ce nom à deux substances différentes; l'une est l'*opium d'Angleterre* que l'on fait dans ce pays, en faisant bouillir les têtes de pavot (en Turquie le *méconium* est un extrait tiré par expression de toutes les parties de la plante pilées ensemble: voyez à l'article PAVOT.) L'autre est une substance excrémenteuse, sans mau-

vaïse

vaïsse odeur, que rend l'enfant immédiatement après sa naissance.

MÉDAILLE. Voyez BULBONACH.

MÉDAILLES. Les cabinets de quantité d'amateurs offrent aux curieux des collections de *médaillles* & de *monnoies*.

Les médailles méritent l'attention de ceux qui veulent connoître les fautes, les époques, les événemens, en un mot approfondir ce que l'Histoire, la Chronologie & la Géographie renferment de plus curieux & de plus intéressant. Dans les siècles d'ignorance où il n'étoit pour ainsi dire pas permis de savoir lire ni écrire, il n'y avoit ni Princes, ni Grands qui ne se piquât d'avoir des médailles. On comptoit dans les Pays-Bas près de deux cents cabinets de médailles, cent soixante-quinze en Allemagne, plus de trois cents quatre-vingt en Italie, & environ deux cents en France. On fait qu'Alphonse Roi d'Arragon & de Naples en 1450, en forma une suite, qu'il faisoit porter partout avec lui dans une cassette d'ivoire. Ce Monarque avoit que la vue de ces monumens étoit pour lui un puissant aiguillon qui l'excitoit à imiter les vertus de ceux dont il possédoit l'image. Le goût & la connoissance des médailles se sont bien perfectionnés depuis la renaissance des lettres & des sciences : cette connoissance s'étendra encore plus chez nos neveux, parce que dans le laps du temps, dans la suite des siècles, les faits mémorables se multiplieront ; & il faut convenir que si l'Histoire tire des médailles tant de lumières & de certitude, quelquefois aussi les médailles tirent de l'Histoire leur explication, en sorte qu'elles se prêtent un mutuel secours. L'Histoire est le commentaire des médailles, comme les médailles sont le flambeau de l'Histoire. L'Egypte, la Grece & Rome ont rien fait de considérable, soit dans la paix, soit dans la guerre, dont les médailles ne nous retracent le souvenir. Ce sont les médailles qui nous représentent si exactement les Divinités que les Egyptiens.

les Grecs & les Romains adoroient , les fonctions mystérieuses de leurs Religions, les statuts, les autels, les temples & tous les instrumens dont ils se servoient dans leurs sacrifices. On y voit les arcs de triomphe, les portiques, les théâtres, les amphithéâtres, les cirques, les colisées, les obélisques, les colonnes historiques, & tant d'autres édifices dont la beauté nous seroit inconnue, sans la représentation que l'on en trouve sur les médailles. On y découvre ce que les Anciens faisoient pour gagner le cœur des peuples, comme sont l'établissement des Colonies, l'adnumération des tribus, l'abolition des impôts, les spectacles, les combats des animaux, les jeux séculaires, les ports de mer, les aqueducs, les ponts, les marchés, les congiales & les autres libéralités des Empereurs ; elles indiquent le commencement de leur règne, la naissance de leurs enfans, les adoptions, la création des Césars, les funérailles, les apothéoses, & enfin une infinité de choses que l'on apprend plus sûrement que par les livres. Enfin quand il n'y auroit sur ces monumens que les portraits des Augustes & des Césars, c'est toujours beaucoup d'avoir, d'après nature, l'effigie de ces Maîtres du monde. Toutes les médailles en général sont ou d'or, ou d'argent, ou de bronze, ou d'étain, ou de plomb. La suite des médailles d'or est très-belle & très-précieuse ; on peut la pousser jusqu'au nombre de trois mille ; la suite en argent peut aller jusqu'à mille. Il a été un temps où l'on se contentoit de frapper les médailles sur le cuivre & de les couvrir d'une feuille d'étain. Les anciennes médailles de plomb sont reconnoissables, parce que le plomb antique est plus blanc, plus dur & moins flexible que le moderne qui est plus épuré. La suite des médailles de bronze est la plus complète de toutes. On distingue celles-ci en grand, moyen & petit bronze : on en compte au-delà de trois mille. Enfin quelques Auteurs prétendent que le nombre des médailles connues de toutes les grandeurs & en tous métaux, peut

aller au-delà de trente mille. Il y a deux choses importantes à observer pour ceux qui étudient les médailles, ou qui veulent s'en faire une collection. D'abord il faut se mettre au fait des types dont les légendes font l'ame & la langue : ce n'est que l'habitude & le travail qui peuvent donner la facilité de lire ces légendes, souvent frustes, & la plupart composées de lettres initiales ou d'abréviations. En premier lieu, un curieux ne sauroit apporter trop d'attention contre la fraude & la supercherie dans la falsification des médailles : il y en a de routes especes : souvent les plus savans y sont pris. Le plus sûr moyen de discerner les véritables médailles antiques d'avec les fausses, c'est de manier souvent les unes & les autres, & s'accoutumer à en faire la différence sous les yeux de quelque connoisseur capable d'en faire sentir le degré de falsification. Outre les médailles Grecques, Romaines & Latines, les médailles Impériales du haut & du bas Empire tiennent un rang dans les collections ; elles sont pour la plupart assez rares. Les curieux font grand cas de celles qui sont chargées de plusieurs têtes, soit que ces têtes soient affrontées, soit qu'elles soient accolées. Les plus anciennes médailles sont du neuvieme siecle.

Les Romains avoient une vénération outrée & même superstitieuse pour l'effigie de leurs Empereurs. C'étoit un crime de leze-majesté de frapper un esclave qui portoit sur lui de la monnoie marquée au coin de Tibere. C'étoit également un crime de leze-majesté d'entrer dans un endroit malpropre ou dans un lieu de débauché avec de la monnoie. Les Empereurs Romains étoient si jaloux du droit de battre exclusivement la monnoie d'or, que Justinien accorda comme une faveur singulière aux Rois de France la permission de frapper à leurs coins la monnoie d'or, leur promettant qu'elle seroit reçue par-tout l'Empire dans le commerce ; comme celle où sa propre image étoit empreinte. Les temps sont changés ; aujourd'hui chaque Souverain, chaque Souveraineté a le droit de battre monnoie ;

d'y apposer son effigie, ses armes, sa légende. On frappe aussi des pièces d'or, ou d'argent, ou de cuivre, à l'occasion des événemens; & ces pièces deviendront autant de médailles précieuses pour nos descendants dans quelques siècles. On voit déjà les amateurs recueillir les pièces frappées à l'occasion de la plupart des événemens de notre Monarchie. L'habile *Warin* a fait en or & en argent la collection des Rois de France, on distingue aussi déjà la suite des médailles qui portent l'empreinte des fastes & événemens de ce Royaume sous Louis XIII, Louis XIV & Louis XV. On voit ces différentes collections dans l'un des cabinets du Château de Chantilly; ainsi que les médailles frappées à la gloire des grands Héros, celles des Monarques, &c. Nous y avons rangé, dans un ordre à découvert, ces monumens, ainsi que ceux des Empereurs de Rome; la Mythologie imitée d'après les plus belles pierres gravées.

MÉDICINIER DESPAGNE. *Voyez au mot* RICIN.

MÉDUSE. *Voyez au mot* PALMIER MARIN.

MÉAREL. C'est le nom que *Nieuhoff* donne au poisson *ubirre* de *Laët*; son corps est brun, marqué de taches faites en forme de losanges: il mue comme le serpent: la partie antérieure du corps est mince, celle de derrière est du double plus épaisse: son museau est long & presque toujours entr'ouvert; ses dents sont très-pointues. Cette espèce de poisson se retire entre les rochers où il s'engraisse; il est très-bon à manger: ceux qui le tuent sont saisis de frayeur, & s'assoupissent quelquefois; mais ce sommeil se dissipe peu de temps après. Ce phénomène, s'il existe, paroît encore plus singulier que l'engourdissement que cause la torpille.

MÉLANDRE ou MÉLANDRIN. Poisson qui se trouve dans nos mers, & se vend sous le nom de *sargo*, à cause de sa ressemblance avec ce dernier poisson. *Voyez* SARGO.

Le mélandre est noir par tout le corps, & de cou-

leur violette autour de la tête; ses dents sont petites, aiguës & courbées vers les côtés: du bas des yeux sort une raie faite comme la paupière des oiseaux, qui lui couvre les yeux & lui nuit fort quand il se bat avec d'autres poissons; mais il n'en veut ordinairement qu'aux pêcheurs; quand il en voit quelqu'un sur le bord du rivage, il va aussi-tôt l'attaquer & lui mordre, s'il le peut, les jambes ou les cuisses: ce poisson est assez méchant pour se faire craindre. Sa queue differe de celle du *sargo*, en ce qu'elle n'a qu'une nageoire, la chair est molle & d'un assez bon goût. En Languedoc, l'on appelle ce poisson *cagnot*, & *pal* à Marseille: c'est une espece de *chien de mer*.

MÉLANTERIE, *melanteria*. Nom donné à une terre noire vitriolique, tendre, qui se dissout dans l'eau, la colore, & lui donne une saveur stiptique: c'est une espece de pierre atramentaire, qui se trouve en Egypte & dans l'Asie mineure. *Voyez ce que nous en avons dit dans notre Minéralogie, edit. de 1774, Tom. I. p. 555 & suiv.*

MELASSE. *Voyez l'article SUCRE au mot CANNE A SUCRE.*

MELET ou **SANCLÉS**. Poisson de rivage ou d'étang de mer, fort connu en Languedoc: c'est une espece de *sardine*. *Voyez ce mot.*

MELETTE. Poisson de la Côte d'Or en Afrique, & de la Suede, dont on distingue deux especes, l'une grande & l'autre petite. La chair de la petite espece est très-grasse & agréable, soit marinée comme le thon, soit desséchée comme les harengs rouges de Hambourg. Les Hollandois en font d'assez bonnes provisions.

MÉLEZE, *larix*. Les mélezes ne different point des sapins: on pourroit même confondre ces deux genres d'arbres; mais si on veut les distinguer, il faut avoir recours aux feuilles qui, dans les mélezes sortent en grand nombre & par houppes d'une espece de tubercule. Ces arbres portent des fleurs mâles & des fleurs

semelles , mais placées dans des endroits différens du même arbre. Les fleurs mâles sont de petits chatons écailleux ; les fleurs femelles paroissent sous la forme d'une petite pomme de pin, ovale , languette & écailleuse , d'une belle couleur pourpre-violette , laquelle contient les semences sous ses écailles.

On distingue deux principales especes de méleze ; savoir , le *méleze* qui quitte ses feuilles l'hiver , qu'on nomme aussi *épinette rouge du Canada* ; & le *méleze* du Levant à gros fruit rond & obtus , ou *cedre du Liban* , dont nous avons parlé au mot *cedre* ou *pin du Liban*. Voyez ce mot.

Le méleze qui quitte ses feuilles l'hiver , est un arbre qui devient très-grand & très-beau , lorsqu'au printemps il s'orne de la plus belle verdure. Ses feuilles sont molles & non piquantes. Dans le Dauphiné & en général dans les Alpes de France , de Savoie & des Grisons , même sur le mont Apennin , il y a de grandes forêts de mélezes. C'est sur-tout dans les pays froids , sur les revers des montagnes du côté du Nord , que se plaisent les mélezes. Ces arbres y ont jusqu'à quatre-vingt pieds de hauteur. *Pline cite au Liv. 16 , Chap. 40 de son Hist. Nat.* un méleze de cent vingt pieds de tige , de deux pieds de diamètre par-tout , sans compter le faite garni de ses branches , qui avoient encore cent pieds de longueur sur un demi-pied de diamètre. Pour élever ces arbres de graine , il faut avoir soin de les préserver de la grande ardeur du soleil.

Le bois de méleze est très-bon. Le cœur de ce bois est quelquefois rougeâtre , ce qui dépend de l'âge de l'arbre. Les Menuisiers préfèrent ce bois au pin & au sapin ; cependant il se tourmente à l'air , & ne peut gueres , dit M. *Haller* , servir de boiserie , parce qu'il sue de la térébenthine pendant plusieurs années. On en fait de bonne charpente dans la construction des bâtimens de mer.

Dans le Briançonnois & dans le Valais , quand les mélezes sont dans la vigueur de leur âge , on en tire

une résine que l'on fait couler par de petites gouttières ou canules de bois, ajustées à des trous de tarière que l'on fait au tronc de ces arbres, environ à deux pieds au-dessus de la terre. Cette térébenthine de méleze ne découle pas seulement de l'écorce, mais elle est répandue dans le corps ligneux de l'arbre, dans des espèces de réservoirs qui ont quelquefois jusqu'à un pouce d'épaisseur dans les vieux mélezes: dans les jeunes, c'est tout le bois qui est gras & résineux. C'est depuis la fin de Juin jusqu'au commencement de Septembre que l'on va ramasser la térébenthine qui se trouve dans les baquets le soir & le matin. Un méleze bien vigoureux peut fournir tous les ans sept à huit livres de térébenthine pendant quarante ou cinquante ans. Cette térébenthine reste toujours coulante & de la consistance d'un sirop bien cuit. On retire, par la distillation de la térébenthine du méleze, une huile essentielle employée au même usage que celle que l'on retire de la térébenthine du sapin, mais qui n'est cependant pas si estimée. Il reste au fond de la cucurbitre une résine épaisse dont on peut faire du brai gras.

M. Duhamel pense qu'on pourroit tirer des mélezes du goudron fort gras, en suivant les procédés que nous décrivons au mot PIN.

Dans le Briançonnois où l'on bâtit avec ce bois, les maisons nouvellement bâties sont blanches; mais au bout de deux ou trois ans elles deviennent noires comme du charbon, & toutes les jointures sont fermées par la résine que la chaleur du soleil a fait suer & attirée hors des pores du bois. Cette résine qui se durcit à l'air, forme un vernis luisant & poli qui est fort propre. Ce vernis rend ces maisons impénétrables à l'eau & au vent, mais aussi très-combustibles; c'est ce qui a obligé les Magistrats d'ordonner par un Règlement de Police, qu'elles seroient bâties à une certaine distance les unes des autres. On n'emploie pour construire les maisons que les arbres dont on a retiré la résine. La térébenthine du méleze, qui est, je crois, dit M.

Duhamel, celle qu'on appelle à Paris, la *térébenthine de Venise*, (ce nom est dû, selon M. *Haller*, à la térébenthine de Chio, qui se répandoit autrefois en Europe par le canal de Venise) pour être bonne, doit être transparente, de consistance de sirop épais, d'un goût amer & d'une odeur forte, assez désagréable. On l'emploie; comme celle du sapin, qu'on nomme *térébenthine claire*, pour les maladies des reins & de la vessie, & pour déteger les ulcères intérieurs; mais elle est plus âcre & elle est irritante: elle entre dans la composition de beaucoup d'emplâtres, & dans celle de plusieurs vernis.

De toutes les térébenthines que nous ne tirons point de l'étranger, la plus douce est celle qu'on nous apporte quelquefois de l'Amérique septentrionale, & qu'on nomme le *baume blanc de Canada*. V. ce mot.

Après elle est la térébenthine claire du sapin, puis celle du méleze; & la plus âcre est celle que l'on retire des pins. L'écorce des jeunes mélezes sert, ainsi que celle du chêne, à tanner les cuirs. Les fruits & les feuilles du méleze sont astringens.

Les mélezes des Alpes portent vers la fin de Mai, lorsque les arbres sont dans le fort de leur sève, de petits grains blancs de la grosseur des semences de coquandrie; c'est ce qu'on appelle la *manne de Briançon*. Si on ne la ramasse avant le soleil levant, cet astre dissipe bientôt tous ces grains. Voyez MANNE DE BRIANÇON à l'article MANNE.

C'est encore sur le méleze que se trouve le meilleur agaric: on réduit aussi cet arbre résineux en charbon, dont on se sert autour de Bresce & de Trente pour la réduction des mines de fer.

MÉLIANTE ou FLEUR MIELLÉE ou PIMPRÈNELLE D'AFRIQUE, *melianthus Africanus*, est une plante qui croît aux lieux humides & montagneux: elle est rare en Europe; elle tire son origine d'Afrique; on la cultive dans quelques jardins, sur-tout en Angleterre. Consultez *Miller*, M. *Hermans*, ci-devant

Professeur à Leyde, a été le premier qui en a fait mention. Le méliante croît à la hauteur de six pieds : sa racine est longue, grosse, ligneuse, branchue & très rampante. Sa tige qui est toujours verte, est de la grosseur du ponce, cannelée, nouée, ligneuse en sa base, solide & rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles de la pimprenelle, mais cinq ou six fois aussi grandes, rudes au toucher, d'une odeur narcotique très-forte, d'un goût herbeux, & assez vertes. Ses fleurs naissent en ses sommités, disposées en épi, purpurines, à quatre étamines inégales & à quatre feuilles, soutenues par un calice rempli d'une liqueur mielleuse, rouge, d'un goût vineux & fort agréable. A cette fleur succede un fruit en vessie, comme celui de la nielle, membraneux, anguleux & renfermant dans quatre loges des semences oblongues, noires, luisantes comme celles de pivoine.

La liqueur mielleuse est cordiale, stomacale & nourissante.

MÉLILOT ou MIRLIROT, *melilotus*. Plante à fleurs papilionacées, & dont M. de Tournefort cite quinze espèces, indépendamment de celle dont il est parlé dans les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*, Tome VIII, page 279 : elle y est nommée *melilotus*, *siliquâ membranaceâ compressâ* : elle est venue de graines venues de Sibérie. Mais nous ne décrirons ici que notre mélilot commun à fleurs jaunes. C'est une plante qui vient en abondance dans les prés, dans les haies, les buissons, parmi les blés, aux bords des rivières, même aux lieux rudes & pierreux. Sa racine est blanche, pliante & fibrée, plongée profondément dans la terre : elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, cannelées, creuses, foibles & rameuses. Ses feuilles naissent par intervalles, porrées au nombre de trois sur une même queue, oblongues, peu dentelées, lisses & d'un vert foncé. Ses fleurs sont petites, légumineuses, disposées en épis longs, jaunâtres, & d'une

odeur assez agréable : il leur succede des capsules noirâtres, qui renferment chacune une ou deux semences menues, arrondies & pâles.

Cette plante verte n'a presque point d'odeur ; mais quand elle est sèche, elle en a une très-pénétrante, & pour peu qu'on en mette dans le corps d'un lapin chancier ou domestique, nouvellement tué & vidé, sa chair contractera le goût agréable des meilleurs lapins de garenne. Le mélilot est légèrement résolutif & carminatif : on l'emploie rarement à l'intérieur, mais quelquefois à l'extérieur, à cause de sa vertu anodine & émolliente. On fait avec ses sommités fleuries des fomentations utiles pour les douleurs de la matrice ; qui viennent après l'accouchement. M. *Haller* a observé que la graine de mélilot contracte une âcreté considérable avec le temps, & qu'alors elle est plutôt rongeannte qu'émolliente. Il en a vu de très-mauvais effets dans les maux de gorge : les gargarismes de mélilot augmenroient la douleur, au lieu de la calmer.

On prépare dans les boutiques un emplâtre de mélilot & une eau odorante de fleurs de mélilot : elle est assez bonne pour développer & exalter par ses parties subtiles les odeurs des autres parfums. Les fleurs de mélilot sont une des quatre fleurs carminatives. Le meilleur est celui du royaume de Naples.

MÉLILOT BLEU. Voyez LOTIER.

MÉLILOT ÉGYPTIEN ou ALCHIMELECH. Petite plante rampante, serpentante, ayant la feuille durelle, les fleurs petites, nombreuses, oblongues, de couleur de safran & d'une odeur fort douce : à ces fleurs succedent des gouffes obliques, qui contiennent de petites semences arrondies, brunâtres, d'une saveur amere & astringente.

MÉLINET, *cerinthe*. C'est une plante des Alpes & de l'ordre des bourraginées. Sa racine est blanche : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, succulentes, garnies d'un grand nombre de feuilles oblongues, un peu velues, vertes-bleuâtres, tiquetées de blanc : il s'éleve

d'entre les aisselles plusieurs petits rameaux, contournés comme ceux du grand héliotrope, garnis tout du long de fleurs longuettes & creuses, de couleur divet-fifiée de jaune, de rouge & de pourpre. A cette fleur succèdent deux coques divisées en deux loges qui renferment chacune une semence grosse comme celle de l'ers.

Les abeilles recherchent la fleur de cette plante, parce qu'elles y trouvent beaucoup de cire.

MÉLISSE, *melissa*. Les Botanistes distinguent plusieurs especes de mélisse; mais nous n'en citerons dans cet article que trois especes d'usage en Médecine; savoir la *melisse cultivée*, la *mélisse sauvage* & la *mélisse de Moldavie*.

La MÉLISSE CULTIVÉE OU DES JARDINS, OU HERBE DE CITRON, OU CITRONELLE, OU PONCIRADE, OU PIMENT DES MOUCHES A MIEL, *melissa hortensis*, est une plante que l'on trouve quelquefois dans les haies aux environs de Paris & en Suisse, mais que l'on cultive volontiers dans les jardins. Sa racine est ligneuse, longue, ronde & fibreuse: elle pousse des tiges à la hauteur de deux pieds, carrées, presque lisses, rameuses, dures & fragiles: ses feuilles sont oblongues, d'un vert brun, assez semblables à celles du baume des jardins, luisantes, velues, dentelées en leurs bords, d'une odeur de citron poncire fort agréable, mais d'un goût âcre. Ses fleurs naissent en juin, Juillet & Août, dans les aisselles des feuilles; elles sont petites, comme verticillées, blanches ou d'un rouge pâle; elles sont du goût des abeilles. Il succede à cette fleur quatre semences arrondies, jointes ensemble & enfermées dans le calice de la fleur.

Cette plante se sèche pendant l'hiver, mais sa racine ne périt point. Il faut avoir soin de ramasser la mélisse pour les bouriques, dans le printems, avant la fleur; car dès qu'elle vient à fleurir, elle sent la punaise. Elle est cordiale, stomachique, & tellement propre à exciter les regles, que du temps de S. Paulli les femmes

du Nord en faisoient continuellement usage en infusion théiforme pour se procurer leurs menstrues ; il prétend même qu'il leur suffisoit souvent d'en mettre dans leur chaussure. On s'en sert dans l'apoplexie, & avec succès, dans la mélancolie & les fièvres malignes. On tire de cette plante desséchée une huile essentielle, très-utile, dit-on, dans la peste. Mais M. Bourgeois observe que tous les remèdes échauffans sont pernicieux dans cette maladie. Les Apothicaires sont dans l'usage de conserver de l'eau distillée de mélisse pour les potions cordiales & hystériques. Il ne faut pas confondre cette eau de mélisse simple avec l'eau de mélisse composée, nommée aussi *eau des Carmes* ; cette dernière est spiritueuse & composée de plusieurs aromates.

On fait avec les jeunes pousses de la mélisse pilées & incorporées dans des œufs & du sucre, des especes de gâteaux que l'on fait manger aux femmes dont les lochies ne coulent pas suffisamment ; & l'on fait prendre sa décoction, mêlée avec du nitre, pour remédier aux indigestions ou suffocations qui arrivent pour avoir mangé trop de champignons.

La MÉLISSE SAUVAGE OU BÂTARDE, OU MÉLISSE DE MONTAGNE OU DES BOIS, nommée aussi MÉLISSE TUANTE OU DE PUNAISE, *melissa humilis sylvestris, latifolia, maximo flore purpurascens*, croît par-tout aux environs de Paris & dans les bois : elle diffère de la précédente non seulement par ses tiges qui sont beaucoup plus basses, moins rameuses ; par ses feuilles plus velues, plus longues ; par ses fleurs plus grandes, & par son odeur qui n'est point agréable ; mais encore par ses racines qui sont très-semblables à celles de Patistoloche menue. Cette plante est vulnérable & , selon M. de Tournefort, un très-bon remède contre la suppression d'urine.

La MÉLISSE DE MOLDAVIE, *melissa moldavica, betonica folio, flore cœruleo-albescens*, est une plante annuelle qui croît naturellement en Moldavie, mais

que l'on cultive chez nous dans les jardins. Elle s'élève à la hauteur de deux pieds. Ses propriétés sont, ainsi que sa saveur & son odeur, à-peu-près les mêmes que celles de la mélisse ordinaire : ses feuilles ressemblent un peu à celles de la bétouine ; ses fleurs sont verticillées, de couleur bleue mêlée de blanc. M. de Tournefort fait mention de plusieurs autres espèces de moldaviques ; il nomme la plus curieuse *moldavica Americana trifolia*, *odore gravi*. Elle est permanente, & on peut la multiplier de boutures. Nous l'avons vue dans plusieurs jardins en Angleterre, où on la cultive sous le nom de *the balm of gilead*. On fait un ratafia très-stomachique avec la mélisse de Moldavie.

MÉLISSE DES MOLUQUES. Voyez MOLUQUE.

MELOCHIA. Espèce de betterave d'Égypte, qui est un aliment commun du pays ; ses fleurs sont jaunes. Cette plante est connue en France sous le nom de jambon, & se mange préparée comme les betteraves.

Voyez CORCHORE.

MELOCHITE. Voyez PIERRE ARMÉNIENNE.

MELOCORCOPALI. C'est un fruit de la province Corcopal aux Indes Occidentales ; il est gros comme une poire de coing, & a la figure d'un melon. L'arbre sur lequel il croît ressemble beaucoup au coignassier. Ce fruit a un goût de cerise fort agréable, il est un peu laxatif pour les étrangers ; mais les naturels du pays le trouvent très-nourrissant.

MELOLONTE, *melolonta*. M. Geoffroi (*Hist. des insectes des environs de Paris*) donne ce nom à un ordre d'insectes coléoptères, qui ont quatre articles à toutes les pattes, les antennes en scie posées au devant des yeux. Ces insectes ressemblent à beaucoup d'égards au genre des chrysomèles : ils ont les bouts des pattes garnis de brosses ou éponges sur lesquelles ils posent & s'appuient en marchant.

MELON, *melo*. Tournefort en distingue de sept sortes.

Le melon le plus ordinaire, *melo vulgaris*, est une

plante cultivée qui pousse sur terre des tiges longues, sarmenteuses, rudes au toucher, ainsi que ses feuilles qui sont plus petites & moins anguleuses que celles du concombre. Des aisselles des feuilles naissent des fleurs jaunes, semblables à celles du concombre, un peu plus grandes que celles de la pomme d'amour, nombreuses, dont les unes sont stériles & les autres fertiles. A ces derniers succèdent des fruits d'abord un peu velus, mais qui cessent de l'être en grandissant : leur figure & leur grosseur sont différentes, car les uns sont gros comme la tête, d'autres petits; les uns sont ovales & lisses, les autres presque ronds, cordelés ou brodés & cannelés. Les uns & les autres sont couverts d'une écorce assez dure & épaisse, de couleur verte & cendrée; elle renferme une chair jaunâtre ou rougeâtre dans la maturité, humide, glutineuse, coulante quand le fruit est trop mûr, d'une saveur agréable, douce comme du sucre, & qui sent quelquefois le musc. Ce fruit est divisé en plusieurs loges, remplies d'un grand nombre de semences presque ovales & applaties, médiocres, blanches, revêtues d'une écorce dure comme du parchemin, & contenant une amande douce, huileuse & savoureuse. Les loges qui entourent les semences, & qui sont le cœur du melon, sont composées d'une moelle liquide, rougeâtre & de bon goût.

La chair du melon, qui est un fruit d'été, & l'une des productions du potager les plus délicieuses, est humectante, réjouit le cœur & tempère les ardeurs du sang, en un mot elle fournit un aliment agréable & aisé à digérer, sur-tout quand on le mange avec un peu de poivre & de sel ou avec du sucre, & qu'on boit de bon vin par-dessus : mais l'excès est dangereux, il produit des fièvres, des vents & des coliques fâcheuses, suivies quelquefois de dysenteries difficiles à guérir. Les vieillards, & ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, doivent s'en abstenir. M. Bourgeois dit qu'on confit la chair du melon au sucre & au vinaigre après en avoir enlevé l'écorce ex-

rière, & l'avoir piquée de cannelle & de clou de girofle; on fait de cette manière une compote qui est fort estimée & fort saine, qu'on mange avec le bouilli: elle peut se conserver plusieurs années. La semence du melon est une de quatre grandes semences froides majeures, & sert également à faire des émulsions rafraîchissantes, utiles dans les chaleurs d'entrailles & dans les difficultés d'uriner. On tire de son amande une huile par expression fort anodine, propre pour les âcretés de la poitrine, & pour effacer les taches de la peau.

Nous avons dit qu'il y a des melons de plusieurs sortes. Le premier est d'une forme ronde, un peu allongée; il est bien cordelé: sa chair est fondante, relevée & délicate; c'est une espèce de melon sucrin. Le second est de la même forme, mais il a les côtes marquées par des enfoncemens: sa chair est plus ferme & n'est pas si délicate. Le troisième est l'espèce la plus grosse & la plus allongée, les côtes en sont plus relevées, l'écorce plus épaisse, la chair ferme & moins exquise que celle des précédens. En général les meilleurs melons sont ceux dont on tire la graine des pays chauds. Ceux qui réussissent le mieux dans les climats tempérés, sont le *melon François*, le *maraisier* ou *maréché*, celui-ci devient très-gros, le *melon des Carmes*, le *langeais*, le *sucrin de Tours*, le *melon d'Espagne* dont la chair est blanche, n'est d'usage que dans les Provinces méridionales. On lit dans l'Encyclopédie que ce qu'on nous vend si communément sous le nom d'*écorce verte de citron*, est l'écorce préparée d'une espèce de gros melon qui croît en Italie. Le *petit melon de Florence* ou *cantalupi*, dont on distingue quatre sortes, le vert, le noir, l'orangé, le blanc, tous sont délicieux.

Culture du Melon.

En Italie & dans les climats chauds, patrie du me-

lon, son fruit est d'un goût plus exquis; on l'éleve en pleine terre, tandis que le melon ne se cultive que sur couche dans ce pays-ci. Vers la fin de Janvier on sème la graine de melon sur une couche un peu chaude, & dans une meloniere très-exposée au midi; car il faut nécessairement qu'elle soit à l'abri des vents froids, soit par des murs hauts, soit par des brise-vents faits de paille avec des perches. On doit faire tremper la graine quelques heures avant de la semer, & n'en mettre que trois sous chaque cloche. La plante étant devenue un peu forte, ou la transplante sur une autre couche, on l'arrose de temps en temps, sur-tout dans les chaleurs, & on lui découvre un peu la cloche dans les beaux jours, pour lui renouveler l'air. Dès qu'on n'a plus rien à craindre du froid, on ôte la cloche; on arrose légèrement la plante jusqu'à ce qu'elle soit en fleur, puis on coupe les branches à un nœud au-dessus de la fleur. Quand le melon est gros comme le poing, on réduit les arrosemens à un seul en trois jours; & lorsqu'il est parvenu à sa grosseur, on ne l'arrose plus. On connoît que le melon est mûr, quand la queue veut se détacher du fruit, qu'il commence à jaunir du côté de la queue, & qu'il a une pesanteur considérable à raison de son volume. On en donne aussi d'autres marques à-peu-près semblables, qu'on désigne par ces trois mots latins, *pondus, odor, scabies*; (le poids, l'odeur & les côtes raboteuses.) Etant cueilli on doit le mettre sur de la paille fraîche dans un lieu sec, & l'y laisser jusqu'à parfaite maturité. Le temps de le manger est lorsque son eau ne coule pas trop abondamment en le coupant, que sa chair est moyennement ferme, demi-transparente, son écorce verte en dedans, sa queue amère au goût; s'il est trop odoriférant, c'est une marque qu'il est passé: s'il rend un son creux, ou qu'il soit léger, c'est une marque qu'il n'est pas mûr, ou qu'il n'a pas d'eau. Il y a des Jardiniers qui prétendent que la graine la plus vieille est la meilleure, & qu'il la faut mettre tremper dix à douze

douze heures dans du fort vinaigre, où l'on a délayé un peu de suie de cheminée, afin que les souris ou les mulots ne l'aillent point manger; ils ajoutent qu'il faut mettre ces grains dans le fumier, dont on aura garni chaque trou, deux par deux, à trois pouces de profondeur, & à six de distance les unes des autres; puis recouvrir la graine avec le fumier, & le fumier avec du terreau sableux, observant de ne pas mêler ensemble les différentes couches. A l'égard des liqueurs préparées, que certains Jardiniers vendent pour macérer & arroser la graine de melon, afin de la rendre sucrée, &c. il faut un peu s'en méfier.

La culture du melon exige encore qu'on remue la terre qui est entre les trous, tous les quinze jours: il faut aussi avoir soin de supprimer les petites tiges, & de tailler les autres avant la fleur; arroser souvent le jeune plant, avec une eau qui ne soit pas croupie. La plante étant fleurie, il ne faut retrancher d'autres feuilles que celles qui commencent à jaunir, ou celles qui tiennent aux branches supprimées par la taille, & non celles qui semblent presque couvrir le melon. Il faut aussi disposer la taille des tiges, de manière qu'il ne reste à la plante que le moyen de donner quatre fruits: c'est là le moment de la seconde taille. La troisième se fait sur toutes les fleurs, lorsque le fruit est aux trois quarts formé. On conserve au plus deux ou trois des fleurs à fruit qui ont la plus belle apparence. Dans toutes les tailles on doit sarcler & remuer la terre, & prendre garde qu'il n'y ait des concombres ou potirons auprès, de crainte que la poussière des étamines du concombre n'aille dans le pistil du melon, ce qui lui donneroit un goût de potiron.

Les couches des melonnières doivent avoir les deux bouts exposés, l'un au midi, & l'autre au nord; on les fait au cordeau; on leur donne un pied & demi de haut sur trois pieds de large par le bas, & deux pieds & demi par le haut; il faut couvrir le fumier de terreau,

& distribuer les cloches en quinconce, sur trois rangs en lignes égales.

Il y a des Jardiniers qui sement maintenant les melons en pépinière : pour cela il suffit d'avoir beaucoup de petites corbeilles d'osier fin, ou de jonc à claire voie, en forme d'un grand gobelet de trois pouces de diamètre, remplir ces corbeilles de terreau bien comprimé, & mettre dans chacune deux ou trois graines de melons, ensuite en ranger une douzaine sous chaque cloche, remplir les intervalles de terreau, & garantir ces cloches des gelées, avec de grands paillassons placés en pente du côté du nord. De cette manière, sur une couche de six pieds de long, & de deux pieds de large, il peut tenir quinze cloches de quatorze pouces de diamètre; ce qui donnera une quantité de cent quatre-vingt corbeilles, qui seront en état de fournir à un pareil nombre de cloches sur les secondes couches. On a l'art de réchauffer les couches où le plant semble languir & se dessécher, en y mettant de nouveau fumier de cheval le plus chaud qu'on peut trouver, & le recouvrant de l'ancien fumier sec, afin d'en conserver la chaleur.

Nous avons dit que les fleurs du melon étoient, ainsi que celles du concombre, en partie stériles, & en partie fertiles. Les Jardiniers appellent *véritables fleurs*, celles qui contiennent le fruit; & ils donnent le nom de *fausses fleurs* à celles qui contiennent les poussieres dans les sommets de plusieurs étamines adossées & élevées au milieu de la fleur. Les Jardiniers arrachent très-communément ces prétendues fausses fleurs; ce qui peut être à propos, quand les melons sont tous formés; mais ils se trompent beaucoup, quand ils sont d'abord main-basse sur les fausses fleurs, car ce sont elles qui fécondent les fleurs à fruit. On a des exemples que des Jardiniers à force de retrancher d'abord avec soin toutes les fausses fleurs, étoient enfin parvenus à n'avoir aucun melon.

MELON D'EAU, *anguria citrullus dicta*. Espece

de citrouille oblongue qui mûrit très-bien en Italie, & difficilement dans notre climat. On en distingue plusieurs sortes; la chair en est blanche, rougeâtre, & peut-être la plus aqueuse de toutes les substances végétales. Dans les pays chauds on y boit avec plaisir son suc aqueux, il n'incommode pas & rafraîchit beaucoup; les Confiseurs préparent le melon d'eau, & lui font prendre le goût de cédra & de bergamotte, ou tel autre qu'ils désirent. Sa graine est tantôt verte, tantôt noire, & tantôt rouge. Les Provençaux nomment cette espece de citrouille *pasleque*. Voyez au mot CITROUILLE.

MELON PÉTRIFIÉ, ou MELON DU MONT CARMEL, *melo montis Carmel* aut *melo peponites*. Nom donné par plusieurs Naturalistes à des cailloux caverneux chambrés, & dont les cavités sont remplies ou tapissées de cristallisations. Ces cailloux qu'on trouve particulièrement au mont Carmel, dans la Palestine, quelquefois en Egypte & en Allemagne, sont une sorte d'agate ou de petrosilex en masses arrondies, oblongues & de la forme d'un melon qui seroit uni en sa surface, & dont la croûte seroit grisâtre ou brune, susceptible de poli: on en trouve aussi une espece semblable en France, dans le Dauphiné près de Rémusat, dans un torrent qu'on nomme l'*Aigue*; mais la base en est argileuse, grise-cendrée, & l'intérieur contient de très-beaux cristaux, qu'on appelle *diamans du Dauphiné*. Ceux de Normandie ont une forme sphéroïdale & des mamelons intérieurs, revêtus de petits cristaux blancs-bleuâtres.

MELONGENE ou MAYENNE, ou MERANGENE, ou AUBERGINE, *melongena*. Plante dont *Tournefort* distingue deux sortes. Nous ne décrirons que les especes les plus usitées, soit en cuisine, soit en Médecine.

La MELONGENE VULGAIRE, *melongena fructu oblongo violaceo*, a la racine fibreuse, & pousse communément une tige simple & d'environ un pied de haut, grosse comme le doigt, ronde, rougeâtre, ra-

meuse, couverte d'un duvet peu adhérent. Ses feuilles sont fort amples, assez semblables à celles du chêne, vertes, plissées sur les bords, & couvertes d'une poudre farineuse. Ses fleurs sont des rosettes à cinq pointes blanches ou purpurines, soutenues par des calices hérissés de petites épines rougeâtres & divisées en cinq segmens pointus : à ces fleurs succèdent des fruits oblongs, plus gros que des œufs, solides, lisses, de couleur purpurine-verdâtre, doux au toucher, & remplis d'une chair blanche, empreinte de suc, & qui contient des semences blanchâtres, aplaties, qui ont le plus souvent la figure d'un petit rein.

Il y a une autre espèce de melongene dont le fruit naît bossu, courbé, & ayant à-peu-près la figure d'un concombre, de couleur jaune ou cendrée, ou purpurine.

M. *Tournefort* distingue ce genre de plante de la morelle par son fruit qui est solide, charnu & sans cavité; au lieu que celui de la morelle est mou & plein de suc.

Dans les pays chauds, & particulièrement dans nos provinces méridionales de France, (à Montpellier) on mange ces fruits en salade, ou cuits comme des concombres. Les Habitans des Antilles font aussi bouillir ce fruit après l'avoir pelé; ensuite ils le coupent par quartiers, & le mangent avec de l'huile & du poivre. ailleurs on le confit au vinaigre pour le manger en salade, de même que nos cornichons. En Egypte, dit *Belon*, on le fait cuire sous la cendre ou dans l'eau, & on le sert journellement sur les tables. On en mange beaucoup aussi aux Indes orientales.

Quoique l'usage de la melongene ne paroisse pas pernicieux, cependant on ne se sert gueres dans nos climats de sa plante en Médecine qu'extrérieurement, dans les cataplasmes anodins & résolutifs, dans les hémorroïdes, les cancers, les brûlures & les inflammations; & plusieurs Médecins conseillent à quiconque aime sa santé; d'en faire peu d'usage, disant que c'est

un aliment non seulement froid & insipide, mais aussi mauvais que les champignons : il excite des vents, des indigestions & des fièvres. C'est peut-être ce qui a porté Ray & Marcgrave à soutenir contre Jean de Laët, que notre mélongene est la même que le *belingela* des Porrugeois, le *bedingian* des Arabes, le *tongu* des habitans d'Angola, & le *macumba* de ceux de Congo; & ils ajoutent que comme ces fruits approchent des mandragores, quelques modernes ont soupçonné que c'étoit une mandragore mâle; & que s'imaginant qu'ils étoient mortels, ils les ont appelés *mala insana*. Mais nous avons dit ci-dessus qu'on en mange par-tout & beaucoup sans qu'il en résulte rien.

MELOPÉPONITE. Voyez MELON PÉTRIFIÉ.

MEMBRE MARIN ou PRIAPE DE MER ou VERGE MARINE, en latin *mentula marina* ou *genitale marinum*, espece de zoophyte que les Naturalistes ont nommé ainsi à cause de sa ressemblance en quelque sorte avec le membre viril. Gesner, Aldrovande, Ray, &c. en distinguent deux especes. On prétend que ces zoophytes ne deviennent la nourriture d'aucun poisson; & selon Belon & Rondelet, on n'en trouve sur le bord des rivages, que dans les lieux où il y a des patelles & des ourfins. Ils sont d'une couleur rousse, ronds & quelquefois longs d'un pied; leur grosseur est alors celle d'un bras médiocre; leur corps est sans os. Ils s'allongent, s'enflent ou se raccourcissent comme les sangsues. Leurs mouvemens sont lents; & dans leur marche serpentante ils paroissent remplis de nœuds. J'en ai trouvé d'attachés à des pierres sous le grand bastion de Brest; ils étoient tellement ramassés ou raccourcis, qu'ils n'étoient pas plus gros qu'un œuf de poule : leur peau étoit dure comme de la corne ou du cuir; elle me parut semblable à un opercule cartilagineux, transparent & ridé : la pointe de mon couteau glissoit dessus plutôt que de le percer; cependant avec la patience je vins à bout de la pénétrer, mais sans pouvoir faire étendre l'animal.

Lorsque ce zoophyte se remue de son plein gré, sa peau se ramollit; elle est flasque quand il est mort. Il a deux especes de trompes d'un pied de longueur, mais qui ont à peine six doigts quand il les retire: c'est par les cavités ou trous qui sont a ces especes de trompes ou cornes, qu'il s'attache si fortement aux pierres. A la partie antérieure de sa tête il fait sortir un nombre de suçoirs capillaires, dont il se sert pour approcher de sa bouche tout ce qu'il touche. Sa bouche paroît garnie de petits osselets qui sont autant de dents: elle est assez ample pour y faire entrer d'assez gros coquillages entiers. Ses excréments sont mucilagineux, blancs, & deviennent aussi durs que des cordes à boyau. Des Auteurs disent que ce zoophyte a deux trous, un à chaque bout, par lesquels il tire l'eau & la fait jaillir très-haut quand on le touche. Voyez JET D'EAU MARIN.

Il y a de ces sortes de zoophytes qui ont la figure d'une masse informe, inégale, tubéreuse, percée de plusieurs trous; d'autres qui sont ramassés & ont la figure d'un gland. Voyez ZOOPHYTE.

MEMPHITE ou CAMÉE. Voyez ONIX.

MENDOLE, *mana*. Espece de petit poisson de mer écailleux, marqué à chaque côté d'une rache presque ronde, noire ou azurée ou jaune: il est blanc en hiver & dans le printems; mais dans l'été il est quelquefois varié par tout le corps de beaucoup de couleurs différentes. Il y en a de petits ou gros comme le doigt, & d'autres comme de petits harengs. Ce poisson a le museau pointu, la tête plate, les dents menues, & deux pierres dans la tête. On prétend que quand la femelle commence à s'emplir d'œufs, le mâle change de couleur; il devient noir, & sa chair est mauvaise & puante: la femelle au contraire est meilleure quand elle est pleine. Elle fraie en hiver.

La chair du mendole est fort agréable & de bon suc; elle est meilleure frite que bouillie: on la conserve souvent dans de la saumure. Ce poisson se nomme à

Rome *menola*, à Marseille *cagarel*, en Languedoc *ju-sele*, & sur les côtes de la mer Adriatique *silave*.

MÉNIANTHE ou TREFLE DE MARAIS ou TREFLE D'EAU ou TREFLE DE CASTOR, *Menianthes palustre latifolium & triphyllum*. TOURNEFORT. C'est une plante qui croît dans les marais & autres lieux aquatiques, en terre maigre. Sa racine est grenouillée, longue, blanche & fibrée : ses feuilles sont attachées au nombre de trois, sur de larges & longues queues, un peu semblables à celles des fèves pour la figure & la grandeur ; quelquefois arrondies, d'autres fois pointues. Il s'élève d'entre elles une tige à la hauteur d'un pied & demi, lisse, menue, verte, qui porte un bouquet de fleurs en entonnoir, d'une blancheur purpurine. Leur pavillon est découpé en cinq lobes : elles ont cinq étamines & un pistil, & sont bordées dans leur contour d'une frange de poils. A ces fleurs succèdent des fruits ordinairement oblongs, qui renferment des semences ovales, rousses ou jaunâtres, & d'un goût amer. Cette plante hors de l'eau ne dure pas long-temps : elle fleurit en Mai & Juin ; elle varie pour la grandeur, suivant les lieux. La décoction de cette plante est désagréable, mais très-propre contre le scorbut de terre, la goutte & l'hydropisie. On la recommande encore dans les pâles couleurs, les suppressions des règles & les obstructions invétérées. Quant aux usages économiques, voyez au mot BUCK-BEAN. Le ménianthe est en très-grande réputation en Allemagne, même pour la néphrétique & le crachement de sang. C'est en ce pays une panacée dans presque toutes les maladies désespérées. Cette plante est au plus une variété du buck-béan. Voyez ce mot.

MENSTRUE, MENSTRUEL. Évacuation périodique de sang connue sous le nom de *regles*, ordinaires. C'est le *catamenia* des Médecins Latins. Cet écoulement est l'effet de la pléthore, dit le Docteur Freind. Voyez à l'article HOMME de ce Dictionnaire.

MENTHE, *mentha*. Des Botanistes rangent sous

ce nom beaucoup de plantes : savoir, 1°. la menthe commune ou domestique ou herbe de cœur, dont nous avons parlé sous le nom de *baume des jardins* : voyez ce mot. 2°. La menthe frisée ou crépue; 3°. la menthe à épi & a feuille étroite; 4°. la menthe aquatique ou le baume d'eau à feuille ronde; 5°. la menthe sauvage ou le menthastré; 6°. les especes de pouliot, le calament des marais, même l'herbe du coq, &c. Mais cette dernière est une plante corimbifere qui, selon M. *Deleuze*, est du genté de la tanaisie.

Toutes les especes de menthe sont vermifuges, carminatives, hystrériques, & arrêtent cependant les fleurs blanches & le cours des regles immodérées; elles facilitent la digestion, arrêtent le vomissement & corrigent les vices de l'estomac; on préfere la menthe des jardins. Leur odeur tient du baume & du citron: elles ont une ressemblance générale :. elles abondent en huile essentielle.

La *menthe frisée* porte aussi le nom de *baume frisé*; *mentha crispa, verticillata*; ses feuilles sont plus grandes que celles du baume des jardins, d'un vert noirâtre, plus gaudronnées & comme crépues. Cette plante que nous cultivons dans nos jardins, est très-commune dans la Sibérie; elle a particulièrement la vertu de résoudre le lait coagulé, & de faire passer le lait aux femmes si on l'applique en cataplasme sur les mamelles. En Afrique, on en tire par distillation une huile limpide peu colorée, qui prise à la dose de huit gouttes dans de l'eau, excite singulierement l'appétit vénérien: quand on porte une goutte de cette huile essentielle sur la langue, il semble qu'on a d'abord la bouche enflammée; mais bientôt après l'on ressent une fraîcheur singuliere, qui se distribue par tout le corps, & qui produit à-peu-près l'effet que l'on ressent quand l'on avale un morceau de sucre imbibé d'éther acéteux: autant cette essence excite à l'amour, autant elle empêche la fécondité. L'huile essentielle

de la menthe frisée de notre pays, ne paroît pas produire le même effet que celle de Guinée.

La menthe à épi & à feuilles étroites, *mentha angustifolia spicata*, s'appelle aussi la menthe romaine ou de Notre Dame. La position de ses rameaux inférieurs & celle des feuilles est en forme de croix, par rapport aux supérieures. Le suc de cette plante bu dans du vinaigre, arrête le hoquet; ses feuilles trempées dans le lait, l'empêchent de se cailler promptement dans l'estomac.

La menthe aquatique ou baume d'eau à feuilles rondes & rouges, *mentha rotundi folia palustris seu aquatica major*, porte des feuilles qui ressemblent assez à celles de la menthe crépue. On les applique sur le front dans la douleur de tête, & on s'en sert contre les piqures des guêpes & des mouches à miel. La menthe aquatique à larges feuilles est le pouliot royal, *pulegium regium*.

La menthe sauvage ou le menthastre ou le baume d'eau à feuille ridée, *menthastrum aut mentha sylvestris rotundiorifolia*, a des fleurs semblables à celles du baume des jardins. M. de Tournefort assure que la risanne de cette menthe est bonne pour les vapeurs: elle est encore excellente pour les vers. Elle entre aussi dans les bains utérins & nervins. M. Bourgeois prétend que les sommités de cette plante broyées entre les doigts & mises dans les oreilles, dissipent les bruissements causés par un dépôt d'humeurs séreuses & froides, de même que la surdité qui provient à la suite de ces dépôts.

On cultive dans la plupart des jardins ces différentes sortes de menthes qui croissent naturellement dans les environs de Paris.

La menthe-coq est une espèce de tanaïsie connue sous le nom vulgaire de coq des jardins: voyez ce mot.

MENUISIERES. Nom que les paysans donnent aux abeilles perce-bois: voyez au mot ABEILLE.

MER, mare. C'est cet assemblage immense d'eau

salée qui environne de tous côtés les Continens, & qui pénètre en plusieurs endroits dans l'intérieur des terres, tantôt par des ouvertures assez larges, tantôt par des détroits, ce qui forme de petites mers méditerranées, dont les unes participent immédiatement aux mouvemens de flux & reflux, & dont les autres semblent n'avoir rien de commun avec la grande mer, que la continuité du fluide. L'eau de la mer est la plus abondamment répandue dans le monde, voyez ABIME: elle est ordinairement peu limpide; étant vue en masse elle paroît d'un bleu verdâtre fort léger; elle est d'une faveur âcre, amère, salée, d'une odeur marécageuse & comme bitumineuse, qui provoque quelquefois des nausées.

L'eau marine est très-pesante; sa pesanteur spécifique est à l'égard des eaux simples, ce qu'est 73 à 70, c'est-à-dire, qu'un pied cube d'eau de la mer pèse 73 livres, tandis qu'un pareil volume d'eau de rivière ne pèse que 70 livres; c'est à cause de cet excès de pesanteur dûe aux parties de sel marin, &c. dont elle est chargée, qu'elle gele difficilement, & qu'elle s'évapore à l'air moins promptement que les eaux douces; c'est encore par la même raison qu'un vaisseau prend une hauteur d'eau moins considérable dans la mer que dans un fleuve. Voyez sur la pesanteur différente entre les eaux de diverses mers, le *Journal des Observations physiques*, &c. du P. Feuillée, tom. I. II. & III.

Au reste, l'eau des différentes mers est plus ou moins chargée de sel; les Navigateurs attestent que dans la mer du Sud sous l'équateur; & dans les pays méridionaux, il y a plus de sel en pleine mer, & que l'eau y est plus froide que vers les pays du Nord & vers les pôles de la terre. La mer des côtes de Hollande contient un neuvième de sel; celles des côtes d'Espagne & de la Méditerranée en portent bien davantage. En Suede près de Carlsroon l'eau de la mer ne contient qu'un trentième de sel; plus loin, elle est si peu chargée de sel qu'elle gele en grandes masses.

Voilà pourquoi la mer du fond du Groënland ou du Spitzberg est presque toute couverte de glaces; ce qui l'a fait nommer *mer glaciale* : voyez ce mot. La mer étant plus salée en certains endroits que dans d'autres, on en peut aussi attribuer le phénomène à la différence de l'évaporation de ses eaux. On fait que dans la mer du Sud, dont les vagues sont rapides & tumultueuses, & surtout entre les Tropiques, où le soleil agit plus ou moins perpendiculairement, l'évaporation est certainement plus forte que dans nos climats; aussi la mer y est-elle plus salée. (Le P. Feuillée prétend avoir observé que l'eau de la mer est plus légère sous l'équateur qu'entre les Tropiques & dans les mers qui sont avant les Tropiques; des Savans ont objecté que cette différence de pesanteur dans l'eau de la mer pouvoit avoir pour cause la dilatation des eaux de la mer, & de son aréomètre même dans des régions aussi chaudes que celles qui sont placées sous l'équateur.) L'évaporation & la salure sont peu considérables dans les mers du Nord, parce que le soleil est peu vertical & peu actif dans ces climats glacés, & il est de fait qu'il y pleut bien moins communément, tandis que les pluies causées par l'évaporation des eaux des pays méridionaux tombent abondamment & fréquemment dans la Zone torride. On peut encore ajouter que l'abondance d'eau douce que les fleuves portent dans la mer du Nord, en temperent la salure dans un grand espace, c'est ainsi que la mer blanche n'est nullement salée à l'embouchure de la grande rivière d'Oby en Sibérie. Quant à la salure propre de la mer, elle est due à des bancs inépuisables de sel qui se trouvent, selon quelques-uns, dans le fond de cet élément, ou à des amas immenses de sel gemme qui sont répandus sur la terre, & que les pluies qui se rendent à la mer, dissolvent continuellement. *Voyez à l'article SEL GEMME.*

La couleur foncée qu'ont les eaux de la mer en certains endroits, n'est qu'une suite de la profondeur de cette masse d'eau qui absorbe les rayons de la lumière.

L'eau de la *mer rouge* ou du golfe arabe, roule sur un sable rougeâtre ; la *mer verte* des côtes d'Afrique abonde en fucus & autres plantes marines verdâtres qui réfléchissent cette couleur ; la *mer bleue* est le lac Aral. Vers le pôle du Nord la mer paroît être de couleur noire, brune sous la Zone torride, blanchâtre dans les détroits. Lorsque le soleil se couche la mer paroît souvent toute en feu en sa superficie, parce que la lumière de cet astre est portée horizontalement sur tous les flots qui la renvoient & la réfléchissent en cent facons, ce qui produit le plus bel éclat & les plus riches couleurs. Si la mer est agitée, on voit alors sur les ondes succéder le blanc à la couleur cendrée, le pourpre au blanc, puis le vert faire place au plus bel azur. Le Comte de *Marigli* a observé que les flots ou vagues de la Méditerranée s'élevent pendant les tempêtes à environ huit pieds au dessus de leur hauteur ordinaire, & l'on a éprouvé que ceux de la mer Baltique s'élevent encore plus haut.

On a inséré dans la *Gazette de Littérature* & dans le *Journal de Physique & d'Histoire Naturelle*, &c. une découverte qui mérite d'être examinée par l'importance dont elle est. *Plin*e & après lui divers Auteurs, tels que *Plutarque*, *Aristote*, ont avancé que l'huile calme les flots de la mer, & que les Plongeurs de leurs temps en prenoient dans leur bouche pour la répandre : mais le moyen de calmer les vagues de l'eau paroissoit absurde & étoit mis au rang des fables de l'Antiquité : rien ne paroît cependant plus vrai, si nous devons nous en rapporter aux témoignages les plus respectables & les plus multipliés. Les preuves de ce phénomène si étrange au premier coup d'œil, viennent d'être produites en Angleterre, selon une lettre adressée à la Société Royale par le célèbre M. *Franklin*, l'un des meilleurs Observateurs & des plus sages Philosophes de ce siècle, & précédée d'une autre lettre sur le sujet dont il est question, à un ami de ce grand Physicien. Voici l'extrait de ces deux lettres.

On lit dans la dernière : « Tout ce qu'on m'a rap-
porté de l'expérience de M. *Franklin* me paroît un
peu exagéré. *Plin* dit à la vérité que cette pro-
priété de l'huile étoit connue des Plongeurs de son
temps, qui s'en servoient afin de voir plus clair au
fond de l'eau. M. *Gilfred Lawson*, qui a servi long-
temps dans les troupes de Gibraltar, m'assure que
les Pêcheurs de cet établissement sont dans l'usage
de verser un peu d'huile sur la mer, afin qu'en cal-
mant son agitation ils puissent voir les huîtres qui
sont au fond : cette pratique s'observe de même
sur les autres parties de la côte d'Espagne. Les Ma-
rins ont aussi observé de nos jours que le sillage
d'un vaisseau nouvellement *espalmé* agite beau-
coup moins l'eau que celui d'un vaisseau auquel
on n'a pu donner le suif depuis long-temps.
M. *Pennant* rapporte une autre observation faite
par ceux qui font la pêche du veau marin en Ecosse,
(*British Zoology*, vol. IV, art. *Scal.*) lorsque ces
animaux dévorent un poisson très-huileux, ce qu'ils
font facilement au fond de la mer, étant parfaite-
ment amphibies, on remarque que la mer à la sur-
face est d'une tranquillité singulière, ce qui apprend
à ces Pêcheurs que c'est en ces endroits qu'ils doi-
vent chercher les veaux marins. *Plin* sera donc
encore une fois justifié : si les expériences annon-
cées sont exactes & authentiques, on pourra ajou-
ter foi à un phénomène bien plus surprenant &
dont *Plin* a parlé : cet Auteur assure aussi qu'on
calme une tempête en jetant un peu de vinaigre
dans l'air. »

Au reste plus on étudie la Nature, plus on apprend
à suspendre son jugement sur ce qui est faux ou vrai,
possible ou impossible. La Philosophie a détruit bien
des erreurs accréditées par le long rémoignage des
nations & des siècles; mais elle a aussi quelquefois re-
jeté trop légèrement des opinions qui lui paroissent
absurdes, & dont le temps ou le hasard ont prouvé

la vérité. On ne sauroit trop répéter que le doute est le commencement de toute bonne Philosophie, & c'en est trop souvent le terme. Mais revenons à notre sujet. Les Pêcheurs de S. Malo, sur le grand Banc & sur l'île de Terre-Neuve, sont dans l'usage de retirer des foies de morues une assez grande quantité d'huile. A leur retour pour l'Europe, lorsqu'ils sont battus par de violentes tempêtes, il est arrivé souvent qu'ils ont jeté à la mer quelques tonneaux de cette huile, à laquelle ils prétendent reconnoître par expérience & depuis long-temps la propriété de calmer les flots, & de les empêcher de se briser trop violemment contre les vaisseaux. Voici maintenant l'extrait de la lettre du Docteur *Franklin* au Docteur *Brownrigg*.

Les Modernes méprisent quelquefois trop légèrement les Anciens; & les Savans ne font pas toujours assez d'attention aux connoissances du vulgaire. En 1757 je me trouvai en mer au milieu d'une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux destinés contre Louisbourg, & je remarquai que le remouit au-dessous de deux vaisseaux étoit uni & tranquille, pendant que sous les autres l'eau étoit très-agitée par le vent qui souffloit grand frais. Ne pouvant me rendre compte à moi-même de cette différence, j'en parlai au Capitaine, & lui demandai là-dessus son avis. *Les Cuisiniers ont sans doute, me répondit-il, vidé par les dalots leur eau grasse, ce qui aura un peu graissé les côtés de ces bâtimens.* Sa solution ne me satisfit pas d'abord, mais en réfléchissant je me rappelai ce que *Pline* a dit sur le même sujet; ainsi je résolus d'examiner à la première occasion par des expériences les effets de l'huile sur l'eau. En 1762 je fis encore un voyage sur mer, & j'observai pour la première fois le calme que produisoit l'huile sur l'eau agitée dans une lampe de verre que j'avois suspendue au plancher de la chambre du Capitaine. J'examinai sans cesse ce phénomène, & je cherchois à en découvrir la raison. Un vieux Capitaine de Marine me dit que c'étoit un effet de la

propriété de l'huile qui rend unie l'eau lorsqu'on en verse dessus ; & il ajouta que les *Bermudiens* employoient cet expédient pour harponner le poisson qu'ils ne pouvoient pas voir quand la surface de la mer étoit agitée par le vent. Il m'apprit encore que lorsque les Pêcheurs de Lisbonne veulent rentrer dans le Tage, si la houle trop forte sur la barre leur fait appréhender qu'elle ne remplisse leurs bateaux, ils jettent dans la mer une bouteille ou deux d'huile, ce qui calme les brisans, & leur permet de passer en sûreté : j'ai appris aussi que les Plongeurs de la Méditerranée travaillent sous l'eau, la lumière du soleil qui est interrompue par la réfraction d'une multitude de petites vagues, n'arrive à eux que brisée & très-foible : que de temps en temps ils vomissent de leur bouche une petite quantité d'huile qui en montant à la surface la rend unie, & permet à la lumière d'arriver plus directement à eux. J'ai fait un jour cette expérience sur l'étang de Clapham ; le vent élevoit alors de grosses rides sur la surface : j'y répandis une partie d'une petite bouteille d'huile : je vis cette huile s'étendre avec une rapidité étonnante sur la surface, mais elle n'applanit pas les vagues, parce que je l'avois d'abord jetée au côté sous le vent de l'étang où les vagues étoient plus grandes, & où le vent rejetoit l'huile sur le bord. J'allai ensuite au côté du vent où les vagues commençoient à se former : une cuillerée d'huile que j'y répandis, produisit à l'instant sur l'espace de plusieurs verges en carré, un calme qui s'étendit par degrés jusqu'à ce qu'il eut gagné la côte sous le vent, & bientôt l'on vit toute cette partie de l'étang qui étoit d'environ un demi-acre, aussi unie qu'une glace.

Une goutte d'huile qu'on fait tomber sur une table de marbre ou sur une glace, toutes deux placées horizontalement, reste au même endroit, & s'étend très-peu ; mais lorsqu'on la jette sur de l'eau, elle s'étend à l'instant de tous côtés à une distance considé-

nable, & avec une célérité extraordinaire; elle devient même assez mince pour y produire les couleurs prismatiques; & au-delà de ce premier cercle elle s'annule insensiblement jusqu'à n'être plus sensible que par les vagues qu'elle calme, & qu'elle rend unies. Il semble que dès qu'elle a touché l'eau, il s'exerce entre les particules qui la composent, une répulsion mutuelle, & si forte qu'elle agit sur les autres corps légers, nageant à la surface comme les pailles, les feuilles, &c. & les force à s'éloigner des environs de la goutte, en laissant tout autour de ce centre un grand espace dégagé de tout corps étranger.

Le Chevalier *Pringle* se trouvant en Ecosse, apprit que les Pêcheurs de la baleine découvrent de loin où sont les colonnes de harengs, parce que l'eau est tranquille & unie dans ces endroits, peut-être à cause de quelque huile ou corps graisseux qui s'échappe, s'exhale des corps de ces poissons.

Un habitant de Rhode-Island en Amérique, m'a dit avoir observé que le Havre de Newport est toujours calme & tranquille pendant que les bâtimens de la pêche de la baleine y mouillent. Les orties de mer (*blubbers*) qu'on entasse au fond de cale; & les batils qui distillent à travers les douves une huile qui tombe sur l'eau qu'on pompe de temps en temps pour nettoyer le bâtiment, c'est sans doute cette même huile qui s'étend sur toute la surface de l'eau dans le Havre, & qui empêche qu'il ne s'y forme de vagues. M. de *Tenguel* a mandé de Batavia (le 15 Janvier 1770) à M. le Comte de *Bentink*, que la Compagnie Hollandaise doit le salut d'un de ses vaisseaux à une quantité d'huile versée contre la haute mer, près des Iles Paulus & Amsterdam.

Ceci étant, on viendrait sans doute à bout d'appraiser partout les vagues, si on pouvoit se placer à l'endroit où elles commencent à se former. Il est rare, & souvent impossible de prendre cette position dans l'Océan; mais il seroit peut-être aisé, dans ces cas particuliers

particuliers, de modérer la violence des vagues lorsqu'on se trouve au milieu des eaux, & de prévenir des brisans lorsqu'ils sont dangereux.

Rien n'empêche l'air & l'eau de se toucher : la machine pneumatique démontre qu'il n'y a point de répulsion entre ces deux élémens. Le vent qui n'est qu'un air en mouvement, en frappant la surface unie de l'eau, la frotte & y forme des rides, lesquelles servent à produire d'autres vagues si le vent continue. La plus petite vague une fois formée, ne se calme pas sur le champ, & ne laisse pas en repos l'eau qui l'avoisine : ainsi une pierre qu'on laisse tomber dans un érang, excite d'abord autour d'elle un cercle qui en forme un second ; le second un troisième, & ainsi de suite dans un espace d'une fort grande étendue. Une petite puissance qui agit sans cesse, produit une grande action ; le vent agissant continuellement sur les petites vagues formées les premières, elles augmentent toujours en grandeur, quoique la force du vent ne devienne pas plus grande ; elles s'élèvent peu - à peu, & elles étendent leurs bases, jusqu'à ce que chaque vague contienne une grosse masse d'eau qui, étant en mouvement, agit avec une grande force. Lorsque le vent est si fort que les vagues ne sont pas assez promptes pour obéir à son impulsion, le sommet de ces vagues étant plus mince & plus léger, elles sont poussées en avant, brisées & couvertes en écume blanche. Le vulgaire appelle les sommets hérissés & écumans *chapeaux blancs*. Mais s'il y a une répulsion mutuelle entre les particules d'huile, & qu'il n'y ait point d'attraction entre l'huile & l'eau, l'huile une fois étendue à une grande distance, s'oppose à tout contact immédiat, à tout frottement. Le vent en soufflant sur l'eau, au lieu d'y produire les premières rides qui sont les élémens des vagues, ne fait que glisser dessus. Par la même raison lorsque les lames ou les vagues sont huilées en leur surface, le vent en passant dessus les comprime, & contribue plutôt à les abaisser qu'à

les agrandir. C'est ainsi qu'on explique le phénomène en question.

Nous ne pouvons disconvenir de l'authenticité de ces faits, & nous croyons bien que l'huile peut empêcher que le vent ne commence les grandes rides, ne forme de nouvelles vagues, qu'elle diminue même la force de celles qui se sont élevées les premières : mais l'huile ayant toujours une extension déterminée, elle n'empêchera pas que les vagues produites au loin ne procurent un refoulement ondulatoire & assez relatif même sur les endroits où l'on aura versé de l'huile ; parce que le fluide de l'eau est homogène, que la puissance des premières vagues formées au loin se communique à celles qui sont sous la pellicule d'huile, ces derniers subissent une impulsion mécanique, un soulèvement à la surface préparé de loin, dont l'action oscillatoire s'est imprimée à toute la masse ; & comme il y a infiniment trop de distance entre l'effet & la cause, le mouvement des vagues ne cessera, à l'endroit où l'huile se sera étendue, qu'après un certain temps. Nous convenons encore que la surface du vaisseau qui mouille, peut s'oindre d'huile, & réprimer par ce moyen une grande partie des secousses rudes des vagues que ressentent ceux qui sont sur le vaisseau. De l'huile versée sur les houles fortes près d'une côte, ne produira aucun effet, & l'on sait que lorsque le vent cesse tout-à-coup, les vagues qu'il a excités ne retombent pas subitement ; elles s'apaisent graduellement, & sont long-temps à se mettre de niveau. Ainsi le moyen de calmer les vagues avec de l'huile, ne peut au plus avoir quelque effet qu'en pleine mer, & dans un petit espace, encore faut-il être à l'ancre, ou faire des bordées au-dessus du vent, jeter l'huile un peu abondamment & en avant du sillage. Le vaisseau marche mieux sur cette traînée grasse, il semble même la préférer.

On appelle la grande mer *Océan*, & on le distingue par rapport aux quatre points du monde en *Océan Sep-*

Septentrional ou Glacial, Océan Occidental ou Atlantique, l'Océan Méridional ou Ethiopien, Océan Oriental ou Indien.

On subdivise encore l'Océan en plusieurs mers, qui portent les noms des pays dont elles baignent les côtes; ainsi l'on dit la mer d'Irlande, la mer de Danemarck, la mer Baltique, &c. L'Océan Septentrional ou Hyperboréen comprend la mer d'Allemagne ou du Nord, une partie de la mer d'Angleterre, celle d'Escoffe, la mer de Danemarck, la mer Baltique, celle de Norwege; la mer de Moscovie, & tout ce qui environne le Continent Arctique. L'Océan Oriental comprend les mers de la Chine, des Indes, de l'Arabie & de l'Archipel. L'Océan Méridional comprend les mers de Zanguebar, des Caffres & de Congo: & l'Océan Occidental contient les mers de Guinée, du Cap vert, des Canaries, la mer Méditerranée, les mers d'Espagne, de France & des îles Britanniques. La mer du nouveau Continent se divise en mer du Sud ou Pacifique & en mer du Nord. Celle-ci comprend les mers du Canada, du Mexique, du Brésil, du Paraguay & de la Magellanique; celle du Sud que l'on appelle aussi *Océan pacifique*, contient la mer du nouveau Mexique ou de Californie, celle du Pérou & du Chili. Il y a des mers qui n'ont point de communication visible avec les autres mers: telle est la mer Caspienne qui se voit en Asie entre la Tartarie, le Royaume de Perse, la Géorgie & la Moscovie: on soupçonne cependant qu'elle a une communication souterraine avec le golfe de Perse. Ses eaux sont plus salées vers le milieu que vers les côtes. On donne le nom de *golfe* aux bras de mer qui s'avancent dans la terre, comme le golfe de Venise, qu'on nomme mer Adriatique, le golfe de Lépante de la Morée, le golfe d'Engia, & le golfe Arabique. Les mers intérieures ou qui entrent dans les Continens, sont la mer Vermeille en Amérique, la mer Caspienne, le golfe Persique, les mers de Corée & de Kamtschatka en Asie: les mers extérieures sont celles

qui environnent les Continens. Enfin on donne le nom de *Détroit* ou *Pas* à un canal entre deux terres par où deux mers se communiquent, comme le Détroit de Gibraltar, le Pas de Calais & le Fare de Messine. Ce qu'on appelle *Baie de mer*, est un lieu le long de la côte, où il y a assez de fond pour s'y retirer & se mettre à couvert de la tempête. Le milieu intérieur d'une baie a plus d'étendue que son embouchure, telle est la *Baie d'Hudson* & la *Baie de tous les Saints* en Amérique.

C'est par une suite de la dépendance des configurations du bassin de la mer avec le prolongement & le gissement des montagnes, que la profondeur à la côte est proportionnée à la hauteur de cette même côte; & que si la plage est basse & le terrain plat, la profondeur est petite, tandis qu'un promontoire élevé s'abaisse sous les flots par une pente rapide.

Nous avons dit que l'eau de la mer est la moins évaporable à l'air de toutes les eaux; cependant c'est de la vaste étendue de l'Océan que s'élèvent dans l'atmosphère ces vapeurs qui, étant condensées, forment les nuages destinés à porter le rafraîchissement & la fertilité dans les pays les plus éloignés.

On sait que la mer est un autre monde peuplé d'animaux dont le génie & les talens nous sont bien inconnus. Les petits poissons ne viennent sur les bords de la mer, que dans un temps calme; les gros poissons qui présentent une plus grande masse à l'effort des eaux agitées, sont souvent jetés involontairement sur les parages. On croiroit, à voir la mer agitée & toute écumante, qu'elle va ensevelir les vaisseaux dans ses vagues profondément entr'ouvertes, ou qu'elle va quitter son lit & inonder les terres; mais elle est sujette à des lois qui, en la resserrant vers son milieu, la répriment aussi du côté de la terre. Ce mouvement des eaux de la mer agitée par les vents s'appelle *ondulation* ou *fluctuation*.

La mer présente un autre phénomène bien digne

d'admiration & de l'étude des Philosophes; les eaux ont deux mouvemens périodiques par lesquels la mer s'élève & s'abaisse alternativement deux fois par jour en coulant de l'Equateur vers les Pôles, & refluant des Pôles vers l'Equateur. Tous les jours l'eau de l'Océan est entraînée pendant six heures de suite du Midi au Septentrion, & s'élève tantôt plus, tantôt moins sur les côtes: c'est ce qu'on appelle le *flux de la mer*: elle est environ quinze minutes dans la même hauteur; après quoi elle se retire & continue six heures durant à s'abaisser. Ce retour des eaux du Nord au Midi, & de nos côtes vers la haute mer, est ce qu'on appelle le *reflux*. L'eau demeure aussi environ quinze minutes dans son plus grand abaissement, & est retirée à plus d'une demi-lieue de certaines côtes, après quoi le flux recommence vers les terres. Cette inaction de deux fois quinze minutes par vingt-quatre heures, fait que le flux de la mer suit le cours de la lune. On prétend que c'est notamment la gravitation de cet astre qui opère ce phénomène sur la mer; aussi est-il vrai que l'on a pleine lune & grande & forte marée dans le même temps, tandis que la plus basse & la plus lente marée est dans le dernier quartier de la lune. L'illustre *Newton* attribue cet effet à l'attraction que le soleil & la lune exercent sur les eaux de l'Océan. C'est dans l'ouvrage de ce grand homme qu'il faut voir la démonstration & l'explication des phénomènes innombrables que présente ce point de physique. C'est aussi dans l'Histoire Naturelle de *M. de Buffon* (dans le volume de la *Théorie de la Terre*) qu'il faut voir expliqué avec énergie le même phénomène du flux & reflux de la mer. On peut encore consulter les savantes Recherches de *Mrs Euler, Maclaurin & Daniel Bernoulli*, sur les causes de ce beau phénomène, couronnées par l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1740, ainsi que le *Nouveau Traité de Navigation*, publié par *M. Bouguer* en 1753. C'est à regret que nous ne pouvons suivre ici ces Auteurs: nous nous contente-

A a iij

rons de dire que *Newton* a calculé que la force attractive du soleil pouvoit élever les eaux de la mer de deux pieds : que l'action de la lune pouvoit être évaluée à dix, & qu'ainsi les forces combinées de ces astres avoient assez d'activité pour les faire monter au moins de douze pieds. La plus grande hauteur des marées, n'est que deux ou trois heures après que la lune a passé au méridien : l'on a remarqué qu'en pleine mer l'eau ne s'élève jamais que d'un ou deux pieds ; il n'en est pas de même vers les côtes ; car l'eau dans les flux, monte sur les côtes de France, par exemple, depuis douze jusqu'à quarante-cinq pieds. En général les marées retardent tous les jours d'environ trois quarts d'heure, c'est-à-dire de la même quantité dont la lune par son mouvement propre d'Occident en Orient, arrive chaque jour plus tard au méridien ; elles sont aussi plus fortes ou plus foibles, selon que ce satellite est plus loin ou plus près de la terre. Elles augmentent à proportion que les cubes des distances diminuent ; & si la lune se trouvoit à une distance de moitié moindre, le flux qu'elle occasionneroit, seroit huit fois plus grand. Les marées sont plus grandes, plus rapides dans le même mois aux environs de la nouvelle & de la pleine lune, que dans les quadratures. Elles sont en général plus grandes en hiver qu'en été ; au temps des équinoxes, qu'aux temps des solstices : ces fortes marées précèdent l'équinoxe du printems, & succèdent à celui de l'automne (a). Les bancs de sable, les détroits, les

(a) M. *Beaupied du Menil* rapporte dans son *Mémoire sur les marais salans*, imprimé à la Rochelle en 1765, qu'entre les deux tours du pont de cette ville il a observé qu'aux équinoxes du printems & de l'automne, & au solstice d'été, la mer monte de douze pieds ; que dans les *syzygies*, ou nouvelles & pleines lunes de chaque mois, elle s'élève de dix à dix pieds & demi ; enfin que dans les *quadratures* ou morte-mer en terme de Marine, elle monte seulement de sept à huit pieds, parce que les marées vont en décroissant des *syzygies* aux *quadratures*, & en croissant des *quadratures* aux *syzygies*. Notre Observateur

golfes, la profondeur & la largeur des mers, les vents, les courans irréguliers, en un mot, les inégalités des côtes, la position des terres, les distances de l'équateur, &c. peuvent occasionner dans les marées des retards & notamment des variations qui ne sont soumises ni à l'action du soleil ni à celle de la lune. Les lieux situés au méridien n'éprouvent point le flux qui dépend du passage de la lune au méridien, mais celui qui est occasionné par la révolution périodique de cette planète. On ne connoît point de flux régulier dans la Méditerranée, excepté au fond du golfe de Venise. Le Pont-Euxin, la mer Baltique, la mer Morte & la mer Caspienne n'en ont point, mais il est sensible dans la mer Rouge & dans le golfe Persique.

Les Marins & les habitans des côtes maritimes donnent le nom de *marée* à ces mouvemens de *flux* & *reflux*; ils nomment *morte-eau* le temps où la marée est stationnaire, c'est-à-dire qu'elle monte le moins & s'abaisse le moins. Ils donnent le nom de *flot* au flux de la mer qui vient couvrir les plages.

Peu de personnes sont encore d'accord sur le mécanisme qui opère si constamment ces alternatives régulières du flux & reflux, ainsi que les *rats de marée*. Ces derniers seroient-ils dûs à une sorte de tempête à laquelle le vent n'auroit aucune part, ou ne seroit-ce pas plutôt la suite d'une tempête qui a régné ailleurs? Serait-ce enfin des *contre-marées*, c'est-à-dire, des marées qui se rencontrent en venant chacune d'un côté, & qui forment souvent en certains endroits des courans rapides & dangereux? Les rats de marées sont des espèces de lames houleuses qui se font sentir avec violence aux îles & seulement près des rivages ou des côtes: c'est alors que les vaisseaux qui sont en rade sont submergés,

ajoute que les plus hautes marées de chaque lunaison sont quand la lune est environ à dix-huit degrés au-delà des pleines & des nouvelles lunes; & les plus basses, quand elle est environ à dix-huit degrés au-delà du premier & du dernier quartier.

& les malheureux qui sont à bord sont aussi abandonnés à ces vagues impétueuses.

On ne connoît guere mieux ce que l'on appelle les *courans* de la mer, ces torrens secrets qui entraînent trop fréquemment les vaisseaux, & dont les effets sont souvent funestes. L'auteur des *Reflexions sur la cause générale des vents* (imprimées à Paris en 1746), paroît porté à croire que les *courans* considérables peuvent être attribués à l'action du soleil & de la lune: il ajoute qu'on pourroit expliquer par le plus ou moins de hauteur des eaux, & par la disposition des côtes, les différens *courans* réglés & constans que les Navigateurs observent, & que les oscillations horizontales de la pleine mer dans le flux & reflux pourroient être l'effet de plusieurs *courans* contraires. C'est sur-tout aux inégalités du fond de la mer, que M. de Buffon attribue les *courans*, lesquels varient à l'infini dans leurs vitesses & dans leur direction, dans leur force, leur largeur, leur étendue: ceux qui sont produits par les vents, changent de direction avec les vents. C'est encore à l'action des *courans* que M. de Buffon attribue la cause des angles correspondans des montagnes. M. Mead, Anglois, vient de publier que la cause du phénomène dont il s'agit dépend d'un mouvement de la mer, tendant de l'équateur aux pôles, ou au moins le long des côtes. Son système est fondé sur l'opinion où il est que le *maelstrom* & autres gouffres de l'Océan septentrional, sont des embouchures de canaux intérieurs qui communiquent à des endroits placés sous l'équateur: cependant par la relation que l'Evêque Pontoppidan donne du *maelstrom* (dans son *Hist. Natur. de la Norwege*), il y a lieu de croire que ce gouffre ou abyme n'est pas un passage souterrain, & M. Schellderup, Conseiller d'Etat en Norwege, prétend que le *maelstrom* est un courant d'eau opposé au mouvement de la mer. Les principaux *courans*, les plus larges & les plus rapides, sont; 1°. près de la Guinée, depuis le Cap Vert jusqu'à la baie de Fernandopo, d'Occident

en Orient, faisant faire aux vaisseaux cent cinquante lieues en deux jours. 2°. Auprès de Sumatra, du midi vers le nord. 3°. Entre l'île de Java & la terre de Magellan. 4°. Entre le cap de Bonne-Espérance & l'île de Madagascar. 5°. Entre la terre de Natal & le même cap. 6°. Sur la côte du Pérou dans la mer du Sud, du midi au nord. 7°. dans la mer voisine des Maldives, pendant six mois d'Orient en Occident, & pendant six autres mois en sens contraire. Les *courans* sont si violens sous l'équateur, qu'ils portent les vaisseaux très promptement d'Afrique en Amérique : mais aussi ils les empêchent absolument de revenir par ce même chemin ; de sorte que les vaisseaux pour retourner en Europe, sont forcés d'aller chercher le cinquantième degré de latitude. Qui se laisseroit de réfléchir sur la cause de ce phénomène ? En général les eaux de la mer sont continuellement entraînées d'Orient vers l'Occident. Le mouvement en est plus fort vers l'équateur que vers les pôles : tout ceci prouve évidemment que le mouvement de la terre sur son axe se fait d'Occident vers l'Orient.

L'observation & la connoissance des *courans* est un des points principaux de l'art de naviger ; mais ce qui rend leur détermination si difficile c'est la difficulté de trouver un point fixe en pleine mer. L'Académie Royale des Sciences avoit proposé ce sujet pour le prix de l'année 1751, & les méthodes proposées par les Auteurs ont encore laissé beaucoup à désirer. Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques observations importantes sur la théorie des *courans*.

M. Mead paroît convaincu, qu'abstraction faite des mouvemens que causent à la mer les vents & les marées, ce fluide n'est pas dans un état de repos, & que conséquemment la terre n'est pas par-tout d'une densité uniforme, comme le suppose le Chevalier Newton ; mais que les *courans* du golfe de Floride, ainsi que ceux de la côte du Brésil, & ceux qui sur la côte du Sud tendent au nord, sont des *courans* de circulation entre-

tenus par les densités différentes de la terre , & par son mouvement diurne ou de rotation sur son axe. M. *Wair*, dans sa dissertation sur la cause pourquoi l'eau de la mer Atlantique passe toujours dans la mer Méditerranée par le détroit de Gibraltar, prétend que deux courans dont la direction est opposée, coulent par ce détroit ; le courant supérieur passe constamment dans la mer Méditerranée , & l'inférieur sort toujours de cette même mer & se dégorge dans l'Océan. M. *Halley* a toujours regardé comme fort vraisemblable ces sous-courans marins, ainsi que les courans qui se font à la surface. Toutes ces opinions sont appuyées d'observations : nous ne rapporterons qu'une expérience faite dans la mer Baltique, qui confirme le sentiment de ces Auteurs. Un habile marin étant dans une des fregates du Roi, ce vaisseau fut tout d'un coup porré au milieu d'un courant & poussé par les eaux avec beaucoup de violence. Aussi-tôt on descendit dans la mer une corbeille où on mit un gros boulet de canon ; la corbeille étant descendue à une certaine profondeur, le mouvement du vaisseau fut arrêté : mais quand elle fut descendue plus bas , le vaisseau fut porté contre le vent & dans une direction contraire à celle du courant supérieur, qui n'avoit qu'environ quatre ou cinq brasses de profondeur. M. *Halley* ajoute que plus on descendoit la corbeille , plus on trouvoit que le courant intérieur étoit fort. Par ce principe il est aisé d'expliquer comment il se peut faire qu'au détroit de Gibraltar, dont la largeur n'est que d'environ vingt milles, il passe une si grande quantité d'eau de la mer Atlantique dans la Méditerranée par le moyen des courans qui y poussent presque toujours les vaisseaux à l'est.

Quoi qu'il en soit, les grandes marées nous procurent des avantages très-certains ; elles repoussent l'eau des fleuves, la font remonter bien avant dans les terres, & en rendent le lit assez profond pour qu'un vaisseau puisse arriver aux ports des grandes villes. Les navires attendent ces crues d'eau si commodes, ils en

profitent pour arriver ou pour sortir de la rade , sans toucher le fond & sans courir le risque de s'ensabler. Les alternatives du flux & reflux font que les côtes sont battues sans cesse par les vagues, qui en enlèvent de petites parties qu'elles emportent & qu'elles déposent au fond : de même les vagues portent sur les côtes différentes productions, comme des coquilles, des sables, qui s'accumulant peu à-peu, produisent des éminences. Dans la principale des îles Orcades où les rochers sont coupés à pic deux cents pieds au-dessus de la mer, la marée s'élève quelquefois jusqu'à cette hauteur lorsque le vent est fort ou qu'on éprouve une grande tempête. Dans ces violentes agitations la mer rejette quelquefois sur les côtes des matières qu'elle apporte de fort loin. La mer par son mouvement général d'Orient en Occident doit porter sur les côtes d'Amérique les productions de nos côtes, & ce ne peut être que par des mouvemens fort irréguliers, & probablement par des vents, qu'elle porte sur nos côtes les productions des Indes & de l'Amérique. Quant à son sol, rien ne ressemble mieux à un limon huileux : les bords de la mer sont si glissans, qu'on a de la peine à s'y soutenir, & ce gluten ne provient peut-être que des plantes & des animaux qui pourrissent dans la mer. Nous donnerons au mot SEL MARIN l'art de retirer le sel de la mer ou des fontaines salées ou marais salans. Il seroit à désirer qu'on eût aussi l'art de dessaler par des voies commodes & non dispendieuses l'eau de la mer au point de la rendre potable. Quelle ressource ne seroit-ce pas pour les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages ! M. *Deslandes* a prétendu que si l'on forme avec de la cire vierge des vases, & qu'on les remplit d'eau de mer, cette eau filtrée à travers la cire, sera dessalée par ce moyen. Le célèbre *Hales* a beaucoup travaillé sur cette matière, mais bien différemment : on voit ses recherches dans un de ses ouvrages. L'Angleterre pour manifester à tout l'Univers la reconnaissance d'un si grand bienfait, a érigé

à ce même *Hales*, mort en 1761 âgé de 87 ans, à Westminster, un superbe mausolée parmi les tombeaux de ses Rois. Plusieurs autres personnes se sont servi dans les mêmes vues de la poudre à canon, des cendres de bois, de la craie; de la chaux d'os calcinés & de la pierre à cauter, &c. Mais de tous ces moyens le seul par lequel on puisse parvenir à la desaler, à la dépouiller de son goût bitumineux, & la rendre potable & saine, c'est la voie de la distillation. Un célèbre Médecin de la Faculté de Paris (*M. Poissonnier*) s'est occupé aussi à travailler sur cet objet par ordre du Gouvernement. Voyez la *Gazette de France*, n°. 55, année 1764.

A ce détail nous ajouterons une singularité rapportée par *Linschot*, que dans la mer rouge près de l'île de Bareyn, des Plongeurs puisent de l'eau douce à la profondeur de quatre à cinq brasses; de même, dit *Gemelli*, tom. II, pag. 453, aux environs de l'île de Baharan dans le golfe Persique, on prend de l'eau douce au fond. Les hommes se plongent avec des vases bouchés & les débouchent au fond; & lorsqu'ils sont remontés ils ont de l'eau douce. Il y a encore beaucoup d'autres endroits où il y a sous la mer des fontaines d'eau douce. Le fond de la mer laissé à sec près de Naples lors des éruptions du Vésuve, fit voir une infinité de ces petites sources jaillissantes.

MER GLACIALE. On appelle ainsi cette partie de l'Océan Septentrional, entre le Groënland à l'Ouest & le Cap glacé à l'Est. Il y a long-temps que les Anglois & les Hollandois cherchent, peut-être vainement, un passage par cette mer pour aller à la Chine & au Japon; cependant la Nation Angloise n'a point encore abandonné ce projet: mais la quantité de montagnes de glace qu'on rencontre presque en tout temps dans cette mer, met au succès d'une si grande entreprise des obstacles difficiles à vaincre.

Plusieurs Anciens n'ont pas cru que la mer pût se geler; cependant la mer Baltique & la mer Blanche

se gellent presque tous les ans, & les mers plus septentrionales se gellent presque tous les hivers. On fait que le Zuyderzée se gele souvent en Hollande, mais on fait aussi que l'eau salée se gele plus difficilement que l'eau pure, parce qu'il faut pour la glacer un froid supérieur au degré de la congélation, & qui excède d'autant plus ce degré que l'eau est plus chargée de sels. La glace d'eau salée est moins dure que la glace ordinaire; elle est plus chargée de sel au centre qu'à l'extérieur: ce milieu même trop chargé de sel, ou ne se gele point, ou ne prend que peu de consistance.

Les fleuves du Nord transportent dans les mers une prodigieuse quantité de glaçons, qui venant à s'accumuler, forment ces masses énormes de glace si funestes aux Navigateurs. Un des endroits de la mer glaciale où elles sont les plus abondantes, est le Détroit de Waigat, qui est gelé en entier pendant la plus grande partie de l'année: ces glaces sont formées des glaçons que le fleuve Oby transporte presque continuellement. Elles s'attachent le long des côtes, & s'élèvent à une hauteur considérable des deux côtés du Déroit: le milieu du Déroit est l'endroit qui gele le dernier & où la glace est la moins élevée; les vaisseaux qui vont au Spitzberg pour la pêche de la baleine, y arrivent au mois de Juillet & en partent le 15 d'Août: croiroit-on que dans cette saison ils rencontrent quelquefois plus de quatre cents morceaux prodigieux de glaces épaisses de soixante, soixante & dix & quatre-vingt brasses qui se sont détachés des côtes de glace & qui voyagent dans la haute mer? Il y a des endroits où il semble que la mer soit glacée jusqu'au fond; ces glaces qui sont élevées au-dessus du niveau de la mer, sont claires & luisantes comme du verre. Au rapport des Voyageurs, les glaces du Nord sont d'un beau bleu, un peu tirant sur le vert comme le vitriol de Chypre. Mais presque toutes celles que nous y avons observées, étoient de la couleur des glaces de notre pays, les

autres en très-petit nombre n'avoient qu'une teinte foible.

Tous les Navigateurs attestent qu'il y a aussi beaucoup de glaces dans les mers du Nord, de l'Amérique, &c. *Robert Lade* nous assure que les montagnes de Frisland sont entièrement couvertes de neige, & toutes les côtes de glace comme un boulevard qui ne permet pas d'en approcher. On trouve dans cette mer des îles de glace donc de plus d'une demi-lieue de tour, dont la superficie au-dessus de l'eau surpasse l'extrémité des mâts des plus gros navires, & qui ont soixante & dix ou quatre-vingt brasses de profondeur dans la mer. Ces îles ou montagnes de glaces sont si mobiles, que dans les temps orageux celles qui présentent une grande surface hors de l'eau, suivent la course d'un vaisseau. Lorsque ces masses énormes de glace viennent à se rompre ou à se disjoindre des *glaces côtières*, alors il s'excite un bruit si terrible qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Si l'on trouve beaucoup de bancs de glaces dans la nouvelle Zemble, il n'est pas rare d'en rencontrer près de la Terre de Feu; *Waser* dit y avoir vu quelques-unes de ces îles de glaces flottantes dont quelques-unes lui paroissent avoir une à deux lieues de long, & la plus grosse de toutes lui parut avoir quatre ou cinq cents pieds de haut. D'autres Voyageurs assurent d'en avoir rencontré de si monstrueuses, qu'il y en a de douze à quinze cents pieds d'épaisseur; plusieurs Auteurs ont tâché d'expliquer la cause des amas de glaces dans la baie de Baffin & le détroit d'Hudson, &c. Voici ce que dit le Capitaine *Middleton*, Anglois: Le pays est fort élevé tout le long de la côte de la baie de Baffin & du détroit d'Hudson, &c. & il l'est de plus de cent brasses tout près de la côte où se trouvent quantité de golfes dont les cavités sont remplies de glaces & de neiges gelées jusqu'au fond, à cause de l'hiver presque continuel qui regne dans ces endroits. Ces masses se détachent & sont entraînées dans le détroit, où elles

augmentent en masse : l'eau & l'air étant toujours extrêmement froids pendant l'été, tout ce qui tombe de l'atmosphère, joint à l'élévation des vagues de la mer, produit un accroissement continuels aux monragnes de glaces. Le vent souffle du côté du Nord-Ouest pendant presque neuf mois de l'année. A l'égard des amas de glaces qu'on voit près du Groënland, ils ont commencé par se détacher des grandes rivières de Moscovie.

Nous avons dit ci-dessus, que depuis long-temps l'on ne cesse de chercher un passage aux Indes par les mers du Nord; mais dans la crainte d'un trop grand froid si on s'approchoit trop du pôle, on ne s'est pas assez éloigné des terres, & on a trouvé les mers fermées par les glaces. Cependant il paroît vraisemblable qu'il y a moins de glaces en pleine mer que près des côtes où les fleuves se déchargent avec leurs glaces : d'ailleurs on fait que quelques Hollandois s'étant fort approchés du pôle, y avoient trouvé une mer ouverte & tranquille, & un air tempéré; ce qui n'est peut-être pas impossible en été, à cause de la présence continuelle du soleil au pôle boréal pendant six mois. Voyez les articles GLACE, GLACIER, FROID, GELÉE. Nous le répétons, ce n'est que vers les côtes dans les parages tranquilles, dans les golfes ou détroits des zones glaciales & dans tous les endroits où les fleuves versent une grande quantité d'eau douce & de glaçons, que la mer gele, & les glaces continues ne s'étendent pas à une vingtaine de lieues des côtes.

MER LUMINEUSE, *noctiluca marina*. C'est un phénomène des plus brillans, qui est commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue sur les eaux, les fait bouillonner, & semble pendant les plus épaisses rénébres de la nuit les mettre en feu : le vaisseau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe dans le sillage un long trait de lumière. La mer est beaucoup plus lumineuse aux environs des îles Maldives & de la côte de Malabar, que dans tout autre

endroit de l'Océan : aussi M. *Godeheu* se trouvant sur ces mers, en profita-t-il pour observer la véritable cause de cet éclat lumineux, ainsi qu'il l'a détaillé dans un Mémoire imprimé dans le troisième tome de ceux qui ont été présentés à l'Académie. La mer, dont la surface étoit foiblement agitée, lui parut couverte de petites étoiles ; chaque lame qui se brisoit répandoit une lumière très-vive & semblable pour la couleur à celle d'une étoffe d'argent électrisée dans l'obscurité ; le sillage du vaisseau étoit d'un blanc vif & lumineux, parsemé de points brillans & azurés.

Il a appris, par des observations répétées, que la mer dans les endroits où elle étoit la plus lumineuse, étoit parsemée de petits animaux vivans, non seulement lumineux, mais qui laissoient échapper de leur corps une liqueur huileuse qui fumageoit l'eau de la mer, & qui répandoit cette lumière vive & azurée. Ces animaux ne sont visibles qu'à l'aide d'une forte loupe ; & la liqueur qu'ils répandent, reste sur le filtre par lequel on passe l'eau de la mer, qui demeure par-là privée de toute lumière. Cette observation rentre dans le sentiment de MM. *Viannelli*, *Grifellini* & *Nollet*, qui attribuoient cette lumière à des insectes lumineux : elle n'est point contraire non plus au Mémoire de M. *le Roi*, imprimé dans le même volume, qui attribuoit cette lumière à une matière phosphorique huileuse, que l'air ou même d'autres liqueurs (tels que de l'esprit-de-vin versé sur une petite quantité d'eau de mer récente & contenue dans une bouteille), peuvent mettre en jeu & déflagrer. Les huiles de plusieurs poissons, telles que de la *bonite*, par exemple, paroissent avoir la propriété d'être lumineuses, sur-tout lorsqu'on les agite. Voyez VER LUISANT & SCOLOPENDRE MARINE.

J'ajourerai à ces exemples & citations, le brillant phénomène que j'observai le 19 Juillet 1762, étant au port de Cette en Languedoc. Il fit ce jour-là une chaleur excessive. J'avois depuis long-temps formé le projet

projet de faire quelques observations sur la plus ou moins grande facilité de nager dans la mer ou dans l'eau douce, & de découvrir si l'eau qui touche au sol de la mer, est plus dense & plus fraîche que la superficie de cet élément. Instruit d'ailleurs que la mer Méditerranée offroit dans plusieurs de ses parages, toutes les nuits & dans presque tous les temps, le même spectacle lumineux qu'on voit aux Indes, dans nos îles & sur les côtes d'Afrique, j'engageai M. *Ortez*, Espagnol, alors mon compagnon de voyage, à faire ces observations en commun. Nous fûmes au rivage sur les dix heures du soir; puis étant deshabillés, on se mit à l'eau jusqu'au cou: on essaya de plonger entièrement; ensuite on fonda avec la jambe & les bras, laquelle des deux surfaces étoit plus tempérée, & l'on reconnut sensiblement qu'autant la superficie de la mer étoit froide; autant le fond en étoit chaud. Quant à la densité & différence de pesanteur, je ne pus en faire l'expérience; d'ailleurs M. le Comte de *Marsigli* a déterminé que l'eau de la superficie de cette mer étoit d'une quatre cent sixieme partie moins pesante que celle qui étoit à cent cinquante brasses au-dessous, & que l'eau de cette même mer contient de sel en sa superficie, la trente-deuxieme partie de son propre poids, & dans le fond une vingt-neuvieme partie; c'est la proportion que montre la balance, mais l'aréometre fait voir qu'il doit y en avoir une partie de plus. L'eau de la Méditerranée pèse plus que celle de l'Océan, selon le Pere *Feuillée*. Notre principale observation se porta aussitôt sur un autre phénomène que voici: toutes les lames d'eau nous sembloient étinceler à mesure que nous les bitions en nageant. Je froirai mes mains & mes cuisses hors de l'eau, & j'en tirai aussi des especes d'étincelles: j'agitai fortement les cheveux de M. *Ortez*, qui parurent aussi-rôt comme autant de vergertes lumineuses. Je fis deshabiller mon domestique, & lui dis de se frotter aussi, avant de se baigner dans la mer, mais il ne put produire sur lui le même effet qu'il remarquoit sur

moi. Je m'avisai de le tirer par le bras : quelle fut notre surprise, notre admiration, lorsque je vis l'image de ma main mouillée entièrement tracé sur ce bras, comme si c'eût été un crayon phosphorique qui l'eût imprimé; enfin il se mit à l'eau, & je le fis nager pour l'examiner à mon aise; l'on auroit dit d'un homme de feu qui se débattoit dans l'eau : nous prîmes du sable & des *fucus* dans le fond de la mer, & en frottant ces corps, ils parurent également chargés de particules phosphoriques. Bientôt la mer nous parut plus lumineuse encore, on auroit pu dire au premier coup d'œil que les étoiles fixes réfléchissoient continuellement leurs brillantes images dans cet élément. Pénétré d'une curiosité extrême d'examiner plus attentivement la cause & les objets scintillans, regrettant de n'avoir point un vase pour le remplir d'eau marine, je pris un autre parti. Je plongeai un mouchoir blanc dans l'eau, & le retirai tout couvert, comme de petites étoiles ou de points brillans & azurés, qui sembloient s'éraiser, s'étendre par le frottement, & former des plaques lumineuses. De retour au logis, je me fis apporter une bougie allumée, mais je ne pus distinguer sur ce mouchoir que des corpuscules dont l'extrême petitesse & l'affoiblissement phosphorique les déroba peu-à-peu à mes yeux. Le lendemain de grand matin je fus tremper dans la mer un second mouchoir, que je repliai bien soigneusement; & quand le jour fut favorable, je pris ma loupe (un microscope m'eût été plus utile), & je crus reconnoître sur la toile du mouchoir des atomes informes, immobiles & bleuâtres : je descendis dans la cave pour éprouver s'ils ne reluiroient pas mieux qu'au jour, mais tout le beau phénomène étoit détruit. Ainsi j'attribuai l'effet d'un tel spectacle tantôt à des feux phosphoriques, & tantôt à des vers marins. Nous disons que le corps lumineux s'affoiblit & cesse de remuer dès qu'il est sorti de l'eau, de même que si l'on enferme de l'eau de la mer pendant vingt-quatre heures dans une bouteille, l'eau commenee à se corrompre & ne jette plus d'étincelles.

En 1766, naviguant dans la Manche par un temps fort chaud qui menaçoit d'un grand orage & au milieu de la nuit la plus obscure, je fus frappé de voir les feux dont cette mer étinceloit de toutes parts, se répéter, se mêler & se confondre, pour ainsi dire, avec les éclairs qui sillonnoient le ciel & l'horison, je me rappellois l'observation que j'avois faite sur la Méditerranée, lorsque le vaisseau dans lequel j'étois se trouva investi de quantité de barques. Rien ne pouvoit être plus intéressant ni plus agréable que le spectacle dont j'étois témoin. Je me trouvois sur une côte habitée par des Pêcheurs; les approches de la tempête les obligeoient à ramener leurs barques vers le port; il sembloit que toutes les barques étoient portées sur des flots, en quelque sorte enflammés & environnés de longues lames de feu que sembloit produire chaque coup de rames. Je fis tirer un seau d'eau de la mer, je pris un godet de terre, rempli aux deux tiers de ladite eau, je me transportai au pied du mât du vaisseau sur le pont, afin d'être moins baloté par les coups de mer : (l'oscillation étant plus grande au bout des leviers, vers la poupe, la proue, & vers les bords du vaisseau) je m'enveloppai tout le corps & notamment la tête de deux redingotes pour intercepter toute communication avec la lumière que réfléchissoient les éclairs & la mer; dans cet état l'eau de mon godet me parut un peu scintillante; j'y jetai par hasard quelques gouttes d'éther vitriolique dont je faisois usage, quoique sans succès, pour me préserver du mal de mer : je fus étonné de voir quantité de corps animés des plus brillans, s'agiter & produire le même phénomène qui arrive quand on laisse tomber une pincée de limaille d'acier sur le disque d'une bougie allumée; tout ce brillant spectacle ne dura qu'un instant. M. *Rigaud* a fait aussi différentes recherches en 1763 & 1764 sur la cause qui rend la mer lumineuse: ce Physicien a détaillé dans un Mémoire lu en 1768, à l'Académie Royale des Sciences de Paris, le résultat de ses observations : &

il prétend que sur les côtes de France, depuis l'embouchure de la Garonne jusqu'à Ostende, même que dans l'Océan, depuis le port de Brest jusqu'aux îles Antilles & au banc de Terre-Neuve, la mer doit principalement la lumière dont on voit briller ses eaux, à une immense quantité de petits polypes, à-peu près sphériques, presque aussi diaphanes que l'eau, ayant environ un quart de ligne de diamètre, & un seul bras d'environ un sixième de ligne de longueur, qu'ils meurent avec beaucoup de lenteur, ainsi que leur corps. Ces polypes deviennent lumineux dès qu'on agite l'eau de la mer, ou lorsqu'un petit insecte s'approche d'eux. En puisant de l'eau à la surface de la mer lorsqu'elle est lumineuse, on se procure aisément une grande quantité de ces polypes. Pour bien voir ces petits animaux, dit M. *Rigaud*, il faut remplir d'eau lumineuse un caraffon de verre blanc & mince, dont le cou soit étroit, ensuite placer le vase sur un plan solide entre l'œil de l'Observateur & le jour d'une fenêtre, ou bien si c'est la nuit, entre l'œil & la lumière d'une bougie; bientôt les polypes gagneront la surface de l'eau & les parois du verre; il sera facile alors d'en prendre avec la barbe d'une plume dans le cou de la bouteille, & on les placera sur un porte-objet au foyer d'un microscope. C'est ainsi que M. *Rigaud* est parvenu à découvrir leur figure, à la dessiner & à distinguer les mouvemens de ces individus. Pour s'assurer que ces polypes sont autant de foyers lumineux qui éclairent l'eau dans laquelle ils nagent, il suffit de filtrer cette eau par un papier gris, elle ne rend plus de lumière, & les polypes qui restent dans les pores du filtre étant écrasés avec le doigt deviendront aussitôt lumineux, de même que le doigt. Si l'on met de l'eau marine & lumineuse dans un cristal de montre, & que l'on y verse, étant dans un lieu obscur, quelques gouttes de fort vinaigre ou d'un acide minéral, soit vitriolique ou nitreux, mais affoibli, on voit s'agiter & briller à l'instant autant de points phosphoriques d'un

éclat lumineux très-vif, qu'il y a effectivement de polypes. Mais cet éclat est le dernier qu'on en doit attendre: un moment après, ils se précipitent au fond du vase, & y meurent privés de leur lumière. Cette expérience faite en grand doit produire un très-bel effet. Deux gros d'acide nitreux ont produit le même phénomène sur l'eau d'une barrique de la mesure de deux cents quatante pintes. L'acide vitriolique présenta le même résultat, mais l'acide marin agit moins fortement & moins promptement, il fallut une livre de vinaigre pour produire le même effet que celui de deux gros d'esprit de nitre. L'huile de tatre & l'alkali volatil éteignirent bien plus difficilement la lumière de ces insectes, que les acides minéraux. M. *Rigaud* a tenté vainement de faire reparoître ceux que les acides avoient détruits, en neutralisant les acides par les alkalis, même avant que ces insectes eussent perdu leur lumière. L'été & l'automne sont les temps où ces polypes sont les plus nombreux, les plus agiles; ils sont plus gros & plus lumineux encore sous la zone torride que sous la zone tempérée. *Voyez* POLYPE.

M. *Bajon*, Médecin à Cayenne, a fait aussi pendant sa traversée de France en cette colonie, quelques observations sur les corps lumineux qui brillent dans l'obscurité sur la mer: cette lumière phosphorique qui forme des étincelles, est un des phénomènes qui l'ont le plus affecté. Leur vivacité étoit en raison du frottement plus ou moins considérable, tant à la surface de l'eau qu'entre les parties de l'eau même diversement agitées. Les mouvemens violens & brusques sont peu favorables à la formation des *étincelles*; elles sont plus abondantes & plus vives quand le mouvement est uniforme, & plus fortes lorsque les mouvemens sont produits par des corps étrangers, qu'entre les parties de l'eau même.

Indépendamment de ces étincelles on voit dans un certain temps seulement des apparences laiteuses, d'autres fois des espèces de flammes plus ou moins grandes

& de formes assez irrégulières, se former dans l'intérieur de l'eau à deux & plus de trois pieds de profondeur. On peut comparer ces especes de *flammarines* aux éclairs qui partent d'une nuée orageuse: la couleur de leur feu est cependant plus pâle que la lumière des étincelles dont nous avons parlé ci dessus & qui sont produites par le frottement, tandis qu'on observe que les flammes sont en plus grand nombre, la mer étant tranquille & n'ayant qu'un simple mouvement d'ondulation: il y a plus, le frottement du navire n'en produisoit aucune. M. *Bajon* soupçonne que ces flammes pourroient bien être l'effet des frottemens qui s'exécutent dans l'intérieur de l'eau par la rencontre des courans, dont le cours est diamétralement opposé. Il n'a observé ces especes de flammes qu'après avoir passé le Tropique du Cancer; & elles ne sont devenues nombreuses que vers le douzième, le dixième & le huitième degré de latitude septentrionale, qui est précisément l'endroit où il a observé de terribles courans. Voyez ce mot. Enfin ces feux se multiplient de plus en plus quand on approche de la Zone Torride; mais ils diminuent quand on touche fond, qu'en approche de terre & sur tout des embouchures des rivières.

Ce Physicien prétend qu'outre ces frottemens intérieurs il y en a encore d'autres dépendans de l'impulsion de l'atmosphère sur la surface de l'eau, qui d'ailleurs ne peut en faire mouvoir qu'une certaine masse qui presse contre la partie inférieure.

D'après cet exposé de M. *Bajon*, il paroît que le frottement est la cause de ces feux, & principalement des étincelles qu'on observe sur la surface de la mer, puisqu'elles n'ont réellement lieu qu'aux endroits où l'on reconnoît un frottement marqué, notamment toutes les fois que des vagues sont élevées au-delà de la surface de l'eau, qu'elles viennent ensuite à s'ouvrir & à glisser sur celles qui leur sont inférieures. C'est autour du navire qui fait un sillage rapide qu'elles sont le plus sensibles. Lorsque des colonnes entières de poissons,

même ceux dont la couleur est sombre, font des émigrations en nageant un peu vite, & offrent sur la mer, au lieu de leur passage, une lumière brillante; cette lumière paroît encore dûe au frottement. M. *Bajon* ayant examiné de près ces points lumineux, leur figure lui a paru sphéroïde; il a reconnu aussi que la lumière augmentoit en proportion de leur nombre, que plusieurs paroissent s'élever au-delà de la surface de l'eau & se perdre dans l'atmosphère: il y aussi quelques-uns de ces points lumineux qui commencent à briller dans l'intérieur de l'eau, parcourent un certain espace & disparaissent sans parvenir jusqu'à la surface.

On ignore d'où dépendent les circonstances qui font varier si singulièrement ces feux: ces lumières dépendent-elles de la direction des vents & de l'état de l'atmosphère? On a observé que les vents du Nord sont très-favorables, tandis que les temps humides & les vents du Sud leur sont contraires.

Telles sont les généralités que M. *Bajon* rapporte sur cette matière lumineuse, que quelques-uns attribuent à de petits animaux, d'autres à une matière phosphorique, & divers Physiciens, sur-tout M. *Bajon*, à une matière qui a une analogie directe avec l'électricité. Ces trois opinions paroîtront vraisemblables à plusieurs de nos Lecteurs. Au commencement de cet article (*mer lumineuse*), nous avons exposé l'opinion appuyée d'expériences, qui démontrent qu'il faut attribuer cette lumière à de petits animaux. Les deux autres, quoiqu'hypothétiques, sont au moins très-ingénieuses. M. *Bajon*, en judicieux & curieux Observateur, a déjà tenté quelques recherches particulières à cet égard, c'est-à-dire, sur les étincelles & les flammes dont il a fait mention. En voici le résultat: notre Physicien ayant tiré de l'eau de la mer dans un seau, a reconnu que de tous les corps dont il s'est servi pour y produire du frottement, soit avec un morceau de bois, soit avec une lame de couteau, soit avec les doigts de la main, soit avec le verre, les corps métalliques occa-

sionnent le plus d'étincelles. Les parties animales en donnent moins que le fer, mais plus que les bois; le verre n'en produit presque aucune. Dès qu'on agite l'eau, sur-tout avec une lame de couteau, il brille à l'instant une grande quantité de points rouges qui paroissent s'élaner de la lame même du couteau, & disparaissent tout de suite : ce phénomène diminue & disparoît si on continue ces mêmes frottemens un peu de temps dans la même eau; mais si on la laisse reposer pendant quelque temps, & qu'on y promène de nouveau la lame d'un couteau, les étincelles reparoissent, à la vérité moins nombreuses & moins lumineuses que quand l'eau est fraîchement tirée de la mer. La même expérience répétée plusieurs fois, a toujours offert le même spectacle & donné le même résultat : enfin si l'eau de la mer est renfermée dans une bouteille bien bouchée, ensuite agitée même avec les excitateurs ci-dessus désignés, il ne s'y manifeste aucune étincelle; l'eau vidée de la bouteille dans un seau & exposée pendant quelques minutes à l'air libre, ensuite agitée comme ci-dessus, redevient lumineuse, érinçelante.

MER MORTE OU MER DE SEL. *Voyez l'article ASPHALTE.*

MER NOIRE OU MER TERRIBLE OU MER MAJEURE. Nom donné au Pont-Euxin qui communique avec la Méditerranée. Ses tempêtes sont plus furieuses, plus dangereuses que celles d'aucune autre mer, parce que ses eaux sont renfermées de tous côtés, & que les vagues attaquent en tous sens les vaisseaux. Indépendamment des vents, il y a des courans fort singuliers dans le canal de la mer Noire; il y en a de petits qui permettent aux bateaux de monter, tandis que d'autres bateaux descendent à la faveur du grand courant. L'eau de cette mer où l'on ne trouve aucun bon port, & dont les rades sont découvertes, est si peu salée qu'elle se gèle presque entièrement en hiver. Cette mer reçoit les plus grandes rivières de l'Europe. Son limon est, dit-on, une fange assez noirâtre. Peut-être cette couleur

n'est-elle dûe qu'à l'ombre réfléchie des bois qui couvrent les côtes de cette mer.

MER PACIFIQUE ou MER DU SUD. On l'a nommée *pacifique* à cause des grands calmes qui y regnent en certains temps & en certains parages. On y trouve le golfe appelé *mer vermeille*.

MER ROUGE & MER VERTE. *Voyez à l'article MER.* Les Anciens l'ont aussi appelée *mer du Suph* ou *mer du Jonc*, à cause de la grande quantité de joncs ou de mousses de mer qui s'y trouve.

MERCURE. *Voyez au mot PLANETE.*

MERCURE ou VIF-ARGENT, *mercurius* aut *hydrargyrus*. C'est une substance métallique, particulière, sans ténacité ni consistance, froide au toucher & inodore; mais habituellement fluide & coulante comme du plomb tenu en fusion. Le vif-argent se divise au moindre effort en un grand nombre de particules sphériques. Lorsqu'il est pur, il coule sans faire de traînée sur le papier. Sa couleur est blanche, brillante, argentine; il est entièrement opaque & réfléchit les objets comme une glace. Le mercure purifié est, après l'or & la platine, le plus pesant des métaux & des demi-métaux; il pèse quatorze fois plus que l'eau, & huit cents quarante fois plus que l'air. Un volume d'argent-vif, mis dans un vase, peut supporter un volume de fer plus considérable d'un tiers, sans qu'il s'y précipite. Un pied cube de mercure pèse neuf cents soixante & dix-sept livres. *Voyez la pesanteur spécifique des métaux, au mot MÉTAUX.*

Le vif-argent est une substance métallique particulière : ce n'est point un métal, puisqu'il est volatil, qu'il se dissipe dans le feu, même au degré de l'eau bouillante, & qu'il manque de fixité & de ductilité. Le plus grand froid de la nature ne le rend point solide. MM. *Grischow & Braun*, Académiciens de Saint-Petersbourg, ne sont parvenus en 1760, à fixer le mercure au point de le rendre flexible, malléable & de la consistance du plomb, qu'en employant un froid

artificiel de 186 degrés & deux tiers (selon la division de Réaumur). Le mercure n'est point un demi-métal en ce qu'il n'est point combustible. Doit-il être regardé comme une substance métallique seule de son espèce ? ou seroit-il un monstre dans l'ordre des demi-métaux, comme l'est la platine dans l'ordre des métaux ?

Le mercure s'amalgame avec presque tous les métaux ou demi-métaux qu'il pénètre peu-à-peu & qu'il ronge : l'or & l'argent sont les substances sur lesquelles il produit ce phénomène par excellence, &c.

Le vis-argent se trouve dans ses mines propres & particulières, en Italie, dans le Frioul, en Hongrie, à Ydria en Carniole, (celles-ci furent découvertes en 1497) à Almaden en Espagne, en Chine & à Chalatiri dans le Potosi. M. l'Abbé *Sauvages* prétend qu'il y en a une mine sous la ville de Montpellier. La mine la plus fameuse qui soit dans l'Amérique méridionale est auprès de Guancavelica au Pérou dans l'Audience de Lima, à soixante lieues de Pisco : c'est de cette grande minière qu'on retire le mercure propre à la purification & exploitation de l'or & de l'argent de ces contrées. Cette mine est creusée profondément dans une montagne fort vaste, & les seules dépenses qu'on a faites en bois pour la soutenir, sont immenses. On trouve dans cette mine des places, des rucs, & une Chapelle où l'on célèbre la Messe les jours de Fêtes ; on y est éclairé par un grand nombre de chandelles allumées pendant qu'on y travaille. Les particuliers y font travailler à leurs frais, & sont obligés sous les plus grandes peines de remettre au Roi d'Espagne tout le mercure qu'ils en tirent. On le leur paye à un certain prix fixé ; & lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, l'entrée de la mine est fermée, & personne n'en peut avoir que de celui des magasins. On tire communément tous les ans des mines de Guancavelica, pour un million de livres de vis-argent, qu'on transporte par terre à Lima, puis à Arica, & de-là à Potosi. On

a observé que quand le mercure se rencontre sous sa forme fluide, alors il est dispersé dans des *drusens* : s'il est intercepté dans de la pierre, de quelque nature & couleur qu'elle soit, alors il forme des filons inclinés, & plonge très-profondément en terre : on en a tiré à plus de neuf cents pieds de profondeur perpendiculaire de la mine d'Ydria en Europe. On descend dans cette mine par des bures ou puits. Il y a une infinité de galeries sous terre, & si basses que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer ; & il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante : aussi ne travaille-t-on guere dans ces souterrains que pendant l'hiver. Les mines de la Carniole produisent un revenu très-considérable à la Maison d'Autriche, puisqu'il s'en débite 4000 quintaux par an.

On donne le nom de *mercure vierge* au vis-argent fluide, coulant, sans mélange, que l'on trouve dans des matrices terreuses ou pierreuses, mais dont on peut le séparer par le moyen d'un ruisseau d'eau courante ou par des cribles, ou des égouttoirs faits exprès, ou par le feu. Il est souvent difficile de le retirer tout fluide des entrailles de la terre, car il s'infiltre facilement & en peu de temps dans des fentes terreuses ou pierreuses, en sorte qu'on le perd souvent de vue, quand on croit être en état de l'obtenir entièrement. Quand le mercure pur est extrêmement divisé dans la masse pierreuse, on broie les masses, & on l'en retire par la simple distillation, soit *per ascensum*, soit *per descensum*. Tous les Auteurs disent que les Indiens & tous ceux qui travaillent à retirer ce minéral fluide de ses mines, ne vivent pas long-temps, & qu'ils sont bientôt paralytiques de tous leurs membres & meurent tous étiés. On en attribue la cause aux vapeurs mercurielles qui affectent le genre nerveux. On dit encore que l'on ne condamne aujourd'hui aux travaux de ces sortes de mines, *in opus metalli*, que des criminels. Les ateliers où l'on distille pendant l'été la

mine de mercure d'Ydria , sont à quelque distance de la miniere : on y respire une odeur très-désagréable : les bestiaux ne veulent guere pâturer dans les herbages voisins : les Ouvriers sont relevés tous les mois , & le tour de chacun d'eux ne revient qu'une fois l'an. Ceux qui travaillent dans les souterrains à retirer le mercure vierge , sont changés au bout de quinze jours ; ils remontent pour laver la mine à l'air libre , ce qui prolonge un peu leur vie. On assure avoir vu de ces Ouvriers dont la sueur étoit presque autant de larmes de mercure vif. On nous mande d'Ydria qu'il y a dans cette mine des Travailleurs volontaires & peu maladifs ; ils sont relevés tous les deux jours. Le mercure réduit en vapeur a la propriété de détruire les insectes.

L'on appelle *mercure minéralisé* celui qui est tellement atténué, divisé & dispersé, soit dans le quartz, soit dans le schiste, &c. qu'on a quelquefois de la peine à l'y reconnoître sans le secours de la loupe, & sur-tout celui qui s'est combiné avec le soufre, avec lequel il forme une masse rouge, nommée *cinnabre* : voyez ce mot. On donne à cette sorte de vis-à-vis le nom de *mine de mercure rouge*.

Le Naturaliste qui voyage, & qui aura de forts soupçons qu'il doit exister dans tel ou tel lieu une mine de mercure, a une expérience facile pour s'en assurer ; il suffira de faire rougir une brique qu'on couvrira d'une demi-ligne d'épaisseur de limaille d'acier ou de pierre de chaux calcinée, on posera la prétendue mine de mercure sur cette limaille, & on couvrira le tout d'un verre à boire renversé. Dès que la mine aura reçu une chaleur suffisante, le mercure, s'il y en a, s'élèvera & s'attachera au verre en vapeurs blanchâtres qui se condenseront bientôt en gouttelettes fluides, sans avoir la propriété de mouiller. Le mercure & les préparations sont encore employées très-fréquemment contre les vers, comme le spécifiquement le plus certain. M. Bourgeois assure que c'est :

un excellent remède contre le rhumatisme, les obstructions squirreuses du mésentère & des autres viscères, & en général contre toutes les maladies de la peau. Il produit même souvent de très-bons effets dans les maladies scrophuleuses, sur-tout si on le joint à l'extrait de ciguë.

On fait avec le mercure des boules propres, dit-on, à purifier l'eau. Les personnes peu instruites, & même crédules, risquent souvent d'être dupées par une espiègle de filouterie chimique. Des charlatans leur font accroire qu'ils possèdent une liqueur avec laquelle ils convertissent le cuivre en argent. Pour y parvenir ils plongent une lame de cuivre dans une liqueur qui est une dissolution de mercure avec excès d'acide. L'acide s'unit au cuivre & fixe le mercure sur le cuivre que l'on retire aussitôt, & qui alors est d'un brillant argentin.

C'est par le moyen du mercure que l'on met les glaces au tain, qu'on applique l'or sur le cuivre, & que l'on traite certaines mines d'or & d'argent. Le vif-argent étant plus dense en hiver qu'en été, sert encore à faire des thermomètres : on en fait aussi le cinabre factice ou le vermillon si utile en peinture. Il entre dans la composition dont se fait l'espece de végétation métallique appelée *arbre de Diane*. On l'emploie en Médecine pour purifier la masse du sang & pour guérir les personnes attaquées du mal vénérien. M. Baudot, Médecin à la Charité sur Loire, vient de renouveler avec succès l'usage du mercure comme anti-hydrophobique. On l'emploie en frictions camphrées pour combattre les symptômes féroces de la rage, maladie spasmodique dans tous les temps, & locale dans son principe. Voyez l'Ouvrage intitulé : *Essais anti-hydrophobiques* de l'Imprimerie Royale, 1770. Quelques personnes font passer le mercure à travers d'une peau de chamois pour reconnoître s'il n'est pas altéré : quoiqu'allié au plomb ou au bismuth, ou à l'étain, il y passe également ; mais il fait alors une traînée quand

on en verse sur un plan incliné. Nous avons dit que le mercure s'amalgame très-facilement avec l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le bismuth, difficilement avec le cuivre, & point du tout avec le fer. Il s'unit très-promptement aussi à la graisse & au mucus animal appelé *salive*, & au mucus végétal appelé *gomme Arabique*. Alors il donne le mercure gommeux & peut s'étendre dans l'eau; & combien d'autres préparations mercurielles.

On nous envoie le mercure par la voie de Hollande & de Marseille dans des sacs nommés *bouillons*, du poids de cent soixante à cent quatre-vingts livres chacun. Ces bouillons sont faits de cuirs doubles de mouton, liés & enfermés dans des barils de bois dont les interstices sont remplis de son & de sciures de bois ou de paille hachée menu. Voyez notre *Minéralogie pour la maniere d'exploiter & de purifier le mercure*, tom. II. pag. 162, édit. de 1774, ainsi que pour la réduction du cinabre.

MERCURIALE, *mercurialis*. Plante dont M. de Tournefort distingue neuf especes. M. Deleuze observe dans chacune deux sortes d'individus; toutes les plantes de ce genre portent, dit-il, sur des pieds différens les fleurs mâles & les fleurs femelles. Nous décrirons ici les especes de mercuriales les plus communes, & en même temps les plus usitées.

La **MERCURIALE MÂLE** ou **FOIROLE**, ou **VIGNOLE**, ou **VIGNETTE**, *mercurialis mas*, est une plante qui croît par-tout le long des haies, des chemins, dans les cimetières, dans les jardins potagers, les vignobles & autres lieux humides & ombrageux. Sa racine est tendre, fibreuse & annuelle: elle pousse des tiges hautes d'un pied, anguleuses, genouillées, lisses & rameuses: ses feuilles ressemblent assez à celles de la pariétaire; elles sont opposées, oblongues, pointues, verdâtres, dentelées en leurs bords, d'une saveur nâteuse, antimoniacale, nauséabonde. Il sort de leurs aisselles des pédicules courts & menus auxquels sont attachées des

fleurs à simple calice de trois ou quatre feuilles & à deux pistils : à ces fleurs succèdent des fruits à deux capsules en forme de testicules, rudes & velues, contenant chacune une semence arrondie.

La MERCURIALE FEMELLE OU A ÉPI, *mercurialis femina* aut *spicata*, ne diffère de la précédente que par ses fleurs qui sont ramassées en épi, & qui ne sont suivies d'aucun fruit ni semence. Ainsi on devoit changer les noms de ces deux especes de mercuriales; car celle en épi qui porte des fleurs à plusieurs étamines, (au nombre de douze ou seize) soutenues par un calice à trois ou quatre feuilles, est précisément la fécondante, c'est-à-dire, la *mercuriale mâle*, & celle qui porte la graine est la *mercuriale femelle* : on voit par là combien étoit fautive l'idée de quelques anciens qui croyoient que la mercuriale qu'ils appeloient *mâle*, étoit propre à faire engendrer des garçons, & que celle qu'ils appeloient *femelle*, étoit propre à faire engendrer des filles.

Les fleurs de la mercuriale paroissent au printems, & la plante périt ordinairement pendant l'hiver. La mercuriale est une des cinq plantes émollientes; elle est même purgative : elle convient dans l'hydropisie, les pâles couleurs, les rétentions d'urine, pour pousser les vidanges. M. Bourgeois dit qu'on la fait entrer dans un grand nombre de lavemens purgatifs : on fait cuire, dit-il, la mercuriale verte dans un bouillon de veau pour lâcher le ventre des personnes constipées. Il a souvent guéri avec ce remède simple des personnes attaquées du miséréré, causé par un étranglement du boyau rempli d'excrémens, & qu'on ne pouvoit faire rentrer par aucun secours : on leur donnoit toutes les demi-heures un bon verre de bouillon, jusqu'à ce que le passage des excrémens fût ouvert & rétabli. La mercuriale proprement dite & celle des montagnes séchée entre deux papiers gris en certains temps, prend une couleur bleue qui semble indiquer qu'on en pourroit tirer une teinture. L'espece velue de Montpellier, appelée

phillon par les Grecs, séchée de même, prend une couleur vineuse à ses sommités.

MERCURIALE SAUVAGE ou DE MONTAGNE, ou CHOU DE CHIEN, *cynocrambe vulgaris*, est une autre espèce de mercuriale qu'on distingue encore en mâle & en femelle.

La MERCURIALE MÂLE SAUVAGE, *mercurialis canina mas*, a des tiges longues d'un pied, creuses, rampantes, nouées, sans rameaux, purpurines du côté de la terre. Ses feuilles sont lanugineuses & semblables à celles de la mercuriale précédente. Il sort des aisselles des feuilles, des pédicules qui portent de petites fleurs à plusieurs étamines soutenues par un calice à trois feuilles de couleur herbeuse. Ces fleurs ne laissent rien après elles. *Lémeri* dit que les fruits naissent sur des pieds qui ne fleurissent pas ; ils sont assez semblables à ceux de la précédente espèce.

La MERCURIALE FEMELLE SAUVAGE, *mercurialis canina femina*, diffère de celle qu'on appelle mâle par les mêmes propriétés que nous avons exposées en parlant de la mercuriale ordinaire.

La mercuriale sauvage produit des effets aussi dangereux que ceux du *ricin*, appelé *palme de Christ*. Voyez ce mot.

MERDE. Voyez EXCRÉMENT.

MERDE DE CORMARIN ou ÉCUME DE MER. Des Auteurs ont donné ces noms à une substance poreuse & dure qui se trouve sur les rivages de certaines mers. *Dioscoride* en a décrit cinq espèces, dont *Lémeri* fait mention au mot *alcionium* : mais c'est un corps produit par le travail de certains insectes ou *polypes de mer*. Voyez ce mot & celui d'ALCYONIUM.

MERDE DU DIABLE, *stercus diaboli*. On donne ce nom à l'*assa fœtida* & à la *pissasphalte*. Voyez ces mots.

MERE D'EAU Voyez CORAL.

MERE ou MATRICE D'ÉMERAUDE. Voyez PRASE & le mot ÉMERAUDE.

MERE DE GIROFLES,

MERE DE GIROFLES, *antophylli*. Voy. GIROFLE.
 MERE DE PERLES. Voyez au mot NACRE DE
 PERLES, & l'article PINTADE.

MERE DE TURQUOISE. Voyez TURQUOISE.

MÉRIS ou MAITRE. Voyez ÉVERTZEN.

MÉRISIER. Espece de cerisier sauvage à fruit noir.
 Voyez à l'article CERISIER.

MERLAN, *merlangius*. C'est un poisson de l'Océan, long d'un pied, quelquefois davantage, & qui eu égard à sa grandeur, est menu, sur-tout vers la queue, car il est plus gros vers la tête. Cet animal si connu dans nos poissonneries, a la tête & le corps aplatis sur les côtés, mais le devant de la tête plus plat en dessus quand la bouche est fermée, le dos convexe, l'anus fort voisin de la tête : tout le corps est d'une couleur blanche argentée, mais le dos est plus foncé ou grisâtre ; les écailles sont petites, arrondies & blanches ; la mâchoire supérieure avance au-delà de l'inférieure, de sorte que quand la bouche est fermée, les dents supérieures outre-passent la mâchoire inférieure. Il y a encore d'autres rangs de dents inégales, placées intérieurement à la mâchoire supérieure : le palais est tapissé de quelques osselets, les uns ronds, les autres dentelés. On trouve dans l'endroit le plus ample & le plus épais de sa tête, proche de la cervelle, deux petits os alongés, blancs, assez minces : les yeux sont grands, situés aux côtés de la tête, couverts d'une membrane lâche & transparente, dont l'iris est de couleur argentée & la prunelle grande, bleuâtre. La membrane des ouies est composée de chaque côté de sept arêtes : la mâchoire inférieure n'a point de barbillons, mais elle est tiquetée de neuf points au moins de chaque côté. La ligne latérale de ce poisson est noirâtre, & approche beaucoup plus du dos que du ventre : on remarque aussi une tâche noirâtre à la naissance des nageoires pectorales qui sont grises : les nageoires du ventre sont blanches & situées plus en avant que celles de la poitrine. Il y a trois nageoires sur le dos, deux près de

l'anus : la queue est égale & noirâtre à son extrémité : Le merlan a cinquante-quatre vertebres. -

Ce poisson se prend fréquemment dans la Manche & dans toute la mer Baltique : chassé de la haute mer par nombre d'ennemis redoutables qui cherchent à les dévorer, il approche souvent en foule des côtes, où il tombe de Caribde en Scylla ; il donne tête baissée dans les filets des Pêcheurs. En lui ouvrant l'estomac on reconnoît qu'il se nourrit d'anchois, de chevrettes, & de goujons de mer & d'autres petits poissons qu'il avale tout entiers, car ses dents ne lui servent point à hacher sa proie par morceaux, mais à la retenir.

Les Auteurs de la *suite de la Matière Médic.* disent qu'il y a des merlans qui sont de véritables hermaphrodites, comme il s'en trouve quelquefois parmi les carpes & les brochets : car l'on voit distinctement dans leur intérieur les œufs d'un côté & la laite de l'autre.

Willughby dit qu'en quelques lieux d'Angleterre on fait sécher ce poisson après l'avoir vidé, & on le sale : étant ainsi préparé, il fournit une nourriture très-agréable & propre pour les personnes délicates. Le même Auteur dit encore que les Allemands, les Polonois & les Flamands se servent de la racine de *curcuma* ou *terra merita* pour assaisonner ce poisson & lui donner de la saveur & une couleur jaune.

La chair du merlan est friable, molle, tendre, légère, & meilleure rôtie que bouillie : il y a peu de poissons aussi sains que celui-ci : sa chair ne contient presque point de suc visqueux, elle ne charge point l'estomac, elle nourrit & est de bon suc : on en peut permettre l'usage à toutes sortes d'âges & de tempéramens, même aux malades & aux convalescens.

MERLE, *merula*, est un oiseau très-commun & du même genre que les étourneaux & les grives : on en distingue plusieurs sortes.

Le MERLE ORDINAIRE OU COMMUN OU MERLE NOIR, *merula nigra*, aut *vulgaris*, pèse environ quatre onces : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui des

pieds est de neuf à dix pouces, & jusqu'au bout de la queue de dix à onze pouces; le bec est long d'un pouce, jaune, safrané, ainsi que le dedans de la bouche : la queue est longue de quatre pouces & demi, les pieds sont noirs.

Cet oiseau se nourrit indistinctement de baies & d'insectes : il ne devient d'un beau noir par tout le corps, & son bec n'est d'un beau jaune que quand il est avancé en âge; dans sa jeunesse il est brun, il a la poitrine rousâtre & le ventre un peu grisâtre : la femelle a le plumage brunâtre un peu roux, & gris à la gorge : elle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres parsemés de taches brunes.

Les merles construisent leur nid avec beaucoup d'art; il est composé extérieurement de mousse, de rameaux déliés & de menues racines liées ensemble avec de la boue qui tient lieu de colle : le dedans est luté aussi & couvert de paille fine, de poils, de crins, de jones & d'autres matieres molettes propres à recevoir les œufs : c'est dans l'épine blanche & à la hauteur d'homme qu'ils bâtissent leur nid, dont la forme ressemble assez à une écuelle.

Le merle aime à se baigner & à s'éplucher : il se plaît aussi à voler seul ou à la suite de sa femelle; c'est de son amour pour la solitude que *Varron* & *Festus* ont tiré l'étymologie de son nom latin. Cet oiseau ne fait que gazouiller ou bégayer pendant l'hiver, mais dès le commencement du printemps il anime la Nature par son chant; il chante aussi beaucoup pendant l'été : son ramage est plus agréable quand on l'entend dans un bois ou dans une vallée où il y a un écho. Cet oiseau a des talens naturels; c'est un petit Orphée : les airs qu'il a une fois appris, il les retient toute sa vie : il est docile, & on peut l'instruire aussi à parler; mais il n'y a que le mâle qui soit doué de cet avantage, il siffle aussi à gorge déployée : il est plus noir l'été que l'hiver : le printemps est la saison de ses amours : il mange toutes sortes d'alimens, vers, semences & fruits.

Il y a une si grande différence entre le mâle & la femelle, qu'on prendroit volontiers la merlesse pour un oiseau d'une autre espece. Ils ont un soin extrême de leurs petits : le mâle couve de temps en temps à la place de la femelle pendant le jour, le reste du temps il s'occupe à lui aller chercher à manger & veille autour d'elle pour l'avertir de l'approche des oiseaux de proie. Quelques-uns prétendent que ces oiseaux font quatre couvées par an, & qu'ils mangent les deux dernières; cela paroît peu vraisemblable.

Le merle reste pendant l'hiver comme la plupart des grives. Cet oiseau est d'usage en aliment; sa chair est de bon suc, sur-tout pendant les vendanges, parce qu'il mange alors du raisin. M. Bourgeois a observé que le merle qui s'est nourri de cerises, dont il est fort friand, est beaucoup plus délicat, plus gras, & meilleur en Suisse que celui qui se nourrit de raisin : mais sa chair devient amere lorsqu'il est réduit à se nourrir de baies de genievre, de grains de lierre, &c. Les vieux sont de plus difficile digestion que les jeunes : on en fait des bouillons utiles dans le cours de ventre & la dysenterie. Ceux qui sont sujets aux hémorrhoides ou qui portent quelque ulcere, doivent s'abstenir d'en manger.

Le MERLE A COLLIER, *merula torquata*, est très-commun en Savoie, ainsi que dans le territoire de Saint-Jean de Maurienne, d'Embrun & dans le Canton de Berne : il a un collier gris comme la perdrix franche & la canne petiere mâle. Son plumage est fauve ou couleur de suie : il n'habite que les montagnes; c'est un des bons gibiers du pays; on en prend beaucoup au collet dans le mois de Septembre : on en trouve aussi dans l'Amérique Septentrionale, & au Cap de Bonne-Espérance.

Le MERLE BLANC, *merula alba*. Cet oiseau, que le vulgaire promet comme une récompense dans les défis d'une exécution impraticable ou d'une chose introuvable, n'est point un oiseau imaginaire : il est rare à

la vérité, mais on en rencontre en Afrique, dans les pays de Bambuck & de Galam; on en voit aussi en Arcadie dans la contrée de Syllène, même en Savoie & en Auvergne. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le merle blanc & les autres espèces de merles, & sur-tout le noir: la grandeur, la corpulence, le bec, les pieds, les jambes, la manière de vivre, de chanter, de faire le nid, d'élever les petits, le goût de la chair, tout est égal entre ces oiseaux, qui n'ont quelquefois que la tête nue de blanc.

Dans les Alpes & l'Apennin, même aux Indes Orientales, on voit des merles bigarrés ou marquetés de blanc & de noir, *merula varia*. Quelques autres montagnes plus ou moins élevées, sont aussi remplies de merles très-variés. L'Auteur du Dictionnaire des Animaux dit que le merle blanc n'habite que les montagnes, & le merle noir les plaines, les bois, &c.

Le MERLE DE ROCHER OU DE MONTAGNE, *merula saxatilis aut montana*, est cendré. Sa queue est jaune, avec une bande noire dans le milieu. Son menton est blanc; son ventre rougeâtre, & son bec noir. Cette sorte de merle se nourrit de noix: il habite les bois de la Laponie; & il est si hardi, qu'il ne craint point, quand on mange, de venir enlever quelque chose sur les tables. C'est le *casse-noix* d'Albin, & qui paroît n'être qu'une variété du *casse-noisette*. Voyez ce mot.

Le MERLE DORÉ DE MADAGASCAR, *merula aurea Madagascariensis*, a le tronc du corps de couleur d'or, les ailes d'un bleu brunâtre, les pieds bleus, les ongles rougeâtres: son chant est aussi mélodieux que le son de la flûte; il aime beaucoup les cerises; il suspend son nid aux arbres. Celui du cap de Bonne-Espérance a le dos vert; sa gorge est noirâtre.

Le MERLE BLEU, *merula cœrulea*, a le gosier, le cou & la tête d'un bleu d'azur, le dessus de la tête noir; les ailes sont brunes par-dessus; le dedans des ailes, le ventre & la queue sont de couleur dorée: on le trouve dans les îles de l'Archipel. Sa voix est agréable: il vole

assez bien ; sa chair est très-bonne. L'île de Hay-Nan à la Chine, le Bengale & les Moluques fournissent aussi une espèce de merle dont les ailes sont d'un bleu foncé, le dos vert, avec des oreilles jaunes ; le merle bleu a des dispositions pour acquérir des talens aimables ; susceptible d'éducation, il chante & parle en perfection. Celui du Sénégal a la queue fort longue. Celui de St. Domingue est tout verdâtre.

Le MERLE PIC a la tête & le dessus du cou blanc, tiqueté de noir ; les ailes, le ventre, les cuisses & la queue sont noirs, les pieds bruns.

Le MERLE DU BRÉSIL ou MERLE ROUGE, *merula rubra*, est du rouge le plus beau & le plus éclatant qu'on puisse imaginer, excepté sa tête, sa queue & ses ailes qui sont noires. On le voit aussi en Bourgogne, mais d'un beau couleur de rose. En Italie, dans certaines campagnes, on trouve aussi, dit *Aldrovande*, un merle de couleur de rose, qui se plaît sur le fumier. On y trouve aussi le *merle solitaire*, dont tout le plumage est bleuâtre. Le merle des Indes n'a que la poitrine de rouge. Celui des Philippines est brun & chauve.

On trouve à la Louisiane & au cap de Bonne-Espérance, des merles plus gros que les nôtres ; & à la Chine, ainsi qu'aux Indes orientales, des espèces de merles hupés. Les Philippines offrent le *merle chauve*, *merula calva Philippensis*.

MERLE AQUATIQUE. *Merula aquatica*. Par la description que nous en donnent *Albin* & *M. Linnaeus*, il paroît que c'est une espèce de *bergeronette*. *M. Brisson* le place dans le genre du bécasseau.

Cet oiseau qui est un peu plus petit que le merle vulgaire, fréquente les rivières pierreuses : on en trouve en Angleterre & en Suède, autour des chûtes d'eau. Ils se nourrissent de poissons & d'insectes : ils se plongent quelquefois sous l'eau dans tout autre temps que celui de l'accouplement ils fuient leurs femelles. Leur plumage est épais & noirâtre, excepté à la poitrine

qui est blanche. Le bec est long & noir, ainsi que les ongles.

MERLE RAYÉ ou **LORIOT RAYÉ**. Cet oiseau ayant été regardé par les uns comme un merle, & par les autres comme un loriot, sa vraie place semble marquée entre les loriot & les merles, & on peut le regarder comme une espèce mitoyenne. Le loriot rayé est moins gros qu'un merle & modelé sur des proportions plus légères; il a le bec, la queue & les pieds plus courts, mais les doigts plus longs; sa tête est brune, finement rayée de blanc; les plumes des ailes sont brunes aussi & bordées de blanc; tout le corps est d'un bel oranger, plus foncé sur la partie supérieure que sur l'inférieure; le bec & les ongles sont à-peu-près de la même couleur, & les pieds sont jaunes.

MERLE ou **MERLOT**, **AJOL**, **TOURD** ou **ROCHAU**, *scarus varius*. Poisson saxatile ou de mer qu'*Artemide* met dans le rang des poissons à nageoires épineuses: il est semblable à la perche de rivière pour la figure du corps; sa couleur est admirable; celle du mâle est rouge-violette, & celle de la femelle est vert-noirâtre ou bleuâtre. La membrane des ouies est à six côtes ou aiguillons. Ce poisson qui se nourrit de moules, d'oursins & de petits poissons, a toutes les autres parties du corps semblables à celles des saxatiles. Sa chair est tendre, molle, nourrit peu; mais elle est d'un bon suc & facile à digérer. On en fait la pêche à Antibes & à Marseille.

MERLU ou **MERLUCHE**. *Voy. à l'art. MORUE.*

MERVEILLE A FLEUR JAUNE. *Voyez à la fin de l'article BALSAMINE.*

MERVEILLE DU PEROU. *Voy. BELLE DE NUIT.*

MÉSANGE, *parus*. Genre de petits oiseaux très-jolis dont il y a beaucoup d'espèces. Elles ont toutes les plumes si avant sur le bec & si longues, que les narines en sont couvertes & qu'elles paroissent huppées; leur bec est étroit & pointu ou en alène: leur langue, dit M. Deleuze, est tronquée ou coupée carrément.

l'extrémité, & terminée par quatre cils. Elles ont trois doigts devant & un derriere; les jambes sont couvertes de plumes jusqu'au talon.

La GRANDE ou GROSSE MÉSANGE, *parus major* aut *fringillago*, est un oiseau presque égal au pinçon; il pèse à peine une once; il est long d'un demi-pied, sur neuf pouces d'envergure; il a le bec court, noir & bien tranchant; les pieds courts & bleuâtres, la tête & le menton coiffés de noir: au-dessous des yeux de chaque côté sur les tempes est une raie large & blanche; derriere la tête est quelquefois une autre tache blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête, & de l'autre par le jaune du cou. Communément le cou est cendré; les épaules & le milieu du dos sont d'un vert jaunâtre, comme dans le verdier; le croupion est bleuâtre; la poitrine, le ventre & les cuisses jaunes, comme celles de la bergeronette, mais le bas-ventre est blanchâtre. Le milieu de la poitrine & du ventre est divisé par une ligne large & noire, qui se continue depuis la gorge jusqu'à l'anus; les grandes plumes des ailes sont brunes, & ont les bords en partie blanchâtres & en partie bleus, comme celles d'une lavandière, & souvent mêlés d'un peu de vert: la queue est longue d'environ deux pouces & demi, de couleur cendrée, bleuâtre à l'extérieur, noirâtre intérieurement, & blanche aux bords. *Belon* nomme cette grande mésange *nonnette*; *Catesby* l'appelle *mésange-pinçon*; les François la nomment *mésange-charbonnière* ou *brûlée*; on l'appelle encore *mesengle*, *larderelle*, *pinçonnière*, *cendrilla*, *croque-abeille*, *mésange à miroir*, à cause de ses taches; en Berry & en Sologne on lui donne le nom de *Patron des Maréchaux*, parce que son chant répète *ti-ti-ti*; en Provence on l'appelle *Serrurier*, &c. *Derham* dit que le mâle est plus grand, & que ses taches sont plus luisantes que celles de la femelle.

Cet oiseau se tient dans les bois; il monte & descend, dit *Belon*, à la maniere du pic vert, se tenant au tronc

& aux branches des arbres. Il ne se voit pas si communément en été qu'en automne : il paroît quand la bergeronette s'en va, & alors on en trouve en grande abondance. On prend cet oiseau aux collets, en lui donnant pour appât ou du suif, ou des noix entamées, dont il est fort friand. Sa femelle pond ordinairement par nichée douze œufs d'un gris cendré, tiqueté de rouge : elle fait son nid, ainsi que toutes les especes de mésanges, avec de la bourre, dans les trous des arbres. Son chant est fort doux, mais il ennuie par sa monotonie : elle vit cinq ans, vole par troupe, & est très-courageuse. Les mésanges voltigent de fleurs en fleurs pour y chercher de très-petits insectes que le gluant de la fleur retient prisonniers : elles grimpent aussi autour des arbres comme font les pics, & s'y nourrissent principalement d'insectes, tant volans que rampans ; tels que les chenilles : elles vivent aussi de graines de chanvre & de certains noyaux de fruits, qu'elles ouvrent avec leur bec.

La grande especes de mésange est véritablement un oiseau de proie, par rapport aux mésanges de la petite especes : lorsqu'elle voit même des oiseaux de son especes qui sont malades & foibles, elle les poursuit & leur tire la cervelle à coup de bec.

M. *Frisch* dit que quand les mésanges n'ont que du chenevis dans leur cage, elle deviennent bientôt aveugles pour trop becqueter ; ainsi il faut le leur broyer. *Aldrovande* prétend que pour les faire chanter plus agréablement, il faut leur donner du suif. Quoiqu'elles soient granivores, elles se nourrissent ordinairement de chenilles & d'œufs ou larves des insectes qui infestent les arbres. En cela elles mangent de presque-tous nos alimens ; elles aiment particulièrement les noisettes ; elles goûtent toujours leur manger avec la langue, & ne l'avalent pas d'abord. On les nourrit aussi avec des limaçons, du fromage nouvellement caillé & des fourmis ; mais elles ne vivent pas long-temps en cage.

Le petit peuple mange volontiers la chair de cet oiseau, qui n'a rien d'exquis : en Médecine on l'estime propre contre l'épilepsie, & pour exciter l'urine; pour cela on la fait sécher, puis on la réduit en poudre, & on en donne deux scrupules dans un verre de vin blanc ou d'eau de pariétaire.

La MÉSANGE A LONGUE QUEUE, *parus longicaudus*, est de la grosseur du roitelet : le sommet de la tête est blanc; elle a une tache noire aux tempes, & qui entoure la tête; les parties inférieures sont blanches; le plumage du dos est d'un châtain tendre, bigarré de noir; le pennage des ailes & de la queue est blanc & noir; les jambes & les griffes sont noires. Elles ressemblent d'ailleurs à la précédente espèce, même pour les mœurs & la manière de vivre.

Cette mésange fréquente les jardins plutôt que les endroits montagneux : elle fait un nid composé de telle manière que l'ouvrage en entier ressemble à un œuf placé sur une de ses pointes; il y a un petit trou à côté pour sortir & rentrer; par ce moyen les œufs & les petits sont assurés contre l'intempérie de l'air : le dedans du nid est doublé de duvet; le dehors est construit de mousse, de laine & de toiles d'araignées entrelacées avec beaucoup d'art. Selon Ray, elle est de tous les petits oiseaux celui qui pond à chaque couvée le plus grand nombre d'œufs. Elle commence à paroître dès le mois de Septembre, & on la voit pendant tout l'hiver. On voit tous les jours cette mésange laisser sa queue, qui est fourchue, & s'échapper des mains des Oiseleurs : elle quitte les bois pour venir vivre l'hiver dans les jardins, les villes & les villages; au printemps elle se pend par les pieds aux branches des arbres afin d'en manger les bourgeons naissans; l'hiver elle vole d'arbre en arbre. Ces mésanges volent par troupes, & s'appellent réciproquement. La mésange de montagne diffère peu de celle-ci : consultez la description qu'en donne Albin.

La MÉSANGE HUPPÉE, *parus cristatus*, est la plus

ture des mélanges de notre pays ; son bec est noir & a une peau en-dessus : le dessus de son corps est gris, tout le dessous & la face sont blancs, avec une nuance rougeâtre sous les ailes : les cuisses, ainsi que les ailes, sont plombées ; le sommet de la tête est noir, & les bords des plumes sont blancs : le cou est cerclé d'un collier noir qui s'étend sous la mâchoire. On la voit fréquemment en Normandie & dans la Caroline. C'est la *titmouse* des Anglois.

La MÉSANGE BLEUE OU NONNETTE OU MARENGE, *parus caruleus*, est grosse comme la fauvette : sa tête est noire, ornée d'azur & cerclée de blanc ; sur le cou est un autre cercle bigarré ; l'estomac est verdâtre, l'échine d'un violer obscur ; il y a un peu de jaune sous le menton. Le ramage de cette mésange est désagréable, mais elle est d'une très-grande utilité aux arbres couverts de chenilles, car elle les détruit en les mangeant à se faire crever. Elle passe tout l'été dans les bois, où elle éprouve souvent la maladie de la goutte. Cette mésange est un très-bel oiseau.

La MÉSANGE A TÊTE NOIRE OU DES BOIS, *parus atricapillus*, tient le milieu entre la grande mésange & la mésange blanc. Sa tête est noire, sa poitrine est blanche ainsi que son cou : le plumage du dos est grisâtre, cendré ; le bec, les jambes, les pieds & les ongles sont noirâtres : elle habite plus volontiers les forêts & les bois taillis que les jardins & les vergers. C'est la *col-mouse* des Anglois. On la trouve aussi dans le Canada.

La MÉSANGE DE MARAIS, *parus palustris*, a la tête noire, les tempes blanches, le dos cendré verdâtre, & les pieds plombés ; sa face est blanche ; elle a peu de noir sous le menton : elle se retire dans les genévriers. C'est la *nonnette cendrée*.

Indépendamment de ces six sortes de mélanges, les Ornithologistes en citent quatorze autres qui sont étrangères : les plus rares sont, la *mésange des Indes*, dont le plumage est composé de blanc, de bleu & de noir ; la *mésange capuchonnée*, ou à collier de la Caroline,

parus torquatus, dont la face qui est jaune, semble sortir d'un cercle de plumes noires, comme la tête d'un Moine sort de son capuchon; la *mésange de Lithuanie* ou de Pologne, *parus pendulinus*, dont le bec est cori- que & bleu; elle est cendrée brunâtre; elle suspend à une branche son nid, qui est composé du coron produit par les fleurs du chardon, &c. Voyez PENDULINO. On la trouve aussi à Sandomir; on l'appelle quelquefois *rémiç*. La *mésange barbue de Jutland*, *parus barbarus*, qui habite les marais salans: le mâle a une touffe de plumes noires qui pend par en bas, & qui par son arrangement ressemble à une barbe épluchée. Ce mari est fort remarquable par la complaisance, le soin & la tendresse qu'il a pour sa tendre épouse; car lorsqu'elle se juche, il la couvre pendant le sommeil & tourne la nuit de son aile. Mais les mésanges les plus jolies & qui chantent le mieux, sont celles de *Bahama*, & particulièrement du Cap de Bonne-Espérance. Quand les serins de Canarie se mettent à chanter avec celles-ci, ils forment ensemble de petits concerts très mélodieux & très-agréables: On peut dire que ce sont des Musiciens très-jolis & très-aimables.

MÉSORO. Nom que les Italiens ont donné à un petit poisson de mer à nageoires épineuses, qui surpasse rarement la grandeur du goujon: voyez ce mot. Le mésoro varie en couleur; il y a des lieux où il est rouge, d'autres où il est fauve: ses écailles sont perites, minces, & en petit nombre: sa peau est si gluante qu'on a de la peine à le tenir dans les mains. Il a la tête grosse, les yeux élevés, les dents, presque imperceptibles. Ce poisson aime les rivages où il y a beaucoup d'algue: il se nourrit aussi de très-petits poissons, & même d'anchois. Sa chait est une fort bonne nourriture, on en mange beaucoup à Venise.

MESQUITE, est un fort bel arbre de l'Amérique; grand & gros comme un chêne, dont la feuille est verdâtre. Ses fruits sont en gouffes, semblables à celles de nos haricots: on les appelle *huit-zase*. On fait sé-

cher ce fruit, & l'on s'en sert pour la composition de l'encre, comme nous nous servons de la noix de galle: on l'emploie aussi pour engraisser les bestiaux, & particulièrement les chevres; lorsqu'elles sont ainsi nourries, leur chair est très-délicate; aussi sont-elles très-estimées & d'un grand prix dans les lieux où il y a abondance de ces arbres. Dans les temps où les Indiens manquent de blé, ils font du pain avec cette graine.

Voyez le Journ. de Trév. Nov. 1704, pag: 1976.

MESSE *Voyez* MUNGO.

MESTECH ou MESTEQUE. Espece de cochenille.

Voyez ce mot.

MÉTAMORPHOSE. Les Naturalistes expriment par ce mot les changemens de figure qu'éprouvent les insectes avant d'être parfaits. Le papillon ayant d'abord été chenille, puis chrysalide, est donc un insecte à métamorphose. Pour l'intelligence de cet article, *voyez les mots* CHENILLES, INSECTE, PAPILLON, MOUCHE, NYMPHE.

MÉTALLIQUE, se dit d'une substance de la nature des métaux. On dit *substance métallique, mine métallique, éclat métallique*; la *métallité* ou *métallicité* désigne l'état d'un métal pur, ou toutes les propriétés qui le caractérisent, telles que la ductilité, la pesanteur, l'éclat, &c. *Voyez* MÉTAUX. La métallisation est la réduction des métaux, opération qui s'appelle *métallurgie*.

MÉTAUX, *metalla*. Ce sont de tous les corps fossiles & minéraux, les plus pesans, ils sont ductiles, flexibles, malléables, c'est-à-dire extensibles sous le marteau en tout sens, amalgamables, brillans, opaques, solides, dures & assez fixes au feu, c'est-à-dire, qu'ils ne s'y volatilisent point, comme les demi-métaux.

Ces substances different beaucoup entr'elles par leur difficulté de se fondre au feu, leur pesanteur spécifique, leur couleur, leur son, leur abondance, leur utilité & leur valeur.

On compte vulgairement six métaux, 1^o. le plomb; 2^o. l'étain; 3^o. le fer; 4^o. le cuivre; 5^o. l'argent; 6^o. l'or: Voyez chacun de ces mots.

On appelle les quatre premiers *ignobles*, à cause de leur vil prix; ou *imparfaits*, parce qu'on peut leur enlever leur phlogistique par la calcination au feu ou dans les acides. On distingue les métaux en trois ordres différens; savoir,

1^o. Les *métaux mous & faciles à fondre*: tels sont le plomb & l'étain, qui sont effectivement si mous, qu'on peut aisément les plier & les couper avec le couteau: ils se fondent dans le feu avant que d'y rougir, ensuite y fument; puis en perdant leur phlogistique, se calcinent, & finissent par se changer en verre; mais il est toujours facile de les ressusciter sous leur première forme.

2^o. Les *métaux durs & difficiles à fondre*: tels sont le fer & le cuivre: ils sont très-solides & sonores; on les travaille difficilement, même avec le marteau: ils n'entrent en fusion que long-temps après avoir été exposés à l'action d'un feu violent, & long-temps après qu'ils ont paru rouges; ensuite ils s'y détruisent assez promptement en étincelant: on peut également les revivifier.

3^o. Les *métaux nobles & fixes dans le feu*: tels sont l'or & l'argent: ils entrent en fusion au feu, en même temps qu'ils y rougissent. Ce sont de tous les métaux les plus ductiles, & ceux qui résistent le plus aux impressions de l'air, de l'eau & du feu, sans perdre leur phlogistique ou principe de métallicité, en un mot qui paroissent indestructibles & inaltérables. L'or a ces propriétés par excellence; il n'a pas besoin, comme les autres métaux, de perdre son phlogistique pour entrer en vitrification.

Tous les métaux, excepté ceux que les Naturalistes appellent *natifs* ou *vierges*, ont besoin d'être purifiés par le feu: ils y deviennent fluides; mais cette cause cessant, ils reprennent leur solidité, en formant une

surface convexe; peut-être augmentent-ils tous de volume dès qu'ils cessent d'être tenus en fusion. au moins le fer en est un exemple. L'état dans lequel les métaux se rencontrent le plus ordinairement est celui de mines, c'est-à-dire de combinaison, soit avec le soufre, soit avec l'arsenic, & souvent avec ces deux substances à la fois: ce qui donne aux mines en filon des formes, des couleurs & des qualités très-différentes de celles que les métaux auroient s'ils étoient purs; voyez MINES. Une singularité, ou plutôt un phénomène aussi agréable que digne de l'attention des Naturalistes, c'est parmi les métaux que l'on trouve natifs, les seuls qui affectent quelquefois de prendre la figure d'une plante, & de nous montrer l'arrangement d'une mousse, de branchages ou de petits rameaux capillaires: ces métaux sont l'or, l'argent, le cuivre; les autres métaux quand ils sont natifs, affectent d'autres figures, communément en cristaux assez réguliers. Les cabinets d'Histoire Naturelle présentent plusieurs de ces végétations métalliques produites par la Nature dans ses ateliers souterrains; mais faute d'observations suffisantes, il est difficile de décider comment ces végétations acquièrent la forme qu'elles ont, même en les comparant avec celles que les chimistes font à l'aide du feu ou des dissolvans humides: voyez à ce sujet des expériences citées dans le *Tome XVI des Mém. de Suede*, 1754.

La dureté & la malléabilité des métaux sont assez différentes; en voici l'ordre, 1°. le fer; 2°. le cuivre; 3°. l'argent; 4°. l'or; 5°. l'étain; 6°. le plomb.

La pesanteur spécifique des métaux n'est pas plus constante que leur dureté: par exemple, un pied cubique d'étain pèse 532 livres; celui de fer 576 livres; celui de cuivre 648 livres; celui d'argent 744 livres; celui de plomb 828 livres; & enfin celui d'or, 1368 livres.

On peut aussi considérer les métaux, selon leurs degrés de fixité dans le feu, qui sont dans l'ordre sui-

vant : 1°. l'or : 2°. l'argent : 3°. le fer : 4°. le cuivre : 5°. l'étain : 6°. le plomb. En mettant ici le cuivre avant le fer, on a l'ordre de leur ductilité. Les anciens Chémistes ont encore divisé les métaux en solaires & en lunaires. Suivant eux, les métaux solaires ou colorés sont l'or, le cuivre & le fer ; & les métaux lunaires ou blancs sont l'argent, l'étain & le plomb.

Il y a des Auteurs qui comptent huit métaux ; ils ajoutent aux six précédens le *mercure* & la *platine* : voyez ces mots. Mais ces deux derniers & sur-tout le mercure n'ont pas la ductilité & la malléabilité qui caractérisent les métaux proprement dits.

Les Alchimistes comptoient sept métaux & croyoient que chacun d'eux étoit sous l'influence d'une des planètes ; c'est ce qui les a fait appeler en style énigmatique l'or, soleil ; l'argent, lune ; le cuivre, Vénus ; le fer, Mars ; l'étain, Jupiter ; le plomb, Saturne ; le *vif-argent*, Mercure.

Toutes les espèces de métaux, ainsi que les demi-métaux se rencontrent ou en fragmens, plus ou moins considérables, ou en veines suivies : voyez aux articles MINES & MINÉRAUX. Les métaux se forment tous les jours, se décomposent, & ces décompositions sont suivies des reproductions nouvelles. Voyez FILONS & OCHRES.

Quant à la manière de les réduire, c'est une connoissance de métallurgie, qu'on doit puiser dans les ouvrages des Minéralogistes : voyez le Dictionnaire de Chimie & notre Minéralogie.

MÉTEIL. Nom donné à du grain mêlé de froment & de seigle. Voyez au mot BLÉ.

MÉTÉL ou METELLES. On donne ce nom au fruit de la pomme épineuse appelé *stramonium*. Voyez POMME ÉPINEUSE.

MÉTÉORES, *meteora*. On donne ce nom à certaines espèces de phénomènes qui naissent & paroissent dans le corps de l'atmosphère, c'est-à-dire dans la masse d'air qui nous environne immédiatement, & où

où nous respirons ; tels sont les *nuages*, le *tonnerre*, la *pluie*, la *grêle*, la *neige*, les *brouillards*, le *serain*, la *rosée*, les *feux follets*, l'*éclair*, les *globes de feu*, les *vents*, les *tourbillons*, les *orages*, &c. Voyez chacun de ces mots.

Les Physiciens font trois divisions des météores, en *ignées*, en *aériens* & en *aqueux*. Les premiers sont le *tonnerre*, le *feu Saint-Elme*, le *prêster* & autres phénomènes qui tiennent à l'électricité. Les météores *aériens* sont les *vents* ; les météores *aqueux* sont ceux qui nous présentent l'eau dans ses divers états, tels que les *nuages*, la *grêle*, la *rosée*, la *neige*, la *pluie*, les *vapeurs* ou les *brouillards*, &c. Nous parlerons de chacun de ces phénomènes sous leur nom particulier : nous dirons seulement ici que presque tous les météores présentent dans le mécanisme de leur formation des difficultés considérables, des mystères profonds, que toute la sagacité des Physiciens n'a pu encore pénétrer. Cette réflexion n'est qu'une suite de la lecture de *Descartes*, de *Muschembroëck*, de *Hamberger*, &c. sur les météores.

MÉTIS & MULATRES, en latin *hybris* pour le mâle, & *hybrida* pour la femelle. Les métis sont une espèce d'hommes nés d'un Blanc (Européen) & d'une femme Maurelle : ils sont désignés dans toute l'Amérique Espagnole, sous le nom de *mestizos*, c'est-à-dire *métis* ; & ceux qui naissent d'un Blanc & d'une Nègresse se nomment *Mulatos*, & *Mulâtres* dans nos Colonies : on appelle au Brésil du nom de *Mamelus*, les fils d'Européens & d'Indiennes, les mêmes qu'on nomme *Métis* au Pérou : on nomme *Jambos* ceux qui sont nés d'un Sauvage & d'une Métive. Voyez aux mots NÈGRE & HOMME.

Dans les animaux quadrupèdes on remarque ordinairement, lorsqu'il y a mélange d'espèces, que ce qui est engendré a plus de ressemblance à la mère qu'au père, principalement en ce qui regarde la forme & l'habitude du corps. Voyez MULET.

METLE, est un arbrisseau naturel du Mexique, où il croît en abondance; quelques Auteurs croient sans fondement que cette plante est le *maghey* des Voyageurs. Le metle est un arbrisseau que l'on plante & cultive de la même manière que la vigne; ses feuilles différent les unes des autres, & servent à divers usages; de celles qui ne font que de naître on en fait des confitures, du papier, des étoffes, des nattes, des ceintures, des dentelles, des souliers, des cordages; du vin appelé *nulque*, de l'eau de-vie; ces mêmes feuilles en vieillissant sur l'arbre deviennent armées d'épines si fortes & si aiguës, qu'on en fait des espèces de scie. Les épines servent de poinçons & d'aiguilles.

MEULE. Voyez **LUNE** & **MOLE**.

MEULIERE. Voyez **PIERRE MEULIERE**.

MEUM D'ATHAMANTE, *meum seu meu Athar-manticum, aut fœniculum Alpinum perenne, capit-laceo folio odore medicato*. Plante fort aromatique, ou espèce de fenouil qui vient de lui-même & en abondance en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne & en Angleterre. Ses racines sont longues de neuf pouces, branchues, plongées dans la terre obliquement & profondément: elles subsistent pendant l'hiver. Ses feuilles sont semblables à celles du fenouil, mais plus petites, plus nombreuses & plus découpées. Du milieu de ses feuilles s'élèvent des tiges également semblables à celles du fenouil; mais moins grandes, cannelées, creuses & branchues, terminées par des bouquets de fleurs disposées en ombelles, auxquelles succèdent des fruits à deux graines, oblongues, cannelées, odorantes amères & un peu âcres. Pendant l'hiver les racines restent garnies de fibres chevelues vers l'origine des tiges: ces fibres ne sont que les queues des feuilles desséchées.

On trouve chez les Droguistes la racine sèche de *meum*. Elle est de la grosseur du petit doigt, grisâtre en dehors, pâle en dedans, contenant une moelle blanchâtre, mucilagineuse, d'une odeur de panais,

mais plus aromatique, d'un goût un peu désagréable : on nous l'envoyoit autrefois d'une montagne de Grece ou de Theffalie, appelée *Athamante* ; mais on nous l'apporte aujourd'hui des montagnes d'Auvergne, des Alpes & des Pyrénées, même des Volges, du Dauphiné & de la Bourgogne. C'est le *spinel* des Anglois.

En Médecine, on recommande cette racine dans l'asthme humoral, & pour guérir le gonflement ventreux de l'estomac, les coliques des intestins, la suppression des regles & des urines. Appliquée sur l'os pubis des enfans, elle arrête aussi l'écoulement de l'urine ; elle entre dans plusieurs compositions célèbres de pharmacie, sur tout dans le mithridate & la thériaque.

On trouve, sur les Alpes & les Pyrénées, une autre espece de *meum*, dont les fleurs sont purpurines : c'est une sorte de *phellandrium Alpinum*. Elle est très-estimée pour la nourriture du bétail : on lui attribue en grande partie la bonne qualité des laitages de certaines montagnes où elle abonde. Elle est aromatique, sans avoir le goût & l'odeur singulière du *meum*. Les Médecins ne l'emploient point, dit M. Haller.

MEUNIER ou MEUGE, *cyprinus oblongus*. C'est un poisson de rivière à nageoires molles & de la famille des *muges*, ou du genre de la carpe : voyez ces mots. Ce poisson nommé *meunier*, parce qu'on le trouve autour des moulins, est connu aussi sous le nom de *vilain*, parce qu'il vit dans l'ordure : il y en a qui l'appellent *têtard* ou *têtu* à cause de sa grosse tête. Il est semblable au mulot de mer nommé *cabot* dans le Languedoc. Ses écailles sont luisantes, notamment sous le ventre. Il a une nageoire au dos, deux au bas des ouies, deux au bas du ventre, & une autre près de l'anus. (Celle-ci a onze rayons selon M. Linnaeus.) Sa tête est grosse & grande ; sa bouche n'a point de dents ; mais son palais qui est charnu, est garni d'os : il a dans la tête un os entouré de pointes comme une châtaigne ; il a quatre ouies de chaque

côté : la vessicule aërienne est double & bien tendue ; la toile du ventre est noire ; sa chair est blanche , molle , d'un goût fade , pleine d'arêtes , & un peu meilleure salée que fraîche : on trouve des meuniers qui pèsent quarante , cinquante , & même soixante livres : *consultez RÉDI & RONDELET*. Comme ce poisson ne va jamais seul , on en prend beaucoup , soit à la ligne , soit aux filets.

MEUNIER, *scaraboleus piflinarius*. On donne ce nom à un petit scarabée qui naît dans la farine humide vers la meule des moulins ; il est long , armé de petites cornes très-fines , & monté sur six pieds : il est noir par tout , excepté sous le ventre , où il est d'un rouge obscur.

On donne encore le nom de *meunier* au martin-pêcheur.

MEUTE. Se dit d'un assemblage de chiens courans destinés à chasser les bêtes fauves ou carnassières , comme cerfs , sangliers , loups , &c. *Voyez aux articles CHIEN & CERF*.

MEZERÉON. *Voyez* BOIS GENTIL.

MICA. Nom donné à une espèce de pierre brillante , feuilletée ou écailleuse , communément transparente , douce au toucher , réfractaire au feu ordinaire & aux acides , se divisant à l'aide d'un couteau en lames parallèles ou en feuillets très-minces , flexibles , élastiques , luisans , souvent de figure indéterminée & dont la nature est peu connue : on en distingue de plusieurs sortes ; savoir :

1°. Le VERRE DE MOSCOVIE ou MICA PUR, *glacies Mariae*. Ses particules sont blanches , argentines , ou d'un jaune clair : on le trouve en grand morceaux aux environs d'Archangel , & en petits morceaux dans les montagnes du canton d'Utoë. C'est le plus flexible , le plus divisible , & le plus transparent de toutes les espèces de mica ; les Moscovites s'en servoient autrefois en place de verre , & lorsqu'il étoit sale , ils le dégraissoient dans une lessive de potasse , ou bien ils

Penduissent de cendres chaudes : car si on l'eût jeté dans un feu violent, comme l'ont prétendu quelques-uns, ils se seroit divisé ou gercé, de manière que les rayons de la lumière n'y auroient pu passer directement. C'étoit de cette pierre que se faisoient les vitres des fenêtres & les glaces des litieres couvertes des Dames Romaines. Les Religieuses appellent les petits morecaux de ce beau mica, *Pierre à Jesus* : elles en font de petites glaces qu'elles mettent devant des images : c'est de-là qu'est venu le nom de *glacies Mariae*. Il ne faut pas confondre cette pierre avec le miroir d'âne, qui est un gypse transparent. Voyez GYPSE.

2°. LE MICA BRILLANT : les feuillets en sont communément petits, peu ou point transparens, peu flexibles, & de différentes couleurs : nous en avons de blanc du Brésil, il s'en trouve dans tous les pays habités ; du noir du Duché de Wirtemberg ; du vert de Sibérie ; du cendré de Salhberg ; du jaune de Rio Janeiro : on nomme celui qui est blanc, *argent de chat*, & celui qui est jaune, *or de chat* ; l'un & l'autre servent à mettre sur l'écriture. On les trouve ou enclavés dans les pierres de roche, ou détachés & roulant avec le sable de certaines rivières, telles que la Loire, le Rhin, &c. Quelquefois cette sorte de mica est disposé en écailles, en stries, ou ondulé, ou en morecaux demi-sphériques ; exposé au feu, il se perdit ; s'il est coloré, il y devient blanc, mais il y perd sa pellucidité. Un Chimiste Allemand (M. de Justi) vient de découvrir une nouvelle substance métallique dans le mica jaune, mais qui n'est pas malléable. En donnant au mica l'argent pour fondant, on en tira une chaux semblable à celle de l'or, ensuite un métal aigre qui sembloit tenir le milieu entre le fer & le zinc. Il le fondit avec de l'or, qui en parut plus beau, plus fin, & conservant sa malléabilité. M. de Justi croit que ce mica contient un des principes de l'or.

Le crayon des Peintres ou molybdene, contient beaucoup de matiere micacée ou talqueuse. Il y a quantité de pierres qui ne contiennent autre chose que du mica, & que des personnes peu accoutumées à juger de la nature des pierres & des minéraux par la vue, prennent pour de la *blende*. Voyez ce mot.

MICACOUPLIER ou MICOCOULIER, *lotus arbor* aut *celtis fructu nigricante*. Arbre grand, gros & rameux, qui croît principalement aux pays chauds; ses racines sont comprimées ou aplaties par les côtés: son écorce est unie & d'un brun blanchâtre; ses feuilles sont assez semblables à celles de l'orme, vertes dessus, blanchâtres en dessous, rudes au toucher. Ses fleurs sont en rose, petites, de couleur herbacée & de nul agrément; il y en a de mâles & d'autres hermaphrodites: les premières ont cinq étamines & le calice divisé en six parties; ces dernières ont le même nombre d'étamines & deux pistils, auxquels succèdent des baies sphériques semblables aux merises, mais dont la chair est blanche, d'un goût agréable: le noyau est gros à proportion du fruit; les oiseaux sont friands de ce fruit.

Toutes les parties de cet arbre sont astringentes. Le micacoulier s'est naturalisé dans nos climats; il supporte assez bien l'hiver dans nos terrains gras & humides, il devient aussi grand qu'un orme, & on peut en faire des avenues: il se multiplie aisément de semences, & comme il pousse beaucoup de branches, qui sont souples, on en peut faire des palissades, des berceaux. Cet arbre est rarement attaqué des insectes: son bois est noirâtre, dur, liant & plie sans se rompre; cette élasticité le rend propre pour des brancards de chaise: on en fait aussi d'excellens cerceaux de cuve. On s'en sert pour les instrumens à vent, & il est très-propre aux usages de sculpture, parce qu'il ne contracte jamais de gerçures. Sa racine & son écorce servent en teinture. *Plin*e fait mention de *lotus* qui avoient beaucoup plus de quatre cents cinquante ans d'anti-

quité (liv. 16 , *Histoire Natur.*) Les Provençaux appellent cet arbre *fabrecouiller* ou *salabriquier*. Indépendamment du micocoulier à fruit noir ou noirâtre, il y a le micocoulier du Levant & celui d'Amérique. Ils sont très-rare en France. M. *Astruc* a donné un Mémoire sur cet arbre, qui avec un peu de secours, fournit aisément des fourches à trois branches.

MICHEN ou MUCKEN PULVER. Les Mineurs Allemands expriment vulgairement par ces deux mots l'*arsenic testacé*, ou le *cobalt arsenical écaillé*, mis en poudre, & qu'on mêle avec de l'eau pour faire mourir les insectes. Ces parasites affamés & altérés sont fort avides de ce breuvage empoisonné : on en fait usage dans les cabinets d'étude, afin d'être délivré de la persécution des mouches. Cette substance n'est pas sans danger pour les hommes & pour les bêtes : M. *Bourgeois* a vu périr un homme pour en avoir mangé dans sa soupe ; il eut tous les symptômes d'une personne qui auroit avalé de l'arsenic, quoique un peu moins violens. Il a vu aussi des chiens & des chats périr pour avoir avalé du lait qui contenoit du *michen pulver*. On devroit donc prendre plus de précautions, qu'on ne fait communément, en faisant usage de cette drogue dans les maisons, pour faire mourir les mouches. Le même Observateur a remarqué plus d'une fois, qu'une forte dissolution de savon blanc dans l'eau commune avec un peu de sucre, attire également ces insectes, & les fait périr dans quelques minutes.

MICHUACANENS. Voyez à l'article CHIEN.

MICO. Nom donné à une espèce de singe. M. de *Buffon* le place dans la famille des plus petits singes qu'il appelle *sagouins*. Cette espèce de sagouins n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; il est très-remarquable & très-singulier par sa face, ses oreilles nues, d'un vermillon très-vif ; son museau est court, ses oreilles sont grandes ; son poil est d'un beau blanc argenté, &

celui de la queue d'un brun lustré & presque noir; il marche à quatre pieds & n'a environ que sept à huit pouces de longueur. Les femelles ne sont point sujettes à l'écoulement périodique; on le trouve dans les terres de l'Orenoque.

MICROSCOME, *microscopus*: Animal de mer des plus singuliers, & qui a été décrit par Rédi. Cet animal ne paroît à la vue & au toucher, qu'un morceau de rocher très-dur, composé de détrimens de pierres, de corail & d'autres concrétions marines. Sur cette surface qui recouvre l'animal, croissent de petites plantes marines; parmi lesquelles se trouvent aussi de petits coquillages & d'autres petits animaux, tels que des scolopendres, &c.

La figure du logement qui contient l'animal est longue; & se divise en deux branches; qui ont toutes deux à leur extrémité un petit trou rond, ouvert dans une membrane qui est cachée sous l'écorce pierreuse. L'animal ouvre & ferme ces trous à son gré; c'est par là qu'il pompe l'eau & qu'il la rejette: lorsqu'on le manie, il la lance fort loin, de la même manière que les *carnumi* ou œufs de mer, qui sont de faux glands de mer, qui n'ont point de coquilles, mais simplement une peau calleuse. Ces faux glands marins ont deux trous comme les priapes de mer, & lancent une eau fort âcre; leur chair est rouge à l'intérieur & d'un goût excellent.

Toute la cavité intérieure de l'enveloppe pierreuse qui contient le microscome, est tapissée par des expansions membranées & molles, qui servent de peau à l'animal, & qui enveloppent le canal des alimens, les vaisseaux des fluides, le foie & le cœur. Cet animal singulier diffère des œufs de mer & des priapes de mer, non-seulement par ces parties, mais encore par sa conformation, tant intérieure qu'extérieure, & par la substance de sa chair, qui est fort tendre & d'un goût semblable à celui des huîtres & des palourdes.

MIEL, *mel*. Voyez au mot ABEILLE ce que nous

avons dit de ce suc sucré & fermentescible que ces insectes ailés ramassent avec leur trompe dans le nectaire des plantes. *Pline* a parlé d'un miel amer, dont les Naturalistes modernes ont nié l'existence. Mais en faisant attention que le miel a une saveur relative à l'espece de plante sur laquelle l'abeille le récolte, le paradoxe sera détruit, & l'on reconnoitra avec *Tournefort* la bonne foi du Prince des Naturalistes Latins, injustement suspectée dans ce point.

MIELAT ou MIELÉE. On donne ce nom à une matiere fluide qu'on trouve ordinairement le soir & le matin en été, sous la forme de gouttes, attachées aux feuilles des plantes & sur les herbes, laquelle suinte des plantes mêmes. Il ne faut pas confondre le mielat avec la rosée. Le mielat est ainsi nommé de sa saveur sucrée & un peu mucilagineuse : il y en a qui paroît tenir de la nature d'une gomme dissoute, & un autre qui semble participer un peu de la résine.

M. l'Abbé *Boissier de Sauvages* vient de donner des observations sur l'origine du miel, il a observé deux sortes de mielées, qui paroissent d'ailleurs de même nature, & dont les mouches à miel s'accommodent également; elles tirent l'une & l'autre leur source des végétaux, mais d'une maniere bien différente. La première est cette transudation ou transpiration sensible de ce suc doux & mielleux, qui après avoir circulé avec la sève dans les différentes parties de certains végétaux, s'en sépare & va éclore tout préparé, soit au fond des fleurs, soit à la partie supérieure des feuilles, & qui dans quelques plantes se porte avec plus d'abondance, tantôt dans la moelle, ainsi qu'on l'observe dans la canne à sucre & le maïs, tantôt dans la pulpe des fruits charnus, qui dans leur maturité ont plus ou moins de saveur douce, selon que ce suc mielleux est plus ou moins bridé par d'autres principes & plus ou moins développé; l'autre mielée est formée par certaines especes de pucerons qui, sans nuire aux arbres, sans causer aux feuilles des difformités, telles

qu'en produit l'espece qui fait recoquiller les feuilles, & celles dont la piqure fait croître sur les boutgeons de l'orme & du térébinthe des galles creuses, restent immobiles pendant plusieurs mois de l'année sur quelques especes d'arbres, tels que le tilleul, sucent la sève dont ils se nourrissent, & rejettent par le derriere un suc mielleux qui retombe sur les feuilles des arbres qui sont au-dessous, & que les abeilles récoltent avec un très-grand soin. C'est dans l'estomac, ou peut-être dans les dernieres voies que le suc de l'arbre, d'abord âpre & revêche sous l'écorce, prend une saveur douce, toute pareille, à en juger par le goût, à celle de la mielée végétale, tant celle qui transpire des feuilles, que celle qui naît dans le *nectarium* des fleurs.

MIGNARDISE. Voyez CILLET FRANGÉ.

MIGRANE. Espece de crabe de mer, dont les premieres jambes sont dentelées comme la crête d'un coq.

MIGUEL DE TUCAMAN. Serpent du Paraguay de l'espece de ceux que l'on nomme *double marcheuf* ou *amphisbene*. Voyez ces mots.

MIL. Voyez MILLET.

MILABRE. Nom donné à un petit insecte qui se trouve sur les fleurs. On ne connoît que peu ou point son histoire.

MILAN, *milvus*. Nom que l'on donne à plusieurs oiseaux de proie : on distingue entr'autres le *milan royal* & le *milan noir*.

Le MILAN ROYAL, *milvus vulgaris aut regalis*, est un fort oiseau, long de deux pieds, avec une envergure de cinq : son bec a environ deux pouces de long, la partie supérieure qui est la plus longue, est courbée comme dans les oiseaux de proie ; ses yeux sont larges, l'iris en est d'un beau jaune pâle ; ses jambes & ses pattes sont jaunes, la serre du milieu a un taillant aigu en dedans : il a les plumes de la tête, du cou, du menton de couleur de frêne, bigarrées de lignes noires, celles de la poitrine, du ventre & des cuisses d'un brun rougeâtre, tachetées de noir ; le dos est d'un brun

foncé, ainsi que les plumes qui sont près de la queue. L'ensemble du plumage est souvent tacheté de blanc. Cet oiseau se cache l'hiver; il est sujet à la goutte. Le sacre & le duc lui font cruellement la guerre; il n'y a gueres que le sacre qui se puisse élever aussi haut que lui; il fond sur lui & le ramene à terre à force de coups de griffes ou de bec. Le milan royal lorsqu'il vole, étend ses ailes & se balance en l'air, où il demeure long-temps pour ainsi-dire immobile, sans que ses ailes fassent le moindre mouvement, & il fend l'air d'un endroit à l'autre sans se remuer beaucoup. On le distingue des autres oiseaux de proie par sa queue fourchue. Ce vigoureux oiseau est un terrible destructeur de poulx, de jeunes canards & d'oisons; à la ville comme à la campagne, il entre hardiment dans les cours.

Le milan royal est le seul qui se trouve dans notre climat. On l'a nommé *milan royal*, parce qu'il servoit au plaisir des Princes qui lui faisoient donner la chasse & livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de forces, ni de légèreté, refuser de combattre & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coup d'ailes, de serres & de bec, & le ramene à terre moins blessé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Cette espèce de milan est commune en France, surtout dans les provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes. Ce ne sont pas des oiseaux de passage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établissent dans des creux de rochers, leurs œufs sont blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale.

Le MILAN NOIR, *milvus niger*. Les grandes plumes des ailes sont noires. Cet oiseau au défaut de viande

se nourrit de fruits. *Belon* marque en avoir vu en hiver manger des dattes sur les palmiers. Au Caire il est assez hardi pour aller sur les fenêtres des maisons. Son vol est très-agile, & quoique plus petit que le précédent, il fatigue encore davantage le sacre dans les combats qu'ils ont ensemble.

Le milan est regardé comme l'oiseau de proie de la troisième espèce. Sur la côte d'Or en Afrique, sa hardiesse est si étrange, qu'il arrache en plein jour au milieu des marchés, les poissons & autres alimens de la main des Negres, surtout de celle des femmes.

Le milan noir est un oiseau de passage qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds : on les voit passer le Pont-Euxin en automne en files nombreuses, & repasser dans le même ordre au commencement d'Avril. Ils restent pendant tout l'hiver en Egypte, & sont si familiers qu'ils viennent dans les villes & se tiennent sur les fenêtres des maisons : ils ont la vue & le vol si sûrs, qu'ils saisissent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.

On donne aussi le nom de milan au *fau-perdrieu* ; mais celui-ci est du genre du *buzard*. Voyez FAU-PERDRIEU.

MILAN MARIN, *milvago*. C'est un poisson de mer volant, à nageoires épineuses. Les Provençaux l'appellent *belugo*, parce que sa tête luit la nuit comme des étincelles de feu. Il a la tête large, carrée, osseuse, ferrée entre les deux yeux, le corps rond & long d'un pied & demi ; il est couvert d'écaillés fort dures, après & disposées depuis la tête jusqu'à la queue en lignes parallèles : le dos est de couleur noirâtre, ses ailes ne sont autre chose que des nageoires qu'il approche des ouies, & qui s'étendent jusqu'à la queue ; il en a deux de chaque côté : la couleur en est olivâtre, mais les bords sont ornés de taches rondes, bleuâtres, tirant sur le blanc. Par le moyen de ses ailes à rayons, ce poisson s'élève au-dessus de l'eau comme un jet de pierre, & il peut voler ainsi par élan tant que ses ailes

sont humides : dès qu'elles se sechent , il retombe : par là il évite souvent de devenir la proie des dorades qui sont les ennemis & qui le poursuivent.

Il y en a une autre espece qui est garnie au derriere de deux grandes & fortes épines qui lui servent de défense. Le palais de ce poisson a l'éclat d'un charbon enflammé. Des Ichtyologistes regardent le milan marin comme une espece d'*hirondelle de mer*, ou de *faucon marin*. Voyez POISSON VOLANT.

MILANDRE. Espece de chien de mer. Voyez MÉLANDRE.

MILLE - CANTON. Nom que l'on donne à de très-petites perches qui n'ont pas encore fait leur accroissement & qui se prennent au mois de Juillet dans le lac de Geneve; elles sont beaucoup plus abondantes dans le lac de Neufchâtel ou d'Yverdon : dans ce temps elles ne sont pas plus grosses que les plus petits fers de lacets. On en prend une grande quantité dans les années où les eaux sont basses. C'est un mets fort délicat : c'est ce qu'on nomme de la *monté* à Caen, & de la *sotteville* à Rouen : on publie quelquefois des défenses de pêcher le mille-canton, pour empêcher que les rivières ne se dépeuplent.

MILLE-FEUILLE, ou HERBE A LA COUPURE OU AUX VOITURIERS, *mille-folium vulgare album*, est une plante qui croît presque par-tout le long des grands chemins, dans les lieux incultes, secs, dans les cimetières, dans les pâturages, &c. Sa racine est ligneuse, fibreuse, noirâtre; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, cannelées, velues, rougeâtres, moelleuses & rameuses vers leurs sommets : les feuilles sont rangées le long d'une côte par paires : leurs parties opposées sont presque égales & elles représentent une plume d'oiseau; elles sont d'ailleurs toutes labourées de petits sillons, dit *Haller* : elles ont une odeur assez agréable & un goût un peu âcre : les fleurs naissent en été aux sommets des branches, en petites ombelles : chaque fleur est petite, radiée,

blanche ou un peu purpurine, odorante, soutenue par un calice cylindrique & écailleux : elles sont suivies par des semences menues.

Cette plante est vulnérable, résolutive & astringente : on l'emploie intérieurement & extérieurement pour arrêter toutes sortes d'hémorrhagies ; elle est encore très-utile contre les hémorrhagies & les fleurs blanches trop abondantes ; cependant les femmes & les filles sujettes au flux hémorrhoidal ne doivent pas trop en continuer l'usage, qui leur causeroit une suppression de regles plus fâcheuse que les hémorrhoides. Son suc déterge d'une manière surprenante les ulcères vomiques du poulmon. *Stahl* en tiroit une essence stomachique & vulnérable, dont il faisoit un grand usage. *M. Bourgeois* dit que cette herbe pilée & appliquée sur les piqûres & enclouûres des pieds des bestiaux & des chevaux, est le plus excellent remède qu'on puisse mettre en usage. Voyez la Dissertation de *Hoffman* sur la mille-feuille.

M. de Tournefort distingue encore huit autres espèces de mille-feuille. *M. Haller* rapporte que le *millefolium nobile* de *Tagus* est plus rare, mais plus haut & plus odorant que le mille-feuille commun. On le distingue par les divisions de ses feuilles moins nombreuses & plus éloignées.

MILLE-GRAINE. C'est le piment.

MILLE-GREUX. Sur nos côtes on donne ce nom à différentes sortes de jonc marin qui bordent les côtes.

MILLEPEDE ou ARAIGNÉE DE MER, *millepeda*. Nom que les Conchyliologues donnent à une espèce de coquillage univalve du genre des murex. Il est ainsi nommé du nombre des pieds qu'on voit au pourtour de son aile qui est fort étendue : le corps est tout rempli de bosses & de tubercules ; la queue est alongée & recourbée. On lui donne aussi le nom de *mille-pedes* au *millepieds*. Voyez ce mot.

MILLEPERTUIS, *hypericum vulgare*. Plante qui croît abondamment dans les champs, dans les bois &

aux lieux ineultes. Sa racine est dure, jaunâtre & fibreuse : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, ligneuses, rondes, rougeâtres & rameuses. Ses feuilles naissent deux à deux à l'endroit des nœuds de la tige, opposées, sans queue, lisses, veinées, & paroissant perforées en nombre d'endroits lorsqu'on les expose au soleil & qu'on regarde à travers. Mais ces points transparens ne sont autre chose que des vésicules remplies d'un suc huileux, d'une saveur astringente & un peu amère, & qui laisse de la sécheresse sur la langue. Ses fleurs naissent en grand nombre aux sommités des branches : elles sont jaunes & disposées en rose. Il leur succede pour fruits de petites capsules à trois coins, empreintes d'un suc rouge, divisées en trois loges remplies de semences très-petites, luisantes, d'un brun noirâtre, d'une saveur amère, résineuse & d'une odeur de poix.

Les fleurs & les sommets remplis de graines, étant pilés, répandent un suc rouge comme du sang, d'une odeur assez agréable. Cette plante contient beaucoup d'huile essentielle, semblable à l'huile de térébenthine.

Le millepettuis ordinaire est d'un grand usage, & sert beaucoup dans plusieurs maladies : il tient le premier rang parmi les plantes vulnénaires ; on s'en sert pour mondifier & consolider les plaies & ulcères tant internes qu'externes, & notamment pour les contusions. Il guérit le crachement & le pissement de sang ; résout le sang grumelé & excite les règles. On le recommande beaucoup pour détruire les vers, pour la passion hystérique & l'aliénation de l'esprit : aussi l'appelle-t-on *fuga demonum*. Cette plante est la base de la plupart des baumes par infusion & par distillation. Dans les boutiques on tient une huile de millepettuis faite par infusion ; elle est rougeâtre. A Montpellier on macere les fleurs de cette plante dans une liqueur résineuse, tirée des vésicules d'orme. Aujourd'hui des personnes tirent des fleurs une belle teinture jaune pour colorer les laines & les soies.

On donne le nom d'*ascyron* à deux autres especes de millepertuis. Le véritable *ascyrum* a la tige carrée: l'autre est un millepertuis rampant. M. de Tournefort compte vingt-deux especes de millepertuis, indépendamment de celle qu'il trouva en voyageant de Sinope à Trébizonde; il l'appelle *millepertuis oriental à feuilles de l'herbe à éternuer*.

MILLEPIEDS D'AMÉRIQUE ou CENTIPEDES, *millepedes*, sont des animaux ovipares, dont le corps est fort long, à anneaux, fourni d'une très-grande quantité de pieds: il y a des personnes qui les confondent mal-à-propos avec les *cloportes*, insectes auxquels on a donné autrefois ce nom. Les millepieds dont il est question, sont de différentes couleurs, grandeurs & formes. Près de la bouche sortent deux pinces garnies d'ongles noirs, pointus & crochus, lesquelles servent à l'animal pour se saisir des autres sortes d'animaux dont il se nourrit: voilà les armes avec lesquelles l'animal pique violemment. *Séba* a vu un millepieds qui avoit deux pieds fort longs, qui sortoient de la partie postérieure de son corps; chacun de ces pieds qui étoit formé de quatre articulations, étoit aussi muni d'un croc pointu. La tête qui semble n'être qu'une longue articulation rousâtre, porte deux longues cornes ou antennes pointues, filiformes, articulées, & deux petits yeux noirs. Cet insecte se loge assez communément dans le bois des vaisseaux. Ces animaux se mettent en rond pour se reposer. En considérant leur maniere de vivre, on les prendroit pour des especes de vers de mer.

Les millepieds d'Amboine & de la mer de Hollande, dont parle *Séba*, sont une espece particuliere de ces grands vers de mer qui se fourrent dans les vieux piloris enfoncés dans la mer: voyez VER DE MER & TARET.

Les millepieds terrestres d'Amérique sont comme crustacés, leur robe est dure; ils se trouvent dans les bois & lieux incultes, & nuisent beaucoup aux Nègres;

res; car leur piqure est aussi dangereuse que celle du scorpion, mais par bonheur les serpens aveugles en diminuent le nombre. On les appelle *malfaisans*, parce que leur piqure cause une vive douleur suivie quelquefois d'une enflure considérable, toujours accompagnée d'inflammation & souvent de la fièvre. Leurs écailles sont convexes & emboîtées les unes sur les autres, comme celles de la queue d'une écrevisse. Les cabinets des Curieux en conservent qui sont d'une grosseur monstrueuse; leur figure est hideuse. Le millepieds d'Amérique est plus large qu'épais, il marche avec une aisance & une agilité étonnante; mais si par accident il perd une de ses pattes, sa course devient plus lente & sa marche plus gênée. Cet animal peut se tourner de toutes parts. La femelle n'a point de cornes: elle porte ses œufs comme la salicoque sous le ventre; dès que les petits millepieds en sont sortis, ils quittent aussi-tôt la mere, commencent à ramper & se répandre par-tout à la ronde.

Ces animaux se trouvent aussi abondamment aux Indes Orientales qu'en Occident, & singulierement au Cap de Bonne Espérance, où ils ont jusqu'à sept pouces & plus de longueur; leur couleur est fauve.

Voyez maintenant l'article SCOLOPENDRE.

MILLEPIEDS A DARD. M. de Réaumur a donné ce nom à des insectes (vers aquatiques) qui n'ont que sept à huit lignes de longueur. Ils sont remarquables par une trompe ou dard charnu qu'ils portent en devant de leur tête, & qu'on ne trouve pas aux millepieds des autres especes: ils se soutiennent dans l'eau & y nagent au moyen des inflexions qu'ils font faire à leurs corps avec vitesse; ils se reposent & ils rampent sur tous les corps qu'ils rencontrent. M. Trembley dit qu'on en trouve beaucoup sur les plantes aquatiques, & qu'ils deviennent la nourriture des polypes d'eau douce. Les millepieds à dard peuvent être regardés aussi comme de véritables polypes, puisqu'ils ont la propriété d'être multipliés en les coupant, c'est

à-dire, que toutes les portions coupées de leur corps deviennent autant de millepieds semblables au premier. *Voyez* POLYPES.

MILLEPORE ou MILLEPORITE, *millepora*, est une production à polypier : cette habitation de polypes est communément de figure d'arbre ou de buisson ramené ou feuillée, dont la superficie ou les extrémités sont marquées de quantité de petits pores simples qui vont jusqu'au centre de la tige, en traversant tout le corps pierreux en manière de réseau.

Les millepores diffèrent des madrépores ; ceux-ci sont toujours étoilés ; ces étoiles s'y présentent d'une manière très-distincte, au lieu que les millepores n'ont que des trous simples non étoilés ; du moins ils ne le paroissent pas à l'œil ni à la loupe.

On connoît le beau *millepore à feuilles de chou* qui se trouve près de Curaçao ; les feuilles sont blanches, larges, minces, étendues & piquées de petits trous ronds. Il y a aussi le millepore appelé la *fraise de veau*, ses feuilles sont plus épaisses, moins éparpillées, plus serrées & imitent par les plis & replis de leurs extrémités une fraise de veau bien dentelée & bien frangée.

Parmi les millepores branchus sortant de la mer, ou devenus fossiles, *milleporites*, il y en a dont la superficie est couverte de petites cavités peu profondes en apparence ; d'autres sont couverts de pointes épineuses & poreuses, d'autres ont les branches comprimées en forme de cornes de daim, poreuses ou comme piquées de trous d'épingles, c'est une sorte de *frondipore* ; d'autres ont les branches composées d'écailles ou de petits tubercules, ou de vésicules poreuses. Les millepores à forme de buisson sont également solides & à pores simples. Tous les trous des millepores pénètrent dans l'intérieur & ont servi de logement aux polypes qui en ont été les architectes. *Voyez l'article ESCARE au mot CORALLINE.*

MILLET ou MIL, *milium*. Il y a quantité d'es-

peces de millet qui font partie de la famille des graminées ; mais nous ne parlerons ici que de celles qu'on cultive ; favoir , le *grand millet d'Afrique* , nommé aussi *sorgo* sur la côte de Guinée ; le *grand millet noir* ; le *millet d'outremer* , & le *petit millet* ou *mil commun*.

Le GRAND MILLET OU SORGO, *sorgum sive melica*, aut *miliun arundinaceum*, *subrotundo semine nigricante*, pousse plusieurs tuyaux semblables à ceux des roseaux, à la hauteur de huit ou dix pieds, articulés, remplis d'une moelle blanche & douceâtre que *Maithiole* vante comme un remede contre les écrouelles. Des nœuds des tuyaux sortent des feuilles assez semblables à celles du roseau, garnies de petites dents pointues qui coupent les doigts quand on les manie, en faisant descendre la main le long de la feuille. Ses fleurs naissent au sommet des tiges en maniere de bouquets ; elles sont sans pétales, petites, jaunes, composées de trois étamines qui sortent du milieu d'un calice à deux feuilles : il y a communément un calice mâle stérile, porté sur un pédicule à côté d'un calice hermaphrodite fertile, qui est sessile & aplati par le dos. Aux fleurs succedent des semences plus grosses que celles du millet ordinaire. Elles sont ovales, noires (l'espece qui a une semence blanche se cultive à Malthe, & y est connue sous le nom de *carambasse*). Lorsque les semences ont été secouées ; car elles ne tombent point d'elles mêmes, il reste des pédicules en forme de gros filamens, dont on se sert pour faire des brosses. La racine de ce millet est composée de grosses fibres. Ses tiges ou tuyaux rougissent quand la semence mûrit.

Le *grand millet* ou *sorgo* aime une terre grasse ou forte & humide. Il a été apporté d'Afrique en Espagne, & de là dans les autres pays chauds où on le cultive principalement. Le plus grand usage que l'on fasse de ce grain dans ce pays, est pour engraisser les poules, les pigeons & toute la volaille, dont il rend la

chair exquise ; cependant en Italie les gens de campagne le font moudre & en font du pain , mais qui est brunâtre , âpre & de difficile digestion , & qui fournit moins de nourriture que le froment. Il y a peu de plantes qui produisent aussi abondamment que le millet d'Afrique ; pour un grain qu'on a semé , on en recueille au moins cent soixante. Cette espèce de millet est rarement exposée aux insultes des oiseaux ; elle n'exige pas une culture pénible , & n'épuise pas trop la terre où on l'a semée à proportion de son grand produit. On cultive aujourd'hui le *sorgo* ou *sorgho* dans les climats chauds & même dans les tempérés ; nous en avons vu des champs entiers en Suisse. La graine qui est moins nourrie est une sorte d'épautre ou de *froment locar*. Voyez ce mot. L'espèce , quand elle est belle , est recherchée. Voyez les *Memoires de la Soc. économ. de Berne*.

Le petit millet ou millet ordinaire, *miliun vulgare*, *semine luteo aut albo*, diffère de l'autre par la petitesse de la plante & des grains qui sont blancs ou jaunâtres , & que l'on donne tant aux oiseaux de volière que de basse-cour. Toutes ses fleurs sont hermaphrodites.

Les Botanistes ont placé pendant long-temps le *sorgo* dans la classe des millets ; mais actuellement , à cause de la diversité des caractères de sa fleur , ils en font un genre à part.

Le petit se plaît particulièrement dans une terre douce & légère , même sablonneuse ; on doit le semer fort clair & le recouvrir de terre. Le jeune millet craint beaucoup les gelées , c'est pourquoi on ne doit le semer qu'en Mai ; on peut même en semer encore vers la fin de Juin. Un mois après que le millet est levé , on éclaircit les pieds , & il faut laisser sept à huit pouces de distance entre chaque pied , sans quoi il produiroit peu , & sa tige seroit courte. Le millet semé en Mai se récolte ordinairement en Septembre , & celui qui a été semé en Juin se recueille vers la fin d'Octobre. On a observé que les millets tardifs grenent

moins que ceux qui sont hâtifs. Ces sortes de plantes épuisent un peu les terres, ainsi que le blé de Turquie. Lorsque les panicules du petit millet sont en grains, on doit garnir le champ de quelque épouvantail, autrement les oiseaux en auroient bientôt fait la récolte.

Les femmes font la récolte du millet en coupant les panicules ou épis près du dernier nœud. On en lie plusieurs ensemble par paquets, & on les suspend pendant quelques jours à des perches pour mieux sécher. On bat ces panicules au fléau; & lorsque ce grain a été serré bien sec, il se conserve très-bien, quoiqu'on ne le remue que rarement, & le charançon ne l'attaque pas. Les tiges étant fauchées & desséchées servent à brûler; elles font un bon engrais à la terre, & les racines qui restent enterrées fournissent assez de nourriture pendant deux ans aux vers du froment. Si l'on vouloit garantir des vers le blé enssemencé, il n'en faudroit semer que dans des terrains qui auroient produit l'année précédente du millet, & sur-tout de celui d'Afrique. On prépare avec le millet mondé & nettoyé de sa coque, des mets qui ressemblent assez au riz. La bouillie qu'on en fait est exquise & très-alimenteuse; cinq livres de sa farine avec suffisante quantité de lait, peuvent fournir un repas à vingt-cinq personnes. Voilà l'aliment ordinaire des Maures & des Negres. M. Haller dit qu'en Italie on fait avec le millet une décoction qu'on emploie dans la petite vérole.

Dans la Guiane, le mil se récolte deux mois après qu'il a été semé: les Sauvages le rôissent sur les charbons & le mangent. Les Galibis en font du palinot, (espece de bierre) On est obligé dans ce pays de faire garder les pieces de mil par de vieux Negres, car les singes en sont fort friands & s'assemblent par troupes pour l'arracher. On fait avec la farine du mil du materé & des especes de langous, qui valent bien les especes de cassaves faites avec la farine du *manihot*. (Voyez ce mot pour ce qui concerne la préparation de ces

substances.) On met dans les langous faits de farine de mil de l'huile de palmier d'Aouara ; les Negres s'en nourrissent aussi.

MILLOCO. Dans le Boutdelois on donne ce nom au grand millet d'Afrique. *Voyez MILLET.*

MILLOUIN. C'est l'oiseau de Pénélope de *Jonston* ; il est fort singulier qu'on ait donné à cet oiseau le nom de la Reine d'Itaque ; & d'après quel rapport ? Il est un peu moins gros qu'un canard domestique ; il a la tête, la gorge & la plus grande partie du cou d'un beau marron : le bas de son cou & la partie antérieure de son corps sont de couleur de suie, avec des pointes de gris-blanc aux plumes de la poitrine. On le trouve sur les bords de la mer, dans les marais. Il y a encore deux autres millouins, dont le dernier appartient au nouveau Monde, il est à peu près de la même corpulence que le précédent. Le premier a la tête, la gorge & une partie du cou d'un marron obscur ; il a le dessus du corps noirâtre, & le dessous blanc.

Le millouin du lac du Mexique est rayé de fauve de brun, presque sur toutes les parties supérieures du corps. *Voyez CANNE PÉNÉLOPE à la suite de l'article CANARD.*

MIMEUSE ou MIMOSE. *Voyez SENSITIVE.*

MINEL DU CANADA. *Voyez CERISIER.*

MINÉRALISATEURS & MINÉRALISATION.

La minéralisation est une opération par laquelle la Nature combine une substance métallique avec du soufre ou avec de l'arsenic, ou avec l'acide marin, ou avec l'une & l'autre de ces substances à la fois. Par cette combinaison l'aspect du métal, ainsi que ses propriétés constitutives, est entièrement changé, déguisé, tous les métaux prennent alors une infinité de formes & de couleurs qui les rendent méconnoissables à ceux qui n'ont point les yeux accoutumés à les voir dans l'état de mine ou minéral. C'est ainsi que l'argent qui est blanc lorsqu'il est minéralisé ou combiné avec le soufre & l'arsenic, prend la forme de cristaux rouges.

quelquefois transparens. S'il n'y avoit que du soufre, la mine d'argent seroit grise & tendre. La mine de plomb minéralisée par le soufre, affecte une forme cubique. Ce même métal combiné avec de l'arsenic a une figure cristalline tantôt verte & tantôt blanche, &c. L'étain minéralisé par l'arsenic est en cristaux d'un gris brun & polygones. L'antimoine combiné avec le soufre, a une forme striée. L'arsenic uni au soufre, donne, suivant les proportions, l'orpiment ou le réalgar. Le soufre combiné avec le mercure donne le cinabre. Il semble que le bismuth & l'or soient les seules substances métalliques qu'on n'a point encore rencontrées absolument *minéralisées*. La Chimie est parvenue à imiter la Nature dans un grand nombre de ses minéralisations.

On appelle aussi *substances minéralisées* celles dont les interstices ou pores ont été remplis par des infiltrations ou vapeurs minérales ou métalliques: ce sont des opérations lentes & successives. Il y a des minéralisateurs, tels que les pyrites sulfureuses, qui se trouvent dans le bois devenu fossile, & le brûlent souvent en se décomposant. Les métaux minéralisés par le soufre & l'arsenic sont plus difficiles à se réduire que s'ils en étoient privés: les os minéralisés ou pénétrés par une dissolution de cuivre, forment les tutquoises. Les spaths qui sont colorés, sont pesans, fusibles & presque toujours minéralisés par le fer ou par le cuivre; les quartz le sont plus rarement, mais ils sont souvent recouverts de cristaux pyriteux qui, dans leur état de fluidité, n'ont pu s'y infiltrer, & se sont attachés à la superficie extérieure. *Voy. ci-dessous à l'article MINÉRAUX.*

MINÉRAUX ou MINÉRAIS, *mineralia*. Le mot *minéral* exprime & comprend ordinairement tout ce qui se tire de la terre, c'est-à-dire tout ce qui appartient au regne minéral: cependant pour lui donner plus de précision ou un sens plus particulier, on ne comprend sous ce nom que les corps qui renferment ou

des pyrites ou des sels, ou des bitumes & soufres, ou des parties métalliques, soit de demi métaux, soit de métaux. (*Voyez ces mots & le suivant.*) En sorte que par *minéral* on désigne une mine dans sa matrice terreuse ou pierreuse.

Les *minéraux métalliques* contiennent plus de métal que de terre non-métallique, tandis que ceux qui contiennent plus de soufre, d'arsenic, &c. c'est à-dire, plus de minéralisateurs que de métal, sont des pyrites, &c. dont on ne peut retirer le métal avec profit. *Voyez PYRITES.* La Saxe, l'Allemagne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, la Hongrie & la France fourmillent des minéraux métalliques de la plus grande beauté.

MINES, *minera*. Ce nom se donne tantôt au lieu souterrain d'où on tire le minéral, & qui est proprement la *miniére*; & tantôt aux glebes de minéral ou de minéral d'où on tire le métal, *gleba metallica*: l'on entend plus particulièrement sous le terme de *mine* les mélanges que la nature produit dans ses ateliers souterrains, en unissant avec les plus petites parties métalliques différentes matières étrangères, de façon que ces parties métalliques se trouvent déstituées de toutes les propriétés & de tous les caractères des métaux, jusqu'à ce que l'art venant à les dégager de leurs minéralisateurs & de tout ce qui n'est point de leur substance, elles prennent une forme véritablement métallique, & deviennent métaux ou demi-métaux. On donne aussi le nom de *mines*, quoiqu'improprement, aux endroits d'où l'on tire du diamant ou du cristal; on dit *mine de diamant*, *mine de cristal*. Pour avoir une idée générale du mot de mines, voyez les *articles* FENTES, FILONS, MATRICES, MÉTAUX, DEMI-MÉTAUX, MINÉRAUX, &c. où l'on verra que les mines métalliques sont quelquefois égarées, & que les minerais sont d'autres fois séparés çà & là dans les fissures des rochers. Les *mines fixes* sont les meilleures, sur-tout quand elles sont étendues en longueur & en

profondeur en façon de rameaux, en filons, en veines, qui se suivent; & pour l'ordinaire elles sont enfermées ou soutenues par un double têt de pierres.

La présence d'une mine ou d'une miniere de bonne qualité, riche, abondante, est ordinairement annoncée par plusieurs indices extérieurs; par exemple, par les sables des rivières voisines où l'on trouve des paillettes minérales; par des traces de terre tendre & onctueuse nommée *besseg*; par le guhr qu'on rencontre dans les fentes des collines rapides; par la situation du terrain qui est montueux & aride. L'expérience a appris que les sommets des montagnes qui contiennent des filons métalliques s'étendent assez horizontalement vers le sud-est, & s'abaissent ensuite par degrés vers le nord-ouest. Le bas de ces montagnes est pour l'ordinaire coloré, terminé en pente douce & souvent ombragé par des arbres touffus, quelquefois verts, tortueux, noueux, séchés par la cime. D'autres fois le sommet de ces montagnes est couvert de plantes vivaces, dont les feuilles sont noirâtres. Quand des feux follets, des météores ignées, des vapeurs subtiles & sulfureuses qui en exhalent, fondent très-vîte la neige qui y tombe en hiver, ou qu'on aperçoit, dès la crête ou sur la croupe de la montagne, des indices de filons métalliques, qui se décelent par des veines de quartz ou de spath communément vitreux, des matières ferrugineuses; alors on doit trouver la miniere dans le milieu de la colline. L'expérience nous apprend encore que dans les endroits où des filons courent sous terre ou à peu de profondeur, les riges des grains qu'on a semés à la surface, jaunissent & se flétrissent souvent dès qu'elles sortent de terre. Si les eaux qui descendent des montagnes sont thermales, c'est une marque qu'en rétrogradant leurs cours on y trouvera des pyrites, &c. Tous ces indices, pris séparément, sont équivoques; mais plusieurs réunis forment une plus grande probabilité. Les montagnes qui renferment les célèbres mines du Pérou, présentent presque toutes ces indications, & on les trouve

rassemblées dans plusieurs des Cantons de la Suisse, de la Saxe, du Nord, Les montagnes à filons, quoique de l'ordre des primitives, sont ordinairement d'une élévation médiocre, régulières, intactes, & sans dérangement.

Plusieurs Auteurs anciens font mention dans leurs Livres de différentes mines que nous ne connoissons plus. La France où elles ne sont pas actuellement communes, en comptoit autrefois de très-riches. *Strabon*, dans sa Géographie, nous dit que les Romains tiroient abondamment des métaux de France, au point qu'elle pouvoit à cet égard le disputer avec l'Espagne; *Plin*e nous parle de l'or qui se trouvoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de ces anciennes mines; ont-elles été totalement épuisées? Non, elles existent probablement encore en partie; mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé jusqu'à la trace. Il seroit digne d'un Savant de s'occuper dans les Auteurs anciens, de la recherche de tout ce qui peut être relatif aux mines des pays que nous connoissons; il est à présumer qu'après une inspection étudiée des lieux, on viendroit peut-être à bout de faire des découvertes heureuses, & l'on trouveroit certains emplacements de ces anciennes mines, dont plusieurs s'étant certainement reproduites, offriroient encore de nouvelles richesses.

Lorsqu'on est certain de l'existence d'une mine dans un endroit, il faut avant que d'en impétrer la concession, considérer s'il y a un fort ruisseau & des bois voisins de ce lieu; ensuite faire l'essai de la mine, mais sur-tout il faut se garantir de l'erreur dans les opérations & le calcul; autrement on se ruineroit bientôt, ainsi que tous les intéressés: ensuite on fait des puits ou bures, pour aller chercher la matière minérale, & l'on y établit des machines pour en épuiser les eaux & y renouveler l'air, &c. Voyez notre *Minéralogie* & l'Article des Mines, traduit par M. Hellot, &c. pour les autres formalités dans l'exploitation d'une

mine. Voyez aussi l'article EXHALAISON de cet Ouvrage.

On ne peut trop encourager à l'étude des minéraux, & à trouver des moyens d'économie dans l'exploitation générale de ces substances si utiles à la société civile. Dans le Nord les Souverains encouragent les Travailleurs par des franchises & des privilèges qui leur font fermer les yeux sur les dangers qui accompagnent la profession de mineur & la dureté de ce travail. En effet, le travail des mines étoit un supplice chez les Romains; il faut passer la plus grande partie de sa vie enterré tout vivant dans des souterrains où l'on est privé de la lumière du jour, & continuellement en péril d'être noyé, ou étouffé ou écrasé.

Jusqu'ici les Minéralogistes ont considéré les mines métalliques sous trois états différens, 1°. ou comme fusibles par elles mêmes; 2°. ou qui se fondent facilement à l'aide d'un intermede; 3°. ou qui entrent en fusion difficilement, même avec des fondans. M. Gellert les distingue en *mines séparables* dans le lavoir, en *mines inséparables*, mais fusibles; & en *mines rapaces* ou presque intraitables.

Rarement on trouve purs les minéraux: ils sont plus communément minéralisés, c'est-à-dire masqués & comme déguisés par les substances avec lesquelles ils sont combinés. (Quelquefois ils sont dans l'état de chaux.) L'or paroît être le seul des métaux qui fasse exception à cette règle, mais il est souvent allié. L'argent est mêlé avec du plomb; le cuivre est souvent mêlé avec du fer, & contient outre cela une portion d'argent. Que de moyens n'a-t-il pas fallu imaginer pour séparer & conserver certains minéraux qu'on avoit intérêt de garder! Ils exigent souvent des traitemens différens de ceux des métaux en raison des propriétés qui les différencient. Sans être partisan des Adeptes, pourrions-nous ne pas croire que les travaux de l'Alchimie, qui ont pour objet l'amélioration, la maturation, la transmutation des métaux, que ces travaux, dis-je,

ont jeté un grand jour sur la science de la métallurgie ? Il y a des métaux qui sont plus communs en quelques climats que dans d'autres ; l'or & l'argent se trouvent plus abondamment près des Tropiques, & les autres métaux vers le Septentrion ; le fer est rare dans les climats chauds. La plupart de nos mines sont communément plus riches à l'horizon du bas de la montagne : celles des Provinces septentrionales de l'Asie, telles qu'en Sibérie, se trouvent à la surface de la terre ; tandis que celles du Nord de l'Europe, notamment les mines de cuivre de Suede, pourroient être fouillées jusqu'à plus de quatre cents toises de profondeur. Les mines d'argent de Sainte-Marie, la mine de sel de Pologne, la mine de charbon d'Ingrande en Bretagne, la mine de plomb de Poulavoine dans la même Province, la mine de mercure d'Ydria, celle de cinabre d'Almaden, la mine d'étain de Cornouailles, la mine d'orpiment de Turquie, la mine de cobalt en Saxe, la mine d'or de Chemnitz, & quantité d'autres especes, se fouillent aussi à des profondeurs considérables. Il n'y a point de mine qui n'ait des particularités & des détails qui méritent l'attention du Physicien, du Chimiste & du Naturaliste. Chaque mine a sa forme ou son apparence extérieure : c'est l'usage qui apprend à les distinguer & à les reconnoître. C'est en visitant les cabinets des Naturalistes ou les ateliers des Mineurs de chaque espece de mines, qu'on peut s'en instruire, & notamment en descendant dans les galeries. Quand on réfléchit que les mines ou filons paroissent produites par cristallisation & par des vapeurs souterraines & chaudes qui s'attachent dans les fentes des montagnes qu'elles remplissent peu-à-peu, on doit convenir que ces vapeurs, qui par rapport à leur origine peuvent être de différente nature, se mêlent entr'elles de plusieurs façons très-différentes : de ces exhalaisons différemment combinées naissent peu-à-peu, toutes les especes de mines & de mélanges métalliques qui se trouvent assez souvent dans le même endroit du même

filon. Ce sont de semblables exhalaisons qui incrustent des morceaux de bois, des coquilles, des ossements & autres matières tout à fait étrangères au regne minéral. A Orbrisseau en Bohême on trouve du bois changé en mine de fer : en Bourgogne on trouve des coquilles dont on retire de très-bon fer. Ces faits prouvent aussi la reproduction des mines : pour s'en convaincre il suffit de descendre dans une mine abandonnée, & jeter les yeux sur les parois des rochers des galeries. En Allemagne on a trouvé une incrustation de mine qui s'étoit formée en deux ans sur un morceau de bois provenu d'une échelle : elle contenoit huit marcs d'argent au quintal.

Dans une mine de plomb en Angleterre on a trouvé une portion de l'os de la cuisse d'un Mineur qui y étoit péri, tout incrusté de minéral de plomb. Nous conservons la tête de cet os dans notre Cabinet. *Henckel* cite un Mineur tué par une mouffette, & qui quelque temps après fut tout couvert de pyrites cristallisées qui l'entouroient de toutes parts, comme s'il eût été lui-même changé en pyrite.

Il y a environ trois ans que dans l'intérieur de la montagne de l'île d'Elbe, à l'endroit où l'on exploite la belle & curieuse mine de fer, l'on trouva entre deux blocs de mine, deux ustensiles nommés *pics à roc*, qui étoient tout recouverts de mine cristallisée semblable en tous points à celle de cette même mine si connue des curieux (a). On sait que cette mine avoit été exploitée autrefois par les Romains. Ces outils y auront été abandonnés alors ; mais ceci prouve toujours que la nature reprend quelquefois ses opérations, qu'elle les continue journellement, & que travaillant avec les mêmes matériaux, la même lenteur, elle fait les mêmes ouvrages.

(a) Cette mine qui est en blocs n'existe point par filons réguliers ; elle paroît avoir été culbutée par quelque révolution. On ne peut donc pas l'exploiter par des galeries. On y marche & on y travaille à ciel ouvert.

Il est maintenant aisé de concevoir que les mines s'épuisent à la longue; une substance métallique ou se reproduit ou dispaçoit pour faire place à une autre, & celle-ci à son tour est remplacée par une troisième, ainsi de suite. On peut citer pour exemple la *mine d'antimoine en plumes rouges* de Braentdorf en Saxe; la *mine de plomb rouge* de Sibérie; la *mine de plomb blanche en aiguilles capillaires* du Hartz; le *flot ferri* de Stirie; l'*azur étoilé* de Bulach; la *mine d'argent cornée* de Saxe; l'*argent vierge en végétation* de Sainte-Marie en Alsace, & beaucoup d'autres dont les veines ou filons son taris depuis quelques années. A ces mines ont succédé les *marcassites en crête de coq* de l'île d'Anglesey, les *pyrites cuivreuses & cristallisées* où brillent les couleurs les plus vives & les plus variées de Saxe & d'Angleterre; le *mercure coulant* & le *cinabre en cristaux transparens* de Mœrschfeld dans le Palatinat, d'Yndria en Carniole: les belles *galenes* de Derbyshire; les *mines de plomb blanche en canons & noire tubuleuse* de la Basse-Bretagne, &c. & ces mines mêmes ne tarderont pas à dispaocître aussi, & à être remplacées par de nouvelles especes, peut-être plus rares & plus singulieres encore, & actuellement en réserve dans les lieux où le Mineur n'a point encore pénétré.

L'étude des secrets de la nature dans les entrailles de la terre est sans doute la plus hardie, mais aussi la plus belle & la plus élevée. La matiere est vaste, le travail s'y fait en grand. L'ouvrage frappe les yeux, ravit d'admiration; mais la main de l'ouvrier est invincible. Voyez maintenant les caracteres que nous avons assignés aux différentes especes de chaque genre de mines, à leurs mots généraux; car les métaux dans l'état de mine ont un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorsqu'ils sont purs. Voyez ARGENT, ANTIMOINE, BISMUTH, COBALT, OR, ÉTAIN, FER, PLOMB, CUIVRE, ZINC, ARSENIC, MERCURE.

Quant à la maniere de réduire les minerais minéralisés ou alliés, nous renvoyons aux *Livres de*

Métallurgie. Voyez aussi le *Dictionnaire de Chimie.*

MINE D'ACIER. Cette espèce de mine dont plusieurs Auteurs ont parlé, ne doit être regardée que comme une mine de fer qui donne de l'acier dès la première fusion, parce qu'elle est pure & dégagée de substances étrangères nuisibles à la perfection du fer. Il n'y a point, à proprement parler, d'acier naturel, c'est-à-dire en mine dans les entrailles de la terre. Quelques-uns donnent encore plus improprement le nom de *mine d'acier* à une espèce de galène de plomb qui a la dureté & la couleur de l'acier. La mine d'argent blanche qu'on a fait bleuir par le recuit ressemble aussi à la mine d'acier.

MINE DE GÉNÉVRIER. Les ouvriers de la mine de Salberg en Suede, donnent ce nom à une espèce d'asbeste en bouquets. M. *Wallerius* dit qu'elle contient un peu de plomb & d'argent.

Ce que les Ouvriers nomment *mine d'atlas* ou *sarinée*, est une mine de cuivre verdâtre; la *mine de pois* ou de *fèves* est communément une mine de fer globuleuse; la *mine de paysan* est la mine d'argent vierge en masse.

La *mine en marron* ou en *roggons*, *minera nidulans*, celle qui se trouve en tas ou par masses détachées plus ou moins grosses, répandues çà & là dans une roche, au lieu de former des filons suivis & continus. On les nomme aussi *mines égarées*, *mines accumulées* ou *mines en nids*. Cette manière de trouver les mines n'est point la plus avantageuse pour l'exploitation; mais elle annonce ou le voisinage des filons, ou un endroit propre à la formation des métaux. Il ne faut point confondre ces *mines en marrons* avec les mines par fragmens qui ont été arrachées des filons par des courans d'eau, arrondies par le roulement, & transportées quelquefois fort au loin. Au reste elles peuvent souvent conduire aux filons dont elles ont été arrachées.

MINE DE PLOMB NOIRE ou PLOMBAGINE:

Voyez MOLYBDENE.

MINEURS. *Voyez* VERS MINEURS DE FEUILLES,
CHENILLE MINEUSE & ABEILLE MINEUSE.

MINIA. Sorte de serpent venimeux qui se trouve dans le pays des Negres : il est si grand & si gros qu'il avale, dit on, des moutons, des pourceaux, & même des cerfs entiers : il se tient à l'affut dans des broussailles ; & quand il découvre quelque proie, il s'élance dessus, & s'entortillant autour de son corps, il l'étouffe en la pressant. On rapporte une chose particulière de ce serpent, c'est qu'avant que d'engloutir ce qu'il a pris, il regarde tout autour s'il n'y a point quelque fourmi qui se pourroit glisser dans son corps avec sa proie pour lui ronger les entrailles ; la peur qu'il en a, vient, dit-on, de ce qu'après avoir avalé un animal de cette grosseur, il lui est impossible de se remuer, jusqu'à ce qu'il l'ait digéré. La fable est souvent à côté du merveilleux.

MINIERE, *fodina metallica*, est le lieu où l'on fouille le minéral. *Voyez* au mot MINES. Par miniere on entend aussi la terre, la pierre ou le sable dans lesquels on trouve une mine ou un métal.

MINIUM ou PLOMB ROUGE MATE. Espece de chaux de plomb qui est d'un rouge vif, cependant un peu jaunâtre. *Voyez* PLOMB.

MIRAILLET. *Voyez* RAIE LISSE à l'article RAIE.

MIRLIROT. *Voyez* MELILOT.

MIRMÉCOPHAGE. *Voyez* FOURMILLIER.

MIROIR D'ANE ou PIERRE SPÉCULAIRE.
Voyez son article au mot GYPSE.

MIROIR DE VÉNUS. *Voyez* CAMPANULE.

MIRTHE ou MYRTE, *Myrtus*. C'est un arbrisseau dont on distingue plusieurs especes, entr'autres les mirthes à grande feuilles, tels que le mirthe Romain & celui d'Espagne, le mirthe à feuilles parnachées, le mirthe à petites feuilles ; & le grand mirthe à fleurs doubles ; celui-ci est très-agréable par le

le nombre de ses fleurs qui durent très-long-temps. Les mirthes ont toujours les feuilles posées alternativement & dans un ordre croisé; leur odeur est agréable : elles ne tombent point du tout pendant l'hiver. Leurs feuilles sont quelquefois petites & ovales; quelquefois plus allongées; d'autres fois plus arrondies & pointues, suivant les especes : elles sont unies & luisantes comme celles du buis. Les fleurs sortent des aisselles des feuilles : elles sont en rose, blanches & odorantes; aux fleurs succèdent des baies ovales, qui contiennent plusieurs semences de la figure d'un rein.

Ces arbrisseaux font un joli effet dans les bosquets d'hiver & d'été dans nos provinces méridionales, telles que le Languedoc, la Provence, &c. où on peut les élever en pleine terre. Ici nous ne pouvons les conserver que dans nos serres, ayant l'attention de les tenir à portée des portes & des fenêtres, afin qu'ils jouissent de l'air dans les temps doux & humides; sans quoi ils se dépouillent de leurs feuilles. Ces arbustes sont souples, dociles, & sont propres à prendre toutes les figures sous le ciseau tondeur du Jardinier industrieux. Consultez *Miller* dans la sixième Edition Angloise de son *Dictionnaire des Jardiniers*.

Les feuilles & les baies de mirthe, qu'on nomme *mirtilles*, sont astringentes & recommandées pour affermir les dents qui ont été ébranlées par le scorbut. Les feuilles seules entrent dans la composition des sachets d'odeur & dans les pots-pourris, &c. Les baies de mirthe ou mirtilles tenoient lieu de poivre aux Anciens avant que cet aromate de l'Inde eût été découvert. On les emploie en Allemagne pour faire une teinture ardoisée, qui a cependant peu d'éclat. En Provence les oiseaux mangent beaucoup de ces baies qui les engraisent & donnent à leur chair un goût excellent. M. *Haller* a raison de dire qu'il ne faut pas confondre les fruits astringens & aromatiques du mirthe

avec les baies douceâtres & colorantes de l'airelle qu'on appelle aussi *mirtille*. Voyez AIRELLE.

On retire des fleurs du mirthe, en les distillant dans l'eau, une eau astringente que l'on nomme *eau d'Ange* : elle est fort recherchée pour sa bonne odeur, &c. Des Dames s'en servent pour se laver ; l'expérience leur a appris qu'elle est souveraine pour nettoyer la peau, la parfumer & affermir les chairs. On lit dans le *Dictionnaire portatif d'Histoire naturelle* un fait qui, s'il existe, tend à démontrer la forte astringence du mirthe. L'Auteur le rapporte comme un trait de Morale & de Physique, voici les propres expressions : « Le mirthe est aussi la base d'une pommade » appelée *pommade de la Comtesse* connue par un » trait d'histoire singulier. Un jeune élégant, papillon » de toilette, se trouvoit seul un jour dans l'arsenal » des Graces ; sa main curieuse a bientôt parcouru » les parfums, les sachets, la poudre odorante, les » essences, les cosmétiques. Pour donner à ses lèvres » plus de vermeil, plus de souplesse & dissiper des » feux sauvages, il étend légèrement avec son doigt » indiscret la pommade fatale, se regarde au miroir, » se contemple, s'admire, s'adonise. La Dame entre ; » il veut parler ; sa bouche se rétrécit, le contour des » lèvres se resserre, il balbutie. La Dame étonnée » le regarde, jette les yeux sur sa toilette, recon- » noît au petit pot découvert la cause de l'erreur, » & se met à rire à gorge déployée aux dépens de » l'indiscret confus. » Avis au Lecteur, il ne faut pas toujours se jouer à la toilette de toutes les Dames.

Les habitans d'Illyrie, ceux de Naples & de la Calabre, préparent & perfectionnent leurs cuirs avec les feuilles du mirthe, comme font les Macédoniens avec celles du sumach, les Egyptiens avec les siliques d'acacia, les peuples de l'Asie Mineure avec les calices des glands de chêne, les François avec l'écorce moyenne de cet arbre, les Phrygiens avec l'écorce du

pin sauvage. *Belon* a observé qu'on trouve sous les feuilles du mirthe une graine d'écarlate ou gallinsecte semblable au kermès, qui renferme un petit animal vivant dans sa coque.

MIRTHE BATARD DES PAYS FROIDS, MIRTHE DU BRABANT, PIMENT ROYAL OU GALÉ D'EUROPE, *myrtus Brabantica* aut *Chamaeleagnus*. C'est un petit arbrisseau que les Allemands appellent *gagel*; il ressemble à un petit saule. Ses tiges sont menues & branchues, hautes de deux pieds & demi, garnies de feuilles alternes, assez semblables à celles du mirthe, mais en quelque sorte blanchâtres, d'une odeur de drogue ou de baume. Ses fleurs mâles sont à chatons comme celles du bouleau; les fleurs femelles croissent sur des individus différens & sont disposées en grappes, auxquelles succèdent des semences menues, d'une odeur assez forte. couvertes de petites écailles appliquées sur leur surface.

Cet arbrisseau aime les lieux incultes pleins de bruyeres, aquatiques & marécageux: il fleurit en Mai; il croît particulièrement dans les prairies humides de S. Léger au-delà de Versailles. Il étoit plus connu autrefois: on apportoit ses branches par charretées à Paris, on s'en servoit pour garnir les cheminées & les croisées des appartemens, à cause de l'odeur des fleurs & des boutons, qui est forte & entière sans être désagréable: les femmes les mettoient dans leurs armoires parmi le linge & les hardes, pour les parfumer & pour en chasser les teignes; mais les essais qu'a faits *M. de Réaumur*, ont démontré que toutes ces plantes n'étoient d'aucun effet sur les teignes, & qu'il falloit avoir recours à l'huile essentielle de térébenthine. Voyez TEIGNE.

Quelques personnes font bouillir les fleurs de ce mirthe bârard dans la biere au lieu de houblon; mais elles la rendent très-enivrante. On prétend que ses feuilles prises en infusion théiforme, font une boisson propre à fortifier l'estomac. Quelques Auteurs ont

avancé, mais à tort, que les feuilles du galé sont les mêmes que celles du thé préparé en Chine.

Miller compte trois especes de galé; savoir, le *galé le frutex odoratus Septentrionalium*, c'est celui dont il vient d'être mention. Les deux autres especes de galé sont étrangères, originaires d'Amérique & bien supérieures à celles de l'Europe; l'une est le *galé Carolinensis baccata*, *fructu racemoso*, *sessili monopyreno*; l'autre est le *galé Carolinensis humilior*, *foliis latioribus & magis ferratis*: les Anglois les cultivent beaucoup, soit de graine, soit de bouture. Ces deux especes de galé s'élevont chez eux en buisson à la hauteur de cinq pieds, & sont toujours vertes; leurs feuilles broyées dans la main répandent une odeur suave, telle que celle de mirthe. Une de ces especes de galé a produit du fruit dans le jardin d'un Curieux de Londres en 1729; & toutes les deux donnent communément des fleurs. Les Américains préparent une cire de baies, dont ils font des bougies qui brûlent à merveille & qui exhalent une agréable odeur.

V. ce que nous en avons dit à l'art. ARBRE DE CIRE.
MISPIKKEL. Espece de pyrite blanche & arsenicale. Voyez PYRITE.

MISY, est une substance vitriolique jaunâtre, brillante, d'un goût très-styptique ou atramentaire: elle est fort semblable à l'enveloppe effleurie de ces morceaux de pierres vitrioliques appelées *calchitis*. Voyez ce mot.

Le misy nous paroît produit par la décomposition d'une pyrite ferrugineuse, ou d'un vitriol martial décomposé. Nous en avons rencontré dans les charbonnières de Liege & dans les environs de Namur. Voyez la Note qui est dans notre *Minéralogie*, tom. I, page 551.

MITOU ou MITOU POURANGA. Voy. MITU.

MITTES, *blatta*. Ce sont des insectes volans du genre des scarabées. Les jeunes sont blancs & deviennent noirs en vieillissant; ils se dépouillent de leur

peau : il n'y a que les mâles qui ont des ailes. Le froid les fait périr.

On distingue plusieurs especes de mittes; savoir, celle qui vit de chair (c'est une *blatte carnivore*), celle qui se trouve dans le pain & la farine, celle qui rongé les livres, celle qui habite sous les plumes des oiseaux élevés en cage, celle qui glouffe comme les poules, celle qui fait du ravage dans les jardins, & qui s'attache singulierement aux porreaux, celle qui fuit la lumiere, celle qu'on trouve dans les moulins & aux environs des fours, celle qui se trouve à l'entrée des latrines & des bains, celle qui répand une mauvaise odeur par-tout où elle passe. Cette dernière est nommée *mitte puante* : elle se retire dans les caves & dans les lieux frais; on ne la voit ordinairement que la nuit, & elle marche très - lentement. Il y a encore une espece de mitte qui se met entre les écailles des poissons que les Lapons font dessécher. *Voyez les actes d'Upsal.*

Mademoiselle *Merian* dit aussi qu'il y a de belles mittes blanches à Surinam, qui se métamorphosent en de belles mouches vertes. Les *kakerlaques* sont des especes de mittes. *Voyez KAKERLAQUE.*

On voit beaucoup de mittes en Russie qui se cachent le jour dans les fentes du bois, & qui sortent la nuit. Elles y sont connues sous le nom de *Tarakan*. En général ces sortes d'insectes ressemblent assez aux grillons des champs. On dit que les mittes sortent de leurs œufs toutes parfaites, & qu'elles croissent peu à-peu. Elles ont huit grands pieds, pareils à ceux des faucheux, ainsi qu'on le peut observer en mettant une de ces petites bêtes dans un microscope. Pour la mitte qui imite le cri de la poule, qui rongé les livres & qui se nourrit de la colle dont on les enduit en les reliant, elle n'est pas plus grosse qu'une puce : elle a sur le dos une crête oblongue de couleur grise; elle porte la tête basse & approchée de la poitrine : c'est en frappant, dit-on, des ailes l'une contre l'autre

qu'elle excite un bruit sans doute d'un son très-foible qui imite le glouffement d'une poule.

MITU ou **MUTU** ou **MITOU** **POURANGA**. Espece de poule ou plutôt de coq du Brésil, qui a une crête rachetée de petits points noirs & blancs, & qu'il élève & dresse en forme de huppe quand il lui plaît. Cet oiseau est plus grand qu'un coq d'Europe : les plumes de son corps sont noires, excepté au ventre & au croupion où elles sont brunes : il a le bec courbé, long de quinze lignes & rougeâtre. Ses œufs sont gros, blancs & très-durs, si on les choque l'un contre l'autre, ils rendent une espece de son; cependant on les casse. On dit que, quoique les os de cet animal soient mottels aux chiens, ils ne nuisent point aux hommes. Le mitu se perchent fort haut, & vole sur les arbres comme les paons : il dresse sa queue comme le coq d'Inde : c'est un oiseau qui s'apprivoise aisément. *Voyez maintenant l'article HOCOS.*

MOCAYA ou **MONCAYA**. Espece de chou palmiste, dont l'amande fournit une huile qui fait en peinture le même effet que l'huile de noix; on s'en sert aussi quelquefois en Guiane pour l'assaisonnement des mets. Cette huile se tire comme celle de la noix du *palmier aouara* *Voyez ce mot.*

MOCOCK ou **MOCOCO**. *Voyez MAKI.*

MOCQUEUR. *Voyez à l'article POLYGLOTTE.*

MODIOLUS. Les Naturalistes ont donné ce nom à différens fossiles, tels que les *caryophylloïdes*, les *troques*, &c. *Voyez ces mots.*

MOELLE, *medulla*. Nom que l'on donne à différentes substances qui appartiennent aux trois regnes de la Nature. 1°. Le regne animal fournit la moelle de *bouc*, de *bœuf*, de *cerf*, de *veau*, & autres animaux : *voyez chacun de ces mots & l'article GRAISSE.* 2°. Le regne végétal produit ce qu'on appelle *moelle* ou *pulpe de cassé*, la *moelle* ou *crème de coco*, &c. 3°. Le regne minéral donne la moelle des rochers, qui est l'*agaric minéral*. *Voyez ces mots.*

La moelle animale est une substance d'une saveur douce, grasse, oléagineuse, qu'on trouve en masse dans le milieu des os longs & creusés en canal, on l'appelle *suc moelleux* & *huile médullaire* dans la portion cellulaire des os. M. Duverne a démontré que la moelle étoit susceptible de sentiment; cela doit s'entendre des vésicules membraneuses qui contiennent la moelle, & qui étant parsemées de nerfs ont un sentiment très délicat. Le même Auteur a reconnu que la moelle des animaux ne souffroit aucun changement dans les divers aspects de la lune; que les os du lion & du cheval sont creux & remplis de moelle, contre l'opinion populaire. Enfin que la moelle dans les animaux vivans est toujours liquide & coulante.

Il convient de dire ici avec M. Adanson, que dans les végétaux, la *moelle* proprement dite n'est que le tissu cellulaire dont il est mention aux articles *écorce* & *arbre*; c'est-à-dire un composé d'utricules verdâtres & succulentes qui se voient sensiblement dans toutes les productions nouvelles des plantes annuelles ou des arbres; & ce n'est qu'au bout d'un ou deux ans, plus ou moins, que ces vésicules se vident, se dessèchent, deviennent sphériques ou polyèdres; enfin prennent la consistance & la couleur de moelle qui est blanche dans la plupart, jaunâtre ou couleur de rouille dans quelques-unes, comme dans le marronnier, brune dans d'autres, comme dans le noyer, & rouge dans d'autres. La moelle n'étant qu'une métamorphose du tissu cellulaire qui est répandu dans le bois & l'écorce, on en devroit voir presque partout; mais elle n'est guère sensible que lorsqu'elle se rassemble par masses, & elle ne se réunit ainsi que dans les bois les plus tendres ou dans leur aubier. Toutes les plantes commencent par en avoir dans leur jeunesse: dans celles qui en ont beaucoup, la moelle réside principalement dans l'ame du corps ligneux où elle est renfermée, comme dans un tuyau d'où elle se répand dans la substance du bois & de l'écorce. Les herbes &

arbrisseaux en ont en général plus que les arbres. Les plantes où l'on en a vu le moins, sont l'orme, le chêne, le noisetier, le poirier, le pommier; on n'en remarque aucunement dans l'ébene, le gayac, le bois de fer, les racines du tabac & de la pomme épineuse; mais le noyer, le houx, le frêne & le pin en ont un peu: il s'en trouve beaucoup dans le sureau, l'aubépine, le figuier, le sumac, l'absinthe, &c. Si épaisse que soit cette moelle, elle disparoît peu à peu dans les arbres. Le canal qui la contient se rétrécit peu à peu & se remplit par l'épaississement des fibres séveuses, &c. Les vésicules de la moelle sont plus grandes à son centre que vers le corps ligneux, & on remarque en général que les herbes qui ont plus de moelle, comme le chardon, ont aussi les vésicules plus grandes que les arbres qui en ont moins: mais ce n'est pas la même chose dans les arbres; le sureau, par exemple, a beaucoup de moelle & des vésicules très-petites. Voyez ARBRE & ÉCORCE.

MOFETTE. Voyez à l'article EXHALAISONS.

MOILON ou MOELLON, *cementa*. Nom donné en France, & sur-tout à Paris, à une pierre blanchâtre calcaire, un peu tendre, qui se tire en petits blocs des carrières d'Arcueil, &c. C'est communément la moindre pierre qui provient d'une carrière; le meilleur est celui qui est le plus dur & de bonne assiette: il faut l'équarir & le faire passer au moins un hiver en tas, avant de l'employer. Le moilon est un des matériaux où l'ouvrage de maçonnerie va le plus vite: il sert sur-tout à garnir le dedans des gros murs. Il s'emploie aussi aux fondemens & aux murs de médiocre épaisseur.

MOINE, *monialis*. Nom donné à quelques poissons dont on fait beaucoup d'usage dans les Indes, & qu'on prend proche Hila. Le premier est d'un bleu clair sur le dos; il a une ligne large qui est de couleur rouge, son ventre est marqué de différentes couleurs; les nageoires qu'il a des deux côtés du corps ne sont pas pointues. Sa chair est bonne à manger, mais il faut au-

paravant l'ouvrir & le faire sécher au soleil, ou le saler. Le second, quoique semblable au précédent, est très-remarquable en ce qu'il a six aiguillons sur le dos & deux au bas du ventre, trois taches blanches & des nageoires sur les ouies : sa couleur est jaune. Le troisième ne diffère du précédent que par sa couleur jaune, noirâtre & bleue : sa tête est rouge.

On donne encore le nom de *moine* au *marfouin*. Les Portugais appellent aussi *moine des Indes*, le *rhinocéros*. Les François donnent encore le nom de *moine* ou de *capucin* au *scarabéc monocéros*. Voyez ces mots.

MOINEAU, *passer*. Nom donné à un genre de petits oiseaux, fort jolis, connus de tout le monde, dont on distingue plusieurs espèces & dont le caractère est d'avoir le bec en forme d'un cône renversé, les bords très-coupans & finissant en pointe, le sommet de la tête plus élevé que celui des autres petits oiseaux parmi lesquels on les confond assez souvent. On a,

1°. Le MOINEAU VULGAIRE, DOMESTIQUE OU DE MAISON, autrement dit le FRANC-MOINEAU, *passer vulgaris aut domesticus*. Cet oiseau pèse un peu plus d'une once. Sa longueur depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue, est de six pouces & demi; son bec est un peu gros, noirâtre dans le mâle, brun dans la femelle, long à peine d'un demi-pouce : il a l'iris couleur de noisette, l'entre-deux des yeux jaunâtre, les pieds presque bruns, les ongles noirs, la tête un peu cendrée ou d'un bleu sombre, le menton noir, les mâchoires tachetées de blanc, la gorge d'un blanc cendré, le ventre & la poitrine blanchâtres, les plumes qui séparent le cou & le dos sont rousses; le dos & le croupion sont de la même couleur que les grives, & mêlés en quelque sorte de vert, de brun & de cendré; le pennage des ailes est à bords roussâtres, traversé d'une ligne blanche; toutes les plumes de la queue sont d'un brun noirâtre & à bords roussâ-

tres. Au reste, le plumage du moineau varie selon le climat & la saison. La femelle n'a point la barbe noire, ni de taches blanches sur le cou : les couleurs de son plumage sont en général moins vives que celles du mâle.

Le moineau est un oiseau fort lascif, & dont les testicules sont grands. *Aldrovande* dit en avoir vu un, qui, en moins d'une heure, cocha sa femelle vingt fois, étant prêt à continuer plusieurs autres fois ses ébats amoureux, si elle n'eût pas changé de place. *Frisch* dit que cet oiseau fait des petits trois fois l'année quand il est jeune; il s'apprivoise fort aisément, & est fort amusant; il apprend un peu à parler; il peut apprendre aussi le chant des autres oiseaux qui sont en cage auprès de lui.

Cet oiseau est fort incommode, parce qu'il fait tort aux grains, aussi bien à la campagne que dans les greniers & les granges. Il se multiplie beaucoup, & n'épargne pas les jardins : il fait aussi un grand carnage de mouches à miel, sur tout lorsqu'il a des petits : on dit qu'il fait encore beaucoup de dégât dans les colombiers, parce qu'il tue les pigeonceaux en leur crevant le jabot avec son bec, pour manger le grain qui est dedans. Il mange de tout, mouches, papillons, guêpes, abeilles; il dévore les frelons, bourdons, fourmis, grillons, scarabées, vers; il pille les grains, fruits & légumes. Aussi, pour éloigner ces oiseaux & leur faire peur, les gens de la campagne ont ils coutume de planter debout des hommes de paille, habillés de haillons, ou d'autres épouvantails. Dans le Brandebourg, pour détruire, ou plutôt pour diminuer la quantité de ces sortes d'ennemis ailés qui font beaucoup de dégâts sur les fromens, leur tête est à prix : on a fait des Ordonnances qui obligent les gens de la campagne à représenter tous les ans une certaine quantité de têtes de moineaux. C'est ainsi que dans le Marquisat de Bade-Dourlach, chaque paysan est obligé d'apporter toutes les années un certain nombre de têtes

de moineaux au Receveur ou Bailli du Prince. Il y a dans chaque village des Chasseurs de moineaux, qui font ce métier, dit M. Bourgeois, pour en vendre les têtes aux Payfans, pour payer leur tribut. Mais ces oiseaux sont rusés & s'apperçoivent bientôt de tous les pièges qu'on leur tend; aussi l'on a bien de la peine à les surprendre, même au trébuchet. Ils volent ordinairement assez bas, de manière que le Chasseur les tue difficilement à coup de fusil.

Le moineau fait entendre son cri tout le long de l'année. Quand deux mâles en veulent à une même femelle, ils se la disputent avec chaleur: on se livre des combats corps à corps; la femelle se défend alors à grands coups de bec, en sorte qu'ils tombent souvent par terre tout étourdis. On peut distinguer leurs cris quand ils s'accouplent; quand ils avertissent leurs petits de ne pas se faire entendre, de peur de se découvrir; quand ils voient près d'eux quelque ennemi, comme un chat, un oiseau de proie, un hibou; quand ils volent par troupes à la campagne; quand ils se disputent mutuellement, ou qu'ils sentent de la douleur.

Cet oiseau n'est guère d'usage en aliment que parmi le petit peuple: sa chair est ordinairement maigre, sèche, peu ragoûtante & dure. Quelques personnes ne veulent point manger de moineaux, parce qu'elles s'imaginent que ces oiseaux tombent de mal caduc: d'autres en mangent après leur avoir ôté la tête. Si cette maladie des moineaux a lieu, elle peut venir de leur excès de lubricité. On trouve cependant dans les Ephémérides d'Allemagne deux exemples, que le moineau par lui-même dispose à l'épilepsie. Le moineau est gras quand il est jeune, & quand il ne cherche pas encore à s'accoupler; car alors sa cupidité lascive ne le laisse pas croître. Les Auteurs de la *suite de la Matière Médicale*, disent que s'il est arrivé quelquefois de gagner le mal caduc en mangeant de ces petits oiseaux, c'est parce qu'un tel aliment étant recommandé par

quelques Médecins , comme très-propre à exciter à l'amour , & comme un remede aphrodisiaque , il peut être arrivé que des personnes , après en avoir mangé dans cette vue , & abusant ensuite de leur tempérament par un usage immodéré des femmes , soient tombés dans cette terrible maladie , qui est quelquefois la suite d'un penchant à l'acte de Vénus auquel on s'est livré sans ménagement.

Le moineau marche en sautillant ; il fait son nid tantôt dans le creux d'un arbre , tantôt sous un toit ou dans un trou de muraille , tantôt dans un vieux nid de pie , tantôt au haut d'un orme ou d'un pommier , quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur ; il s'empare aussi quelquefois des nids d'hirondelles à cul-blanc , qu'on appelle *petits martinets* ; alors il se livre de rudes combats entr'eux : *voyez ce qui en est dit à l'article HIRONDELLE A CUL-BLANC*. On attache souvent contre les maisons des pots de terre faits exprès , qu'on appelle pour cette raison des *pots à passe* ou à *moineaux* , afin que ces oiseaux y fassent leur nid. *Zinnani* dit que dans un nid fait d'herbes seches & de plumes , cet oiseau pond pour chaque couvée quatre ou cinq œufs à coque très-mince , qui sont cendrés , marqués çà & là d'une couleur de détrempe d'encre & de laque. On a prétendu il y a long-temps , que les mâles ne vivoient que deux ans ; mais on a vu des moineaux , tant mâles que femelles , vivre en cage pendant huit ans. Les moineaux-francs paroissent aimer passionnément ceux de leur espece ; car non-seulement ils élèvent leurs petits avec beaucoup de soin , mais aussi quand ils viennent à découvrir quelque amas de graines , ils invitent généreusement & à grands cris leurs compagnons à en manger avec eux. La fiente du moineau , donnée à la dose de deux ou trois grains dans la bouillie , lâche la ventre comme fait celle de la souris : ce même excrément , mêlé avec du saindoux , & employé en liniment sur la tête , empêche la chute des cheveux , & les rend plus nombreux : si l'on en dissout

dans de l'eau chaude, & qu'on s'en lave les mains, elle les blanchit & adoucit la peau.

Le moineau a plusieurs noms; chez le vulgaire on l'appelle *passé*, *moucet* ou *moinet*, *moisson*, *pierrrot*, *guillery*; en Provence & en Languedoc on appelle le mal caduc, *lou mau de las passéras*, le mal des *passéreaux* ou *moineaux*. Le *moineau de haie* ne diffère du *moineau franc* qu'en ce qu'il vit & qu'il niche dans les haies & sur les arbres.

2°. LE MOINEAU D'ARBRE OU DE CAMPAGNE, *passer arboreus au campestris*, que les Parisiens nomment *friquet* ou *moineau de noyer*, est le plus petit de tous les moineaux: il a le bec court, noir & un peu gros; les pieds, les jambes, les ailes & la tête comme le *moineau franc*. Il habite dans les buissons & les arbres; il fait son nid dans les arbres cteux des jardins & des bois; il ne s'y multiplie pas beaucoup, à cause du nombre d'ennemis qu'il y rencontre, & souvent dans l'hiver on le trouve mort dans le trou des arbres: son cri est différent de celui du *moineau franc*. Ceux qui essaient de faire des bâtards en fait d'oiseaux, assurent qu'il s'apparie aussi avec la serine des Canaries.

3°. LE MOINEAU DES BOIS, *passer sylvestris aut torquatus*. Il est de la grosseur des moineaux ordinaires; le sommet de sa tête est jaune rougeâtre.

On voit chez les Oiseleurs des moineaux tout jaunes ou tout blancs, ou de trois couleurs; savoir, blanc, noir & jaune. On y voit aussi le *moineau d'Italie* ou de Bologne, qui est jaune & blanc, & se perche dans les cerisiers: le *moineau d'Illyrie* qui est blanc en devant & rouge sur le dos: le *moineau à collier jaune* ou à la *soucie*, qui est fort rare; il est plus gros & plus tendre que le *moineau domestique*; son cri est haut & éclatant: le *moineau à tête rouge*, & celui de montagne, *passer montanus*, qui est fort commun dans certains pays; son corps est fort allongé; il se plaît dans des endroits montagneux, déserts & remplis de bois; il sert autant aux Oiseleurs que le *moineau commun* pour

prendre les autres. Le *moineau de Pensylvanie* a la gorge blanche, le bec noir & les pieds couleur de chair : le *moineau de jonc* ou la *canevarola*, autrement *fauvette babillarde*, qui a la tête noire, le cou cerclé de blanc, le plumage bigarré de noir & d'une espèce de rouge; ses pattes sont très fortes; il chante bien & fréquente les roseaux; il s'élève en l'air en voltigeant, & retombe soudain sur les roseaux ou sur les juncs : dans la belle saison il cherche les lieux où il y a de la fraîcheur & du vent; dans l'hiver il aime les abris & les endroits où le soleil paroît. Nous en avons vu dans la Nort-Hollande, qui avoient la grandeur du rossignol : ils chanteroient continuellement : le *moineau fou*, ses yeux sont grands; on le trouve en Italie près de Bologne.

Les Ornithologistes font mention de plusieurs moineaux des Indes, marquetés de toutes les plus belles couleurs. Les Indiens font, avec les plumes de ces magnifiques oiseaux, des ouvrages de plumasserie charmans : on y voit éclater le vert de prairie, le violet purpurin de l'améthyste, le bleu céleste ou d'azur, & le noir lustré. Parmi ces oiseaux les uns sont créés, d'autres sans queue apparente. La voix de ces oiseaux imite le sifflement des vents. On distingue entr'autres le moineau de Bengale, celui de Macao, celui de la Chine, dont le plumage est semblable à celui de la linotte; le moineau du cap de Bonne-Espérance, celui du Sénégal & ceux du Canada, de Cayenne & de la Caroline. Le moineau des Indes, *passer Indicus*, *macrouros rostro miniaceo*, est une sorte de pinçon qui a autour du bec cinq ou six poils qui ressemblent à la moustache d'un chat. Cet oiseau a été décrit par M. Linneus. Voyez les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*. Le moineau de Paradis & le cardinal d'Angola.

Mérolle, après avoir observé la variété surprenante de toutes sortes d'oiseaux, fait une remarque singulière sur les moineaux étrangers. Ils sont, dit-il, de la même forme que ceux d'Europe; mais dans la saison des

pluies, leur plumage devient rouge & reprend ensuite sa première couleur. Le même Auteur parle avec admiration d'une espèce de petit moineau décrit par *Cavazzi*, & qui se trouve aux Royaumes de Congo & d'Angola: sa couleur est d'un beau bleu foncé; son plumage commence à la pointe du jour, & fait, dit-on, entendre assez distinctement le nom de JESUS-CHRIST.

A l'égard du *moineau blanc*, *passer candidus*, les bords inférieurs de ses ailes sont noirs: il est plus blanc en hiver que dans le temps de la canicule, encore le plumage n'est-il blanc que par l'extrémité. *M. Linnaeus* (*Mém. de l'Académie Royale de Suède, ann. 1740*) croit que c'est une espèce d'alouette, *alauda remigibus albis, primoribus extorsum nigris, rectricibus nigris, lateralibus tribus albis; passer Alpino-Laponicus*, seu *nivalis*, LINN. en Suédois, *Snoë-Sparf*; en Lapon, *Alaipg*. En été il habite les montagnes neigeuses de la Laponie: on a de la peine à l'y distinguer, ainsi que la perdrix blanche, leur plumage étant alors de la même couleur que celle de la substance qui couvre le sol où ils habitent. Le moineau blanc, autrement dit *moineau de neige*, n'aime point à se percher, dort peu, il ne fait que sautiller & voltiger sur un terrain raboteux: il court précisément comme les alouettes en hiver, & étant pris il crie comme un jeune choucass. Il descend en hiver dans le pays plat de Suède. Dans les montagnes il se nourrit avec la semence d'une plante appelée *scherra*, c'est le *betula vana* aut *folius orbiculatis crenatis*, FLOR. LAPP. 342, quelquefois avec la graine de chenevis & d'avoine. Cet oiseau est de passage; sa chair est d'un assez bon goût, & on en fait manger aux étrangers pour des ortolans. Combien d'autres sortes de moineaux étrangers! La *veuve*, &c.

MOIRE. Nom que l'on donne à une espèce de coquillage univalve, du genre des *volutes*. Voyez ce mot.

MOISSURE, *mucor*. Dans tous les corps qui se corrompent à l'air par le principe de l'humidité qui s'y

trouve, on observe à leur surface une espece de duvet blanc appelé *moisissure*, laquelle est très-curieuse à voir au microscope. On diroit d'une petite prairie d'où sortent des herbes, des fleurs plus ou moins épanouies, & les autres parties naturelles aux plantes. On en peut voir la figure dans la Micrographie de *Hook*. La moisissure vue au microscope, ne paroît souvent qu'un parterre de mousses & de champignons dont l'humidité a fait éclore les graines. *Bradley* a observé la moisissure dans un melon, & il a trouvé que ces petites plantes végèrent d'une maniere très-prompte. Leurs semences jettent leurs racines en moins de trois heures, & six heures après la plante est dans son dernier accroissement; les semences sont mûres & prêtes à en tomber. Quand le melon eut été couvert de moisissure pendant six jours, sa qualité végétative commença à diminuer, & elle passa entièrement deux jours après: alors le melon tomba en putréfaction, & ses parties charnues ne rendirent plus qu'une eau fétide qui commença à avoir assez de mouvement en sa surface. Deux jours après il y parut des vers, qui en six jours de plus se changerent en nymphes, état dans lequel ils resterent quatre jours, & après ils en sortirent sous la forme de mouches; phénomène digne de la réflexion du Philosophe. Les *mucors* sont de la classe des *fungi*. Leur végétation se fait avec une promptitude étonnante. La nature descend par nuances insensibles depuis le plus grand des végétaux, depuis le baobab ou pain de singe, & le ceiba, jusqu'à la plante la plus imperceptible, par des nuances infinies. La moisissure nous offre en quelque sorte une nouvelle Botanique qui ne peut être connue qu'à l'aide des meilleurs microscopes; nous l'avons dit: elle présente une espece de prairie d'où sortent des herbes & des fleurs, les unes seulement en boutons, d'autres toutes épanouies, & d'autres fanées, dont chacune a sa racine, sa tige, & toutes les autres parties naturelles aux plantes; la végétation de ces plantes se fait extrêmement vite; chaque plante a une

quantité

quantité de semences qui ne paroissent pas être trois heures à jeter racines, & dans six heures au plus la plante est dans son état de maturité, & les semences prêtes à en tomber. Quelle étonnante petitesse ! & quelle quantité prodigieuse de corpuscules parfaitement organisés, dont cent mille égalent à peine la quatrième partie d'un grain de millet !

MOITON ou MOUTON, est un oiseau du Brésil, dont on distingue plusieurs especes. Il est un peu plus grand que le paon. Il est remarquable par une belle huppe qu'il a sur la tête, & par les belles plumes blanches & noires dont il est couvert. On mange sa chair, qui est excellente.

MOLDAVIE. Voyez MÉLISSE DE MOLDAVIE.

MOLE, *phuca*. Poisson de mer saxatile, d'une couleur rougeâtre, ressemblant à une tanche d'eau douce par devant, & à une sole par derrière, parce que cette partie est mince, plate & environnée d'aiguillons. Au printemps il est de différentes couleurs, dans un autre temps il est blanc. Le bout de sa tête est noir & rougeâtre, le derrière du corps est noir, & le reste est de la couleur de la tanche. Les deux nageoires qui sont aux ouies sont rouges, & plus grandes que les autres ; il n'a point de levres, ses dents sont petites, ses yeux grands & dorés. Au bout de la mâchoire inférieure & vers le ventre il a quatre barbillons qui lui servent de nageoires : il a les ouies grandes & des pierres dans la tête ; il dépose ses œufs dans l'algue ; il se nourrit non-seulement d'herbes & de mousses, mais aussi d'autres petits poissons. Sa chair est aussi bonne que celle des autres poissons saxatiles.

MOLE ou MEULE, ou MOLE-BOUST. Voyez LUNE DE MER.

MOLE, *mola*. Masse charnue, dure & informe qui s'engendre quelquefois dans la matrice des femmes au lieu d'un fœtus. La *mole* se distingue d'un embryon, en ce qu'elle n'a pas de placenta par où elle reçoit de la mere sa nourriture ; c'est de la matrice où elle est

attaché immédiatement qu'elle en reçoit. *Lamzwerde*, Médecin de Cologne, & qui a donné en 1686 un Traité fort savant sur les Moles, (*Historia Naturalis Molarum uteri*), regarde les moles comme des conceptions manquées. M. *Levret* a traité des Moles sous la dénomination de *fausse grossesse*. Le commerce de l'homme avec la femme est toujours la cause occasionnelle des moles. Voyez l'article HOMME de ce Dictionnaire. Consultez aussi les *Pensées sur l'interprétation de la Nature*.

MOLÉCULES ORGANIQUES. Indépendamment des animaux sensibles à la vue, des Naturalistes font une classe à part d'une autre espèce très-petite, sinon d'animaux proprement dits, au moins de corps mouvans qui se trouvent sur la peau des animaux, dans les liqueurs, dans tous les fluides, &c. & qu'on ne peut voir que par le moyen du microscope ou de la loupe. Ces animaux infiniment petits, sont également, dit M. de *Malezieu*, ou ovipares ou vivipares. Leur existence dans les liqueurs fermentescibles, dans le levain, dans les sucres des animaux, n'est point une chimère, une hypothèse curieuse, dans laquelle se joue l'esprit de l'homme, sous une fausse apparence de vérité. Voyez ce que nous avons dit au mot ANIMALCULE, & la définition du mot ANIMAL. Consultez notamment les *Considérations des corps organisés*, par M. Bonnet.

MOLENE. Voyez BOUILLON BLANC.

MOLIERE. Dans la plupart des pays on donne ce nom à des terres grasses ou marécageuses, tellement molles que les chevaux & les voitures y enfoncent.

MOLLE ou POIVRIER DU PÉROU, ou LENTISQUE DU PÉROU, *mollis arbor aut lentiscus Peruana*. C'est un grand arbre fort étendu qui croît abondamment dans le Pérou & au Chili: ses feuilles ressemblent à celles du lentisque, elles sont dentelées & rendent un suc laiteux & gluant, qui a l'odeur & le goût du fenouil. Ses fleurs sont nombreuses & en

rose, attachées à des rameaux particuliers, de couleur jaune-blanchâtre : il leur succede en Juillet des baies semblables au fruit du poivrier, disposées en grappes, couvertes d'une pellicule rougeâtre, très-grasse, contenant chacune un petit noyau osseux. Ces fruits ont l'odeur & le goût des baies de genievre; on les fait bouillir dans de l'eau pour en préparer une boisson vineuse, très-bonne, mais qui se convertit bientôt en vinaigre. On fait des incisions à l'écorce de cet arbre, par où il découle une résine odorante, blanche & purgative. On dit qu'elle a beaucoup de rapport avec celle que l'on appelle *élemi*.

L'écorce & les feuilles du *molle* sont employées dans le pays pour les humeurs froides, les enflures des jambes & des cuisses. Ses petits rameaux servent à faire des cures : on fait bouillir la racine dans du lait, pour emporter les taches & les cataractes des yeux : la poudre de son écorce sert à teindre en rouge & à mondifier les ulcères : la liqueur vineuse du fruit est utile dans les maladies des reins. Les Péruviens respectent beaucoup cet arbre, ils l'appellent *mulli*, c'est l'*aroeira* de *Marcgrave*.

MOLLUSQUÉ. Voyez au mot Mous.

MOLUQUE; *molucca*. Plante étrangère qui tient de la mélisse, & dont on distingue deux especes.

1°. La MOLUQUE ODORANTE, *molucca lavis*. Sa racine est ligneuse & fibrée : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, fortes, carrées, rougeâtres; remplies de moelle; ses feuilles ressemblent à celles de la mélisse pour la figure & l'odeur : ses fleurs sont verruciformes & de couleur blanche; il succede à cette fleur quatre semences triangulaires, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

2°. La MOLUQUE ÉPINEUSE, *molucca spinosa*. Ses feuilles sont plus verdâtres; ses fleurs sont soutenues par des calices plus longs, moins larges & garnis de forts piquans : elle a une odeur désagréable.

On cultive l'une & l'autre moluque dans les jar-

dins ; elles naissent naturellement aux îles Moluques. On ne se sert que de la première espèce ; elle est alexipharmaque , propre à fortifier le cerveau & le cœur : elle aromatise les liqueurs d'une manière agréable.

MOLY. Nom que les Anciens ont donné à plusieurs espèces d'ail , qu'ils distinguent de l'ail ordinaire par son peu d'odeur. *Homere* a célébré cette plante comme propre à détruire les venins & les enchantemens. C'est l'*allium latifolium liliflorum* de *Tournefort* : ses fleurs sont jaunes , belles & s'épanouissent en été : voyez *Ail*. *M. Haller* dit que *M. Trillera* soutenu dans une savante thèse que *Circé* donnoit des philtres , & que l'hellebore noir étoit le remède de ces poisons. On peut consulter à ce sujet l'*Histoire de la Médecine* par *M. le Clerc* , édit. de 1729 , pag. 14 , 23 , 88.

MOLYBDENE ou MICA NOIR DES PEINTRES ou CRAYON , &c. *molybdæna* , *nigrica fabrilis* , aut *sterile nigrum* , seu *plumbago scriptoria* , est une substance noirâtre , brillante comme du plomb fraîchement coupé , friable , micacée , douce au toucher & comme savonneuse : on l'appelle aussi crayon d'Angleterre. Quelques-uns la regardent comme une espèce de blende : voyez ce mot. Nous croyons , avec assez de fondement , qu'elle n'est qu'une espèce de stéatite tendre & talqueuse , semblable au talc coloré appelé improprement la craie noire de *Briançon*. Cette stéatite paroît être une combinaison de fer , de soufre & de zinc de la nature de celle qui constitue la blende , toutes substances qui ne contribuent pas peu à lui donner beaucoup de pesanteur. Nous en tirons la preuve de ce que si on lui fait subir un feu violent , il en exhale des fleurs inflammables d'un bleu foncé : comme il arrive avec les mines de zinc. *M. Pott* a prouvé que le crayon dont il est question , contient presque toujours du fer , parce que si on le mêle , dit-il , avec du sel ammoniac , il donne des fleurs martiales , & que quand le feu l'a dégagé des parties grasses qui l'environnent , il est attiré par l'aimant , &c.

La molybdene est solide & matte; quand on la casse, elle paroît en petites écailles & grenue; elle donne aux mains, au papier & au linge une couleur grisâtre perlée ou talqueuse : elle se détruit difficilement dans le feu : son usage est purement mécanique, on s'en sert pour lustre de vieux ustensiles de fer, on en fait aussi des crayons. Pour cela il faut d'abord réduire en poudre celle qui est exempte de parties sableuses, puis en faire une pâte avec une légère dissolution de colle de poisson : on en remplit des bâtons évidés en rond ou en carré avec une rainure qu'on bouche ensuite par une petite tringle qui s'enchaîne exactement : on l'assujettit avec des ficelles, & lorsque le tout est sec, on taille le bout en pointe pour écrire ou dessiner. Les Ouvriers donnent à la molybdene les noms de *potelot*, *mine de plomb noire* ou *savonneuse*, *plomb de mer*, *plombagine*, *plomb de mine*, *céruse noire*, *talc-blende*, *fausse galène*, *mica des Peintres*, ou *crayon de plomb*. La molybdene se trouve dans la Hesse, dans la Finlande, & sur-tout en Angleterre dans la Province de Cumberland à peu de distance de Carlisle : la mine de cet endroit est unique dans son espèce, & le Gouvernement en a pris un soin tout particulier; on prétend même que l'exportation de cette molybdene fine & en nature est défendue sous des peines très-rigoureuses; on ne peut sortir du royaume que celle qui est employée en crayons. Il n'y a que la mine sableuse ou grossière qui nous parvient dans le commerce. Les mines d'étain en contiennent quelquefois, ainsi que celles de plomb; mais c'est un redoutable minéralisateur, en ce qu'il rend très-difficile la réduction de ces minerais.

MOMENET CYNOCÉPHALE. Voyez MAGOT.

* MOMIE ou MUMIE, *mumia*, est un mot Arabe qui désigne un cadavre embaumé & desséché. Les premières momies humaines ont été tirées des sépulcres des anciens Égyptiens sous les pyramides, dont on voit encore de beaux restes à quelques lieues du grand Caire. On trouve quelquefois sur les côtes de la Libye

des cadavres humains , qui y ayant été jetés par les vagues de la mer, ont été pénétrés de sable & desséchés par l'extrême chaleur qui regne en ce pays-là. On en rencontre aussi dans les déserts de Zara, où le sable est si subtil, qu'il pénètre tout, & où l'on ne trouve point d'eau pour se désaltérer. Les voyageurs qui ne suivent point les caravanes, s'y égarent facilement & y périssent quelquefois par la faim & par la soif : leurs corps s'y dessèchent tellement par l'ardeur brûlante du soleil, qu'ils ne pèsent pas le quart de ce qu'ils devroient peser : on appelle ces cadavres desséchés *momies blanches*, *momies naturelles*.

Il y a en plusieurs pays chauds, comme à Toulouse, certaines caves dans lesquelles, comme le rapporte *Lémery*, les corps morts se dessèchent & se conservent avec leur poil sans aucun embaumement jusqu'à deux cents ans. J'ai examiné sur le lieu même ces mânes respectables ; mais il ne m'a pas été possible de m'éclaircir au juste pourquoi, quand & comment on les avoit conservés ainsi. Au reste, ces cadavres du caveau de Toulouse sont autant de squeletes hideux, décharnés, où il ne reste que quelques cheveux & des portions d'une peau rongée en divers endroits ; ce qui annonce que les cadavres ont éprouvé une atteinte de putréfaction.

Il n'en est pas de même des *momies embaumées* ou *faïlices*. Feu M. *Rouelle*, de l'Académie des Sciences, dit que l'extrême vénération des anciens Egyptiens pour les corps morts de leurs parens, leur avoit fait chercher divers moyens de préserver leurs cadavres de la corruption : nous admirons encore aujourd'hui des momies Egyptiennes conservées depuis plus de deux mille ans, par la manière dont les corps avoient été embaumés. Ces momies ont été pendant long-temps l'objet des recherches des Antiquaires & d'un petit nombre de Physiciens, qui ont tâché de deviner le secret des Egyptiens & de transporter cet art parmi nous. Elles n'ont été bien examinées de nos jours que par

M. Rouelle , qui a communiqué à l'Académie plusieurs idées que la lecture d'*Hérodote* lui avoit autrefois fait naître. Cet Académicien a donné un Mémoire très-intéressant, dans lequel il examine les principes sur lesquels est fondé l'art des Egyptiens.

Il paroît, dit-il, tant par les écrits de *Clauderus*, que par ce qu'on peut deviner du procédé secret, de *Debils*, que ces deux hommes employoient principalement la dessiccation opérée par les sels alkalis pour préparer leurs cadavres. *Hérodote* qui nous a transmis une courte description de l'art des Embaumeurs, dit qu'il y avoit trois différentes manieres d'embaumer usitées parmi les Egyptiens, & qu'on se servoit des unes & des autres, suivant la dépense qu'on vouloit faire. Suivant la premiere, qui étoit aussi la plus chere, on ouvroit par les narines avec un fer la base du crâne, & on tiroit la cervelle par cette ouverture, partie avec le fer même, & partie par le moyen des injections. On tiroit les entrailles par une incision faite au côté; on les nettoyoit, on les passoit au vin de palmier & dans des aromates broyés : on remplissoit le ventre de myrthe en poudre & de toutes sortes d'autres parfums, excepté l'encens : on fermoit l'ouverture & on couvroit le corps de natrum pendant soixante-dix jours; car les lois ou les statuts de l'art ne permettoient pas de l'y laisser plus long-temps. Ensuite on lavoit le corps, & après l'avoir tout enveloppé de bandes de toile de lin enduites de gomme, ils le rendoient aux parens.

Lorsqu'on ne vouloit pas faire une si grande dépense, on ne faisoit aucune incision au cadavre; on se contentoit d'injecter par le fondement une quantité suffisante d'une liqueur onctueuse qui se tire du cedre; ensuite ayant bouché l'ouverture pour retenir l'injection, on mettoit le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours; au dernier on tiroit du ventre la liqueur qui entraînoit avec elle les entrailles consumées ou dissoutes: cela fait, on rendoit le corps aux parens.

La troisieme maniere étoit la plus simple & la moins dispendieuse. Après les injections par le fondement, on mettoit le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours, & on le rendoit sans y faire autre chose.

M. *Rouelle* pense que cette description de l'art des Embaumeurs est fautive; il prétend que l'objet principal d'un tel travail se réduisoit à deux parties essentielles; la premiere étoit d'enlever du corps les liqueurs & les graisses qu'il contenoit, & qui en auroient occasionné la destruction; la seconde étoit de défendre les corps de l'humidité extérieure & du contact de l'air. Les Embaumeurs faisoient le corps avec l'alkali fixe, & opéroient par ce moyen sur les cadavres, ce que les Tanneurs operent sur les cuirs par le moyen de la chaux. Le corps ayant été ainsi macéré pendant soixante-dix jours, on appliquoit dessus des matieres résineuses & balsamiques qu'on y retenoit par des bandes dont on les enveloppoit. M. *Rouelle* croit qu'on ne mettoit des parties balsamiques dans le corps qu'après l'avoir fait macérer dans le natrum.

M. *Maillet*, Consul au Caire, rapporte dans ses Lettres qu'il a trouvé un grand nombre de corps couchés sur des lits de charbons, emmaillotés de quelques linges, & couverts d'une natte sur laquelle il y avoit du sable à l'épaisseur de sept ou huit pieds; c'étoit apparemment la maniere dont les plus pauvres conservoient les cadavres de leurs parens, car la conservation des corps faisoit chez les Egyptiens un point de Religion pour les pauvres comme pour les riches. M. *Rouelle* prétend encore que les toiles ou bandes n'étoient pas de lin, mais de coton, qu'elles étoient empreintes de matieres résineuses & balsamiques & non de gomme: on en trouve qui ne sont enduites que de matieres bitumineuses; & suivant les observations de M. *Maillet*, il se trouve des momies qui n'ont rien de tout cela; mais elles sont chargées en dessus de figures hiéroglyphiques, & en dessous d'une écriture très-fine, qui semble être des vers rimés. Tous

les corps étoient enveloppés de deux rangs de bandes-
lettes, & souvent entre chaque rang on y trouve en-
core des amulettes, auxquelles les Egyptiens attri-
buoient de grandes vertus; quelquefois les ongles
étoient dorés. On voit bien que ces bandes, les vers,
les peintures dont on les ornoit, & les boîtes ou de
porphyre ou de bois précieux & d'une seule piece
creusée à l'outil, dans lesquelles on enfermoit les mo-
mies, & qui étoient encore plus ou moins chargées
d'ornemens, devoient introduire une infinité de diffé-
rences dans la somptuosité des embaumemens. C'est
dans le Mémoire de M. *Rouelle* qu'il faut s'instruire
de toutes les autres particularités de l'art des Embau-
meurs.

Il ne faut pas croire que les momies du commerce
soient véritablement tirées des tombeaux des anciens
Egyptiens; celles-là sont trop rares; les Turcs en em-
pêchent autant qu'il leur est possible, le transport, &
on ne les garde guere que par curiosité. Celles que les
Droguistes tirent du Levant, viennent des cadavres
de diverses personnes que les Juifs ou les Chrétiens
embaument, après les avoir vidés, avec des aromates
résineux & le bitume de Judée; ils mettent sécher au
four ces corps ainsi embaumés, jusqu'à ce qu'ils soient
privés de toute humidité. On employoit autrefois ces
momies, qui ne sont point d'une odeur désagréable,
pour déterger, résoudre, résister à la gangrene: mais
on ne s'en sert aujourd'hui que comme d'appâts pour
prendre du poisson.

On voit aussi dans quelques Cabinets des momies
d'animaux brutes: nous avons dit aux mots *chat* &
chien, que les Levantins ont une grande affection
pour ces sortes de bêtes: ils étoient autrefois dans
l'usage de les embaumer. En Egypte, à deux lieues
de Henisuma, près d'un vieux Château nommé Tu-
mairacq, & qui n'est plus qu'un tas de décombres,
on voit encore une douzaine de cavernes où l'on met-
toit les chiens, les chats & les ibis qu'on embaumoit.

Quelquefois on trouve dans les momies des idoles en terre cuite, tels que des Isis, des Osiris représentés avec différens attributs. Les Egyptiens n'y mettoient ainsi leurs Dieux que pour les préserver des insultes des Démon, & même de la corruption.

Ceux qui voudront voir des momies humaines, peuvent se transporter au Cabinet du Roi, où il y en a une qui a été trouvée en 1756 en Auvergne. Cette momie peut être regardée comme le chef-d'œuvre de toutes les momies connues. Elle étoit bien supérieure à celles des Egyptiens, qui ne sont que des masses desséchées & informes. On la trouva dans un tombeau dirigé d'Orient en Occident, & construit de pierres : dans l'intérieur étoit un cercueil de plomb de quatre pieds sept pouces de longueur : le couvercle étoit percé de deux ouvertures en fente, l'une au-dessus de la bouche, l'autre au-dessus de l'estomac, & rebouchées avec de l'étoupe ; l'intérieur du cercueil étoit garni, comme enduit d'une substance aromatique mêlée d'argile. La momie d'environ quatre pieds n'étoit point toide, dure, sèche : elle avoit la souplesse, la couleur d'un cadavre mort depuis quelques jours, elle en avoit la flexibilité, prêtoit sous la main, ainsi que les viscères du bas ventre ; plusieurs articulations étoient flexibles, la langue même étoit très-bien conservée. Les viscères n'avoient été ni enlevés ni desséchés, non plus que le cerveau. Ceux qui ont examiné cette momie croient que la matière de l'embaumement étoit un mélange de poix, de poudre aromatique, principalement d'encens, de meum, de cannelle, de valériane. Cette odeur étoit fort pénétrante ; on ne pouvoit la faire disparaître des mains qu'avec de l'esprit-de-vin. Cette momie en restant exposée à l'air, est devenue noire, a perdu sa flexibilité & s'est raccourcie, dit-on, d'un demi pied. On ignore quel étoit ce personnage : il y a tout lieu de croire que c'étoit quelque personne de distinction. On remarque sur les bandelettes des caractères singu-

liers, tels qu'un grand G battré, un grand Y, & elle étoit enveloppée de deux suaires très-fins, & recouverte d'un gros fil tissé en forme de nattes.

On voit aussi des momies au Cabinet de Messieurs de Sainte Genevieve & chez les Céléstins, à Paris : celles-ci sont Egyptiennes.

MOMIE VÉGÉTALE. M. *Cronsted* donne ce nom à une espèce de terre d'ombre friable. Il y en a à Roserup en Scanie.

MOMOT, *momotus*. Nom donné à un oiseau seul de son genre & de la grosseur d'une pie. Ses doigts sont comme ceux du *manakin* : voyez ce mot. Son bec est conique, & denté comme une scie. Les deux mâchoires sont crochues par la pointe. On le nomme aussi *motmot* & *tupinambis*. Voyez GUARA.

MONARDE, *monarda*. Genre de plante de la classe des labiées. Selon M. *Deleuze*, la fleur, qui dans la plupart des espèces, n'a que deux étamines, est divisée en deux levres dont la supérieure est oblongue, étroite & pliée en forme de gouttière ou de tube, où sont renfermées les étamines.

L'espèce la plus connue, *monarda floribus coccineis*, est haute de deux pieds & plus : ses feuilles sont ovales & pointues, dentelées, légèrement velues, marquées de nervures fort apparentes, & portées sur des pédicules. Les fleurs qui sont d'un beau rouge de vermillon, sont ramassées au nombre de vingt à quarante en anneaux le long de la tige, & en bouquet au sommet, chaque anneau soutenu par deux feuilles de la plante & par plusieurs stipules étroites, légèrement colorées ; les calices ont aussi une teinte de rouge. Toute la plante a une odeur agréable qui approche de celle de la menthe ; elle est originaire de l'Amérique Septentrionale, ainsi que les autres espèces.

M. *Bourgeois* dit que les Fleuristes cultivent cette plante dans leurs parterres & plate-bandes, où elle fait un très-bel ornement ; & que l'odeur de ses

feuilles approche beaucoup plus de celle de l'orange, que de celle de la menthe, & qu'elle est bien plus agréable.

MONBAIN. C'est un grand prunier des îles Antilles : cet arbre vient de bouture, & sert en Guiane à soutenir les barrières au long desquelles on les plante. Sa fleur est en rose. Son fruit est jaune, ovale, peu charnu, & contient un noyau qui renferme quatre amandes; il a un goût assez agréable, il agace un peu les dents, mais l'odeur en est flatteuse. On en fait une marmelade qui ressemble beaucoup à celle de l'abricot par la couleur, & qui passe pour exquisite dans le pays. On la mêle avec de l'eau-de-vie, & cette liqueur est délicieuse. Les Sauvages qui se sentent atteints de goutte, font un trou en terre où ils jettent de la braise bien ardente, sur laquelle ils mettent des noyaux de ces fruits (qu'on appelle *prunes de monbain*,) puis ils exposent dessus la partie malade, & endurent la fumée très-chaude le plus long-temps qu'ils peuvent. Ce remède sudorifique les soulage beaucoup. Il découle de cet arbre une gomme jaunâtre, claire & odorante.

Il y a aussi dans les îles Antilles une espèce de monbain sauvage, qui a les mêmes propriétés que le précédent.

MONDE, *mundus*. Se dit de l'assemblage des corps qui composent l'univers & qu'on distingue ordinairement en quatre parties principales; savoir, le *ciel*, l'*air*, l'*eau* & la *terre*. Toutes les planètes sont-elles habitées comme l'est la nôtre.... Je n'en fais rien. Voulez-vous vous en instruire? Consultez la *Pluralité des Mondes*, de M. Fontenelle, Livre qui a eu la plus grande réputation & qu'on regarde encore aujourd'hui comme faisant honneur à son Auteur.

MONDIQUE. Voyez MUNDICK.

MONE ou VIEILLARD. Voyez SINGE VARIÉ.

MONGON ou MONGOUS. Voyez à l'article MAKIS.

MONKIE. Quelques-uns donnent ce nom à un petit singe à tête de mort. *Voyez* SINGE.

MONNOIE DE BRATTENBOURG. *Voyez* ÉCU DE BRATTENBOURG.

MONNOIE DE GUINÉE. C'est la coquille univalve, nommée *colique* ou *coris*. *Voyez* à l'article PORCELAINE.

MONNOIE MÉTALLIQUE. *Voyez* à l'article MÉDAILLES.

MONNOIE DE PIERRE, *nummus lapideus*. *Voyez* NUMISMATALES.

MONOCÉROS. Nom qu'on a donné à l'animal licorne ou *nausicorne*. & au *rhinoceros* : voy. ces mots. Dans le pays de Bambuch & de Galam, on donne aussi ce nom à une très-grande espèce d'oiseau de Paradis.

MONOCLE. *Voyez* à l'article BINOCLE & le mot PERROQUET D'EAU.

MONODONE, est le poisson Narwhal. *Voyez* ce mot à la suite de l'article BALEINE.

MONOPHTALME, *monophtalmus*. Poisson des Indes Orientales, ainsi nommé, parce qu'il n'a qu'un œil au milieu de la tête; sa tête est extraordinaire, & ressemble à la tête de quelques insectes : il a le corps mince, sa couleur est bleue : sur le haut du dos, il porte de longues nageoires recourbées vers la tête : indépendamment de celles-là, il en a d'autres, tant sur le dos que sur le ventre : ce qu'il a encore de singulier, ce sont des nageoires sous les ouies, qui se replient vers la partie antérieure.

MONSTRE, *monstrum*. Ce mot exprime communément un animal né avec une conformation contraire à l'ordre ordinaire de la nature, c'est-à-dire avec une structure de parties très-différente de celle qui caractérise l'espèce des animaux dont il sort; car si l'objet ne frappoit pas avec étonnement, s'il n'y avoit qu'une différence légère & superficielle, on ne donneroit pas le nom de monstre à l'animal où ces différences de conformation se trouvent.

Suivant la remarque de *Lémery*, il y a bien des sortes de monstres par rapport à la structure : les uns, ou ont trop, ou n'ont pas assez de certaines parties ; tels sont les monstres à deux têtes, deux bras, deux jambes & un corps, ou à deux corps & une tête, ou à trois jambes, ou ceux qui sont sans bras ou sans pieds ; d'autres pechent par la conformation extraordinaire & bizarre, par la grandeur disproportionnée, par le dérangement considérable d'une ou de plusieurs de leurs parties, & par la place singulière que ce dérangement leur fait souvent occuper ; (tel étoit le monstre cyclope dont le Docteur *Eller*, Académicien de Berlin, a donné la description. Qu'on se figure un fœtus de neuf mois, long de deux pieds quatre pouces, dont la tête est énorme & le visage affreux, ayant au milieu d'un vaste & large front un œil tourgeâtre, sans sourcils ni paupières, mais très-enfoncé dans un trou carré, & ayant immédiatement au-dessous de cet œil une excrescence qui représentoit au naturel une verge pourvue d'un gland, d'un prépuce, & de son uretre, plus la partie couverte de cheveux, au-dessous de la nuque ; & l'on aura l'idée du monstre le plus extraordinaire, du moins il nous apprend qu'il est le produit d'une conception désorganisée. Voyez EMBRYON & FŒTUS :) d'autres enfin, ou par l'union de quelques parties, qui, suivant l'ordre de la nature, & pour l'exécution de leurs fonctions, doivent toujours être séparées, ou par la désunion de quelques autres parties, qui, suivant le même ordre & pour les mêmes raisons, ne doivent jamais cesser d'être unies. C'est dans les quatre Mémoires de *M. Lémery*, insérés dans l'*Hist. de l'Acad. des Sciences*, 1738 & 1739, qu'il faut voir les différentes manières dont les monstres sont formés. *M. du Verney* a aussi donné un Mémoire sur la même matière.

M. Haller dit qu'il y a des monstres dont quelque choc ou quelque passion a changé la structure naturelle. Il y a d'autres structures originaires mon-

truseuses , auxquelles le hasard n'a aucune part : tel est , dit-il , le renversement de toutes les parties de gauche à droite, le sixieme doigt , & plusieurs autres exemples. (M. de Maupertuis rapporte qu'il y a eu long-temps à Berlin, une famille à six doigts ; que M. de Riville en a vu une à Malthe , & il l'a décrite.)

M. Renou , Maître Chirurgien à la Pommeray en Anjou , a donné une observation sur quelques familles *sex-digitaires* , répandues de temps immémorial dans plusieurs paroisses du Bas-Anjou. Cette difformité se perpétue dans ces familles quoiqu'alliées avec des personnes qui en sont exemptes. Que ce soit la mere ou le pere qui soient atteints & qui propagent cet excès d'organes non-seulement inutile, mais incommode & même désagréable , leurs enfans des deux sexes en sont indifféremment affectés. Un homme ou une femme *sex-digitaires* ont quelquefois une partie & même tous leurs enfans exempts de cette difformité, tandis que ces derniers au contraire produisent des rejetons chez qui elle reparoit dans le plus grand degré. Ce vice de conformation est donc héréditaire. Cette variation est insérée dans le *Journal de Physique & d'Hist. Natur.* mois de Novembre 1774, page 272. Cette variété des mains *sex-digitaires* ne se trouve pas comprise dans les *Recherches sur quelques conformations monstrueuses des doigts dans l'homme* , insérées dans le volume de l'Académie des Sciences pour l'année 1771.

M. Regnaut , déjà connu avantageusement dans l'Histoire naturelle par sa collection des plantes d'usage coloriées fidèlement d'après nature , & connue sous le nom de la *Botanique mise à la portée de tout le monde*, Paris 1774, travaille actuellement à la collection des *Monstres* en planches coloriées , qu'il publiera incessamment. Une telle collection ne peut être que très-intéressante , & sera recherchée par les Physiciens, les Médecins, les Naturalistes, &c.

Les Naturalistes donnent aussi & indifféremment le nom de *monstres* ou à des animaux énormes pour leur grandeur, tels que sont parmi les quadrupèdes terrestres, les *éléphants*, & parmi les animaux marins, les *requins*, les *baleines*, ou à d'autres animaux farouches & cruels, tels que les *lions*, les *tigres* & les *pantheres*, ou enfin à des animaux singuliers par leur espèce, qui viennent, dit-on, de l'accouplement des bêtes qui ne sont pas du même genre. Les voyageurs disent que l'Afrique est féconde en ces sortes de monstres; les relations des Indes orientales sont remplies de descriptions de monstres marins que la mer est cependant avare de nous faire voir; tels que les *hommes marins*, les *syrenes*, &c.

Il y a aussi des monstres dans le regne végétal : les monstruosités sont même plus ordinaires & plus bizarres dans les plantes que dans les animaux, parce que les différens sucs s'y dérangent & s'y confondent plus aisément. Dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, ann. 1707, page 448, il est parlé d'une rose monstrueuse; du centre des feuilles de cette rose s'élevoit une branche de rosier longue de deux à trois pouces, garnie de feuilles. Voyez les mêmes *Mém.* 1749, pag. 44; & 1724, pag. 20. Il est fait mention dans les *Actes Helvétiques* d'un *chamæmelum* extraordinaire. On connoît le *lilium album polyanthos*, observé il y a quelques années à Bressan. Il portoit à sa sommité un faisceau de fleurs composé de cent deux lis qui avoient tous la forme ordinaire. Il a été aussi parlé d'une tulipe monstrueuse, vue dans les jardins de quelques Amateurs; de baies de genévrier à cornes, d'une balsamine à trois éperons, &c. Au reste, ces productions végétales si extraordinaires, si contraires à l'ordre naturel des choses, sont des écarts qui ont aussi leurs lois, & que l'on peut ramener à des principes certains, en distinguant celles qui se perpétuent soit par les graines, soit par la greffe, de celles qui ne sont que passagères. Les monstruosités qui se perpétuent sont telles dans l'origine, &, pour ainsi-dire, dans l'organisation de

de la graine de la plante ; telles sont les feuilles découpées ou crépues , &c. Le nom de *monstre* convient mieux dans les plantes aux irrégularités qui dépendent de la transplantation fréquente & d'une culture particulière , telles que les fleurs doubles , &c. Les monstruosités qui ne se perpétuent pas , & qui sont dûes à des causes accidentelles & passagères , qui , lorsque la plante est développée , dérangent son organisation primitive , comme sont les maladies , le chaud ou le froid , la trop grande abondance ou la disette des sucs , la piquûre des insectes , les contusions & les greffes naturelles , retiennent le nom de *monstres* : telles sont les loupes ou tumeurs , le rabougri , les galles , certaines panachures & autres vices semblables. Toutes les parties des plantes sont sujettes à quelques-unes de ces monstruosités qui varient en situation , en figure , en proportion & en nombre. On en trouve plusieurs exemples dans le premier volume des *familles des plantes* , page 110 jusqu'à 115. Il y a des arbres d'une grosseur naturellement si demesurée , qu'on peut les regarder comme les cétacées des végétaux ; tels sont le *baobab* , le *ceiba* : d'autres acquièrent , mais rarement , un volume si extraordinaire , tels que le *chêne* , l'*if* , le *saule* & plusieurs autres , qu'ils sont aussi des monstres parmi les végétaux. Enfin on soupçonne que les monstres sont plus communs dans les plantes que parmi les animaux , parce que ceux ci ne réunissent pas tant de manières de se multiplier. Les plantes sont rarement monstres dans toutes leurs parties ; il y en a de monstres par excès seulement dans le calice & la corolle ; d'autres sont monstres par défaut uniquement dans les feuilles , les étamines & le fruit. Or une monstruosité , dit M. *Adanson* , n'a jamais fait changer de nom à une espèce ; elle n'en a jamais ébranlé l'immuabilité. Tous les Botanistes consommés & conséquens ont toujours su ranger ces monstruosités parmi les choses accidentelles , qui , de quelque manière qu'elles se propagent , tendent toujours à rentrer dans

l'ordre & la régularité de leur espèce primitive, lorsqu'on les multiplie par la voie des graines, qui de toutes celles de la multiplication est la plus naturelle & la plus constante pour déterminer les espèces. Une espèce est comparable à une autre ; mais un monstre ne peut être en parallèle qu'avec l'individu de l'espèce dont il est originaire. Voyez pour la transmutation des espèces, l'article *Fleurs*. On peut aussi consulter les *Observations Botaniques* de M. *Schlotterbeck*, de la Société de Basse, sur les monstres des plantes, dans lesquelles il prétend démontrer que dans les genres animal & végétal, la Nature suit la même marche pour les produire.

MONT ou MONTAGNE, *mons*, est une élévation de terre fort considérable, au-dessus de tout ce qui lui est contigu, & qui commande les lieux qui l'environnent : elle est ordinairement remplie d'inégalités, de cavités, de bassins exposés plus ou moins à l'air, & de terrains entr'ouverts.

On donne aussi ce nom à une chaîne de montagnes, comme quand on dit, le *Mont Atlas* en Afrique, le *Mont Caucase* qui commence au-dessus de la Colchide, & finit à la Mer Caspienne ; les *Monts Pyrenées* qui séparent la France de l'Espagne, & le *Mont Apennin* qui traverse toute l'Italie : les *Monts de Norwege*, le *Mont Liban*, le *Mont Emaüs*, le *Mont Olimpe*, le *Mont Etna* & les *Monts Crapatz*, le *Mont Hécla* sont aussi très-connus, ainsi que le *Mont de la Lune* en Ethiopie.

On distingue plusieurs sortes de montagnes : nous verrons que ces élévations de la terre n'ont pas toutes la même origine, & ne datent pas de la même époque.

1°. Les montagnes qui sont en chaîne & neigées, peuvent être regardées comme anciennes, ou antédiluviennes : leur élévation surpasse de beaucoup celle des autres montagnes : en effet pour l'ordinaire elles s'élèvent très-brusquement, elles sont fort escarpées, & l'on n'y monte point par une pente douce : leur

forme est celle d'une pyramide surmontée de pointes, de rochers aigus, lesquels sont comme pelés ou dépouillés de terre que les eaux du Ciel en ont emportée. Ces montagnes primitives ont à leurs pieds des précipices effrayans & des vallées profondes. Les excavations sont relatives à la quantité des eaux dont le mouvement est accéléré par leur chute, ce qui cause quelquefois l'affaïssement total ou l'inclinaison de la montagne. C'est sur les sommets de ces montagnes que l'on rencontre ces neiges & ces glaçons éternels, des fentes, des rochers environnés de nuages vagues & flottans qui se dissipent en rosée, enfin de ces cimes hérissées où la nature présente en grand le spectacle du désordre & de la décrépitude. On prétend que l'on ne trouve pas dans l'intérieur de ces montagnes, de coquilles ni d'autres corps marins organisés; & quelques recherches que nous ayons faites sur le sommet des Alpes & des Pyrénées, en y faisant fouiller, nous n'en avons pu découvrir, (excepté sur les flancs & vers la base) mais beaucoup de roches suivies, des grottières, des mines en filons. La pierre qui les compose est ordinairement une masse immense de pierre cornée ou quarzeuse, & peu variée, qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre presque perpendiculairement à l'horison. On n'y trouve du spath alkalin que dans les écartemens qui ont de l'étendue & une direction marquée. Toutes les montagnes primitives nous donnent des preuves de ces assertions : ces montagnes en Europe sont les *Pyrénées*, les *Alpes*, l'*Apennin*, les montagnes du Tyrol, le *Riesenberg* ou *Monts des Géans* en Silésie, les *Monts Crapatz*, les montagnes de la Saxe, celle des Vosges, le *Mont Bruçtere* au Hartz, celle de la Norwege, &c. En Asie l'on trouve les *Monts Riphées*, le *Caucase*, le *Mont Taurus*, le *Mont Liban*; en Afrique les *Monts de la Lune*; & en Amérique les *Monts Apalaches*, les *Andes* ou les *Cordillieres*, &c. Telle est l'espece de montagnes que Dieu en créant notre globe forma pour donner de l'appui & de la so-

l'idité à l'habitation de l'homme, indépendamment des autres propriétés dont nous parlerons ci-après.

2°. Les montagnes qui sont isolées ou garnies de quelques groupes de monticules, dont la terre est tumultuairement & confusément arrangée, graveleuse, qui d'ailleurs sont comme arides ou pelées à leur extérieur, tronquées ou évasées en entonnoir vers le sommet, composées d'amas, de débris ou de corps calcinés, à demi vitrifiés, en un mot des laves, &c. ces montagnes, dis-je, paroissent avoir été formées par des terres soulevées & lancées dans les airs, lors de l'éruption de quelque feu souterrain. Les *Iles de Santorin*, le *Monte nuovo*, l'*Etna*, le *Pic d'Adam* dans l'île de Ceylan, le *Pic de Ténérif* dans les Canaries, & plusieurs autres ont été formés ainsi. Si de telles montagnes très-élevées sont couvertes de coquilles marines, l'on peut les regarder comme ayant fait partie du sol de la mer. Quantité de montagnes semblables ont été formées de mémoire d'homme. Quand une pareille montagne touche à la terre, & avance dans la mer plus que les terres contiguës, alors on l'appelle *Cap*, *Tête* ou *Promontoire*; tel est le Cap de Bonne-Espérance, à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Ces montagnes du second rang sont plus accessibles ordinairement. M. *Haller* observe que l'angle que fait leur base avec le ralus, est plus grand; qu'elles ont moins de sources, & leurs plantes diffèrent de celles des Alpes: les payfans, dit-il, les séparent des Alpes, en Suisse, & en connoissent la différence.

3°. Les montagnes plus ou moins élevées, groupées ou non, dont la terre ou pierre est par couches plus ou moins régulières, d'une ou de plusieurs couleurs & matières, doivent être regardées comme produites par des dépôts successifs des arrérismens lors des alluvions considérables. On voit tous les jours des monticules semblables qui se forment ainsi: ces sortes de montagnes sont arrondies par le haut, ou couvertes de terre qui forme souvent une surface plate très-

étendue. On y trouve aussi soit du sable, soit des amas de cailloux arrondis, semblables à ceux qui ont été roulés par les eaux. L'intérieur de ces montagnes est composé d'un amas de lits ou de couches assez horizontales, lesquelles contiennent une quantité prodigieuse de coquilles, de corps marins, d'ossements de poissons. Tous ces phénomènes semblent prouver que c'est principalement au séjour de la mer sur des parties de notre continent, qu'elle a depuis laissé à sec, que la plupart de ces montagnes doivent leur origine. On y trouve aussi des bois, des empreintes de plantes, des couches de glaise, de marne & de craie, différens lits de pierre qui se succèdent les uns aux autres, tels que des ardoises, des marbres souvent remplis de corps marins; des pierres à chaux qui paroissent uniquement formées de débris de coquilles, de la pierre à plâtre, des couches entières d'ocre, ou de ce qu'on appelle *la mine de fer limoneuse*; des lits de bitume, de sel gemme, d'alun. Les couches de ces montagnes récentes paroissent quelquefois s'appuyer & prendre naissance sur les côtes des montagnes primitives qu'elles entourent, & finissent par aller se perdre insensiblement dans les plaines. Cette remarque est très-importante pour les Observateurs que ce voisinage pourroit induire en erreur: elle démontre sur tout que les couches d'ocre ne sont que le résultat des mines en filons qui se sont décomposées, & qui ont été visiblement entraînées par les eaux. A l'égard de l'irrégularité de quelques couches dans les montagnes récentes, elle est due à des révolutions locales qui leur ont fait faire des coudes, des sauts, des affaissemens. Nous faisons voir à l'article *terre* dans ce Dictionnaire, la raison pourquoi le nombre & l'épaisseur des couches des montagnes récentes ne sont pas partout les mêmes. Il y a des couches d'un quart de pouce d'épaisseur, d'autres qui ont plus de six pieds: il y a des endroits où l'on trouve jusqu'à 30 & 40 lits qui se succèdent, d'autres où on n'en trouve que trois ou quatre. Dans

les montagnes récentes & composées de couches, dit M. *Lehman*, la couche la plus profonde est toujours celle du charbon de terre; elle est portée sur un gravier ou sable grossier & ferrugineux. Au-dessus du charbon de terre on rencontre les couches d'ardoise, de schiste ou de pierre feuilletée; & enfin la partie supérieure des couches est constamment occupée par la pierre à chaux & par les fontaines salées. On sent de quelle utilité peuvent être ces observations, lorsqu'il s'agira d'établir des travaux pour l'exploitation des mines; & en faisant attention à la distinction que nous avons donnée des montagnes, on saura la nature des substances que l'on pourra espérer d'y trouver lorsqu'on y voudra fouiller. On appelle les petites montagnes ou monticules, *collines*.

En général on a observé que quand deux ou plusieurs montagnes courent parallèlement, les avances angulaires qu'elles forment correspondent aux angles rentrants, & ces angles sont plus frappans & plus aigus dans les vallons profonds & resserrés. M. *Haller* dit qu'il y a beaucoup d'endroits dans les Alpes & dans les montagnes où les deux chaînes se prolongent contre l'axe de la vallée, & se joignent de manière à ne laisser que l'espace nécessaire pour la rivière qui en décharge les eaux. Dans d'autres endroits la montagne se continue, par exemple, au Nord, & se discontinue au Midi, pour y ouvrir une vallée. Dans d'autres, les deux chaînes se retirent & forment une courbe de chaque côté, dont la concavité en regarde l'axe; il en naît des vallons presque ronds & tout-à-fait unis.

Il est bon d'observer aussi que les montagnes primitives qui forment de vastes chaînes, tiennent communément les unes aux autres, se succèdent pendant plusieurs centaines de lieues, & embrassent tant par leurs troncs principaux que par leurs ramifications collatérales, la surface des Continens. Le P. *Kircher* & plusieurs autres ont observé que la direction de l'anneau

ou chaîne principale est assez constante du Nord au Sud, & de l'Est à l'Ouest. (Les Cordillieres du Nouveau Monde, dit M. *Haller*, s'étendent du Nord au Sud; les Pyrenées en approchent: ce sont les Alpes qui vont de l'Est à l'Ouest; & en Asie il doit y avoir une chaîne pareille, puisque les grands fleuves de cette partie du Monde rendent à l'Est d'un côté, & à l'Ouest de l'autre. La chaîne du Tibet paroît parallèle aux Alpes; & on a sujet de croire par la longueur du chemin qu'il faut faire à travers les neiges, que les montagnes du Tibet sont très-élevées. Les montagnes qui sont proprement les tiges principales & le point capital d'élévation & de partage, présentent des masses très-considérables & par leur hauteur & par leur volume ou adossement; elles occupent & traversent ordinairement le centre des Continens: celles de moindre hauteur naissent de ces chaînes principales; elles diminuent insensiblement à mesure qu'elles s'éloignent de leur tige, & disparaissent enfin ou sur les côtes de la mer ou dans les plaines. D'autres se soutiennent encore le long du rivage de la mer, & leur chaîne n'est interrompue que pour ne point contraindre les eaux des mers, au-dessous du lit desquelles la base de ces montagnes s'étend, & la chaîne se retrouve dans les îles qui perpétuent leur continuation jusqu'à ce que la chaîne entière reparoisse. Les plus hautes montagnes & le plus grand nombre d'îles sont entre ou proche les Tropiques & dans le milieu des Zones tempérées, tandis que les plus basses avoisinent les Pôles. M. *Buache*, de l'Académie des Sciences, vient d'établir un système de la Géographie physique sur la structure ou charpente du globe terraquée, considéré par les grandes chaînes des montagnes qui traversent les continens & les mers d'un Pôles à l'autre, & d'Occident en Orient. Suivant ce système, il y a sur la terre une suite non interrompue de hautes montagnes & de terrains élevés qui la partagent en quatre pentes, d'où s'écoulent les fleuves: ces chaînes de montagnes se

H h iv

rendent d'un continent à l'autre par-deffous les mers; & les îles que l'on y voit sont comme les sommets des montagnes. L'Ouvrage de M. *Buache* est connu sous le nom de *Tables & cartes de la Géographie physique*. Tant d'observations nous attestent que les montagnes primitives peuvent être regardées comme la base, ou, pour ainsi dire, la charpente de notre globe. Nous avons déjà dit que les montagnes primitives se distinguent encore par leur structure intérieure, par la nature des pierres qui les composent, & par les substances minérales qu'elles renferment. Les montagnes les plus élevées ne sont proprement que des pics ou cônes composés de roc vif ou de matière ignescente; peut-être que cette forme pyramidale n'est dûe qu'à une sorte de cristallisation; & feu M. *Rouelle* suppose que dans l'origine des choses, les substances qui composent notre globe nageoient dans un fluide. Les parties similaires qui composent les grandes montagnes, disoit ce Physicien, se sont rapprochées les unes des autres, & ont formé au fond des eaux une cristallisation quelquefois groupée & quelquefois isolée. Ce système sur la formation des montagnes primitives est très-captieux & même vraisemblable; si ceci est, nous pouvons analyser une portion, un bloc de montagne primitive, le faire cristalliser, & l'on aura alors en petit une partie de la même économie ou connexion des montagnes, en un mot une portion figurative de l'ossature de la terre. Les montagnes dont les sommets sont plats, contiennent des marbres, des fossiles, des pierres à chaux. Les collines dont la masse est de grès, présentent partout des pointes irrégulières qui indiquent des couches peu suivies & un amas de décombres: celles qui sont composées de substances calcaires, ont une forme plus arrondie & plus régulière. La hauteur de la plupart des montagnes de première création n'est pas moins digne d'attention que leur structure & leur variété.

Selon M. *Pontoppidan*, les plus hautes montagnes de Norwege ont trois mille toises.

Selon M. *Brovallius*, les plus hauts monts de Suede en ont deux mille trois cents trente-trois. (On prétend que ce calcul est fautif.)

Selon les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, les plus hautes montagnes de France élevées au-dessus de la surface de la Méditerranée, sont le *Puy du Dome* qui a 810 toises; le *mont d'Or* en a 1048: ces deux monts sont en Auvergne, & on les regarde comme des volcans éteints. Le *mont Cantal* en a 984; le *mont Ventoux*, 1036; le *canigou des Pyrenées* en a 1441.

Selon M. *Needham*, les plus hautes Alpes de Savoie sont le *Couvent du grand S. Bernard* à la pointe du roc au sud-ouest de ce mont, qui a 1274 toises: le *mont Sezene* en a 1282: le *mont Tourné* en a 1633. Selon M. *Facio de Deuller*, le *mont Blanc* ou la *montagne Maudite* a 2213 toises.

Il est certain que les principales montagnes de la Suisse sont plus hautes que celles de France, d'Espagne, d'Italie & d'Allemagne; de plus, le terrain en est plus élevé; on prétend même que c'est la partie la plus élevée de notre globe, disons de l'ancien Continent, & la plus éloignée de la mer. Plusieurs Savans ont déterminé la hauteur des Alpes de Suisse. Nous nous contenterons d'en citer les plus fameuses, nous suivrons les déterminations de M. *Micheli* qui paroissent les plus justes. Le *mont Pilate* ou *Frakmont* dans le canton de Lucerne a 1403 toises; le *Raukhflok* en a 1760; le *Nolle*, *cime du Titlisberg*, en a 2001; le *Ghemi* en a 2421; le *Grimfelberg* au canton de Berne, en a 2539; le *Cornera*, partie du *Loukmanier*, en a 2654; le *Fourke* en a 2669; le *Schrekorm* en a 2724; le *Gothard* à sa plus haute pointe, 2750. On compte encore plus de vingt autres montagnes dont la hauteur va au-delà de 2000 toises.

Il n'y a peut-être pas sur la terre de plus hautes montagnes que celles du Pérou, nommées *Cordillieres de los Andos*. Selon les observations des savans Aca-

démiciens de Paris, envoyés par le Roi pour mesurer la figure de la terre, les principaux sommets de ces montagnes, qui sont aussi toujours couverts de neige, ont les hauteurs suivantes au dessus du niveau de la mer. *Quito capitate* 1707 toises, & *Corason* 2470; *Cotacatche* 2570; *Ek-Altas* 2730; *Noyamble-orcu* sous la ligne 3030. Toutes les autres ont été, ou sont encore des volcans : en voici l'énumération & les hauteurs. *Pitchincha* 2430; le *Cargavi-raso* n'en a que 2405, mais le *Sinchonalagon* en a 2570; le *Songai* en a 2680; l'*Illinika* en a 2717; le *Kotopaxi* 2950; l'*Antisana* 3020; le *Cimborasu* ou *Chimboraco* 3220 : cette dernière montagne qui fait partie de la Cordilliere des Andes au Pérou, est l'une des plus grosses montagnes du monde & vraisemblablement la plus haute. On la voit en mer du golfe de Guayaquil à plus de soixante lieues de distance : les autres montagnes très élevées sont le *Sinaï* au Japon; le mont *Caucase* en Asie; le *Pic du Midi aux pyrenées*, le *Pic de Ténériffe* dans l'une des Canaries en Afrique, qui, suivant M. Bouguer, a 2100 toises; (suivant les nouvelles observations des Académiciens de Paris, le *Pic de Ténériffe* n'est élevé que de 1745 toises au dessus du niveau de la mer;) le *Pic S. George* aux Açores; le *Pic d'Adam* dans l'île de Colombo au Ceylan, les montagnes de la *Lune*; les monts *Athos*, *Olympe*, *Taurus* & *Emaüs*; le mont *Cenis* dans les Alpes, sur la route de France en Italie, a 1460 toises. Le grand & le petit Atlas, & beaucoup d'autres sur le sommet desquelles on éprouve, dans le cœur de l'été même, un froid plus piquant que celui de nos climats dans nos plus rudes gelées. Il ne doit pas paroître étonnant après cela, que les vapeurs qui atteignent ces hauteurs s'y glacent, & que leur sommet soit, même dans les pays les plus chauds, presque toujours couvert de neige; tandis que les habitans qui sont au pied, jouissent d'un air tempéré ou éprouvent des chaleurs extrêmes. La hauteur propre de ces montagnes jointe à leur position sur les

parties les plus élevées du globe, sont la cause de ces phénomènes qui leur sont particuliers. On sait qu'en Asie le pays séparé par la chaîne de montagnes de *Gate*, a deux saisons très différentes dans le même temps : par exemple, tandis que l'hiver regne sur la côte de Malabar, la côte de Coromandel qui est au même degré d'élévation, & qui en quelques endroits n'est éloignée que de vingt lieues du Malabar, jouit d'un agréable printemps ou de la température de l'automne. Quand on voyage en été dans les Alpes, on y éprouve communément les quatre saisons de l'année. Combien d'autres pays montueux où l'on passe tout-à-coup d'un très-beau ciel à des orages & des tempêtes effroyables ! Peut-on maintenant douter que les montagnes n'influent beaucoup sur la température des pays où elles se trouvent, soit en arrêtant certains vents, soit en opposant des barrières aux nuages, soit en réfléchissant les rayons du soleil ? Sur le pic de la montagne de Ténériffe qui, selon M. *Bouguer*, a 2100 toises, & selon les observations modernes, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, 1745 toises de France au dessus du niveau de la mer, l'on éprouve, dit-on, que l'eau-de-vie n'a plus de force, & que les sels n'ont plus de saveur sur la langue ; mais on prétend que les vins de Canarie y font toujours sentir leur saveur : ces derniers faits mériteroient peut-être d'être constatés par de nouvelles expériences. Au pied de ces hautes montagnes, toujours couvertes de neiges, on trouve des fontaines qui commencent à couler en Mai, & qui tarissent en Septembre : quand le soleil est assez voisin du tropique pour échauffer les pointes de ces montagnes, les neiges qui les couvrent se fondent, s'infiltrant dans leur intérieur & sourcillent à leur base. Les arbres qui croissent sur ces sortes de montagnes, ne sont que des sapins, des pins & autres arbres résineux, & plus on approche de leur sommet, plus l'herbe est courte. Les montagnes ont des utilités remarquables ; les unes en vomissant du feu ou de la fumée, annoncent

qu'elles servent en quelque sorte de creuset à la Nature, comme pour purger tout l'intérieur de la terre, & l'empêcher de nous engloutir dans certains temps; telles sont l'*Hécla* en Islande, l'*Ethna* ou *Gibel* en Sicile, le mont *Vésuve* dans le Royaume de Naples, le *Pitchinxa* & le *Cotopaxi* en Amérique, &c.

D'autres dont le sommet paroît s'ouvrir un passage dans les nues, attirent & absorbent toutes les vapeurs de la mer, &c. qui flottent dans l'air. Les espaces qui séparent leurs pointes, sont autant de bassins destinés à recevoir les brouillards épaissis, & les nuées précipitées en pluie. Les entrailles des montagnes paroissent être autant de châteaux d'eau, ou de réservoirs communs : il y a des ouvertures latérales ménagées par la Nature, de manière à procurer aux eaux un écoulement utile à toutes les espèces d'animaux, & propre à fertiliser les terres, & la nourriture nécessaire à l'accroissance des végétaux. C'est des cimes des montagnes, dont les inégalités forment comme autant de plans inclinés, que les fleuves & les rivières descendent : c'est ainsi que nous voyons que les Alpes donnent naissance au Rhin, au Danube, au Rhône, au Pô, &c. A l'égard de l'artifice merveilleux, par lequel elles nous procurent tant d'avantages, voyez les mots TERRE, FONTAINES, &c.

Les montagnes ont encore d'autres utilités qui méritent notre attention : elles sont la retraite ordinaire d'une multitude d'animaux, dont nous faisons usage : on y trouve des ours, des loups cerviers, des hermines, des martres, des renards, & tant d'autres animaux dont la peau nous sert de fourrures. Les montagnes nourrissent aussi des rhennes, des buffles & des chamois : elles produisent des plantes médicinales qui ne croissent que peu ou point ailleurs. Celles de la Suisse fournissent des bois de charpente & de chauffage ; elles procurent aux habitans des pâturages gras & abondans où leurs bestiaux se nourrissent tout l'été &c. tout démontre la nécessité de l'existence des montagnes.

MONTAGNE DE FEU ou MONTAGNE BRULANTE. *Voyez à l'article VOLCAN.*

MONTAGNE DE GLACE. C'est un amas immense de glaces fort élevé & fort large, & qu'on rencontre dans les mers du Nord, de Groënland, de Spitzberg, dans la baie de Baffin, le Détroit d'Hudson & autres mers Septentrionales. *Voyez MER GLACIALE & GLACIERES.*

MONTAGNE INACCESSIBLE ou MONT AIGUILLE. Cette montagne, l'une des merveilles du Dauphiné, n'a par sa base qu'autant de circonférence qu'elle en a à son sommet. Ce sont des eaux qui ont dégradé ou excavé sa base. Les masses de rochers de grès qu'on voit à Aderbach en Bohême, & qui ressemblent à une rangée de colonnes ou de quilles appuyées sur la pointe, ont été de même formées par les eaux. Il y a aussi en Suisse des sommets de montagnes rendus inaccessibles, tant par la structure que par les glaces qui les couvrent. Il y a l'aiguille du *Dru* qui ressemble à un obélisque. Le *Mont Blanc* est le plus élevé : on le voit de Dijon & de Langres. Le *Mont Blanc* porte aussi le nom de *Montagne Maudite*.

MONTAIN, *montifringilla* aut *fringilla montana*. C'est le pinçon d'Ardenne ou le pinçon de montagnes. *Voyez à l'article PINÇON.*

MONTANELLA. Nom que les Grisons donnent à la marmotte. *Voyez ce mot.*

MONTOUCHY. C'est le liege de la Guiane, par rapport à l'usage qu'on en tire : on prend le cœur du bois, qu'on amollit à coups de marteau, & dont on fait des bouchons. *Mais. Rust. de Cayenne.*

MOOSE. *Voyez MOSE.*

MOPSE. *Voyez VACHE MARINE.*

MORDELLE, *mordella*. Genre d'insecte à étuis, qui se distingue par ses antennes, dont les articles triangulaires représentent les dents d'une scie. Son corselet est convexe & rétréci sur le devant. Ces espèces se trouvent ordinairement sur les fleurs, dans les bois, sur

les arbres. Il y en a de noires, de veloutées, de jaunes, &c. Cet insecte est de l'ordre de ceux qui ont cinq articles aux tarses des deux premières paires de jambes, & seulement quatre à la dernière. Telle est la *mordelle* de M. *Geoffroi*. M. *Linnaeus* donnoit ce nom aux insectes du genre de l'*altise*. Voyez ce mor.

MORDICANTES, *mordella*. On donne ce nom aux mouches à deux ailes dentelées; leur bouche est large : elles aiment à piquer la peau rendre des petits enfans, & elles y font des ampoules.

MORELLE, *solanum*. Les morelles sont des plantes grimpantes dont les unes ont des fleurs bleues, d'autres des fleurs blanches, d'autres des feuilles panachées, d'autres des fleurs doubles. Il y en a une espèce qui est nommée VIGNE DE JUDÉE OU MORELLE GRIMPANTE, *solanum scandens*, par les Jardiniers, & qui est très-commune : on la voit grimper le long des arbres ou arbrisseaux. Voyez DOUCE AMERE.

Les morelles ont des fleurs d'une seule pièce, découpées en cinq parties pointues, & qui subsistent jusqu'à la maturité du fruit. Elles sont soutenues par un calice aussi d'une seule pièce découpée en cinq pointes, & ont cinq étamines réunies autour d'un pistil. Aux fleurs succèdent des baies succulentes, lisses, arrondies, grosses comme des grains de genievre & terminées par un petit bouton. Il y en a de rouges, de jaunes & de noires. Les feuilles qui sont très-variées suivant les espèces, sont posées alternativement sur les branches. Ces plantes sont propres à garnir des terrasses basses & des berceaux. On peut en mettre dans des remises.

La MORELLE DES JARDINIERS OU À FRUIT NOIR, *solanum vulgare fructu nigro*, est celle dont on fait le plus d'usage en Médecine; sa racine est annuelle. Ses fruits pris intérieurement sont dangereux; quelques personnes ont été attaquées de convulsions mortelles, pour en avoir mangé. Mais l'usage extérieur de toute la plante, qui a une odeur assoupissante, est très-favorable pour modérer l'inflammation, ramollir & relâ-

cher les fibres; elle est très-utile dans les hémorroïdes, les feuilles de morelle pilées & appliquées sur les parais, calment, dit M. *Bourgeois*, la violence des douleurs, les font blanchir & suppurer dans l'espace de quelques jours. Son suc, mêlé avec de l'esprit-de-vin, est très bon pour l'érysipelle, les dartres, les boutons & toutes les démangeaisons de la peau. On fait infuser cette plante dans les huiles que l'on emploie comme cataplasmes anodins. M. *Haller* dit qu'on a fait en Angleterre quelques expériences sur cette morelle, & qu'elle n'a pas réussi. On tient dans les boutiques une eau distillée de morelle, qui a presque les mêmes usages que le suc. *Voyez aussi* BELLE-DAME.

En Afrique la décoction des sarmens de la vigne de Judée, bue long-temps & en quantité, guérit la gale, la goutte, & sur-tout les maladies vénériennes. Les Negres du Sénégal emploient de même la racine pour la chaude-pisse.

On prétend que six livres de morelle & d'autres plantes aqueuses qui n'ont pas d'odeur, digérées & macérées dans un lieu frais, c'est-à-dire, étant analysées crues, donnent à la distillation quatre livres & demie d'eau insipide à toute épreuve, & qui cependant a la propriété de faire ébullition avec l'esprit de sel.

MORELLE FURIEUSE. *Voyez* BELLE-DAME.

MORELLE A GRAPPES, ou GRANDE MORELLE DES INDES ou VERMILLON PLANTE ou HERBE DE LA LACQUE ou MECHOACHAN DU CANADA, *solanum racemosum* aut *phytolacca*. Cette plante qui est nouvelle pour l'Europe, & de genre différent de celui de la morelle, nous a été apportée de la Virginie: on la cultive à cause de sa grande beauté, dans quelques jardins en France, où elle vient très-bien: mais sa racine qui est vivace, grosse & longue comme la cuisse d'un homme, quoique vigoureuse, ne résiste pas toujours à la rigueur du froid de notre climat: cette racine ressemble à celle du mechoachan; elle pousse une tige à la hauteur de cinq à six pieds, grosse, ronde, ferme,

rougeâtre & rameuse : les feuilles sont amples, veineuses, lisses, verdâtres, quelquefois rougeâtres & semblables en figure à celles de la morelle ordinaire : les fleurs naissent au haut de la tige, disposées en grappes rougeâtres & en rose. Elles ont à cinq pétales sans calice, & contiennent dix étamines & autant de pistils. Il leur succede des baies sphériques, molles, succulentes, rougeâtres & renfermant des semences noirâtres, disposées en rond.

Lémery dit que cette plante a été regardée par la plupart des Botanistes, comme une espèce de *solanum*, mais qu'elle ne tient guère des qualités de ce genre de plante, en ce qu'elle n'est que peu ou point narcotique. A la Martinique on en mange les jeunes pousses & les feuilles apprêtées, comme nous faisons nos épinards. *Kalm* dit que les Anglois & les Suédois en mangent aussi en Europe : on a voulu l'employer dans le cancer, mais selon M. *Haller*, elle n'a pas réussi. Elle est très-âcre : on l'emploie comme très-anodine (au défaut du *solanum lethale* ou *belle-dame*) dans une composition célèbre, appelée *baume tranquille*, du Pere *Tranquille* Cordelier. On tire des baies de la morelle à grappes un suc purpurin ou violet, tirant sur le carmin ; on s'en sert pour purger & en teinture. Quelques Médecins ont proposé de substituer ces baies aux coques du kermès dans la confection d'alkermès.

L'usage interne du *phytolacca*, qu'on nomme aussi *raisin d'Amérique*, paroît dangereux & l'effet purgatif fort incertain, dit M. *Bourgeois* ; mais il y a quelques années que le suc de ses baies épaissi au soleil, en consistance d'extrait, étoit fort en vogue contre les cancers. On l'appliquoit sur les cancers ouverts, après l'avoir étendu sur les feuilles de la même plante. Depuis quelque temps l'extrait de cignë, annoncé par M. *Storck*, comme un spécifique assuré contre cette maladie a fait perdre son crédit au *phytolacca*.

Le suc des fruits de cette plante colore les excréments de quelques petits oiseaux qui les mangent, &c

ces excréments rougeâtres tombant sur la neige ont été pris par quelques-uns, pour des gouttes d'une pluie de sang. *Voyez à l'article NEIGE.*

Il ne faut pas confondre ces plantes *morelles*, avec la *maurelle*, dont on prépare le tournesol en pain. *Voyez à l'article TOURNESOL.*

MORFIL. *Voyez YVOIRE.*

MORGELINE ou MOURON DES PETITS OISEAUX, *alsine media & vulgaris*. Plante qui croît par-tout dans les lieux marécageux, le long des haies, des chemins, dans les vignes & les jardins, & parmi les légumes: ses racines sont chevelues & fibrées: elles jettent plusieurs petites tiges couchées par terre & rampantes, tendres, velues, rougeâtres, genouillées & rameuses: ses feuilles sont petites, oblongues, opposées deux à deux le long des tiges & d'un goût herbueux: ses fleurs naissent à l'extrémité des branches; elles sont en roses blanches, rayées. A cette fleur succède un petit fruit membraneux, conique, qui s'ouvre par la pointe, & renferme des graines menues, rousâtres.

Cette plante sert à nourrir les oiseaux de chant, & surtout les serins: en Médecine elle a la vertu de résoudre & de rafraîchir, comme le pourpier: elle s'emploie extérieurement pour les inflammations & les douleurs des yeux. Beaucoup de personnes assurent qu'elle nourrit & rétablit ceux qu'une longue maladie a épuisés & qui sont menacés du marasme: elle arrête aussi le flux des hémorroïdes.

MORGOULES. Espèces d'animaux de mer ou de zoophytes qui nagent sur la mer: on en rencontre quelquefois des quantités prodigieuses entre l'Europe & l'Amérique. Lorsqu'on les tire de l'eau, ils ressemblent à une substance glaireuse qui fait la même impression sur la peau que les orties. Les morgoules sont peut-être des espèces de galeres. *Voyez ce mot.*

MORILLE. *Voyez à l'article CHAMPIGNON.*

MORILLON, *glaucus* aut *glauçium avis*. Oiseau

de riviere, ou plutôt de rivage de mer, semblable au canard pour la figure & la grosseur : son bec est comme une scie par les bords ; ses jambes & ses pieds sont rougeâtres en dedans & noirs en dehors ; il a la tête de couleur tannée jusqu'au milieu du cou, où commence son collier blanchâtre : sa poitrine est cendrée, le dessous du ventre est blanc, & le dessus du dos noir : les ailes sont bigarrées comme celle de la pie ; le reste du corps & la queue sont noirs. On voit aussi des morillons dont tout le plumage est rayé. Cet oiseau cherche sa nourriture dans l'eau, où il vit de petits poissons, d'insectes aquatiques, de jeunes écrevilles & de limaces (*Belon.*) La plupart des Auteurs qui ont parlé du morillon, ont jeté dans leurs descriptions une grande confusion ; c'est ainsi que le morillon d'*Albin* est la tardonne de *Belon*, &c. le canard crêté est aussi une véritable espèce de morillon.

Le nom de *morillon* se donne aussi à une espèce de raisin noir, qui est la meilleure pour faire du vin, & à une espèce d'émeraudes brutes, qui se vendent au marc. Voyez à l'article ÉMERAUDE.

MORINÉ, *morina Orientalis*, *carlina folio*. Plante que M. de Tournefort a apportée du Levant ; il lui a donné le nom de son ami M. Morin de l'Académie des Sciences. Cette plante qui ne croît naturellement que dans les pays chauds, est cultivée au Jardin du Roi : elle est haute de deux pieds ou environ ; d'un bel aspect : sa racine est charnue & grosse comme celle de la mandragore : ses feuilles qui s'élèvent de la racine, sont longues comme la main, large de deux doigts, vertes, luisantes, liantes & épineuses : ses fleurs sont verticillées, blanches en naissant, mais rougissant par la maturité, & d'une odeur agréable du chevre-feuille, vineuse. Cette fleur a deux calices, dont l'un soutient la fleur & l'autre renferme un jeune fruit : ce dernier calice est comme emboîté dans le premier : l'embryon, en grossissant devient une semence arrondie. L'infusion de cette plante est cordiale, céphalique, résiste

au venin & chasse par transpiration les mauvaises humeurs.

MORINGA. C'est un grand arbre qui croît en abondance le long de la rivière de Mangate en Malabar. Il ressemble au lentisque ; il est peu branchu , mais fort noueux ; son bois est facile à rompre , & donne une teinture bleue ; ses feuilles ont le goût de celles du navet , les fleurs sont d'un vert-brun : son fruit est long d'un pied , gros comme une rave , orné de huit angles , d'un vert grisâtre , moelleux , blanc en dedans , contenant dans plusieurs cellules des semences semblables à celles de l'ers , vertes & fort tendres. On mange ce fruit étant cuit : on se sert de la racine contre la ladrerie , les poisons & routes fortes de maladies contagieuses.

MORIO. Nom donné à un papillon diurne qui vient d'une chenille épineuse.

MORME ou MORMIROT. Poisson de mer assez ressemblant à la dorade. Voyez ce mot.

MORNE. Dans les Iles on donne ce nom aux élévations de terrain que les Européens nomment *collines* & *côteaux*. Voyez ce mot.

MOROCHITE , *morochtus*. Nom donné à une terre très-subtile , douce au toucher , comme la craie de Briançon , & un peu savonneuse : elle sert aux Foulons & aux Tisserands pour nettoyer les étoffes & le linge. Voyez PIERRE DE LAIT.

MOROMORO. C'est le prétendu mouton ou chameau du Pérou tacheté de diverses couleurs. Voyez GLAMA & PACO.

MORPION , *pediculus inguinalis*. C'est une espèce de pou , que quelques Latins ont désigné sous le nom *Pediculus ferox pubis* , ou de *pediculus scorpio* ou de *placūla* ou de *peffolata*. Cette vermine , qui naît dans la peau , est plus courte , plus large & plus arrondie que le pou ordinaire. Elle est aussi d'une couleur plus brune & d'une consistance plus dure , elle multiplie prodigieusement : elle s'attache particulièrement aux

parties naturelles de l'homme & de la femme, aux aînes, aux aisselles & aux sourcils; mais plus ordinairement aux poils du pubis des personnes sales & mal-propres; elle y suce le sang pour sa nourriture. Ces poux sont ordinairement si petits dans les commencemens, qu'on a de la peine à les appercevoir; ils causent des démangeaisons insupportables, des rougeurs, des cuilsons, & s'attachent si fortement à la peau, qu'il est difficile de les en détacher; quelquefois même ils s'infinuent sous l'épiderme, & y produisent des démangeaisons très-vives: mais par le secours de l'onguent de mercure, on parvient dans un moment à les détruire totalement: voyez Pou, pour les autres espèces de ce genre d'insecte.

MORRUDE. Voyez ROUGET.

MORS DU DIABLE ou SUCCISE. Voyez SCABIEUSE DES BOIS.

MORSE. Nom sous lequel on désigne en Russie la vache marine. Voyez ce mot.

MORT AU CHIEN. Voyez COLCHIQUE.

MORUE ou MORRHUE ou MOLUE, *morrhua*. Genre de poisson de mer à nageoires molles, & qui est très-connu. Ray distingue les morues en deux espèces; savoir celles qui ont trois nageoires sur le dos, & celles qui n'en ont que deux. Celles de la première espèce sont le cabéliau, la morue verte dite *Witling*, la morue noire dite *charbonnier*, la morue jaune, l'aiglefin dite *schelsfich*, &c. Celles de la seconde espèce, sont le merlu ou merluche & la grande morue proprement dite. Toutes ces morues diffèrent par la grandeur, la couleur, & par quelques taches. Nous ne citons ici que celles qui méritent le plus d'être connues, soit par leurs différences, soit par l'utilité dont elles nous sont dans les alimens: nous parlerons de leur pêche & de leur préparation après avoir donné la description de la morue vulgaire.

Cette morue, disent les Auteurs de la suite de la Matière Médicale, a trois ou quatre pieds de long,

& neuf ou dix pouces de large ; le corps gros, arrondi ; le ventre fort avancé ; le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, sale ou brune, variés de taches jaunâtres, le ventre blanchâtre ; une large ligne blanche de chaque côté ; de petites écailles très-adhérentes à la peau , de grands yeux couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'iris est blanc. Quoique ce poisson ait les yeux grands , il n'en voit pas plus clair, d'où vient le proverbe François, *yeux de morue*, qui se dit de ceux qui ne voient pas bien clair, comme il arrive souvent aux personnes qui ont de grands yeux sortant de la tête & la prunelle large. Cette morue a un seul barbillon, à peine long d'un doigt, qui lui pend au coin de la mâchoire inférieure, la langue large, ronde, molle ; plusieurs rangées de dents aux mâchoires, dont une est composée de dents beaucoup plus longues que les autres. Entre les dents fixes, il s'en trouve plusieurs de mobiles, comme dans le brochet. Au haut du palais & au bas, près de l'orifice de l'estomac, ainsi qu'entre les dernières ouies, on observe de petites dents pressées, trois nageoires au dos, dont l'antérieure est formée de quatorze rayons, & les deux autres de dix-neuf : les nageoires des ouies en ont dix huit, celles de la poitrine en ont chacune six ; deux nageoires après l'anus, dont l'antérieure a vingt rayons, & la postérieure seize ; la queue presque plate & nullement fourchue ; l'estomac grand & ordinairement rempli de harengs ; la peau molle & épaisse.

La *grande morue* n'a que deux nageoires sur le dos, c'est une espèce de cabéliau, elle est plus mince & plus longue que l'espèce ordinaire. Ce poisson a la peau extrêmement grasse & de bon goût : son foie passe pour un manger excellent. C'est le *ling* des Anglois.

M. *Fresier* cite une espèce de morue que l'on pêche au Chili, depuis Octobre jusqu'à la fin de Décembre. On en voit aussi à la Chine une espèce qui ressemble

à la morue de Terre-Neuve : elle a plus de trois pieds de long, & est de différentes couleurs, mais ordinairement jaunâtre, tiquetée de bleue. On en fait dans le pays une consommation incroyable dans la saison qui lui est propre, & il s'en vend une quantité prodigieuse de salée dans le lieu même de la pêche.

La *morue noire* ou *charbonnier* ou *kool-fish* des Anglois & même des Hollandois, est noirâtre, c'est une espèce de petit cabéliau : elle est si maigre & a si peu de goût que les Islandois auxquels les meilleures ne manquent pas, n'en veulent pas manger. La *morue dite aigrefin* ou *aiglefin* ou *hadoc* est aussi une espèce de cabéliau à écailles fines, qui n'est ni d'aussi bon goût ni aussi grande que l'espèce de morue ordinaire ; on lui a donné le nom de *schelsfish* qui signifie *poisson à écailles*.

La *morue jaune* ressemble beaucoup à la *morue verte*, appelée *Witling* des Anglois, excepté qu'elle est plus petite.

Le *merlu* ou *merluche* a environ deux pieds de longueur : il est d'une couleur grisâtre cendrée ; il a le dos blanc, la queue carrée, la tête avancée & plate, la mâchoire de dessous plus grande que celle de dessus. Ce poisson est très-goulu : il fait sa nourriture des petits poissons qu'il rencontre, c'est ce qui lui a fait donner le nom de BROCHET DE MER, *merlucius* ; il nage en grande eau, il n'a point de barbillons : son corps est en quelque sorte tout couvert de gravier. On donne le nom de *muche bout* au *merlu mou cheté*.

La *morue molle* qui est le *powting-powt* des Anglois est très-large : les extrémités de la queue & de ses nageoires sont molles : elle a aussi des taches noires près des ouies : ses écailles sont petites & argentées ; elle n'a pas plus d'un pied de longueur. Le *capelan* est la plus petite morue.



Pêche de la Morue , & nourriture de ce poisson.

Les Anglois & les Hollandois prennent tous les jours, dans la mer Baltique, une infinité de morues qu'ils salent au soleil, & qu'ils débitent à leur profit dans toute l'Europe. La pêche de la morue, dit *Schoneveld*, est sans contredit un des plus grands objets de commerce, ainsi qu'une des preuves les plus éclatantes de la Providence qui fait abonder ce poisson dans les pays septentrionaux, en Danemarck, en Norwege, en Suede, en Islande, dans les îles Orcades, dans plusieurs endroits de Moscovie, & dans d'autres contrées qui ne produisent point de froment, à cause du trop grand froid & de l'inclémence de l'air. Pour peu que la pêche en soit favorable, non-seulement tous les habitans se nourrissent de ces poissons, tant frais que séchés, au lieu de pain, mais ils en vendent encore une très-grande quantité à des Marchands étrangers, qui les transportent dans l'intérieur de l'Europe.

Les morues sont peu fréquentes dans nos mers; leur rendez-vous général est au grand banc devant Terre-Neuve dans la baie de Canada, au Banc vert, à l'île Saint-Pierre & l'île de Sable. Cet endroit a plus de cent lieues de long; on l'appelle aujourd'hui le *grand banc des Morues*. La quantité en est telle dans ce lieu, que les pêcheurs qui s'y rassemblent de toutes les nations ne sont occupés du matin jusqu'au soir qu'à jeter la ligne, à retirer, à éventrer la morue prise & à en mettre les entrailles à leur hameçon, pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois & quatre cents en un jour. Quand la nourriture qui les attire en cet endroit est épuisée, elles se dispersent & vont faire la guerre aux merlans dont elles sont fort avides: mais étant moins légères à la nage que les merlans, elles en détruisent infiniment moins qu'ils n'en reste pour notre service. Quel-

que grand que soit le nombre des morues qui sont consommées par les hommes chaque année, ou dévorées en mer par d'autres animaux, ce qui en reste est toujours plus que suffisant pour nous en redonner un pareil nombre un an ou deux après. *Leuwenhoeck* a trouvé que la somme totale des œufs que porte une morue ordinaire, se monte à neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs.

M. *Anderson* dit aussi que la morue vulgaire ou le cabéliau, ce poisson si connu, est la manne des peuples du Nord; en effet c'est le principal & presque le seul poisson dont se nourrissent les habitans de l'Islande. Sa chair se divise en grandes écailles, & est d'un goût si exquis, qu'elle passe généralement partout pour un manger délicieux: il se nourrit de toutes sortes de poissons, principalement de harengs & même de vers de mer, de gros & petits crabes de mer, comme on le voit tous les jours dans l'estomac de ceux qu'on pêche proche Hilgeland, à l'embouchure de l'Elbe.

Les Pêcheurs de l'île de Hilgeland, pour prendre du schelsfisch (espece de petite morue écailleuse appelée *hadoche* ou *aigresin*, ou *capelan*), mettent leurs hameçons en mer pour six heures, en se réglant sur la marée. s'il arrive que peu de temps après que l'hameçon a été jeté, un cabéliau avale un schelsfisch qui s'y étoit pris auparavant, on trouve en retirant la ligne au changement de la marée, que le schelsfisch est déjà digéré, & que l'hameçon qui l'avoit pris tient au cabéliau, & il sert à le tirer de l'eau: si au contraire il n'a avalé cette proie que depuis peu de temps, il s'efforce à la conserver avec tant d'acharnement, qu'il se laisse enlever en l'air avec elle; mais il l'abandonne aussi-tôt & se replonge au fond de la mer. On apperçoit encore plus facilement cette faculté digestive dans des cabéliaux qui ont avalé de gros crabes; leur estomac n'emploie guere plus de temps pour cette digestion que pour digérer un schelsfisch. M. *Anderson* a appris des Pêcheurs les plus expérimentés, que l'écaille est d'abord la pre-

niere attaquée dans l'estomac de ces poissons : elle devient bientôt aussi rouge qu'une écrevisse qu'on fait bouillir dans l'eau : elle se dissout ensuite en maniere de bouillie épaisse ; & à la fin elle se digere tout-à-fait. Le Pere Feuillée (dans le *Journal de ses Observations physiques*, page 305) dit que les tortues de mer sont aussi digérées très - promptement dans l'estomac du crocodile.

Je ne saurois, dit M. *Anderson*, m'empêcher de remarquer ici en passant que ce poisson insatiable a reçu de la Nature un avantage singulier, que beaucoup de nos gourmands souhaiteroient pouvoir partager avec lui : c'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois ou quelque autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche ; & après l'avoir vidé & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à sa place & se remet sur le champ à manger : ce fait est avéré entr'autres par *Denis* ; (*Descript. de l'Amér. Sept.*)

Les Islandois, continue toujours M. *Anderson*, pêchent ce poisson à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de morue, (notamment les entrailles), ou de la mâchoire fraîche & rouge d'un cabellan récemment pris ; mais il mord bien mieux sur un morceau de viande crue & toute chaude, ou sur le cœur d'un oiseau qu'on vient de tuer. Il est certain que de cette dernière maniere un Pêcheur prend plus de vingt poissons, pendant qu'un autre qui sera à côté n'en prendra qu'un avec l'amorce ordinaire : c'est aussi pour cette raison que ces artifices trop avantageux pour un seul particulier, sont défendus par un Edit du Roi de Danemark dans le temps ordinaire de la pêche. En effet, un peu avant ce temps-là, la quantité de ces poissons est si prodigieuse dans ces endroits, que les nageoires de leur dos sortent de l'eau, & qu'on les voit souvent mordre à un simple hameçon de fer sans amorce. Ce poisson est si glouton, qu'il se prend aussi à un simple hareng de fer blanc.

Le véritable temps de la pêche de ce poisson commence le premier de Février, & dure ordinairement jusqu'au premier de Mai; la saison devenant alors plus chaude, on ne peut plus préparer le poisson pour le garder. On remarque généralement que les différentes espèces de morue montent toujours contre le courant de l'eau. La pêche s'en fait pendant le jour sur la haute mer, ainsi que dans les golfes profonds; & pendant la nuit dans les endroits qui n'ont pas plus de six brasses d'eau, ou dans d'autres où les flots violemment brisés contre les bancs de sable & les rochers, l'empêchent de se sauver. Le meilleur & le plus délicat est pris dans la haute mer, à quarante ou cinquante brasses de profondeur, où il trouve sa nourriture la plus convenable. Celui qu'on pêche sur la côte ou dans les golfes peu profonds, n'est pas à beaucoup près ni si bon, ni si tendre.

La morue noire, dit le *Charbonnier*, se trouve en grande quantité du côté du Cap du Nord; & on remarque qu'il dirige sa course du côté de la Norwege où il est connu sous les noms de *sey*, *graasey*, *slifisek* ou *ofs*. Il s'en prend sur-tout des quantités prodigieuses dans le temps qu'ils sont poursuivis par les baleines, qui les serrent souvent de si près, que ne sachant pas où se sauver, ils viennent se jeter sur le rivage. Ce poisson sert de nourriture aux plus pauvres gens, qui gardent son foie avec soin pour en faire de l'huile: il y a même une Ordonnance, dit M. *Anderson*, qui défend aux Négocians des villes Anseatiques de nourrir leurs domestiques avec ce poisson, pour ne pas le renchérir aux dépens des pauvres; à peine même les Pêcheurs de Hilgeland en trouvent ils le plus petit débit à Hambourg.

Les Anglois pêchent un très-grand nombre de merlus, qu'ils porrent tout salés & desséchés par toute l'Europe. Les Hollandois en font peu de cas; mais les habitans de Westphalie le recherchent beaucoup. Les Indiens font sécher leur merlu au soleil; ils l'appellent *kair*.

Préparation des diverses especes de Morues.

Les Islandois savent préparer avec le cabéliau deux sortes de *stocfish*, qui est dans ce pays aussi tendre & aussi délicieux que dans aucun autre. (*Stocfish* signifie poisson à bâton ou poisson desséché & roulé : le premier *stocfish* est sorti de la Norwege, & la plus grande quantité en vient encore aujourd'hui. Voyez la *Topographie de Norwege*, pag. 113 & suiv. sur la manière de pêcher, de préparer & de sécher ce poisson) La première sorte, qu'on appelle *flac-fisch* du mot *flacken*, qui signifie fendre, est la meilleure, la plus délicate & la plus chère : on la prépare de la façon suivante. Les Pêcheurs étant arrivés à terre avec leur poisson, le jettent sur le rivage où les femmes ou hommes, (*décolleurs*) qui les y attendent pour cet effet, lui coupent sur le champ la tête ; & après l'avoir vidé, les *habilleurs* ou *trancheurs* le fendent du côté du ventre du haut en bas. Les *décolleuses* ôtent ensuite l'arête du dos depuis la tête jusqu'à la troisième vertèbre au-dessous du nombril, parce que c'est sous cette arête principalement, que le poisson commence à se gâter. Cet ouvrage étant fait, les femmes emportent sur leur dos les têtes coupées dont elles font leur repas. Elles brûlent les arêtes en guise de bois, & les foies leur servent à faire de l'huile. Les hommes mettent ensuite ces poissons fendus par petits tas, les uns au dessus & à côté des autres, sans y mettre de sel, (quelquefois aussi ils les salent) & les laissent en cet état pendant environ un mois, selon que le vent est plus ou moins sec, pénétrant & constant. Ils contruisent après cela des bancs carrés de cailloux de rivage, sur lesquels ils rangent le poisson pour le sécher ; en sorte que la queue de l'un soit à côté du ventre de l'autre, & que la peau de tous soit tournée en haut, pour empêcher que la pluie ne le pénètre, ce qui tacheroit le poisson. Lorsque le temps est au beau, & que le vent souffle beaucoup du Nord, il ne faut qu'environ trois

jours pour sécher le poisson à son point. Quand il est bien sec, on en fait des ras de la hauteur d'une maison & on les laisse exposés aux injures du temps jusqu'à ce qu'on les débite aux Négocians Danois, qui, en recevant cette marchandise, l'entassent de même, & la laissent en cet état jusqu'à la Saint Jean. Alors ils la mettent dans des tonneaux énormes, qu'ils chargent sur des vaisseaux, & que les gens du pays amènent à Drontheim & à Bergen, qui sont les deux entrepôts de cette marchandise, d'où on la transporte dans toute l'Europe.

La deuxième sorte de stocfish que les Islandois préparent avec le cabéliau, porte le nom de *hen-fisch* du mont *hengen*, qui signifie *suspendre*. On commence d'abord à la préparer de la même manière que le *flac-fisch*, sinon qu'au lieu d'ouvrir le ventre du cabéliau on le fend du côté du dos; & après en avoir ôté l'arête, on fait une fente d'environ sept ou huit pouces de long au haut de l'estomac, pour pouvoir le suspendre: on le couche ensuite par terre, & pendant qu'il y macere, on élève quatre parois de petits morceaux de rocs, entassés légèrement les uns sur les autres & sans aucune liaison, afin que le vent puisse y passer facilement de tous côtés: on couvre le tout avec des planches & des gâsons. Lorsque le poisson est suffisamment macéré, on l'ôte de la terre & on l'enfile par la fente dans des perches de bois, qu'on suspend les unes à côté des autres dans des cabanes construites de rocailles: le poisson s'étant à la fin bien séché à l'air, on l'ôte des perches & on l'arrange de la même manière que le *flac-fisch*.

Il y a, dit M. *Anderson*, une différence considérable entre le poisson séché sur un rivage abondant en cailloux, & un poisson séché simplement sur le sable; le premier devient beaucoup plus ferme, plus blanc & plus durable, au lieu que celui qu'au défaut de pierre, on étend sur l'arête que l'on a ôté du dos, devient jaune & ne se conserve pas si long-temps que l'autre.

Si un poisson si gros & si gras préparé si négligemment sans sel & entassé en plein air, se conserve sans pourriture, de façon qu'envoyé dans d'autres climats il se garde pendant plusieurs années, c'est au froid pénétrant qui regne dans ce pays, principalement dans le temps où l'on prépare ce poisson, ainsi qu'à la pureté de l'air & à la sécheresse étonnante des vents du Nord, qu'il faut en attribuer la cause. D'ailleurs dans la saison où l'on prépare ce poisson dans cette île, il n'y a point de grosses mouches, & sa seule odeur fait fuir tous les moucheron.

Dans les îles de Westmanoë on prépare le cabéliau à la façon de Norwege, pour en faire une espèce de *stochfish*, qu'on appelle *rotschar*. On fend le poisson du côté du dos aussi-bien que du côté du ventre, en sorte que les deux moitiés ne tiennent ensemble que par l'extrémité de la queue; ensuite on le couche par terre, puis on le fait dessécher comme nous avons dit, à l'exception que les cabanes ne sont pas couvertes. Cette espèce de *stochfish* est consommée dans le pays même; on conserve cependant pour le commerce le *rotschar* le plus tendre, qui est fait avec la morue appelée *dorsch*. On nomme ce *rotschar* *zart-fisch*, qui signifie *poisson tendre*: on le fait passer dans les pays Catholiques Romains, où il est très-recherché pendant le Carême.

Les Flibustiers Hollandois ont une autre manière de préparer le cabéliau sur les vaisseaux; ils ne font autre chose que de lui couper la tête, & après l'avoir vidé du côté du ventre, ils le rangent dans des tonneaux avec des couches de gros sel: ils lui donnent alors le nom de *labberdam*. Les Ecoissois & les Irlandois l'appellent *aberdaine*, du nom du lieu où ils en ont préparé les premiers. Le *labberdam* sert de nourriture ordinaire aux Matelots.

Les Hittlandois préparent aussi avec le cabéliau ou grande morue le *klipp-fisch* ou poisson de rocher, ainsi nommé des cailloux ou rochers sur lesquels on l'ex-

pose pour le faire sécher. Pour cette préparation ils pratiquent sur le bord de la mer de grands coffres carrés de bois qui contiennent cinq cens poissons. Ils coupent d'abord la tête aux cabéliaux, & après les avoir vidés & leur avoir ôté la grande arête, ils les rangent par couches & les laissent macérer ainsi pendant sept ou huit jours. Ils les mettent ensuite dans des presses de bois, qu'ils chargent avec quantité de pierres pour les bien applatir. Après les y avoir laissés pendant dix jours, ils les étendent un à un au bord de la mer sur de petits lits de cailloux bien polis & arrondis par les flots, & assez éloignés de l'eau, où ils les laissent sécher au vent, au froid & au soleil; dès qu'ils sont secs ils les rangent par tas dans des magasins, ayant soin de les bien couvrir pour empêcher l'air & le vent humide d'y pénétrer & de les amollir. Ils prennent cette même précaution lorsqu'ils embarquent leur poisson dans les vaisseaux; car plus il est couvert à l'ombre, & mieux il se conserve, ayant été une fois bien séché à son point. C'est dans le mois d'Août que se pêche la grande morue propre à faire du klipp-fisch.

Ce qu'on appelle *morue verte* ou *blanche*, & *morue sèche* ou *merluche*, se fait avec le même poisson; la différence de la dénomination vient de la façon différente de le préparer. La morue verte qu'on embarque aussi-tôt que le poisson est *décollé & tranché*, & que sans l'entonner on range par couches avec du sel dans le vaisseau, n'est autre chose que le cabéliau salé, connu sous le nom de *labberdam*. La morue sèche ressemble beaucoup au klipp-fisch, qui après avoir été préparé, comme nous l'avons dit, est entassé sur des fagots dans le vaisseau où on le transporte.

Par tout ce qui précède, on voit que la morue verte, connue à Paris sous le nom de *morue blanche*, ne se pêche par les François que sur le banc de Terre-Neuve. A l'égard de notre morue sèche, appelée *merluche* ou *stocfish*, ce sont les François des côtes de

Normandie, c'est-à-dire, les Malouins & même les Basques, qui la pêchent dans les parages voisins de la Terre de Labrador; & après qu'elle a passé par une vingtaine de mains, ils la rembarquent & viennent la vendre aux côtes de France, de Portugal & d'Espagne, où on la rembarque de nouveau, pour servir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des Indes Orientales & d'Amérique.

On donne le nom de *rund-fisch* au cabéliau rond; préparé dans le printems, qui n'est point fendu, mais à qui l'on a seulement ouvert le ventre pour le vider, & que l'on a ensuite suspendu par la queue avec une ficelle. Les meilleurs poissons de cette espèce vont en Hollande & les autres à Brême. Ainsi les Islandois ont leur *flac-fisch* & leur *heng fisch*, les Norvégiens leur *rund-fisch*, les Hittlandois leur *klipp-fisch*, les Anglois leur *kool-fisch*, &c.

M. *Anderson* nous apprend encore qu'il n'y a rien d'inutile dans cet excellent poisson. Lorsque les Norvégiens voient leur cabéliau pour en faire du *stoc-fisch*, ils ont grand soin de garder les intestins & les œufs, & de les apporter avec leurs autres marchandises à Drontheim & à Bergen. Les Marchands forains, & sur-tout les Commis des comptoirs des villes Anseatiques, en achètent une grande quantité; & après les avoir bien arrangés dans des tonneaux, ils les envoient à Nantes, soit directement, soit par la voie de Hambourg. Les Nantois s'en servent avec avantage dans leur pêche des sardines. Ils épluchent ces intestins par petits morceaux, qu'ils jettent pour amorce dans les endroits où ils tendent leurs filets; cet appât attire les sardines de tous côtés, & en rend la pêche abondante & facile.

La morue fraîche ou nouvelle de Terre-Neuve, est un excellent manger: les mâles valent beaucoup mieux que les femelles. On choisit ce poisson, blanc, tendre, nouveau & de bon goût. Quant à la morue sèche, dite *merluche*, c'est un aliment qui ne convient pas à toutes

fortes d'estomacs, parce qu'elle a contracté une dureté osseuse, & qu'elle ne se cuit qu'après avoir été battue & macérée long temps dans l'eau; en sorte qu'elle est toujours un peu coriace & difficile à digérer.

MOSAÏQUE. Avant que l'industrie humaine eut inventé l'art de peindre sur les pierres & les métaux, on imagina de profiter des couleurs de la nature, de les unir, d'assembler différentes nuances, d'en former des compartimens, des dessins & des tableaux variés. Pour cet effet on choisissoit des marbres de diverses teintes, on les coupoit par morceaux, on les fixoit sur du stuc, on assortissoit les tons de couleurs, on en faisoit des portraits, des figures, des paysages qui le disputoient au pinceau des Artistes célèbres. On voit en Italie des chef-d'œuvres de ce genre. Les ouvrages de mosaïque (*musivum opus*) étoient de différentes proportions, suivant l'usage auquel on les destinoit. Les grandes pieces étoient employées à paver les Temples & les Palais, & n'offroient que de grands dessins Arabesques. Les moyennes s'employoient pour les tableaux, & exigeoient plus de composition. Le travail des petites demandoit une patience & une adresse singulière. Il falloit mettre en pieces des bloes de marbre, & rapporter des millions de morceaux, pour former un tableau en miniature. Ces chef-d'œuvres de mosaïque sont fort chers. On assure que certains tableaux de Saint-Pierre de Rome ont coûté plus de cent mille livres de notre monnoie. On voit dans la galerie du Roi à Chantilly, deux superbes bureaux garnis de tableaux plaqués, les plus grotesques, & ornés de colonnes: on y distingue les pierres d'agate, de jaspe fleuri, de sardoine, de lapis, &c.

MOSCATELLINE ou HERBE MUSQUÉE, *moschatellina foliis fumariæ bulbosa aut Ranunculus nemorosus moschatellina dictus*. Petite plante baecifère qui croît dans les près, aux bords des ruisseaux dans les haies ombrageuses, parmi les broussailles & sous les arbres, dans un terrain léger & sablonneux: elle est seule
de

de son genre. Sa racine est longue, blanche, entourée d'un nombre de petites écailles, qui ont la figure de la dent d'un chien, creusées en dedans, succulentes, sans odeur, mais d'un goût douceâtre, jettant en sa partie supérieure beaucoup de fibres longues, blanches, rampantes, par lesquelles elle tire sa nourriture. Elle pousse de sa racine deux ou trois longues queues qui soutiennent des feuilles verdâtres, découpées comme celles de la fumeterre bulbeuse. Il sort d'entre elles un pédicule qui porte à sa cime cinq petites fleurs herbeuses, qui toutes ramassées représentent un cube. Ces fleurs & les feuilles ont dans les temps humides une odeur de musc. A la fleur succède une baie molle, pleine de suc, où l'on trouve ordinairement quatre semences assez ressemblantes à celles du lin. Ce fruit a, dit-on, l'odeur & le goût de la fraise dans sa maturité.

Cette plante, qui fleurit en Avril, passe très-promp-
tement. Quoique peu usitée en médecine, on attribue
à sa racine une vertu détersive, vulnéraire & résolu-
tive; on l'emploie plus communément à l'extérieur.

MOSCOUADE. *Voyez à l'art.* CANNE A SUCRE.

MOSE ou MOOS. C'est un quadrupède qui se trouve
fréquemment dans la nouvelle Angleterre, & dans les
autres parties septentrionales de l'Amérique: il est de
la grandeur d'un taneau; il a la tête d'un daim, avec
des cornes larges & très-grandes qui muent tous les
ans. Son cou, qui ressemble à celui du cerf, est garni
de crin fort court, qui descend un peu le long du dos.
Cet animal a les jambes longues, de grands pieds faits
comme ceux des vaches, & la queue un peu plus lon-
gue que celle des daims.

La chair du mose est d'un assez bon goût, les Sau-
vages font sécher sa peau à l'air. Elle est aussi épaisse
que celle du bœuf, & n'est pas moins utile à bien des
choses.

Les moses se trouvent en quantité dans une île près
de la Terre - Ferme. Pour les prendre, les Sauvages

allument plusieurs feux, après quoi ils environnent les bois & les chassent vers la mer : dès que ces animaux s'y sont jetés, ils les poursuivent avec leurs canots & les tuent. Leur course est moins vite que celle du cerf : on croit que le mosc est du genre de l'alcé; il met bas trois petits à la fois.

MOSKSTEIN Voyez MALESTROM.

MOSQUILLES, ou MOSQUITES, ou MOUS-QUILLES. Nom qu'on donne à une espèce de coustins qui font un fléau à la Chine, aux Indes orientales & à la Côte d'Or, sur-tout pendant la nuit, près des bois & dans les lieux marécageux. Ces insectes paroissent peu différer des *maringouins*, voyez ce mot. Leur piqure cause dans la chair une enflure fort douloureuse. Les Negres de la côte des Esclaves en Afrique, & ceux de Sierra-Léona, sont aussi très-incommodés de ces mosquitoes. Le remède contre cette piqure est de frotter l'endroit blessé avec du jus de limon ou du vinaigre; la douleur augmente pour un moment, mais elle s'apaise presque aussi-tôt. Les gens riches qui veulent écarter ces fâcheux animaux pendant le jour, lorsqu'ils font la méridienne, ont un Negre à côté d'eux, armé d'un grand éventail de peau, qui sert en même temps à rafraîchir l'air. Mais on a une autre ressource pour la nuit, ce sont des rideaux ou un pavillon de mousseline très-claire, même de la gaze, dont le lit est environné (c'est ce qu'on nomme un *mosquiller* ou un *moussiquaire*): on ferme par ce moyen toute entrée aux mosquitoes, sans intercepter la fraîcheur de l'air. On s'en sert aussi pour les *moustiques*: voyez ces mots. On n'a pas encore bien décrit la différence entre les mosquitoes & les moustiques.

MOTELLE. Petit poisson de rivière & particulièrement de lac; il est très-commun en Suisse & en Bourgogne. Son corps est comme tortueux. Ce poisson a la peau visqueuse, sans écailles, la tête grande, large & un peu aplatie. Sa chair quoique visqueuse & grasse est d'un assez bon goût.

MOTEUX ou VITREC. *Voyez* CUL-BLANC.

MOTMOT Oiseau du Brésil du genre des *faisans*.

Voyez ce mot & KATRACAS.

MOUAX. *Voyez* à l'article MARMOTTE.

MOUCHE, *musca*. Ce nom a ordinairement un sens très-vague & se donne à des insectes de classes différentes. C'est dans son acception la plus générale qu'on en va parler ici. Nous indiquerons les caractères du genre auquel les Méthodistes modernes l'ont borné. Le nom de *mouche* proprement dit, se donne à une classe d'insectes des plus communs & des plus connus; mais cette classe contient une très-grande diversité d'espèces. Selon notre plan ordinaire, nous parlerons d'abord des choses communes aux diverses espèces de mouches, telles que leur structure ou leur organisation, leurs transformations, leur manière de multiplier & de se reproduire, les lieux où elles habitent, les divisions qu'on en peut faire pour les distinguer dans ce chaos immense de différentes espèces. Nous nous attacherons ensuite particulièrement à parler de celles qui peuvent flatter notre curiosité par l'industrie qu'elles nous font voir.

Le caractère général & le plus frappant, qui fait aisément distinguer les mouches d'avec quantité d'autres insectes ailés, c'est d'avoir des ailes transparentes qui semblent être de gaze, ou plutôt une étoffe glacée, dessinée en ramage & bordée d'une frange, & sur lesquelles il n'y a point de ces poussières que les ailes des papillons laissent sur les doigts qui les ont touchés, & qui sont vraiment des espèces d'écailles. Les ailes des mouches ne sont cachées sous aucune enveloppe; c'est ce qui les caractérise encore, & les distingue des scarabées & des sauterelles: les ailes des mouches sont, à proprement parler, *nevropteres*.

Structure ou organisation des Mouches.

Les mouches ont une tête, un corselet & un corps;

c'est au corselet que les ailes sont attachées. Le corps est la partie où sont contenus les intestins, l'estomac, les parties de la génération & le plus grand nombre des trachées. La tête des mouches tient ordinairement au corselet par un cou assez court, & sur lequel la tête peut tourner comme sur un pivot. Il y a des mouches qui ont comme deux corselets séparés l'un de l'autre. Parmi ces insectes, les uns ont simplement une trompe; les autres ont une trompe & des dents ou des ferres. Les yeux des mouches sont à réseau, leur structure est des plus admirables, & chaque mouche est pourvue d'une multitude d'yeux: *voyez le développement de cette organisation au mot YEUX A RÉSEAUX, inséré dans l'article INSECTE.*

D'après les observations qu'on y verra, il est certain qu'on ne peut point admettre le sentiment d'un Professeur de Mathématique, inséré dans les Ephémérides des Savans de Rome, qui pense que ce qu'on nomme yeux à réseaux, ne sont que l'organe de l'ouïe; parce que ces parties sont renflées, tendues comme un tambour, & propres à recevoir les vibrations de l'air extérieur: il fonde son sentiment sur ce qu'on découvre sur la tête des mouches d'autres yeux dont il est aussi parlé à l'article YEUX A RÉSEAUX.

Le long du corps de l'insecte sont des ouvertures que l'on nomme *stigmates*, & qui sont autant de trachées, à l'aide desquelles se fait la respiration de l'insecte. *Voy. aussi au mot INSECTE, l'art. STIGMATES.*

Dans la mouche, dans le moucheron, dans l'insecte le plus imperceptible, se trouve l'organisation animale, d'autant plus frappante & d'autant plus merveilleuse, que l'insecte est plus petit. On reconnoît dans la mouche le cœur, qui est pâle, de figure conique, & couché sous le diaphragme de l'abdomen: il n'a qu'un seul ventricule, & est environné d'un péricarde. L'estomac est grand & membraneux, & souvent il se rompt avec bruit comme une vessie, lorsqu'on presse le ventre avec les doigts. On observe dans la mouche com-

une trompe qui est musculeuse & assez semblable à celle de l'éléphant; elle est velue à l'extrémité & fendue comme la bouche: du milieu de cette trompe s'avancent deux petits corps cylindriques & velus. La trompe sert aux mouches pour sucet les viandes & les fruits dont elles font leur nourriture. Les mouches mâles ont une verge oblongue & noueuse.

Maniere dont les mouches se multiplient & se transforment.

Dans ce genre d'insectes l'accouplement se fait d'une maniere singuliere; la partie du mâle est ouverte, & c'est elle qui reçoit celle de la femelle, qui entre dans le corps du mâle pour être fécondée. Le plus grand nombre de mouches sont ovipares, mais cependant il y en a aussi quelques-unes qui sont vivipares; telles sont ces especes de mouches assez grandes, qu'on trouve ordinairement sur le lierre. Lorsque les mouches ovipares s'accouplent, leur corps est déjà rempli d'œufs, dont la plupart ont toute leur grosseur; leur ventre est très-gros; mais lorsque les mouches vivipares s'accouplent, les embryons ne sont encore aucunement sensibles dans leurs corps.

Les mouches vont déposer leurs œufs dans les lieux où les vers qui en sortiroient peuvent trouver leur nourriture; & cela parce que nul insecte ne couve ses œufs, excepté les especes de cochenilles. La demeure de ces vers varie suivant les différentes especes de mouches auxquelles ils appartiennent. De ces vers les uns vivent sur les arbres & sur les plantes, & se nourrissent des pucerons qu'on y rencontre souvent par bandes très-nombreuses: tels sont les vers des *mouches-aphidivores*. Voyez ce mot. Certaines mouches déposent leurs œufs dans les chairs d'animaux morts, ou dans d'autres manieres pourries; telles sont les *mouches bleues de la viande*; d'autres vont les déposer dans la fiente & dans les excréments des hommes & des animaux; telles sont

quelques *mouches abeilliformes*, &c. Ces œufs varient pour la couleur & pour la forme. Des œufs bien singuliers sont ceux de la *mouche merdivore*, dont le ver vit dans la fiente; ces œufs, qui sont blancs & oblongs, ont à un de leurs bouts deux especes d'ailerons qui s'écartent l'un de l'autre comme deux cornes. Une pareille conformation étoit nécessaire, à cause de l'endroit où cet insecte dépose les œufs. Il les place & les pique dans les excremens des cochons, des vaches & autres semblables : ces ailerons empêchent que l'œuf ainsi piqué ne puisse enfoncer trop avant; une partie de l'œuf, depuis l'origine des cornes, reste dehors, & le petit naissant ne risque pas de périr enseveli sous la matière qui doit faire son aliment. Voyez ci-après l'article *mouche merdivore* ou *stercoraire*. Tous les œufs des mouches ne sont pas aussi singuliers; néanmoins en les regardant à la loupe on en voit beaucoup qui sont diversement cannelés & travaillés, tandis que d'autres sont lisses, simples & unis.

Il y a des mouches qui vont déposer leurs œufs dans les eaux sales, bourbeuses & puantes, dans les cloaques & les latrines : ils vivent aussi dans la bouillie des chiffons dont on fait le papier. Quelque dégoûtans que paroissent les vers qui en sortent, leur organisation mérite l'examen & l'attention d'un Naturaliste. Ces vers ont au-dessous du corps sept paires de mamelons courts & membraneux qui ressemblent à des jambes, & qui en font réellement l'office. Ce que ces vers présentent sur-tout de plus singulier, c'est qu'au lieu de stigmates ils ont à l'extrémité du corps une longue queue qui s'élève à la surface de l'eau pour pomper l'air : cette queue a fait nommer ces insectes, par M. Réaumur, *vers à queue de rat*. Le tuyau qui compose cette queue n'est pas simple, il est composé de deux fourreaux dont l'un entre dans l'autre comme ceux des lunettes d'approche; tous deux sont capables d'allongement, & le dernier se termine au bout par un mamelon qui donne entrée à l'air : c'est par là que cet insecte respire, &

C'est par cette raison qu'il étend sa queue jusqu'à la surface de l'eau, pour recevoir l'air par ce stigmate éloigné; aussi ces vers ne vivent ils point dans les eaux profondes, où leur queue ne pourroit parvenir à la surface du liquide. Il faut cependant convenir que la queue qui n'a en apparence que sept ou huit lignes de longueur, peut se prolonger de quatre à cinq pouces, suivant que la surface de l'eau est plus élevée. Tel est le véhicule mécanique de l'air dans les intestins de ce ver sordide. Pour subir sa métamorphose, il sort de l'eau, se cache en terre: sa longue queue se raccourcit, sa peau se durcit, forme sa coque sur laquelle on remarque quatre petites cornes qui répondent aux quatre stigmates du corselet de la mouche future. C'est par ces organes que la nymphe respire. Au bout de huit ou dix jours la mouche fait sauter la partie supérieure de sa coque, dont la calotte se divise en deux pièces; elle prend son essor, s'accouple & va déposer ses œufs près des matières liquides & sales qui doivent servir de nourriture à sa postérité. Ces mouches ont la forme de guêpes. *Voyez ci-après l'article MOUCHES ABEILLIFORMES.*

Tous les vers qui éclosent des œufs des mouches, avant de parvenir eux-mêmes à l'état de mouche, subissent une transformation; ils passent par l'état de nymphe, & cette nymphe est renfermée par la peau même de l'insecte: *voyez au mot INSECTE, à l'article NYMPHE*, ce qui arrive dans ces curieuses transformations.

Les mouches vivipares ne font pas autant de petits que les mouches ovipares font d'œufs; les œufs tiennent peu de place, au lieu que les petits étant plus gros, ne peuvent guère être plus de deux ensemble dans le ventre d'une mouche: aussi ces mouches ne font que deux petits à la fois, tandis que les ovipares font des centaines d'œufs.

Division des Mouches.

L'Auteur qui a donné, il y a quelques années, l'*Histoire abrégée des insectes des environs de Paris*, Ouvrage fort exact, & auquel nous renvoyons pour être instruit plus au long des détails qui concernent les différentes especes de mouches, ainsi que les divers autres insectes dont il a parlé; cet Auteur, dis-je, distribue les mouches en cinq familles différentes.

La premiere famille contient les mouches dont les ailes ont des couleurs différentes qui les panachent & les bigarrent.

La seconde renferme des mouches qui ont un caractère singulier. Toutes ont sur le devant de la tête une pellicule ordinairement de couleur claire tirant sur le blanc ou sur le jaune, qui paroît comme renflée, & qui forme à l'insecte une espèce de masque; ce qui a fait donner à ces mouches le nom de *mouches masquées*. Ces insectes ont le corselet allongé, les palettes des antennes plus longues que dans les autres especes, & quelquefois les ailes arrondies par le bout. Toutes ces particularités leur donnent un port aisé à reconnaître; les vers qui donnent naissance à ces mouches masquées viennent dans l'eau & y font leurs métamorphoses.

La troisieme famille contient les mouches dont le corps lui-même est panaché de plusieurs couleurs. Parmi ces especes il y en a de très jolies. C'est à cette famille que se réunissent les mouches dont les vers se nourrissent de pucetons.

La quatrieme nous présente la plus brillante espèce de mouches, qui sont les *mouches dorées*. Ces especes ne sont pas si nombreuses, mais plus éclatantes par la couleur, soit dorée, soit cuivreuse qui brille tantôt sur leur ventre, tantôt sur leur corselet, & souvent sur tous les deux.

Enfin la derniere famille comprend les mouches ordinaires, celles qui sont les plus communes, qui n'ont rien de remarquable.

Il convient d'avertir que la division qu'on vient de rapporter d'après M. *Geoffroy*, n'embrasse pas tous les insectes compris dans l'étendue de la signification vague du mot *mouche*. Elle n'a pour objet, dit M. *Deleuze*, qu'un genre de la classe des *dipteres*. Voyez ce mot auquel cet Auteur a borné, après M. *Linnaeus*, la dénomination de *mouche*, & dont le caractère consiste en ce que les antennes sont très-courtes, en forme de palettes ovales, & la bouche sans dents avec une trompe charnue. Ce genre ainsi limité est encore le plus nombreux.

L'illustre *Réaumur* divise les *mouches* (prenant ce mot dans son sens étendu) en deux classes générales; l'une composée de mouches à deux ailes, & l'autre de mouches à quatre ailes. Ces deux classes générales en comprennent quatre autres qui leur sont subordonnées. La première de ces quatre classes subordonnées comprend les mouches qui ont une trompe & qui n'ont point de dents ou de serres. La seconde est composée de mouches qui ont une bouche sans dents sensibles. La troisième renferme les mouches qui ont une bouche munie de dents; & la quatrième classe comprend les mouches qui ont une trompe & des dents.

La seule partie postérieure aide encore à distinguer bien des genres de mouches les unes des autres. Les mouches qui sont armées de ces aiguillons dont on redoute les piqûres, n'ont que trop de quoi se faire connoître; d'autres portent au derrière des espèces de tarières logées dans un étui: ce sont les femelles qui portent cette longue queue, comme plusieurs femelles *ichneumons*: voyez le mot *ICHNEUMONS* (*MOUCHES*.) Ainsi il y a des mouches à aiguillon & des mouches à tarière. Il y a beaucoup d'espèces de mouches à scie, qui méritent ce nom, à cause d'un instrument singulier dont elles sont pourvues, & qu'elles ne montrent guère que quand on les y force en leur pressant le corps. D'autres mouches portent au derrière de longs filets, qui par leur forme & par la structure ont quelque res-

semblance avec les antennes. Parmi les mouches à quatre ailes, les *éphémères* ont de ces filets, voyez le mot *EPHEMERE* : parmi les mouches à deux ailes, les mâles des gallinsectes ont pareillement de ces filets. Voyez *GALLINSECTES*.

C'est par ces deux classes générales de mouches, que M. de Réaumur a établies ; par les classes du second ordre ; par les variétés dans le port des ailes, dans le tissu de ces mêmes ailes ; par les variétés des antennes & de la trompe ; par les manières différentes de les porter ; par la variété de leurs têtes, de leurs corps, de leurs corselets, de leurs jambes, de leurs parties postérieures : c'est enfin par les différences de grandeur & de couleur, ainsi que par l'aiguillon & par leur industrie, que cet habile Observateur a tiré du chaos & de la confusion tout ce qui concetne les mouches. On peut, par la lecture de son *Mémoire III, Tome IV*, connoître sur le champ à quelle classe appartiennent les mouches qu'on trouve dans la campagne, & par quel caractère leur genre est distingué des autres genres de la même classe. Tout y prouve que la classe de ces insectes est des plus nombreuses : on y admire la variété dans les formes, dans la structure, dans l'organisation, dans la métamorphose, dans la manière de vivre & de se multiplier. On y voit que chaque espece est munie des instrumens qui lui sont nécessaires. Avec quelle sagacité n'expose-t-il pas la finesse & la proportion des parties qui composent le corps de la mouche ! Quelle précision, quel mécanisme dans le jeu, dans le mouvement... ! Parmi cette multitude immense d'insectes, il y en a quelques-uns dont l'histoire nous présente des faits très-intéressans.

Mouches les plus remarquables.

MOUCHES ABEILLIFORMES ou *en forme d'abeilles*. Ce sont des mouches à deux ailes, qui ont avec les abeilles une si grande ressemblance apparente par les

couleurs, la grandeur, la figure & les proportions, qu'on les prend pour des abeilles, & qu'en conséquence on n'ose les prendre à la main, croyant avoir à redouter un aiguillon. Ces mouches n'en sont cependant point pourvues. Lorsqu'on les voit sur les fleurs, dont elles sont fort avides, elles s'y comportent à-peu-près comme les abeilles; elles ne songent point vraisemblablement à y faire une récolte de cire, mais elles ont une trompe avec laquelle elles savent en tirer le miel. Ces mouches n'ont donc que le port extérieur des abeilles.

Il y a plusieurs espèces de ces mouches qui diffèrent entr'elles pour la grandeur, & par différentes nuances de couleur brune. Ces mouches proviennent de vers qu'on appelle *vers de pourceaux*, parce qu'on les trouve dans la matière dont ces animaux se repaissent.

Il y a d'autres espèces de mouches qui ont la forme de guêpes; mais ce ne sont aussi que des mouches à deux ailes, elles n'ont point d'aiguillon, elles viennent de l'espèce de ver nommé *ver à queue de rat*. Voyez ci-dessus pag. 518.

On connoît encore d'autres mouches à deux ailes qui ont tout à-fait la forme des frelons; elles sont de la même grosseur, & ont le même bourdonnement d'ailes, mais elles en diffèrent, parce qu'elles n'ont point d'aiguillon, & par plusieurs autres caractères. Celles de ces mouches qui ressemblent aux abeilles-bourdons, viennent des vers qui rongent les oignons des tulipes & des narcisses.

Les MOUCHES APHIDIVORES, *musca aphidivora*. On appelle ainsi de grandes mouches communes qui déposent leurs œufs sur des tiges ou des feuilles habitées par des pucerons. Les vers qui en sortent sont avides de proie dès leur naissance. Armés d'un dard écailléux en forme de fleur de lis, ils se jettent sur un puceron, le sucent, en attaquent un autre & chassent ainsi sans peine. Un seul en peut prendre une centaine à son aise sans changer de place. La petite

colonie pacifique dépourvue d'armes offensives & défensives, attend paisiblement les coups mortels du chasseur vorace qui, à défaut d'yeux, semble se servir de son dard pour tâter & saisir les pucerons. Lorsque le ver est prêt à subir sa métamorphose, il dégorge de son estomac une liqueur visqueuse, au moyen de laquelle il se fixe sur la feuille ou sur la tige. Sa peau se durcit & forme une espèce de coque grosse par un bout, pointue par l'autre, en sorte qu'elle imite la figure d'une larme, d'abord transparente, mais opaque quand la mouche aphidivore est sur le point de prendre son essor dans les airs. Le corps de cette mouche est panachée de plusieurs couleurs assez agréables à la vue.

MOUCHE ARAIGNÉE DES CHEVAUX OU HIPPOBOSQUE, *hippobosca pedibus sex-daëtylis, alis divaricatis*. Elle a été nommée ainsi par M. de Réaumur, parce que lorsqu'elle a les ailes arrachées, son corps aplati, sa longueur, le port de ses jambes lui donnent une sorte de ressemblance avec certaines araignées qui ont le corps plat, & qui s'élèvent peu sur leurs jambes. Ces mouches sont à deux ailes; elles sont plus petites que celles qu'on appelle *taon*. Dans l'été & l'automne, ces mouches s'attroupent, voltigent & s'attachent sur les chevaux; elles forment de grandes plaques sur le cou, les épaules, & d'autres endroits de ce quadrupède où la peau est la plus fine; elles passent même quelquefois sous la queue du cheval, & c'est alors qu'elles l'incommodent davantage. Si on se contente de les chasser, après un vol très-court elles reviennent sur le cheval qu'elles suivent obstinément, & le fatiguent beaucoup; elles s'attachent de même sur les bêtes à cornes & sur les chiens, ce qui les a fait nommer aussi *mouches de chien*. (M. Geoffroy dit que la mouche à chien, *hippobosca pedibus tetra-daëtylis, alis cruciatis*, est moins large & sa tête moins allongée; mais son corselet moins court.) Dans le temps où ces mouches ne volent pas, elles portent leurs ailes

croisées sur le corps. Ordinairement le ventre de ces mouches est peu rempli de matieres succulentes, ce qui fait que ceux qui les trouvent sur les chevaux ont de la peine à les écraser.

M. de Réaumur n'a point observé sur la tête de ces mouches de petits yeux, il n'y a vu que des yeux à réseau. Leur tête est armée d'une trompe aussi fine qu'un cheveu, c'est une lancette capable de s'allonger & de se raccourcir, & assez forte malgré sa finesse, pour piquer la peau des chevaux & en sucer le sang, cette trompe est renfermée dans un étui, qui lui donne encore plus de force.

Les femelles de ces mouches pondent un œuf de la grosseur d'un pois ordinaire; il est blanc & seulement un peu noir à son bout; il ne sort point de cet œuf un ver & ensuite une nymphe; cette mouche sort de son œuf toute formée, comme le poulet sort du sien, avec cette différence que le poulet est bien éloigné de la grandeur de la poule, & que les mouches araignées naissent absolument aussi grandes que les mouches qui leur ont donné le jour. En quelque temps que M. de Réaumur ait ouvert des œufs de mouches araignées, il a trouvé ces mouches sous la forme de nymphe & jamais sous celle de ver.

Les mouches araignées des nids d'hirondelles naissent de la même manière que les mouches araignées des chevaux; mais on trouve leurs œufs, qui sont d'un noir luisant comme le jais, dans les nids d'hirondelles. Ces mouches des nids d'hirondelles s'attachent aux petits de ces oiseaux, & ne diffèrent des précédentes, que parce qu'elles ont des ailes plus étroites; leur corps est plus large que celui de la mouche à chien.

MOUCHES ASILES OU PARASITES. On donne ce nom aux mouches qui se logent sous le poil ou la laine des troupeaux, ou sur différentes plantes: voyez leur description à la suite du mot TAON: voyez aussi VER DE LA MOUCHE ASILE.

MOUCHE ARMÉE. La larve de ce genre d'insectes est des plus curieuses. Elle vit dans l'eau. Sa peau est dure & flexible ; mais le défaut de souplesse des anneaux rend sa démarche tortue. Les crochets durs & écailleux de sa bouche lui servent d'armes offensives pour saisir les insectes dont elle fait sa nourriture : une espèce de stigmat entouré d'une frange de poils termine l'extrémité de son corps. L'insecte applique cette ouverture & la frange bien étalée à la surface de l'eau pour respirer l'air , & reste souvent long-temps dans cette situation la tête en bas. Veut-il plonger dans l'eau, il replie les barbes de la frange & en forme une espèce de boule sous laquelle l'ouverture du stigmat se trouve cachée , de manière que l'eau ne peut y pénétrer. La nymphe de la mouche armée ne diffère de sa larve que par le mouvement. C'est la même peau qui s'étant durcie , sert de coque à l'insecte. Dans cet état il reste immobile jusqu'à ce que les ailes s'étant développées, la mouche armée sorte triomphante en faisant sauter les deux premiers anneaux qui se séparent comme une calotte. C'est ainsi qu'elle passe de l'humide élément dans les vastes régions de l'air. On lui a donné le nom de *mouche armée* à cause des pointes aiguës qui terminent son corselet , au nombre de deux , & quelquefois de six. C'est le même insecte connu sous le nom de *mouche à corselet armé*.

MOUCHE D'AUTOMNE. Voyez STOMOX.

MOUCHE BLEUE DE LA VIANDE. Cette espèce de mouche commune n'est que trop connue par le dégât qu'elle cause dans les boucheries. Elle choisit la viande pour y déposer ses œufs , d'où naissent de petits vers blancs. C'est avec leur bouche armée de crochets écailleux qu'ils piochent & déchiquettent la viande pour la sucer ensuite. Souvent pour la rendre plus tendre & plus facile à digérer , ils l'arrosent d'une liqueur visqueuse qu'ils dégorgent , ce qui en accélère la putréfaction.

MOUCHE BALISTE. Mouche à quatre ailes, longue de dix-sept lignes & large de deux. Sa tête est brune, le dos d'un vert d'olive & le ventre d'un rouge de grenade, mais partagé dans sa longueur d'une ligne jaune. M. l'Abbé *Préaux* qui a observé cette mouche près de Lisieux, dit que cet insecte lorsqu'on s'en fait lancer à diverses reprises & comme par un ressort sur son ennemi une quantité de petits boulets qui sont ses œufs, pour combattre & pour se défendre.

Encyclop.

MOUCHE BOMBARDIERE. *Voyez* BOMBARDIER.

MOUCHE A CHIEN. Espèce d'hippobosque. *Voyez* ci-dessus à l'article MOUCHE ARAIGNÉE.

MOUCHE COMMUNE. Dans l'été, la mouche incommode les hommes & les animaux; c'est un petit animal lascif, importun, très-nuisible, qui se nourrit assez volontiers de toutes sortes de choses. Les *mouches communes* vivent fort peu, les grandes un peu plus long-temps; elles mordent plus vivement quand on est menacé d'une tempête ou d'un orage, que dans tout autre temps. Ces insectes se plaisent dans les lieux humides & chauds: leur multiplication y est plus nombreuse: on en voit en quantité dans la Pouille: en Egypte le nombre en est si grand, que l'air retentit quelquefois du bruit qu'elles font en volant. Autrefois l'Espagne en étoit si remplie, qu'il y avoit des hommes préposés (le grand veneur de mouches) pour leur faire la chasse. Elles fuient les mines à cause des exhalaisons qui en sortent. Les vapeurs sulfureuses, arsénicales & mercurielles les font périr. Pour garantir les fruits de l'attaque des mouches, on peut suspendre aux arbres, des bouteilles remplies d'eau mielée: cette liqueur les attire, & elles se noient dans ces bouteilles. On les détruit aussi en les prenant entre les plaques de bois recouvertes de miel.

MOUCHE CORNUE. *Voyez* MOUCHE TAUREAU.

MOUCHE A CORSELET ARMÉ. M. de Réaumur donne ce nom à la mouche asile dont il est parlé à la suite du

mot TAON : voyez ce mot. *Swammerdam* est le premier qui en ait parlé. *Goedard* n'avoit connu que la larve, qu'il a nommée *chamaleon*. *Aldrovande* l'avoit appelé *intestinum terra*, & M. *Linnaeus* *oesfre aquatique*. La mouche à corselet armé est la même que celle désignée seulement sous le nom de *mouche armée*. Voyez ce mot ci-dessus.

MOUCHE DÉVORANTE. Elle a reçu ce nom parce qu'elle prend plaisir à dévorer les araignées, tandis que les autres mouches en deviennent la proie; cette petite mouche assez hardie pour venger toute sa nation, provient d'un ver qui a la forme d'une chenille, & qui se nourrit de feuilles d'orme. Lorsqu'elle marche, elle paroît du double plus grande qu'elle n'est : elle reste l'automne & le printems en chrysalide; dès qu'elle est parvenue à l'état de mouche, elle commence à butiner : quand elle s'élance sur une araignée, elle lui donne un coup dont elle est étourdie; l'araignée qui se sent frappée tombe à terre, la mouche ne la quitte point, elle la traîne, lui rompt les pieds, court ensuite autour d'elle, l'enleve, & en fait sa pâture.

MOUCHE ÉPHÉMÈRE. On lit dans la *Collection Académique*, que l'on vit en l'année 1689 au mois d'Août aux environs de Leipzig certaines mouches en forme de cousins. Ces mouches étoient presque longues d'un demi-pouce, & elles avoient à la queue comme deux longues appendices en forme de poils; elles étoient toutes blanches, ainsi que leurs ailes. Ces mouches, dont la multitude étoit incroyable, se répandirent dans tous les pays d'alentour jusqu'à l'Elbe. L'Observateur dit que ces mouches présagent la peste; lorsqu'il fait chaud & que les vents du midi soufflent, elles sortent des eaux, & bientôt l'air en est rempli. Elles voltigent avec une agilité surprenante, & après qu'elles ont vécu deux ou trois jours, elles meurent & tombent dans les eaux. Ces mouches viennent d'œufs déposés dans l'eau, d'où sortent des vers qui se changent

changent ensuite en mouches. Il y a lieu de penser que les especes de mouches dont il est parlé dans cette observation, sont des éphémères : voyez le mot ÉPHÉMÈRE.

La MOUCHE D'ESPAGNE n'est autre chose que la mouche cantharide , à laquelle on a donné ce nom , parce qu'on a cru que les plus grosses mouches cantharides se trouvoient en Espagne.

MOUCHE A FEU. Voyez à la suite de l'article *Mouche luisante*.

MOUCHE DU FOURMI-LION. Voyez à l'article DE-MOISELLE.

MOUCHES GALLINSECTES & PRO-GALLINSECTES. Voyez au mot GALLINSECTES.

MOUCHE DU FROMAGE. Voyez à l'article *Vers du fromage*.

MOUCHE DE LA GORGE DU CERF. Le cerf n'est pas seulement tourmenté par les vets des tumeurs dont on verra l'histoire plus bas à l'article *Mouche des tumeurs des bêtes à cornes* ; il l'est encore par des vers d'une autre espece qui naissent dans son gosier , & qui sont faussement accusés d'occasionner la chute des bois du cerf.

La mouche qui donne naissance à ces vers , & qu'on nomme *mouche de la gorge du cerf*, fait qu'auprès de la racine de la langue des cerfs il y a deux bourses qui lui sont affectées pour y déposer ses œufs ; elle connoît aussi la route qu'il faut tenir pour y arriver. Elle prend droit son chemin par le nez du cerf , au haut duquel elle trouve deux voies , dont l'une conduit au sinus frontal , & l'autre aux bourses dont nous venons de parler. Elle ne se méprend point , c'est par celle-ci qu'elle descend pour aller chercher vers la racine de la langue les bourses qui en sont voisines. Elle y dépose des centaines d'œufs qui deviennent des vers , & qui croissent & vivent de la mucosité que les chairs de ces bourses fournissent continuellement. Lorsqu'ils sont arrivés à leur grosseur , ils sortent du nez du cerf & tombent à terre , s'y cachent & y subissent leur mé-

ramorphose , qui les conduit à l'état de *mouche* qui est une espèce d'*oestre*.

MOUCHES ICHNEUMONES. Voyez *Ichneumones* , (*mouches*).

MOUCHE DES INTESTINS DES CHEVAUX. Les chevaux sont sujets à être tourmentés par deux sortes de vers , dont les uns sont longs & menus , les autres courts & gros. Les longs leur viennent probablement par la voie des alimens , les courts doivent leur origine à une mouche qui porte le nom de *mouche des intestins du cheval* : c'est une espèce d'*oestre*. Elle ressemble assez au bourdon , mais ce n'en est pas un ; elle n'a que deux aîles & point de trompe. Cette mouche , (espèce d'*oestre* , voyez ce mot ,) habite les forêts , mais l'intestin des chevaux est le lieu que la Nature lui a destiné pour le berceau de sa famille & élever ses petits. Elle tâche de s'insinuer sous la queue & parvenir à l'anus de quelque cheval : ses mouvemens causent à l'animal une sorte de démangeaison qui l'excite à faire sortir le bord de son intestin , & la mouche profite aussi-tôt de cet instant pour s'y introduire , elle y fait sa ponte & s'envole. Le cheval alors devient furieux , agite sa queue , se met à faire des sauts , des gambades , donne des ruades , se jette par terre , & quelque temps après il devient enfin tranquille. Il y a lieu de penser que cette mouche *oestre* est vivipare , & que l'instant où le ver se cramponne sur les membranes de l'intestin , occasionne aux chevaux les douleurs qu'ils ressentent. Les crochers & les épines dont ces vers sont armés , sont autant d'ancres qui les mettent en état de n'être point entraînés par la sortie des excréments ; ils leur servent pour s'avancer dans les intestins du cheval , & pour pénétrer jusques dans l'estomac , comme cela leur arrive assez souvent ; enfin ils leur servent pour tenir ferme contre le mouvement péristaltique de ces parties. Cette mouche dépose plusieurs vers dans les intestins des chevaux , puisque *Valisnieri* a compté jusqu'à

sept cents œufs dans le ventre d'une de ces mouches. C'est encore dans cette structure qu'éclatent les soins & la prévoyance de la Nature. Lorsque ces vers ont acquis tout leur accroissement, ils se laissent entraîner naturellement avec les autres matieres que le cheval rejette; ils tombent à terre & y trouve sur le champ une retraite où ils peuvent être en sûreté pendant qu'ils subiront les métamorphoses qui les amènent à l'état de mouches. On ne voit pas que les chevaux soient notablement incommodés de ces vers déposés dans leurs intestins, à moins que la quantité n'en soit excessive, comme il arriva en l'année 1713 dans le Véronois & le Mantouan, où ils causerent une maladie épidémique, qui fit périr beaucoup de chevaux. Il est bon de savoir que quoique l'huile fasse périr ordinairement les vers, en bouchant leurs stigmates & empêchant leur respiration; ceux-ci ne sont pas dans ce cas-là; c'est en vain qu'on donneroit aux chevaux des lavemens d'huile pour faire périr ces vers.

MOUCHE DU KERMÈS. *Voyez* au mot KERMÈS.

MOUCHE DU LION DES PUCERONS. *Voyez* à l'article DEMOISELLE du lion des pucerons, pag. 192. vol III.

MOUCHE LUISANTE. Elle est nommée *mouche improprement*; c'est un insecte très-commun en Italie, où il est nommé *lucciola*; c'est véritablement un scarabée oblong, un peu moins gros qu'une abeille, qui a les fourreaux des ailes presque noirs & le ventre d'un gris cendré: c'est cette dernière partie qui est lumineuse, & elle l'est assez pour que trois de ces insectes enfermés dans un tuyau de ver blanc fassent distinguer pendant la nuit tous les objets qui sont dans une chambre; un seul éclaire suffisamment pour discerner l'heure que marque une montre. Cet insecte a de singulier que la lumière qu'il donne n'est pas uniforme, & qu'il est lumineux comme par élancemens. Les mouvemens qu'il se donne paroissent contribuer à l'éclat de sa lumière; aussi est-elle plus sensible lorsqu'on le touche ou qu'il se dispose à s'envoler dans les airs: ces insectes

sont des especes d'astres volans. M. l'Abbé *Nollet* a éprouvé que la lumiere de cet insecte s'étendoit sur les endroits où on l'écrasoit; d'où l'on peut penser que cette lumiere tient de la nature du phosphore. Voyez l'*Élisl. de l'Acad. ann. 1750.*

A la Louisiane, & dans toutes les parties de l'Amérique, il y a une espece de mouche luisante qui est très-commune, & que lon nomme aussi *mouche ou bête à feu*. Ces mouches sont un peu plus grosses que nos mouches ordinaires, auxquelles elles ressemblent assez; leurs ailes sont un peu fermes; mais la partie postérieure de leur corps est d'un vert transparent, & conserve pendant la nuit la lumiere qu'elle a reçue le jour. Ces mouches voltigeant dans les airs, dans les buissons, dans les lieux sombres, sur-tout après qu'il a beaucoup plu dans la journée, sont semblables à des étoiles scintillantes, ainsi que les scarabées d'Italie dont nous venons de parler. Le P. *Labat* dit qu'à la Guadeloupe il y a de ces *mouches à feu* de la grosseur d'un hanneton, & qui répandent tant par les yeux, que par le corps une lumiere vive & d'un beau vert. (Il y en a aussi en Guiane: voyez l'art. *Scarabées, de l'île de Cayenne.*) Cette lumiere qui est suffisante pour éclairer à lire des caracteres très-menus, s'affoiblit de jour à autre au point que huit jours après ces mouches ne sont plus phosphoriques: au reste ces mouches ne sont pas les seuls insectes doués de cette propriété; l'*acudia* ou *cucuju*, espece de scarabée, le *porte lanterne d'Amérique*, espece de *procigale*; la *herecherche de Madagascar*, & les *vers luisans* possèdent cette qualité brillante à des degrés plus ou moins grands. Voyez ces différens mots & l'observation qui est à la fin du mot

MER LUMINEUSE.

MOUCHE MERDIVORE. Voyez MOUCHE STERCO-RAIRE.

MOUCHES A MIEL. Voyez ABEILLES.

MOUCHES A ORDURE. Voyez SCATOPSE.

MOUCHE PAPILIONACÉE. Voy. à l'art. PHRYGANE.

MOUCHE PLANTE. Voyez *Mouche végétante*.

MOUCHE DE RIVIERE. On voit voler sur la fin de l'été beaucoup de ces sortes de mouches : leurs yeux sont gros : elles ont le dos rond & marqué de lignes vertes & noires , le ventre plat & six jambes, dont les antérieures sont les plus grandes : les ailes leur servent de voiles dans les airs , & de rames pour nager à la surface des eaux.

MOUCHES DE S. MARC. Elles sont de plusieurs especes ; on en voit la description sous le nom de *bibion*, dans l'*Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*. M. de Réaumur a conservé à ces mouches le nom de *mouches de S. Marc*, qu'elles portent en quelques provinces du Royaume, comme en Poitou & en Touraine , apparemment parce qu'elles paroissent des premières au printems dans les jardins & vers la fête de S. Marc. Ces mouches sont de grandeur médiocre ; & il y en a deux especes principales : les unes sont d'un très-beau noir à ailes frangées , les autres ont le corps & le corselet rougeâtres. Il y en a d'autres aussi petites que les petites especes de ripules & que les cousins , & on ne les distingue des unes & des autres que quand on examine à la loupe & au microscope la forme de leur corps. Le bibion rouge mâle est très-différent de la femelle.

Ces mouches viennent comme les tipules de larves qui se tiennent dans les excréments des chevaux, dans la fange , & qui s'en nourrissent. Ces larves ressemblent à des especes de vers alongés , ou plutôt à de petites chenilles de phalènes. Les mouches qui sortent de ces vers, sont à deux ailes ; elles portent ordinairement leurs ailes de maniere qu'une des deux couvre l'autre presque en entier ; elles volent d'assez mauvaise grace les jambes pendantes. Dans l'accouplement le mâle est en partie couvert des ailes de la femelle , on les prendroit pour un seul insecte : cet accouplement dure deux heures entieres ; la femelle emporte en l'air le mâle , qui ne veut ou ne peut l'abandonner. Ces

mouches ne vivent que trois semaines ou un mois : leurs antennes sont longues. On voit souvent ces mouches sur les fleurs & sur les bourgeons des arbres : on les accuse de faire tort aux boutons, & de faire périr les fleurs. Elles ont cependant une bouche sans dents, mais elles peuvent avec leur bouche exprimer le suc des bourgeons ainsi que celui des fleurs qui ne sont pas épanouies ; & peut-être y occasionner un dessèchement qui les fait périr.

MOUCHE STERCORAIRE OU MOUCHE MERDIVORE.
Tous les insectes ne reposent pas sur le jasmin, sur la tubéreuse & sur la rose ; les matières les plus sales, les plus dégoûtantes, les plus abjectes servent à quelques-uns de berceau. Mais rien ne doit rebuter les recherches du vrai Naturaliste. C'est à son ardeur pour l'observation que nous devons la connoissance d'une particularité qui se fait remarquer dans les œufs de cette mouche ; œufs à deux ailerons, dont nous avons parlé pag. 518 Cette mouche merdivore, dans l'état de ver, a une façon d'aller qui mérite d'être observée. La petitesse de ses faux pieds retarde sa marche ; mais ce ver allonge ses anneaux & son cou, & applique sa bouche le plus loin qu'il peut au plan sur lequel il marche, & de ce point d'appui il fait avancer le reste de son corps. Lorsque le ver a passé par l'état de nymphe, il devient mouche : ses yeux sont faits en manière de joli réseau ; leur couleur tire sur le pourpre ; ils sont séparés l'un de l'autre par deux bandes argentées à l'endroit où ils s'approchent de plus près ; les anneaux du ventre sont hérissés de poils rudes : tout le corps généralement est velu & d'une couleur grisâtre tirant sur le noir.

Il ne faut pas confondre cette mouche avec une autre de même espèce : celle-ci dans son état de ver a une queue assez longue, qui sert d'étui aux organes de la respiration ; (c'est le ver à queue de rat) : elle sort de son tombeau de nymphe avec deux ailes : son corps est velu. On voit sur son dos & sur sa queue quelques

taches noires, semées régulièrement sur un fond jaune-rougeâtre. Cette dernière espèce de mouche est de l'ordre des *mouches abeilliformes*. Voyez ci-dessus.

MOUCHE DU VER DU NEZ DES MOUTONS. Elle n'a point de ressemblance avec les bourdons, comme celles des tumeurs des bêtes à cornes; mais elle ressemble à ces dernières, en ce qu'elle n'a que deux ailes, point de trompe, mais une bouche. Elle a un air paresseux; en effet, elle est lente; elle cherche rarement à faire usage de ses ailes & de ses jambes; elle n'est vive ou active que lorsqu'il est question de faire sa ponte. C'est dans les cavités ou sinus qui sont au haut du nez des moutons, que ces mouches savent qu'elles doivent déposer leurs œufs pour les faire éclore; elles s'y introduisent en entrant par le nez, & déposent leurs œufs dans ces sinus, qui sont toujours abreuvés d'une matière mucilagineuse, dont se nourrissent les vers jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute la grandeur à laquelle ils doivent parvenir. La mère ayant déposé ses œufs, se retire. Quel instinct! quelle adresse! Lorsque ces vers qui sont très-vifs, s'avisent de se retourner ou de changer de place dans les sinus frontaux, ils piquent vivement avec leurs crochets les membranes sensibles dont ces parties sont tapissées, & dans ce moment ils font sentir aux moutons des douleurs bien aiguës, qui sont la cause de ces espèces d'accès de vertige ou de frénésie auxquels sont sujets ces animaux, d'ailleurs si pacifiques & si doux. C'est alors qu'on les voit bondir, s'élancer & heurter leurs têtes à diverses reprises contre des arbres, des pierres, &c. Lorsque le ver a pris sa croissance, & que le temps de la métamorphose est arrivé, il sort de la tête du mouton à la faveur de la mucoité que l'animal jette en abondance; il tombe à terre, s'y cache & y subit les métamorphoses qui le conduisent à l'état de mouche qui est une espèce d'*œstre*. Voyez ce mot. On prétend en Angleterre que les brebis y périroient, ou du moins auroient la chair tellement remplie de vers d'*œstre*, que l'on ne pourroit

en manger, si l'on ne leur frottoit le dos avec un onguent fait de goudron, de beurre & de sel.

Les Mouches A scie nous font voir des faits très-curieux: Voyez ci-après, page 337. Elles proviennent de fausses chenilles, qui ont beaucoup de ressemblance avec les véritables chenilles. Celles-ci se changent en papillons, au lieu que les fausses chenilles donnent naissance à des mouches.

Les fausses chenilles, comme presque tous les autres insectes, passent par trois états très-différens. Au sortir de l'œuf elles sont dans leur état de fausses chenilles; après un certain temps elles font leurs coques chacune à leur manière, dans lesquelles elles se changent en nymphes; & enfin de chacune de ces nymphes sort une mouche. On ne distingue ces fausses chenilles qui ont tant de ressemblance avec les véritables chenilles par la variété des couleurs, par la nourriture qu'elles prennent aux dépens de nos arbres les plus précieux; on ne les distingue, dis-je, que par le nombre des pattes. Parmi les espèces de vraies chenilles, celles qui en ont le plus grand nombre, n'en ont jamais que seize, ni moins de huit; les fausses chenilles au contraire en ont ou moins de huit ou plus de seize, & ne se métamorphosent jamais en papillon. De plus la tête des fausses chenilles a constamment une forme orbiculaire; elles n'ont de chaque côté de la tête qu'un œil assez gros pour être distingué à la vue simple: les véritables en ont cinq ou six de chaque côté, qu'on ne peut guère voir qu'à la loupe. On peut encore reconnoître plusieurs fausses chenilles par leur attitude singulière: il y en a qui après leur repas se tiennent roulées comme des serpens, ce que ne font point les véritables chenilles; d'autres tiennent la tête & leurs premières jambes appliquées sur la tranche des feuilles, & élevant le reste du corps en l'air elles le contournent en cent façons différentes, comme si elles vouloient nous montrer des tours de force: c'est sur-tout sur l'osier, le saule, le rosier que l'on trouve cette espèce.

Elles dépouillent quelquefois de leurs feuilles les gro-seillers; elles ne touchent point au fruit, mais la perte des feuilles leur fait un tort égal.

Il est une autre espèce de fausse chenille que tout amateur du jardinage doit s'attacher à connoître pour ne lui point faire de quartier; car elle s'attache sur les feuilles de diverses sortes d'arbres fruitiers, en mange le parenchyme & n'en laisse que le squelette. Cette fausse chenille est fort petite: elle a l'air sale, la peau gluante, la marche lente; lorsqu'elle s'allonge pour marcher, elle ressemble à une petite limace. Ces fausses chenilles sont quelquefois en grand nombre, & se changent toutes en de très-petites mouches à scie.

Plusieurs espèces de fausses chenilles entrent en terre pour se métamorphoser; d'autres font des coques pendantes aux arbres. Il y en a une espèce qui en fabrique une avec un art digne d'être admiré. Cette coque est composée de deux tissus très-différens; le premier est un réseau très-fort, quoiqu'à mailles très-larges; le tissu intérieur est très-serré, & offre à la nymphe une étoffe douce, polie & convenable à la délicatesse de son corps. Il faut observer que la chenille a ménagé à travers des mailles l'humidité de la terre, dont elle a besoin dans l'état de nymphe. Dans un terrain trop sec ou trop humide l'insecte périt; aussi est-il très-difficile d'en élever. Il y a bien d'autres espèces différentes de fausses chenilles, qu'il seroit trop long de décrire.

Les MOUCHES À SCIE, *tenthredo*, sont toutes en général petites ou de moyenne grandeur, peu farouches, se laissant approcher & même prendre facilement; elles portent leurs ailes croisées sur le corps. Au reste ces mouches diffèrent les unes des autres par la couleur; les unes ayant le corps jaune, d'autres verdâtre, d'autres noir; quelques-unes sont de la couleur des abeilles. La partie postérieure de ces espèces de mouches est armée d'une scie, qui est redoutable pour nos fruits.

On voit quelquefois au printems tomber en abondance les boutons des fleurs, & on en attribue la cause à des vents froids, mais qui très-souvent n'y ont aucune part. A peine les fleurs des pêchers, poiriers, pommiers, &c. sont-elles développées, qu'on voit ces petites mouches aller se reposer dessus : on s'imagine qu'elles n'en veulent qu'au miel des fleurs, à la rosée, mais elles ne sont-là que pour percer avec leur petite scie le tendre bouton, & glisser un œuf dans le centre du fruit. Les déchirures que leur scie fait dans les fibres & dans les vaisseaux de la jeune plante, ne manquent pas d'en déranger l'économie, & le peu de sève qui y arrive ne sert qu'à la nourriture de la fausse chenille. Lorsque le temps de sa métamorphose approche, c'est aussi celui où la queue du fruit, dont la substance intérieure a été rongée, se dessèche, abandonne la branche & tombe avec le fruit. A peine est-il tombé que la larve ou fausse chenille en sort & entre en terre, où elle se fait une coque, de laquelle s'échappe une mouche à scie. C'est ainsi que plusieurs mouches à scie sont cause que tant de nos fruits tombent après qu'ils ont été noués.

Ce ne sont pas seulement les fruits qui sont exposés à servir de retraite aux œufs & aux embryons des mouches à scie : le bois de presque tous les arbustes leur sert au même usage. Parmi ceux-ci le rosier étant le plus généralement habité par ces animaux, nous choisirons la mouche à scie du rosier par préférence, pour donner une idée de leur manœuvre & de l'instrument donné aux femelles de ces mouches pour cacher leurs œufs dans le bois des arbustes vivans.

La structure de la scie dont ces mouches sont armées est des plus curieuses. Chacune de ces scies est composée, comme celle de la cigale de deux scies ou lames dentelées, mais elles en diffèrent par beaucoup d'autres circonstances. Ces scies sont placées à l'extrémité postérieure de la mouche, & logées dans une coulisse formée par deux pièces écailleuses, & elles sont armées

de dents qui sont elles-mêmes dentelées. De plus, les surfaces de ces lames dentelées sont encore armées de pointes fines & rondes, comme les dents d'un peigne. Cet instrument en réunit trois des nôtres; il est scie par son tranchant, râpe ou lime par sa surface, & poinçon par sa pointe. Cette double scie a encore une propriété que nous avons remarquée dans celle de la cigale; les deux scies agissent de concert, mais séparément: lorsque la mouche en pousse une en avant, elle retire l'autre en arrière; ainsi il n'y a point de temps perdu. Le temps & la multiplicité des instrumens sont épargnés dans les ouvrages de la Nature; c'est une leçon dont nos artistes pourroient profiter.

Les *mouches à scie* se servent de cet instrument pour faire des entailles aux jeunes branches des arbres, & y pratiquer des retraites sûres & éloignées de tout danger pour le dépôt de leurs œufs. Il n'y a presque point de petites branches de rosier qui ne servent chaque année à loger un grand nombre de ces œufs. Les endroits où il y en a eu de déposés sont aisés à reconnoître. Ce sont des places longues, noitâtres & desséchées d'un côté seulement, que l'on apperçoit à l'extrémité des jeunes branches.

Dans les beaux jours du printemps & de l'été, vers les dix heures du matin, on peut aisément observer ces mouches travaillant à faire des entailles dans les branches du rosier; elles en font cinq, six, huit, quelquefois beaucoup plus, chacune ne devant contenir qu'un œuf. On peut voir à l'œil simple la mouche percer dans la branche, mais il faut s'aider d'une loupe pour avoir le plaisir de voir le jeu alternatif des scies. L'ouverture de chaque entaille nouvellement faite, est semblable à celle d'une saignée; mais de jour en jour on voit les entailles prendre de la convexité, en sorte qu'à la fin la file des entailles représente une file de grains de cha-pelet. Cette élévation des plaies n'est point occasionnée par le suc extravasé, mais par l'accroissement de

L'œuf. Cet accroissement des œufs, tout extraordinaire qu'il paroît, n'en est pas moins vrai; c'est un fait dont on peut s'assurer par l'expérience. Pour cet effet il faut prendre une feuille d'un rosier, d'un saule ou d'un osier, sur laquelle il y ait une plaque d'œufs qui y aient été déposés; car il y a des especes de mouches à scie qui, quoique pourvues d'une scie, ne font que déposer ainsi leurs œufs. Si l'on prend une de ces feuilles, & qu'on la mette dans de l'eau comme on y met des fleurs, on voit les œufs croître à vue d'œil & éclore; au contraire si on laisse une feuille semblable sur une table, sans lui donner de l'eau, la feuille & les œufs se dessècheront de compagnie. Ainsi il paroît que l'humidité qui s'exhale de la feuille par la transpiration, & qui s'attache à la coque de l'œuf, le pénètre & sert de nourriture à l'embryon.

D'autres especes de mouches à scie emploient plus de force & d'industrie dans la fabrique de leurs nids. Elles ouvrent tellement la plaie qu'elles font à l'arbrisseau, que les levres en sont fort écartées, & les œufs restent tout à découvert & rangés par paires comme les grains dans la gousse de plusieurs plantes. D'autres les placent sur les nervures des feuilles. Quelques-unes déposent leurs œufs dans un bouton de rose; lorsque l'œuf est éclos, la fausse chenille s'y enfonce, gagne le centre de la petite branche qui porte le bouton, & pénètre le long de la moelle en descendant. On reconnoît qu'une de ces fausses chenilles s'est établie dans un bouton de rose, lorsqu'on y voit une ouverture où sont restés plusieurs petits grains noirs qui sont ses excréments. La *Lettre hébraïque verte*, ainsi nommée des taches de son corseler, est une des plus jolies mouches à scie.

MOUCHE SCORPION OU PANORPE. C'est un insecte curieux par sa forme & par sa queue menaçante. On voit cette espece de mouche voltiger dans les prairies. Elle est longue de sept à huit lignes; son corps est d'un brun noirâtre, jaune sur les côtés; sa tête est noire,

ornée d'antennes à filets menus , de la longueur de son corps, composés de petits anneaux. Elle est fournie d'une longue trompe, dure comme de la corne, cylindrique, qui sert à l'insecte pour prendre sa nourriture. Ses ailes sont longues, blanches, nerveuses & marquées de taches ou de bandes faites en réseau & diaphanes. La queue des mâles est d'une structure singulière; elle est articulée & terminée par deux crochets qui la font ressembler à la queue d'un scorpion, ce qui a fait nommer cet insecte *mouche scorpion*. Ces crochets ou pinces de couleur rousse servent peut-être au mâle pour retenir sa femelle dans les doux instans où ils travaillent à la propagation. Comme cette mouche se trouve aux environs des lieux aquatiques, il y a lieu de croire que le ver dont elle vient, vit dans les eaux.

MOUCHES A TARIERE. Voyez CYNIPS.

MOUCHE-TAUREAU-VOLANT. On donne improprement le nom de *mouches cornues*, *taurus volans*, à des espèces de très gros scarabées que l'on trouve en Amérique & aux îles Antilles, & qui sont curieux par la singularité de leurs formes. Ces prétendues *mouches cornues* sont extraordinairement grandes; elles ont pour l'ordinaire deux pouces & demi de longueur depuis le cou jusqu'à la queue, sans compter le cou, la tête & les cornes. Leur corps est ovale, & peut avoir trois pouces & demi de circonférence. Le dos recouvre d'ailes brunes, verdâtres ou olivâtres, qui ont de la consistance; & qui sont lisses, unies, tiquetées de noir, & comme vernissées. Cette paire d'ailes qui sert d'étuis, en recouvre d'autres qui sont plus fines, plus déliées & plissées, mais que l'insecte déploie lorsqu'il veut voler. Au-dessus de ses ailes membraneuses est encore une autre paire d'ailes blanchâtres, minces comme une vessie de carpe. Avec toutes ces ailes ces mouches n'en volent pas mieux; elles ne font que pirouetter, soit parce que le vent maîtrise ces ailes, soit parce que les mouches n'ont pas assez de force pour les faire agir.

La tête de ces mouches, disons scarabées, ne fait qu'une seule piece avec le cou. La substance qui la compose est dure comme de la corne, noire, polie & luisante comme du jayet. On observe à la tête deux cornes, l'une supérieure & l'autre inférieure. La corne de la partie supérieure est courbe, longue d'environ trois pouces, creuse, de même matiere que le reste de la tête; le dessus de la corne est rond, le dessous est un peu creusé en canal, & est tout garni en dessous d'un petit duvet roussâtre, court, épais & doux comme du velours. La corne inférieure est d'un tiers plus courte que la supérieure, & vient toucher celle-ci sur un des points de sa surface intérieure. Ce scarabée a trois jambes noires de chaque côté, longues d'environ trois pouces, divisées en trois parties, dont la dernière est subdivisée en quatre especes de doigts ou de petites griffes sur lesquelles il s'appuie; il marche assez vite.

Quelques observations qu'ait pu faire le *P. Labat*, il n'a jamais pu découvrir à quoi servoient ces deux cornes qui ne lui paroissent avoir d'autres usages que pour la défense de l'animal. La bouche est au-dessous de la corne inférieure; elle est garnie de petites excroissances ou pointes, qui tiennent lieu de dents. Ces scarabées naissent & se nourrissent dans la substance & le cœur des arbres qu'on nomme *bas de soie*. C'est en effet dans ce seul endroit-là qu'on les trouve, & même seulement dans le cœur des arbres qui se pourrissent. Lorsque le *P. Labat* vouloit avoir ces *mouches cornues*, & qu'il n'en trouvoit point dans ces arbres qui commençoient à se pourrir, il ne faisoit qu'y faire donner quelques coups de-hache, comme on fait à la Martique pour avoir des vers palmistes; il étoit ensuite assuré d'y trouver des mouches cornues pendant trois ou quatre mois, parce que ces insectes venoient déposer leurs œufs dans ces endroits entr'ouverts.

M. Le Page du Pratz dit qu'à la Louisiane on voit

autant de sortes de mouches, & même plus qu'en France, parce que le pays y est beaucoup plus chaud. Le moyen de s'en garantir, selon ce Voyageur, est de brûler dans les appartemens tant soit peu de soufre le matin & le soir, de deux jours en deux jours seulement. Ces sortes d'insectes ont l'odorat fin, & ne reviennent que plus de huit jours après. L'île de Cayenne abonde tellement en mouches & en insectes de toutes especes, qu'elle pourroit être nommée *l'île des insectes*.

MOUCHES DE TEIGNES AQUATIQUES. *Voyez à l'article* TEIGNES AQUATIQUES.

MOUCHE DES TRUFFES. C'est une mouche à deux ailes, qui est munie d'une trompe charnue & qui n'a point de dents. Elle dépose ses œufs dans les endroits où il y a des truffes, parce que c'est la nourriture appropriée aux vers qui en naissent. Ces vers qui sont blancs & presque transparens, rongent les truffes, se nourrissent de ce mets délicat, & s'y transforment en mouches dont tout le corps est recouvert de poils longs, gros, roides. La couleur de leur corselet & celle du corps est rougeâtre, pointillée de brun. On peut même reconnoître les endroits où les truffes sont cachées sous terre, en observant si l'on ne voit point voltiger au-dessus de la surface de la terre de ces petits essaims de mouches. *Voyez l'article* VERS DES TRUFFES & TRUFFE *à la suite du mot* CHAMPIGNON.

MOUCHES DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES. Elles sont extrêmement velues comme les bourdons; elles font comme eux un grand bruit en volant, mais elles n'ont que la bouche & deux ailes; au lieu que les bourdons ont quatre ailes & une trompe. C'est sur les taureaux, les vaches, les bœufs, les cerfs que cette mouche hardie va déposer ses œufs. Les daims, les chameaux, & même les rhennes n'en sont point exempts. Elle se glisse sous leur poil, & avec un instrument qu'elle porte au derriere, & qu'on pourroit comparer à un bistouri, elle fait une ouverture dans la peau

de l'animal & y introduit ses œufs ou ses vers, car on ignore si elle est ovipare ou vivipare. Ce bistouri ou cette tariete est d'une structure merveilleuse : c'est un cylindre écailleux composé de quatre tuyaux qui s'allongent à la maniere des lunettes; le dernier est terminé par trois crochets, dont la mouche se sert pour percer le cuir épais de l'animal. Le plus souvent cette piquete ne paroît point inquiéter ces quadrupedes; mais si quelquefois la mouche, perçant trop loin, attaque quelque filet nerveux, alors la bête à cornes fait des gambades, se met à courir cà & là de toutes ses forces & entre en fureur. Aussi-tôt que l'insecte éclos ou naissant commence à sucer les liqueurs qui remplissent la plaie, la partie piquée s'enfle & s'élève comme une bosse; les plus grosses ont environ seize à dix-sept lignes de diametre à leur base, & un pouce & un peu plus de hauteur. A peine ces bosses sont-elles sensibles avant le commencement de l'hiver & pendant l'hiver même, quoiqu'elles aient été faites dès l'automne précédent.

Les gens de la campagne savent que les vers de ces bosses ou tumeurs viennent d'une mouche, mais ils se trompent sur l'espece. Ils sont persuadés qu'ils viennent de cette mouche cruelle qu'on nomme *taon*, qui tire avec acharnement le sang des veines des animaux; au lieu que celle qui occasionne les tumeurs n'a que son coup de bistouri, qui n'est ordinairement pas douloureux, d'ailleurs nul aiguillon ni aucun instrument propre à pomper le sang. C'est ordinairement sur les jeunes bêtes à cornes qu'on trouve ces tumeurs, mais très-rarement sur les vieilles. On voit quelquefois jusqu'à trente ou quarante de ces tumeurs; c'est particulièrement sur les bêtes à cornes qui vivent dans les pays de bois qu'on remarque ces bosses, ce qui donne lieu de penser que les mouches qui les occasionnent, sont habitantes des forêts.

Il paroît que les vers qui habitent ces tumeurs ne font point de mal à leur hôte, car l'animal ne s'en porte

porte pas moins bien, ne maigrit point, & conserve tout son appétit; il y a même des Payfans qui présentent les jeunes bêtes qui ont de ces bosses à celles qui n'en ont pas; l'expérience leur ayant appris qu'elles méritent cette préférence. On peut penser que toutes ces plaies font sur l'animal l'effet des cauterés, qui sont plus utiles que nuisibles en faisant couler les humeurs extérieurement. Lorsque le ver est arrivé à sa grosseur, il sort par l'ouverture qu'il fait à la bosse ou tumeur, & se laisse tomber à terre. Il est digne de remarque, que c'est toujours le matin qu'il prend son temps après que les fraîcheurs de la nuit sont passées, & avant que la grande chaleur du jour soit arrivée; comme s'il prévoyait que la fraîcheur de l'air l'engourdirait, & que la chaleur le dessécheroit si elle le trouvoit en route. Le ver se fourre dans quelque trou ou sous quelque pierre, où il subit ses métamorphoses. Sa peau se durcit & devient une boîte ou coque très solide, dans laquelle il se change en nymphe, & la nymphe passe ensuite à l'état de mouche, qui est une espèce d'*oestre*: voyez ce mot. Comme cette coque a la dureté de la corne & l'épaisseur du marroquin, la Nature a préparé une issue à la mouche qui en doit sortir. Il y a du côté de la tête une petite portion de la coque en manière de calotte qui n'est que comme rapportée, & qui ne tient dans tout son contour que par le moyen d'un cordon très-fragile, lequel se casse au premier coup de tête que l'*oestre* lui fait éprouver. Le cordon étant cassé, la porte tombe, la prison s'ouvre & l'animal est en liberté: il va voltiger dans les airs, & s'établit dans les lieux fréquentés par les bestiaux.

MOUCHE VÉGÉTANTE DES CARAÏBES ou MOUCHE-PLANTE. Nom donné à la Nymphe morte & desséchée d'une espèce de cigale ou d'abeille nouvellement apportée de S. Domingue & de Cuba, & qui porte sur son crâne une espèce de champignon, *clavaria fungus sobolifera*, long d'un pouce & davantage. Quelquefois aussi le fungus sort du dos de la Nym-

phe; dans l'une & l'autre position les curieux regardent cet accident comme une production qui offre tout à la fois le végétal & l'animal liés ensemble; Messieurs *Needham* & *Fougeroux* ont déjà parlé de cette singularité que l'on voit aujourd'hui dans la plupart des cabinets de l'Europe. Il paroît qu'on peut attribuer la cause de cette végétation à la nature même des graines de la plante, qui semblables à certains fungus ne levent jamais en pleine terre, mais seulement sur la corne des chevaux morts. Le *clavaria militaris crocea* fournit en Europe le même phénomène. On peut consulter la Lettre de M. *Muller* à M. *Buchner* sur la mouche végétale d'Europe. M. *Watson* dit dans les *Transactions Philosophiques*, que les mouches végétales des Caraïbes se trouvent dans la Dominique, s'enterrent dans le mois de Mai, & commencent à se métamorphoser en Juin. Le petit arbrisseau qui en naît, dit-il, ressemble à une branche de corail; il croît jusqu'à la hauteur de trois pouces, & porte plusieurs petites gouffes où naissent certains vers qui se métamorphosent ensuite en mouches. Le fait véritable, d'après les Observations de M. *Hill* & la plupart des Auteurs, est que des cigales qui sont fort communes tant à la Dominique qu'à la Martinique, s'enterrent dans leur état de nymphe sous les feuilles mortes, pour attendre leur métamorphose: si le temps n'est pas favorable, il périt un grand nombre de ces insectes; alors les semences de *clavaria* s'attachent aux cadavres, & se développent à-peu-près ou de même qu'il est dit ci-dessus, comme le *fungus ex pede equino* qui vient sur la corne des chevaux morts. Les vers qui, suivant M. *Watson*, sortent des gouffes, sont des vers qui rongent la tête des *clavaria*: on voit quelquefois croître sur ces cigales une espèce de *fucus* formé de longs filers blancs & foyeux qui recouvrent tout le corps de l'insecte, & le débordent de sept à huit lignes dessus & dessous le ventre. Cette observation tend à confirmer qu'il y a des plantes qui vivent

sur les cadavres de quelques animaux; que celles qu'on connoît sont presque toutes du genre des *fungus*; que même quelques-uns viennent sur les animaux vivans.

On pourroit peut-être s'étonner de la constance avec laquelle le *clavaria* semble s'attacher par préférence aux nymphes des cigales dans l'Amérique, & de ce que dans les autres pays où ces insectes se multiplient, on ne trouve point cette plante sur elles ni sur leurs nymphes; mais pour peu qu'on y fasse réflexion, on verra aisément que rien n'est plus naturel. Ces plantes sont du genre des parasites, & on sait que chaque parasite affecte de s'attacher à une espèce de plante déterminée; il n'est donc pas étonnant que celle-ci s'attache par préférence à une même espèce d'insectes. Il est aussi facile de voir que le grand nombre de ces nymphes qui se trouve en Amérique, & les circonstances du climat & de l'endroit y rendent cette espèce de phénomène très-commun, quoiqu'on ne l'observe pas dans les contrées de l'Europe où il y a le plus de cigales.

M. le Lat a remarqué sur la tête d'une jeune abeille, entre les deux antennes & près de leur insertion, dans la partie écailleuse & antérieure de la tête, un corps qui observé à la loupe & à l'œil nu, paroïssoit composé de quatre petits pédicules jaunes d'une ligne de long, terminés chacun à leur sommet par un bouton d'un jaune verdâtre; les pédicules étoient à demi-transparens, d'une consistance molle, flexible; les boutons paroïssent à l'œil opaques & solides, mais vus à la loupe, on reconnoïssoit que c'étoit des espèces de houppes composées de petits fleurons ou d'excroissances vésiculaires, alongées, rassemblées en boule. Étoient-ce encore des champignons en massue, du genre des *clavaria*, semblables à ceux qui croissent sur les nymphes de la petite cigale caraïbe, nommée improprement *mouche végétante*? Mais qu'il nous soit permis de répéter qu'ici cette production étoit sur un animal vivant; cette petite observation dont il n'est

point parlé dans les Naturalistes, mérite toujours d'être constatée, parce qu'il n'est point de petits faits dans la nature, qui ne puissent devenir intéressans, ou par eux-mêmes ou par leur comparaison avec d'autres. Le même fait a déjà été remarqué sur une mouche à miel, il y a deux ans, par M. *Bruxet* fils, de Lyon.

MOUCHES DU VINAIGRE. Voy. VERS DU VINAIGRE.

MOUCHEROLLE. Voyez GOBEUR DE MOUCHES.

MOUCHERON, *culex*, est un insecte long & molasse, qui est du genre des mouches : il a six jambes très-longues, courbées en dehors, dont les deux de derrière sont plus hautes que les autres. Son ventre est formé de neuf lames ou anneaux : il a la tête petite, les yeux noirs, & au-dessus deux antennes barbuës ; au lieu de bouche il a une trompe pointue, dure & creuse, avec laquelle il perce la peau, & suce le sang des animaux, & sur-tout celui de l'homme, dont il paroît le plus avide, & dont il se remplit jusqu'à ce que son corps devienne roide à force d'être plein & étendu. Sa poitrine est large & élevée, & d'une couleur verdâtre.

Les mouchérons, disent *Goëdard* & *Wagnerus*, se retirent en grand nombre dans les citernes lorsque l'hiver approche, & déposent sur les plantes aquatiques, dit M. d'*Hurisseau*, de petits œufs jaunâtres, qu'ils y collent avec une forte glu. Voyez la Micrographie d'*Hook*. Ces œufs étant échauffés par la chaleur du soleil dans le mois de Juin suivant, il en sort de petits vers jaunâtres ou rougeâtres, ronds, menus, composés de treize anneaux, & dont la tête est rouge : ils n'ont que deux pattes placées sous le premier anneau. Ces petits vermissaux sanguins se nourrissent vraisemblablement de quelques petits animaux qui se trouvent sur la superficie des eaux. *Goëdard* les nomme *poux aquatiques*. Ces vermissaux au bout d'onze mois se rassemblent en grand nombre, & comme en peloton : ils font de grands mouvemens dans l'eau ; ensuite il sort de leur corps un suc gluant qui leur sert à

construire de petites coques molles & visqueuses qu'ils attachent aux plantes aquatiques, & dans lesquelles ils se renferment comme dans une sorte d'écrui. Lorsqu'ils ont acquis une certaine grosseur, & que leur corps est devenu d'un brun verdâtre, comme les feuilles des plantes qui leur ont servi de nourriture alors la métamorphose se fait; & de cet amas il sort une quantité prodigieuse de moucheron qui se mettent aussitôt à voler, & se répandent de tous côtés pour sucer le sang des animaux.

Cet insecte fait un bruit assez aigu en volrigeant; ce bruit est proportionné à la force & à l'étendue des ailes: c'est ainsi que le bruit que fait le frêlon est plus sensible que celui des mouches, parce que les ailes du premier ont plus de consistance; c'est par la même raison que les ailes des scarabées étant crustacées, le bruit que leur mouvement excite est encore plus fort; tandis que celles du moucheron étant plus petites, elles ne peuvent produire dans l'air que de petits sons aigus: enfin c'est encore par la même raison que le mouvement des ailes des papillons est absolument sourd, parce que les membranes qui les forment sont farineuses, & revêtues d'une espèce de duver. *Goëdard* dit que l'aiguillon des moucheron mâles a plus de force que celui des femelles.

Toutes les sortes de moucheron, soit panachés; soit ceux que l'on nomme *sauteurs*, les *faux pucerons*, du *figuier* ou du *buis*, sont des insectes fort incommodes: ils se rassasient de notre sang jusqu'à en regorger. Ces deux dernières espèces, dont *M. de Réaumur* a fait mention, *Mém. X, Tom. III*, portent leurs ailes en toir fort aigu. Les nervures de leurs ailes paroissent composées de carreaux de talc, de figure irrégulière & encadrés: le milieu des deux dernières jambes est ordinairement posé parallèlement à la longueur du corps.

MOUCHET ou ÉMOUCHET. C'est le *tiercelet* & le mâle de l'épervier. Voyez ce mot.

MOUCIEU. Voyez à l'article GALERE.

MOUETTE ou MAUVE, *gavia*. Nom donné à plusieurs especes d'oiseaux aquatiques, qui sont *macropteres*, c'est-à-dire, qui ont les ailes longues; leurs pieds sont courts & palmés, selon quelques Ornithologistes. Plusieurs especes de mouettes ont à la mâchoire inférieure, comme un article ou éminence. Certaines especes ont les deux mâchoires droites; quelques-unes ont la queue égale, d'autres l'ont fourchue; les unes ont trois doigts devant, & n'en ont point derrière; d'autres en ont quatre, trois devant & un derrière.

Les marques caractéristiques des mouettes, sont d'avoir un bec fort, long, étroit, pointu, un peu courbé à l'extrémité : dans les petites especes, il est plus droit. Cet oiseau est du même genre du goiland. La mouette a les narines oblongues, les ailes longues & fortes; les pieds petits & palmés; les ongles ordinairement garnis d'un tubercule charnu; le corps menu, très-emplumé, & souvent de couleur blanchâtre ou cendrée. En général cette famille d'oiseaux est peu charnue, toujours volant, toujours affamée, & se nourrit de poissons plats : ils volent communément en troupe, même pour aller chercher à vivre; il y en a de la grandeur d'un oison, & d'autres de la grandeur d'un pigeon : ils ressemblent à l'hirondelle de mer, & c'est sur le bord des mers qu'on en trouve beaucoup. En Irlande, on les voit voler par milliers autour des marais, des fleuves & des prairies humides.

La mouette est fort crieuse lorsqu'elle fait ses petits, elle vole çà & là, & crie contre les hommes & les animaux qui approchent de son nid; d'où est venu le proverbe *larus parturit*, quand on veut parler d'un homme qui ne fait que babiller. Son nid est contre terre dans les landes, parmi les bruyeres, proche de la mer, souvent sur les rochers dans les petites Iles : cet oiseau pond en Octobre & en Novembre. Ses œufs sont excellens, gros comme ceux de la canne : le blanc

de ces œufs ne se durcit point, dit on, dans l'eau bouillante comme celui des autres œufs : il reste toujours comme une gelée. La coque des œufs de quelques sortes de mouettes, est toute blanche; d'autres sont parsemés d'un grand nombre de taches. Les mouettes ont une inimitié déclarée contre les cannes & canards. On croit que ces oiseaux sont de passage; il n'est cependant pas difficile d'en apprivoiser quelques espèces, que l'on nourrit de tripailles, de chair & de poisson.

Les mouettes les plus connues sont, le *cataraëte*, espèce de *goiland brun*, la *mauve* du Havre, le *gavian*, la *mouette à pieds fendus*, la *mouette blanche*, celle qui est *brune*, la *petite mouette d'Irlande*, la *grande mouette noire & blanche*, qui est la *religieuse*, enfin la *grande mouette grise*, grande & petite espèces, la *mouette cendrée*, la *mouette rieuse*, *gavia ridibunda*, ainsi appelée de ce que son chant imite le rire d'une femme.

Il y a des gens qui, au rapport de *Ray*, prétendent que la mouette grise a coutume de harceler & d'effrayer les alouettes de mer, jusqu'à ce qu'elles fient de peur : alors elle attrape leurs excréments avant qu'ils tombent dans l'eau, & les dévore avec avidité comme un mets délicieux; mais *Albin* croit, avec beaucoup plus de vraisemblance, que cette mouette leur enlève le poisson qu'elles viennent d'attraper, en les forçant de le dégorger. Il a vu quelque chose de semblable dans les Indes Occidentales, où il y a un oiseau nommé le *vaisseau de guerre*, qui dès qu'un autre oiseau a saisi sa proie, le harcele jusqu'à l'obliger de la dégorger, & il ne manque pas de l'attraper ensuite dans l'air. *M. Anderson* dit qu'il y a une grande mouette de mer qui sait adroitement tirer de l'eau un poisson excellent, connu en Islande sous le nom de *runmagen*. Cette mouette, qui a la figure d'un corbeau, n'a pas plutôt pris son poisson, qu'elle l'apporte à terre, où elle mange le foie, & laisse le reste. Les paysans ne manquent pas de profiter de ces captures,

& ils instruisent même leurs enfans à courir promptement sur la mouette, aussi-tôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever sa proie. *Voyez* STRUND-JAGER.

Les Européens du Cap tuent plusieurs milliers de mouettes toutes les années pour avoir leurs plumes, qui sont fort fines, & qui valent beaucoup mieux pour les lits que celles d'oie : c'est aussi l'usage qu'on en fait au Cap, dit *Kolbe*.

L'oiseau que les Riverains de la Loire appellent *salcorde* ou *poule d'eau*, n'est qu'une espèce de mouette, marquée de taches blanches & noires : elle se trouve communément en automne dans ces parages, où l'on dit que sa présence est un augure de la crue prochaine de la rivière. On a remarqué que les mouettes grises cendrées sont les jeunes, & que les blanches sont les vieilles. Le *jean vengenten*, que les Hollandois apportent de l'Afrique, est aussi une sorte de mouette.

MOUFFETTE ou MOFETTE. *Voyez cet article à la suite du mot EXHALAISON.*

MOUFFETTES. *M. de Buffon* désigne sous ce nom générique, trois ou quatre espèces d'animaux, qui ferment & répandent, lorsqu'ils sont inquiétés, une odeur si forte & si mauvaise qu'elle suffoque, comme la vapeur souterraine qu'on nomme *mouffete*. Ces animaux qui se trouvent dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale & tempérée, ont été désignés indistinctement par les Voyageurs, sous les noms de *puans*, *bêtes puantes*, *enfans du Diable* : *M. de Buffon* en distingue quatre espèces sous les noms de *coase*, *conébate*, *chinche* & *zorille* ; les deux dernières appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique méridionale, & pourroient bien, dit-il, n'être que deux variétés, & non pas deux espèces différentes. Les deux premières sont du climat tempéré de la Nouvelle Espagne, de la Louisiane, des Illinois & de la Caroline, &c. & lui paroissent être deux espèces distinctes & différentes des deux autres, sur-tout le *coase*, qui a le caractère particulier de ne porter que quatre ou

gles aux pieds de devant, tandis que tous les autres en ont cinq, mais au reste ces animaux ont tous à peu près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur, & ne different pour ainsi dire, que par les couleurs & la longueur du poil; le *coase* est d'une couleur brune assez uniforme, & n'a pas la queue touffue comme les autres; le *conébate* a sur un fond de poil noir cinq bandes blanches, qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue; le *chinche* est blanc sur le dos & noir sur les flancs, avec la tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche, qui s'étend depuis le chignon jusqu'au chanfrein du nez; sa queue est très touffue & fournie de très-longs poils blancs, mêlés d'un peu de noir. Le *zorille* connu sur les bords de l'*Orénoque*, sous le nom de *mapurita*, paroît être d'une espèce plus petite; il a néanmoins la queue toute aussi belle & aussi fournie que le *chinche*, dont il diffère par la disposition des taches de sa robe; elle est d'un fond noir, sur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête jusqu'au milieu du dos, & d'autres espèces de bandes blanches transversalement sur les reins. La croupe & l'origine de la queue qui est noire jusqu'au milieu de sa longueur, est blanche depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, au lieu que celle du *chinche* est par tout de la même couleur. Tous ces animaux sont à peu près de la même figure & de la même grandeur que le *putois d'Europe*; ils lui ressemblent encore par les habitudes naturelles, & les résultats physiques de leur organisation sont aussi les mêmes. Le *putois* est de tous les animaux de ce Continent celui qui répand la plus mauvaise odeur, elle est seulement plus exaltée dans les musettes, dont les espèces ou variétés sont nombreuses en Amérique, au lieu que le *putois* est le seul de la sienne dans l'ancien Continent.

MOUFLON. Espèce d'animal qui se trouve en Russie, dans la Sibérie méridionale, dans la Grèce, les îles de Sardaigne, de Corse, & qui paroît être la

souche primitive de toutes nos brebis, l'animal sortant des mains de la Nature; aussi à l'extérieur paroît-il d'abord différer beaucoup de nos brebis.

M. de Buffon, qui a fait des recherches sur cet objet, nous dit que le mouflon existe dans l'état de nature, il subsiste & se multiplie sans le secours de l'homme; il ressemble, plus qu'aucun autre animal sauvage, à toutes les brebis domestiques: il est plus vif, plus fort & plus léger qu'aucun d'entr'eux: il a la tête, le front, les yeux & toute la face du béliet: il lui ressemble aussi par la forme des cornes, & par l'habitude entière du corps, enfin il produit avec la brebis domestique; ce qui seul suffiroit pour démontrer qu'il est de la même espèce, & qu'il en est la souche (a). La seule disconvenance qu'il y ait entre le mouflon & nos brebis, c'est qu'il est couvert de poil & non de laine: mais les observations apprennent qu'on ne doit point regarder la laine dans les brebis domestiques, comme un caractère essentiel. La laine n'est qu'une production occasionnée par le climat tempéré; car ces mêmes brebis transportées dans les pays chauds, y perdent leur laine, s'y couvrent de poils, & transportées dans des pays très-froids, leur laine y devient aussi grossière & aussi rude que du poil; dès-lors il n'est pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive & sauvage, qui a dû souffrir le froid & le chaud, vivre & se multiplier sans abri dans les bois, ne soit pas couverte d'une laine qu'elle auroit bientôt perdue dans les broussailles, d'une laine que l'exposition à l'air & l'intempérie des saisons auroient en peu de temps altérée & changée de nature; d'ailleurs, continue M. de Buffon, lorsqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domestique, le produit est une espèce

(a) M. Haller dit que le mouflon retrouvé en abondance en Corse, ne paroît avoir du mouton que les cornes; il a, dit-il, l'agilité, le port & les morves du chamois. *Dict. d'Hist. Nat. de Bomare, commenté à Yverdon.*

de *mouflon* ; car c'est un agneau couvert de poil : ce n'est point un mulot infécond , c'est un *métis* qui remonte à l'espèce originaire , & qui paroît indiquer que nos chevres & nos brebis domestiques ont quelque chose de commun dans leur origine ; & comme nous avons reconnu par expérience , que le bouc produit aisément avec la brebis , mais que le belier ne produit pas avec la chevre , il n'est pas douteux que dans ces animaux , toujours considérés dans leur état de dégénération & de domesticité , la chevre ne soit l'espèce dominante , & la brebis l'espèce subordonnée , puisque le bouc agit avec puissance sur la brebis , & que le belier est impuissant à produire avec la chevre : ainsi notre brebis domestique est une espèce bien plus dégénérée que celle de la chevre , & il y a tout lieu de croire que si l'on donnoit à la chevre le mouflon au lieu du belier domestique , elle produiroit des chevreaux qui remonteroient à l'espèce de la chevre , comme les agneaux produits par le bouc & la brebis , remontent à l'espèce du belier.

On voit de ces *mouflons* ou *moutons sauvages* dans les montagnes de la Sibérie méridionale ; on les nomme *argali* dans ces pays : les plus gros approchent de la taille d'un *daim* , leurs cornes naissent au-dessus & tout près des yeux , droit devant les oreilles ; elles se courbent d'abord en arrière , & ensuite en avant ; l'extrémité est tournée un peu en haut & en dehors ; depuis leur naissance jusqu'à peu près de la moitié , elles forment des rides. C'est dans ces cornes que réside toute la force de l'animal. Les habitans des montagnes disent que ces animaux se battent souvent les uns contre les autres , en se heurtant cornes contre cornes. On peut juger de la force de ces quadrupèdes , & par conséquent des moyens de se défendre que leur a donnés la Nature , lorsqu'on réfléchit quelle force ces animaux doivent employer , puisque dans leurs combats ils se brisent leurs cornes. (Le mouflon qui se voit dans la ménagerie de Chantilly , a cassé net un

des barreaux de fer de sa grille, en voulant donner un coup de tête à un homme qui l'agaçoit : ce barreau étoit carré, & large de dix-huit lignes sur toutes les faces.) Les cornes sont en effet à leur origine de la grosseur du poignet, & on prétend qu'il y a de ces armes qui, mesurées dans toute leur étendue, ont plus d'une aune de longueur. Il est aisé de juger par cette comparaison combien l'espèce des animaux domestiques, en passant par la main de l'homme, & en changeant de climat, a été modifiée, altérée, changée.

Tout concourt à prouver d'une manière évidente la modification occasionnée par les climats, & combien le même animal paroît différent de ceux qui sont les souches primitives. On voit en Islande une race de brebis à plusieurs cornes, à queue courte, à laine dure & épaisse, au-dessous de laquelle, comme dans presque tous les pays du nord, se trouve une seconde fourrure d'une laine plus fine, plus douce, plus touffue. Dans les pays chauds au contraire, on ne voit ordinairement que des brebis à queue longue & à courtes cornes, dont les unes sont couvertes de laine, les autres de poils, & d'autres encore de poils mêlés de laine. La première de ces brebis des pays chauds est celle que l'on appelle communément *mouton de Barbarie*, *mouton d'Arabie*, laquelle ressemble entièrement à notre brebis domestique; à l'exception de la queue qui est si fort chargée de graisse, que souvent elle est large de plus d'un pied, & pèse jusqu'à vingt livres. Dans cette race de brebis à grosse queue, il s'en trouve qui ont la queue si longue & si pesante, qu'on leur donne une petite brouette pour la soutenir en marchant. Cette même brebis dans le Levant est couverte d'une très-belle laine, & à Madagascar & aux Indes elle est couverte de poils. Dans ces moutons de Barbarie, toute la graisse, qui ordinairement dans les moutons se porte aux reins, descend dans leur queue, c'est au climat, à la nourriture & aux soins de l'homme qu'on doit rapporter cette variété; car ces

brebis sont domestiques comme les nôtres, & exigent même plus de soin & de ménagement.

Le mouflon ou mouton sauvage que l'on trouve en grand nombre dans la Sibérie méridionale, paroît plus fort, plus vigoureux que les autres qu'on trouve aussi dans la Grece, dans les îles de Chypre, de Sardaigne & de Corse. Cet animal a donc pu, dit M. de Buffon, peupler également le Nord & le Midi, & sa postérité devenue domestique, après avoir long-temps subi les maux de cet état, aura dégénéré & pris, suivant les différens traitemens & les climats divers, des caractères relatifs, de nouvelles habitudes de corps, qui s'étant ensuite perpétuées par les générations ont formé notre brebis domestique, & toutes les autres races de brebis qu'on voit sur le Continent. *Voyez les articles BELIER & AGNEAU.*

MOULARD ou MOLÉE, est la terre cimolée des ouvriers : celle qui est naturelle est une sorte de *smectis* ou *argile à foulons* ; mais celle qui est d'un grand usage chez les Teintutiers, les Corroyeurs & les Peaufiers, se trouve dans le fond des auges des Coureliers ou Rémouleurs : elle est produite par le frottement du fer sur le grès lorsqu'ils aiguisent leurs ustensiles sur la roue. Cette espèce de moulard est aussi d'usage en médecine : on l'estime astringent.

MOULE ou MOUCLE, *mytilus*, seu *musculus*. Nom donné à un genre de coquillages bivalves de mer, de rivière & d'étrang. On en distingue plusieurs espèces de mer, qui sont très-connues des curieux. En général les moules sont oblongues, en les considérant de la tête au bord opposé; les deux valves sont constamment égales, leur forme est convexe, quelquefois large vers le bas, & finissant en pointe aux sommets. Il y en a de remarquables par leur belle nacre intérieure, & les perles qu'on y trouve quelquefois. On les distingue en trois sous-genres : 1°. *en moules proprement dites*, dont les valves ferment exactement, & dont un des côtés est presque droit, tandis que l'autre

& l'extrémité inférieure sont arrondis. Il y a la *moule des papous*, dont la couleur est violette & rose, de forme très-bombée, bossue par les sommets, d'où naissent deux avances arrondies en portion de cercle; la *moule du Détroit de Magellan*, singulière par sa couleur aurore, nacrée d'un bel orient, ondée de taches violettes, offrant aux yeux tant en dehors qu'en dedans, quand elle est dépouillée de sa pellicule, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les Indiens joignent & assujettissent ensemble les deux valves de cette coquille par une bordure d'écaille, & forment ainsi une tabatière à goulot, laquelle ressemble assez à nos *poires à poudre*. La *moule de Rio de la Plata* dont la robe est violet-noire jouant l'opale; la moule appelée la *gueule de souris*, par rapport à sa forme pointue & à sa couleur grise, tachetée de violet, & dont les bords sont de couleur de rose; la *moule d'Alger*, qui est couleur d'agate, avec une nacre vineuse; la grande *moule bleue* des parages du Languedoc; le *caïeu* des côtes de Normandie. 2.^o Les *moules cylindriques*, dont les valves sont fort longues, à-peu-près également larges des deux bouts, & qui se joignent très-exactement: telles sont les *dattes de mer*, improprement appelées *pholades bivalves*, leur coque n'est pas fort épaisse. L'espèce connue sous le nom de *moule arborisée*, est même très-mince, nacrée en dedans, un peu aplatie vers l'un des bouts, sa robe est partie fauve, & partie chargée d'un dessin en réseau très-fin & plus coloré. 3.^o Les *moules triangulaires*, nommées particulièrement *pinnes marines*, dont la forme est aplatie, à-peu-près triangulaire isocèle, & dont les valves ne ferment point exactement. M. Adanson fait un genre particulier de cette dernière moule sous le nom de *jambonneau*, voyez ce mot. A l'égard des *tellines*, c'est un genre qui compose la sixième famille des *coquilles bivalves*: voyez TELLINE.

Décrivons maintenant la moule de mer, vulgairement appelée *cailleu* ou *cayeu*. C'est un ver testacé,

connu de tout le monde, oblong, plus ou moins gros, d'une figure informe ou approchant de celle d'un petit muscle, d'où lui est peut-être venu son nom latin, *musculus*. L'animal est tendre, blanchâtre, un peu frangé sur les bords, nageant dans une eau salée, délicat & fort bon à manger, renfermé dans une coquille à deux battans, assez minces, convexes, & d'un bleu noirâtre en dehors, concaves & d'un bleu blanchâtre en dedans, ordinairement lissés des deux côtés, quelquefois chargés de vers à tuyaux ou de glands marins. On apperçoit à travers les valves de petites veines ou lignes bleues. La coquille est large, tranchante à sa base, arrondie & finissant en pointe au sommet, où est placé le ligament qui unit ensemble les deux pièces, d'une assez ample capacité, & de figure rhomboïde. M. *Van-Heyde*, Médecin, a fait une exacte anatomie des moules : il a observé qu'elles ont une langue, de la graisse, des intestins, un foie, des cornes comme les limaces. Il y a dans toutes ces parties un mouvement de vibration, que M. *Van-Heyde* appelle *mouvement radieux*. Ajoutons que l'hermaphroditisme de la moule est tel que ce ver testacée se multiplie indépendamment d'un autre animal de son espèce, & est lui seul le père & la mère de ce qui vient de lui. Cet animal étonnant, ainsi que toutes les moules, se ferme par la contraction de deux gros muscles fibreux, qui sont intérieurement attachés à chaque bout des coquilles, & ces coquilles sont bordées tout autour d'une membrane ou épiderme qui s'appliquent si exactement l'une contre l'autre quand elles sont mouillées, que la moindre goutte d'eau ne pourroit sortir de la moule. Les moules respirent l'eau comme les poissons : si elles sont couvertes de peu d'eau, on voit un petit mouvement circulaire au dessus du talon de la coquille; quelques momens après, elles rejettent l'eau d'un seul coup par l'autre bout de la coquille.

M. de Réaumur, dans un *Mémoire sur le mouvement progressif de diverses especes de coquillages*, nous ap-

prend que les moules de mer, quoique communément attachées aux pierres, ou les unes aux autres par différens filamens, ne laissent pas cependant d'avoir la faculté de se mouvoir. Pour le prouver, il rapporte que dans le temps où il ne fait plus assez chaud pour tirer du sel des marais salans, les pêcheurs jettent quelquefois dans ces marais des moules qu'ils ont prises au bord de la mer; ils prétendent par-là rendre leur chair plus délicate, en les faisant vivre dans une eau qui devient tous les jours moins salée, parce qu'elle reçoit celle de la pluie. Les pêcheurs jettent les moules séparées les unes des autres à diverses distances; mais lorsqu'ils vont les pêcher ensuite, ils les trouvent assemblées en gros paquets. Pour se rapprocher ainsi, il a donc fallu que les moules se meuvent; mais il reste à savoir quelle partie elles emploient à cet usage. Pour s'en instruire, il ne faut qu'ouvrir la coquille d'une moule par le côté opposé de sa charnière; rien ne paroît alors plus distinctement qu'une certaine partie noire, brunâtre & longue, placée dans le milieu de la moule. On se fera une image assez ressemblante de la figure de cette partie, en concevant celle de la langue d'un animal. C'est cette partie qu'on peut appeler la *jambe* ou plutôt le *bras de la moule*, puisqu'elle se traîne par son moyen plutôt qu'elle ne marche. Quand la moule se prépare à changer de place, elle commence par entr'ouvrir sa coquille; ensuite on voit paroître sur ses bords le bout de la jambe, qu'elle allonge quelquefois jusqu'à un pouce de distance: il paroît que l'animal s'en sert alors pour reconnoître le terrain. Ensuite il replie l'extrémité de cette partie, qui est charnue & très-flexible, sur quelques corps pour le saisir & s'y cramponner en quelque façon; de sorte qu'en se contractant, sa coquille est obligée d'avancer vers ce corps. Cette manœuvre n'imite pas mal celle d'un homme, qui, étant couché sur le ventre, voudroit s'approcher de quelque endroit en se servant seulement de son bras & de sa main pour saisir un point d'appui.

d'appui. Les moules ne profitent pas souvent de la facilité qu'elles ont de se mouvoir; car elles sont routes ordinairement attachées les unes aux autres, ou à d'autres corps par différens fils; & ce n'est que lorsque ces fils sont rompus qu'elles ont recours à leurs bras.

On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. Poupert avoit déjà observé que les moules de rivière, étant couchées sur le plat de leurs coquilles, font sortir à leur volonté un bras, dont elles se servent pour creuser le sable sous elles, & par conséquent bailfer doucement d'un côté, de sorte qu'elles se trouvent à la fin sur le tranchant de leur coquille. Après cela elles avancent ce même bras le plus qu'il est possible, & s'appuient ensuite sur son extrémité pour attirer leur coquille à elles, & se traîner ainsi dans une espece de rainure qu'elles tracent elles-mêmes dans le sable, & qui soutient la coquille des deux côtés.

Dans la moule de mer, c'est de la racine du bras dont nous avons parlé, (lequel, dans les plus grosses moules, a environ six lignes de longueur & deux lignes & demie de largeur) que partent un grand nombre de fils, qui étant fixés sur les corps voisins, tiennent la moule assujettie. Chacun de ces fils est gros à-peu-près comme un cheveu, & long d'un à deux ponces. Ils sont attachés par leur extrémité sur des pierres, sur des fragmens de coquille, & le plus souvent sur les coquilles des autres moules; delà vient que l'on trouve ordinairement de gros paquets de ces coquillages. Ces fils sont autant éloignés les uns des autres, que leur longueur & leur nombre le peuvent permettre: il y en a en tous sens collés sur les différens corps qui entourent la moule. M. de Réaumur assure en avoir quelquefois compté plus de cent cinquante employés à en fixer une seule: ces fils sont comme autant de petits cables, qui tirant chacun de leur côté, tiennent pour ainsi dire la moule à l'ancre. Ces fils sont ceux que les cuisiniers ont soin d'arracher des moules de mer avant de les faire cuire.

Mais de quelle adresse les moules se servent-elles pour s'attacher avec ces fils? Comment peuvent-elles les coller par leur extrémité, qui est beaucoup plus grosse que le reste? Nous avons dit que la moule fait sortir de sa coquille entr'ouverte une espèce de bras qu'elle alonge par degrés, & raccourcit ensuite; c'est par ces alongemens & raccourcissimens réitérés qu'elle peut donner à ce bras jusqu'à deux pouces de longueur, & qu'elle parvient enfin à s'attacher par des fils en différens endroits plus ou moins éloignés. On voit par-là que la même partie est destinée à des fonctions fort différentes, puisqu'elle sert à la moule tantôt de bras ou de jambes pour marcher, & tantôt de filière pour filer. C'est dans l'Ouvrage de M. de Réaumur qu'il faut voir tous ces détails; entr'autres la description de la fente ou canal par où passe la liqueur qui forme les fils, & dans lequel elle se fige ensuite & prend de la consistance; c'est ce qui a fait dire à cet ingénieux Naturaliste, que le procédé des vers à soie, des chenilles & des araignées pour filer, ressemble à celui des Tireurs d'or; mais que le procédé des moules au contraire, ressemble à celui des ouvriers qui jettent les métaux en moule.

On trouve dans le *Tome II de l'Académie de la Rochelle*, un Mémoire de M. Mercier du Paty, Trésorier de France, sur les *bouchots à moules*, espèces de parcs formés par des pieux avec des perches entrelacées, qui font une sorte de clayonage solide, capable de résister aux efforts, & auquel les moules s'attachent par gros paquets pour y déposer leur frai, s'y engraisser, y croître, & devenir plus saines & meilleures. Cet Académicien tâche de prouver par des raisons & des expériences qui méritent d'être lues, que le mouvement progressif accordé à la moule par MM. Poupert, Van-Heyde, de Réaumur & quelques autres Auteurs célèbres, n'a aucune réalité. M. Mercier prétend que la moule ne file point le byssus qui l'attache aux corps voisins, puisqu'il naît & croît avec elle comme une

partie qui lui est essentielle. » Les moules, dit notre
 » Auteur, sont sédentaires : nées pour un repos éternel, le même lieu les voit naître & mourir. Elles
 » portent en naissant des chaînes qu'elles porteront
 » toujours, & celles de leurs voisins serviront encore
 » pour les rendre plus fortes & plus indissolubles.
 » Mais ces chaînes n'ont rien de triste pour elles; leur
 » salut dépend de leur captivité même, leur byssus les
 » attache constamment aux pierres, aux bois, ou les
 » unes aux autres; elles bravent ainsi les efforts des
 » vents & des flots. Malheur aux moules que quelque
 » accident détache; celles qui tombent dans la boue,
 » resteront dans l'endroit de leur chûre & y trouveront leur perte. » D'après cet exposé, il est constant
 que si le peuple moule, avec la liberté de forger & de rompre lui-même ses liens, avoit encore celle de voyager, il fonderoit de nouvelles colonies quand il se trouveroit trop gêné ou dépourvu de nourriture. C'est au public éclairé à juger ce différend. Nous n'avons pu jusqu'ici trouver l'occasion favorable de répéter les expériences de M. *du Paty* qui dir encore que le drap marin qui enveloppe les coquillages, sert à l'accroissement de leurs coquilles, de la même manière que le bois se forme de l'endurcissement de l'écorce, & les os de celui du périoste.

Il ne faut qu'environ un an pour peupler un bouchot, pourvu qu'on y laisse un dixième de la famille & même un peu plus, comme cinq à six mille, pour peu qu'un patc ait été dégarni. Cette récolte se fait depuis le mois de Juillet jusqu'en Octobre; le temps du frai & le commencement des chaleurs en sont seulement exceptés.

La moule de mer se trouve abondamment & par bancs le long de nos côtes maritimes. Ce petit ver testacée a des ennemis; car outre qu'on s'en sert beaucoup en qualité d'appât pour prendre du poisson, M. *de Réaumur* a observé qu'il y a un petit coquillage de l'espèce de ceux qu'on nomme en latin *trochus* (sabot,

espece de limaçon à bouche aplatie) qui en fait sa proie. Il s'attache pour cela à la coquille d'une moule, la perce d'un trou très-rond, de la largeur d'une ligne, & y fait passer une espece de trompe longue de cinq à six lignes, qu'il tourne en spirale, & avec laquelle il suce la moule. *M. de Réaumur*, qui a observé que les moules vides étoient toujours au moins percées d'un trou, est persuadé que ces coquillages ne contribuent pas peu à détruire les moulières. On rapporte qu'en quelques lieux du Brésil on voit des moules si grosses, qu'étant séparées de leur coquille, elles pèsent quelquefois jusqu'à huit onces chacune; & que les coquilles de ces grosses moules sont d'une grande beauté. Il y a des pinnes marines qui sont des especes de moule triangulaires, & qui les surpassent beaucoup en poids & en grandeur. *Voyez* PINNE MARINE.

Lister dit que chez quelques Habitans de Lancastre en Angleterre, le principal usage des moules est pour fumer les terres voisines de la mer d'où on les tire par charretées. *M. Linnaeus* dit que le territoire de la province de Helsingie en Suede est en grande partie composé des mêmes coquillages: il ajoute que les Flamands mangent des moules, aussi-bien que les Anglois (il auroit pu y joindre les François), mais que les Suédois n'en mangent point.

Les moules de mer sont les plus estimées: elles sont en effet d'un bien meilleur goût, & plus saines que celles de rivière ou d'étang. On doit choisir les moules tendres, délicates & bien nourries. Leur chair lâche le ventre, fournit peu de bonne nourriture, & ne convient qu'à ceux qui ont un bon estomac, encore faut-il en user modérément: car elles se digèrent difficilement & produisent des humeurs visqueuses: elles passent même pour exciter la fièvre & pour causer des obstructions dans le bas-ventre. Le Docteur *Mehring*, dans le *VII. vol des Ephém. d'Allem. ann. 1744, page 115*, rapporte plusieurs observations qui prouvent que les moules sont sujettes à devenir venimeuses

par des maladies qui leur arrivent & qui les rendent très-dangereuses dans l'usage. Ces maladies de la moule sont la moussè & la gale : les racines de la moussè s'introduisent dans la coquille , l'eau pénètre par ces ouvertures & la dissout peu à peu. La gale est une espee de tubercules qui naissent de la dissolution de la coquille. Certains petits crabes qui se logent quelquefois dans les moules , peuvent aussi contribuer à les rendre mal saines. Quelques personnes ayant mangé de ces moules , ont été attaquées d'anxiétés , de convulsions accompagnées d'éruptions cutanées : les remedes en pareil cas sont les vomitifs & les antidotes. On prétend que les écailles des moules étant calcinées & pulvérisées , sont un excellent diurétique : je les croirois plutôt absorbantes. Les Maréchaux emploient contre les taies & les ongles qui naissent sur les yeux des chevaux cette poudre en guise de collire sec , qu'ils soufflent dans leurs yeux.

MOULE DE RIVIERE OU D'ÉTANG. C'est un testacée fort différent de celui de mer : on en distingue deux especes ; la premiere est celle dont la charniere se trouve garnie de fort grosses dents ; la seconde est celle dont la charniere paroît lisse , tant les dents en sont petites. La moule d'eau douce est du même genre des tellines. M. *Merry* y a découvert le même hermaphrodisme que dans la moule de mer ; mais il dit aussi que la coquille de la moule de riviere s'entrouvre par le moyen d'un puissant ressort , & se ferme par la contraction de deux forts muscles. Cet animal nage dans l'eau , & paroît quelquefois voltiger sur sa surface , dit M. *Poupart* : il rampe plus communément dans la vase , sur laquelle il reste presque toujours en repos. Les parties de la génération de cet animal sont deux ovaires & deux vésicules séminales ; chaque ovaire & chaque vésicule a son canal propre. C'est par ces quatre canaux que les œufs & la semence de la moule se rendent dans l'anüs , où ces deux principes s'unissent ensemble en sortant ; ce qui suffit pour la génération. Au

reste, il est à remarquer que les ovaires de la moule ne se vident de leurs œufs qu'au printems, & ne s'en remplissent qu'en automne; de là vient qu'on les trouve toujours vides en été, & pleins d'œufs en hiver. Dans cet animal l'air entre par l'anus dans les poumons. Voyez *les Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1710. page 408. Pour la maniere de filer & de marcher de cet animal, voyez l'année 1706, page 60 de la même Académie.

Schelammer dit dans les *Ephém. des Curieux de la Nat. Déc. 11*, ann. 1687, qu'en Allemagne les moules sont fort abondantes dans les fleuves, & ressemblent à celles de la mer, par la grosseur & par la figure, mais qu'elles ne sont pas si bonnes à manger.

La moule d'étang est toujours plus grande que celle de rivière; mais c'est néanmoins le même ordre d'animal. Son mouvement la porte à faire des traînées dans le sable & dans le limon, & à s'y enfoncer de deux ou trois pieds; au besoin, elle fait sortir une grande plaque ou langue, & ouvre ses deux battans de même que la moule de rivière. On remarque que les moules d'étang sont plus solitaires que celles de rivière.

Plusieurs des moules fluviatiles donnent d'assez belles perles; telles sont les moules d'Ecosse, de Bavière, de la Valogne en Lorraine & de Saint-Savien.

MOULES FOSSILES ou MUSCULITES, *mytilites*. Ce sont des moules devenues fossiles, souvent pétrifiées, quelquefois minéralisées; communément on n'a que le noyau formé dans la coquille.

MOUPHETTE ou POUSSE. Voyez au mot EXHALAISONS SOUTERRAINES, & la fin du mot PYRITES.

MOURINGOU. Voyez à l'article BEN.

MOURON. Nom qu'on donne en Normandie à la SALAMANDRE. Voyez ce mot.

MOURON, *anagallis*. Petite plante fort connue, & dont on distingue plusieurs espèces: nous ne parle-

rons ici que du mouron mâle, du mouron femelle & du mouron d'eau.

Le MOURON MÂLE ou A FLEURS ROUGES, *anagallis mas phaniceo flore*, a une racine simple & fibrée, ses tiges sont tendres & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, arrondies, opposées le long des tiges, deux à deux, quelquefois trois à trois, assez semblables à celles de la morgeline. Ses fleurs sont à rosette à cinq quartiers & rougeâtres; il leur succède de petits fruits sphériques, membraneux, qui s'ouvrent transversalement par la maturité en deux parties, remplis de petites graines anguleuses & brunnâtres.

Le MOURON FEMELLE ou A FLEURS BLEUES, *anagallis fœmina caruleo flore*, ne diffère du précédent, que par sa fleur bleuâtre, & qui est quelquefois blanche.

L'un & l'autre mouron croissent dans les champs, dans les jardins & les vignobles; toute la plante a une saveur d'herbe un peu austère : elle est céphalique, vulnéraire & sudorifique; son suc convient dans la peste, & pour le crachement purulent : sa décoction modifie les ulcères, & est bonne, dit-on, contre la morsure des chiens enragés. Cette vertu anti-hydrophobique vient d'être reconnue par plusieurs membres de la Société Economique de Berne. M. Haller observe que c'est une opinion qui a repris faveur de nos jours, même en Bavière & en Franco-nie. Le mouron n'a cependant, dit-il, aucune qualité extérieure, qui annonce une vertu aussi unique, que l'est celle de vaincre le poison du chien enragé.

MOURON D'EAU ou MOURON AQUATIQUE, *anagallis aquatica sive famolus*. Plante qui croît aux lieux aquatiques & marécageux. Sa racine est fibrée, blanche & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied, grêles, rondes, dures, revêtues de petites feuilles : il part de la racine d'autres feuilles vertes, pâles & dentelées en leurs bords. Les fleurs

sont blanches, formées en godet découpé en rosette; il leur succede des capsules ovales, qui renferment dans une seule loge plusieurs semences menues & rousâtres.

Cette plante fleurit en Juin, & ses graines sont mûres en Septembre: on peut manger ses feuilles en salade: en Médecine elle est estimée anti-scorbutique, vulnéraire & apéritive, mais elle est peu d'usage.

MOURON DES PETITS OISEAUX. Voyez MORGELINE.

MOUS ou MOUX ou MULLUSQUES, *animalia mollia aut mollusca*. Nom que l'on donne à des animaux de mer, qui étant écœurés, n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils contiennent en dedans une matiere qui leur tient lieu de sang: tels sont les polypes, la seche, le calmar, le concombre marin, l'ortie de mer, la velette, la plume de mer, la chenille ou la taupe de mer, le raisin de mer, les pourmons marins, le lievre marin, l'anémone de mer, la pomme folle de mer. Voyez ces mots.

Des Naturalistes ne regardent les mollusques, que comme des espèces de vers marins, qu'on appelle improprement *imparfaits*, se fondant sur ce qu'ils sont, dit-on, dépourvus de tête, d'oreilles, de nez, d'yeux, de pieds & de poumons; mais l'expérience est contraire; s'ils n'ont pas toutes ces parties à la fois, ils ont au moins des équivalens. Parmi les mollusques les plus étranges, disent-ils, il y en a de nuds avec des bras, & qui vont & viennent dans l'Océan; il y a des mollusques qui portent leur maison, ce sont les ourfins; enfin ils comprennent parmi ce genre d'animaux, la bélemnite, le litophyte, le tathya, la néréide ou l'animal du Tubipore, la méduse, la menula ou priape de mer, l'holoturie, & une grande quantité d'autres animaux marins & zoophytes qu'on ne connoît pas encore bien. En effet la nature les a tellement multipliés & variés, & il y a une si grande

différence entre les especes mêmes, que les meilleurs Observateurs sont souvent embarrassés à quel genre ils doivent rapporter tel & tel animal.

MOUSQUITE. *Voyez* MOSQUILLES.

MOUSSACHE. *Voyez* à l'article MANIHOT.

MOUSSE, *muscus*. Ce genre de plante est fort étendu, & même si nombreux que dans les environs de Paris M. *Vaillant* en comptoit jusqu'à cent trente-sept especes; mais l'on n'a pas encore bien décidé ce qui est espece & variété dans la plupart des mousses. Ces plantes, dit M. *Adanson*, approchent beaucoup de la famille des pins, sur-tout par la forme & la disposition de leurs feuilles, & par les cônes des fleurs femelles de la plupart. Les mousses sont ordinairement ramassées en gazon ou en touffes, & rampent souvent en s'étendant comme un tapis sur la terre, sur les pierres ou sur le bois; les rochers les plus durs & les plus unis sont couverts d'une espece de mousse qu'on ne peut déraciner sans détacher quelques parcelles du rocher. La destruction de ce végétal forme bientôt une couche de terre fine qui contient les embryons propres à produire une nouvelle mousse plus abondante, & par succession de temps le rocher se couvre peu à peu d'une plus grande quantité de terre, où des herbes peuvent croître, puis des plantes plus élevées, ensuite des brossailles, des arbrisseaux & enfin des arbres. On connoît des mousses qui ont moins de quatre lignes de hauteur, d'autres ont jusqu'à cinq à six pieds. Toutes petites que soient ces plantes, la plupart sont vivaces; toujours vertes & repoussent autant à leur extrémité supérieure qu'elles perdent par la pourriture à l'extrémité inférieure. Elles végètent lentement, & leur fructification ne s'accomplit guere que dans l'espace de quatre à six mois. Les mousses, quoique desséchées depuis plusieurs années, ont la propriété de reverdir de nouveau lorsqu'on les humecte. Aussi aiment-elles les lieux, frais humides & à l'abri du soleil. Leurs racines sont menues, fibreuses, rameuses, mais

courtes & ramassées. Les feuilles sont alternes, ou opposées, ou verticillées, plus ou moins entières, la plupart triangulaires, un peu concaves, assez serrées, communément imbriquées & se touchant les unes aux autres. Les fleurs mâles sont séparées des fleurs femelles, & quelquefois sur des pieds différens, ce ne sont que des étamines & des capsules, ou des cônes formés de feuilles rapprochées, & souvent ouvertes en étoiles. Les fleurs femelles sont au-dessous des fleurs mâles lorsqu'elles sont sur le même pied. La poussière fécondante & les graines consistent en globules sphériques & jaunes dans les unes, & ovoïdes dans les autres. Les graines des mousses ont été découvertes en 1719 & 1741 par *Dillen*. *M. Linnaeus* les a aussi observées (a).

(a) Ces fleurs mâles & femelles sont encore bien incertaines, dit *M. Haller*, & différens Auteurs les ont entendues bien différemment. Presque toutes les mousses ont des capsules ou nues ou couvertes d'une gaine conique, remplie d'une poussière. Cette capsule a presque toujours un couvercle plus ou moins plat, & quelquefois aigu comme une aiguille. Le contour de ce couvercle produit un ou plusieurs rangs de filets élastiques, qui se redressent peu-à-peu & font sauter le couvercle. La capsule répand alors une poussière, le plus souvent contenue dans la cavité simple de la capsule; mais il y a des mousses dont la capsule a un sac membraneux, concentrique à la capsule & rempli de poussière; & d'autres dont la capsule a un axe membraneux qui en partage la longueur. C'est là ce que *Linnaeus* appelle *antheres* & certainement, dit toujours *M. Haller*, il y a bien de l'analogie entre les *antheres* & les capsules du *lycopodium*. Mais *Micheli* a vu dans la même poussière des particules de différentes figures, dont il a pris une partie pour du sperme mâle, & une autre pour des graines. Ce qui s'éloigne le plus de l'opinion de *M. Linnaeus*, c'est que d'habiles gens assurent avoir vu cette poussière végéter & rendre de petites plantes de la même espèce; ce qui prouveroit qu'elle appartient plutôt à la classe des graines.

Pour les organes femelles de *M. Linnaeus*, c'est une poussière plus ou moins fine contenue dans des roses, que des tiges sans capsule portent presque toujours à leur sommité, & quelquefois sur une tige. *M. Haller* dit être bien certain que dans l'un & l'autre cas cette prétendue poussière est un amas de véritables feuilles; c'est un bouton comme celui des arbres.

M. du Nécher, Botaniste de l'Electeur Palatin, vient de don-

En général les mousses sont sans saveur : celles qui croissent dans l'eau, étant mises au feu tougissent & se réduisent en cendres, sans prendre ni communiquer aucune flamme (excepté la poudre des étamines du *lycopodium*.) La plupart des mousses sont purgatives, vermifuges & sudorifiques. Aux Indes on regarde l'espece du *lycopodium* appelée *tana-pouel* dans l'*Hort. Malabar. vol. 12, T. 14.* comme un excellent aphrodisiaque, & cette plante est célébrée dans toutes les fêtes où l'amour préside. Les habitans du Nord sont de bons coussins & des sommiers avec la grande espece de mousse appelée *sphagnum* par *Dillen, T. 32, f. 1, 2*, & ils emploient la mousse *fontinalis* du même Auteur dans leurs foyers pour empêcher les incendies, fondés sur ce que cette plante ne prend ni ne communique la flamme. Toutes les mousses bien séchées sont d'un usage merveilleux pour conserver sèchement les corps susceptibles d'humidité, & pour entretenir long-temps de jeunes plantes dans leur humidité sans les exposer à la pourriture, lorsqu'on veut les transporter fort loin. On se sert de la mousse commune pour embaucher les oiseaux morts, &c.

Maintenant nous nous contenterons de parler des mousses qui méritent le plus d'être connues, soit par leur usage, soit par leur singularité.

La MOUSSE TERRESTRE ORDINAIRE, *musci terrestris vulgarior*, est la plus commune de toutes les mousses, tout le monde la connoît : c'est une plante

ner un Ouvrage sur les mousses ; cet écrit n'admet pas les parties de la fructification dans ces sortes de plantes : il n'admet qu'une seule classe ou famille de mousses, qu'il divise ensuite en trois ordres, dont les caractères sont établis sur la germination. Toutes les mousses, dit-il, sont pérennelles, vivipares, & leur germination n'est pas toujours la même : dans les unes elle est feuilletée, *musci frondescentes* ; dans d'autres elle est à plumes, *musci plumascentes* ; & dans quelques-unes enfin elle est à simple bourgeon, *musci gemmascentes*. Cet ouvrage qui souffrira peut-être beaucoup de contradictions, mérite cependant d'être lu par les curieux en Botanique.

rampante, une espece de lichen qui couvre les terres maigres, stériles, humides, & qui se trouve dans les bois, dans les forêts, & sur les pierres dans les déserts. Ses feuilles sont longues, menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées comme la barbe d'une plume sur un côté.

Cette sorte de mousse est astringente, propre pour arrêter les hémorragies, étant appliquée dessus; c'est un secret, dit *J. Bauhin*, que les Empiriques ont appris des ours, qui étant blessés, arrêtent le sang de leurs plaies en se roulant dessus. Les Constructeurs de navires font usage de cette mousse pour calfater leurs vaisseaux. On l'emploie aussi à tenir frais les jeunes plants que l'on transporte fort loin. Le même *J. Bauhin* assure qu'on peut détruire cette plante qui infecte les jardins & les prés humides dont elle étouffe l'herbe, en répandant dessus au mois de Mars de la cendre qui aura servi à passer la lessive. Les arracher à la herse, sur-tout celles qui étouffent & font périr les foins, paroîtroit un procédé plus certain & moins dispendieux.

LA MOUSSE RAMPANTE A MASSUE OU MOUSSE DES BOIS, appelée PIED OU PATTE DE LOUP, *lycopodium*, croît dans les forêts sablonneuses du Nord, dans les lieux les plus écartés & les plus inaccessibles, entre les pierres & les rochers maritimes, même dans certains bois aux environs de Paris & en Suisse: elle pousse une tige fort longue qui rampe sur terre au loin & au large, s'y enracinant d'espace en espace par de longues fibres. Ses branches ou fléaux qui se subdivisent considérablement, sont garnis d'un grand nombre de petites feuilles très-étroites, rudes & toujours vertes; de ces fléaux il s'élève des pédicules grêles, arrondis, représentant chacun vers sa sommité une double massue molle, jaune & qui étant mûre répand ses étamines quand on la touche, c'est une poussière semblable à de la fleur de soufre, & qui est

très-facile à s'enflammer : c'est ce que l'on appelle *soufre végétal, sulphur vegetabile*. Elle pousse ses chatons en Juin, & c'est dans les mois de Juiller, d'Août & de Septembre qu'on y peut recueillir cette espece de poudre subtile, jaune, qui ne se fond pas à l'eau même bouillante, mais qui étant jetée sur la flamme d'une bougie, prend feu tout d'un coup, brûle comme une résine pulvérisée, détonne & fulmine comme la poudre à canon : on s'en sert en Moscovie & en Perse dans la composition des feux d'artifice. On l'introduit aussi dans les torches qui contiennent de l'esprit-de-vin, & qui étant enflammées, font un si bel effet au spectacle de l'opera. Les doigts empreints de cette sorte de poudre, & plongés ensuite dans un vase rempli d'eau, n'en sont point mouillées. On y substitue souvent la poussière fécondante du pin dans les expériences physiques.

La décoction de cette plante est très-diurétique, & est un bon topique contre la goutte chaude; mise en poudre & délayée dans du vin rouge, elle arrête la diarrhée, la dysenterie, affermit les dents & guérit le scorbut. La substance pulvérulente dont nous venons de parler, est estimée bonne contre l'épilepsie & les coliques venteuses des enfans. Les Polonois & les Suédois s'en servent communément contre une maladie endémique des cheveux appelée *plica*, aussi l'appellent-ils *plicaria*.

La poudre de pied de loup est usitée en Allemagne, comme l'est ici la poudre de reglisse pour durcir les bols; mais son grand usage, dit M. *Haller*, c'est d'adoucir les écorchures de la peau des enfans, les blessures même au sein des nourrices.

La MOUSSE D'ARBRE OU USNÉE COMMUNE, *muscus arboræus*, est une espece de lichen dont les feuilles sont découpées menu comme des poils, blanchâtres, molles; elle naît dans les crevasses & sur les écorces raboteuses de plusieurs arbres, comme sur le chêne, sur le peuplier, sur l'orme, sur le bouleau, le pommier,

le poirier, le pin, le sapin, le picea, le cedre & sur le larix ou méleze. La plus estimée est celle que l'on ramasse sur le cedre : elle est fort astringente ; prise en décoction, elle arrête le vomissement, le cours de ventre & les hémorrhagies. Les parfumeurs font avec cette mousse pulvérisée le corps de leur poudre de Chypre. La mousse qui croît sur le chêne est, selon M. Bourgeois, un fort bon remède pour la coqueluche épidémique des enfans : on la donne en poudre depuis vingt jusqu'à trente grains, suivant l'âge des enfans. Cette plante, *fausse parasite*, nuit singulièrement aux arbres. *Voyez ce que nous en avons dit au mot ARBRE*, T. I. p. 305 & 312.

La MOUSSE MEMBRANEUSE ou NOSTOCH DES ALLEMANDS, ou MOUSSE FUGITIVE, *nostoch*, est encore une espèce de lichen singulier ou de mousse membraneuse, un peu onctueuse, comme une espèce de gelée flottante ou tremblante au toucher, & presque toujours entortillée, de couleur verte-pâle, un peu transparente, sans saveur, qui croît & s'étend beaucoup le long des chemins & dans les prés. Ce corps ne se fond pas entre les doigts : tenace par nature, on a quelque peine à le déchirer, comme si c'étoit une feuille, & néanmoins on n'y voit ni fibres ni nervures. On en trouve partout aux environs de Paris sur la terre sablonneuse ; lorsqu'elle s'étend, elle ressemble un peu à la mousse à feuille de laicue : elle ne paroît qu'entre l'équinoxe du printemps & celui de l'automne.

M. Magnol dit que cette plante naît immédiatement après une grande pluie sur les bords herbus des champs, principalement de ceux qui sont opposés au soleil levant, mais qu'elle se sèche bien vite au vent ; alors elle se plisse, se chiffonne, s'affaisse, ressemble à une petite croûte, & paroît avoir disparu ou péri : voilà pourquoi on l'appelle *fugitive* : elle se dissout presque entièrement dans l'eau, & se corrompt en peu de temps. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette production, est son origine qui paroît instantanée, & en com-

paraïson de laquelle la naissance des champignons est très tardive. Lorsqu'on se promene en été dans un jardin où il n'y avoit pas le moindre vestige de ce singulier végétal, s'il vient à pleuvrir & qu'une heure après on retourne au même endroit du jardin, il y en aura une quantité prodigieuse.

Les Alchimistes à qui nous devons la connoissance du *noſtoch*, en racontent des choses merveilleuses, le décorent de noms célestes, & le regardent comme le principe radical de toute la nature végétale : leurs écrits sont à ce sujet remplis de fables & d'obscurités. Le *noſtoch* est le *cæli-folium* de *Paracelse*, le *flos terræ* & le *flos cæli* de plusieurs Auteurs.

Des Botanistes l'appellent *usnée plante*, *usnea plantarum*. M. *Magnol*, Professeur à Montpellier, a été le premier qui l'ait tangée parmi les plantes : M. *Tournefort* en a fait de même. Mais M. de *Réaumur* est celui qui a découvert sa véritable nature : ce Naturaliste dit que quand le *noſtoch* a été séché de manière à perdre sa couleur & même à échapper à la vue, une nouvelle pluie le reproduit de nouveau & le rend visible. Ainsi ce petit végétal se transforme successivement, toujours disposé néanmoins à jouer le même rôle. M. *Geoffroy le jeune*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, an. 1708, prétend avoir fait connoître plus évidemment que personne la végétation des principes qu'on retire du *noſtoch* & ses usages. Il assure avoir trouvé à cette plante des racines, & on en a même donné la description. Cependant M. de *Réaumur* a toujours soutenu qu'elle n'en avoit point. Il a remarqué dans de certains reins sur la surface de quelques-unes de ces plantes quantité de petites graines qu'il croit être celles de cette plante, & il les a semées dans des vases particuliers ; les graines ont germé, mais il n'y a jamais observé aucunes racines. Les jeunes feuilles forment toute la plante. Or s'il est vrai que le *noſtoch* n'ait point de racines, il faut nécessairement qu'il croisse à peu près comme quantité de plantes marines qui

n'ont pas non plus de racines & qui attirent par la surface de leur pellicule l'humidité dont elles se nourrissent. Aussi le *nostoch* ne croît-il que lorsqu'il s'est rempli d'eau, alors il grandit un peu chaque fois, & M. de Réaumur assure que sa croissance dure au moins une année. Peut-être que cette espèce de végétal n'est pas encore bien connue. Rien cependant de plus simple que ce *nostoch*, dit M. Haller; il y a plusieurs lichens gélatineux qui n'en diffèrent que par de véritables soucoupes qu'elles produisent; au lieu que le *nostoch* n'a que des espèces de grains qui sans être des graines, en ont l'apparence, mais qui ne sont que des globes pelotonnés de la plante même.

M. Geoffroy a écrit d'après un Médecin Suisse, que l'eau distillée du *nostoch*, à la seule chaleur du soleil, prise intérieurement, calme les douleurs, & qu'elle guérit les ulcères les plus rebelles, même les cancers & les fistules, si l'on en imbibe des linges ou des flanelles, & qu'on les applique sur ces maux. Sa poudre à la dose de deux ou trois grains produit les mêmes effets; les paysans en Allemagne s'en servent pour faire croître leurs cheveux. Voyez les *Mémoires de l'Académie*, 1708. Tout le merveilleux de cette plante consiste à s'imbiber de l'humidité comme l'éponge: elle existoit avant la pluie; la chaleur, le vent la dessèchent, & elle est toujours prête à reparoître aux nouvelles pluies qui lui servent de nourriture.

MOUSSE AQUATIQUE. Elle est composée de filaments soyeux & très-fins. Loesel dans son Catalogue des plantes de la Prusse, donne ce nom au lin maritime d'*Imperatus* qui est le *conserva*. Voyez ce mot.

MOUSSE D'ASTRACAN. Voyez BUXBAUMIA.

MOUSSE GRECQUE, *muscavi*. Plante bulbeuse; très-basse, dont on distingue cinq sortes: savoir, la *jaune hâtive*, la *tardive*, la *blanche*, la *vineuse*, & le *lilac de terre* appelé *uva ramosa*. La jaune tantôt hâtive tantôt tardive, a la moitié supérieure de sa tige garnie de petites fleurs longuettes, faites en forme de grappes

grappes & de bonne odeur; les autres ne sentent rien.

Voyez OIGNON MUSQUÉ.

MOUSSE MARINE ou DE ROCHER ou BRION.

Voyez au mot CORALLINE.

MOUSSE PÉTRIFIÉE. On ne trouve que des mousses empreintes sur les pierres fililes, argileuses, ou schisteuses, quelquefois elles ne sont qu'incrustées.

MOUSSERON. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

MOUSSONS. Vents périodiques ou anniversaires, qui soufflent six mois du même côté, & les autres six mois du côté opposé. *Voyez à l'article* VENTS.

MOUSTAC. Ce singe à longue queue est le même que celui que les Voyageurs ont nommé le *blanc-nez*, parce que ses levres au dessus de son nez sont d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu noirâtre: il a deux toupets de poils jaunes au dessous des oreilles, & un toupet de poil hérissé au dessus de la tête; ce qui lui donne un air très-singulier: il marche à quatre pieds, & n'a environ qu'un pied de longueur. C'est la plus jolie espèce de singe à longue queue.

MOUSTILLE, est une espèce de belette très-sauvage, qui ne vit qu'à la campagne, & dont la peau entre dans le commerce de la pelleterie. *Voyez* BELETTE.

MOUSTIQUE. Espèce de mouche qui se trouve par nuées le long des rives de la mer dans les îles Antilles: quoiqu'elle ne soit pas plus grosse qu'une petite pointe d'épingle, elle pique encore plus vivement que ne font les maringouins, & sans s'annoncer par un bourdonnement comme ceux-ci. Elle laisse une marque purpurine sur la peau: il n'est pas possible dans ces contrées de s'arrêter sur le bord du rivage le soir ou le matin, sans être cruellement tourmenté de ces insectes. Ces moustiques se retirent la nuit derrière des roches, &c. à l'abri du vent: on en trouve aussi à la Louisiane, & l'on peut dire que cet insecte, ainsi que le maringouin, se sont tellement multipliés en Améri-

que, que c'est un des fléaux de nos îles. Voyez MARINGOUIN.

MOUTARDE, *sinapi*. Plante dont on connoît plusieurs sortes; on en distingue deux especes principales par l'usage que l'on en fait.

La GRANDE MOUTARDE CULTIVÉE ou le SENEVÉ ORDINAIRE, *sinapi sativum*, *rapifolio*, croît fréquemment sur le bord des fossés, parmi les pierres & dans les terres nouvellement remuées: on la cultive aussi dans les champs & les jardins. Sa racine est ligneuse, blanche, fibreuse & annuelle: elle pousse à la hauteur de quatre ou cinq pieds une tige moelleuse, un peu velue & rameuse; ses feuilles ressemblent assez à celles de la rave: ses fleurs sont petites, jaunes & disposées en croix; elles paroissent en Juin: lorsqu'elles sont tombées, il leur succede des siliques assez courtes, anguleuses, remplies de semences arrondies, roussâtres, noirâtres, & d'un goût âcre & piquant. Cette graine est sur-tout d'usage en cuisine & en médecine, ainsi que la suivante.

La MOUTARDE BLANCHE ou le SENEVÉ BLANC, *sinapi apii folio*, *siliqua hirsuta*, *semine albo aut rufo*, croît naturellement dans les champs parmi les blés: on la cultive aussi. Sa racine est simple & fibreuse: elle pousse une tige haute d'un pied & demi, rameuse, velue, vide; ses feuilles sont laciniées & velues. Ses fleurs qui paroissent en Mai & en Juin, sont d'une odeur agréable, & ne diffèrent de celles de l'espece précédente, qu'en ce qu'elles sont portées sur des pédicules plus longs: elles sont succédées par des siliques velues, qui sont terminées par une longue pointe vide, remplies de semences arrondies, blanchâtres ou roussâtres & âcres: elles sont mûres en Juillet & Août. Ces plantes sont de la classe de celles qui contiennent un alkali volatil spontané.

La semence de la premiere espece est plus mordicante: elle est stomacale, antiscorbutique, propre pour les pâles couleurs & les affections soporeuses:

on l'emploie intérieurement & extérieurement : on la prépare pour relever le goût des viandes en la mêlant avec du moût à demi épaissi, ou avec un peu de farine & de vinaigre; & l'on en forme, par le moyen d'une meule, une espece de pâte liquide, âcre & piquante, qu'on sert sur les tables pour manger avec la viande rôtie ou bouillie, & qu'on emploie dans plusieurs sauces, notamment pour les mets tirés du cochon. La meilleure se fait à Dijon & à Angers : si l'on ne méloit pas dans celle de Paris de la graine blanche de moutarde, elle seroit aussi bonne.

La moutarde, préparée comme nous venons de le dire, convient aux vieillards : elle facilite la digestion, mais elle chauffe beaucoup. Elle donne aussi une mauvaise odeur à la bouche, suivie de quelques rapports de l'estomac. Si on se contente de la flairer dans les accès des vapeurs, elle soulage aussi-tôt : elle réveille aussi les léthargiques. Sa semence est un masticatorie & sternutatoire des plus efficaces dans l'apoplexie : elle est excellente contre le scorbut ; on en fait un grand usage en Angleterre & en Hollande où le scorbut est fort fréquent & très opiniâtre. Le seul inconvénient que j'ai remarqué, dit M. *Bourgeois*, d'un usage fréquent & continué de la moutarde, c'est qu'elle attaque un peu les nerfs des yeux, & dispose aux fluxions & rougeurs de cet organe. On fait avec la moutarde des cataplasmes caustiques, mais dont on affoiblit l'effet à volonté. Ces cataplasmes sont employés dans la goutte sciatique, & pour faire suppurer les tumeurs squirreuses. On se sert aussi de la graine de moutarde dans la préparation des peaux de faux-chagrin. Malgré l'âcreté de la semence de moutarde qui est émulsive, on en tire une huile par expression qui possède routes les qualités communes des huiles grasses, qui est par conséquent très-relâchante, très-adoucissante lorsqu'elle est récente & tirée sans feu. Ce phénomène parut fort surprenant à *Boerhaave*. Consultez les *Elémens de Chimie* de ce Savant. Il est mention de la mou-

tarde sauvage sous le nom de *thlaspi*. Voyez ce mot.

MOUTARDIER. Espece de grand mattinet. Voyez à l'article HIRONDELLE.

MOUTON, *vervex*. Agneau mâle que l'on a coupé pour le faire engraisser plus facilement, & pour en rendre la chair plus tendre. En lisant l'article BELIER, on verra que tout dans cet animal est devenu le domaine de la nécessité & de l'industrie. Nous exposons au mot PACO que les quadrupedes improprement appelés moutons du Pérou, dont on se sert dans le pays pour voiturier, soit du minéral aux fonderies, soit des fardeaux d'une ville à l'autre, sont des animaux d'un genre différent. Voyez PACO, &c.

MOUTON MARIN, *aries piscis*, est une sorte de poisson qu'on appelle ainsi, parce qu'il est d'une couleur blanche & qu'il a des especes de crêtes ou cornes recourbées comme celles du béliér.

MOUTONS. Dans le Brésil on a donné ce nom à des oiseaux d'un goût exquis de la grandeur du paon, dont le plumage est noir & jaune, & qui ont une fort belle huppe sur la tête. On les nomme aussi *quebrantahueffos*. Dom Pernetty dit que ces oiseaux s'abaissent & se soutiennent à fleur-d'eau, ils en effleurent les lames & en suivent tous les mouvemens sans paroître remuer les ailes, qu'ils tiennent toujours développées & étendues : quand ils ne se reposent pas sur les lames, ils voltigent autour & très-près des navires. Ces oiseaux n'ont pas le corps plus gros qu'un fort chapon; mais les plumes longues & ferrées dont ils sont couverts, les font paroître gros comme des coqs d'Inde : ils ont le cou assez court & un peu courbé, la tête grosse & le bec singulier; il paroît comme divisé en quatre ou cinq pieces : leur queue est courte : ils ont le dos élevé, les jambes basses, les pieds noirs & palmés, trois doigts sur le devant & un quatrieme très-court sur le derriere, les uns & les autres armés d'ongles noirs, peu longs & émouffés. On distingue plusieurs variétés dans ces oiseaux : il y en a dont le plu-

mage est blanchâtre, tacheté de roux ; d'autres ont la poitrine, le dessous des ailes, la partie inférieure du cou & toute la tête d'une grande blancheur ; mais le dos, le dessus des ailes & la partie supérieure du cou sont d'un rouge brun, moucheté par intervalles de marques d'un gris bleuâtre. Ces différences proviennent peut-être du sexe. Les ailes de ces oiseaux sont si longues, qu'elles ont plus de sept pieds d'envergure. Il n'est pas rare de rencontrer ces bipèdes nageurs par un temps serein ou orageux à plus de trois cents lieues éloignés de toute terre, & l'on ignore qu'elles sont les retraites, d'où ils viennent & où ils font leurs nids.

MOXA DES CHINOIS, *artemisia Chinensis cujus mollugo moxa dicitur*. Voyez à l'article COTONNIER.

MOYTOU Voyez l'article HOCOS.

MOZAN. Petit fruit de la grosseur d'un pois, rouge d'abord, ensuite noir lorsqu'il est mûr, d'un goût plus agréable que nos groseilles. Les habitans de la montagne du Pic de Ténériffe en expriment une espèce de suc mielleux, dont ils font usage dans le flux de ventre.

MUCKEN PULVER. Voyez MICHEN PULVER.

MUCOR. Nom donné à la moisissure. Voy. ce mot.

MUE. Voyez à l'article OISEAU.

MUFLE, est le bout du nez des quadrupèdes : on dit le *mufle du veau*, &c.

MUFLE DE VEAU, *antirrhinum*. Le genre de l'*antirrhinum* renferme plusieurs espèces, & qui, selon M. Deleuze, ont pour caractère commun un calice partagé en cinq lobes plus ou moins longs, & une corolle monopétale en tube terminé par deux levres renflées qui se joignent ordinairement : à la base de la corolle est une protubérance qui dans les espèces nommées *linaires*, s'allonge en épéron : la fleur contient deux paires inégales d'étamines & un pistil, auquel succède un fruit capsulaire percé de quelques trous à sa pointe dans la maturité.

L'espèce appelée particulièrement *mufle de veau*, croît dans les champs aux lieux sablonneux, incultes &c

dans les vignobles. Sa racine est ligneuse & blanche ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi , & moelleuses, ses feuilles sont semblables à celles du giroflier jaune ; ses fleurs sont en épis assez longs, de couleur de chair, représentant par un bout le muse d'un veau ; à cette fleur succede un fruit ressemblant à la tête d'un chien, ou plutôt à celle d'un cochon , & qui contient des semences menues & noires.

La racine de cette plante est bonne pour adoucir les fluxions qui tombent sur les yeux. Quelques personnes en portent sur elles pour se préserver de la contagion. Tout le monde sent ce que l'on doit penser d'un semblable préservatif.

MUGE, *mugil*, est le nom qu'on donne à certains poissons écailleux qui , au rapport de *Rondelet* , se prennent dans la mer ; on les trouve aussi dans les étangs formés par la mer , & ils remontent les rivières. Ils ne diffèrent pas de figure , mais de substance & de goût. Les muges d'étang sont plus gras , ceux de mer sont de meilleur goût , parce qu'il y a toujours plus de bourbe dans les étangs que dans la mer. On sale les muges , & ils se gardent assez long-temps. Le même Auteur parle de six especes de muges de mer ; savoir, le *cabot* ou *mulet*, voyez ce mot ; le *same*, le *chaluc* , le *maxon* , le *muge noir* , & le *muge volant*. *Ray* ajoute à ces especes le *curema du Brésil*, le *parati*, le *masela*, le *muge de la Jamaïque*.

Le muge , tant de mer que de rivière , a ordinairement la tête grosse , le museau gros & court , le corps oblong , couvert d'écaillies. On trouve dans sa tête une pierre qu'on appelle *sphondile* , parce qu'elle est entourée de pointes. Ce poisson est commun dans la Méditerranée ; il nage d'une vitesse si extrême , que les pêcheurs l'attrapent difficilement : son estomac étant desséché & mis en poudre , est propre pour arrêter le vomissement & pour fortifier l'estomac. On regarde la pierre qui se trouve dans sa tête comme apéritive. Les œufs de ce poisson servent à faire la *boutarque* ou *bou-*

tarde qu'on mange en Italie & en Languedoc avec de l'huile & du citron les jours maigres. Il s'en fait aussi beaucoup à Tunis en Barbarie, & à Martegue en Provence. Voici la maniere de préparer la *boutarque* : on prend tous les œufs du *mulet*, on les met dans un plat & on les saupoudre de sel. On les couvre pendant quatre ou cinq heures afin que le sel y pénétre, après quoi on les met en presse entre deux planches. On les lave & on les fait sécher au soleil pendant quinze jours, ou on les fume.

Le *muge noir* est très-rare dans nos mers ; il est couvert d'écailles : il ressemble assez au muge ordinaire : sa couleur est noire ; il a aussi des traits noirs depuis les ouies jusqu'à la queue. Sa mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure ; ce qui lui rend l'ouverture de la bouche fort grande ; il est garni de sept aiguillons au dos, & d'une petite nageoire entre le dernier de ces aiguillons & la queue.

Le *muge de riviere* qu'on nomme du côté de Strasbourg *schnot-fisch*, a la chair molle & grasse : il est long d'un pied ou environ, d'un vert argenté ; ses écailles sont fines & remplies de points ; il pèse à peine une livre.

Le *muge volant* ou *poisson volant*, qu'on nomme *faucon de mer* à Agde, ressemble en tout au *same* ; sa bouche est petite, ses yeux sont grands & ronds, son dos & sa tête sont larges ; il a de grandes écailles, & des ailes larges, attachées aux ouies, qui vont presque jusqu'à la queue ; les nageoires du ventre très-basses ; sa queue finit en deux especes de nageoires, dont l'inférieure est la plus longue ; sa chair est d'assez bon goût & de bon suc.

Tous les muges sont de l'ordre des poissons à nageoires épineuses, à l'exception du muge volant qui est à nageoires molles. Voyez POISSON VOLANT.

Le *muge de mer*, appelé *mulet*, est la premiere espece de muge ; il a la tête plus large, plus grosse & plus courte que les autres especes ; il a quatre ouies de

chaque côté ; l'ouverture de la bouche grande , sans dents ; le dos large & noitâtre ; le ventre blanc ; la toile du ventre blanche avec des traits noirs sur les côtés qui s'étendent depuis les ouies jusqu'à la queue. Il fraie en Décembre , dans les étangs qui communiquent aux embouchures des rivières , & il y passe volontiers l'hiver entier : il est meilleur au printemps , surtout près de Cette en Languedoc : près de Venise il ne vaut rien. Le mulot de mer est de bon goût , mais celui d'étang est plus gras & plus savoureux. Les mulots de l'île de Tabago sont d'un goût admirable ; on les prend à l'hameçon ou dans des paniers d'osier. Les œufs du mulot pourroient être employés , comme ceux de l'esturgeon , à faire du caviar.

MUGUET ou LIS DE VALLÉES , *lilium convallium album*. Plante fort agréable , qui vient dans les vallées , dans les haies , dans les buissons , à l'ombre & parmi les arbrisseaux aux lieux humides : sa racine est menue , fibrée & rampante : elle pousse deux ou trois feuilles oblongues , assez larges , vertes , douces au toucher & luisantes : du milieu de ces feuilles s'élève une tige haute d'un demi-pied , grêle , anguleuse & nue , de laquelle jusqu'au sommet naissent un grand nombre de fleurs par intervalle , presque toujours tournées d'un même côté , inclinées , flottantes , blanches , d'une seule pièce , en cloche , d'une odeur très-suave : à ces fleurs qui sont la parure des Villageoises au printemps , succèdent des baies arrondies , rougeâtres , remplies de pulpe & de graines amères presque aussi dures que la corne , & estimées fébrifuges.

Quoique ces fleurs soient très-suaves , *Ettmuller* prétend néanmoins qu'on n'en peut tirer aucune huile essentielle ; leur parfum est léger & fugitif : desséchées , & prises en poudre par le nez , elles excitent un grand étournement ; aussi ces fleurs tiennent-elles un rang distingué entre les céphaliques & les remèdes pour les nerfs ; elles sont utiles dans toutes les espèces de mouvemens convulsifs. Dans les boutiques on prépare avec

les fleurs de muguet une conserve & notamment une eau distillée, qui est agréable & d'un grand usage en Médecine. Elle fait la base de la plupart des potions contre l'apoplexie, la paralysie, & les maladies convulsives. Cette eau est aussi un très-bon cordial. En quelques endroits de l'Allemagne on mêle des fleurs de muguet, qu'on a desséchées pendant l'été, avec le raisin, & on en prépare un vin dont on se sert pour toutes les maladies auxquelles l'eau & l'esprit de ces fleurs sont propres.

Il y a d'autres espèces de muguet : l'une dont les fleurs sont très-grandes; l'autre dont la fleur est incarnate. On appelle aussi *petit muguet* le *caille-lait*, mais improprement, car le véritable petit muguet est le suivant.

MUGUET DES BOIS, ou PETIT MUGUET, ou HÉPATIQUE DES BOIS, ou GRATERON, *asperula, aut rubeola montana odorata, aut hepatica stellaris sive aparine latifolia, humilior montana*. Toute cette plante, qui vient aux lieux montagneux dans les bois, répand une odeur douce & agréable : elle est de l'ordre des plantes étoilées ou rubiacées : ses tiges sont grêles, carrées, noueuses & hautes de dix pouces : ses feuilles sont assez semblables à celles du grateron ordinaire : elles naissent au nombre de six ou sept autour de chaque nœud, disposées en étoiles. Ses fleurs naissent aux sommités des rameaux; elles sont d'une seule pièce, en entonnoir à tube un peu alongé, partagées en quatre parties, blanches, & d'une douce odeur : il leur succede des fruits secs, qui contiennent chacun deux petites semences collées ensemble.

Cette plante est fort utile dans toutes les espèces d'obstructions naissantes : elle est vulnérable & astringente ; on confit les fleurs pour s'en servir contre l'épilepsie, pour réjouir le cœur & pour les règles des femmes.

MUIRE ou MURE. Nom donné à l'eau des fontaines salantes. Voyez EAU & l'article SEL COMMUN.

MULATRE. *Voyez au mot MÉTIS.*

MULET & MULE, *mulus*. Espèce de monstre quadrupede, engendré par un cheval & une ânesse, ou par un âne & une cavale, ou par un onagre (âne sauvage) & une jument. Les Anciens nommoient *hin-nuli* les animaux engendrés d'un cheval & d'une ânesse, parce qu'ils hennissent comme le cheval; & les autres, *muli*, parce qu'ils braient comme l'âne : ils appeloient aussi les premiers, *bardi*, nom que les Muletiers donnent encore à leurs mulets.

On dit que le *mulet* n'est pas une espèce certaine & constante qui puisse se reproduire, mais plutôt une espèce bâtarde, une race mêlée, *partus hybridus*. Lorsqu'une ânesse est couverte par un étalon, les mulets qui en proviennent ressemblent plus au pere qu'à la mere, par les oreilles, le crin, la queue, le port & la couleur qui est noire ou d'un brun noir. Le mulet provenu d'un âne & d'une cavale, ressemble beaucoup à l'âne par la forme du corps, la longueur des oreilles & la brièveté de la criniere; mais il ressemble plus à la cavale par la grandeur. Il a une queue de vache, courte & qui n'a de crin qu'à son extrémité : sa couleur est quelquefois grise, & il a, comme l'âne, sur le dos une croix d'une couleur plus foncée. En général, l'allure, la forme, les inclinations & les autres qualités du mulet tiennent plus du pere que de la mere. La plupart des autres animaux domestiques se font reconnoître par le pere : c'est ainsi que quand on a plusieurs sortes de taureaux, les veaux sont bientôt distinguer celui qui les a fait naître, par le port & la couleur. Il en est ainsi des chiens & des poulets d'une même couvée : la ressemblance de la mere ne l'emporte que quand le mâle manque de vigueur & de force.

En Tartarie on trouve des mulets sauvages qui ne ressemblent point aux mulets domestiques : ils ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Les Tartares font beaucoup d'usage de la chair de ces animaux : ils l'aiment autant que celle de sanglier.

Il est très-rare que le mulot & la mule engendrent, quoiqu'ils soient fort chauds & ardens pour l'accouplement. Le Docteur *Hebenstreit* Professeur de Leipzig, a pensé, d'après l'anatomie qu'il a faite de mulots mâles & femelles, que la raison de la stérilité de ces animaux provenoit de ce que la semence du mâle ne contenoit point de molécules organiques, & de ce qu'on ne trouvoit point d'œufs dans l'ovaire de la femelle, mais on lui objecte que c'étoit peut-être un vice des individus qu'il a observés. *Aristote* dit (*Hist. Anim. Lib. VI. c. 24.*) qu'il y avoit de son temps en Syrie, des mulots provenus du cheval avec l'ânesse, qui tous engendroient leurs semblables, & par conséquent formoient une espèce bien distincte, suivant les principes reçus. Un fait aussi notoire & rapporté par un Philosophe très-digne de foi, prouve que l'espèce de mulot dont il est question, sont des animaux spécifiquement féconds en eux-mêmes & dans leur postérité. Voici trois autres faits qui confirment la citation du Naturaliste cité. On vit en 1703 une mule à Palerme en Sicile, qui à l'âge de trois ans engendra un mulet; elle le nourrit de son lait, dont elle eut une assez grande abondance. Consultez le *Journal de Trévoux*, Octobre 1703, page 82, ainsi que la Description Anatomique de cette sorte d'animaux, faite par Blasius & Stenon. M. B. de B. nous a écrit qu'il a vu en 1767, une mule dans l'écurie du Roi de Naples qui allaitoit son petit. M. Dubuiffon, ancien Conseiller au Parlement de Paris, demeurant actuellement à Saint-Domingue, a mandé à l'Académie des Sciences de Paris, que le 27 Novembre 1771 il a fait dresser un procès-verbal, lequel constate qu'il y a aux Terriers rouges de cette Ile une mule qui a fait un mulet. L'animal qui l'a couverte est un âne servant d'étalon dans le pays, & la mule paroît âgée de neuf à dix ans; cet âne est très-ardent, mais beaucoup plus auprès des mules que des cavales.

Columelle prétend qu'il ne faut pas souffrir que ces

animaux s'accouplent, parce qu'après l'accouplement ils deviennent vicieux, capricieux, fantasques, malins & sujets à ruer. Les mulets sont quelquefois sujets à s'épouvanter à l'aspect des objets qui leur paroissent extraordinaires, & alors il y a du danger à les mener : aussi fait-on beaucoup de cas de ceux qui ne sont point ombrageux : il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur maître ou à celui qui a coutume de les gouverner. Les mulets vivent souvent plus de trente ans ; ils sont fort sains & très-rusés, pleins de mémoire, & participent communément aux qualités des animaux de qui ils viennent, c'est-à-dire, qu'ils ont la force des chevaux & la dureté des ânes : ils semblent nés pour porter docilement & long-temps de gros fardeaux ; marchans d'un pied assuré, même au milieu des cailloux, ils ne bronchent point. En Espagne on ne connoît guere que les attelages de mulets, même aux carrosses. Ils servent dans les montagnes ; ils passent aussi hardiment qu'adroitement sur les bords des précipices : les Marchands forains & les Meûniers s'en servent utilement pour transporter leurs marchandises dans les pays de montagnes ; on leur fait même labourer la terre & battre les blés dans les champs. En Auvergne, ils tiennent lieu de bœufs & de chevaux qui y sont moins communs.

L'Auvergne, le Poitou & le Mirebalais nous fournissent beaucoup de mulets ; les meilleurs sont ceux qui proviennent d'un âne & d'une jument. Il faut que l'étalon ait passé trois ans, & qu'il n'en ait pas plus de dix : on estime celui dont la couleur est d'un noir simple ou mouchetée de rouge tirant sur le vif & le gris argenté, le gris de souris doit être rejeté ; les jumens ne doivent pas avoir dix ans, & l'on doit aussi assortir leur poil à celui de l'étalon pour en tirer de beaux mulets noirs. Les ânes étalons deviennent si furieux à la vue de la cavale qu'on veut leur faire saillir, qu'il faut les tenir toujours muselés de peur qu'ils n'estropient les appareilleurs. C'est ordinairement depuis la

mi-Mars jusqu'à la mi-Juin qu'on donne l'âne aux jumens, afin qu'érant à terme au bout d'onze à douze mois, & même treize, les mulets naissent dans un temps où les herbages soient abondans, gras & bons. Les jumens couvertes par un âne ne peuvent allaiter leurs poulains que six mois, à cause de la douleur qu'elles ressentent aux mamelles après ce temps - là : c'est pourquoi il faut les sevrer à cet âge, ou leur faire tirer une autre jument.

Comme les mulets sont plus forts que les mules, on les estime davantage pour le travail & pour les longs voyages, mais pour la monture on préfère les mules. Un bon mulet doit avoir les jambes rondes & un peu grosses ; il faut qu'il soit court de corps, ferme, gras, & qu'il ait la croupe pendante du côté de la queue ; la mule au contraire doit avoir les pieds petits & les jambes seches, la croupe pleine & large, le poitrail large, le cou long & voûté, & la tête seche & petite. On connoît aux dents l'âge des mulets & des mules, comme dans les chevaux. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes, qui à l'âge de trois mois ont pris presque toute leur croissance, & qui pour lors sont, dit-on, la moitié de la hauteur du mulet. Les mulers ne ruent que du derriere. On ne les doit faire servir qu'à cinq ans ; d'ailleurs leur nourriture & leur gouvernement est le même que pour les chevaux. Ils s'engraissent par la boisson, & aiment, ainsi que les ânes, à se rouler pour se délasser. Quoique ce soit un animal aussi commun dans tous les pays chauds, qu'il est rare dans les pays froids, cependant il soutient assez bien l'hiver, & même mieux que l'âne.

Les parties du mulet dont on a fait usage en Médecine, sont l'ongle, l'urine & la fiente. L'ongle du mulet, pris intérieurement depuis douze grains jusqu'à deux scrupules, est propre pour arrêter les regles trop abondantes, & rouses les especes de flux ; on en fait aussi des fumigations. L'urine avec son sédiment, guérir les cors des pieds, & soulage la goutte : on s'en

fert en fomentation. La fiente de cet animal convient pour réprimer le flux de la dyssenterie & celui des menstrues : elle est aussi sudorifique. Ces sortes de remèdes sont proscrits ou oubliés de la Médecine moderne.

MULET. On donne aussi ce nom à un oiseau de race croisée, c'est-à-dire provenu de l'accouplement de deux espèces différentes, mais du même genre. *Voyez à l'article SERIN.* Il y a aussi des mulets parmi les plantes : on produit ces sortes de monstres végétaux en mettant de la poussière fécondante d'une espèce de plante dans le pistil ou dans l'utricule d'une autre. Il suffira pour cela qu'il y ait quelque analogie dans leurs fleurs, & l'on aura une plante différente de l'une & de l'autre.

MULET ou GUÊPE MULET. On donne ce nom à une espèce de guêpes qui ne sont pas faites pour la multiplication de l'espèce, & qui se nomment *ouvrières*, parce qu'elles sont seules chargées du soin des travaux dans le guêpier & à la campagne. On donne aussi le nom de mullet aux abeilles & aux fourmis qui naissent sans sexe. La piqure de l'aiguillon de ces guêpes est plus douloureuse, & le venin plus actif que celui des abeilles. *Voyez aux mots ABEILLE, GUÊPE & FOURMI.*

MULET DE MER. *Voyez à l'article MUGE.*

MULETTE. Les Fauconniers appellent ainsi le gésier des oiseaux de proie, où tombe la mangeaille du jabot pour se digérer. *Voyez FAUCON.*

MULLE. *Voyez à l'article GARANCE.*

MULOT, *mus agrestis major.* C'est un animal plus petit que le rat & plus gros que la souris; il n'habite jamais les maisons, & ne se trouve que dans les champs & dans les bois. Il est remarquable par les yeux qu'il a beaux & proéminens; & il diffère encore du rat & de la souris par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre & d'un roux brun sur le dos. Il est très-généralement & très-abondamment répan-

du, sur-tout dans les terrains élevés. Les mulots varient beaucoup pour la grandeur; ce qui donne lieu de croire qu'ils sont long-temps à croître: les grands ont quatre pouces & quelques lignes depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue.

On trouve aussi dans les terres un autre animal connu sous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs*; mais comme il est fort différent du rat & du mulot, M. de Buffon lui donne un nom particulier; il le nomme *campagnol*. Voyez ce mot. On a donné en divers endroits différens noms au mulot, tels que ceux de *souris de terre*, de *rat-sauterelle*, parce qu'il va toujours par sauts; (le *rat sauteur de montagne* est peut-être le *gerbua* des Arabes; voyez à l'article GERBOISE) de *rat à la grande queue*, de *grand rat des champs*, de *rat domestique moyen*.

Le *mulot*, dit M. de Buffon, habite dans les bois & dans les campagnes qui en sont voisines; il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons ou sous des troncs d'arbres. Il y amasse une quantité prodigieuse de glands, de noix, de faines; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou; & cette provision, au lieu d'être proportionnée à ses besoins, ne l'est qu'à la capacité du lieu. Ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre, & souvent partagés en deux loges; l'une où il habite avec ses petits, & l'autre où il fait son magasin.

Ces animaux font souvent un grand dommage aux plantations. M. de Buffon avoit semé quinze à seize boisseaux de glands en 1740; les mulots déterrèrent & emportèrent tous ces glands dans leurs trous. Le meilleur moyen pour éviter ce dommage est de tendre des pièges de dix en dix pas; il ne faut pour appât qu'une noix grillée, qu'on place sous une pierre plate soutenue sur une bûchette; on en prend de cette manière une quantité prodigieuse: on détruit encore beaucoup de ces brigands en bouchant la plupart de leurs

trous, & en faisant entrer dans les autres de la fumée de soufre dont l'effet est très-actif & meurtrier. Les mulots ravagent souvent les champs & les prés de la Hollande, mangent l'herbe des pâturages, & au défaut d'herbes montent sur les arbres & en rongent les feuilles & le fruit. M. *Muschembroeck* rapporte que le nombre de ces animaux étoit si grand en 1742, qu'un paysan en tua pour sa part cinq à six mille.

Le *mulot* pullule encore plus que le rat : il produit plus d'une fois par an, & les portées sont souvent de neuf ou dix; au lieu que celles du rat ne sont que de cinq ou six. C'est sur-tout en automne qu'on les trouve en plus grande quantité; il y en a beaucoup moins au printemps, car ils se détruisent eux-mêmes, pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits; ils mangent aussi les *campagnols*, & même les grives & autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets; ils commencent toujours par la cervelle & finissent par le reste du cadavre.

Nous avons mis, dit M. *de Buffon*, dans un même vase douze de ces mulots vivans; un jour qu'on oublia d'un quart d'heure à leur donner à manger, il y en eut qui servirent de pâture aux autres, & enfin au bout de quelques jours il n'en resta qu'un seul, tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui resta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le *mulot* est un animal généralement répandu dans toute l'Europe, où il a pour ennemis les loups, les renards, les martres, les oiseaux de proie, & même les animaux de son espèce.

MULTIVALVES, *polyvalvia*. Les Naturalistes donnent ce nom à une famille de coquillages marins qui ont plusieurs pièces ordinairement inégales entre elles, ou adhérentes & jointes ensemble par des cartilages, ou articulées les unes avec les autres. Ces pièces excèdent toujours le nombre de deux, & vont communément à trois, cinq, six, douze, &c. ainsi qu'on

qu'on le remarque dans les *oursins*, les *glands de mer*, les *poussépieds*, les *conques anatiferes* & les *pholades*: des Auteurs y ajoutent l'*oscabrion* & les *tuyaux d'orgues*; mais les *tuyaux d'orgues* sont des *vermiculaires*; il faudroit y substituer les *tuyaux de mer multivalves*, tels que le *taret*. Voyez ces différens mots & l'article COQUILLE & COQUILLAGE.

MULU. C'est le *cerf-cheval* de la Chine, qui n'est qu'une espèce de cerf de la hauteur des petits chevaux: on l'appelle *chuenma* dans les provinces de Séchuen & de Jun-Nau. Voyez à l'article CERF. Navarette dit qu'il y a encore dans ces deux provinces une espèce singulière de cerf qui ne se trouve dans aucun autre pays; ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires: les Princes & les Seigneurs du pays en nourrissent dans leurs parcs comme une curiosité.

MUMIE. Voyez MOMIE.

MUNDICK ou MONDIQUE. Autrefois on ne donnoit ce nom qu'à une mine d'étain pauvre, dont les particules métalliques sont tellement atténuées, minéralisées & mélangées dans une terre ou pierre réfractaire, qu'elle ne mérite presque pas la peine d'être exploitée: aujourd'hui les Mineurs Anglois désignent par ce mot une substance dure & pierreuse qu'on trouve dans les mines d'étain. Ce minéral renferme du cuivre & quelquefois d'autres métaux, mais toujours minéralisés par du soufre. Le *mundick*, suivant *Becher*, est une pyrite blanche probablement arsénicale.

MUNGO ou MESSE, *ophiorrhiza folius lance-lato-ovatis*, LINN. C'est une plante que *Kampfer* range entre les valérianes, dont cependant les Modernes la séparent. Elle est si commune en Guzarate, en Decan, qu'on s'en sert pour le fourrage des chevaux. On prétend que sa racine a la vertu de préserver des suites fâcheuses des morsures venimeuses des serpens, des scorpions & des chiens enragés. Sa semence est grosse comme un grain de poivre & noirâtre. Quelquefois, dit *Lémery*, les hommes en mangent après

l'avoir fait cuire comme du riz : cette semence est fébrifuge.

MURÊNE, *murana*. *Artedi* a donné ce nom à un genre de poissons de la famille de ceux qui ont des nageoires molles, & qui ont dix osselets à la membrane des ouies, & les narines tubuleuses, tels que l'anguille, le congre, le serpent marin & la murène proprement dite. Nous ne parlerons ici que de cette dernière espèce d'animal, ayant parlé des autres à leur article particulier.

La VÉRITABLE MURÊNE, *murana pinnis pectoralibus carens*, est un poisson de haute mer, & qu'on trouve cependant quelquefois vers le rivage ; il est long de plus de trois pieds, semblable à l'anguille, mais plus large ; l'ouverture de sa bouche est grande ; sa mâchoire est aquiline, garnie à son extrémité de deux espèces de verrues bien fournies de dents longues, fort aiguës, courbées au dedans de la bouche. Ses yeux sont blancs & ronds, ses ouies sont brunâtres, sa peau est lisse & tachetée de blanc. Il porte pour nageoire une pinnule sur le dos comme le congre : il nage & avance dans la mer par tortuosités, comme font les serpens sur terre, ce qui lui est commun avec tous les poissons fort longs.

Ce poisson vit de chair : il se tient caché pendant le froid dans les rochers ; ce qui fait qu'on n'en pêche que dans certains temps. La murène est ennemie de la poulpe, (espèce de polype de mer) : celui-ci fuit le combat autant qu'il peut ; & quand il ne peut plus l'éviter, il tâche avec ses longs bras d'envelopper la murène. Celle-ci glisse & s'échappe, & la poulpe devient sa victime ; mais la langouste venge la poulpe en détruisant à son tour la murène. Voyez LANGOUSTE.

Rondelet dit que les Pêcheurs craignent la morsure de la murène, parce qu'elle est venimeuse & dangereuse : ils ne la touchent lorsqu'elle est vivante qu'avec des pinces ; ils lui coupent la tête ; & ses cendres, dit le même Naturaliste, guérissent la morsure

& les écrouelles. Quand la murène a mordu quelqu'un, le plus sûr est de couper la morsure. Les murènes sont adroites à se sauver; lorsqu'elles sont prises à l'hameçon, elles coupent la ligne avec les dents. Quand elles se voient prises dans les filets, elles tâchent de passer au travers des mailles. On ne pêche ce poisson que sur les bords caillouteux des rochers: on tire plusieurs de ces cailloux pour faire une fosse jusqu'à l'eau, ou bien on y jette un peu de sang, & à l'instant on y voit venir la murène qui avance sa tête entre deux rochers. Aussi-tôt qu'on lui présente l'hameçon amorcé de chair de crabe ou de quelqu'autre poisson, elle se jette goulument dessus & l'entraîne dans son trou; il faut alors avoir l'adresse de la tirer tout d'un coup; car si on lui donnoit le temps de s'attacher par la queue, on lui arracheroit plutôt la mâchoire que de la prendre. Cela fait voir que sa force est au bout de sa queue; ce qui vient de ce que la grande arête de ce poisson est renversée de haut en bas, en sorte que les atêtes, qui dans tous les autres poissons sont penchées vers la queue, sont rebroussées dans celui-ci; elles remontent du côté de la tête. Quoique la murène soit hors de l'eau, on ne la fait pas mourir sans beaucoup de peine, à moins qu'on ne lui coupe le bout de la queue, ou qu'on ne l'écrase. Ceci prouve que la vie animale s'étend jusqu'au bout de la moelle épinière de la murène.

La chair de la murène est blanche, grasse, molle; d'assez bon goût, & à-peu-près nourrissante comme celle de l'anguille; les grandes sont beaucoup meilleures que les petites. Il seroit à désirer que quelque Observateur habitant les parages de la mer, pût reconnoître si la murène n'est pas un animal vivipare, & de l'ordre de l'anguille.

MUREX ou ROCHER. Nom que les Conchyliologistes donnent à un genre de coquillage univalve en volute, qui approche beaucoup de celui des buccins, mais qui en diffère à plusieurs égards. Le murex est com-

munément garni de pointes & de tubercules, avec un sommet chargé de piquans ou de clous, quelquefois élevé, & quelquefois aplati : la bouche est toujours oblongue, dentée ou édentée ; la levre dans quelques-uns étendue en aile, dans d'autres garnie de doigts ou pattes, repliée & déchiquetée ; le fût ridé, quelquefois uni. Telles sont les coquilles désignées sous les noms de *bois veiné*, la *musique*, le *plein chant*, le *foudre*, le *rocher triangulaire* ou *dragon*, le *turban*, le *casque*, l'*araignée* ou la *griffe du diable*, le *scorpion*, l'*oreille de cochon*, la *tourterelle*, l'*aigrette*, le *bézoard*. Dans la comparaison de ces coquillages, on trouve à plusieurs d'entr'eux des caractères spécifiques & essentiels dans la figure de leur robe. On en a des exemples dans le rocher qui n'a point de pointes & qui a des ailes ; l'araignée qui a des pointes, ainsi que des doigts ou crochets remarquables ; le rocher cannelé, qui est sans pointes, ni ailes ni boutons, avec la tête plate, mais dont la bouche est dentelée & oblongue. *Voyez ces différens mors.*

On a donné le nom de *murex* à ce genre de coquillage, parce qu'il a la figure d'un rocher hérissé. Le *murex*, dit M. d'*Argenville*, de l'Ouvrage duquel nous avons extrait une partie de ce qui précède, est pris chez plusieurs Naturalistes pour le nom générique de plusieurs coquillages qui fournissent la teinture de pourpre ; d'où il suit, suivant le même Auteur, que la pourpre & le buccin n'en font que des espèces.

M. *Adanson* met le *murex* dans le rang des coquillages operculés, & du genre des pourpres. Comme les espèces qu'il a observées sur les côtes du Sénégal, ont des noms particuliers, & que le travail de cet Académicien mérite d'être lu, nous y renvoyons nos lecteurs.

Ce coquillage tenoit lieu de cochenille aux Anciens. *Virgile* dans son *Énéide*, L. IV, dit :

..... *Tyrioque ardebat murice lana,*

parce que le suc de ce ver testacée ser voit chez les

Anciens à teindre leur robe de pourpre, & que ceux de Tyr y excelloient. Cette même liqueur couleur de pourpre servoit aussi aux Empereurs Romains d'encre pour signer ou souscrire leurs Edits: on l'appeloit *sacrum encoutum*, & nul autre que l'Empereur ne pouvoit user de cette encre sans commettre un crime de leze-Majesté. On prétend que le hasard seul fit connoître aux Tyriens l'usage de cette magnifique teinture; un chien ayant dévoré un ou plusieurs de ces animaux à coquilles sur le bord de la mer, en eut tout le tour de la gueule coloré du rouge le plus vif & le plus beau; ce qui fit naître l'envie de s'en servir à ceux qui l'observèrent.

Le *murex* est appelé *pisseur* en Amérique, à cause qu'il jette promptement sa liqueur qui est la véritable pourpre: *cochlea veram purpuram fundens*. Cet e liqueur, dit le Pere *Plumier*, est conservée dans un grand repli qu'il a sur le dos près du cou en façon de gibecière; il faut être bien adroit pour recueillir ce suc, car il le jette très-rapidement dehors. Chacun de ces animaux en contient environ plein la moitié de la coquille d'une petite noix. Ce suc étant tiré de l'animal est d'abord blanc, ensuite d'un beau vert, puis d'un magnifique rouge purpurin. Le linge teint de ce suc conserve toujours sa couleur. Il n'est pas étonnant, poursuit le P. *Plumier*, que la pourpre des Anciens fût si précieuse, eu égard au grand nombre de ces petits animaux qu'il falloit pour fournir à teindre seulement un manteau.

On a parlé dans le *Journal de Trévoux* (Octobre 1712) d'un petit limaçon des indes qu'on trouve au sud de Guatimala, où l'Amérique septentrionale confine avec l'Isthme de Darien. Ce petit animal, dit *Lémery*, paroît être le *murex* des anciens: il est de la grosseur d'une abeille. Sa coquille est mince & peu dure; on le ramasse à mesure qu'on en trouve, & on le conserve dans un pot plein d'eau; mais comme il est rare d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens sont

long-temps à en ramasser la quantité nécessaire pour teindre un morceau d'étoffe d'une certaine grandeur : enfin on les écrase avec une pierre bien polie, & l'on mouille aussi-tôt le fil de coton ou l'étoffe dans la liqueur rouge : il s'y fait une teinture de pourpre la plus riche qui se puisse voir. Ce qu'il y a d'avantageux est que plus on lave l'étoffe qui en est teinte, plus sa couleur en devient belle & éclatante : elle ne s'altère point par la vieillesse : cette teinture est d'un haut prix ; les femmes Indiennes les plus riches s'en parent. *Voyez maintenant l'article POURPRE*

MURICITE. Coquille fossile & univalve de la famille des *rochers* ou *murex*.

MÛRIE, *muria*. Nom que l'on donne aux eaux, aux terres & aux pierres qui contiennent beaucoup de sel marin ou de sel gemme.

MÛRIER, *morus*, est un arbre dont on distingue deux espèces principales : savoir, le *mûrier blanc* & le *mûrier noir*. Cette distinction au reste n'est fondée ni sur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même sur celle du fruit. On appelle *mûriers noirs* ceux qui produisent de gros fruits bons à manger, & qui sont toujours d'un rouge si foncé, qu'ils paroissent noirs : ceux-là se réduisent à deux ou trois variétés. Tous les autres mûriers sont rangés dans la classe des *mûriers blancs*, soit que le fruit soit gros ou petit, noir, blanc ou rouge. Entre ceux-ci il y en a qui ont les feuilles blanchâtres, d'autres d'un vert foncé ; les uns produisent de très-grandes feuilles entières, d'autres de très-petites profondément échancrées. Le fruit de tous ces mûriers est ordinairement fade & mucilagineux.

La culture du *mûrier blanc*, arbre qui tire son origine de l'Asie, doit nous intéresser d'une manière particulière, parce que ses feuilles servent de nourriture au ver à soie, insecte précieux qui nous fournit les plus belles étoffes. On n'a commencé à cultiver des mûriers en France que sous le règne de Charles IX. L'expérience a appris que cet arbre n'est pas tellement

particulier aux pays chauds, tels que l'Espagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc & le Piémont, qu'il ne puisse aussi réussir fort bien dans d'autres provinces assez froides, telles que la Touraine, le Poitou, le Maine, l'Anjou, l'Angoumois près de la Rochefoucault, & même en Allemagne où ces arbres fournissent aux vers à soie une très-bonne nourriture.

Il y a des *mûriers* qui ne portent que des fleurs mâles, & d'autres qui portent des fleurs femelles, ou quelquefois des fleurs mâles & des fleurs femelles sur le même arbre. Les fleurs mâles sont attachées sur un filet en forme d'épi; elles n'ont point de pétales, mais quatre étamines. Les fleurs femelles n'ont point de pétales, mais un pistil formé d'un embryon ovale qui devient une baie succulente. Les baies ou grains sont rassemblés sur un poinçon commun, & forment une espèce de tête plus ou moins allongée, qu'on nomme *mûre*.

Les feuilles des *mûriers* sont posées alternativement sur les branches; mais il y en a de figures très-différentes suivant les espèces. Les unes sont entières, dentelées seulement sur les bords; d'autres sont découpées très-profondément. Parmi les *mûriers* sauvages, il y en a un dont les feuilles sont rondelettes, assez conformes à celles du rosier: aussi l'appelle-t-on *mûrier à feuilles de rose*. Le climat, le sol, la culture & d'autres causes accidentelles, produisent beaucoup de variétés de *mûriers*.

Les *mûriers* viennent dans toutes sortes de terrains; ils croissent plus vigoureusement dans les terres fortes & humides; mais on prétend qu'ils donnent des feuilles qui forment une nourriture trop grossière, peu favorable à la santé des vers, & préjudiciable à la bonne qualité de la soie. Une bonne terre légère est la meilleure. On a vu de ces *mûriers* blancs croître dans des terrains sablonneux où la bruyère croissoit à peine; mais on dit que leurs feuilles sont trop sèches, & ne donnent point assez de nourriture aux vers à soie.

On peut multiplier les mûriers de rejetons enracinés ou par la semence, par les marcottes & par les boutures. Si l'on veut élever des mûriers noirs, on choisit les plus grosses & les plus belles mûres pour en tirer la graine; si ce sont des mûriers blancs qu'on veut multiplier, on tire la graine des plus belles mûres qui se trouvent sur les mûriers dont les feuilles sont grandes, blanchâtres, douces, tendres, & les moins découpées qu'il est possible. La meilleure graine se tire ordinairement du Piémont, du Languedoc, &c. J'incline en général, dit M. *Duhamel*, à donner la préférence à la graine qu'on recueille dans les pays où il fait quelquefois assez froid; il m'a paru que les arbres qui en proviennent en étoient plus capables de résister à nos gelées. Il arrive souvent dans les hivers rigoureux, dit M. *Bourgeois*, que la gelée détruit la tige des jeunes mûriers, surtout le premier hiver; mais il ne faut pas s'en inquiéter; on n'a qu'à les couper à rase terre, & ils repoussent des tiges aussi belles & aussi vigoureuses que les premières. Les caractères d'une bonne graine sont d'être grosse, pesante, blonde, de répandre beaucoup d'huile lorsqu'on l'écrase, & de pétiller lorsqu'on la jette sur une pelle rouge.

On sème cette graine dans une bonne terre. Dans l'automne de la seconde année, on arrache du semis tous les arbres qui ont de petites feuilles d'un vert très-foncé, qui sont rudes ou profondément déchiquetées; ces espèces d'arbres ne produiroient point de bonnes feuilles pour les vers à soie. A la troisième année, lorsque le plant est de la grosseur du doigt, on l'arrache pour le mettre en pépinière. Selon M. *Bourgeois*, on doit déjà transplanter les mûriers au printemps de la seconde année; ils réussissent beaucoup mieux, & ils prennent plutôt leur accroissement. Sans cette transplantation, les mûriers ne pousseroient qu'une racine en pivot, & la plus grande partie des arbres périroit, quand on les arracheroit pour les mettre aux places où ils doivent toujours rester. Quelques cultivateurs

prétendent qu'il faut couper à rase terre tous ces jeunes arbres à la troisième année, gros ou petits, droits ou tortus, pour leur faire pousser plus de racines. D'autres ne pratiquent cette méthode que pour ceux qui sont tortus ou languissans.

On peut élever les mûriers blancs pour les vers à soie, soit en taillis, soit en quinconce, en leur laissant acquérir leur grandeur naturelle. Un des plus sûrs moyens d'avoir de belles feuilles de mûriers, c'est de les greffer. Les greffes réussissent en fente, en écusson, en sifflet, sur-tout quand on greffe les mûriers d'Espagne sur nos mûriers à petites feuilles.

Les mûriers entés sur des sauvageons, qui sont d'une bonne espèce, comme ceux qui viennent de la graine du mûrier d'Italie, appelé *mûrier rose*, ou du *mûrier d'Espagne*, donnent, dit M. Bourgeois, des feuilles beaucoup plus belles & d'une meilleure qualité pour les vers à soie, que ceux qui sont entés sur le sauvageon commun ou épineux à petites feuilles. C'est une observation qui a été faite par un grand nombre de cultivateurs de mûriers, notamment par M. Thomé, de Lyon, dont l'autorité sur la culture des mûriers, & les instructions sur ce qui concerne la manière d'élever les vers à soie, doivent être d'un grand poids.

Les mûriers greffés donnent, il est vrai, plus de feuilles, & des feuilles plus nourrissantes pour les vers à soie, que les mûriers sauvages; mais l'expérience apprend aussi que les mûriers sauvages peuvent exister pendant deux siècles; au lieu que l'extension des feuilles produite par la greffe, occasionne dans l'arbre une dissipation de sève prématurée, qui en accélère le dépérissement. On propose, dans un Mémoire inséré dans un *Traité sur la culture des mûriers blancs*, par M. Pomier, Ingénieur des Ponts & Chaussées, de greffer les mûriers blancs sur les mûriers noirs; & il y a lieu de penser que ces arbres alors subsisteroient bien, parce qu'il est démontré que le mûrier blanc périt ordinairement par les racines; au lieu

que le mûrier noir n'est sujet à aucune maladie.

On voit dans presque tous les livres d'agriculture, qu'on peut greffer les mûriers sur l'orme : je n'oserois assurer, dit M. *Duhamel*, que cette greffe n'aura jamais de succès ; cependant je l'ai tentée bien des fois inutilement, & j'ai bien des raisons de penser qu'elle ne peut pas réussir. On voit aussi dans ces mêmes ouvrages, que le mûrier peut se greffer sur le figuier & sur le tilleul ; mais il faut en général, pour que les greffes réussissent, qu'il y ait une grande analogie entre les arbres, & sur-tout que la sève se mette en mouvement dans ces arbres dans le même temps.

Plus on prend soin des mûriers, en les déchargeant des branches gourmandes, & en les labourant, plus ils donnent de belles feuilles. On fait un tort considérable aux mûriers, quand on les effeuille trop jeunes pour en nourrir les vers, parce que les feuilles sont les organes de la transpiration des arbres, & en partie de la nutrition, par leurs pores absorbans qui s'abreuvent de l'humidité de l'air. *Voyez les articles ARBRE & FEUILLE.* Les mûriers ont une si grande abondance de sève, qu'ils peuvent repousser jusqu'à deux ou trois fois de nouvelles feuilles. Lorsque l'hiver est doux, les mûriers poussent leurs feuilles de très-bonne heure ; mais il est toujours dangereux de faire éclore trop tôt les vers en se fondant sur cette espérance, parce que l'on ne doit compter que sur les feuilles du commencement de Mai, les autres étant sujettes à périr par les petites gelées.

En Toscane & sur-tout aux environs de Florence, ainsi que l'a observé M. l'Abbé *Nollet*, les habitans, avec moitié moins de mûriers que n'en cultivent les Piémontois, ont trouvé le moyen, toute proportion gardée, d'élever & de nourrir le double de la quantité de vers à soie. Ils observent pour cela de ne faire éclore que dans deux temps différens. Les premiers vers étant éclos, se nourrissent de la première dépouille des mûriers, & lorsqu'ils ont produit leur soie, on fait éclore

d'autres vers qu'on nourrit de la seconde récolte des mêmes arbres.

M. *Bourgeois* dit qu'on cultive aujourd'hui près de Bienne en Suisse plusieurs especes de mûriers blancs. Selon cet Observateur, parmi les *mûriers blancs sauvages*, le MÛRIER ÉPINEUX est le moins estimé. Il produit des branches hérissées d'épines & de feuilles très-petites & peu abondantes : il est très-difficile & dispendieux à cueillir. Le MÛRIER SAUVAGEON ORDINAIRE & COMMUN produit des feuilles dentelées, oblongues & très-minces ; mais il mérite quelque considération, parce qu'il réussit très-bien en haie comme la charmille, & dans une exposition favorable ; il est plus printanier que les autres especes. Le MÛRIER SAUVAGEON qui provient de graine de *mûrier rose*, ou d'*Italie enté*, produit beaucoup de feuilles un peu arrondies, de grandeur moyenne, tirant sur le jaune clair, & d'une très-bonne qualité.

Parmi les *mûriers blancs entés*, il y a le *mûrier rose* ou d'*Italie enté*, qui pousse des feuilles grosses, épaisses, lisses & fort abondantes ; c'est l'espece qui est aujourd'hui la plus cultivée en France, en Italie & en Piémont. M. *Thomé* lui donne la préférence sur toutes les autres especes de mûriers pour élever les vers à soie & l'a mis fort en vogue. Cet arbre est cependant délicat, il a beaucoup souffert en Suisse par les hivers rigoureux de 1766 & 1767. Le *mûrier* appelé *feuille romaine*, pousse de très-grandes feuilles qui le distinguent de toutes les autres especes ; il n'est pas rare d'en trouver qui égalent la feuille de courge. Le *mûrier d'Espagne* a beaucoup de ressemblance avec le *mûrier rose sauvageon*, ses feuilles sont cependant plus grandes & plus pointues : il n'est point délicat, & il résiste aux plus fortes gelées & aux hivers les plus rigoureux des climats froids. Le *murier* appelé *petite reine*, a la feuille très-lisse, oblongue, d'une grandeur médiocre : cette espece est très-estimée & très-bonne.

M. Miller parle de *mûriers de Virginie* dont les feuilles sont velues. Ils sont fort rares en Europe.

On trouvera au mot *vers à soie*, l'usage & l'utilité de chacune de ces especes de mûriers, & les expériences qu'on a faites nouvellement en Languedoc & en Suisse sur la propriété de ces différentes feuilles pour la nourriture & le produit des vers à soie.

L'utilité des *mûriers blancs* ne se borne pas à la nourriture des vers à soie ; on peut les émonder tous les trois ou quatre ans, comme les saules & les peupliers, pour en faire des fagots, dont on fait manger la feuille aux moutons pendant l'hiver, avant de les brûler. Ces animaux sont fort friands de cette feuille qui les nourrit bien, & leur procure une très-belle & fine laine. On pourroit même dans tous les pays & dans la plupart des campagnes, comme cela se pratique en Espagne, attendre la premiere gelée blanche, pour secouer les feuilles de ces arbres qu'on ramasse pour les faire sécher sous des hangars, ayant la précaution de les remuer de temps en temps. C'est avec cette feuille qu'on nourrit en Espagne les moutons pendant le froid & les gelées. Par cette méthode on ne gâte point les mûriers qui fournissent des feuilles chaque année, & on prétend que cette nourriture contribue beaucoup à la beauté & à la finesse des laines d'Espagne. D'après toutes ces considérations, M. Bourgeois conclut que même dans les pays où on ne gagneroit pas à élever des vers à soie, soit à cause de la nature du climat, soit à cause de la disette & de la cherté des ouvriers & de la main d'œuvre, ou enfin à cause de quelques circonstances particulieres, on ne devroit pas négliger la culture des mûriers blancs.

Les oiseaux sont très-friands des fruits des mûriers blancs, & on remarque que ceux qui sont engraisés avec ces fruits, sont un excellent manger : (en effet les merles nourris & engraisés avec le fruit de cet arbre, sont d'une grande délicatesse & d'un goût exquis. M. Bourgeois dit les avoir trouvés préférables.

à ceux qui se nourrissent de cerises & de raisins. Cependant le fruit du mûrier blanc a un goût douceâtre & très-fade.) On doit par conséquent mettre ces espèces de mûriers dans les remises, si la terre est assez bonne pour que ces arbres puissent y subsister.

On cultive les mûriers à gros fruit noir, à cause de leurs fruits qui sont bons à manger. Ces fruits mangés à jeun dans leur maturité, passent pour être laxatifs & adoucissants. On fait avec ces mûres cueillies avant leur maturité, un sirop propre à calmer les inflammations de la gorge pris en gargarisme, & pour déterger les ulcères de la bouche. Le suc des mûres noires sert à colorer plusieurs liqueurs & quelques confitures. Quelques personnes s'en servent pour donner une couleur foncée au vin rouge, il contribue même à lui donner de la douceur. Quoique ce suc soit inutile pour la teinture, il imprime aux doigts & au linge une couleur rouge, qui s'enlève difficilement. Le verjus, l'oseille, le citron & les mûres vertes, emportent ces taches de dessus les mains; mais pour le linge, le plus court est de mouiller l'endroit taché, & de le sécher à la vapeur du soufre; l'acide vitriolique qui s'échappe de cette substance en combustion, emporte tout de suite la tache.

Le bois du mûrier est jaune, il est assez dur & propre à faire différens ouvrages de tour & de gravure. On peut faire rouir ce bois dans l'eau, pour en détacher l'écorce filamenteuse qui est propre à faire des cordes. L'écorce des racines du mûrier noir est un excellent vermifuge, prise en poudre à la dose de trente grains, ou en infusion à la dose d'une drachme.

MURIER DE RENARD. *Voyez* RONCE.

MURIER A PAPIER, *morus papyrifera*, LINN. On le cultive dans le Japon. Le P. du Halde dit qu'on dépouille les branches de leur écorce, & qu'on en fait un papier assez fort pour couvrir les parasols ordinaires, sur-tout quand il est huilé & coloré. Les feuilles de ce mûrier servent aussi de nourriture aux

vers à soie. *M. de la Rouviere* prétend avoir tiré une belle soie végétale de l'écorce des jeunes branches de mûrier, coupées dans le temps qu'elles sont en sève, ensuite battues & rouies. Les femmes de la Louisiane choisissent, pour cette même production, les jets ou pousses qui sortent de la souche des mûriers, & qui ont quatre ou cinq pieds de haut; elles en ôtent l'écorce, la font sécher au soleil, puis elles la battent pour en faire tomber la partie extérieure; l'intérieure, qui est l'écorce fine, reste toute entière. Elles battent derechef cette dernière pour la rendre plus fine encore; après quoi elles la mettent blanchir à la rosée: ensuite elles la filent, en font divers ouvrages, tels que des réseaux, des franges, souvent même elles la tressent & en fabriquent un tissu croisé.

MURIER. Nom donné à un oiseau de Lorraine qu'on avoit regardé comme une espèce de *traquet*, & qui est une espèce de *gobe-mouche à collier*. Il paroît en ce pays vers la mi-Avril: il habite les forêts, notamment celles de haute furaie: il niche dans le creux de quelque vieil arbre. Son nid est composé de brins d'herbes & de mousse: sa ponte est de six œufs, dont la couleur est d'un vert clair: le pere & la mere nourrissent les petits. La picorée consiste en insectes volans. Les muriers voltigent toujours d'arbre en arbre: ils se sauvent à l'approche de l'homme: ils aiment la solitude, & se retirent ordinairement dans l'endroit le plus épais de la forêt: ils quittent le pays dans le mois d'Août.

MURRA. Espèce de matiere semblable à la porcelaine dont on a fait des vases fort recherchés par les Romains. *Du Sault*, traduction de Juvenal, satire VI, n°. 16. Voyez à l'article **VASES**.

MURTE. Voyez **MIRTHE**.

MURTILLE. C'est un arbre fort commun dans toute la partie Méridionale de l'Amérique, jusqu'au Déroit de Magellan; il porte pour fruit une espèce de raisin de la grosseur d'un pois, & semblable aux

grains de grenade pour la forme & la couleur. Les Naturels du pays l'appellent *unni*. Ils font avec ce fruit une sorte de vin, qui est une liqueur agréable & saine.

MUSA. Voyez BANANIER.

MUSARAIGNE ou MUSET, *musaraneus*. Selon M. de Buffon, la musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui se trouve entre le rat & la taupe, qui se ressemblant par leur petitesse, different beaucoup par la forme, & sont en tout des especes très-éloignées. La musaraigne, plus petite encore que la souris, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires; par les yeux, qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même, & sont beaucoup plus petits que ceux de la souris; par le nombre des doigts, en ayant cinq à tous les pieds: par la queue, par les jambes, sur-tout celles de derriere, qu'elle a plus courtes que celles de la souris; par les oreilles, & enfin par les dents.

La couleur ordinaire de la musaraigne est d'un brun mêlé de roux; mais il y en a aussi de cendrées, de presque noires, & toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Elles sont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve dans l'Amérique.

Ce très-petit animal à une odeur forte qui lui est particuliere, & qui répugne aux chats: ils chassent & tuent la musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la souris. C'est apparemment cette mauvaise odeur & cette répugnance des chats, qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de sa morsure dangereuse pour le bétail, & sur-tout pour les chevaux. Mais l'ouverture de la gueule de cet animal est même trop petite, pour qu'il puisse les mordre. Les enflures qui arrivent aux chevaux, ne viennent vraisemblablement que d'une cause interne, & ne sont certainement pas cau-

lées par la morsure ou la piqure de cet animal, comme le vulgaire le pense.

La musaraigue habite assez communément, sur toît en hiver, dans les fermes où elle mange du grain, des insectes, des chairs pourries. On la trouve aussi fréquemment dans les bois à la campagne, soit dans des trous d'arbres, soit dans des trous en terre. On dit qu'elle donne autant de petits que la souris, mais moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu qu'elle : elle n'est pas aussi agile à beaucoup près ; on la prend aisément, parce qu'elle voit & court mal.

MUSARAIGNE D'EAU. C'est un petit animal amphibie, qui a été observé pour la première fois en 1756 par M. *Daubenton* ; il est un peu plus grand que la musaraigue, il a le museau plus gros, la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poils ; la partie supérieure de son corps est de couleur noirâtre, mêlée d'une teinte de brun, & la partie inférieure a des teintes de fauve ; sa queue est de couleur grise & presque nue, à l'exception du côté inférieur, qui est revêtu d'un bour à l'autre de poils courts & blanchâtres ; les doigts ont aussi sur les côtés des poils qui ne se trouvent pas dans la musaraigue.

La musaraigne d'eau reste cachée pendant le jour dans les fentes de rochers, ou dans des trous sous terre le long des petits ruisseaux. Lorsqu'on veut la prendre, il faut la chercher à la source des fontaines, vers le lever ou le coucher du soleil. Elle met bas au printemps, & produit ordinairement neuf petits.

MUSC. Voyez à l'article GAZELLE.

MUSCADE ou NOIX MUSCADE, *nux moschata*, aut *nux myrthica aromatica*, est le fruit aromatique d'un arbre de l'Inde Orientale, qui est grand comme un poirier. Le bois de cet arbre est moelleux, & son écorce est cendrée. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher ; elles sont verdâtres en-dessus, blanchâtres en dessous, sans queue : étant froissées entre les mains, elles

elles répandent une odeur pénétrante. Sa fleur est formée en rose, jaunâtre & fort suave. Il lui succede un fruit arrondi, de la grosseur d'une petite orange, attaché à un long pédicule, & dont le noyau est couvert de trois écorces.

La premiere de ces trois écorces est charnue, molle, pleine de suc, épaisse d'environ un doigt, velue & rousse, parsemée de taches jaunes, dorées & purpurine, de même que nos abricots & nos pêches. Cette grosse écorce, qui est d'un goût acerbe, s'ouvre d'elle même dans le temps de la maturité. Sous ce brou ou premiere écorce est une enveloppe réticulaire ou membrane à réseau, qui est en quelque sorte partagée en plusieurs lanieres, d'une substance visqueuse, huileuse, mince & comme cartilagineuse, d'une odeur très aromatique, fort agréable, d'une saveur âcre, balsamique, assez gracieuse & de couleur rougeâtre-jaunâtre : c'est ce que l'on appelle *macis* en Europe, *bisbese* ou *besbahe* dans l'Arabie, & aux Moluques, *bongopala*, & que quelques Commerçans nomment improprement avec le public *fleur de muscade*. A travers les mailles de cette seconde enveloppe, on en apperçoit une troisieme qui est une coque dure, mince, ligneuse, d'un brun roussâtre, cassante, laquelle contient un noyau qui est la noix muscade. Cette noix est ovale, de la figure d'une olive, longue de huit à dix lignes, ridée, d'une couleur brune-cendrée, dure, fragile, panachée intérieurement de nuances jaunâtres & de rouge-brun; d'une excellente odeur, d'une saveur âcre & suave, quoiqu'amere, & d'une substance très-huileuse.

M. Geoffroi (*Mat. Médic.*) dit que lorsque l'on fait une incision dans le tronc du muscadier, ou que l'on en coupe les branches, il en découle un suc visqueux, d'un rouge pâle comme le sang dissous : ce suc devient bientôt d'un rouge foncé, & laisse sur la toile des marques que l'on a bien de la peine à effacer.

Le muscadier vient de lui-même dans les îles Moluques, & dans quelques autres de l'Océan Oriental ;

mais on le cultive sur-tout dans la province de Banda, qui est composée de six petites îles qui sont *Néra*, *Lontar*, *Pulo-way*, *Gunon-gapy*, *Pulorong* & *Ros-singy-en*. Les trois premières de ces îles sont extrêmement fertiles en noix muscades.

Il y a deux sortes de véritables noix muscades dans les boutiques; l'une est de la figure d'une olive & s'appelle *muscade femelle*; c'est celle que nous venons de décrire, & qui est si fort en usage; l'autre est appelée *mâle* par quelques-uns, les Hollandois la nomment *manequé*; elle est plus alongée & un peu moins aromatique; aussi est-elle moins recherchée. Entre ces deux sortes de noix il y en a de figures irrégulières, qui sont des jeux de la Nature. Il y a de plus les noix muscades sauvages.

Les Hollandois en distinguent plusieurs espèces, & nomment la principale, *noix muscade mâle des boutiques*; elle est plus grosse que la noix muscade ordinaire ou femelle; elle est oblongue, comme carrée, presque sans odeur, & d'un goût désagréable: elle est intérieurement panachée de veines noirâtres. Les vers la rongent assez facilement, & si on la mêle avec les autres muscades, on prétend qu'elle les corrompt; c'est pourquoi il a été défendu de la mêler. A Banda on l'appelle *pala-tuhir*, c'est-à-dire, *noix de montagne*; les anciens l'appeloient *azerbe*; mais à peine est elle connue aujourd'hui en France. Quelques superstitieux la recherchent seulement pour en préparer des philtres, dans l'idée d'en faire des choses surprenantes. L'arbre qui donne ces sortes de noix muscades, croît dans le Malabar & dans les îles Moluques; il est plus haut que le muscadier ordinaire, mais moins branchu & moins feuillu; son macis est pâle, sans suc & d'une odeur désagréable.

Cueillette & Préparation des Noix muscades.

Lorsque ces fruits sont mûrs, les habitans montent sur les arbres, & ils les cueillent en tirant à eux les

rameaux avec de longs crochets. Quelques-uns les ouvrent aulli-tôt avec le couteau, & ils en ôtent le brou ou premiere écorce que l'on entasse dans les forêts, où elle pourrit avec le temps. Dès que ces écorces se pourrissent, il croît dessus une certaine espee de champignons que l'on appelle *boleti moschocatin* : ils sont noirâtres, & très-recherchés des habitans qui les regardent comme un mets délicieux. Ils emportent à la maison ces noix dépouillées de leur premiere écorce, & ils calevent soigneusement le macis avec un petit couteau. Ils font sécher au soleil pendant un jour ce macis qui est d'un beau rouge, mais dont la couleur devient obscure. Ensuite ils le transportent dans un autre endroit moins exposé aux rayons du soleil, & l'y laissent pendant huit jours, afin qu'il s'y amolisse un peu. Puis ils l'arrosent de l'eau de la mer, pour l'empêcher de trop sécher, & de peur qu'il ne perde son huile. Ils prennent garde aussi d'y mettre trop d'eau, car il se pourriroit, & les vers l'attaqueroient. Enfin ils le renferment dans de petits sacs, & ils le pressent fortement : il ne faut pas confondre le macis avec le *macer*. Voyez ce dernier mot.

On expose au soleil pendant trois jours les noix qui sont encore revêtues de leur coque ligneuse ; ensuite on acheve de les bien sécher près du feu, jusqu'à ce qu'elles rendent un son quand on les agite, & alors on les frappe avec de petits bâtons pour les débarrasser de leur coque qui saute en morceaux. On distribue ces noix en trois tas, dont le premier contient les plus grandes & les plus belles, qui sont destinées à être apportées en Europe ; le second renferme celles que l'on réserve pour l'usage des gens du pays, & le troisieme contient les plus petites, qui sont irrégulieres ou non murées ; on brûle celles-ci, & on emploie une partie des autres pour en tirer de l'huile par expression. Une livre en donne ordinairement trois onces ; cette huile est de la consistance du suif, & a entierement le goût de la noix muscade : cette même noix donne aussi par

la distillation, de même que le macis, une huile essentielle, transparente, volatile & d'une odeur exquise.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les noix muscades que l'on a choisies se corromproient bientôt, si on ne les artosoit, ou plutôt si on ne les confisoit, pour ainsi dire, avec de l'eau de chaux faite de coquillages calcinés que l'on détrempe avec de l'eau salée à la consistance de bouillie fluide : on y plonge deux ou trois fois les noix muscades renfermées dans de petites corbeilles, jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait enduites de la liqueur. Ensuite on les met en un tas où elles s'échauffent, & toute l'humidité superabondante s'évapore. Dès qu'elles ont sué suffisamment, elles sont bien préparées & propres pour passer la mer.

On confit aussi dans l'île de Banda le fruit entier du muscadier de la manière suivante. Lorsque ces fruits sont presque mûrs, mais avant qu'ils s'ouvrent, on les fait bouillir dans l'eau, & on les pèce avec une aiguille : ensuite on les fait tremper dans l'eau pendant dix jours jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur saveur acerbe & âpre : alors on les cuit légèrement dans un sirop de sucre ; si on veut qu'elles soient dures, on y jette un peu de chaux. On répète pendant huit jours cette même opération, & toujours dans un nouveau sirop ; enfin on met pour la dernière fois ces fruits ainsi confits dans du sirop un peu épais, & on les garde dans un pot de terre bien fermé.

On confit encore ces noix dans de la saumure ou dans du vinaigre ; & quand on en veut manger, on les macere dans de l'eau douce, ensuite on les fait cuire dans du sirop de sucre, &c.

Usages & Propriétés de la Muscade.

On sert dans les desserts les muscades entières confites : les Indiens en mangent quelquefois en buvant du thé ; les uns n'en prennent que la chair, d'autres en mâchent aussi le macis, mais on a coutume de rejeter

Le noyau , qui est précisément la noix muscade. Bien des voyageurs marins qui vont dans le Nord , en mâchent tous les matins. Les Hollandois ont observé que si l'on fait un usage immodéré de cette sorte de confiture , elle attaque la tête & cause des maladies soporeuses. On emploie fréquemment la noix muscade simple & non confite pour assaisonner les alimens : on s'en sert aussi en Médecine ; elle fortifie l'estomac , facilite la digestion , corrige la mauvaise haleine , apaise le vomissement , dissipe les vents & guérit les coliques ; elle arrête le flux de ventre , excite les regles , provoque la semence , augmente le mouvement du sang , résiste aux poisons , & est fort utile dans les maladies froides des nerfs. Cependant il en faut user sobrement ; car elle cause l'assoupissement & rend lourd. On vante la fumigation de ces noix comme un remède éprouvé dans les coliques venteuses & dans certaines douleurs de la matrice , qui viennent quelquefois après l'accouchement. Ces noix torrifiées conviennent dans la dysenterie.

Le macis a la même vertu que la noix muscade ; il est moins astringent , mais l'excès n'en est pas moins dangereux.

L'huile de noix muscade tirée soit par expression , soit par distillation , est , ainsi que celle du macis , très-propre dans les tranchées du ventre , dans les coliques néphrétiques & dans certaines maladies des nerfs : elle apaise le hoquet ; & si l'on en frotte légèrement les tempes , elle procure le sommeil. On peut blanchir cette huile en la macérant long-temps dans l'esprit de vin : elle est la base de quantité de baumes composés , reconnus souverains dans l'apoplexie & les maladies convulsives. Ray prétend même qu'elle a la singulière propriété de faire croître la gorge ou les mamelles , appliquée extérieurement.



*Observations sur le commerce de la Muscade, du Girofle
& de la Cannelle.*

Par ce qui précède on a vu que les muscadiers croissent dans plusieurs îles de l'Océan Oriental. Les Hollandois, dont les plus grands obstacles n'ont jamais laissé la patience, s'en sont approprié la récolte, ainsi que celle du girofle & de la cannelle qui naissent dans les îles de Ternate & de Ceylan; &c. soit à titre de conquête, soit en payant aux Insulaires des pensions, qui sont plus utiles à ceux-ci que l'ancien produit de leurs arbres. Toujours est-il vrai qu'ils ont engagé ou contraint les habitans des îles Moluques; &c. à abattre & arracher tous les girofliers, & ils ne les ont conservés que dans l'île d'Amboine & de Ternate, dont ils sont, comme les maîtres. (On fait effectivement que pour dédommager le Roi de Ternate de la perte du produit de ses girofliers dans les autres Moluques, les Hollandois lui paient tous les ans environ dix-huit mille rixdales en tribut ou en présent; & qu'ils se sont en outre obligés par un traité de prendre à sept sous six deniers la livre tout le girofle que les habitans d'Amboine apportent dans leurs magasins). Ils sont aussi parvenus à détruire la cannelle par-tout ailleurs que dans l'île de Ceylan qu'ils possèdent. Il en est de même à l'égard du poivre blanc; &c. de sorte que l'Europe entière & presque toute l'Asie passent par leurs mains pour cette espèce de commerce. Il n'y a donc que les sept ou huit Compagnies Hollandaises de l'Inde Orientale qui nous apportent ces sortes d'épiceries fines. *Voyez les mots CANNELLE & GIROFLE.*

Les magasins que les Hollandois ont de ces précieux aromates, tant dans l'Inde qu'en Europe, sont immenses & d'une richesse très-considérable; ils en ont actuellement chez eux la récolte de seize années. Ils ne distribuent point aux Nations voisines leur dernière ré-

oolte, mais toujours la plus ancienne : en 1760 ils vendoient la provision de 1744. On dit communément en France & ailleurs, que quand les Hollandois ont trop de girofle, de muscade, &c. dans leurs magasins; ils les jettent à la mer: Mais ce n'est pas ainsi qu'ils s'en débarrassent, ils les brûlent. Le 10 Juin 1760 j'en ai vu à Amsterdam, près de l'Amirauté, un feu dont l'aliment, me dit-on, étoit estimé huit millions argent de France : on devoit en brûler autant le lendemain. Les pieds des Spectateurs baignoient dans l'huile essentielle de ces substances; mais il n'étoit pas permis à personne d'en ramasser, & encore moins de prendre les épices qui étoient dans le feu. Quelques années auparavant & dans le même lieu, un pauvre particulier qui dans un semblable incendie ramassa quelques muscades qui avoient roulé du foyer, fut pris au corps, condamné tout de suite à être pendu & exécuté sur le champ. Nous nous étendrons plus sur cet objet dans le Journal de nos Voyages que nous nous proposons de donner dans quelque temps. Nous ajouterons seulement que la jalousie des Hollandois pour se conserver l'unique débit du girofle, n'a cependant jamais pu empêcher qu'il ne s'en fit un assez grand divertissement par leurs propres Officiers en plusieurs lieux des Indes. Une manière qu'ils ont de tromper la Compagnie, dit M. de Jaucourt, est d'en vendre aux navires des autres Nations qu'ils rencontrent en mer, & de mouiller le reste, afin que le nombre des quintaux de girofle qui font leur cargaison, s'y trouve toujours; ce qui peut aller à dix par cent, sans que les Commis des magasins qui les reçoivent à Batavia puissent s'en apercevoir.

Nous apprenons de M. de Romé de Lisle qui est arrivé il y a quelques années de l'Inde, que les Anglois tirent beaucoup de cannelle, de poivre & de girofle de l'île de Sumatra : ils en font l'entrepôt au comptoir de Bancoûl; ce qui déplaît fort aux Hollandois. Nous avons vu aussi un échantillon d'assez bonne cannelle

transplantée à la Martinique. Enfin on a trouvé les moyens d'obtenir plusieurs milliers de plants de girofliers & de muscadiers & de les planter à l'île de France où ils donnent déjà les plus grandes espérances.

MUSCARDIN. *Voyez à la suite du mot LOIR.*

MUSCAT. Nom donné aux raisins blancs de Frontignan, & aux raisins rouges de Toulon : on en fait d'excellent vin. On donne encore le nom de muscat à la poire rouffeline.

MUSCHEBOUT. Espece de merlu moucheté de taches noires. *Voyez à l'article MORUE.*

MUSCLE, *musculus*, est la partie charnue & fibreuse du corps de l'animal, destinée uniquement à être l'organe ou l'instrument du mouvement. La structure des muscles & la cause de leur gonflement, leur nombre & leur insertion, leurs usages ou propriétés, tous ces effets de la Nature étonnent le Physicien & sont dignes de la réflexion du Philosophe & notamment de l'étude de l'Anatomiste qui s'occupe aux dissections myologiques. *Voyez l'article HOMME.*

MUSCULITES ou MYTULITES. *Voyez MOULLES FOSSILES.*

MUSET. *Voyez MUSARAIGNE.*

MUSIMON. Quadrupede connu dans les îles de Corse & de Sardaigne, sous le nom de *muslo* ou *musron* : il court avec grande-vitesse. Les Chasseurs font cas de sa chair. C'est le *mouflon*. *Voyez ce mot.*

MUSIQUE. Nom donné à une espece de coquillage univalve, de la famille des murex, lequel se distingue par des points rougeâtres, & par la netteté de ses cinq lignes, pareilles à celles d'un papier de musique : c'est le *coupet* de M. Adanson.

MUSSOLE. Coquillage bivalve que quelques-uns regardent comme étant de la famille des moules; mais que M. Adanson met dans le genre du pétoncle. On l'appelle communément *Arche de Noé*.

MUSTELE, *mustela*, Rondelet donne ce nom à

deux poissons. Le premier s'appelle *mustele vulgaire* ; & le second simplement *mustele*.

La MUSTELE VULGAIRE, *mustela vulgaris*, est un poisson de mer, du genre des morues, qui se nourrit de squilles & de petits poissons. Il a le corps brun, large, sans écailles ; la bouche assez grande & les dents petites : le bout de sa mâchoire inférieure est garni d'un barbillon blanc ; celle de dessus en a deux qui sont noirs : son corps finit en pointe ; une ligne droite commence aux ouies & finit à la tête : sa chair est molle & friable.

L'autre *mustele* est presque semblable à la précédente, les nageoires qu'elle a aux ouies, ressemblent beaucoup à des barbillons.

On donne quelquefois le nom de *mustele fluviale* à la *lote*. Voyez ce mot.

Schoneveld fait mention d'une *mustele vivipare* que les Allemands nomment *aelguappe* : c'est l'*éelpout*. Voyez ce mot.

MUTHUSUSA. Voyez à l'article BISON.

MYLABRE, *mylabris*. Insecte coléoptère dont les antennes plus grosses vers le bout, & à articles hémisphériques un peu triangulaires, sont posées sur une trompe courte & large : quatre antennes accompagnent la bouche ou l'extrémité de la trompe de ce petit animal. Les élytres ou étuis sont presque ronds & si courts, qu'ils ne couvrent que les deux tiers du corps. On trouve le *mylabre* sur les fleurs. Ses yeux sont assez faillans.

MYRABOLTS. C'est le nom que l'on donne à la myrrhe qui vient d'Arabie, mais que les Européens tirent souvent de Surate. Voyez MYRRHE.

MYROBOLANS, *myrobolani*, est le nom que l'on donne à des fruits desséchés qui viennent des Indes Orientales, où ils sont appelés *fruits du panel*, & dont nous distinguons cinq espèces principales ; savoir, les *citrins* ou *jaunes*, les *Indiens* ou *noirs*, les *chébules*, les *bellerics* & les *emblics* ou *Chinois*. Nous savons peu

de chose touchant les arbres sur lesquels on les recueille. Plusieurs Auteurs prétendent qu'ils croissent sur des arbres entierement différens. M. *Adanson* au contraire dans l'Ouvrage intitulé *Famille des Plantes*, Vol. II, pag. 442, dit positivement que des cinq myrobolans connus dans les boutiques, il n'y a que l'emblic qui fasse une espece & même un genre distinct de la famille des tithymales. Les quatre autres ne sont; ajoute-t il, que des variétés du même fruit. Le myrobolan Indien n'est que ce même fruit encore petit & dans sa jeunesse. Le belleric est le même dans sa maturité; enfin le chébule & le citrin ne sont que des variétés plus racourcies & presque sphériques. M. *Adanson* assure que ceci a été vérifié aux Indes tout récemment par un Observateur versé dans la Botanique. On prétend que la feve de Bengale est encore une espece de myrobolan.

LES MIROBOLANS CITRINS, *myrobolani citrina*, sont des fruits oblongs, arrondis, de la grosseur du pouce, mouffes par les extrémités, de couleur jaunâtre ou citrine, communément ornés de cinq grandes cannelures longitudinales, & d'autant de petites. L'écorce extérieure est glutineuse, amere & un peu âcre: elle couvre un noyau dur, anguleux, sillonné, jaunâtre, lequel contient une amande de couleur grise ou fauve. Ces fruits viennent, dit-on, sur un arbre qui est de la grandeur du prunier sauvage, dont les feuilles sont conjuguées; semblables à celles du cormier, & qui croît principalement vers Goa.

LES MYROBOLANS CHÉBULES, *myrobolani chebula*, ressemblent aux citrins, mais ils sont plus grands & imitent plus la forme de poire: ils sont également relevés de cinq côtes, ridés, d'une couleur brunâtre en dehors, & d'un roux noirâtre en dedans; ils ont le même goût & la chair plus épaisse que les précédens; leur noyau est anguleux & creux, contenant une amande oblongue; on les casse difficilement. On dit que l'arbre où ils naissent a des feuilles simples, sem-

blables à celles du pêcher, & des fleurs rougeâtres en étoiles: il croît aux environs de Décan & de Bengale. *Prosper Alpin* a décrit une espèce de myrobolan ché-bule que l'on cultive au Caire, mais qui est tout différent du précédent.

LES MYROBOLANS INDIENS, *myrobolani nigra*, sont gros & longs comme de petits glands; ridés, noirs en dehors, brillans, creusés extérieurement d'un sillon, comme s'ils n'étoient pas des fruits parfaits, contenant une amande avortée. Quand on les mâche, ils s'attachent aux dents & font cracher; leur saveur est acerbe, amère & acide: on prétend que les feuilles de l'arbre qui les porte, sont semblables à celles du faule; il croît à Cambaye.

LES MYROBOLANS BELLERICS, *myrobolani bellerica*, sont arrondis, peu anguleux, gros, de la figure de la noix muscade, un peu jaunâtres, se terminant en un pédicule un peu gros, comme la figue. Leur écorce est un peu molle, austère & astringente; elle contient un noyau grisâtre, dans la cavité duquel se trouve une amande semblable à une aveline. L'arbre qui les porte naît à Bengale; il a des feuilles semblables à celles du laurier, mais plus pâles; du moins telle est l'assertion de ceux qui font, des cinq espèces de myrobolans, autant de fruits absolument différens.

LES MYROBOLANS EMBLICS, *myrobolani emblica*, sont presque ronds, relevés par six côtes, de la grosseur d'une noix de galle & d'un gris noirâtre: ils contiennent, sous une pulpe charnue, qui s'ouvre en six parties en mûrissant, un noyau léger, blanchâtre, gros comme une petite aveline, anguleux, divisé en trois cellules, & qui s'ouvre en trois parties lorsqu'il est mûr. On ne nous apporte communément que les segmens de la pulpe desséchés: ils sont noirâtres & d'un goût aigrelet & un peu austère. Ces fruits croissent, dit-on, sur un arbre dont les feuilles sont courtes & découpées fort menu, comme celles de la fougère; Les Indiens se servent des emblics pour tanner le cuir.

le verdir, & pour faire de l'encre ; ils en mangent aussi de confits dans de la saumure pour exciter l'appétit. Ils naissent à Bengale.

L'eau dans laquelle on a fait macérer les myrobolans rougit le papier bleu : ils purgent sans danger, & on s'en sert dans les cas où il faut resserrer en même temps. Leur décoction est fort utile pour raffermir les dents qui branlent. Les myrobolans étoient autant autrefois en usage, seuls, que le sont aujourd'hui le féné & les tamarins ensemble.

Le *hobus des Indiens Occidentaux*, est aussi une espèce de myrobolan. Les habitans se servent des sommités les plus tendres de l'arbre qui les produit, ainsi que de son écorce, pour en faire une eau odorante propre à fortifier les membres fatigués ; ils en mettent aussi dans leurs bains. Le fruit, qui est une espèce de prune, est laxatif. Si l'on fait des incisions à la racine de l'arbre qui porte ce fruit, il en sort une eau qui est bonne à boire.

La FEVE DE BENGAL, *fabā Bengalenfis*, est encore un fruit étranger, que *Samuel Dale* croit être le myrobolan cirrin, qui a avorté à cause de la piqûre de quelque insecte. Ce fruit a la forme d'un nombril, il est large d'un pouce, brun en dehors & noirâtre en dedans.

Dans le vingt-septième Recueil des Lettres édifiantes on trouve une Lettre du Père *Cœurdoux*, accompagnée de recherches de M. *Poivre*, dans laquelle il est dit que le cadoucas, dont les Indiens se servent dans leur teinture, est un vrai myrobolan citrin, qu'ils mêlent avec du lait de buffle femelle, & qui leur sert pour noircir à l'aide d'une eau vitriolique. Ils nomment *pendjoucadoucaie* le myrobolan à demi-mûr, & *cadoucaipou*, la noix de galle du myrobolan : on se sert dans l'Inde de celui-ci, avec le *chayaver*, qui est une espèce de *caille-lait blanc* du Malabar, pour teindre & peindre, soit en jaune, soit en vert, soit en bleu, en faisant les mélanges convenables de ces ingrédients.

MYRRHE, *myrrha*. C'est un suc résino-gommeux, connu chez les Arabes, sous le nom de *ler-mur-mor* : on nous l'apporte de cette partie de l'Ethiopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodites*. Dans le commerce, la myrrhe est en morceaux, qui varient beaucoup pour la grosseur, la consistance, la couleur, l'odeur, le goût & la transparence. La belle myrrhe est en larmes ou en morceaux plus ou moins gros, de couleur jaune ou rouille un peu transparente. Lorsqu'on la brise on y voit des veines blanchâtres comme la base de l'ongle, ce qui fait dire *myrrhe onglée* ; elle est d'un goût amer, un peu âcre & aromatique, causant des nausées, d'une odeur forte. Mais si on la pile ou qu'on la brûle elle exhale une odeur assez agréable ; elle doit être un peu friable & peu grasse. Les morceaux bien transparens, qui ne sont point amers dans l'intérieur, ne sont que de la *gomme arabique* ; il faut les rejeter, & retirer également ceux qui sont brunâtres, visqueux & d'une saveur désagréable. Ces derniers ne sont souvent que du *bdellium*.

On ne dit rien de certain sur l'arbre dont la myrrhe découle ; & on ne fait point si c'est par incision qu'on la retire. Quelques-uns prétendent que nous n'avons pas la bonne myrrhe des Anciens, parce qu'elle n'a pas l'odeur exquise de celle dont nous les Auteurs font mention ; on en aromatisoit les vins les plus délicats, & on la présenta comme un parfum très-précieux au Sauveur du monde, pendant qu'il étoit dans la crèche. Mais on peut répondre à cela, qu'il en est des parfums comme des goûts & des couleurs, dont on ne doit pas disputer. Les hommes sont également inconstans à l'égard des odeurs : le musc & la civette, &c. en fournissent des exemples sensibles. Les Anciens distinguoient deux sortes de myrrhe ; l'une liquide, qu'ils appelloient *stacté* ; & l'autre solide, qu'ils nommoient *myrrhe troglodite*. Ils retiroient la myrrhe stacté par incision, & la recevoient dans des vases qu'ils bouchaient exactement. Souvent les gros morceaux sont comme pleins

d'un suc huileux, que les Modernes nomment quelquefois aussi *stacte*.

La myrrhe, comme gomme-résine, est en partie inflammable, en partie dissoluble dans l'esprit-de-vin, & en partie dissoluble dans l'eau. Suivant *Cartheuser* la myrrhe contient sept parties de substance gommée. On l'estime prise intérieurement, pour les obstructions de la matrice; elle excite les regles, les purgations des femmes accouchées; elle chasse le placenta & le fœtus mort: mais les femmes grosses qui en prendroient témérairement pourroient avorter. On la prescrit utilement dans l'asthme & la toux, dans la jaunisse & les affections scorbutiques: elle convient aussi à l'estomac: on la recommande comme un baume singulier pour les ulcères, tant internes qu'externes; on la donne en substance depuis demi-gros jusqu'à un gros, sous la forme de bols ou de pilules, quelquefois en dissolution dans l'esprit-de-vin ou l'eau-de-vie. Cette teinture appliquée extérieurement, préserve de la pourriture vermineuse, & de la gangrene ou corruption des plaies: c'est encore un bon remède pour déterger & fortifier les gencives attaquées du scorbut: on en met une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau de sauge distillée: on se sert de ce mélange matin & soir en guise de gargarisme. Mais pour peu qu'on soit sujet au pissement de sang ou à quelqu'autre hémorrhagie, il en faut faire peu d'usage intérieurement. En Pharmacie on fait, avec la myrrhe, plusieurs compositions & préparations qu'on trouvera décrites dans tous les Livres qui traitent de cet Art: elle entre aussi dans la thériaque & dans la confécion d'hyacinte, &c.

MYRRHINA, MURRINA, MURRA, MORRHA, *morrhina vasa*. On soupçonne que cette matière qui se trouvoit en Caramanie & avec laquelle les anciens Romains formoient des vases précieux connus sous le nom de *vases myrrhins*, & dont ils se servoient dans leurs repas & pour renfermer des parfums, étoit une espèce de *Pierre de gallinace*. Voyez ce mot, &

ce qui est dit des vases myrrhins à la suite de l'article
VASES.

MYRTE. *Voyez* MYRTHE.

MYRTILLE. *Voyez* AIRELLE & MIRTHE.

MYTULITE, *mytulites*. Nom donné aux moules
pétrifiées ou fossiles.

Fin du cinquieme Volume.









